1791

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3155
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto
N.° d'ord. 13

Polon. XXXVIII. 51
(12

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

JUILLET.

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere ; ou la vie du Saint de chaque jour ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN-CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

JUILLET.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

DES Titres contenus dans ce septieme Volume.

PREMIER JOUR.

SAINT SIMEON, *surnommé* SALO. pag. 1
L'Épître de la Messe, 10
Réflexions sur l'Epître, 11
L'Évangile de la Messe, 13
Méditation. De l'amour des humiliations, 14
Pratiques de Piété, 17

SECOND JOUR.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE, 19
L'Épître de la Messe, 26
Réflexions sur l'Epître, 28
L'Évangile de la Messe, 30
Méditation. Sur le mystere de ce jour, 31
Pratiques de Piété, 35

TROISIEME JOUR.

SAINT HÉLIODORE, EVÊQUE, 36
L'Epître de la Messe, 43
Réflexions sur l'Epître, 45
L'Évangile de la Messe, 46
Méditation. Des illusions en fait de morale, 47
Pratiques de Piété, 51

QUATRIEME JOUR.

SAINT ULRIC, EVÊQUE D'AUSBOURG, 52
L'Epître de la Messe, 60
Réflexions sur l'Epître, 61
L'Evangile de la Messe, 63
Méditation. De l'estime que nous devons faire des saintes pratiques de l'Eglise, 64
Pratiques de Piété, 68

CINQUIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG CONFESSEUR, 71
L'Epître de la Messe, 81
Réflexions sur l'Epître, 82
L'Evangile de la Messe, 84
Méditation. De l'usage qu'on doit faire des moyens que Dieu nous donne de faire notre salut, 85
Pratiques de Piété, 89

SIXIEME JOUR.

SAINT GOAR, PRÊTRE SOLITAIRE, 90
L'Epître de la Messe, 97
Réflexions sur l'Epître, 98
L'Evangile de la Messe, 99
Méditation. De l'indispensable nécessité de faire pénitence, 100
Pratiques de Piété, 104

SEPTIEME JOUR.

SAINT GUILLEBAUD, EVÊQUE, 106
L'Epître de la Messe, 112
Réflexions sur l'Epître, 113
L'Evangile de la Messe, 114
Méditation. De l'amour du Prochain, 115
Pratiques de Piété, 118

HUITIEME JOUR.

SAINTE ELIZABETH, VEUVE, REINE DE PORTUGAL, 119
L'Epître de la Messe, 129
Réflexions sur l'Epître, 131
L'Evangile de la Messe, 133
Méditation. Du vide et du faux éclat des grandeurs humaines, 134
Pratiques de Piété, 137

NEUVIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS, 138
L'Epître de la Messe, 145
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 147
Méditation. Du désir de la mort, 148
Pratiques de Piété, 151

DIXIEME JOUR.

LES SEPT FRERES MARTYRS, ET SAINTE FÉLICITÉ LEUR MERE, 153
L'Epître de la Messe, 161
Réflexions sur l'Epître, 162
L'Evangile de la Messe, 164
Méditation. Que notre vertu consiste principalement à faire en tout la volonté de Dieu, 165
Pratiques de Piété, 168

ONZIEME JOUR.

SAINT PIE, PAPE ET MARTYR, 170
L'Epître de la Messe, 176
Réflexions sur l'Epître, 177
L'Evangile de la Messe, 179
Méditation. De l'amour déréglé des Parens, 180
Pratiques de Piété, 183

DOUZIEME JOUR.

SAINT JEAN GUALBERT, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE, 185
L'Epître de la Messe, 193
Réflexions sur l'Epître, 194
L'Évangile de la Messe, 195
Méditation. Du pardon des injures, 196
Pratiques de Piété, 201

TREIZIEME JOUR.

SAINT ANACLET, PAPE ET MARTYR, 203
L'Épître de la Messe, 208
Réflexions sur l'Epître, 209
L'Évangile de la Messe, 210
Méditation. Du service de Dieu, 211
Pratiques de Piété, 214

QUATORZIEME JOUR.

SAINT BONAVENTURE, CARDINAL, EVÊQUE ET CONFESSEUR, 216
L'Épître de la Messe, 225
Réflexions sur l'Epître, 226
L'Évangile de la Messe, 228
Méditation. Des douceurs de la vie parfaite, 229
Pratiques de Piété, 232

QUINZIEME JOUR.

SAINT HENRI, EMPEREUR, 233
L'Épître de la Messe, 244
Réflexions sur l'Epître, 245
L'Évangile de la Messe, 246
Méditation. De la paix intérieure, 247
Pratiques de Piété, 251

SEIZIEME JOUR.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, OU DU SAINT SCAPULAIRE, 252
L'Epître de la Messe, 261
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 263
Méditation. De la dévotion à la Sainte Vierge, 264
Pratiques de Piété, 267

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT ALEXIS, CONFESSEUR, 269
L'Epître de la Messe, 279
Réflexions sur l'Epître, 280
L'Evangile de la Messe, 281
Méditation. De la vie obscure, 282
Pratiques de Piété, 285

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS, MARTYRS, 287
L'Epître de la Messe, 294
Réflexions sur l'Epître, 295
L'Evangile de la Messe, 297
Méditation. De la crainte des jugemens de Dieu, 298
Pratiques de Piété, 301

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT ARSENE, SOLITAIRE, 303
L'Epître de la Messe, 311
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 313
Méditation. De la fuite du monde, ibid.
Pratiques de Piété, 317

VINGTIEME JOUR.

SAINTE MARGUERITE, VIERGE ET MARTYRE, 318
L'Epître de la Messe, 326
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 329
Méditation. Du soin que l'homme doit avoir de son salut, 330
Pratiques de Piété, 333

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT VICTOR, MARTYR, 335
L'Epître de la Messe, 344
Réflexions sur l'Epître, 345
L'Evangile de la Messe, 347
Méditation. De la victoire sur les passions, 348
Pratiques de Piété, 351

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINTE MARIE-MAGDELAINE, 352
L'Epître de la Messe, 364
Réflexions sur l'Epître, 365
L'Evangile de la Messe, 367
Méditation. Modele de la vraie pénitence et du parfait amour de J. C. dans sainte Magdelaine, 369
Pratiques de Piété, 373

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT APOLLINAIRE, EVÊQUE ET MARTYR. 374
L'Epître de la Messe, 382
Réflexions sur l'Epître, 384
L'Evangile de la Messe, 385
Méditation. Que l'humilité de J. C. doit être le modele et la mesure de la nôtre, 386
Pratiques de Piété, 389

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINTE CHRISTINE, VIERGE ET MARTYRE, 390
L'Epître de la Messe, 398
Réflexions sur l'Epître, 399
L'Evangile de la Messe, 401
Méditation. Du salut, 402
Pratiques de Piété, 405

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT JACQUES, APÔTRE, *surnommé* LE MAJEUR, 407
L'Epître de la Messe, 415
Réflexions sur l'Epître, 416
L'Evangile de la Messe, 418
Méditation. Des désirs, ibid.
Pratiques de Piété, 422

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINTE ANNE, MERE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, 423
L'Epître de la Messe, 431
Réflexions sur l'Epître, 432
L'Evangile de la Messe, 434
Méditation. De la dévotion à sainte Anne, 435
Pratiques de Piété, 438

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT PANTALÉON, MARTYR, 439
L'Epître de la Messe, 447
Réflexions sur l'Epître, 448
L'Evangile de la Messe, 450
Méditation. De l'Enfer, 451
Pratiques de Piété, 455

VINGT-HUITIEME JOUR.

LES SAINTS NAZAIRE, CELSE, ET VICTOR, MARTYRS, 458
L'Epître de la Messe, 466
Réflexions sur l'Epître, 467
L'Evangile de la Messe, 469
Méditation. De la prospérité des méchans, 470
Pratiques de Piété, 473

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINTE MARTHE, VIERGE, 475
L'Epître de la Messe, 483
Réflexions sur l'Epître, 484
L'Evangile de la Messe, 486
Méditation. Qu'il n'y a, à proprement parler, qu'une seule chose nécessaire, 487
Pratiques de Piété, 490

TRENTIEME JOUR.

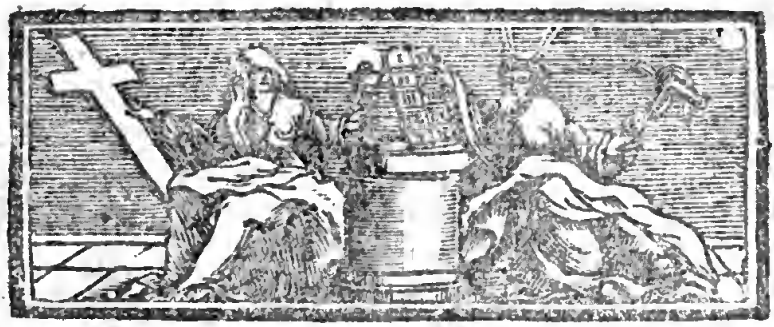
LES SS. ABDON ET SENNEN, MARTYRS, 491
L'Epître de la Messe, 498
Réflexions sur l'Epître, 499
L'Evangile de la Messe, 500
Méditation. Des adversités auxquelles les gens de bien sont sujets, 501
Pratiques de Piété, 505

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT IGNACE, CONFESSEUR, FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JESUS, 507
L'Epître de la Messe, 527
Réflexions sur l'Epître, 528
L'Evangile de la Messe, 530
Méditation. Qu'on doit chercher en toutes choses la gloire de Dieu, 531
Pratiques de Piété, 535

Fin de la Table du Tome septieme.

EXERCICES



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

JUILLET.

PREMIER JOUR.

SAINT SIMÉON, *surnommé* SALO.

C'EST pour confondre la fausse sagesse du monde, que Dieu s'est choisi de temps en temps des serviteurs qui se sont plus étudiés à passer pour fous aux yeux des enfans du siecle, que ceux-ci n'ont pris de soin de passer pour sages aux yeux des mondains. Tel a été le Saint dont on écrit ici la vie.

Saint Siméon surnommé Salo, c'est-à-dire, l'Insensé, naquit à Edesse, ville de cette partie de la Mésopotamie qui étoit comprise dans la

Syrie de delà l'Euphrate. On ignore ce qui se passa dans ses premieres années ; on sait seulement qu'il étoit d'une famille distinguée dans le Pays par ses grands biens, et singuliérement par l'attachement à la Religion Catholique, dans un temps où les hérésies désoloient l'Eglise d'Orient. La facilité qu'il eut à apprendre parfaitement la langue et les sciences des Grecs, montre assez l'excellence de son esprit ; et l'on peut juger de la pureté de ses mœurs, par le grand désir qu'il eut de se sacrifier dès sa tendre jeunesse.

Il avoit à peine vingt ans, et il étoit déjà par sa piété et par son savoir, l'admiration de toute la Ville, lorsqu'il eut envie d'aller visiter les Lieux Saints. Les peuples d'Edesse et des lieux voisins avoient la dévotion d'aller tous les ans à Jérusalem pour la Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui s'y célebroit avec beaucoup de solemnité. Siméon et un jeune homme de ses amis nommé Jéan, se joignirent pour faire ce voyage ensemble. La vue de ce précieux instrument de notre salut, et de ces saints Lieux où se sont opérés les grands Mysteres de notre rédemption, réveilla toute leur Religion ; et le dégoût du monde suivit de près les pieux mouvemens de la grace. La Fête étant passée, et nos deux Pélerins ayant satisfait leur dévotion, ils prirent le chemin de leur Pays par la Vallée de Jéricho, d'où ils découvrirent un grand nombre de Monasteres bâtis le long du Jourdain. Un spectacle si édifiant les frappa ; ils commencerent à s'entretenir du bonheur de ceux qui les habitoient ; les réflexions exciterent les bons sentimens, et les sentimens le désir de leur ressembler.

Quels hommes, disoient-ils, que ceux qui vivent dans ces déserts, loin du tumulte, et à l'abri de ces révolutions de fortune si ordinaires

dans le siecle! que leur vie doit être sainte, et leur mort douce! Il n'est point d'hommes plus heureux. Que j'aurois envie, dit Siméon, d'aller voir ces Anges de la terre! et moi, repart Jean, j'en ai encore une plus grande de les imiter. Allons les voir, reprit notre Saint, peut-être que Dieu nous fera cette grace. La résolution prise, ils envoyerent leurs domestiques et leurs chevaux; et laissant le grand chemin, ils prirent un petit sentier qui conduisoit aux Monasteres.

Le premier qu'ils rencontrerent fut celui de saint Gerasime, dont le bienheureux Nicon étoit Abbé. Ils trouverent à la porte un vénérable vieillard qui les reçut d'un air si gracieux et avec tant de joie, qu'il paroissoit bien que Dieu lui avoit révélé l'arrivée de ces deux nouveaux hôtes. Le profond silence qui régnoit dans ce Monastere, l'accueil cordial que leur fit l'Abbé, la modestie et l'air de sainteté de tous ces Religieux, leur humilité, leur douceur, leur vie austere, charmerent nos deux étrangers; et dès le jour même ils prirent la résolution de tout quitter pour Jesus-Christ, et de ne retourner plus à Edesse.

Leur ferveur croissant tous les jours, ils ouvrirent leur cœur à l'Abbé, et firent de si vives instances pour être admis au nombre des Religieux, qu'on leur coupa enfin les cheveux, et on leur donna l'habit du Monastere. On ne vit jamais de Novices plus fervens. Leur fidélité à la grace leur fit faire en peu de temps de si grands progrès dans les voies de la perfection, qu'ils furent d'abord en état d'être proposés pour modeles.

Cependant la vie dure qu'on menoit dans ce célebre Monastere, parut encore trop douce à Siméon; son attrait l'appeloit à une plus grande retraite. Il s'en expliqua à son ami, et lui dit qu'il se sentoit inspiré d'aller finir ses jours dans une plus affreuse solitude. Je suis prêt, répond Jean,

de vous suivre par-tout ; mais pour ne faire rien légérement, et pour avoir une preuve que c'est l'Esprit de Dieu qui vous donne cette pensée, je serois d'avis d'aller trouver notre saint Abbé, pour savoir de lui s'il l'approuve. J'y consens, répond notre Saint : allons lui exposer notre dessein, et sa volonté sera la nôtre. Le Saint Abbé qui avoit parfaitement le discernement des esprits, connut que ce qu'on lui proposoit n'étoit ni légéreté, ni illusion ; la volonté de Dieu lui parut trop bien marquée dans cette vocation pour s'y opposer. Il les embrasse avec tendresse, et leur ayant donné sa bénédiction : Allez, mes enfans, leur dit-il, suivez l'Esprit qui vous conduit dans le désert, et soyez fidelles à une si grande grace.

Les deux Solitaires munis, pour ainsi dire, de ce passeport, partent avec joie, et prennent leur route vers la mer morte.

Après avoir marché quelque temps, ils trouverent sur le rivage une petite cellule abandonnée ; c'étoit la demeure d'un saint Anachorete décédé depuis peu. Ce séjour leur parut offert par la Providence : ils s'y arrêterent, et ne se lassoient point de louer le Seigneur de les y avoir conduits.

Les exercices de l'Oraison et de la pénitence firent toute l'occupation des deux Etrangers. La priere étoit à toutes les heures, et le sommeil qu'ils prenoient appuyés sur des cailloux, n'interrompoit guere leurs Oraisons. On ne peut guere pousser plus loin l'austérité de la vie : leur jeûne étoit continuel, et le peu de nourriture qu'ils prenoient étoit elle-même une pénitence fort rude. Leur vie ressembloit en tout à celle des premiers Fondateurs de l'état Monastique, il ne leur manquoit que d'être éprouvés par la tentation. L'enfer leur en fournit de tous les genres : le souvenir de ce qu'ils avoient quitté, le manque de

tout secours, l'ennui, le dégoût et les tentations les plus humiliantes les auroient ébranlés, s'ils n'eussent été soutenus par la grace. Ils avoient sans cesse devant les yeux l'objet de leur premiere résolution, les exemples de tant de Saints, et les fruits de leurs peines : leur ressource étoit la priere ; ils s'animoient mutuellement par leurs saints entretiens ; leur confiance en Dieu croissoit avec leurs austérités, et avec le secours du Ciel ils remporterent une pleine victoire.

Il y avoit près de dix-neuf ans que nos deux Solitaires vivoient ensemble dans cet affreux désert, dans les exercices de la plus austere pénitence, lorsqu'il vint à Siméon une forte pensée de quitter la solitude, et d'aller combattre le monde par des armes peu usitées jusqu'alors. Son dessein étoit de contrefaire l'insensé, et d'aller s'humilier aux yeux des hommes par des marques d'une folie apparente, pour confondre, disoit-il, par cette humiliation la vaine sagesse des gens du siecle, et vaincre par-là l'orgueil de l'homme jusques dans ses derniers retranchemens. Il communiqua son dessein à son cher Compagnon ; celui-ci effrayé d'une résolution si extraordinaire, n'oublia rien pour l'en détourner ; mais notre Saint fut inflexible. Quelque obscure et quelque austere que soit la vie que je mene ici, disoit-il, mon amour-propre s'accommode encore de mon repos, et mon orgueil se nourrit même de ma pénitence : personne ne m'exerce ; qui peut me répondre que cet ennemi domestique soit dompté ? Jean lui représenta tout ce qu'il crut devoir opposer à un projet si inoui : la tendre amitié qu'il avoit pour ce cher Compagnon lui fournissoit mille raisons propres à l'ébranler, les dangers où il s'exposoit, les ruses de l'ennemi, la facilité de s'égarer dans une route si peu connue ; mais l'inspiration étoit trop forte, et la volonté de Dieu étoit trop marquée, pour changer.

Les deux amis se quitterent fondant en larmes, avec promesse pourtant de se revoir avant la mort. Siméon alla de nouveau à Jérusalem visiter les saints Lieux, où le souvenir des humiliations que Jesus-Christ y avoit souffertes, y ayant même passé pour fou dans la Cour d'Hérode, le confirma dans sa résolution : de là il passa à Emese en Syrie où il s'arrêta pour le reste de ses jours.

Tout ce que saint Siméon crut devoir le rendre méprisable aux yeux des hommes, fut l'objet de son ambition. Il commença par se mêler avec les enfans pour jouer avec eux dans les places publiques. Les extravagances qu'il affectoit de faire au milieu de la populace, le firent bientôt passer pour insensé ; on le voyoit dans les carrefours tenir des discours tout-à-fait risibles, et affecter un air, une conduite, et des manieres si ridicules, si méprisables, si contraires en apparence au bon sens, qu'on ne savoit si c'étoit bêtise ou folie ; la plupart des gens le taxerent de tous les deux.

Jamais homme n'eut plus d'ambition pour la gloire, que notre Saint en eut pour les mépris. Devenu la risée du peuple, et le jouet des enfans, tout son plaisir étoit d'être rassasié d'opprobres ; roué bien des fois de coups, il en rioit. On regardoit cette insensibilité comme une preuve de sa folie, et c'étoit les effets de la plus héroïque vertu.

La fin qu'il s'étoit proposée n'étoit pas seulement de se rendre méprisable aux yeux des hommes, mais encore de gagner par cent petites industries des ames à Dieu. On étoit quelquefois surpris de lui entendre dire au milieu de ses extravagances, des vérités qui faisoient impression, et dont plusieurs profitoient. Toute cette folie apparente n'étoit qu'un voile dont il se servoit pour couvrir les graces que Dieu lui faisoit, et un artifice diversifié pour cacher et pour faire

réussir plusieurs bonnes œuvres. Il s'adressoit quelquefois à des femmes débauchées, leur donnoit de l'argent, les amusoit par ses plaisanteries, et tout cela pour avoir occasion de leur reprocher leurs déréglemens. Ces moyens si extraordinaires qui auroient été pernicieux à tout autre, lui réussirent si bien, que ce prétendu fou rendit bien des gens sages : il retira du péché un très-grand nombre de personnes de tout âge et de tout état, et retira du vice beaucoup de jeunes débauchés et plusieurs courtisanes ; mais il ne craignoit rien tant que d'être reconnu pour ce qu'il étoit.

Rencontrant quelquefois par les rues des possédés, et connoissant que Dieu vouloit les délivrer par sa présence, il se mêloit avec eux, contrefaisoit en quelque façon leurs grimaces et leurs contorsions, crioit même plus haut qu'eux. Les possédés à la vérité étoient délivrés ; mais personne n'en soupçonnoit celui aux mérites duquel Dieu leur accordoit cette grace.

C'étoit encore sous ces excès d'humiliations qu'il cachoit ses plus grandes austérités. Son jeûne fut excessivement rigoureux ; il passoit d'ordinaire les trois jours sans boire ni manger, et souvent même toute la semaine ; et on le voyoit entrer dans les cabarets, se mettre à table avec les plus débauchés ; et leur donnant le change par ses bons mots, il leur faisoit des leçons très-touchantes, sans avoir jamais aucune indulgence pour ses sens. Au milieu d'une vie si agitée, il ne relâcha rien de ses premieres austérités ; rien ne put jamais altérer son recueillement intérieur ; il ne reposoit que deux ou trois heures la nuit, couché sur des fagots, et passoit le reste du temps en priere, fondant en larmes continuellement. On le voyoit quelquefois les yeux fixement arrêtés vers le Ciel, le visage tout allumé du feu divin dont il étoit embrasé ; mais il avoit l'adresse de si bien cacher

ces faveurs célestes, que tout cela passoit pour des effets de sa prétendue folie.

Dieu lui avoit communiqué plusieurs dons surnaturels, et entr'autres celui de connoître les choses futures, qu'il prédisoit pour l'ordinaire d'une maniere obscure et cachée, de peur d'être admiré. Il entra un jour dans un édifice public, soutenu de plusieurs colonnes, tenant en mains des cordes dont il frappa quelques-unes de ces colonnes, en disant : Tenez-vous fermes, car il vous faudra bientôt danser. Ce fut la prédiction d'un violent tremblement de terre qui arriva peu de temps après ; et l'on remarqua qu'il n'y eut que les colonnes que le Saint avoit frappées qui ne furent point renversées.

Il prédit aussi le ravage que fit la peste dans Emese, en disant à plusieurs des enfans de l'Ecole publique de la Ville, qu'ils se préparassent à faire un grand voyage ; et ce furent justement ceux qui furent enlevés par la contagion. Il guérit plusieurs malades sur le champ, en contrefaisant l'insensé en leur présence. Son étude étoit de cacher tout le bien qu'il faisoit ; et il avoit si bien réussi, que l'Auteur de sa vie remarque que le Seigneur, qui a coutume d'employer les miracles pour manifester les autres Saints, sembloit en faire chaque jour pour obscurcir celui-ci ; cela n'empêcha pas que quelques serviteurs de Dieu fort éclairés n'entrevissent à travers cette dissimulation, sa haute vertu et son vrai merite. Enfin son amour des humiliations alla si loin, qu'une fille de mauvaise vie l'ayant accusé d'être le pere de l'enfant qu'elle portoit, le Saint souffrit toute la confusion sans dire un seul mot, et se comporta d'une maniere à faire croire que ce n'étoit rien moins qu'une calomnie. Dieu prit sa défense, et cette malheureuse fille tourmentée par de cruelles douleurs, ne put

jamais accoucher qu'elle n'eût déclaré le véritable pere de l'enfant, et avoué que son accusation étoit une noire calomnie.

Saint Siméon averti par révélation que sa fin étoit proche, voulut tenir la promesse qu'il avoit faite à son ancien ami, de le revoir avant sa mort : il part, et se rend dans sa premiere solitude. Son arrivée surprit son cher compagnon, et après s'être tendrement embrassés avec une joie qui ne s'exprimoit que par les larmes : Me voici enfin, lui dit saint Siméon ; j'ai, par la grace de Notre-Seigneur, rempli ma carriere ; et me voici arrivé au bout de ma course ; je tiens ma promesse, et je viens vous embrasser pour la derniere fois. A ces mots les larmes recommencerent, et elles ne furent interrompues que par le récit que fit le Saint des miséricordes de Dieu à son égard, et de ses édifiantes aventures. Le bienheureux Jean admira la conduite de la Providence, il en bénit mille fois le Seigneur ; et après s'être recommandés mutuellement chacun aux prieres de son ami, saint Siméon retourna à Emese, où il fit confidence de tout le secret de sa vie à son hôte ; c'étoit un Diacre de l'Eglise d'Emese, homme charitable, et qui avoit toujours soupçonné quelque chose d'extraordinaire dans Siméon. Le Saint demanda un secret inviolable durant sa vie, et le pria de le laisser aller seul pendant quelque temps dans un coin fort retiré de sa maison.

Deux jours s'étant passés sans que Siméon parût, on voulut voir s'il étoit malade ; mais on le trouva mort, et caché sous les sarmens qui lui servoient de lit. Comme le monde étoit déjà entiérement désabusé à son égard, et que sa sainteté s'étoit visiblement manifestée, sa mort fut suivie de la vénération du Public, et Dieu manifesta bientôt la sainteté de son admirable serviteur, par les miracles. On leva son corps du cimetiere où il avoit été d'abord enterré ; chacun publia alors

ce qu'il avoit remarqué de merveilleux dans ce Saint caché, et l'on découvrit aisément les traits singuliers d'une sagesse toute chrétienne, dissimulée sous le voile d'une folie apparente. Toute l'Eglise a consacré sa mémoire par les honneurs d'un culte religieux qu'elle lui a décerné ; et l'on peut dire qu'il est difficile de porter plus loin que ce Saint a fait, l'amour des humiliations, et la haine de soi-même.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Confesseurs non-Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ADESTO, Domine : supplicationibus nostris, quas in Beati Simeonis Confessoris tui solemnitate deferimus : ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit, precibus adjuvemur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre Bienheureux Confesseur Siméon ; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés, par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Paul Apôtre, aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES : Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo : nos infirmi, vos autem fortes :

MES Freres : Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges, et aux hommes. Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ ; mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. Nous som-

vos nobiles. Usque in hanc horam esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus. Et laboramus operantes manibus nostris : maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus. Blasphemamur, et obsecramus : tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos, hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo, in Christo Jesu Domino nostro.

mes foibles, et vous êtes forts : vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité ; on nous charge de coups ; nous n'avons point de demeure certaine : nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains : on nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions : nous sommes persécutés, et nous soutenons la persécution. On nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres ; on nous a traités jusqu'à présent comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes. Ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci ; mais ce sont des avis que je vous donne comme à mes enfans bien-aimés en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Spectacle, signifie proprement un objet extraordinaire, qui étonne, qui attire les regards et l'admiration ; c'est en ce sens que les Apôtres et les autres Saints ont été un spectacle au monde et aux hommes, et même aux Anges, dans tout ce qu'ils ont fait ou souffert de grand et de rude pour Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ ; mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. C'est ainsi que parloit saint Paul à ces gens de plaisir, à ces Chrétiens mondains, à ces prétendus esprits forts de Corinthe. L'ironie est visible, et elle est à sa place : ne pourroit-on pas tenir le même langage aux Chrétiens de nos jours ? Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ ; du moins regarde-t-on comme tels ceux qui vivent

selon les maximes de l'Evangile. Régularité des mœurs, regle de conduite, mortification des sens, recueillement intérieur, modestie, retraite, de quel œil vous envisage-t-on aujourd'hui dans le monde ! La dévotion y passe pour imbécillité d'esprit, et la délicatesse de conscience pour scrupule. On y regarde en pitié ceux qui y tiennent la route que Jesus-Christ nous a marquée. L'estime, les applaudissemens ne sont que pour ceux qui vivent en mondains ; on diroit que tout le bon sens se trouve aujourd'hui rassemblé dans l'esprit du monde. Luxe brillant, artifices des passions, supériorité de fortune, amour des richesses, ruses de l'amour-propre, regne des plaisirs, voilà ce qui fait tout le mérite. Une vie obscure et réguliere est une vraie disgrace au sentiment de bien des gens ; on diroit que les maximes de l'Evangile sont proscrites. Voilà deux routes bien opposées ; voilà deux esprits bien différens ; voilà deux regles des mœurs bien contraires. Si les gens du monde sont sages, les serviteurs de Dieu sont insensés ; car quelle plus grande folie que de macérer sa chair, que de mortifier ses sens, que de tenir en servitude son propre esprit, que de se faire une continuelle violence ! Voilà cependant la morale de Jesus-Christ ; le monde la condamne : qui se trompe ? Si la véritable sagesse est dans les maximes de l'Evangile, c'est une insigne folie de ne les pas suivre. Et si les gens du monde sont sages en menant une vie peu chrétienne, les personnes vertueuses, les Saints sont dans l'erreur. Point de milieu : bon Dieu, que cette alternative est terrible ! Oseroit-on dire que les Saints se sont égarés en suivant les maximes de l'Evangile ? Il est donc sûr que tous ceux qui ne vivent pas selon ces maximes, s'égarent. Gens de plaisirs, femmes mondaines, esprits enjoués et peu Chrétiens, libertins de profession, cœurs profanes, que

vous êtes à plaindre dans vos pitoyables égaremens ! Faites parade de votre vanité, vantez vos scandaleuses maximes, triomphez dans votre licencieuse conduite, soutenez avec fierté votre irréligion, n'estimez que votre orgueilleuse mondanité, et croyez-vous sages ; votre conduite est la preuve de la plus éclatante, de la plus insigne folie. Quelle extravagance de se forger une route toute contraire à celle que Jesus-Christ nous a marquée ! O qu'il est vrai qu'il n'y a de véritable sagesse que dans les maximes de l'Evangile ! Tout homme qui se damne est souverainement insensé ; il n'y a de vrais Sages que les Saints.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner ce Royaume, vendez ce que vous possédez et donnez l'aumône : faites en sorte d'avoir deux bourses qui ne s'usent point ; un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, où le ver ne gâte rien ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De l'amour des humiliations.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'amour des humiliations est la preuve la moins équivoque ; c'est, à proprement parler, la marque infaillible de la véritable humilité. Bien des gens se trompent en se croyant humbles parce qu'ils sentent leurs imperfections, et qu'ils connoissent leurs propres défauts : il ne suffit pas même d'avoir de bas sentimens de soi-même, il ne faut qu'avoir un peu d'esprit pour appercevoir ses propres irrégularités et ses foiblesses, et un peu de raison pour les condamner. Il n'y a que des imbécilles qui ne sachent pas distinguer les ombres. La bonne estime de soi-même est le vice des ames basses et des petits génies : un bon esprit connoît ses taches, et ne se dissimule jamais à soi-même ses moindres défauts ; mais cette connoissance ne fait pas le caractere de la vraie humilité ; c'est ici une vertu morale : elle ne consiste pas dans le seul esprit, elle doit être encore dans le cœur, qui est, à proprement parler, le siege de toutes les vertus chrétiennes. Pour être humble, il faut avoir de bas sentimens de soi-même, et souhaiter que les autres ne nous estiment pas meilleurs que nous ne sommes. Rien n'est plus injuste que d'exiger de l'estime pour ce que nous connoissons très-méprisable. Qui peut trouver mauvais, sans être injuste, que ce que Dieu condamne, que ce que nous condamnons nous-mêmes, ne soit pas estimé ? La vraie humilité ne fut jamais sans l'amour des humiliations. Si cet amour n'est pas sensible, s'il est contredit par l'amour-propre et par les sens, il doit être du moins applaudi par la raison,

comme il l'est toujours par la religion. Une humilité sans humiliation est toujours suspecte : on peut être humilié sans être humble ; mais on ne sauroit aimer l'humiliation, sans avoir la vertu d'humilité. Le mérite des premiers Chrétiens, des Religieux, a été de vivre dans l'abjection, dans l'humilité, dans le mépris du monde. C'est l'exemple de Jesus-Christ humilié qui a formé ces illustres copies. L'humiliation est encore douteuse. Il n'y a point d'humiliation que l'amour-propre ne soit capable de pratiquer. L'orgueil est de toutes les passions la plus artificieuse, la plus singuliere. Il se nourrit même des humiliations les plus apparentes : il n'y a que l'amour des humiliations qui soit inséparable de l'humilité.

Mon Dieu, que cette morale est peu goûtée dans ce siecle ! La dévotion de la plupart des gens ne hait rien tant que l'humiliation ; on n'aime qu'une dévotion applaudie ; les humiliations l'effarouchent : mais une piété si brouillée avec l'abjection fut-elle jamais une véritable dévotion ?

SECOND POINT.

Considérez que l'humiliation est de l'essence de la pénitence ; tout pécheur véritablement contrit aime à être humilié. Les humiliations obscures et muettes, ces abjections toutes intérieures sont excellentes pour la vertu ; mais elles ne sont pas incompatibles avec une secrete vanité qui dévore tout ce qui ne l'humilie pas aux yeux des hommes. Notre orgueil est un ennemi domestique qui se cache, qui se retranche, et qui plie même avec adresse dans les occasions ; il n'y a que les humiliations éclatantes qui le domptent. Désabusons-nous, l'humilité ne se fortifie que par le mépris. Bon Dieu ! qu'il y a peu de gens qui disent avec le Roi Prophete : Il ne pouvoit rien m'arriver qui me fût plus avantageux que l'humiliation que vous m'avez envoyée, Seigneur ; elle

m'apprend à observer votre Loi avec fidélité. Jugeons de notre vertu, jugeons même de notre pénitence par l'amour que nous avons des humiliations. Hélas! on frémit à la seule pensée d'une humiliation éclatante; les personnes même qui font profession de piété veulent être humbles, mais non pas humiliées. Rien n'éteint plus la ferveur, rien ne cause tant de dégoût de la vertu que l'humiliation; d'abord la sécheresse, l'amertume saisit le cœur. La vertu s'éteint avec l'éclat; preuve évidente que notre vertu n'est que superficielle, et qu'elle est abâtardie. Jesus-Christ a anobli, pour ainsi dire, l'humiliation, depuis qu'il s'est lui-même si fort humilié et anéanti, comme parle l'Apôtre; et c'est le Sauveur qui a fait le plan de la vie Chrétienne: il a marqué toutes les routes; nulle qui ne passe par des vallons obscurs. Les hauteurs sont pour le monde, et pour ceux qui en ont l'esprit. Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis humble de cœur. Ce n'est pas une humilité purement dans l'esprit, c'est une humilité de cœur que ce divin Maître nous enseigne; et cette humilité de cœur, à proprement parler, n'est autre que l'amour des humiliations. Ce n'est pas aux seuls Religieux qu'il fait cette importante leçon, c'est à tous les Chrétiens, c'est à tous ses Disciples, c'est aux Grands du monde, c'est aux heureux du monde, c'est aux Savans, c'est aux riches, c'est aux personnes âgées, c'est aux jeunes gens. Les Chrétiens de nos jours sont-ils devenus fort habiles dans cette science pratique? Aime-t-on les humiliations comme les Saints les ont aimées? Nul Saint qui ne se soit distingué par l'estime qu'il a fait des humiliations.

Mon Dieu! quelle différence de sentimens, de ceux que les Saints ont eus et de ceux que nous avons! est-ce le même esprit? c'est pourtant la même Religion et la même doctrine. Que

cette contradiction sensible annonce de Mysteres ! Les Saints sonts arrivés au terme : la route toute différente que nous tenons, nous conduira-t-elle au même terme qu'eux ?

Hé, Seigneur ! ne consultez point mon cœur ni mes répugnances ; humiliez-moi tant qu'il vous plaira, pourvu que vous daigniez me faire miséricorde. L'humiliation m'est nécessaire, et si je suis assez lâche pour ne la pas aimer, faites du moins que je l'accepte avec résignation.

Aspirations dévotes durant le jour.

Bonum mihi quia humiliasti me. Psal. 118.
Il est bon pour moi que vous m'ayez humilié.
Humiliatus sum usquequaque, Domine vivifica me secundùm verbum tuum. Psal. 118.
Soutenez-moi, Seigneur, selon vos promesses, dans mes humiliations.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On craint, on abhorre les humiliations ; et l'on ne craint pas de se damner ! ce qui est certainement de toutes les humiliations la plus effroyable, et la seule qui soit à craindre. Notre orgueil est la source de tous nos déréglemens ; c'est une enflure du cœur qui tôt ou tard cause la mort de l'ame. Quel remede n'emploie-t-on pas pour guérir un abcès ! On n'épargne ni le fer ni le feu ; les remedes les plus amers, les plus dégoûtans, sont pris avec joie, dès-là qu'ils sont crus efficaces. L'humiliation a cette vertu à l'égard de l'orgueil, elle est désagréable à l'amour-propre, il est vrai ; mais c'est un remede souverain pour guérir cette enflure du cœur, par laquelle l'homme se grossit lui-même, et rehausse son idée. L'humiliation le réduit à sa juste mesure, et le faisant descendre de ces

hauteurs où souvent la tête tourne, elle borne son ambition, en modérant ses désirs. Aimez un moyen si propre à vous rendre heureux. Si vous n'avez pas assez de courage ni de vertu pour rechercher les humiliations, ne fuyez pas du moins celles qui se présentent; regardez-les toutes comme une marque de la bonté singuliere que Dieu a pour vous, et témoignez-lui-en votre reconnoissance sur le champ par quelque courte priere, ou par quelque petite aumône en action de grace. C'est une sainte pratique de dire le *Laudate Dominum omnes gentes*, toutes les fois qu'il nous arrive quelque humiliation, et gardez-vous bien de laisser échapper la moindre plainte.

2.° Si l'humiliation nous est si avantageuse, pourquoi ne pas regarder comme amis ceux dont Dieu se sert pour nous la procurer; que leur passion y ait eu part, ou leur inadvertence, on sait toujours bon gré à la main qui nous guérit, quoiqu'elle brûle; on compte pour rien l'amertume du remede, quand il est efficace. Quelle injustice de savoir mauvais gré à ceux qui nous ont humiliés! s'il étoit permis d'avoir quelques ressentimens, ce devroit être contre ceux qui nous exaltent; ils contribuent à notre perte; leur en devons-nous être fort obligés? Quelqu'un vous a-t-il humilié? ayez pour lui de meilleures manieres, empressez-vous de lui rendre service, laissez gronder votre amour-propre tant qu'il voudra; tenez bon dans cette sainte pratique, rien n'est plus propre pour faire avancer dans les voies de la perfection. Nous nous récrions souvent contre nos concurrens, contre nos Supérieurs, contre nos Maîtres, lorsque quelque humiliation nous arrive; nous avons tort: pourquoi ne voulons-nous pas voir que c'est notre peu d'habileté, notre imprudence, notre peu d'esprit, notre bêtise, qui nous ont attiré cette humiliation, qui d'ailleurs nous étoit due par bien des titres?

Chose étrange ! nous avouons que nous sommes bien méprisables aux yeux de Dieu, et nous ne craignons rien tant que le mépris.

DEUXIEME JOUR.

La Visitation de la Sainte Vierge.

La Visitation est une Fête que l'Eglise célebre le deuxieme jour de Juillet en mémoire de la visite que fit la très-sainte Vierge à sainte Elisabeth sa Cousine.

L'Ange qui avoit annoncé à Marie le Mystere de l'Incarnation du Fils de Dieu, lui avoit appris en même temps la miraculeuse grossesse d'Elisabeth sa Cousine, qui, quoique stérile, et dans un âge fort avancé, étoit mere d'un fils depuis six mois, lequel devoit être le Précurseur du Messie. La joie que ressentit la Sainte Vierge du bonheur de cette femme choisie de Dieu pour être la Mere du Précurseur de son Fils; l'obligation où elle croyoit être de l'en féliciter au plutôt; l'envie qu'elle avoit de la servir; la connoissance que Dieu lui donnoit des merveilles qu'il vouloit faire par elle dans cette visite; tout cela la fit résoudre à partir incessamment, sans différer d'un jour. La charité, dit à ce propos saint Ambroise, ne peut souffrir ni délai ni retardement.

Le chemin étoit long et difficile : il falloit aller de Nazareth jusqu'à Hebron, qui étoit une Ville Sacerdotale située dans la partie méridionale de Juda, dans les montagnes, environ à dix ou douze lieues de Jérusalem, et à trente-huit ou quarante de Nazareth. Ce voyage n'étoit pas aisé pour une personne comme la Sainte-Vierge; mais son zele et sa charité lui firent surmonter

toutes les difficultés ; elle n'appréhenda point les fatigues du voyage, parce que tout son plaisir étoit de suivre l'inspiration divine, dit saint Ambroise, et de publier les œuvres de Dieu.

Etant arrivée à Hebron, elle va droit à la maison de Zacharie. En entrant, elle trouve Elisabeth qui lui venoit au-devant ; elle la salue ; l'embrasse ; et à peine avoit-elle ouvert la bouche pour la saluer, que l'enfant de six mois qu'Elisabeth portoit dans ses flancs, fut éclairé tout-à-coup d'une lumiere céleste : il vit dans l'obscurité de sa prison ceux qui lui faisoient la grace de le visiter ; et ne pouvant encore parler, il honora comme il put Jesus et Marie, par un tressaillement prodigieux, qui fut, dit saint Chrysologue la marque de sa joie et de son respect. Elisabeth s'en apperçut, et la lumiere surnaturelle qui éclairoit l'enfant réjaillissant sur la mere, elle connut le Mystere incompréhensible de l'Incarnation du Verbe : son ame fut remplie du Saint-Esprit ; comblée de joie, elle s'écria à haute voix : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Considérant en même-temps la suprême dignité de Marie, elle s'estime indigne de la recevoir dans sa maison : Mais d'où me vient aujourd'hui ce bonheur, ajoute-t-elle, que la Mere de mon Seigneur et de mon Dieu daigne me rendre visite ? c'est une faveur que je ne puis assez reconnoître, et qui me remplit d'etonnement et de confusion : l'enfant que je porte dans mes flancs a déjà senti votre présence ; car au moment que j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez saluée, il les a aussi entendues, et il en a tressailli de joie. O que vous êtes heureuse, ma chere Cousine, continua-t-elle, que vous êtes heureuse, vous qui avez cru simplement et sans aucun doute ce que l'Ange vous a dit de la part de Dieu ! Oui, ce Dieu Tout-puissant qui a commencé à exécu-

ter en vous des choses grandes et merveilleuses, les achevera selon que vous l'avez espéré ; il vous l'a promis, et il tiendra sa parole.

La réponse de la sainte Vierge fut humble et modeste. Pour cacher ce qui pourroit tourner à sa louange, elle renvoie au Seigneur la gloire de tout, et ne parle que des obligations qu'elle lui a. Animée de l'Esprit-Saint dont elle avoit été remplie, elle fit alors ce Cantique, le premier du Nouveau Testament, qui surpasse tous les anciens, et par l'esprit de piété qui y brille de toutes parts, et par la noblesse des sentimens, et par la majesté du style ; c'est le plus précieux monument de la profonde humilité de Marie, et l'acte le plus authentique de sa parfaite reconnoissance, et le plus excellent modele d'actions de graces que nous ayons.

Mon ame, dit alors Marie, glorifie le Seigneur, qui a opéré ces grandes merveilles ; qu'à lui seul en soit toute la gloire. Je n'y puis penser que je n'aye le cœur plein de joie en celui que j'adore comme mon Dieu, que j'honore comme mon Sauveur, et que j'aime comme mon Fils. Il a bien voulu arrêter ses yeux sur ma bassesse, et d'une vile servante il en a daigné faire sa Mere. Je sais que cela donnera sujet à tous les peuples d'admirer et d'exalter mon bonheur dans tous les siecles à venir ; mais s'il y a en moi quelque chose de grand et de relevé, n'est-ce pas à lui seul à qui en est due toute la gloire ? c'est lui qui m'a élevée, et à qui je dois tout ce que je suis. De moi-même je ne suis rien ; il est l'Auteur de toutes les merveilles que toutes les Nations admireront et publieront en moi, et que je ne saurois assez publier moi-même. Elles confesseront, ces Nations, que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et que sa main n'est pas moins puissante que son Nom est saint. Nos Peres, ajoute-t-elle, ont éprouvé en mille

rencontres l'excès de sa miséricorde. Que n'a-t-il pas fait pour défendre ceux qui le craignoient ? vous le savez, il a déployé toute la force de son bras, il a combattu pour eux, il a renversé les desseins de leurs ennemis, il a détrôné ces superbes Rois qui les menaçoient d'une ruine entiere; et comme le Seigneur se plaît à rabaisser ceux qui s'élevent, et à élever ceux qui s'abaissent, après avoir dompté l'orgueil des Tyrans, il a relevé les humbles, il a rassasié les pauvres, pendant que les riches privés de leurs biens languissoient et mouroient de faim. Pharaon submergé, Saül réprouvé, Roboam humilié, Holofernes terrassé, Aman disgracié, Nabuchodonosor qui se regardoit comme une divinité, réduit à l'état des bêtes, tandis que les Serviteurs de Dieu les plus vils ont été exaltés : tout cela prouve bien combien Dieu aime les humbles.

Mais si les vrais Israélites, si ses fidelles serviteurs ont reçu de lui des graces extraordinaires dans tous les âges du monde, c'est particulièrement aujourd'hui que ce Dieu de miséricorde fait éclater sa bonté en leur faveur : il vient pour les sauver ; il veut vivre parmi eux, et mourir pour eux, parce qu'il ne peut oublier la promesse qu'il a faite à Abraham et à ceux de sa race, de répandre sur eux les trésors de ses miséricordes. Le Seigneur vient de donner un Sauveur à Israël, et un Roi à la race de David ; c'est ce Messie si attendu, la fin de la Loi, et l'objet de toutes les Prophéties. Les Saints, les Patriarches et les Prophetes n'ont soupiré qu'après sa venue, et il a été l'objet de tous leurs vœux.

C'est ainsi que la sainte Vierge vit tout d'un coup par une lumiere surnaturelle, et ces anciennes promesses, et leur parfait accomplissement, mille fois plus éclairée elle seule, et plus privilegiée que tous les Prophetes ensemble. Il parut bien en effet dans cet admirable entretien

que Marie et Elisabeth eurent ensemble, dit saint Ambroise, qu'elles prophétisoient toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étoient remplies, et par le mérite de leurs enfans : *Duplici miraculo prophetant Matres spiritu parvulorum.*

La sainte Vierge demeura près de trois mois chez sainte Elisabeth. Il est aisé de comprendre, disent les saints Peres, combien ce séjour fut avantageux à la maison de Zacharie, et quelle abondance de graces et de bénédictions la Sainte Vierge leur mérita : et si le Seigneur bénit si libéralement Obédedom et tout ce qui lui appartenoit, pour avoir eu durant trois mois l'Arche dans sa maison, quelles bénédictions n'attirerent pas sur l'heureuse famille d'Elisabeth les trois mois de séjour qu'y fit Marie. La pureté dans laquelle saint Jean vécut toujours, dit saint Ambroise, fut un effet de cette onction et de cette grace répandue dans son ame par la présence de la Sainte Vierge. Elle attendit, selon le même Saint, jusqu'au temps qu'Elisabeth devoit accoucher, et voulut voir naître celui pour lequel elle étoit principalement venue. Après avoir été témoin des merveilles qui accompagnerent cette naissance, elle partit pour s'en retourner à Nazareth, où elle demeura les six mois qui restoient de sa grossesse.

Cette visite que rendit la sainte Vierge à sainte Elisabeth, renferme de si grandes merveilles, et elle est si glorieuse à Marie, que l'Eglise a voulu qu'on en renouvelât tous les ans la mémoire par l'établissement d'une fête particuliere : en effet, c'est ici le jour auquel la Sainte Vierge a été reconnue publiquement pour la premiere fois Mere de Dieu, et honorée comme telle. Ce fut par la parole de la sainte Vierge que Jesus-Christ sanctifia son Précurseur ; et l'on a eu raison de dire que la sanctification de saint Jean a été le premier miracle que Dieu ait fait par l'entremise

de la sainte Vierge. Rien ne manifeste mieux le pouvoir que le Sauveur a donné à sa Mere, dit saint Bernardin après saint Bernard, que la conduite de ce même Sauveur dans la distribution de ses premieres graces. Veut-il sanctifier son Précurseur avant même qu'il soit né : c'est par le moyen de Marie qu'il lui a fait cette grande grace. Faut-il se manifester au monde par le premier de ses miracles, en changeant l'eau en vin dans les noces de Cana : il attend que Marie le lui demande ; voulant nous faire voir par-là, disent les Peres, que comme il n'a voulu se donner à nous que par Marie, il veut aussi que nous ne recevions ses graces que par son moyen : *Nihil nos Deus habere voluit quod per Mariæ manus non transiret* (a).

Saint Ambroise est transporté d'admiration en se représentant cette visite célebre, marquée par tant de mysteres, de prophéties et de prodiges. Elisabeth, dit ce Pere, entend la premiere la voix de Marie, et Jean ressent en même temps la grace de Jesus-Christ. Les deux Meres publient au-dehors les merveilles de la grace, et Jean en ressent au-dedans les opérations. Jesus-Christ remplit saint Jean de la grace attachée au Ministere de Précurseur, et saint Jean en anticipe les fonctions par un double miracle ; enfin Marie et Elisabeth, conclut saint Ambroise, intérieurement animées de l'esprit de leurs enfans, font de leur entretien une suite d'oracles et de prophéties.

La présence de Jesus, dit saint Augustin, fait tressaillir saint Jean dans les flancs de sa Mere. Elisabeth est remplie de l'Esprit de Dieu à la vue de Marie : la joie, l'humilité et la reconnoissance de la Sainte Vierge éclatent d'une maniere toute divine dans ce Cantique admirable, qu'elle fait servir de réponse aux bénédictions que lui donne

(a) *Bern. Serm. in vig. Nativ. Dom.*

Elisabeth ;

Elisabeth ; et l'une et l'autre, dit saint Ambroise, prononcent autant d'oracles que de paroles.

Que de mysteres ! que d'instructions renfermées dans cette sainte visite ! On y trouve les motifs que nous devons avoir dans celles que nous faisons, et l'usage que nous devons faire de celles que Dieu nous fait intérieurement : on y trouve une preuve bien marquée du crédit tout-puissant que Marie a auprès de Dieu, et un sujet bien consolant de la confiance que nous devons avoir en Marie. Les vertus éclatantes qu'elle pratique dans cette visite de bienséance et de charité, doivent nous instruire ; et les merveilles que Dieu y opere par le moyen de la Sainte Vierge doivent ranimer notre dévotion tendre envers cette divine Mere, et nous faire sentir combien l'Eglise a raison de l'invoquer sans cesse, comme la vie, la consolation et l'espérance des Fidelles après Jesus-Christ.

Quoique ce Mystere ait été, dès la naissance de l'Eglise, l'objet de la vénération des Fidelles, la Fête n'a été instituée par le Pape Urbain VI, et confirmée ou publiée par son successeur Boniface IX, que l'an 1389, pour obtenir de Dieu, par l'entremise de la Sainte Vierge, l'extinction d'un schisme fâcheux qui divisoit l'Eglise, et faisoit gémir tous les gens de bien. Il paroît par la Bulle du Pape Boniface que son Prédécesseur avoit souhaité qu'on jeûnât la veille de cette fête et de celle de la Nativité comme l'on jeûnoit la veille de la fête de l'Assomption, et qu'il lui avoit destiné une octave. Le Concile de Basle renouvela l'institution de la même fête pour la même fin, c'est-à-dire, pour demander à Dieu la paix de l'Eglise, et elle fut établie fête de commandement en Italie et en France. Les Religieux de Saint-François la célébroient dans leur Ordre dès l'an 1263 ; on assure même qu'elle étoit établie long-temps auparavant dans l'Eglise

Orientale. Les Anglois, depuis leur triste schisme n'en ont conservé que le nom dans leur Calendrier. Mais cette Fête se célebre avec solemnité dans toute l'Eglise Catholique.

Saint François de Sales ayant fondé cet Ordre Religieux de Filles si célebre aujourd'hui dans l'Eglise, qui s'est répandu avec tant de succès dans tout l'univers, et qui fait l'admiration et l'édification de tous les peuples, a voulu qu'elles fussent appelées les Filles de la Visitation de Sainte-Marie; étant à propos que comme les admirables vertus que la Sainte Vierge a pratiquées dans cette mystérieuse visite, étoient la base et la fin de cet Institut, ce titre auguste fît en quelque façon son caractere.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette Fête.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FAMULIS tuis, quæsumus Domine, cælestis gratiæ munus impertire: ut quibus Beatæ Virginis partus extitit salutis exordium, Visitationis ejus votiva solemnitas, pacis tribuat incrementum. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ, s'il vous plaît, Seigneur, à vos serviteurs le don de votre grace céleste; afin que comme ils ont reçu le commencement de leur salut dans l'enfantement de la Bienheureuse Vierge, ils reçoivent l'accroissement de la paix dans la solemnité de sa Visitation. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 4.

ECCE iste venit saliens in montibus, transiliens colles. Similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum. En ipse stat

VOICI mon bien-aimé, le voici qui vient sautant au-dessus des montagnes, passant par-dessus les collines. Mon bien-aimé est sem-

post parietem nostrum, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos. En dilectus meus loquitur mihi : Surge, propera amica mea, columba mea, et formosa mea, et veni. Jam enim hyems transiit, imber abiit, et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra ; tempus putationis advenit : vox turturis audita est in terra nostra. Ficus protulit grossos suos ; vineæ florentes dederunt odorem suum. Surge, amica mea, speciosa mea, et veni : Columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis, et facies tua decora.

blable à un chevreuil, et à un faon de biche. Le voici qui se tient derriere notre muraille, qui regarde par les fenêtres, qui jette sa vue au travers des jalousies. Voilà mon bien-aimé qui me parle, et qui me dit : Levez-vous, hâtez-vous ma bien-aimée, ma colombe, ma belle, et venez ; car l'hiver est déjà passé, les pluies se sont dissipées, et ont cessé entiérement. Les fleurs paroissent sur notre terre. Le temps de tailler la vigne est venu. La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre. Le figuier a commencé à pousser ses premieres figues. Les vignes sont en fleurs ; et on sent la bonne odeur qui en sort. Levez-vous, ma bien-aimée, ma belle, levez-vous, et venez, ma Colombe, qui vous retirez dans les creux de la pierre, dans les enfoncemens de la muraille. Montrez-moi votre visage ; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles ; car votre voix est douce, et votre visage est charmant.

Le Livre d'où cette Epître est tirée, a pour titre le Cantique des Cantiques, c'est-à-dire, le plus beau et le plus excellent des Cantiques de l'ancien Testament. Salomon n'y décrit point, à proprement parler, un mariage charnel, ni les amours d'un Epoux passionné ; il y chante dans l'intention du Saint-Esprit, et dans l'idée de l'Eglise et des Peres, un mariage tout chaste de Jesus-Christ avec la nature humaine, avec son Eglise, avec chaque ame en particulier ; c'est une parabole continuelle enfermant dans des expressions allégoriques, les Mysteres tout spirituels de l'alliance du Verbe avec la nature humaine dans l'Incarnation, et de l'alliance de l'Homme-Dieu avec l'Eglise sa sainte Epouse.

RÉFLEXIONS.

Le Saint-Esprit, sous une allégorie continuelle, décrit ici les empressemens amoureux que Dieu a pour une ame fidelle qu'il regarde comme sa chere épouse, et les chastes transports qu'a une ame sainte pour Jesus-Christ son bien-aimé. Il vient ce Dieu de bonté avec tant d'ardeur, qu'il semble voler. Rien ne l'arrête, ni notre bassesse, ni notre néant, ni même nos infidélités. Peut-on mieux exprimer son empressement qu'en disant qu'il semble sauter par-dessus les montagnes comme un jeune chevreuil, et passer d'un plein saut d'une colline à une autre comme un faon de biche? C'est ainsi que le Saint-Esprit s'exprime, quand il s'agit de nous faire comprendre la vivacité et l'ardeur de son amour. Quand Dieu trouve une ame pure qui ne soupire qu'après lui, on peut dire qu'il ne soupire qu'à se communiquer, qu'à se donner à elle. L'ame sainte entend parfaitement sa voix, et connoît sa venue. Avant l'Incarnation du Verbe, on peut dire que l'Epoux de l'Eglise et le bien-aimé de nos ames étoit à notre égard comme derriere un voile épais; nous entendions sa voix, nous écoutions ses Prophetes, nous l'admirions dans ses merveilles; mais nous ne le voyions qu'au travers des ombres et des figures de l'Ancien Testament. Mais depuis son Incarnation, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons ouï lui-même, nous l'avons touché de nos mains, comme parle saint Jean; nous l'avons encore réellement présent dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, où il se produit une infinité de fois par jour pour notre consolation et pour notre sanctification. Il se tient pourtant toujours derriere notre muraille, et ne regarde encore qu'au travers des jalousies, parce que dans cette vie nous n'en jouissons pas encore parfaite-

ment ; les ombres restent encore, les especes le couvrent ; nous ne le connoissons qu'à demi : ce ne sera que dans l'autre vie que nous le verrons face à face ; mais Dieu se fait sentir d'une maniere bien sensible à une ame sainte : il se fait entendre à elle bien clairement : il vient le jour, il arrive la nuit, il vient à toute heure. Heureuse l'ame qui veille lorsque le divin époux vient ! heureuse cette chaste épouse, qui ayant la lampe allumée, peut aller au-devant de l'Epoux. Eloignée du tumulte du monde, recueillie dans un profond repos, tranquille dans un parfait silence, elle sent l'arrivée de son bien-aimé. Le voilà, dit-elle, qui me parle et qui me dit : Levez-vous ; hâtez-vous ma bien-aimée. Dieu ne veut point de serviteur paresseux ; ces ames molles, ces ames languissantes et tiedes n'arrivent guere à l'auguste qualité de ses épouses. La grace du Saint-Esprit ne peut souffrir de délai ni de retardement. Dieu veut toujours qu'on se hâte de lui obéir et de lui plaire. Les Vierges folles étoient des Vierges ; le Sauveur ne dit pas qu'elles eussent commis aucun péché grief, elles attendoient même l'arrivée du divin Epoux ; tout leur crime c'est de n'avoir pas pourvu de bonne heure à l'huile nécessaire pour tenir leurs lampes allumées ; c'est d'avoir manqué de diligence et d'être venues un peu trop tard. Combien de gens meurent avec le dessein de se convertir ? combien d'ames chéries du Seigneur rampent toute leur vie, pour ne s'être pas hâtées ! combien d'édifices ruinés par les orages imprévus, pour n'avoir pas été couverts un peu plutôt ! Que la paresse spirituelle cause de grands dommages !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 1.

In illo tempore: Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda: et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth; et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elizabeth, exultavit infans in utero ejus: et repleta est Spiritu sancto Elizabeth: et exclamavit voce magna, et dixit: Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me! Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. Et beata quæ credidisti, quoniam perficiuntur ea quæ dicta sunt tibi à Domino. Et ait Maria: Magnificat anima mea Dominum: et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.

DANS ce temps-là: Marie se mit en chemin, et s'en alla en diligence au pays des montagnes, à une ville de Juda: et entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Dès qu'Elisabeth s'entendit saluer par Marie, l'Enfant tressaillit dans ses flancs, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit; et elle s'écria à haute voix: Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où cela me vient-il que la Mere de mon Sauveur me visite! car au moment que j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez saluée, l'Enfant a tressailli de joie dans mes flancs. Vous êtes heureuse, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront. Marie dit alors: Mon ame célebre les grandeurs de mon Seigneur, et mon esprit est transporté de joie dans la vue de Dieu l'Auteur de mon salut.

MÉDITATION.

Sur le mystere de ce jour.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien cette visite est pleine de Mysteres. MARIE n'est pas plutôt devenue Mere de Dieu, qu'elle part pour aller sanctifier saint Jean et toute la maison de Zacharie; elle n'a pas plutôt ouvert la bouche pour saluer Élisabeth, qu'Elisabeth est remplie du Saint-Esprit, et l'Enfant qu'elle a dans ses flancs est comblé de graces. Le Sauveur veut que sa Mere soit l'instrument de la premiere sanctification qu'il opere en venant au monde. Marie fait dès-lors l'office de Médiatrice, qu'elle devoit exercer dans la suite avec tant de gloire pour elle, et tant d'avantages pour nous. Jesus-Christ, dit saint Bernard, nous voulut marquer, par cette mystérieuse visite, que sa Mere devoit un jour beaucoup contribuer à notre salut par la part qu'elle auroit à l'ouvrage de notre rédemption, et par le pouvoir qu'elle avoit de procurer des graces à ceux qui s'adressoient à elle. Tâchons, dit ce Pere, d'aller par Marie à Jesus, puisque Jesus est venu à nous par Marie (*a*).

Comme ce ne sera qu'à la priere de sa Mere que Jesus-Christ fera le premier de ses miracles, ce n'est aussi que par la présence et par l'organe de cette divine Mere qu'il sanctifie son Précurseur. A peine ce Dieu de miséricorde s'est incarné, qu'il nous déclare, dit saint Bernard, qu'il a constitué sa Mere la distributrice de ses graces.

(a) *Studeamus nos ad ipsum per eam ascendere, qui per ipsam ad nos descendit.* Serm. 1, de Adv.

Dites, disoit ce Pere écrivant aux Chanoines de Lyon, dites que Marie a trouvé pour elle et pour nous la source de la grace ; dites qu'elle est la Médiatrice du salut et la restauratrice des siecles : vous le direz avec raison, car c'est ce que toute l'Eglise publie : *Hæc mihi die illâ cantat Ecclesia.* Elle est l'Oracle que je dois écouter, continue ce Pere, et le guide infaillible que je dois suivre : *Quod ab illa accepi, securus teneo.* Marie est pour nous une source de vie, elle est dans cette terre d'exil notre consolation, elle est au milieu de tous les dangers notre espérance : *Vita, dulcedo, et spes nostra.* Quelle consolation de savoir que nous pouvons sûrement invoquer la sainte Vierge, et qu'elle est dans tous nos besoins une protectrice toute-puissante et toute miséricordieuse, qu'elle est toujours la Mere de miséricorde ! C'est ce que signifie cette promptitude, cette diligence si empressée avec laquelle l'Evangile dit qu'elle partit pour aller visiter sainte Elisabeth, et combler sa maison de bénédictions, dès qu'elle fut devenue Mere du Sauveur du monde. Quelle doit être notre confiance en cette miséricordieuse Mere des Elus ! et quelle marque plus visible de réprobation que de n'avoir ni confiance, ni dévotion envers la sainte Vierge ! Si le salut est notre grande affaire, et notre unique affaire, nous peut-il être pardonnable de n'y pas employer tout ce que la Religion nous fournit de plus propre à en garantir le succès. Or la Coadjutrice de Dieu, pour ainsi dire, dans l'accomplissement de ce salut, c'est Marie ; et comme ce salut a commencé par elle, et par son consentement à la parole de l'Ange, c'est par elle et par sa coopération qu'il doit être consommé. Combien nous importe-t-il donc de la solliciter, de la presser, de l'intéresser en notre faveur par nos supplications et par notre dévotion envers elle !

SECOND POINT.

Considérez les vertus éclatantes que la sainte Vierge pratique dans cette visite de charité. Quelle promptitude à suivre les mouvemens de l'Esprit-Saint dont elle est animée. Instruite des desseins de Dieu sur le saint Précurseur, elle n'hésite pas un moment; rien ne l'arrête, ni la délicatesse de son tempérament, ni la difficulté du chemin, ni la longueur du voyage. La sainte Vierge connoît que Dieu demande d'elle cette visite, elle court, elle vole. O qu'il est vrai que la grace du Saint-Esprit ne peut souffrir ni délai, ni retardement! Mais quel prodige d'humilité dans Marie! Reine de l'Univers par l'auguste qualité de Mere de Dieu, elle avoit droit d'exiger les hommages, non-seulement d'Elisabeth, mais encore de tous les hommes, et elle la prévient. Elisabeth est surprise de l'honneur que lui fait Marie, et Marie est étonnée de sa surprise; elle ne songe qu'à publier les miséricordes de Dieu envers sa servante, et ne s'occupe qu'à rendre des services que son humilité lui représente comme des devoirs. Que de vertus brillent dans ces conversations toutes saintes! Les grandeurs de Dieu, les excès de ses miséricordes, les merveilles de la grace en font tout le sujet; mais quels en sont les fruits? Jean est sanctifié dans le sein de sa Mere, Elisabeth est remplie du Saint-Esprit, Zacharie est comblé des dons du Ciel; les bénédictions du Seigneur sont répandues abondamment sur toute la famille. Les visites de la sainte Vierge ne sont jamais moins avantageuses; tout est saint, tout prospere quand on a sa faveur. Les visites de civilité et de bienséance dans le monde sont-elles toujours si utiles? mais sont-elles toujours saintes? Les fruits répondent toujours aux motifs. Les gens de qualité dans le monde, les femmes qui ont du bien, les gens

oisifs passent la plus grande partie de leur vie en visites. Considérez quels en sont les motifs, de quel mérite sont les entretiens ? ces visites sont-elles toutes Chrétiennes ? peu de visites qui n'ayent quelque passion pour motif. Sans la médisance la conversation languit. Que de temps perdu dans ces visites ! mais n'y perd-on d'ordinaire que le temps ? que de dangers pour le salut ! que de pieges tendus à l'innocence ! C'est dans ces visites de plaisir, ou du moins d'oisiveté, que l'esprit du monde fait fortune. C'est-là que la foi s'affoiblit, que la dévotion se refroidit, que la plus raffinée et la plus séduisante mondanité étale tous ses brillans, et fait jouer tous ses artifices. Mon Dieu, que les visites dans le monde seront un sujet fécond de regrets à l'heure de la mort ! Si la bienséance, si le devoir, si la charité nous obligent de faire des visites, que celle que fait la sainte Vierge à sa cousine sainte Elisabeth, en soit le modele et la regle : le temps de la vie est trop précieux pour le perdre en des visites inutiles.

Quel fonds de regrets, Seigneur, ne me fournissent pas celles que j'ai faites jusqu'à cette heure ! Le temps, ce temps qui est si précieux et si court n'est pas la seule chose que j'ai perdue ; mais j'espere avec le secours de votre grace, et par l'intercession de la sainte Vierge, qu'elles ne me seront plus un sujet de repentir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. Luc. 1.

Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.

Ostende mihi faciem tuam; sonet vox tua in auribus meis. Cant. 2.

Daignez, Vierge Sainte, jeter sur moi un de vos regards ; et que votre voix se fasse entendre à mes oreilles.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LES visites aujourd'hui dans le monde sont un commerce poli d'oisiveté, où par beaucoup de complimens et d'apparence de bonne foi et de tendresse, on se joue réciproquement. Peu de temps pour l'ordinaire plus mal employé, et, à moins que la charité, le devoir ou la bienséance n'en soient le motif, peu de visites qui ne soient nuisibles; n'en faites point que par nécessité. La Religion ne condamne pas toutes sortes de visites; il y en a de chrétiennes, il y en a donc qui sont permises : mais elles ne sont jamais telles lorsqu'il y a du danger pour le salut; il faut que la charité, ou du moins les devoirs d'une bienséance chrétienne en soient toujours le motif. Les affaires domestiques, et encore moins celles du salut, ne doivent jamais souffrir du temps qu'on y met. Les oisifs passent leur vie en visites; quel vide à la mort! C'est une marque d'une conscience peu tranquille et d'un cœur inquiet, quand on ne peut pas rester chez soi. Abstenez-vous de toutes les visites peu nécessaires; n'en faites que de charité ou de devoir et de bienséance, et gardez les regles suivantes dans toutes celles que vous ferez.

2°. Il faut, 1.° que les visites soient rares, toute assiduité marque quelque attachement dangereux, ou une oisiveté du moins peu chrétienne. 2.° Il faut qu'elles soient courtes : outre la perte du temps, l'ennui et l'importunité sont inséparables des visites longues, les esprits les plus bornés et les plus muets sont d'ordinaire ceux qui font de plus longues séances; ils croient vous faire honneur de vous ennuyer plus long-temps. 3.° Ayez toujours un bon motif dans toutes vos visites, et n'en faites jamais par pure oisiveté; il vaut mieux souffrir chez soi l'ennui de la soli-

tude, que d'aller importuner les autres par des visites à contre-temps. 4.° Il y a des visites de devoir, faites-les avec diligence : il y en a de bienséance, faites-les avec une retenue édifiante : il y en a de pure charité, faites-les avec empressement. 5.° Les entretiens sont comme l'ame des visites ; mais si cette ame est vicieuse, si la conversation ne roule que sur les aventures peu honorables aux sujets, quelquefois même infamantes, sur des historiettes qui portent toujours un secret poison, sur une mode, une parure, un ameublement somptueux, sur une partie de plaisir, qui ne tendent qu'à inspirer et à nourrir l'esprit du monde : tous ces entretiens rendent-ils les visites fort chrétiennes ? Ayez soin de ne vous y entretenir que de ce qui ne peut pas vous faire repentir d'y avoir été. 6.° Imitez dans toutes vos visites les vertus que la Sainte Vierge pratique dans celle qu'elle rend à sainte Elisabeth ; n'en faites point que vous n'ayez un bon motif, et n'y ayez que des entretiens chrétiens ; n'y paroissez qu'avec beaucoup de politesse et de modestie ; une visite qui a toutes ces qualités n'est guere sans fruit. 7.° Souvenez-vous que les visites peuvent avoir un bon motif, et ne laissent pas d'être dangereuses : l'ennemi du salut est subtil, et la passion la plus à craindre se masque. Quelque spécieux que soit le prétexte, les visites un peu trop fréquentes avec les personnes de différent sexe, sont elles-mêmes des tentations.

TROISIEME JOUR.

SAINT HÉLIODORE, EVÊQUE.

SAINT HÉLIODORE étoit de Dalmatie ; il étoit contemporain de saint Jérôme avec qui il eut toujours une étroite amitié, et l'on croit qu'ils

étoient tous deux de la même Ville, c'est-à-dire, de Stridon, ville d'Illyrie sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, laquelle fut ruinée par les Goths. Il vint au monde vers le commencement du quatrieme siecle. On ignore ce qui se passa dans ses premieres années; on sait seulement qu'il étoit né de parens fort accommodés, et qu'il en avoit reçu une éducation fort chrétienne. Saint Jérôme étant venu en Italie, Héliodore l'y suivit. L'envie de se perfectionner dans l'étude des Belles-Lettres et dans toutes les sciences, ne fut pas le seul motif de son voyage; le dessein de choisir le genre de vie le plus propre à se faire saint, fut son principal objet. Il eût voulu parcourir tout l'Orient, pour apprendre de ces grands Maîtres de la vie spirituelle, l'art d'arriver à la perfection; mais connoissant le mérite de saint Jérôme, il crut qu'un si savant et si saint Directeur devoit lui suffire; aussi n'eut-il pas plutôt appris son retour des Gaules, qu'il vint le joindre à Aquilée; et ce fut sous cet habile Maître qu'Héliodore fit en fort peu de temps de merveilleux progrès dans les voies de Dieu.

Notre Saint n'eut pas plutôt goûté les douceurs de la vie intérieure, qu'il n'eut plus que du dégoût pour la vie tumultueuse des gens du monde, et la solitude fut l'objet de ses vœux; il ne put se résoudre cependant à quitter son cher Directeur, ce qui l'obligea d'embrasser dès-lors la profession de la vie Monastique; et sans se renfermer dans aucun Monastere, il commença de pratiquer chez lui tous les exercices de la vie ascétique et solitaire, ne voyant presque jamais personne, uniquement occupé jour et nuit de la priere et de l'étude des Livres saints.

Cependant saint Jérôme ayant résolu d'aller faire un voyage en Orient avec le Prêtre Evagre et Innocent, Héliodore voulut être de la partie.

Leur dessein n'étoit pas seulement de devenir plus savans en conversant avec tous les grands hommes qui fleurissoient alors ; mais de devenir plus saints, en visitant tant de saints personnages qui étoient d'un si grand exemple. Ils parcoururent ensemble la Thrace, la Bithynie, le Pont, la Galatie, et passerent en Syrie. Etant à Antioche ils y firent connoissance avec Apollinaire fameux hérésiarque, dont l'hérésie n'étoit pas encore publiquement reconnue, parce qu'il avoit grand soin de cacher ses détestables erreurs sous le voile d'une probité apparente, et sous les artifices d'une éloquence qui imposoit. Héliodore alloit entendre souvent ses explications sur l'Ecriture sainte ; mais il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir du poison que répandoit subtilement ce nouveau Docteur. La nouveauté de ses opinions les lui rendit suspectes ; et il ne lui en fallut pas davantage pour lui en donner de l'horreur.

Après avoir fait quelque séjour à Antioche, saint Jérôme se retira dans un désert de la Province de Chalcide vers les confins de la Syrie et de l'Arabie. Héliodore l'y suivit : l'attachement qu'il avoit pour son saint Directeur réveilla l'attrait qu'il avoit toujours eu pour la solitude. Le Prêtre Evagre resta à Antioche, et comme il avoit du bien, il se chargea de pourvoir à leurs besoins, et de leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire.

Héliodore faisoit de merveilleux progrès dans la science des Saints sous un si habile Maître, lorsque l'amour de la Patrie et la tendresse pour ses parens, se réveillant, lui firent venir l'envie de retourner en Dalmatie. Saint Jérôme eut beau lui représenter le piege que le tentateur lui tendoit, l'amour de la Patrie l'emporta ; Héliodore partit, après avoir promis à son cher Directeur de le venir rejoindre. Le séjour qu'il fit auprès de

ses parens parut un peu long à saint Jérôme, et lui donna de l'inquiétude; il craignoit que les parens d'Héliodore, et les grands biens qu'il pouvoit espérer de son pere, n'ebranlassent sa vocation, et ne l'engageassent de nouveau dans les embarras du siecle; c'est pourquoi il lui écrivit de sa solitude de Chalcide une Lettre pleine de tendresse, et remplie de si beaux sentimens de piété.

« Vous savez, mon cher Héliodore, lui dit ce » Saint, avec quel serrement de cœur je vous ai » vu partir; votre éloignement m'a été très-sen- » sible; mes larmes n'ont cessé de couler de- » puis; et ce papier même vous apprendra que la » source n'en est pas encore tarie. Souffrez que » mes lettres vous aillent chercher jusques chez » vous, puisque je n'ai pu vous retenir auprès de » moi. » Il passe ensuite à des reproches pleins de tendresse.

« Mais pourquoi employer avec vous les prieres » et les douceurs? un cœur blessé aussi sensi- » blement que le mien, ajoute-t-il, n'a plus » d'autres armes que la colere pour se venger. » Que faites-vous donc dans la maison de votre » pere, ô trop délicat et trop timide Héliodore? » voilà que le son de la trompette se fait entendre, » et vous n'osez marcher au combat. Qu'est de- » venue la sainte ardeur de votre premier cou- » rage? avez-vous oublié sous quel Chef vous » vous êtes enrôlé? » C'est en cet endroit que saint Jérôme rapporte à son cher Héliodore cette maxime si généreuse et si chrétienne, qui a été répétée tant de fois.

" Quand votre mere, les cheveux épars, et „ les yeux baignés de larmes, dit-il, viendroit „ employer tous les artifices de la plus tentante „ tendresse, et qu'elle vous présenteroit les ma- „ melles qui vous ont allaité, pour vous arrêter; „ quand votre pere s'étendroit sur le seuil de la

„ porte pour vous la fermer, ne craignez pas de „ passer outre, fallût-il les fouler aux pieds pour „ suivre Jesus-Christ. En ces cas-là, la dureté „ même et l'insensibilité devient une piété vraiment chrétienne. Courez, volez à l'étendard de „ Jesus-Christ sous lequel vous vous êtes enrôlé.

„ Souvenez-vous, ajoute-t-il, que si vous prétendez encore à l'héritage du siecle, il faut „ renoncer à être le cohéritier de Jesus-Christ. „ Un vrai serviteur de Jesus-Christ, dit-il ailleurs, ne désire et ne possede que Jesus-Christ. „ Si vous désirez de devenir parfait, ô mon cher „ Héliodore! pourquoi jeter encore vos regards „ vers la succession caduque et périssable de „ votre pere? que si vous n'avez plus ce désir, „ pourquoi avez-vous trompé le Seigneur, pour „ ainsi dire, en lui promettant de ne vous attacher qu'à lui? et ne m'apportez point des raisons pour excuser votre lâcheté, elles sont „ toutes frivoles. Il n'est point de liens, conclut-il, que l'amour de Dieu ou la crainte de l'Enfer ne puissent rompre quand on le veut. „

La fin de la Lettre renferme l'éloge de la vie solitaire, et est une invitation pressante à Héliodore d'y revenir.

" O désert! s'écrie le saint Docteur; ô dé„ sert! qui produit les fleurs seules agréables à „ Jesus-Christ! ô solitude charmante, où nais„ sent les pierres dont la Cité sainte doit être „ construite! ô douce retraite, où Dieu ne dé„ daigne pas de se communiquer familierement „ à l'homme! Que faites-vous dans le monde, ô „ mon cher frere, vous qui êtes plus noble que „ le monde? jusques à quand vous laisserez-vous „ retenir captif dans ce séjour tumultueux des „ Villes? O Héliodore! vous craignez la pau„ vreté, et Jesus-Christ nomme les pauvres „ Bienheureux. Le travail vous effraie; mais

„ emporte-t-on la couronne sans peine ? Les
„ jeûnes et les macérations vous font peur ; mais
„ songez que la foi adoucit tout. Non, mon cher
„ Héliodore, il ne faut pas espérer de se réjouir
„ en ce monde, et de régner dans l'autre avec Je-
„ sus-Christ. „

Des sollicitations si vives et si pressantes ne manquerent pas de faire impression sur un cœur si bien disposé. Nous ne savons pas quels furent les obstacles qui empêcherent notre Saint de retourner en Syrie ; on sait seulement que le monde eut beau le solliciter, et employer tous les artifices pour le séduire, Héliodore ne se démentit jamais de sa premiere résolution. Le séjour qu'il fit dans son Pays, n'altéra point le goût qu'il avoit pour la retraite ; il vivoit au milieu de ses parens comme s'il eût été dans l'hermitage de Chalcide ; et dès qu'il pût quitter sa Patrie, il en sortit pour n'y plus retourner. Désespérant de pouvoir rejoindre son saint Directeur, il prit la résolution de repasser en Italie. Les grands exemples de vertu qu'il avoit admirés dans un grand nombre de saints Ecclésiastiques qui composoient le Clergé de l'Eglise d'Aquilée, le déterminerent d'y retourner ; il n'y fut pas plutôt arrivé, que sa piété, son savoir, son mérite le rendirent célebre : il fut admis dans le Clergé. Quelque auguste et vénérable que fût cette Société d'Ecclésiastiques, notre Saint s'y distingua bientôt par sa doctrine, et par ses rares vertus. Sa vie retirée, humble et austere, lui attira la vénération du public ; on le regarda dès-lors comme un Saint ; et le Siege Episcopal d'Altino, Ville suffragante de la Metropole d'Aquilée, étant venu à vaquer, on ne trouva personne dans tout le Clergé plus digne de cette place que saint Héliodore. Il ne fut pas si aisé de vaincre sa répugnance pour une si auguste dignité : le choix du Peuple et du Clergé ne put jamais lui persuader qu'il en

fût digne ; les devoirs terribles de l'Episcopat l'effrayoient : mais après un long refus, il fallut enfin se rendre à une volonté de Dieu si marquée.

La nouvelle dignité donna un nouvel éclat à sa vertu ; il redoubla son jeûne et ses autres austérités, et devint bientôt par son zele, par sa doctrine et par sa charité, l'un des plus saints Prélats de son siecle. Inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise, il fit une guerre éternelle à tous les ennemis de la foi. Il s'opposa avec vigueur aux dogmes impies des Apollinaristes et des Ariens : il assista pour ce sujet au Concile d'Aquilée l'an 381. Saint Ambroise par les soins duquel ce Concile avoit été assemblé, et qui en étoit comme l'ame, découvrit bientôt le prix de ce trésor caché, et lia une étroite amitié avec l'Evêque d'Altino.

Le Concile fini, notre Saint ne s'appliqua plus qu'à conduire son peuple dans les voies du salut, et à le nourrir du pain de la parole de Dieu. Jamais Pasteur ne fut plus attentif, ni plus appliqué à pourvoir à tous les besoins du troupeau, et à le préserver de tout ce qui pouvoit lui nuire. Ses exemples achevoient toujours de convertir ceux que ses exhortations avoient touchés. Il s'étoit fait tout à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ. Sa charité, sa douceur et son humilité lui avoient gagné tous les cœurs ; et il n'eut jamais de revenus que pour les pauvres.

Saint Jérôme n'oublia jamais son éleve ; il lui rend témoignage dans une de ses Lettres d'avoir conservé dans l'Episcopat toute l'austérité et l'exactitude de la vie monastique ; et certainement il étoit difficile de trouver un Evêque plus édifiant et plus parfait. On ne sait pas précisément en quel temps arriva la mort de saint Héliodore ; mais on sait bien qu'elle fut précieuse devant Dieu, puisque l'Eglise a consacré sa mé-

moire : elle a fixé sa Fête le 3 de Juillet. Il est très-probable que ce Saint mourut vers la fin du quatrieme siecle.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in beati Heliodori Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus, et qui tibi digné meruit famulari, ejus intercedentibus meritis ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife S. Héliodore : et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 13.

FRATRES: Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei : quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. Jesus Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula. Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci. Optimum enim gratiâ stabilire cor, non escis, quæ non profuerunt ambulantibus in eis. Habemus altare, de quo edere non

MES Freres : remettez-vous devant les yeux ceux qui vous ont gouvernés, et qui vous ont enseigné la parole de Dieu : et faisant réflexion où leur conduite a abouti, imitez leur foi. Ce que Jesus-Christ étoit hier, il l'est encore aujourd'hui, et il l'est pour tous les siecles. Gardez-vous bien de vous laisser aller à la variété des opinions, ou à des doctrines étrangeres : car c'est une chose très-avantageuse

habent potestatem, qui tabernaculo deserviunt. Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in Sancta per Pontificem, horum corpora cremantur extra castra. Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. Non enim habemus hîc manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus. Beneficentiæ autem, et communionis nolite oblivisci: talibus enim hostiis promeretur Deus. Obedite præpositis vestris, et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.

que de fortifier son cœur par la grace, et non par des viandes qui n'ont servi de rien à ceux qui en ont usé. Nous avons un autel, dont ceux qui servent au tabernacle n'ont pas droit de se nourrir. Aussi brûle-t-on hors du camp les corps des animaux, dont le sang est porté par le Grand-Prêtre dans le Sanctuaire pour la rémission du péché. C'est aussi par cette raison que Jesus, afin de sanctifier le peuple par son sang, a souffert hors de la Ville. Sortons donc pour aller à lui hors du camp, portant ses opprobres, car nous n'avons point ici de cité qui soit stable; mais nous en cherchons une qui doit être notre demeure. Offrons donc par lui continuellement à Dieu un sacrifice de louange; j'entends le fruit des levres qui célebrent son nom. Au reste, n'oubliez pas la charité, ni de faire part de ce que vous avez; car ce sont là les victimes par lesquelles Dieu se laisse gagner. Obéissez à ceux qui sont établis pour vous gouverner, et ayez de la soumission pour eux, parce qu'ils veillent comme ayant à rendre compte de vos ames.

L'Epître aux Hébreux est un des plus beaux et des plus précieux monumens que possede l'Eglise Chrétienne. Le sujet de cette Lettre est grand, les expressions sont nobles, le style est plein et élevé, tout y est sublime. C'est de cette Epître que parle saint Pierre dans sa seconde Lettre aux Hebreux ou Juifs convertis, quand il dit: Paul notre Frere bien-aimé, vous a écrit sur ces choses, suivant la sagesse qui lui a été communiquée.

RÉFLEXIONS.

Remettez-vous devant les yeux ceux qui vous ont annoncé la parole de Dieu ; et faisant reflexion où leur conduite a abouti, et quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi. Nous suivons leur foi, graces au Seigneur, mais imitons-nous leurs vertus? Quelle énorme disproportion entre les mœurs de ces Héros Chrétiens, et les nôtres? entre notre conduite et la leur? La foi est la même : mêmes principes, mêmes vérités, même Religion, même regle de mœurs : la régularité est-elle la même? Ces grands Prélats aussi respectables par leurs éclatantes vertus, que par leur éminente dignité, font l'objet de notre vénération : quand deviendront-ils nos modeles? La Religion ne vieillit point; l'Evangile aura jusqu'à la fin des siecles toute sa vigueur; les maximes de Jesus-Christ ne sont point affoiblies : et comment peut-on suivre cette religion et croire cet Evangile, et vivre comme si on ne le croyoit pas? Rappelons dans notre esprit ces grandes ames dont les mœurs ont fait l'éloge de la Religion, et dont la conduite a été une preuve sensible de leur créance; nous n'ignorons pas combien leur mort a été précieuse aux yeux de Dieu : de quel prix pensons-nous que sera la nôtre? Nous imitons leur foi, mais imitons-nous leur piété et leur innocence? ne serons-nous jamais frappés du ridicule, de l'impiété même de cette monstrueuse contradiction? Croire les vérités les plus terribles de notre Religion, et ne suivre que les détestables maximes du monde! Emplois éclatans, contestations opiniâtres, fruits naturels de la cupidité ou de l'ambition, amour du plaisir, projets flatteurs, établissemens honorables : voilà les grands mobiles de la plupart des actions de la vie; c'est-à-dire, tout ce qui nous éloigne de

notre fin derniere absorbe tous nos désirs, use notre santé, et nous occupe servilement toute la vie. Tout paroît important, tout est indispensable, quand il s'agit de nos intérêts, de nos plaisirs, quand il s'agit de nous satisfaire : mais est-on aussi ardent quand il ne s'agit que des devoirs de Religion, quand il s'agit de plaire à Dieu, ou de lui déplaire ? Chose étrange ! on ménage tout, on a des égards infinis dans le monde pour faire fortune : Dieu seul, ce semble, n'est compté pour rien. Nous savons où a abouti la conduite des Saints ; où pensons-nous que doive aboutir la nôtre ? et si les Saints n'eussent pas mieux vécu que nous, croyons-nous qu'ils eussent été Saints ? Cependant on a beau avoir sans cesse devant les yeux ces grands modeles de perfection ; on se contente de les admirer, de les honorer : mais s'étudie-t-on à leur devenir semblable ? Nul de ceux qui feront ces réflexions, qui ne convienne de tout ; y en aura-t-il beaucoup qui en profitent ? On diroit que les maximes les plus chrétiennes, que les plus saintes lois sont abrogées par un non-usage : mais ignore-t-on qu'en fait de salut et de Religion, l'abus et le relâchement ne prescrivent jamais ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. II.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio : sed supra candelabrum, ut qui ingrediuntur, lumen videant. Lucerna corporis tui, est oculus tuus. Si

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché, ou sous le boisseau ; mais on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumiere. Votre œil est le flambeau de votre

oculus tuus fuerit simplex: totum corpus tuum lucidum erit : si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. Vide ergo ne lumen, quod in te est, tenebræ sint. Si ergo totum corpus tuum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum : et sicut lucerna fulgoris illuminabit te.

corps. Si vous avez l'œil net, tout votre corps aura de la lumiere ; mais si vous avez l'œil gâté, votre corps séra aussi dans les ténebres. Prenez donc garde que la lumiere que vous avez ne soit que ténebres. Si donc tout votre corps a de la lumiere, sans qu'il y ait en lui aucunes ténebres, tout aura de la lumiere; et c'est comme un flambeau allumé qui vous éclairera.

MÉDITATION.

Des illusions en fait de morale.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus pernicieux que de donner dans l'illusion en fait de morale ; et rien cependant qui soit plus ordinaire et plus aisé. Tout semble en ceci concourir à nous faire prendre le change : le cœur naturellement d'accord avec l'amour-propre, l'esprit toujours ingénieux à plaire et aux sens et au cœur ; les exemples des imparfaits qui sont toujours en plus grand nombre ; les passions qui s'accordent toutes à secouer le joug de la morale de l'Evangile ; les sens ennemis de la véritable vertu, la raison même naturelle, souvent d'intelligence avec l'amour-propre : tout concourt à nous séduire, les pieges sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus cachés et plus multipliés. On a horreur d'une licence effrénée, un relâchement même grossier rebute : on se fait un système de morale qui impose, et qui, rigide en apparence, autorise tout ce qui flatte la cupidité et les sens :

ce système est toujours l'ouvrage de l'amour-propre ; il sacrifie sans miséricorde de certaines passions qui ont le moins d'affinité avec notre naturel ; mais il respecte toujours la passion qui domine. Un naturel sombre et mélancolique canonise toujours l'esprit de retraite, et ne peut souffrir un air doux et aisé. Une joie sage et modérée le blesse : tandis qu'il se nourrit de murmures et de malignité. Un naturel âpre et inquiet sera peut-être mortifié, mais il pique et veut toujours mordre. Un cœur mou et porté au plaisir peut être libéral en aumônes ; mail il fuit tout ce qui le gêne ; et pourvu qu'il se satisfasse, il adopte toutes les vertus. La jalousie, la cupidité, l'ambition ont leur morale : elles ont toujours un dehors spécieux, toujours un prétexte de bien qui impose, mais qui ne purge pas le venin : de là ces aversions, ces antipathies secretes ; de là ces vengeances dissimulées ; de là ce manque de charité qui laisse le champ libre à la passion ; toutes ces fausses morales imposent, elles conviennent toutes à vouloir réformer le genre humain : nulle qui ne se déchaîne contre la licence des mœurs du siecle : nulle qui ne crie sans cesse à la réforme, tandis qu'elles laissent vivre dans un grossier relâchement ces prétendus réformateurs ; séveres aux autres, à qui on ne pardonne rien ; indulgens à soi-même, on se pardonne tout. Quelle illusion, bon Dieu! mais que cette illusion est commune! on est exact en certains points de la loi jusqu'aux scrupules ; et que ne se permet-on pas sur tant d'autres beaucoup plus importans? On ne voudroit pas se dispenser de certaines prieres de pure dévotion ; et l'on se dispense sans remords des plus essentiels devoirs de son état. On jeûne réguliérement certains jours par dévotion ; et l'on déchire impitoyablement la réputation du prochain sans scrupule, en toute occasion. On

passe

passe des heures entieres à l'Eglise avec édification, et l'on donne le reste de son loisir au jeu, aux spectacles, ou à des conversations peu chrétiennes. On parle de Dieu avec art et même avec plaisir, et l'on est insupportable dans son domestique. Quel monstrueux mélange, Seigneur! nul de ces prétendus dévots qui n'ait sa morale; mais est-ce la morale de Jesus-Christ!

SECOND POINT.

Considérez combien ces illusions sont pernicieuses; ce sont d'effroyables égaremens, sans qu'on se persuade jamais qu'on se soit égaré; chacun croit de tenir la bonne route. Se défie-t-on de sa morale! jugeons-en par l'opiniâtreté avec laquelle on garde sa route. Trouve-t-on beaucoup de ceux qui donnent dans ces illusions qui en reviennent! les plus grands pécheurs se convertissent, ceux-ci ne croient pas même avoir besoin de conversion. L'illusion est une espece d'aveuglement; et voit-on le danger quand on est aveugle! c'est un poison qui se répand dans le cœur, et qui passe toujours du cœur à l'esprit: le peu de bien qu'on fait en cet état empêche qu'on ne découvre le mal qu'on nous voit faire; aussi ces sortes d'illusions se réduisent-elles presque toutes à l'endurcissement: on vit tranquillement dans l'erreur, et l'on y meurt de même: quel malheur plus à craindre! et quel malheur qu'on craigne moins! Quiconque vous fera périr, disoit le Sauveur, s'imaginera rendre service à Dieu. Voilà l'effet de l'illusion en matiere de mœurs, en fait de morale; et ils en useront ainsi à votre égard, ajoute le Sauveur du monde, parce qu'ils ne connoissent ni mon Pere ni moi. Quel moyen de revenir de cet égarement! tout poison qui donne dans le cerveau fait mourir sur l'heure. Quand les illusions sont volontaires, on

n'en revient point : de la tranquillité on passe bientôt à l'assoupissement, et de l'assoupissement à la léthargie : c'est ce qu'on voit avec douleur dans tous les hérétiques ; leur opiniâtreté, leur entêtement dans l'erreur vient dans la plupart de l'illusion.

Combien de personnes qui font profession de piété, vivent dans des défauts grossiers? combien s'en trouve-t-il qui vivent tranquillement en état de péché à l'abri d'une fausse conscience? tout cela est le fruit ordinaire des illusions en fait de morale. On trouve de ces prétendus dévots qui pour un vil intérêt tiendront en prison un malheureux débiteur qu'ils font périr avec toute sa famille de pure misere ; cette dureté, cette inhumanité s'accorde-t-elle avec le Christianisme? Hélas! rien ne lui fut plus contraire ; mais elle est parfaitement d'accord avec la passion dominante ; c'est elle qui a le plus de part à ce plan pernicieux de morale. Nul trouble, nul remords qui puisse pénétrer jusqu'à la conscience ; quand l'illusion, en fait de mœurs, s'est une fois répandue dans l'ame, quelle espérance de son salut?

Que n'ai-je point, Seigneur, à me reprocher de mes illusions volontaires! quelle morale molle, flatteuse, indulgente, n'ai-je pas suivie! quel système de fausse conscience ne me suis-je pas forgé! et de combien de péchés ne suis-je pas coupable! Quelle grace, bon Dieu, ne me faites-vous pas en ce jour, en me découvrant mes illusions et mes égaremens en fait de morale! Achevez ma conversion, Seigneur, par votre infinie miséricorde, que je ne suive désormais que votre loi et votre morale, nulle autre n'est propre pour le salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dirige me in veritate tua, et doce me. Psal. 24.
Instruisez-moi de votre morale, Seigneur, et conduisez mes pas dans le droit chemin qu'elle me prescrit.

Legem pone mihi, Domine, viam justificationum tuarum, et exquiram eam semper. Psal. 118.
Enseignez-moi, Seigneur, la vraie voie de vos commandemens, et je m'appliquerai le reste de mes jours à la suivre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'une vraie religion; il ne peut y avoir qu'une morale. L'Evangile est la seule regle des mœurs; toute autre morale est l'ouvrage de notre esprit, de notre cœur, de notre amour-propre; faut-il être surpris si elle égare, bien-loin de conduire au salut? c'est à la faveur de ces illusions en fait de morale, qu'il y a des voies, comme parle le Sage (*a*), qui paroissent droites à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort. Tels sont tous ces systêmes de conscience faits à plaisir, tous ces plans de morale qui favorisent le naturel, l'inclination, la passion dominante. Prenez garde de prendre jamais le change en matiere de salut, l'erreur est de trop grande conséquence. Examinez-donc aujourd'hui quels sont vos sentimens, quelles sont vos idées sur ce point, quelle est votre conduite? Ne vous passez-vous pas certains défauts, certains péchés, certaine licence en fait de mœurs, sous prétexte que vous êtes exact, que vous êtes rigide et même sévere sur beaucoup d'autres? Vous faites l'aumône avec édification; mais payez-vous vos dettes? ne retenez-vous rien

(a) *Prov.* 16.

à vos domestiques et aux ouvriers ? n'exigez-vous point avec trop de rigueur et de dureté ce que les autres vous doivent ? Vous êtes modeste à l'Eglise ; mais n'êtes-vous point trop chagrin, trop colere au logis, etc. ? Voilà une ample matiere d'examen : ajoutez votre morale à celle de Jesus-Christ.

2.° Vous blâmez le relâchement et la licence effrénée des mœurs du siecle ; mais n'y a-t-il point de fiel dans votre zele ? la haine, la jalousie n'y ont-elles point de part ? La morale de Jesus-Christ ne se contredit point ; examinez mûrement s'il n'y a point de contradiction dans la vôtre. Ne vous en fiez pas à votre jugement ; il est toujours un peu trop d'accord avec votre amour-propre, pour ne vous pas être suspect. Consultez un Directeur vertueux, sage et éclairé, qui n'ait point d'intérêt de vous flatter, ou de vous ménager ; exposez-lui vos véritables sentimens, vos opinions, toute votre conduite ; et n'ayant devant les yeux que les maximes de l'Evangile, ne prenez d'autre regle des mœurs que l'Evangile même, et n'ayez d'autre morale que la morale de Jesus-Christ.

QUATRIEME JOUR.

SAINT ULRIC, EVÊQUE D'AUSBOURG.

SAINT ULRIC, qu'on nomme aussi Udalric, étoit d'une des plus anciennes familles de la Souabe ; il vint au monde l'an 863, et eut pour pere le Comte Hucbaud, et pour mere Thierberge, fille de Burchard l'un des premiers Ducs de la haute Allemagne.

La foible et délicate complexion d'Ulric, fit

d'abord croire qu'il ne vivroit pas ; mais le Seigneur qui l'avoit destiné pour être un des plus saints Prélats de son siecle, lui donna, contre toute espérance, une santé qui fut regardée comme un miracle. La vivacité de l'esprit du jeune Comte, son air doux et ingénu, son riche naturel, porterent ses parens à ne rien oublier pour lui donner une éducation digne de sa naissance. Ils ne crurent pas pouvoir lui en donner une plus noble et plus chrétienne que de le mettre dès l'âge de sept ans dans l'Abbaye de Saint-Gal, célebre alors, et par la piété qui y fleurissoit, et par les sciences.

Le jeune Ulric s'y distingua bientôt par les progrès qu'il fit et dans les Belles-Lettres et dans la science du salut. La beauté de son naturel, son inclination pour la vertu, son application à l'étude le rendirent aimable à tous les Religieux, et il en étoit si aimé, que tous leurs vœux étoient d'acquérir ce trésor à l'Abbaye. Ulric se sentoit assez porté à prendre ce parti ; quelque haute fortune qu'il eût droit de se promettre dans le monde, le monde n'eut jamais aucun attrait pour lui. Il en connoissoit trop bien les injustices et les dangers pour vouloir le servir. Dieu seul pouvoit contenter un si grand cœur. La vie monastique lui plaisoit, et il avoit du goût pour la solitude ; mais il voulut que ce fût le Seigneur qui le déterminât sur son choix : après avoir fait plusieurs mortifications, et plusieurs ferventes prieres pour connoître la volonté de Dieu, il voulut consulter une sainte Recluse qui demeuroit près de Saint-Gal, nommée Guiborat, si célebre pour sa haute vertu, et pour les graces exraordinaires dont elle étoit favorisée. Le jeune Comte avoit coutume de la visiter quelquefois dans le temps que l'on donnoit aux pensionnaires de l'Abbaye pour leur récréation. Ulric indéterminé sur l'état de vie qu'il devoit embrasser, va trouver cette sainte

fille, et la prie de demander à Dieu qu'il lui fasse connoître ce qu'il avoit à faire. La Sainte s'imposa pour cela un jeûne de trois jours, qu'elle passa en prieres; au bout desquels elle lui dit: que quelque parfait que fût l'état Religieux, Dieu l'appeloit à l'état Ecclésiastique. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer; il lui en coûta de quitter une maison remplie de si grands exemples de vertus; et nul de ces saints Religieux qui ne sentit vivement cette perte. La douleur fut réciproque; mais notre Saint ne délibéra plus, dès qu'il crut avoir connu la volonté de Dieu. Il se rendit chez ses parens, leur déclara sa derniere résolution, et le désir qu'il avoit de travailler de bonne heure à se rendre capable de servir l'Eglise. Le Comte son pere charmé des saintes dispositions de son fils, le mit auprès d'Alberon, Evêque d'Ausbourg, qui découvrant les belles qualités et les rares talens du jeune Ulric, n'oublia rien pour le former, et pour en faire un parfait Ecclésiastique. Quoiqu'Ulric n'eût encore alors que seize ans, il le fit d'abord Camérier ou Chambrier; et le voyant croître de jour en jour en sagesse et en capacité, il le pourvut du premier Canonicat vacant dans son Eglise.

Notre jeune Chanoine comprit d'abord les devoirs de son état, et il résolut de les remplir. La priere et l'étude occuperent dès-lors tout son loisir; les pauvres partageoient avec lui ses revenus, et souvent même leur donnoit-il ce qu'il s'étoit réservé pour son entretien. Sa piété le porta à faire le voyage de Rome, pour y aller puiser l'esprit apostolique comme dans sa source. Le Pape informé de son mérite et de sa haute vertu, lui fit beaucoup d'accueil; les entretiens qu'il eut avec lui augmenterent l'estime qu'il en avoit conçue; et le saint Pere ayant appris en ce temps-là la mort de l'Evêque Alberon, résolut de donner l'Evêché d'Ausbourg à Ulric.

Notre-Saint fut effrayé de la seule proposition que le Pape lui en fit ; et il s'en excusa vivement et sur son indignité, et sur son défaut d'âge. A son retour il trouva qu'on avoit élu Hiltin : délivré de sa crainte, il ne pensa plus qu'à se sanctifier dans la retraite ; il reprit alors dans sa maison tous les exercices de piété qu'il avoit pratiqués dans le monastere de Saint-Gal. On ne vit jamais un plus saint Chanoine ; mais il ne fut pas long-temps dans son doux repos. L'Evêque Hiltin étant mort l'an 924, Ulric fut fait Evêque d'Ausbourg malgré toutes ses répugnances. Les temps étoient fâcheux : les Hongrois et les Esclavons venoient de désoler tout le pays par de fréquentes irruptions ; ils avoient même depuis peu pillé la Ville d'Ausbourg, et brûlé la Cathédrale.

Un des premiers soins du nouvel Evêque fut de bâtir incessamment une petite Eglise pour rassembler le peuple qui avoit grand besoin d'instruction, de consolation et de secours dans ces malheurs publics. On trouva l'un et l'autre dans Ulric : ses soins, sa charité, ses largesses firent bientôt oublier les calamités passées, et chacun les crut avantageusement réparées par la possession d'un tel Pasteur.

Cependant le Saint qui croyoit se devoir tout à son Eglise, prit occasion des circonstances présentes pour se faire dispenser d'un usage établi alors en Allemagne, qui obligeoit les Evêques d'être presque toujours à la Cour : Ulric obtint de demeurer à Ausbourg, pour y rétablir la discipline. On éprouva bientôt ce que peut dans un grand Diocese un saint Pasteur ; le soin avec lequel il veilloit sans cesse sur son troupeau, son zele à lui distribuer le pain de la parole de Dieu ; sa charité, ses exemples, firent bientôt changer de face à tout le pays : on ne l'appeloit plus que le Saint, et sa vie prouvoit visiblement qu'il l'étoit ; voici quel étoit l'ordre du jour qu'il s'étoit prescrit.

Sur les trois heures du matin il se rendoit régulièrement au Chœur avec les Chanoines pour y réciter Matines et Laudes de l'Office divin : il disoit ensuite le Pseautier avec les Litanies, et les prieres qui y étoient jointes. Vers la pointe du jour on chantoit les Vigiles des Morts, c'est-à-dire, Matines et Laudes de l'Office, à quoi il assistoit tous les jours, aussi-bien qu'à Prime qu'il chantoit avec les autres ; il restoit en Oraison dans l'Eglise pendant qu'on faisoit la procession au dehors, après laquelle on chantoit la Messe commune du chœur, et il y offroit son oblation comme les autres. Après la Messe il disoit Tierce avec les Chanoines, et tandis qu'ils alloient au Chapitre, selon la coutume, il demeuroit encore en prieres, et faisoit plusieurs stations devant les Autels ; après quoi il se préparoit pour dire la Messe, qu'il célebroit tous les jours avec une dévotion qui en donnoit à tous ceux qui y assistoient. La Messe etant finie, et ayant fait son action de grace, il disoit None et Vêpres les jours de jeûne avec le chœur ; après quoi il alloit réguliérement à l'Hôpital, où il lavoit les pieds à douze pauvres, et leur donnoit à chacun l'aumône.

Il donnoit le reste du jour aux besoins de son peuple, assistant les moribonds, consolant les affligés, terminant les différends, faisant du bien à tous ; tout le monde bénissant Dieu d'avoir un tel Evêque. Sur le soir il se rendoit au logis pour y prendre un très-sobre repas, faisant toujours lire durant la table : on y voyoit chaque jour un certain nombre de pauvres qui mangeoient avec lui ; et après le repas il alloit assister à Complies. Après avoir donné ordre à son domestique, il se retiroit seul dans sa chambre, où il employoit la plus grande partie de la nuit en prieres et à l'étude, ne prenant que très-peu de repos.

Une vie si innocente et si unie étoit accom-

pagnée de très-grandes austérités; il ne mangeoit point de chair en quelque temps que ce fût ; il ne laissoit pas d'en faire servir sur sa table, tant pour les pauvres que pour les étrangers qu'il traitoit : il n'avoit qu'une simple paillasse dans son lit, et il ne portoit point de linge. Après avoir mis sa famille en état d'édifier son peuple, il s'appliquoit à régler son Clergé, et il travailla avec une assiduité infatigable à la réformation des mœurs pour tout son Diocese ; il en faisoit régulièrement la visite tous les ans, et tenoit toujours son Synode deux fois l'année. Un zele si pur et si ardent, soutenu d'une vie si sainte et si édifiante, n'eut pas de peine à réformer les mœurs ; la licence et les abus ne purent tenir contre la vigilance d'un Pasteur si puissant en œuvres et en paroles ; il remplit ses Paroisses d'excellens Curés, et obligea ceux qui étoient vicieux ou ignorans de quitter le Pays, ou de changer de vie. La pureté des mœurs et celle de la foi fleurirent bientôt à Ausbourg, et tout le Diocese changea de face.

Les irruptions qu'avoient fait les Barbares lui ayant fait voir combien les allarmes nuisent aux exercices de la Religion et de la piété, il pensa à la sûreté de ses ouailles. Il fit entourer de murs la Ville d'Ausbourg, et fit aussi fortifier quelques autres lieux pour servir d'asile aux habitans de la campagne : toutes ces sages précautions ne purent pas garantir la Ville d'être surprise et pillée par les troupes d'Arnoul, Comte Palatin, dans l'absence du saint Prélat qui étoit allé trouver Othon pour le porter à la paix. Arnoul ayant été tué devant Ratisbonne, et Othon à la priere du saint Prélat ayant pardonné à son fils Liutolfe, la paix fut rendue à l'Allemagne. Mais à peine notre Saint commençoit-il de rassurer et de consoler son peuple, qu'une armée prodigieuse de Hongrois vint fondre sur la haute Allemagne, et inonda tout

le Pays : Ausbourg fut assiégé, mais les soins du saint Pasteur rendirent tous les efforts des ennemis inutiles. Il fit faire des prieres publiques et des processions pour attirer le secours du Ciel contre les ennemis de l'Etat et de la Religion : ses vœux furent exaucés. Pendant que saint Ulric disoit la Messe, les Barbares se préparant pour donner un second assaut, furent subitement saisis d'une si grande frayeur qu'ils leverent le siege, prirent la fuite ; et s'entre-tuant les uns les autres, ils périrent presque tous. Tout le monde convient que c'étoit aux prieres du saint Pasteur qu'on devoit une victoire si peu attendue.

Le calme revenu, le Saint s'appliqua à réparer les dommages causés par les Barbares : il fit rebâtir l'Eglise de Sainte-Afre, la célebre Patronne de la Ville d'Ausbourg, et il eut la consolation de trouver sous les ruines les Reliques de cette illustre Martyre. Sa dévotion l'ayant porté à faire un second voyage à Rome, il en apporta les Reliques de saint Abondo, dont il enrichit l'Eglise qu'il venoit de faire bâtir. La haute estime qu'on avoit conçue de sa vertu, lui attira des honneurs infinis de la part du Clergé Romain et du Pape même. L'Empereur Othon le reçut avec vénération à Ravenne, et ce fut dans les fréquens entretiens que l'Impératrice eut avec le Saint, quelle puisa ces grands sentimens de piété, qui en firent depuis une des plus vertueuses Princesses.

De retour à Ausbourg, il travailla à avoir un Coadjuteur sur qui il pût se décharger de l'administration du temporel, et ne vaquer plus qu'au bien spirituel de son Diocese. Il s'y appliqua avec plus de zele que jamais, malgré ses grandes infirmités et son grand âge. Comme il n'avoit jamais rien relâché des austérités de la vie monastique, il en voulut reprendre l'habit, il avoit même résolu d'aller finir ses jours dans le Monastere de Saint-Gal ; mais les Peres d'un Concile tenu à In-

gelheim l'an 972, en présence de l'Empereur Othon I, auquel notre Saint assista, l'en empêcherent, de peur que l'exemple d'un si grand Evêque, dont la sainteté étoit déjà reconnue publiquement par des miracles, ne fût suivi par trop de Prélats.

La ferveur et le zele de saint Ulric userent bientôt le peu de forces qui lui restoient : il eut un pressentiment de sa mort si marqué, qu'il régla toutes choses comme s'il eût été bien malade. Enfin le Vendredi 4 Juillet de l'année 973, avant le point du jour, il se fit coucher sur de la cendre qu'il avoit fait bénir, et accommoder en forme de croix; puis ayant dit le dernier adieu à tous ceux qui étoient présens, il fit commencer les prieres pour les Agonisans, pendant lesquelles il expira dans une tranquillité admirable. Il étoit âgé de quatre-vingts ans; il en avoit passé cinquante dans l'Episcopat, et toute sa vie dans l'innocence.

L'opinion de sa sainteté qui étoit déjà publique, se répandit encore davantage après sa mort par le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau; ce qui porta le Pape Jean XV à faire faire d'exactes informations de toute sa vie et de ses miracles; après quoi il le mit solemnellement au rang des Saints par une Bulle publiée l'an 993, dans le Concile de Latran. L'on croit que c'est le premier exemple de Canonisation juridique qui se soit faite dans l'Eglise, qui auparavant n'étoit pas accompagnée de tant de formalités. Le corps du Saint fut alors relevé de son premier tombeau, et mis avec solemnité dans une Chapelle bâtie en son honneur vingt ans après sa mort, dans l'Eglise même de Sainte-Afre, qui depuis ce temps-là porta le nom du Saint.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle

qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus : ut Beati Ulrici Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife Ulric, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

ECCE Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum, confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum : et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi Sacerdotium magnum : et beatificavit illum

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le

in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Cette Epître est un précis ou un recueil des éloges que le Saint-Esprit a fait du Grand-Prêtre Aaron dans le Livre sacré, intitulé l'Ecclésiastique. *L'Eglise a pris de plusieurs endroits des chapitres 44 et 45 de ce Livre tout ce que cette Epître contient, et elle en a fait un éloge complet du Grand-Prêtre, qu'elle applique aux saints Confesseurs et Pontifes de la nouvelle Loi.*

RÉFLEXIONS.

Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie. Ce n'est, à proprement parler, que parce qu'il a plu à Dieu, qu'il est grand. Plaire à Dieu, c'est le fondement de la véritable grandeur : le souverain malheur, c'est de déplaire à Dieu, d'encourir son indignation, d'être dans sa disgrace. Cette vérité frappe-t-elle aujourd'hui beaucoup de gens dans le monde ? c'est ici, en fait de miracles, l'un des premiers principes de la Religion : tout le monde en pense-t-il de même ? se met-on aujourd'hui fort en peine de plaire à Dieu ? craint-on beaucoup de lui déplaire ? Le plus petit soupçon, la moindre crainte d'avoir déplu au Prince trouble le repos des plus heureux du siecle, éteint tout sentiment de joie, cause des inquiétudes mortelles. La pensée d'avoir certainement encouru la disgrace du Seigneur fait-elle le même effet ? interrompt-elle un seul moment la joie ? cause-t-elle du moins quelque amertume ?

Faut-il parler plus clair pour faire sentir l'irréligion de ce siecle ? n'est-ce pas en ce temps qu'on peut dire avec le Prophete, que les hommes boivent l'iniquité comme l'eau, et que le péché s'est apprivoisé avec la conscience des Fidelles ? *J'ai péché*, dit-on avec l'impie dont parle l'Ecriture, *j'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé !* On est dans l'inimitié de Dieu : en est-on moins content, moins tranquille ? Les spectacles ont beau être contraires à la Religion ; ces assemblées mondaines ont beau étouffer la piété ; ces parties de plaisir ont beau être incompatibles avec l'innocence : la foule est dans les spectacles, et les divertissemens les plus dangereux sont de toutes les saisons. Le vice entre, pour ainsi dire, tête levée jusques dans le Sanctuaire ; la licence des mœurs ne respecte plus aucun état ; l'iniquité inonde et triomphe dans tous les âges de la vie : et l'on se plaint qu'un déluge de maux se répande par-tout l'Univers ! Ces fléaux si accablans et si universels, ces calamités si continues sont les effets nécessaires de nos déréglemens. Avec quelle sécurité, avec quelle facilité viole-t-on les plus saintes Lois, les Commandemens les plus essentiels, les regles les plus respectables ? quelle sensibilité sur le point d'honneur, sur nos propres intérêts, sur notre réputation, sur tout ce qui nous touche ? la plus légere injure, le moindre affront allume toute notre bile : nous crions d'abord à l'ingratitude, à l'injustice, à la satisfaction. La seule offense de Dieu nous trouve en tout temps indifférens, insensibles : on diroit que plaire à Dieu ou lui déplaire, c'est à peu près la même chose par rapport à notre repos. Bon Dieu, que cette conduite prouve bien la nécessité d'un dernier jugement, et la justice de ces fléaux qui désolent aujourd'hui toute la terre !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit, Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son

lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

maître lui dit : Cela va bien ; bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

De l'estime que nous devons faire des saintes pratiques de l'Eglise.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que par ces différens talens dont parle l'Evangile, on n'entend pas seulement ces dons particuliers que Dieu distribue si libéralement à ses serviteurs, on peut entendre encore tant de saintes pratiques de Religion, qui sont autant de sources de graces pour ceux qui savent en faire un saint usage, en les faisant dans les dispositions que l'Esprit-Saint demande de nous : Bénédictions du très-saint Sacrement, Saluts, Processions, Salutation Angélique, Eau bénite et plusieurs autres toutes plus saintes, toutes plus anciennes dans l'Eglise, toutes instituées pour enrichir les Fidelles des dons du Ciel. Mon Dieu, que notre peu de Religion nous fait perdre de richesses spirituelles !

On regarde tout d'un œil matériel, au lieu de découvrir dans toutes ces pratiques sensibles de Religion le sens spirituel qui est caché sous cette écorce. Rien de plus commun, et d'un usage plus ancien dans l'Eglise, et plus universel que l'eau-bénite : empreinte d'une vertu surnaturelle par la bénédiction du Prêtre, quels effets admirables ne produit-elle pas dans une ame bien disposée, et

quelle vertu n'a-t-elle pas contre les ennemis du salut ? mais cette vertu est-elle aujourd'hui fort connue ? Mon Dieu, que notre ignorance, ou notre indolence nous nuit ! considérons seulement quelles sont les prieres que fait l'Eglise en bénissant l'eau, et nous jugerons de la vertu que reçoit cette eau-bénite par ces prieres.

On commence par bénir le sel par cette priere de l'Eglise : *Je t'exorcise*, c'est-à-dire, *je te bénis, créature de sel, par le Dieu vivant, par le Dieu véritable, par le Dieu Saint, par le Dieu qui fit ordonner par le Prophete Elisée qu'on te jetât dans l'eau pour la rendre saine et féconde, afin que par cet exorcisme tu puisse servir aux Fidelles pour leur salut, et que tous ceux qui te prendront, reçoivent la santé du corps et de l'ame, et afin que le lieu où tu seras répandue soit délivré de toute illusion, malice, ruse et surprise du Diable, et que tout Esprit impur en soit chassé par la conjuration de celui qui viendra juger les vivans et les morts, et le monde par le feu.*

Dieu Tout-Puissant et Eternel, continue le Prêtre, *nous supplions très-humblement votre clémence infinie, qu'il vous plaise, par votre bonté, de bénir et de sanctifier cette créature de sel que vous avez donnée au genre humain pour son usage, afin qu'elle serve à tous ceux qui en prendront; pour le salut de leur ame et de leur corps, et que tout ce qui en sera touché ou arrosé, soit préservé de toute tache, et de toutes les attaques des malins Esprits : Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui étant Dieu, vit et regne avec vous en l'unité du même Saint-Esprit, etc.*

Je t'exorcise, créature d'eau, au Nom de Dieu le Pere Tout-Puissant et de Notre-Seigneur Jesus-Christ son Fils, et en la vertu du Saint-Esprit; afin que par cet exorcisme tu puisses servir à chasser et dissiper toutes les forces de l'ennemi, et à l'exterminer lui-même avec ses Anges apostats : Par la

puissance du même Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui viendra juger les vivans et les morts, et le monde par le feu.

O Dieu, qui avez voulu vous servir de la substance des eaux dans les plus grands Sacremens que vous avez établis pour le salut du genre humain; écoutez favorablement nos humbles prieres, et répandez la vertu de votre bénédiction sur cet élément qui est préparé pour diverses purifications; afin que votre créature servant à vos Mysteres reçoive l'effet de votre grace divine, pour chasser les Démons et les maladies; et que tout ce qui sera arrosé de cette eau dans les maisons, ou dans les autres lieux des Fidelles, soit préservé de toute impureté et de tous maux; qu'il n'y ait point ni d'esprit pestilentiel, ni d'air corrompu: qu'il soit délivré des embuches secretes de l'ennemi; et s'il y a quelque chose qui puisse nuire ou à la santé, ou au repos de ceux qui y habitent, qu'elle en soit éloignée par l'aspersion de cette eau, et qu'enfin nous puissions obtenir par l'invocation de votre saint Nom une prospérité comme nous désirons, qui soit à couvert de toutes sortes d'attaques: Par Notre-Seigneur, etc.

Ensuite de ces prieres le Prêtre jette le sel dans l'eau en forme de croix, en disant:

Que ce mélange du sel et de l'eau soit fait au Nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Puis il fait la priere suivante.

O Dieu! qui êtes l'Auteur d'une puissance invincible, Roi d'un Empire inébranlable, et qui triomphez toujours glorieusement, qui dissipez les forces du parti contraire, qui abattez la fureur de l'ennemi rugissant, et qui domptez puissamment la malice de vos adversaires, nous vous supplions, avec un profond respect, qu'il vous plaise de regarder d'un œil favorable cette créature de sel et d'eau, de répandre sur elle la lumiere de votre grace, et de la sanctifier par l'effusion de votre infinie bonté, afin que tous les lieux qui en seront arrosés, soient

préservés, par l'invocation de votre saint Nom, des fantômes de l'Esprit impur; qu'il n'y ait point de serpent venimeux à craindre; mais qu'en implorant votre miséricorde, nous soyons en tous lieux assistés par la présence du Saint-Esprit: Par Notre-Seigneur, etc.

Quelle vertu ne doit pas avoir cette eau! et avec quel esprit de Religion doit-on regarder l'eau-bénite!

SECOND POINT.

Considérez quel tort nous avons de ne pas profiter d'un secours si aisé : que ce soit par ignorance, par indolence, ou par manque de foi, la perte n'est pas indifférente : tout l'enfer craint la vertu de cette eau, et si nous avions une foi vive et un fond de Religion moins limité, nous expérimenterions tous les jours, par la vertu de cette eau, bien des miracles. Mais peut-on s'en servir avec moins de foi? peut-on même en faire moins d'usage qu'on en fait aujourd'hui?

Tout est piege dans le monde, tout est danger; les ennemis du salut sont puissans, et ils sont en grand nombre; mais manque-t-on d'armes et de secours? On ne daigne pas s'en servir : faut-il être surpris si l'on est blessé, si l'on est vaincu, si l'on fait de si funestes chutes? Il n'y a aujourd'hui que le peuple qui se serve de ces moyens : aussi voit-on que la foi, que l'innocence, que la dévotion regnent parmi le peuple. Les personnes distinguées par leur naissance, ou par leur fortune, ont peu d'usage de ces pratiques de Religion : un homme de qualité, une femme mondaine, croiroient, pour ainsi dire, se dégrader et s'avilir s'ils prenoient de l'eau-bénite en entrant à l'Eglise; cette dévotion est trop roturiere : on en présente, il est vrai;

mais est-ce par un acte de Religion, ou par un acte de politesse et de civilité toute mondaine? c'est presque tout ce qui reste, dans ce qu'on appelle beau monde, de cette pratique de piété.

Mon Dieu, que n'ai-je point à me reprocher sur cette sainte pratique et sur bien d'autres de notre Religion? Daignez, Seigneur, accompagner les sentimens que vous me donnez sur ce sujet, et les réflexions que je viens de faire, d'une grace encore plus forte; afin que je pleure la perte que j'ai faite jusqu'à cette heure, et que je la répare désormais par le bon usage que je ferai de toutes les pratiques de dévotion le reste de mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tunc non confundar cùm perspexero in omnibus mandatis tuis. Psal. 118.

Non, Seigneur, je ne serai jamais confondu quand je ne négligerai rien de tout ce que vous avez ordonné et établi dans votre Eglise.

Justificationes tuas custodiam; non me derelinquas usquequaque. Psal. 118.

J'ai résolu, Seigneur, de garder votre Loi, et de me servir de toutes les pratiques de Religion qui sont en usage dans l'Eglise, et j'espere que vous m'assisterez jusqu'à la fin.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'USAGE de bénir l'eau est certainement de tradition Apostolique, de même que l'usage de bénir l'eau avec le sel dont on fait l'aspersion sur le peuple. Cette bénédiction se fait, afin que par la vertu des prieres que l'Eglise fait en bénissant ce sel et cette eau, les Démons n'ayent aucun pouvoir sur ce que cette eau touchera,

mais que le Saint-Esprit y habite par sa grace : c'est ce que l'Eglise demande à Dieu dans les prieres dont elle se sert pour cette bénédiction. La raison pourquoi on mêle du sel béni avec l'eau bénite, c'est que le sel est le symbole de la prudence et de la sagesse, comme dit Jesus-Christ; et l'eau est le symbole de la candeur et de la pureté. L'Eglise fait donc ce mélange, pour demander à Dieu pour ceux qui seront lavés avec cette eau, ou qui en seront aspersés, que le Saint-Esprit en les purifiant, produise en eux la simplicité, la pureté de la colombe, et la prudence du serpent. On a fait de tout temps, dans l'Eglise, cette bénédiction tous les Dimanches, afin que les Fidelles qui s'assemblent à l'Eglise en ce jour, puissent porter de cette eau dans leurs maisons : on met de l'eau-bénite à l'entrée des Eglises, afin que les Fidelles, en prenant de cette eau, demandent à Dieu la grace d'être purifiés de leurs péchés, pour rendre leurs prieres plus pures et plus efficaces : c'est ici un usage de la premiere antiquité, comme il paroît par le Livre des Constitutions Apostoliques. Il est aisé de voir pourquoi l'on fait l'aspersion de cette eau sur l'Autel avant le Sacrifice; c'est pour demander à Dieu que les Démons n'approchent point de cet Autel pour y troubler par leurs suggestions les Ministres du Seigneur; et si l'on jette de l'eau-bénite sur les corps morts, sur les tombeaux et dans les cimetieres, c'est pour obtenir de Dieu, qu'ayant égard aux prieres que l'Eglise a faites sur cette eau, il daigne purifier au plutôt les ames des Fidelles qui reposent en paix, leur accorder le soulagement des peines qu'elles souffrent, et les purifier au plutôt des moindres taches qu'elles doivent expier en souffrant.

2.° Gardez-vous bien d'avoir cette irréligieuse délicatesse, qui empêche quelquefois les per-

sonnes peu dévotes de prendre de l'eau-bénite en entrant à l'Eglise, et en sortant. Ayez un bénitier dans votre chambre, et même dans votre cabinet, non pas par ornement, mais pour l'usage : ne manquez jamais de prendre de l'eau-bénite en vous levant, en vous couchant, avant que de commencer vos prieres ou votre travail. C'est une pratique fort sainte d'en prendre quand il fait quelque orage, quand on entend le tonnerre, quand on est tenté. Rien de plus salutaire que d'en faire aspersion sur son lit avant que de se coucher, sur les malades, sur les moribonds, et sur les lieux où l'on craint la malignité des Démons, ou la contagion du mauvais air. Accoutumez-vous à prendre de l'eau-bénite en entrant et en sortant de la chambre : on seroit préservé de bien des accidens fâcheux qui arrivent, si l'on avoit l'usage de ces puissans secours ; mais faites-le avec l'esprit qu'il faut, et non pas par coutume, si vous voulez le faire avec fruit. Pour cela prenez de l'eau-bénite toujours avec un esprit de foi et de componction : de foi, comme la condition que le Sauveur exige de tous ceux qui demandent de lui quelque faveur singuliere : de componction, parce que pour obtenir par l'aspersion de cette eau la grace d'être purifié de ses fautes les plus légeres, il faut les détester et en avoir de la douleur. Rien n'est plus salutaire que ces pieuses pratiques, ne les négligez pas.

CINQUIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG, CONFESSEUR.

L'ILLUSTRE Maison de Luxembourg, si connue en Europe, pour avoir donné cinq Empereurs à l'Occident, plusieurs Rois à la Hongrie et à la Boheme, une Reine à la France, et pour avoir été alliée à l'auguste Maison des Bourbons, se vit encore plus illustrée dans le quatorzieme siecle par la naissance du Bienheureux Pierre de Luxembourg, dont la mémoire est consacrée pour jamais dans l'Eglise.

Il vint au monde le vingtieme jour de Juillet de l'année 1369, à Ligny, petite ville de Lorraine, du Diocese de Toul. Pierre n'étoit que le cinquieme des enfans de Guy de Luxembourg, Comte de Ligny, et de Mathilde ou Mahaut de Châtillon, Comtesse de Saint-Paul. Cependant sa mere eut pour lui une tendresse si particuliere, qu'elle voulut être sa nourrice. Elle se flattoit encore d'avoir seule le soin de sa premiere éducation; mais Dieu en disposa autrement, car elle mourut lorsque Pierre n'avoit encore que trois ans. Le Seigneur qui avoit ses desseins sur cet enfant, ne permit pas que son éducation fut négligée. La Comtesse d'Orgieres sa tante, qui n'avoit pas moins de vertu que sa mere, s'en chargea, et elle eut soin sur-tout de lui choisir d'excellens maîtres, qui certainement n'eurent pas beaucoup à faire : car le riche naturel et l'esprit excellent de leur éleve abrégerent fort les leçons de l'éducation. On ne vit jamais de plus belles inclinations dans un jeune homme : la piété sembloit avoir

prévenu l'âge de raison. Il fit vœu de chasteté à l'âge de six ans, et porta une de ses sœurs qui en avoit douze à en faire de même. Son assiduité à la priere, sa modestie à l'Eglise, sa tendre dévotion à la sainte Vierge, et sa singuliere charité pour les pauvres lui firent donner dès-lors le nom de Saint.

On ne peut guere porter plus loin cette vertu : il n'avoit que sept ou huit ans, et toute son attention étoit à soulager les pauvres. Nul pauvre ne paroissoit durant le repas, qui ne fût nourri des mets dont il étoit lui-même servi : il avoit cent petites industries, pour avoir de quoi faire l'aumône, et quand ses fonds manquoient, il donnoit tout ce qu'il rencontroit. Son pere ayant été averti de ces pieux larcins, fut charmé de voir dans son fils des inclinations si nobles et si chrétiennes ; on assure même que Dieu autorisa la charité du jeune Comte par des miracles dont son pere même fut témoin.

A l'âge de dix ans il fut envoyé à Paris pour continuer ses études. Comme il avoit l'esprit excellent, il s'y distingua bientôt dans les Belles-Lettres et dans la Philosophie ; il s'appliqua surtout à la science du Droit Canon, qui étoit en ce temps-là fort cultivée par ceux qui se destinoient à l'État Ecclésiastique : il y fit de merveilleux progrès, et à l'âge de douze ans Pierre de Luxembourg passoit déjà par sa piété et par son savoir pour un prodige. Deux accidens fâcheux interrompirent ses études, mais non pas les exercices de sa piété : son pere mourut, et son frere aîné le Comte de Saint-Paul fut fait prisonnier par les Anglois dans une bataille que les François perdirent. Ce saint jeune homme se rendit à Calais où il se fit recevoir en ôtage, pendant que son frere vint ménager la somme qu'on lui demandoit pour sa rançon. Les ennemis charmés de la vertu et de la sagesse de leur jeune prisonnier, conçurent tant

tant de respect et d'affection pour lui, qu'ils le mirent en liberté, et ne voulurent point d'autre sûreté que sa parole. Le Roi d'Angleterre Richard II, informé du mérite de notre Saint, n'oublia rien pour le retenir auprès de lui; mais le jeune Comte ne fut pas plutôt en liberté, qu'il retourna à Paris pour y achever ses études.

Sa ferveur y prit un nouvel accroissement, il redoubla ses austérités, et sa dévotion parut tous les jours plus éclatante. Il y avoit déjà quelques années que le célebre Philippe de Maisieres, ancien Chancelier des Royaumes de Jérusalem et de Chypre, désabusé des grandeurs humaines, vivoit éloigné du siecle chez les Peres Célestins de Paris, où sans s'être engagé par des vœux, il menoit une vie très-édifiante et véritablement religieuse. La grande réputation de cet illustre Solitaire, porta Pierre de Luxembourg à l'aller voir. Philippe découvrit, dès la premiere conversation, le trésor des graces dont Dieu avoit prévenu le jeune Comte. La conformité de sentimens lia bientôt une étroite amitié entre ces deux grands serviteurs de Dieu. Philippe étoit charmé de l'innocence et de la haute piété de Pierre de Luxembourg; et celui-ci profita beaucoup des lumieres que lui communiqua Philippe pour l'exercice de l'oraison, et pour les diverses voies de perfection dans la vie spirituelle.

Pierre n'avoit en vue que son avancement dans les voies de Dieu, et nullement de s'élever dans les dignités Ecclésiastiques, lorsque sa famille lui procura un Canonicat dans l'Eglise de Paris. Cette dignité fut pour lui un nouveau motif de croître en ferveur: son innocence, sa piété, son assiduité au chœur, sa modestie, en firent d'abord l'admiration de tout Paris, et un modele des plus saints Chanoines; mais son humilité l'y rendit encore plus respectable que sa naissance et ses rares vertus. Un simple Clerc d'une naissance fort

obscure, ayant refusé par orgueil de porter la Croix à une procession solemnelle, le nouveau Chanoine la porta avec tant de dévotion, que tout Paris en fut dans l'admiration, et nul qui ne fût touché de sa modestie.

Cependant la réputation d'une si rare vertu et d'un mérite si extraordinaire, faisoit du bruit jusques dans les Cours étrangeres. L'Eglise étoit déchirée par un long schisme. Clément VII, qui résidoit à Avignon, et qui étoit reconnu pour Pape légitime en France, ayant oui parler de la haute sainteté du jeune Chanoine de Paris, lui donna l'Archidiaconé de Dreux, et presque en même temps l'Evêché de Metz, sans avoir égard au défaut de l'âge, car il n'avoit encore que quinze ans; mais Clément crut devoir dispenser des Lois ordinaires celui que Dieu élevoit si fort au-dessus de son âge. Le Saint eut beau remontrer, résister, refuser, il fallut obéir. Il fut ordonné Prêtre, et ensuite Evêque de Metz; et il fit bientôt voir que si l'Episcopat étoit au-dessus de son âge, il n'étoit pas au-dessous de sa vertu. Sa conduite l'eût fait prendre pour un Pasteur consommé dans le sacré Ministere : on croyoit voir un Ange dès qu'il paroissoit; et l'on parloit presque avec la même admiration de la sagesse du jeune Prélat à l'âge de dix-sept ans, comme on avoit fait de celle du Sauveur à l'âge de douze.

Imitateur par-tout de son divin Maître, il fit son entrée publique dans Metz, comme Jesus-Christ l'avoit faite dans Jérusalem, monté sur un âne : il ne voulut d'autre magnificence que de grandes largesses pour les pauvres, ni d'autre appareil que celui qu'inspirent la modestie et la piété.

Dès qu'il eut pris possession de son Eglise, il s'appliqua avec une ferveur et une assiduité surprenante à remplir parfaitement tous les devoirs de l'Episcopat. Il commença par faire la visite de

son Diocese, et il la fit avec tant de succès, qu'il rétablit par-tout la foi dans sa pureté, la discipline dans sa vigueur, et corrigea des abus, qui sembloient avoir prescrit depuis plusieurs années.

En travaillant si heureusement à la sanctification des autres, il n'avoit garde de négliger la sienne; et en donnant tous ses soins au troupeau, il ne perdoit jamais de vue la perfection que devoit avoir le Pasteur. Il est difficile de porter plus loin la délicatesse de conscience; il se confessoit réguliérement tous les jours, et souvent même deux fois par jour. Plein de Dieu, il ne le perdit jamais de vue, et l'on peut dire que toute sa vie ne fut qu'une oraison continuelle que le sommeil même interrompoit peu. Le temps qu'il ne donnoit pas aux besoins spirituels de son peuple, il l'employoit à la priere ou à l'étude, et se refusoit même les délassemens les plus permis. Les pauvres et l'Eglise absorboient presque tout son revenu : la plus modique portion étoit destinée à l'empêcher de mourir, plutôt qu'à le faire vivre; car il passoit tous les jours de jeûne ordonnés par l'Eglise avec du pain seulement et de l'eau, et jeûnoit aussi rigoureusement tout le temps de l'Avent, et tous les lundis, les vendredis et les samedis de l'année. Les macérations du corps passoient encore la rigueur de ses jeûnes; et quoiqu'il soit peu possible d'avoir plus d'innocence, il est sûr que sa pénitence a abrégé ses jours. Il eut beaucoup à souffrir de la révolte de ses Diocésains, qui, contre son autorité, se créerent des Magistrats. Il s'en humilioit devant Dieu, lorsque son frere le Comte de Saint-Paul prit les armes, et saccagea plusieurs villages autour de Metz. Le saint Evêque en fut mortifié : il en supporta tous les dommages, et répara de ses deniers tout le mal qu'avoit fait le Comte; aussi cette charité lui soumit tous les cœurs.

L'an 1386 Clément VII, qui étoit toujours à

Avignon, frappé de tout ce qu'il entendoit dire de la haute sainteté du jeune Evêque de Metz, le fit Cardinal du titre de Saint-Georges au voile d'or, et l'appela auprès de lui, pour édifier toute sa Cour par un si grand exemple. Comme notre Saint le reconnoissoit avec la France et l'Espagne pour légitime successeur de saint Pierre, il se crut obligé d'obéir. Le nouveau Cardinal se rendit à Avignon, et ce que la renommée avoit publié de sa haute vertu, se trouva bientôt inférieur à ce qu'on en apprit par sa présence. La pourpre ne fit que donner un nouvel éclat à toutes ses vertus; il semble même qu'elle le porta à augmenter ses austérités ordinaires. Le Pontife en fut informé, et voyant de quelle utilité étoit un tel exemple pour le bien de toute l'Eglise, lui remontra souvent qu'il devoit modérer ses austérités, et sachant que sa santé s'affoiblissoit tous les jours, il lui interdit la plus grande partie de ses pénitences. Saint Pere, répondit notre Saint, je ne serai jamais qu'un serviteur fort inutile; mais je saurai du moins obéir.

Comme on ne lui avoit point parlé de modérer ses aumônes, il songea d'abord à se dédommager de ce qu'il croyoit avoir perdu du côté de la pénitence, par un nouveau surcroît de charité : il avoit une tendresse extrême pour les pauvres, et son plaisir étoit de leur ressembler. Après leur avoir donné, outre ses revenus, ses meubles et son équipage, il fit vendre l'anneau Episcopal qu'il portoit au doigt; et tout chez lui respiroit l'extrême pauvreté, et publioit l'amour extraordinaire qu'il avoit pour les pauvres; aussi quand il fut mort, on ne trouva que vingt sous dans les coffres de son épargne.

Sa santé s'affoiblissant tous les jours, sa dévotion, son amour pour Dieu devenoit plus tendre et plus ardent. Allant un jour de son Palais à l'Eglise de Saint-Pierre d'Avignon, il fut ravi en

extase ; son visage parut tout allumé, ses yeux fixés vers le Ciel étoient immobiles, et un éclat extraordinaire rejaillissoit de tout son corps : il fut porté sur les bras de ses domestiques dans la maison la plus proche, que l'on croit avoir été l'hôpital de Saint-Antoine, où il fut plus de demi-heure dans ce ravissement. Une autre fois allant d'Avignon à Château-Neuf-du-Pape, il eut une pareille extase : on croit que le Sauveur lui apparut sur le chemin : cette vision lui causa un transport hors de lui-même, qui suspendit la fonction de ses sens ; il se prosterna à terre dans un bourbier, d'où on le tira sans qu'il parût sur ses habits la moindre tache. Clément et tous ceux de sa suite furent témoins de cette merveille ; l'extase fut longue, et l'on voyoit à Autun dans l'Eglise Collégiale de Notre-Dame, une ancienne image du Bienheureux, qui représentoit cet événement, avec ces paroles qui lui étoient si familieres : *Mépris du monde, mépris de soi-même : mépriser les mépris, et ne mépriser personne que soi.*

Il eût été à souhaiter qu'une vie si sainte eût été plus longue ; mais le Seigneur se hâta de récompenser un mérite si extraordinaire et des jours si pleins ; et ainsi dix mois après sa promotion au Cardinalat, il tomba dangereusement malade ; la fievre se changea en fievre lente, qui l'affoiblissoit tous les jours : on voulut lui faire changer d'air, et on le porta à Ville-Neuve au-delà du Rhône. Sa piété parut encore davantage durant sa maladie ; il voulut réciter son office tous les jours, et se confessoit deux fois le jour, recevant chaque jour avec une nouvelle ferveur la divine Eucharistie. Son union intime avec Dieu, et sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge, augmentoient à mesure qu'il approchoit de sa fin. Un de ses freres puîné, qui fut ensuite Evêque de Cambray, l'étant venu voir, le saint Cardinal lui parla avec tant d'onction et d'énergie de la vanité des biens

du monde, et des avantages de la vie sainte, que ces salutaires avis qu'il n'oublia jamais, en firent un des plus saints Prélats. Il lui recommanda sa chere sœur Jeanne de Luxembourg, à qui il avoit fait faire vœu de chasteté, et qui fut toute sa vie un modele des Vierges Chrétiennes : il lui envoya un traité de la perfection qu'il avoit composé pour elle. Et sentant diminuer ses forces, il reçut les derniers Sacremens avec une nouvelle ferveur. Il fit venir tous ses domestiques qui fondoient en larmes ; et leur ayant demandé pardon de les avoir si mal édifiés, et de ne les avoir peut-être pas traités avec assez de charité dans le service, il les obligea ensuite de lui promettre de faire ce qu'il leur demanderoit : nul qui ne s'engageât de lui obéir. Mais ils furent bien surpris, quand il leur ordonna de prendre une discipline sous son chevet et de lui en donner plusieurs coups sur le dos l'un après l'autre, en punition de ce qu'ils les avoit traités comme ses serviteurs, quoiqu'ils fussent ses freres. Ils eurent beau employer et leurs prieres et leurs larmes, il fallut le contenter. Après cet acte d'humiliation, il ne voulut plus s'entretenir qu'avec Dieu ; et enfin consumé encore plus par le feu du divin amour, que par celui de la fievre lente, il rendit son ame innocente à son Dieu l'an 1387, à la dix-huitieme année de son âge.

Clément VII ayant appris sa mort, il ne put retenir ses larmes. Cette bienheureuse ame, s'écria-t-il, appaisera la colere du Ciel, et nous obtiendra la paix de l'Eglise. Il se rendit à Ville-Neuve pour baiser son saint corps, et fut témoin de l'odeur merveilleuse qui en sortoit, et qui embaumoit toute la chambre. Il fut transporté à Avignon sans pompe, comme il l'avoit ordonné, et fut enterré dans le cimetiere de Saint-Michel, où l'on a depuis bâti l'Eglise et le Couvent des Peres Célestins, qui possedent encore ses Reliques.

Les miracles qu'il fit avant qu'il fût inhumé, et ceux qui se firent par son intercession après qu'il fut dans le tombeau, furent si éclatans et en si grand nombre, qu'il y a peu de Bienheureux dont Dieu ait déclaré la sainteté d'une maniere plus authentique. C'est ce qui fit qu'on bâtit d'abord après sa mort une magnifique Chapelle sur son tombeau, avec tant de zele et d'empressement, qu'on dit que les Dames d'Avignon donnerent leurs plus riches bijoux pour cette œuvre. La vénération du peuple pour ce saint Corps fut si grande, que le quartier de la Ville où sont ses précieuses Reliques, est encore appelé le Corps saint; et l'on trouve dans les Registres qui sont dans les Archives des Révérends Peres Célestins jusqu'à deux mille quatre cents miracles; mais un des plus célebres est celui qui arriva l'an 1432.

Un enfant de dix à douze ans monta sur la plus haute tour du Palais d'Avignon, pour dénicher des moineaux; s'étant trop avancé pour prendre le nid, il tomba du haut de la tour sur une pointe de rocher, et se brisa si horriblement, que la cervelle rejaillit de tous côtés, et tout le corps fut mis en pieces: on courut de toutes parts à ce triste spectacle, et chacun en frémit. Le pere de l'enfant averti de ce malheur, se jette à genoux, et fondant en larmes, leve les yeux et les mains vers le Ciel, et s'écrie: *Monseigneur Saint Pierre de Luxembourg, soyez-moi propice.* Ensuite, plein de foi et de confiance en l'intercession du Bienheureux, il se rend au lieu où étoit le corps de son fils, ramasse toutes les pieces avec le sang, et porte lui-même dans un sac ces tristes et funestes débris sur le tombeau du Bienheureux, en la protection de qui il avoit mis après Dieu toute sa confiance: il conjure la multitude qui l'avoit suivi, de joindre ses prieres aux siennes; les Peres Célestins y vinrent en chantant l'Oraison

du Saint. Tous les vœux étant réunis, par un miracle jusqu'alors inoui, on vit remuer l'enfant dans le sac, et s'écrier comme s'il eût été encore au haut de la tour, parlant à un de ses compagnons : *Etienne, cherche bien le nid, il est tombé à terre.* L'empressement que chacun eut de voir l'enfant ressuscité, faillit à l'étouffer ; il fallut le mettre debout sur l'Autel, pour satisfaire la pieuse curiosité de tout le peuple. Une merveille si extraordinaire arrivée aux yeux de toute la Ville, augmenta la dévotion du peuple envers le Bienheureux. Et comme ce miracle étoit arrivé le 5 de Juillet, on détermina ce jour-là pour faire sa Fête, qui se célebre encore tous les ans à Avignon avec pompe et avec solemnité, sur-tout depuis que le vrai Pape Clément VII, après avoir fait travailler juridiquement aux informations de sa vie et de ses miracles, publia le 4 d'Avril de l'an 1527 la Bulle de sa béatification, et que la Ville d'Avignon l'eut pris pour un de ses Protecteurs, dont elle reçoit tous les jours de nouvelles graces.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des saints Confesfesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Petri Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Pierre de Luxembourg, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

Ecce Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam: et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum: et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi Sacerdotium magnum: et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius: et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Jesus petit-fils de l'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique, dont cette Epître est tirée, le traduisit d'Hébreu en Grec. L'Hébreu sur lequel il composa sa version n'étoit autre, selon toutes les apparences, que le Syriaque ou l'Hébreu vulgaire de ce temps-là.

Pour ce qui est de la traduction Latine, on n'en sait point l'Auteur, on sait seulement qu'elle est des premiers siecles de l'Eglise, puisqu'elle est citée par tous les anciens Peres.

RÉFLEXIONS.

Il a trouvé grace devant le Seigneur. Voilà la plus grande fortune qu'un homme puisse faire ; voilà l'éloge le plus magnifique qu'un homme puisse mériter ; voilà ce qui fait tout le bonheur de l'homme. Trouver grace devant Dieu, c'est être agréable à ses yeux par son innocence, par sa piété ; c'est être son favori ; c'est être dans ses bonnes graces. Si la faveur des grands du monde comble de biens et d'honneurs les favoris ; de quels biens, de quels honneurs la faveur de Dieu ne doit pas être la source, avec cette différence que la faveur des Princes peut donner des trésors ; mais elle ne sauroit donner le mérite. Les bonnes graces du Seigneur font proprement tout le mérite de la personne, et elles sont inséparables de la vertu. *Il a plu à Dieu, et il l'a trouvé juste.* Il n'est pas possible de plaire à Dieu sans justice, c'est-à-dire, sans innocence et sans vertu. Mais quelle fortune plus solide ? rien n'est plus superficiel, rien n'est plus vide que la prétendue félicité des heureux du siecle : en trouva-t-on jamais un qui ait été content de son sort ? la cupidité croît avec les biens et les honneurs ; et cette insatiabilité prouve toujours une vraie indigence. Rien de créé ne peut rassasier ni contenter le cœur de l'homme : l'assurance de tout perdre un jour, trouble la joie de la jouissance. Les biens et les honneurs les plus exquis ont tout au plus un éclat qui éblouit, et une odeur qui entête : ils imposent, ils étourdissent quelque temps, et voilà en quoi consiste toute leur prétendue félicité. Ces révolutions de fortunes, ces vicissitudes

continuelles de biens et de maux, que disent-elles autre chose? on le sait, et on le dit souvent : C'est la destinée des favoris de ne pas conserver leur faveur jusqu'à la fin, soit que les Princes se lassent d'eux, quand ils leur ont tout donné, soit que les favoris eux-mêmes se lassent des Princes, quand ils n'ont plus rien à en attendre. Il n'en est pas de même des bonnes graces du Seigneur! ses biens rassasient sans dégoût; ses faveurs rendent respectables sans fierté; elles rendent heureux sans jalousie : elles ne sont ni sujettes au caprice, ni dépendantes de l'humeur, ni assujetties aux vicissitudes de la vie. On est dans les bonnes graces du Seigneur quand on le veut, et autant de temps qu'on veut y être. *Si vis, es*, disoit saint Thomas à sa sœur qui lui demandoit le secret de se faire une Sainte. Les appréhensions, les inquiétudes, le trouble répandent beaucoup d'amertume dans les prospérités des favoris : leur joie n'est jamais pure; la jalousie l'inquiete, l'envie la trouble, la multitude des concurrens l'accable, et d'ordinaire l'éteint; leur fortune, quelque brillante qu'elle soit, est toujours chancelante; mais durât-elle jusqu'à la mort, elle ne va jamais plus loin; et certainement cette durée est bien courte. Que devient ce favori des grands du monde durant toute l'éternité! Mais est-on Saint, est-on favori du Seigneur : la mort augmente la faveur et rend sa félicité plus parfaite, son mérite plus éclatant, son culte même plus célebre. On respecte jusqu'à ses os, jusqu'à ses cendres. *Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent* (a). Les justes brilleront, et ils étincelleront comme un feu qui a pris dans les roseaux. *Justitia enim perpetua est, et immortalis* : La justice est stable et immortelle. *Filii hominum usquequò gravi corde* (b)! En-

(a) *Sap.* 3. (b) *Psal.* 1.

fans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti ? jusqu'à quand aimerez-vous la vanité ? jusqu'à quand aimerez-vous le mensonge ? On convient de tout ceci, quand en profitera-t-on ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la

multa te constituam; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait: Domine, duo talenta tradidisti mihi: ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis: quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui.

joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

De l'usage qu'on doit faire des moyens que Dieu nous donne de faire notre salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle bonté, mais avec quelle libéralité, avec quelle magnificence Dieu nous a mis ses propres biens entre les mains. Ce ne sont pas seulement les Cieux qui publient ses libéralités à notre égard; la terre, la mer, tout l'Univers, toutes les créatures destinées à nos usages annoncent ses miséricordes; nulle de ces créatures qui ne soit un moyen de nous faire aller à notre derniere fin, si nous savons en faire un bon usage. Ce ne sont-là encore que des biens naturels que nous tenons de sa libéralité : les surnaturels sont bien plus précieux et en plus grand nombre. Sacremens de l'Eglise, source féconde de biens spirituels; trésor immense des miséricordes de notre Dieu. Graces puissantes, dons surnaturels, fruits précieux de la rédemption. Sacrifice permanent du divin Agneau, victime d'un prix infini, excès de bonté et d'amour

du Rédempteur. Secours journaliers, moyen efficaces de salut, largesses surabondantes, libéralités sans mesure du Sauveur dn monde. Jesus-Christ lui-même au milieu de nous, son Corps et son Sang précieux devenu notre nourriture; voilà les biens que Dieu met entre nos mains, et avec de tels biens, il se trouve encore des pauvres! Voilà ce que saint Paul ne pouvoit pas comprendre; et le comprenons-nous? ces graces dont on fait si peu de cas, ces lumieres surnaturelles, ces inspirations si salutaires qu'on éteint, qu'on étouffe presque sans remords, sont le prix de son sang: avec le moindre de ces biens, nul des Saints qui ne se soit enrichi, nul qui ne soit mort plein de mérite; et quel fruit en tirons-nous?

Une Messe, une communion, une confession sacramentelle, ont une vertu et une efficace capable de sanctifier les plus grands pécheurs: et deux cents communions, encore plus de confessions, le sacrifice même de l'Agneau qui efface le péché du monde, offert un million de fois, ne nous ôtent pas une tache. Avec ces sources de graces, avec tous ces trésors infinis, on est pauvre; avec des remedes tous plus efficaces, on languit, on est malade, on se meurt. Comprenons, s'il est possible, ce mystere d'iniquité si incompréhensible: avec des moyens si aisés et si puissans pour se faire Saint, on est tous les jours plus imparfait; la dévotion disparoît, la régularité tombe, la discipline s'abâtardit, la foi s'éteint. Seroit-on moins fervent, verroit-on même moins de libertinage, si l'on manquoit de tous ces moyens? que cela montre bien le mauvais usage qu'on fait de ces trésors de graces que Jesus-Christ nous a mérités, et qu'il ouvre à tous les Fidelles!

SECOND POINT.

Considérez quelle perte est celle qu'on fait, en ne faisant pas un bon usage de tous ces secours, et de tant d'autres que l'Eglise nous offre. Dévotions aux Saint, pratiques de Religion toutes plus saintes; jeûnes, abstinences salutaires; trésors des indulgences, où l'on trouve de quoi satisfaire à la justice divine, et cent pieuses industries, toutes plus propres à nous faire mériter le Ciel.

Mon Dieu! que nous perdons par notre criminelle ignorance, par notre pure indolence, et par une pernicieuse lâcheté! rien n'est si abondant en secours, rien n'est si fécond en mérites que notre Religion; tout est plein de moyens, mais nous n'en savons pas faire usage: peu de jours dans la vie, peu d'heures dans le jour où nous n'ayons des occasions de mériter. Les miseres d'autrui nous présentent sans cesse des trésors inestimables, si nous voulons les faire valoir: que d'œuvres de miséricordes à faire! ce ne sont pas seulement les aumônes qui peuvent nous enrichir; un mot de consolation à des affligés; une visite des pauvres malades dans les Hôpitaux, ou des prisonniers dans les cachots: tout cela est d'un grand mérite, quand tout cela est animé d'un véritable esprit de charité. La seule volonté de faire du bien aux malheureux est largement récompensée par le Pere des miséricordes; mais quels fonds de mérites dans notre propre fonds! que de petits sacrifices à faire durant la vie, que de victoires à remporter durant le jour! Une légere satisfaction dont on se prive pour l'amour du Seigneur, un coup d'œil, un mot, un petit plaisir peuvent être une source de graces, quand tout cela est fait par un motif surnaturel. Nos passions nous fournissent de continuelles occasions de remporter de précieuses victoires; la mortification des sens peut

être encore d'un gros revenu pour le Ciel ; il n'est pas jusqu'à la pauvreté, à nos propres défauts, à nos maladies même, qu'on ne puisse mettre à profit pour l'autre vie. Nul état, nulle saison de la vie, nul âge qui ne soit propre pour se faire Saint, avec le secours de la grace, qui ne manque jamais à personne : sommes-nous excusables, sommes-nous pardonnables, si nous ne nous faisons pas Saints ?

On ne juge des choses que par les sens, ou du moins par une raison purement naturelle. De quel œil regarde-t-on tous ces secours ? l'esprit de foi et de religion semble interdit dans la plupart des Fidelles ; on vit presque sans réflexion.

Hé, Seigneur, quel usage ai-je fait jusqu'ici de tous vos biens ! et quelle perte pour moi d'en avoir fait un si mauvais usage ! Je connois mes égaremens, je sens mon tort, et je déteste ma bêtise ; ne permettez pas que les lumieres et les sentimens que vous me donnez me soient inutiles. Je vous promets, Seigneur, qu'avec le secours de votre grace, je mettrai à profit pour le Ciel, tous les secours que vous me donnez.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dormitavit anima mea præ tædio, confirma me in verbis tuis. Psal. 118.

Helas, Seigneur, mon ame a été jusqu'ici dans un assoupissement léthargique à l'égard de tout ce qui regarde mon salut ; revenu aujourd'hui par votre grace de ce sommeil, soutenez-moi dans la volonté que j'ai de mieux faire.

Misericordiâ tuâ Domine, plena est terra, justificationes tuas doce me. Psal. 118.

Seigneur, toute la terre est pleine des effets de votre miséricorde ; apprenez-moi à en faire un saint usage en gardant votre Loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il y a un grand nombre de Saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et dans tous les états : ils n'ont pas eu un autre Evangile que nous; mais nous n'avons pas la même fidélité qu'eux : ils n'ont pas eu plus de secours, ni plus de moyens; mais ils en ont fait un meilleur usage. Les libéralités du Pere de miséricordes n'ont pas tari, sa main ne s'est pas rétrécie; mais nous ne voulons pas faire valoir les talens. Combien de gens qui les enfouissent; combien y en a-t-il qui les perdent, et d'autres qui ne s'en servent que pour se rendre plus malheureux! Toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, tandis que les pécheurs tournent tout à leur désavantage. Profitez de ces vérités : vous pouvez mettre tout à profit; ne perdez rien par votre indévotion, ni par votre nonchalance. Le Ciel, les astres, la terre, toutes les créatures vous prêchent les bontés, les libéralités du Seigneur; faites que toutes excitent votre reconnoissance. Vous tirez quelque service de toutes les créatures, ayez soin que l'usage que vous en faites serve à votre salut. La vue du Ciel, la douceur de la saison, les secours que vous tirez des élémens, tout doit vous avertir de l'usage que vous en devez faire, selon la fin que le Seigneur se propose en vous accordant tous ces biens. Que vous soyez à table, auprès du feu, à la promenade, dans votre cabinet, par-tout ayez soin de faire cette réflexion : *Quid hæc ad æternitatem!* Que me servira ceci pour mon salut!

2.° L'Eglise vous présente mille secours; n'en négligez aucun : il faut que tout vous serve de moyen pour votre salut. Assistez aux cérémonies de l'Eglise avec cet esprit de religion qui inspire

toujours de la dévotion et du respect : ne faites jamais rien par pure bienséance, ou par coutume : faites un grand cas des moindres pratiques de religion et de piété, et de tout ce qui est en usage dans l'Eglise. Quand le cœur corrompu commence d'affoiblir la foi, on ne manque guere de sentir du dégoût des plus anciens et des plus saints usages établis dans l'Eglise. On désapprouve certaines dévotions, on critique certaines pratiques de piété, on traite de foiblesse d'esprit et de superstition tout ce qui gêne l'amour-propre. Faites-vous une loi de respecter tout ce qui est en usage dans l'Eglise : cérémonies, stations, oraisons, processions, pieuses coutumes, saintes pratiques. Depuis qu'on raffine si fort, et qu'on critique sur tout, on remarque que la Religion s'affoiblit dans la plupart des Fidelles, et que la foi s'éteint. Imitez les Saints : vous ne risquerez jamais rien à suivre leurs exemples.

SIXIEME JOUR.

SAINT GOAR, PRÊTRE SOLITAIRE.

SAINT GOAR, que les Allemands appellent Gower, d'une des plus nobles familles d'Aquitaine, vint au monde vers l'an 585.

On peut dire que la nature l'avoit pourvu de ses plus riches qualités ; et la grace, de ses dons les plus précieux. Les agrémens de sa personne étoient relevés par la vivacité de son esprit et la douceur de son naturel ; mais il se rendoit sur-tout aimable par une piété et par une sagesse au-dessus de son âge. Les pieges du monde et les dangers de la jeunesse ne servirent qu'à faire admirer sa vertu. Il eut horreur du vice dès qu'il

le connut ; la pureté fut toujours sa vertu favorite ; une modestie, une pudeur répandues sur son visage et sur toutes ses actions, inspiroient du respect aux plus libertins : on n'eût pas osé prononcer une parole peu chaste en sa présence ; et la régularité de ses premieres années fut dès-lors un présage sûr de la haute sainteté où la grace dont il étoit prévenu devoit l'élever.

A la vérité, il eut grand soin, presque dès le berceau, de nourrir par l'usage fréquent des Sacremens, par la priere et par de continuelles austérités, son innocence. Encore tout jeune, il macéroit sa chair par des jeûnes continuels et par de longues veilles : l'occupation de son cœur étoit la priere, et celle de son esprit la méditation et l'étude des plus saintes vérités de la Religion. Le désir ardent de plaire à Dieu l'occupoit entiérement ; et l'on admiroit d'autant plus sa piété, qu'elle étoit plus rare dans les personnes de sa condition et de son âge.

Dans les commencemens, il eut à soutenir quelques railleries de la part de ceux qui étoient moins réservés que lui ; mais sa constance le mit bientôt à l'abri de la persécution, et il prit un tel ascendant sur ceux de son âge, qu'il en toucha plusieurs, et les porta à changer entiérement de vie.

Son Evêque ayant su qu'il ne vouloit point prendre d'engagement dans le monde, s'empressa de l'élever aux Ordres sacrés : il crut par-là honorer son Clergé, et rendre service à son peuple. Le Sacerdoce donna un nouveau relief à la vertu de notre Saint : il est vrai aussi que le Saint n'oublia rien pour soutenir par sa haute vertu l'auguste dignité du Sacerdoce. On ne vit jamais un Prêtre plus plein de foi et de Religion à l'Autel, ni plus saint dans toute sa conduite : c'est ce qui porta le Prélat à se servir d'abord de Goar dans les fonctions sacrées de l'Episcopat, et à lui confier le ministere de la parole.

Le zele ardent qu'il avoit pour le salut de ses freres, et les grands talens qu'il avoit reçus du Ciel pour les gagner à Dieu, firent bientôt des conversions insignes. Ses discours énergiques et pleins d'onction, soutenus de ses exemples, firent tant d'impression sur les cœurs, qu'il n'étoit pas possible d'entendre le nouveau Prédicateur sans se convertir; tous fondoient en larmes à ses sermons, pécheurs, hérétiques, païens, rien ne put résister à son zele.

Mais ces succès même devinrent un sujet de crainte pour lui. Le tumulte inséparable des fonctions Apostoliques, et les applaudissemens alarmerent sa profonde humilité, et réveillerent le désir qu'il avoit toujours eu de se retirer dans la solitude. Il résolut donc de s'éloigner le plus qu'il lui seroit possible de ses proches, et d'aller chercher une retraite où il n'eût qu'à s'occuper uniquement de Dieu.

Il partit donc vers l'an 618, et se retira aux extrémités de l'Evêché de Treves du côté du Rhin, près d'Oberwesel, où, avec la permission du Prélat, il bâtit une cellule avec une petite chapelle pour y célébrer tous les jours les divins mysteres. Saint Goar passa quelques années en cette solitude, dans tous les exercices de la vie érémitique; jeûnant continuellement, travaillant des mains, chantant sans cesse les louanges de Dieu, et passant quelquefois les jours entiers dans la contemplation des vérités célestes. Cependant il sentit renaître le désir de travailler au salut des ames : et comme il y avoit encore quantité de Païens parmi les peuples de son voisinage, il leur annonça l'Evangile avec tant de zele et de fruit, qu'un grand nombre embrassa le Christianisme.

La réputation de sa vertu lui attira bien des étrangers; on s'empressoit de venir voir le saint Anachorete. Cette multitude l'obligea d'exercer

souvent l'hospitalité, sur-tout à l'égard des pauvres; et son zele voyant que cette charité lui donnoit occasion de gagner ses hôtes à Dieu, lui inspira tant d'amour pour cette vertu, qu'elle fit dans la suite en partie son caractere : elle ne dérangea rien cependant dans l'ordre qu'il s'étoit prescrit durant la journée.

Après avoir récité tout le Pseautier, offert le sacrifice de la Messe, et satisfait à ses autres exercices de piété, il employoit ordinairement le reste du jour à recevoir avec une bonté charmante les Pélerins qui se présentoient : il leur préparoit lui-même à manger, et c'étoit toujours pendant le repas qu'il faisoit ses plus illustres conquêtes. Il entretenoit tout le temps ses hôtes de quelques discours de piété, et leur donnoit des avis salutaires à chacun, selon leurs besoins spirituels : il les engageoit ensuite à réciter quelques prieres avec lui ; et quelquefois il les conduisoit lui-même assez loin dans le chemin, avec une bonté qu'ils n'oublioient de toute leur vie. On ne peut dire combien de gens il ramena dans les voies du salut par cette industrie charitable. Quand ces voyageurs étoient de retour chez eux, ils ne se lassoient point de raconter ce qu'ils avoient admiré dans le Saint : c'est ce qui lui attira bien des envieux, et cette industrieuse charité donna lieu à une calomnie.

Deux Officiers de la maison de Rustique, Evêque de Treves, ayant été prévenus contre saint Goar, vinrent à dessein à sa solitude, sous prétexte de dévotion, mais en effet pour l'observer et le surprendre : ils remarquerent que ce bon Prêtre s'empressoit fort de bien recevoir les étrangers, qu'il leur apprêtoit lui-même à manger, leur disoit la Messe de grand matin, quand ils vouloient partir, et qu'il mangeoit même avec eux avant l'heure ordinaire. Il n'en fallut pas davantage pour le décrier : étant de retour, ils

dénoncerent à l'Evêque le Prêtre Goar, comme un hypocrite et un homme de bonne chere, qui n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit; et que bien loin de mener une vie de Solitaire, il édifioit mal le public par sa dissipation, et par des complaisances purement séculieres. L'Evêque crut un peu trop légérement les dénonciateurs, et leur ordonna de retourner chez le Solitaire scandaleux, de le lui amener pour l'examiner, et pour le mettre en pénitence.

Les deux Officiers vont trouver le Saint, et dissimulant la vraie cau[illegible] de leur retour; lui font entendre que l'Evêque ayant ouï parler de ses rares vertus, désiroit de le voir, et le prierent de les suivre. Le Saint s'en excusa d'abord par humilité; mais quand on lui parla d'un commandement exprès, il promit d'obéir sans réplique. En effet, le lendemain le Saint leur dit la Messe dès la pointe du jour, et offrit ensuite à ses hôtes à dejeûner, avec sa bonté ordinaire. Ils le refuserent avec une espece de mépris, disant qu'ils s'étonnoient qu'un homme comme lui pensât à manger de si bonne heure. Mes freres, leur répondit saint Goar, avec sa douceur et sa modestie ordinaire, tous les jours ne sont pas des jours d'abstinence, la charité seule m'a fait agir, et si votre mortification vous porte à jeûner aujourd'hui, ne trouvez pas mauvais que cet autre étranger qui va partir, prenne quelque chose. Les deux Officiers faisant toujours les grands jeûneurs, prierent le Saint de leur donner seulement de quoi se rafraîchir durant le chemin; ce que le Saint leur accorda de bonne grace: ils partirent ensemble. Les deux Pélerins se sentant pressés par la faim et par la soif, chercherent leurs provisions; mais Dieu, pour les punir, permit qu'ils ne trouvassent rien de ce qu'ils avoient apporté: la punition leur fit reconnoître leur faute. Saint Goar connoissant leur repentir et leur embarras, obtint de Dieu,

par un second miracle, de quoi les soulager dans leur besoin. Cette double merveille les toucha; ils se jeterent aux pieds du Saint, et avouant leur mauvais dessein, ils lui demanderent pardon de leur faute. Il ne leur fut pas difficile de l'obtenir; mais il ne leur fut pas si aisé de détromper le Prélat des préventions qu'on lui avoit inspirées contre le saint Prêtre. On eut beau lui raconter le double miracle dont ils avoient été les témoins, il voulut avoir une preuve plus marquée lui-même de la Sainteté du Solitaire : il lui ordonna de demander à Dieu qu'un enfant de deux ans qui venoit d'être exposé, déclarât qui étoit son pere. Le Saint eut beau le supplier avec beaucoup de larmes de le dispenser de faire cette priere à Dieu : il fallut obéir. Le saint fut exaucé; et l'Evêque convaincu de la sainteté du serviteur de Dieu, se jette à ses pieds, et pénétré des plus vifs sentimens d'estime et de respect, se recommande à ses prieres.

Le bruit de cette merveille se répandit bientôt de toutes parts, et parvint jusqu'aux oreilles du Roi Sigebert III, qui envoya chercher saint Goar, pour en entendre le récit de sa propre bouche. Le saint Solitaire fut obligé de se rendre à la Cour. Il y fit paroître tant de sagesse et de modestie, que le Prince conçut pour lui une estime et une affection singuliere, et résolut dès-lors de tirer de dessous le boisseau une si éclatante lumiere, et d'élever aux premieres dignités de l'Eglise un si digne sujet.

Le Saint n'en fut pas plutôt averti, qu'il mit tout en usage pour s'en défendre : raisons, sollicitations, prieres, larmes, tout fut employé, mais inutilement. Le Roi et les Prélats qui étoient à la Cour, eurent plus d'égard au bien public qu'à sa répugnance : il alloit être ordonné, lorsque se jetant aux pieds du Roi : Sire, lui dit-il, ne

me refusez pas la consolation de retourner à ma cellule, et d'y passer quelques jours en prieres, pour y consulter la volonté de Dieu, et me disposer à faire ensuite tout ce qu'il plaira à votre Majesté. Les larmes du Saint toucherent le Roi, il lui accorda vingt jours, et lui ordonna de revenir le trouver à Metz après ce terme. Le Saint s'étant renfermé dans sa cellule, passa tout ce temps en prieres, en gémissemens et en pleurs, ne cessant de solliciter le Seigneur de mettre quelque obstacle aux desseins du Prince. Il fut exaucé; car avant la fin des vingt jours il tomba dans une maladie qui dura plusieurs années, et qui redoubloit toutes les fois qu'il lui venoit un nouvel ordre de venir à la Cour.

Durant cette longue maladie, le Saint redoubla sa dévotion et sa ferveur. On ne peut dire combien furent utiles au public les grands exemples qu'il donna de toutes sortes de vertus, et singuliérement d'une héroïque patience. Cependant le pieux Roi impatient de voir saint Goar sur le Siege Episcopal de Treves, lui envoya ordre de venir; mais le Saint qui avoit repris la fievre, dit aux envoyés du Roi, qu'ils pouvoient s'en retourner; que pour lui il ne sortoit plus de sa cellule que pour être porté au tombeau. L'événement justifia bientôt la prédiction; car les envoyés n'étoient pas encore arrivés à la Cour, qu'on reçut la nouvelle de la mort du saint homme. Il mourut de la mort des Justes, entre les mains de deux Ecclésiastiques qui ne l'avoient point abandonné: ce fut le 6 de Juillet de l'an 649, à la soixante-quatrieme année de son âge.

Le Roi Sigebert pleura la mort d'un Saint qu'il regardoit comme l'Ange tutélaire de son Royaume. Il lui fit faire de magnifiques obseques dans son hermitage, où il fut enterré. Le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau, rendit ce

ce lieu fort célebre. Il s'y forma dans la suite une Ville assez considérable, qui porte encore le nom de Saint Goar, ou Gower.

La Messe à l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des saints Confesseurs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ADESTO, Domine : supplicationibus nostris, quas in Beati Goardi Confessoris tui solemnitate deferimus : ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit, precibus adjuvemur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre Confesseur le Bienheureux Goar ; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés, par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS dives, qui inventus est sinè macula : et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic : et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons ! parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé, et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle ; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait ; c'est pour-

enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum. quoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur ; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

On a déjà parlé plusieurs fois du Livre de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée : ce Chapitre 31 *décrit les fatigues des avares ; les soins que l'on prend pour amasser du bien dessechent la chair, et l'application qu'on y donne ôte le sommeil : les riches innocens y sont regardés comme des prodiges : rien n'est plus moral ni plus instructif.*

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui n'aura pas couru après l'or. Certainement il s'est bien épargné de peines, de soins, de chagrins et de regrets. Quand est-ce qu'on découvrira le vide, la fragilité, l'illusion de cette ombre, de ce fantôme qu'on appelle fortune, après lequel on court jusqu'à s'épuiser ? si l'on vouloit du moins faire quelque attention à cet épuisement, à ces cuisans repentirs, qui sont, à proprement parler, le seul revenu, le seul fruit des frais immenses qu'on fait dans ce commerce !

On veut faire fortune : on espere qu'on aura autant de bonheur que bien d'autres qui n'ont pas commencé avec moins de fonds. A-t-on de l'ambition, on croit toujours avoir assez de génie : le succès paroît peu douteux à qui est hardi. C'est une mer bien orageuse que le commerce, elle est pleine d'écueils, et fameuse par bien des naufrages ; on ne laisse pas de s'y embarquer : on compte que quand les vents seront contraires, on ira à force de rames, et malgré la piraterie et cent autres dangers, chacun espere d'arriver sûrement au port.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer ici le détail de leurs peines : nul homme d'affaires qui ne laisse son portrait par-tout où il paroît ; un air

rêveur et chagrin, des yeux toujours allumés, un visage de solitaire; des manieres embarrassées, et qui tacitement congédient d'abord tout ce qui ne parle pas de prêt, de change et d'intérêt. Tout cela donne bien droit de demander s'il y a dans le monde un état de vie plus pénible et plus austere; ne pourroit-on pas ajouter, s'il y en a un qui soit plus laborieux et plus ingrat?

Le jour ne suffit pas pour leurs accablantes occupations; ils se refusent le repas qu'ils ne refusent pas même aux esclaves. La nuit semble disputer au jour leur assiduité au travail: le repas, le repos, tout est interrompu par les affaires: payemens, commissions, écritures, tout tient dans une gêne, dans une servitude qui à peine leur laisse-t-elle le loisir de penser qu'ils sont Chrétiens. Ces peines seroient moins dures si les inquiétudes continuelles pouvoient en être séparées pour quelques momens; mais quel jour serein sur cette mer orageuse, et quel calme? les tempêtes et les naufrages ne sont pas cependant ce que l'on craint le plus. Les mains d'autrui causent bien d'autres frayeurs et de plus justes alarmes: on se voit obligé de livrer tout son bien, et souvent même celui des autres à la bonne foi d'un homme inconnu, dans un temps où la cupidité regne par-tout, et où l'exacte probité est une vertu rare. Avouons que les grandes richesses sont un grand fonds d'inquiétudes. O qu'heureux est l'homme qui n'a pas couru après l'or!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc. Chap. 13.

ADERANT autem quidam ipso in tempore, nuntiantes illi de Galilæis, EN ce même temps, quelques-uns vinrent dire à Jesus ce qui s'étoit passé touchant

quorum sanguinem Pilatus miscuit cum sacrificiis eorum. Et respondens, dixit illis : Putatis quòd hi Galilæi, præ omnibus Galilæis peccatores fuerint, quia talia passi sunt ! Non, dico vobis : sed nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. Sicut illi decem et octo, suprà quos cecidit turris in Siloe, et occidit eos : putatis quia et ipsi debitores fuerint præter omnes homines habitantes in Jerusalem ! Non, dico vobis ; sed si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.

les Galiléens dont Pilate avoit mêlé le sang avec leurs Sacrifices. Sur quoi Jesus leur répondit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus méchans hommes de toute la Galilée, parce qu'on les a traités de la sorte ! Non, je vous le dis ; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tout aussi-bien qu'eux. De même, ces dix-huit sur qui tomba la tour de Siloé, et qu'elle tua : croyez-vous qu'ils fussent plus coupables que tous les habitans de Jérusalem ! Non, je vous le dis ; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous aussi-bien qu'eux.

MÉDITATION.

De l'indispensable nécessité de faire pénitence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ l'énergie, la précision, l'universalité même de cet oracle : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Nécessité, pour ainsi dire, aussi indispensable que celle du baptême, de la foi, de la grace finale pour être sauvé ; nul âge, nulle condition, nul état qui soient exceptés. La proposition est générale, la nécessité l'est aussi : ou vous êtes pécheurs, ou vous êtes innocens. Si vous avez péché, oseriez-vous vous promettre le pardon sans pénitence ; si vous n'avez pas péché, vous pouvez pécher ; et cela suffit pour vous rendre la pénitence indispensable. Hélas ! l'innocence est un trésor

que nous avons dans des vases d'argiles ; rien de plus précieux que ce trésor : mais rien de plus fragile que ces vases, contre lesquels, pour ainsi dire, tout vient heurter. Eh ! que d'ennemis, bon Dieu, toujours alertes, toujours en embuscade ! Tout est danger durant la vie, tout est piege, tout est écueil : nous portons l'ennemi de notre salut dans nous-mêmes ; il est retranché jusques dans notre propre cœur : notre propre cœur est souvent notre plus dangereux ennemi ; toujours d'intelligence avec les sens ; toujours susceptible à la moindre impression que font les objets ; toujours trop d'accord avec l'amour-propre. Le penchant au mal est dans le sang ; tout est tentation, et la vie de l'homme est une guerre continuelle, qui ne finit qu'avec la vie. Si l'on ne veut pas être vaincu, peut-on être sans armes ? et si l'on ne veille sans cesse avec un ennemi qui ne dort jamais, peut-on n'être pas surpris ? L'air que nous respirons est contagieux ; peu d'objets qui ne jettent quelques traits : quelle sûreté si l'on s'expose sans préservatifs, sans précautions, sans armes ! Ces préservatifs, sans quoi l'on meurt ; ces armes, sans quoi l'on est blessé ; cette vigilance, ces efforts, cette violence dont personne n'est dispensé, tout cela c'est la pénitence. Il faut veiller sans cesse et prier ; il faut macérer ce corps de péché, mortifier ces sens, dompter ces passions toutes plus opiniâtres. Que vous en semble ? l'innocence se conserve-t-elle long-temps sans le secours de la pénitence ; et si l'on a péché, peut-on se passer de ce secours ? La rigueur inimaginable des peines de l'enfer, et l'éternité de ces peines ne sont pas un trop grand supplice pour punir un péché mortel ; et une ame souillée de mille et mille énormes péchés, prétend en obtenir le pardon sans pénitence, quelle folie ! Mais on compte sur les mérites de Jesus-Christ,

sans doute ; et que pourrions-nous espérer sans ces mérites ? Mais ce Sauveur, ce Pere des miséricordes, à qui nous devons tout, nous déclare qu'avec toute sa miséricorde, si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous. Comprenez la force et le sens de cet oracle.

SECOND POINT.

Considérez que la condition regarde tous les états : si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. La généralité est sans exception. Grands du monde, nourris dans le sein de la mollesse et de la splendeur, devant qui tout plie, tout rampe, et qui ignorez jusqu'au terme de mortification ; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Heureux du siecle, vous qui vivez dans l'abondance, dans la magnificence, dans les plaisirs ; vous à qui tout rit, tout applaudit, et qui passez vos jours dans l'oisiveté, dans la joie, dans la bonne chere ; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, sans qu'on ait égard à la grandeur de votre nom, à la noblesse de votre naissance, à la délicatesse de votre tempérament, à votre dignité, à votre âge. Femmes mondaines, à qui le seul nom de pénitence fait horreur, et qui n'usez vos jours que dans d'éternelles inutilités, dans les jeux, dans les divertissemens, aux spectacles ; vous qui cultivez cet embonpoint, cette beauté, cet air de fraîcheur avec des soins infinis ; vous qui vivez dans l'oisiveté, et qui portez la mollesse jusqu'à un raffinement de délicatesse ; si vous ne faites pénitence, vous périrez toutes sans exception. Gens d'affaires, négocians, artisans, que la cupidité, l'amour du gain, le désir de faire fortune occupe toute la vie ; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Il n'est pas jusqu'à ceux qui vivent dans la pauvreté, dans la misere,

ui ne soient obligés de faire pénitence, pour re sauvés. On a beau suer, souffrir, travailler oute sa vie ; si l'on ne souffre en esprit de pénitence, peines inutiles, souffrances stériles, oins perdus. Qu'on soit de qualité ou roturier ; qu'on soit jeune ou vieux ; qu'on soit pauvre, qu'on soit riche ; qu'on soit stupide, ou qu'on ait de l'esprit : il n'y a point de salut à espérer sans la pénitence. Qu'on raisonne tant qu'on voudra, qu'on subtilise, qu'on interprete ; c'est un oracle qu'on ne sauroit éluder ; c'est un arrêt clair et précis, qui se fait assez entendre : Vous, qui que vous soyez, si vous ne faites pénitence, et une pénitence proportionnée à vos péchés, à vos besoins, une pénitence sincere et persévérante, vous périrez tous. Qu'on s'étourdisse tant qu'on voudra, qu'on se révolte contre cette morale : rien n'est plus vrai que cet oracle. Les cieux et la terre passeront ; mais pour les paroles de Jesus-Christ, elles ne passeront point.

Faites aussi, Seigneur, que l'impression que ces divines paroles ont faite sur mon esprit et sur mon cœur ne passe jamais. Je comprends l'indispensable nécessité de faire pénitence : j'en ai encore plus de besoin moi-même qu'un autre. Hélas ! j'ai passé la plus grande partie de mes jours sans pénitence : recevez du moins, Pere des miséricordes, celle que je vais faire avec le secours de votre grace, le reste de mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo. Psal. 6.

Je suis bien résolu, Seigneur, de pleurer mes péchés le reste de ma vie ; j'emploirai même à les pleurer, le temps destiné à mon repos ; chaque nuit j'arroserai mon lit de mes larmes.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Isaï. 38.

C'en est fait, mon Dieu, je vais repasser toutes mes années dans l'amertume de mon cœur et dans la pénitence.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON est effrayé au seul nom de pénitence : jeûnes, abstinences, haires, cilices, disciplines, macérations de la chair, ingénieuses industries de mortification, tout alarme notre délicatesse ; mais notre délicatesse nous dispense-t-elle de l'obligation de faire pénitence ? Chose étrange ! on pèche, on vit dans les plaisirs, dans la mollesse, et l'on meurt sans avoir fait aucune pénitence. Quel doit être notre sort ? Ou nous sommes éternellement réprouvés, ou la parole de Jesus-Christ est fausse. Accordez notre vie impénitente, avec cette prédiction infaillible : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Ne vous trompez pas à pure perte, de quelque état, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, attendez-vous à être infailliblement damné, si vous ne faites pénitence ; et sans différer d'un seul jour, faites pénitence pour n'être pas damné ; commencez par la douleur vive et sincere, qui est la pénitence du cœur : ce n'est pas assez, accompagnez cette contrition, ce repentir, cette pénitence du cœur, de la mortification du corps, des sens, de votre délicatesse. Les pénitences d'obligations doivent précéder, pour ainsi dire, toutes les autres : jeûnes de l'Eglise, pénitences de précepte, carêmes, vigiles, quatre-temps, abstinences en certains jours : voilà ce dont vous ne devez jamais vous dispenser. Mais ces préceptes vous incommodent ; et l'Eglise le prétend bien aussi. L'abstinence et le jeûne ne sont de précepte que pour incommoder la sensualité et

l'amour-propre : l'Eglise ne prétend point vous tuer, mais vous mortifier. S'il n'y avoit point de peine, ce ne seroit plus une pénitence. Mais on en a la dispense ; et toutes ces dispenses sont-elles toutes légitimes ? n'y en a-t-il point de subreptices ? Bon Dieu, que de faux exposés se montreront à l'heure de la mort ! ne perdez jamais de vue la généralité et l'obligation du précepte.

2.° Ne vous contentez pas des pénitences d'obligation, ajoutez des macérations volontaires. C'est une bonne pénitence de souffrir sans dire mot, de souffrir avec patience la mauvaise humeur de ceux avec qui l'on vit, les contradictions, les injures. Les instrumens de pénitence, les macérations de la chair ne sont pas les fruits des seuls cloîtres : ils conviennent plus aux gens du monde qu'aux Religieux ; il est juste que dans l'état où il y a plus de péchés, il y ait aussi plus de pénitence. Si vous consultez votre amour-propre, nulle mortification qui vous convienne : consultez vos dettes, et quelque pénitence que vous fassiez, quelque austere que soit votre vie, vous resterez toujours comptable à la justice divine. La pénitence doit être la vertu ordinaire de tous les Chrétiens : ne passez aucun jour sans faire quelque pénitence ; mortifiez vos sens, votre goût, votre langue, vos yeux ; mortifiez vos passions. Ne passez aucun jour sans faire quelque sacrifice : n'oubliez jamais qu'il faut irrémissiblement périr, si l'on ne fait pas de pénitence. Le Royaume des Cieux se prend par force : il n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent.

SEPTIEME JOUR.

SAINT GUILLEBAUD, EVÊQUE.

SAINT GUILLEBAUD étoit Anglois, d'une famille encore plus recommandable par la sainteté qui l'a si fort distinguée dans l'Eglise, que par la noblesse qui la distinguoit si fort dans sa nation; car son pere nommé Richard, son frere Guinebaud, sa sœur Walpurge, et Boniface son cousin Evêque de Maïence, ont mérité le culte que l'Eglise rend aux Saints, et leurs noms sont dans le Martyrologe.

Notre Saint vint au monde vers l'an 700. Des parens si vertueux prévinrent l'âge de raison pour lui inspirer l'amour de la vertu, et l'horreur du vice. A l'âge de trois ans il tomba dangereusement malade : les remedes naturels ne servant de rien, ses vertueux parens eurent recours aux surnaturels. Ils porterent l'enfant au pied d'une Croix, qui étoit plantée dans une place près de leur maison; et dans la ferveur de leur priere, ils promirent à Dieu de lui consacrer leur fils dans quelque Monastere, s'il recouvroit la santé. C'étoit alors un usage assez commun parmi les Anglois, sur-tout chez les gens de qualité qui avoient de la piété, de faire dresser dans leurs terres et dans les places publiques, de grandes Croix, devant lesquelles on alloit faire ses prieres, comme il s'observe encore aujourd'hui dans tous les pays Catholiques, et comme il s'est toujours observé.

Dieu accepta l'offrande des pieux parens, et exauça leurs prieres : l'enfant recouvra sur le champ la santé, et cette prompte guérison fut re-

gardée comme un miracle. Richard garda encore deux ans son cher fils dans la maison : mais il ne le retint que comme en dépôt. En effet, dès lâge de cinq ans, il le confia à Egbaud Abbé de Waltheim, qui le fit élever avec grand soin dans le Monastere : on le forma sans peine à tous les exercices de piété, et il y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'on vit bien que Dieu avoit un soin particulier de cet éleve.

Guillebaud avoit à peine dix à douze ans, et on le proposoit déjà aux plus anciens comme un parfait modele de la vie religieuse. Il ne respiroit plus que pour le Ciel ; son cœur n'étoit plein que de Dieu ; et pour s'embraser toujours davantage du feu du divin amour, il avoit appris par cœur tous les Pseaumes.

Il est aisé de comprendre quelle estime il s'acquit dans l'Abbaye de Waltheim : estimable par son innocence et par sa tendre piété, sa modestie, son exactitude et sa douceur le rendoient encore plus aimable. Nul de ces saints Religieux, qui dans le temps de délassement, ne voulût s'entretenir avec Guillebaud. Cette estime générale, bien-loin de le flatter, lui déplut ; il crut que sa perfection demandoit qu'il s'éloignât de sa patrie, et qu'il vécût inconnu. Il étoit fort ordinaire aux Anglois en ces premiers siecles, d'aller à Rome par dévotion, et de faire encore d'autres pélerinages en d'autres lieux que la piété des Fidelles rendoient célebres. Guillebaud crut qu'un voyage à Rome aux tombeaux des Apôtres saint Pierre et saint Paul, lui attireroit de grands secours du Ciel ; et il engagea son pere Richard et son frere Guinebaud à lui tenir compagnie. Il lui fut aisé d'obtenir la permission de l'Abbé ; mais il eut bien de la peine à consoler ses Freres. Le désir et l'espérance qu'avoit notre Saint d'obtenir de nouvelles graces pour sa sanctification, par l'intercession des Saints Apôtres, lui fit surmonter toutes

les difficultés : il partit avec son pere et son frere, vers l'an 721 ; mais Dieu modéra bientôt la joie qu'avoit notre Saint dans son pieux pélerinage. Richard son pere mourut en chemin, et fut enterré à Lucques en Toscane. Les deux freres continuerent leur voyage, et se rendirent heureusement à Rome, où ils demeurerent prés d'un an pour satisfaire leur dévotion.

Guillebaud eût bien voulu conduire son frere plus loin ; mais celui-ci fut obligé de retourner en Angleterre. La séparation s'étant faite avec beaucoup de marques de tendresse, notre Saint se joignit à deux ou trois jeunes Anglois qu'il avoit trouvés à Rome, et partit pour aller visiter les lieux Saints. Ils eurent besoin d'un grand courage dans tout le cours de leur voyage, pour en dévorer toutes les incommodités; mais leur dévotion les soutenoit dans leurs fatigues. La pénitence enchérissoit encore sur leurs travaux : ils vivoient d'aumônes, ils n'avoient d'autre lit que la plate terre, ni d'autre nourriture que le pain et l'eau.

Pour surcroît d'épreuves, ils furent arrêtés à Emese ville de Phénicie, par les Sarrasins, qui les prirent pour des espions, et les chargerent de chaînes ; mais la Providence prit soin d'eux. Un riche Marchand de la Ville ayant eu occasion de les voir, leur fit raconter leurs aventures. Dieu permit qu'il fut tellement touché de leur modestie et de leur disgrace, qu'il s'offrit de donner tout ce qu'il falloit pour leur delivrance ; mais n'ayant pu rien obtenir à cause des soupçons qu'on avoit formés sur eux, il n'oublia rien pour adoucir la rigueur et l'ennui de leur prison : il envoyoit matin et soir tout ce qu'il falloit pour leur subsistance ; son fils avoit ordre de les visiter souvent. Il porta sa charité jusqu'à se faire leur caution, pour leur procurer la liberté de sortir quelquefois, et d'aller passer tous les Dimanches une

partie du jour à l'Eglise, où après avoir participé aux divins Mysteres, ils retournoient dans la prison.

Ces fréquentes sorties firent bientôt connoître les trois jeunes Anglois : on étoit charmé de leur douceur, de leur piété, et de leur modestie : on les suivoit à l'Eglise ; on s'arrêtoit dans les rues pour les admirer, et chacun s'informoit du sujet de leur disgrace. Un Espagnol établi à Emese ayant appris d'eux-mêmes qui ils étoient, résolut de les servir auprès du Roi des Sarrasins ; il employa le crédit qu'avoit son frere, qui étoit Chambellan du Prince : on parla en leur faveur, ils furent mis en liberté, et eurent permission de continuer leur voyage.

Ils sentirent les obligations qu'ils avoient au Marchand d'Emese et à l'Espagnol ; leurs larmes le leur témoignerent encore mieux que leurs paroles ; et après toutes les marques de la plus vive reconnoissance, ils prirent congé de leurs bienfaicteurs, et partirent pour la Palestine. Ils ne laisserent rien de tout ce qui pouvoit contenter leur pieuse curiosité ; et non-seulement ils visiterent tous les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, mais ils voulurent voir encore les plus célebres Monasteres de la Palestine, où la perfection évangélique brilloit avec plus d'éclat. Dieu ne cessoit point cependant de détremper les consolations spirituelles dont saint Guillebaud étoit comblé, par de dures épreuves. Priant Dieu un jour dans l'Eglise de Saint-Mathias, il perdit tout d'un coup la vue : la résignation avec laquelle il souffrit cet accident charma ses compagnons. La perte des yeux n'altéra pas même la joie de son cœur ; et étant retourné à Jérusalem, il recouvra la vue au bout de deux mois, dans l'Eglise de Sainte Croix, d'une maniere aussi inespérée, que celle dont il l'avoit perdue avoit été subite. Une maladie fort douloureuse l'arrêta à Saint-

Jean-d'Acre quelque temps : sa patience ne se démentit point, et à peine eut-il recouvré la santé, qu'il partit avec ses Compagnons pour retourner en Italie.

Le Monastere du Mont-Cassin, que le Pape Grégoire II venoit de réparer, étoit trop célebre, pour ne pas attirer la pieuse curiosité de notre Saint. Il fut si édifié de la ferveur du peu de Religieux qu'il y trouva, qu'il résolut d'en augmenter le nombre : il fut reçu avec joie dans l'Abbaye avec un de ses Compagnons ; il y demeura dix ans, et ses exemples firent bientôt revivre l'esprit primitif de ce saint Institut. On le chargea des principaux emplois, dont il s'acquitta avec l'estime et l'admiration de tous ses Freres. Il goûtoit tranquillement la douceur de sa solitude, lorsqu'il fallut la quitter. L'estime qu'on avoit conçue de sa haute vertu obligea l'Abbé de l'envoyer à Rome. A peine y fut-il arrivé, que le Pape Grégoire III, informé de ses grandes qualités et de son éminente piété, l'envoya en Allemagne auprès de saint Boniface son cousin, qui ne voulant pas laisser plus long-temps ce trésor caché, le fit Prêtre. La sainteté du caractere donna un nouvel éclat à la vertu du Saint ; et l'on s'apperçut bientôt que saint Guillebaud étoit aussi puissant en paroles qu'en œuvres ; car ayant été chargé du soin de l'Eglise d'Eichstat en Baviere, il y fit tant de fruits par ses exemples et par ses prédications, que saint Boniface l'en ordonna Evêque. Une dignité si sublime fit étrangement souffrir son humilité ; mais elle excita tout son zele. La ville avoit été ruinée par les Huns, et la Religion s'étoit furieusement ressentie des dégâts qu'avoient fait les Barbares. On ne peut dire combien il eût a souffrir pour défricher cette terre inculte : il eut besoin de toute sa douceur et d'une patience héroïque pour vaincre les difficultés ; il en vint à bout. Tout le Diocese d'Eichstat changea de face en moins de

six mois : il rétablit la discipline Ecclésiastique dans sa premiere vigueur, réforma les abus, régla les mœurs ; et l'on vit régner par-tout la piété Chrétienne.

Le caractere particulier du saint Evêque étoit une charité compatissante pour le prochain, qui le rendoit aimable à tout le monde. Son plaisir étoit d'en faire, et sa joie sur-tout paroissoit à assister les malheureux. Il avoit un don singulier pour adoucir les peines des personnes affligées : son air, ses paroles, ses manieres, tout consoloit Il vouloit être instruit des besoins de tous les particuliers ; sensible aux miseres d'autrui, il pouvoit dire comme saint Paul : Qui est affligé, que je ne le sois moi-même autant que lui ! qui souffre, que je ne le ressente ! Sa douceur n'étoit que pour les autres : toute la sévérité n'étoit que pour lui. Quand il eut fait bâtir sa Cathédrale, il y assembla une Communauté de Religieux, avec lesquels il vécut dans toute l'exactitude et la sévérité de la regle Monastique, pratiquant les mêmes exercices et la même pénitence qu'au Mont-Cassin. Enfin, après avoir travaillé près de quarante-cinq ans à régler et à sanctifier son Diocese avec un zele véritablement Apostolique, il mourut à Eichstat, le septieme jour de Juillet de l'année 787, âgé de 87 ans, consommé dans la pratique de toutes les vertus, et extrêmement regretté de tout son peuple.

La Messe de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Guillebaldi Confessoris tui atque Pontificis vene-

NOUS vous supplions, ô Dieu Tout-Puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de

randa solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem : Per Dominum, etc.

votre Confesseur et Pontife saint Guillebaud, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de saint Jacques, Apôtre. Chap. 2.

QUID proderit, Fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat ? Numquid poterit fides salvare eum ? Si autem frater et soror nudi sint, et indigeant victu quotidiano, dicat autem aliquis ex vobis illis : Ite in pace, calefacimini, et saturamini ; non dederitis autem eis, quæ necessaria sunt corpori, quid proderit ? Sic et fides : si non habeat opera, mortua est in semetipsa.

MES Freres, si quelqu'un dit qu'il a la foi, et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il ? est-ce que la foi le pourra sauver ? que si un de nos freres ou une de nos sœurs manquant d'habit, et qu'ils n'ayent pas de quoi vivre chaque jour, et que quelqu'un de nous vienne à leur dire : Allez en paix, puissiez-vous avoir de quoi vous garantir du froid, et de quoi vous rassasier ; et que vous ne leur donniez point les choses nécessaires au corps : que servira cela ? Il en est ainsi de la foi, si elle n'a point les œuvres, elle est morte en elle-même.

Cette Epître fut écrite par S. Jacques, dit le Mineur, et appelé frere du Seigneur, c'est-à-dire, cousin, selon l'usage des Juifs, qui appeloient freres les proches parens. Il adressa cette Lettre aux Juifs convertis à la foi, et dispersés dans tout le monde. L'occasion fut l'abus que plusieurs personnes faisoient de ce que saint Paul avoit dit, que c'est la foi qui nous rend justes devant Dieu. Saint Jacques leur déclare que la foi seule ne suffit pas ; qu'il faut qu'elle soit accompagnée de bonnes œuvres. Cette Epître fut écrite vers l'an 62 de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Si quelqu'un dit qu'il a la foi, et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il ! Ne pas croire ce que la religion Chrétienne nous enseigne, c'est folie : ne pas vivre conformément à ce qu'on croit, c'est le comble de l'impiété. La liaison doit être étroite entre la créance et les mœurs. Nos actions doivent dire de quelle Religion nous sommes. On a peu d'égard à la voix de Jacob : c'est aux mains qu'on connoît la personne. Ce n'est que sur le théâtre qu'on souffre la momerie ; elle révolte toujours en fait de Religion. On fait profession d'être Chrétien ; c'est-à-dire, de croire toutes les vérités Chrétiennes, tandis qu'on mene une vie toute contraire aux vérités qu'on croit. Quelle plus impie folie ! on croit ; car enfin il faut l'avouer, parmi les Chrétiens il se trouve peu d'Infidelles. On croit : la corruption du cœur ne gagne pas si aisément l'esprit. On est pécheur, on est vicieux, libertin, et on connoît qu'on l'est ; et malgré les déréglemens des mœurs, dès qu'on raisonne, on se sent mauvais gré de l'être. On croit qu'il y a un Dieu ; car enfin nul vrai athée. On croit l'Enfer, c'est-à-dire, un assemblage infini, une complication inimaginable de tous les maux qu'on souffre tous tout à la fois, et pour toujours, sans espérance de jamais voir finir ni diminuer ces supplices. On croit qu'il ne faut qu'un péché mortel pour être damné pour toute l'éternité. On croit que le salut est notre grande et unique affaire ; et voilà ce que croient ces personnes mondaines qui vivent tranquillement dans la mollesse et dans le péché. Voilà ce que croit cette femme mondaine, dont la conscience est un chaos, et à qui le monde est une idole. Voilà ce que croient ces libertins, dont la vie licen-

cieuse est un enchaînement de péchés. Voilà ce que croient ces gens de plaisirs, qui passent les jours dans une molle oisiveté et dans l'oubli de Dieu; ces gens du monde qui sacrifient leur ame à un vil intérêt; ces gens d'affaires qui vivent et qui meurent sans avoir seulement pensé un jour sérieusement à l'éternité. Tous ces gens croient l'infinité et l'éternité de ces peines. On s'aime trop pour vouloir être damné; mais vit-on assez chrétiennement pour ne le pas être? et à voir ce que l'on croit, et comme l'on vit, peut-on raisonnablement espérer d'être sauvé? Ajustez ces mœurs avec cette créance, comparez les vérités de notre Religion avec notre conduite; et comprenez, s'il est possible, ce mystere d'iniquité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Marc. Chap. 12.

In illo tempore: Accessit unus de Scribis, et interrogavit eum quòd esset primum omnium mandatum. Jesus autem respondit ei: Quia primum omnium mandatum est: Audi Israël, Dominus Deus tuus, Deus unus est. Et diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua, et ex tota virtute tua, hoc est primum mandatum. Secundum autem simile est illi: Diliges proximum tuum tanquam teipsum. Majus horum aliud mandatum non est. Et ait

En ce temps-là: Un Scribe voyant que Jesus avoit répondu si à propos, s'approcha, lui demanda quel étoit le premier de tous les commandemens? Jesus lui répondit: Voici le premier de tous les commandemens: Ecoutez Israël: le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu: Et vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, de toutes vos forces; c'est-là le premier commandement. Mais il y en a un second semblable au premier: Vous aimerez votre prochain comme vous-même; il n'y a point d'autre

illi Scriba : Bene Magister, in veritate dixisti, quia unus est Deus, et non est alius præter eum. Et ut diligatur ex toto corde, et ex toto intellectu, et ex tota anima, et ex tota fortitudine : et diligere proximum tanquam seipsum : majus est omnibus holocautomatibus, et sacrificiis.

commandement plus grand que ceux-là. Le Scribe lui dit : Fort bien, Maître, ce que vous venez de dire est vrai, qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui; qu'il faut l'aimer de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame, de toutes ses forces, et qu'aimer son prochain comme soi-même est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et les sacrifices.

MÉDITATION.

De l'amour du Prochain.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on n'aime pas son prochain, parce qu'on n'aime pas Dieu. L'amour de Dieu est le principe et la mesure de la charité qu'on a pour ses freres. Inutilement se flatte-t-on d'avoir de la piété, si l'on n'a que de la froideur pour le prochain. *Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, et qu'il haïsse son frere, c'est un menteur*, dit saint Jean; *car celui qui n'aime point son frere*, ajoute-t-il, *comment peut-il aimer Dieu ! et c'est-là un commandement qui nous vient de Dieu*, conclut le même Apôtre. *Que celui qui a de l'amour pour Dieu, en ait aussi pour son frere.* C'est de Jesus-Christ lui-même que le Disciple bien-aimé avoit appris cette doctrine. *La marque à quoi tout le monde connoîtra que vous êtes mes Disciples*, disoit ce divin Sauveur, *c'est si vous vous entr'aimez.* C'est cette charité, cet amour vrai et efficace pour le prochain, qui caractérise les vrais Fidelles; et c'est l'amour qu'on a pour Dieu qui anime cette charité. C'est cet amour bienfaisant qui

donne ces entrailles paternelles pour tous les malheureux, qui inspire cette compassion tendre pour tous ceux qui souffrent : ces ames dures, insensibles aux maux d'autrui, sont peu sensibles aux impressions de l'Esprit-Saint. Le feu divin n'échauffe guere ces cœurs de pierre. Quelle erreur grossiere, mon Dieu ! de s'imaginer qu'on vous aime, de se flatter qu'on a de la piété, de croire qu'on puisse vous plaire, tandis qu'on nourrit dans le cœur des aversions, ou de secretes jalousies, tandis qu'on triomphe dans son cœur des disgraces d'autrui. N'oublions jamais cet Oracle, mais comprenons-en tout le sens : *Qui non diligit, manet in morte :* Celui qui n'aime point son prochain, demeure dans un état de mort. L'amour que nous avons pour nous-mêmes, doit être la mesure et comme le modele de la charité que nous devons avoir pour les autres. Nous réjouissons-nous beaucoup de nos adversités et de nos contre-temps ? prenons-nous plaisir à nous voir dans l'humiliation ? souhaitons-nous fort qu'on nous méprise ? savons-nous bon gré à ceux qui nous décrient ? *Diliges proximum tuum sicut teipsum* : Vous aimerez votre prochain comme vous vous aimez vous-même. Bon Dieu, que de réflexions à faire sur ce commandement, et sur la maniere dont nous le gardons !

SECOND POINT.

Considérez que l'amour du prochain est un commandement semblable au précepte d'aimer Dieu, et par conséquent aussi indispensable. Ces deux commandemens sont la base de toute la loi, sur quoi toute la Religion porte. Si l'un des deux pivots manque, il faut que tout l'édifice s'écroule : se flatter d'aimer Dieu, et n'aimer pas ses freres, c'est une erreur grossiere. Hé, Seigneur, combien de gens sont aujourd'hui dans

cette erreur ! cette charité pure, sincere, bienfaisante, universelle, car, pour être vraie, elle doit être tout cela ; cette charité chrétienne, regne-t-elle dans tous les états, dans toutes les conditions, dans toutes les familles ? Chose étonnante ! il n'y eut peut-être jamais tant de gens qui se flattent d'être dévots, et il n'y eut peut-être jamais moins de charité ! l'intérêt la bannit du cœur de bien des gens, et la passion l'éteint dans les autres. Vit-on jamais la jalousie, l'envie répandues plus loin ? est-ce du pur amour de Dieu que naissent ces aigreurs, ces aversions, ces médisances ? Quand vos freres seroient aussi noirs et aussi mauvais que la passion vous les représente, ne seroit-ce pas de la charité de les aimer, puisqu'ils sont vos freres ? et cet amour ne vous porteroit-il pas du moins à les excuser, ou du moins à ne les pas décrier pour les noircir toujours davantage ? Est-ce la charité chrétienne qui nourrit ce fiel qui se répand dans toutes vos paroles, et jusques dans vos yeux, et qui vous fait voir des défauts jusques dans leurs vertus mêmes ? D'où peut venir cet acharnement à médire, à décrier des gens de qui on n'a reçu aucun déplaisir, qu'on n'a peut-être jamais vus, qui ont cent belles qualités, qui sont par cent endroits respectables ? Est-on assez aveuglé pour croire que c'est le motif de la gloire de Dieu qui nous fait agir ? ignore-t-on qu'on doit aimer son prochain comme on s'aime soi-même ? Nous n'ignorons pas nos propres péchés ; d'où vient que le motif de la gloire de Dieu ne nous porte pas à nous haïr, à nous décrier nous-mêmes ? et voilà l'illusion si commune qui damne aujourd'hui tant de gens. Le précepte de la charité chrétienne est essentiel ; nul qui en soit jamais dispensé ; ses obligations sont délicates. Hé, mon Dieu, quel sujet de gémir et de craindre pour bien des gens !

Je vous supplie, Seigneur, de me pardonner

mes iniquités sur cet article : j'avoue que je suis criminel, que je ne vous ai pas aimé, puisque j'ai manqué jusqu'ici de charité pour mes freres. J'espere que par votre miséricorde, on connoîtra par l'amour que j'aurai désormais pour mon prochain, que je suis votre Disciple, et que je vous aime de tout mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Narrabo nomen tuum fratribus meis : in medio Ecclesiæ laudabo te. Psal. 21.

Oui, mon Dieu, mon amour pour mes freres leur annoncera la gloire de votre nom, et je pourrai par-là chanter hardiment vos louanges dans l'assemblée des Fidelles.

Tempus faciendi Domine, dissipaverunt legem tuam. Psal. 118.

Il est temps, Seigneur, que j'observe vos commandemens avec fidélité, sur-tout dans un temps où ils sont si peu observés.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus précis, rien n'est plus clair que le commandement qui nous oblige d'aimer notre prochain : et Jesus-Christ a si fort à cœur cette charité, qu'il appelle ce commandement son précepte : *Hoc est præceptum meum.* Quelle erreur de se flatter d'être du nombre de ses Disciples, quoiqu'on sente si bien qu'on n'aime point son prochain ! Souvenez-vous que ce manque de charité damnera bien des gens ; ne soyez pas du nombre : aimez vos freres, et que votre amour ne soit pas en paroles ; mais prouvez votre tendresse par les effets. Soyez sensible aux miseres de tout le monde ; compatissez à leurs maux, à leurs foiblesses, et jusqu'à leurs défauts ; et pour cela assistez-les par vos libéralités, par vos con-

seils, par votre crédit, par vos services. Une grande ame qui est embrasée de l'amour de Dieu, excuse tout le monde; bien-loin de brûler d'un zele dur et amer, ayez des entrailles paternelles pour tous, et défiez-vous de tous ces faux prétextes de zele. Si les défauts d'autrui étoient un motif juste d'aigrir le cœur, et d'allumer notre colere, quel objet d'exécration et de haine, ne seriez-vous pas vous-même aux yeux de Dieu?

2.° Si vous n'êtes pas en état de témoigner votre charité par vos services, témoignez-la du moins par votre conduite. Ayez un air riant, un accueil gracieux, des manieres honnêtes, envers tout le monde : étouffez tout sentiment de jalousie, d'envie, de froideur, d'indifférence même pour qui que ce soit. Faites-vous une loi d'honorer, d'estimer tout le monde; ne souffrez pas qu'on parle mal de qui que ce soit en votre présence; et si vous n'êtes pas en place, ni en droit de reprendre ceux qui le feront, témoignez par votre air et par votre silence, que cela vous deplaît : parlez avantageusement de tout le monde. La vraie charité excuse tout, et elle est toujours empressée à faire du bien à tous.

HUITIEME JOUR.

SAINTE ELIZABETH, VEUVE, REINE DE PORTUGAL.

SAINTE ELIZABETH, petite-niece de sainte Elizabeth de Hongrie, étoit fille de Pierre III Roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques surnommé le Saint et le Conquérant, à cause de sa piété et de sa valeur. Elle vint au monde l'an 1271, et sa naissance causa tant de joie à toute la famille

royale, qu'elle rétablit la paix et la bonne intelligence entre son pere et son grand-pere, brouillés depuis long-temps: ce qui fut comme un présage du don singulier qu'elle devoit recevoir du Ciel, de pacifier tous les différends qui devoient naître parmi les Princes de sa famille. Elle fut nommée Elizabeth, à l'honneur de sainte Elizabeth sa grand'tante, canonisée depuis quarante ans par le Pape Grégoire IX. Le Roi Jacques son grand-pere voulut se charger de son éducation: ce pieux Prince ne fut pas long-temps à découvrir le riche naturel et les heureuses dispositions à la piété, avec lesquelles la jeune Princesse étoit née. Rien ne pouvoit la divertir que les petites pratiques de dévotion dont elle s'occupoit. Son amour tendre pour la Sainte Vierge, qu'elle nommoit sa chere mere, lui inspiroit cent pieuses industries pour l'honorer: elle ne sembloit avoir du goût que pour la priere; et c'étoit lui faire un plaisir bien sensible de lui promettre qu'on la meneroit à quelque station ou oratoire pour prier Dieu. Elle perdit à l'âge de six ans son grand-pere le Roi Jacques; mais la sagesse prématurée et la piété de la jeune Princesse, firent bientôt voir qu'elle n'avoit plus besoin de leçons. Un air doux et agréablement sérieux, une modestie majestueuse, un dégoût pour les parures, pour le faste, pour les plaisirs, une inclination pour la retraite, la firent admirer à la Cour: on ne parloit par-tout que des rares qualités, que des grandes vertus de la Princesse. Sa piété étoit au-dessus de son âge: elle n'avoit encore que huit ans, et elle macéroit déjà son corps par les rigueurs de la pénitence: elle jeûnoit fort rigoureusement toutes les veilles des Fêtes de la Sainte Vierge, et tous les samedis: elle commença à dire chaque jour l'Office des Prêtres, pratique de piété qu'elle observa jusqu'à la mort. Elle passoit les heures entieres en oraison; et le Roi son pere avoit coutume

tume de dire qu'elle étoit l'Ange tutélaire de ses Etats, et qu'il lui devoit toutes les bénédictions que le Ciel répandoit si abondamment sur tout le Royaume. A peine eut-elle atteint l'âge de douze ans, qu'elle fut recherchée pour sa rare beauté, et singuliérement pour sa haute vertu, par la plupart des Princes de l'Europe. Enfin elle fut accordée à Denys Roi de Portugal, qui éprouva bien des fois dans la suite les avantages de cette préférence.

Le changement d'état ne changea rien dans les mœurs d'Elizabeth : elle vécut à la Cour de Portugal, comme elle avoit fait dans celle d'Aragon. L'éclat de la couronne ne l'éblouit point, et les douceurs de la Royauté n'affoiblirent point en elle l'esprit de pénitence : plus elle se vit élevée, plus son humilité brilla : devenue plus maîtresse de son temps et de ses actions, elle ne se servit de sa liberté que pour ajouter à ses premieres dévotions, de nouvelles pratiques. Elle se fit une regle de conduite au milieu de la Cour, qui approchoit fort de la vie des Religieuses les plus régulieres : elle se levoit tous les jours de grand matin ; et après sa priere, qu'elle faisoit avec beaucoup de ferveur, elle récitoit Matines, Laudes et Prime du grand Office. Elle assistoit ensuite à la Messe, où elle communioit très-souvent ; après quoi elle récitoit l'Office de la Sainte Vierge, et celui des Morts, et s'occupoit ensuite à régler son domestique, à remplir avec soin tous les devoirs de son état, et donnoit chaque jour un temps réglé à plusieurs bonnes œuvres. Elle passoit dans sa chapelle tout le reste de son loisir, l'employant partie à méditer, partie à lire des livres de piété, et à achever ses prieres. On ne la trouvoit jamais oisive ; elle avoit destiné le temps de ses délassemens au travail des mains, qu'elle consacroit tout aux Autels ; et ce fut cet exemple qui introduisit parmi les Dames

de Portugal, l'usage si édifiant de ne travailler que pour les ornemens de l'Eglise.

La Reine persuadée qu'un des premiers devoirs d'une Dame Chrétienne, c'est le soin de bien vivre avec l'époux que le Ciel lui a donné, et de veiller sur toute sa famille, n'oublia rien pour gagner le Roi son mari, pour régler sa maison, et pour rendre tous les jours plus chrétien son domestique. La piété de la Reine sanctifioit toute la Cour; ses actions étoient des leçons; et rien ne pouvoit résister à ses exemples. On n'oublia rien pour lui faire modérer ses austérités: la délicatesse de son tempérament, sa qualité, son rang, son âge ne purent jamais lui servir de prétexte. Où est-ce que la mortification est plus convenable, répondoit-elle, que là où les passions sont plus vives, et les dangers plus grands? c'est ce qui l'obligea depuis qu'elle fut sur le Trône, d'augmenter ses pénitences.

Outre les jeûnes de l'Eglise, elle jeûnoit encore régulierement trois fois la semaine, tous les jours de l'Avent, depuis la fête de saint Jean-Baptiste, jusqu'à l'Assomption de la Sainte Vierge; et peu après ce carême qu'elle faisoit en l'honneur de la Sainte Vierge, elle en jeûnoit un autre à l'honneur des Saints Anges, qui ne finissoit qu'au jour de S. Michel. Sa charité pour les pauvres, fut une de ses vertus favorites; et elle avoit coutume de dire que Dieu ne l'avoit fait monter sur le Trône, que pour avoir plus de moyens de faire de plus grandes aumônes. Ses Aumôniers avoient ordre de ne rien refuser aux pauvres: nul jour qu'elle ne visitât les pauvres malades, et souvent les alloit-elle chercher jusques dans les villages voisins. Dieu fit voir même plus d'une fois par des miracles, combien la charité d'Elizabeth lui étoit agréable. Etant allée visiter une pauvre femme couverte d'ulceres, la pieuse Reine se sentit inspirée de l'embrasser; pour vaincre sa

répugnance, elle le fit. Cet acte héroïque guérit à l'instant la malade, et obtint à la Princesse une nouvelle force pour se surmonter. Sa charité s'étendit à tout : elle fonda une maison pour les femmes repenties, et une autre pour les enfans qu'on trouvoit exposés.

Tous les Vendredis de Carême elle lavoit les pieds à treize pauvres femmes, aussi-bien que le Jeudi-Saint. Il s'en trouva une dans la multitude qui avoit un ulcere au pied, qui faisoit horreur : la Sainte voulut elle-même panser l'ulcere, le lava, le baisa, et cette pauvre femme se trouva guérie sur l'heure. On assure que portant un jour une somme d'argent assez considérable, dans le pan de sa robe, pour la distribuer aux pauvres, elle rencontra le Roi qui lui demanda ce qu'elle portoit : Des roses, répond la charitable Reine. Comme ce n'étoit point la saison des fleurs, la réponse piqua la curiosité du Prince ; et il fut bien surpris de trouver que la Reine avoit dit vrai. Ce miracle devint bientôt public ; et c'est pour le rendre éternel qu'on le voit encore aujourd'hui représenté dans tous les portraits de la Sainte.

Une vertu si éminente ne pouvoit pas manquer d'être exercée : notre Sainte le fut d'une maniere qui la fit étrangement souffrir. La vie licencieuse et déréglée du Roi, étoit pour elle une croix bien pesante : elle la supporta avec une patience si héroïque, qu'il ne lui échappa jamais la plus légere plainte, ni la moindre marque de son déplaisir. Moins touchée de l'injure qu'on lui faisoit, que de l'offense de Dieu, elle se contentoit de prier en secret pour la conversion du Roi, et ne cessoit de la demander à Dieu, par ses aumônes et par ses larmes ; elle l'obtint. La conduite si sage et si chrétienne de la Reine, toucha le Roi : le Seigneur le convertit, et l'on ne douta point que cette conversion ne fût un des miracles de la Princesse ; mais le Ciel en fit bientôt un

autre en faveur de la Reine, qui publia bien haut sa vertu.

La Reine avoit un Page d'une sagesse et d'une piété peu ordinaire; elle s'en servoit souvent pour porter ses aumônes aux pauvres honteux, et pour faire encore d'autres bonnes œuvres secretes. Un Page du Roi en conçut tant de jalousie, qu'il résolut de le perdre. Il dit à son Maître que l'amitié qu'avoit la Reine pour son Page, lui faisoit tort, et que ce favori abusoit de la bonté de la Princesse. Le Roi naturellement soupçonneux crut trop légérement le calomniateur. Revenant de la chasse, il passa par un lieu où il y avoit un four à chaux; il appela le maître, et lui ordonna secrétement de jeter dans le fourneau ardent le Page qu'il lui enverroit le lendemain comme pour s'informer s'il avoit exécuté ses ordres. Le lendemain le Roi commande au Page de la Reine d'aller savoir du maître du chaufour, s'il a exécuté ce que le Roi lui avoit dit. Le Page part sur l'heure : mais passant devant une Eglise, il y entre pour entendre la Messe, selon sa coutume; et parce que celle qu'on y disoit étoit commencée, il crut devoir en entendre une autre, laquelle n'ayant pas commencé immédiatement après la premiere, causa un délai assez long à l'exécution de sa commission. Cependant le Roi impatient d'apprendre des nouvelles du Page, envoie le calomniateur pour savoir si tout avoit été exécuté. Celui-ci n'eut pas envie de s'arrêter pour entendre la Messe; le plaisir malin d'apprendre la mort de l'innocent lui fit faire beaucoup de diligence. Il arrive, et à peine eut-il ouvert la bouche pour demander si l'on avoit exécuté les ordres de son Maître, que les chaufourniers s'en saisissent, et le jettent dans le fourneau, où il fut d'abord réduit en cendres. Un moment après le Page de la Reine arrive, et demande au maître s'il a fait ce que le Roi lui avoit ordonné : on lui

répond que tout a été exécuté selon les volontés du Prince. Il s'en retourne. Le Roi surpris de le voir, l'interroge, et ayant appris une si étrange équivoque, il reconnut la Providence qui lui manifestoit visiblement le crime de son Page, et l'innocence de la Reine qu'il avoit soupçonnée trop légérement.

Il semble qu'après cela rien ne pouvoit être capable d'affoiblir l'estime que le Roi devoit avoir pour la Princesse ; il se laissa néanmoins surprendre encore par la malice de quelques-uns de ses Courtisans. Son fils Alphonse qui venoit d'épouser l'Infante de Castille, se révolta contre lui pour quelques mécontentemens. Elizabeth touchée vivement d'une rupture si funeste à l'Etat, mit tout en œuvre pour réconcilier le fils avec le pere. Outre les mortifications extraordinaires qu'elle pratiquoit, les prieres qu'elle faisoit, les larmes qu'elle versoit pour appaiser la colere de Dieu et pour obtenir de sa miséricorde une paix solide dans la maison Royale, elle agissoit fortement auprès de son fils pour le faire rentrer dans son devoir. Le Pape Jean XXII écrivit un Bref à la Reine, où il la louoit d'une si sage conduite. Cependant des personnes mal-intentionnées empoisonnant ses meilleures actions, la rendirent suspecte au Roi, interpréterent en mauvaise part les fréquens entretiens qu'elle avoit avec son fils, et firent entendre qu'elle étoit du parti du Prince Alphonse. Le Roi trop facile à écouter les Courtisans, ordonne à la Reine de sortir du Palais Royal, la prive de ses revenus, et la relegue dans la petite Ville d'Alanguer.

Elisabeth regarde cette disgrace comme une faveur du Ciel. L'amour qu'elle avoit pour la retraite, lui rendit doux son éloignement de la Cour ; et son loisir ne servit qu'à lui faire augmenter ses oraisons, ses exercices de piété et ses pénitences. Elle étoit si contente de sa solitude,

qu'elle eut de la peine à la quitter, lorsque le Roi désabusé de tout ce qu'on lui avoit dit contre elle, la rappela à la Cour. Cette derniere tempête fut suivie d'un calme qui ne fut plus troublé; le Roi lui témoigna publiquement le regret qu'il avoit d'avoir écouté la calomnie, lui en demanda pardon, pardonna lui-même à son fils pour l'amour d'elle; et répara par une sincere affection et une attache pleine de respect et de vénération pour elle, les mauvaises manieres qu'il avoit eues à son égard.

La sainte Reine profita habilement de la confiance que le Roi avoit en elle pour le bien de l'Etat, et singuliérement pour la sanctification du Roi; elle y réussit. Il y avoit plus de quarante-cinq ans que ce Prince régnoit, lorsqu'il fut attaqué d'une assez longue maladie, qui le mit au tombeau. Sainte Elizabeth le servit avec toute la vigilance et l'assiduité d'une garde, sans presque le quitter d'un moment; elle eut la consolation de lui voir recevoir les derniers Sacremens, dans des dispositions très-édifiantes, et de le voir mourir dans les sentimens les plus chrétiens. Sa douleur fut extrême, mais elle ne s'y laissa point abandonner. Elle tenoit trop peu au monde pour y rester; dès que les liens qui l'y retenoient furent rompus, elle se retira dans son Oratoire, où prosternée aux pieds de son Crucifix, elle se consacre sans réserve à son Sauveur, et le supplie de la recevoir au nombre de ses plus humbles Servantes. Elle quitte sur l'heure toutes les marques de la dignité royale, se coupe elle-même les cheveux, et prend l'habit de Sainte-Claire; puis retournant en ce religieux appareil au lieu où étoit le corps du Roi, elle prie les Grands du Royaume de ne la regarder plus comme leur Reine. Après avoir passé quelques jours en jeûnes, en veilles, en prieres auprès du tombeau du Roi, elle se retira dans le Monastere de Sainte-Claire

qu'elle avoit fondé à Coïmbre. Elle avoit résolu d'embrasser l'état Religieux : mais les remontrances et les prieres des gens de bien l'obligerent à se contenter d'y vivre seulement en Religieuse. Elle fit bâtir un appartement auprès du Monastere, où elle passoit les jours et les nuits en priere. Son jeûne devint dés-lors continuel ; elle ne se nourrissoit presque plus que de pain et d'eau, et ne s'occupoit plus que de bonnes œuvres. Les pauvres, les veuves, les orphelins, les prisonniers trouvoient en elle non-seulement une puissante Protectrice, mais une mere. Sa charité alloit jusqu'au-delà des mers, et elle donnoit de grosses sommes pour racheter les captifs qui etoient tombés entre les mains des Infidelles, et des Pirates.

La famine désolant une partie du Portugal, et singuliérement la Ville de Coïmbre, elle pourvut si bien à tout, en faisant venir des grains de tous côtés, qu'il n'y eut personne qui ne crût lui devoir la vie. D'abord après la mort du Roi elle avoit été en pélerinage à l'Eglise de Saint-Jacques de Compostelle, qu'elle avoit enrichie de ses présens : elle voulut, l'an 1335, à l'occasion des nouvelles indulgences, y faire un second voyage de dévotion. Elle le fit à pied, accompagnée seulement de deux femmes de sa Maison, avec qui elle demandoit l'aumône.

A son retour elle sut que son fils Alphonse Roi de Portugal, et son petit-fils Alphonse Roi de Castille, alloient entrer en guerre. La sainte Reine qui avoit reçu du Ciel un don singulier de terminer les plus grands différends, et de mettre la paix dans les familles, partit incessamment pour réconcilier les deux Rois. La seule nouvelle de son voyage avoit déjà conjuré l'orage, et rapproché les cœurs, lorsqu'elle tomba malade à Estremos sur les frontieres de Portugal et de Castille. Elle connut que sa fin étoit proche ; on

ne peut dire avec quelle ferveur elle s'y prépara ; elle voulut recevoir le saint Viatique à genoux au pied de l'Autel, revêtue de son habit ordinaire du Tiers-Ordre de Saint-François, et elle le reçut avec une piété qui en inspira à toute l'assemblée. Ayant exhorté ensuite le Roi son fils à faire la paix, et à mener une vie véritablement Chrétienne, elle reçut l'Extrême-Onction avec les mêmes sentimens de ferveur, et pria qu'on la laissât seule. Ce fut durant ce recueillement que la Sainte Vierge qu'elle invoquoit continuellement lui apparut, et la combla de ces consolations qui rendent la mort si douce. La joie extraordinaire qui paroissoit sensiblement sur son visage, montroit assez celle dont son cœur étoit plein. Enfin sur le soir du quatre de Juillet de l'an 1336 elle rendit son ame à son Créateur, à la soixante-cinquieme année de son âge.

On ne l'appeloit que la sainte Reine durant sa vie, et on ne l'appela pas autrement après sa mort. Le Roi son fils fit transporter son corps à Coïmbre avec une pompe royale : il fut inhumé dans l'Eglise du Monastere de Sainte-Claire comme elle l'avoit souhaité. Les graces qu'on recevoit par son intercession, rendirent bientôt son tombeau célebre. On y venoit par dévotion de toutes parts. Le Pape Leon X permit qu'on honorât publiquement sa mémoire dans le Diocese de Coïmbre, et le Pape Paul IV étendit cette permission pour tout le Portugal, l'an 1612, c'est-à-dire, 276 ans depuis la mort de la sainte Reine. Son corps fut trouvé tout entier enveloppé d'un drap de soie. On bâtit une magnifique Chapelle en son honneur, et l'on remit dans une grande châsse d'argent cette précieuse relique. La canonisation solemnelle de cette Sainte se fit par le Pape Urbain VIII le 25 de Mai de l'an 1635. Sa fête a été transférée du 4 de Juillet au 8, à cause de l'Octave des Saints Apôtres.

La messe de ce jour est à l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

CLEMENTISSIME, Deus, qui Beatam Elizabeth Reginam inter cæteras egregias dotes, bellici furoris sedandi prærogativâ decorasti : da nobis ejus intercessione, post mortalis vitæ, quam suppliciter petimus pacem, ad æterna gaudia pervenire : Per Dominum, etc.

O DIEU de miséricorde, qui entre les autres dons excellens que vous avez faits à sainte Elisabeth reine, l'avez favorisée de celui d'appaiser la fureur des guerres ; accordez-nous par son intercession, après la paix de cette vie mortelle que nous vous demandons très-humblement, la joie de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

MULIEREM fortem quis inveniet ! Procul et de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit. Reddet ei bonum et non malum, omnibus diebus, vitæ suæ. Quæsivit lanam, et linum, et operata est consilio manuum suarum. Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum. Et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis. Consideravit agrum, et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam. Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum. Gustavit, et vidit quia

QUI trouvera une femme forte ! Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouille ; elle lui rendra le bien et non le mal, pendant tous les jours de sa vie. Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle est comme le vaisseau d'un Marchand, qui apporte son pain de loin. Elle se leve lorsqu'il est encore nuit, elle a partagé le butin à ses domestiques, et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ, et l'a acheté ; elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ceint ses reins

bona est negociatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus. Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. Non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Stragulatam vestem fecit sibi : byssus et purpura indumentum ejus. Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum senatoribus terræ. Sindonem fecit, et vendidit ; et cingulum tradidit Chananæo. Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus, et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo : mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum : et laudent eam in portis opera ejus.

de force, elle a affermi son bras. Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté la main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des meubles de tapisseries ; elle se revêt de lin et de pourpre. Son mari sera illustré dans l'assemblée des Juges, lorsqu'il sera assis avec les Sénateurs de la terre. Elle a fait un linceuil et l'a vendu ; et elle a donné une ceinture au Cananéen. Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse ; et la loi de la clémence est sur sa langue. Elle considere les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfans se sont levés, et ont publié qu'elle étoit très-heureuse ; son mari s'est levé, et l'a louée. Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompeuse, et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des juges.

Quoique ce soit du Chapitre 31, *verset* 10 *du Livre des Proverbes que cette Épître soit tirée, l'Église*

l'appelle le Livre de la Sagesse ; parce que, comme on a dit ailleurs, on donne indifféremment ce titre à tous les Livres de Salomon, et même à celui de l'Ecclésiastique. Salomon, après avoir rapporté dans celui-ci les instructions qu'il avoit reçues de sa mere, lui consacre ici un Éloge le plus magnifique et le plus beau qui se lise d'aucune autre femme dans l'ancien Testament, et ce portrait peut servir de modele à toutes les femmes Chrétiennes.

RÉFLEXIONS.

Qui trouvera une femme forte ! Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte des extrémités du monde. C'est un trésor, dit le Sage, qu'une femme vertueuse ; elle est si rare qu'elle est sans prix. D'où peut venir cette rareté ? car rien n'est si commun que la dévotion parmi les femmes, il est vrai : mais rien n'est si ordinaire aux dévotes que de donner dans la fausse dévotion. Ce n'est pas toujours l'esprit de Dieu qu'on suit, c'est son propre génie. L'humeur, le naturel, l'inclination ont leur voix, et on les écoute. On consulte encore plus le goût que la raison. De là ces illusions, ces écarts, ces égaremens même en fait de dévotion, qui font grand tort à la piété chrétienne. L'une néglige les devoirs les plus essentiels de son état, sous le prétexte spécieux de bonnes œuvres. L'autre abandonne le soin d'une famille et d'un domestique, pour être plus long-temps aux pieds des Autels. Celle-ci se distingue par ses charités ; et celle-là par la multiplicité de ses prieres, tandis que les ouvriers ne sont pas payés, tandis que tout est en désordre dans la famille. Voulez-vous une juste idée d'une femme véritablement dévote, consultez le portrait qu'en fait le Saint-Esprit dans l'Epître de la Messe de ce jour.

Cette crainte du Seigneur, dit-il, qui est le

principe de la véritable sagesse, est comme la base de toutes ses belles qualités. Le cœur de son mari met sa confiance en elle. Elle a si bien su le gagner par sa douceur, par sa soumission, par ses belles manieres, qu'il lui remet le soin de toute la famille, sûr que par sa sagesse et son économie elle pourvoira à tout. Elle ne lui causera jamais aucun déplaisir; la vigilance sur toute sa maison, et l'application à y maintenir le bon ordre font son étude; et ayant toutes les bonnes qualités d'une parfaite Epouse, elle n'a aucun de ces défauts qui rendent les mariages malheureux. Humble sans affectation, modeste sans art, habillée selon sa condition, mais sans luxe, elle inspire de la vénération pour la vertu; sa douceur envers tout le monde, son égalité d'humeur, son affabilité, sa retenue la font admirer, et rendent la vertu aimable. Son exactitude à payer le salaire de ses domestiques, et à pourvoir à leurs besoins, n'est pas la moindre de ses qualités. Sa charité compatissante, sur-tout envers les malheureux, lui gagne le cœur de tous les pauvres. Loin de donner dans l'illusion, elle regarde comme son principal devoir le soin de sa famille et de son domestique; elle aime la retraite; et tout le temps qu'elle n'emploie pas à remplir les devoirs de son état, elle l'emploie à la priere, aux bonnes œuvres, ou au travail. Ce n'est pas là peut-être une dévotion qui soit aujourd'hui à la mode, et du goût de toutes les dévotes; c'est une dévotion cependant véritable, pure, et solide: toute autre dévotion est suspecte, et souvent même n'est qu'une pure illusion.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet ; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negociatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere, piscium congreganti. Quam, cùm, impleta esset, educentes, et secus littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis, ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideò omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Diciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : L'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront : Ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Du vide et du faux éclat des grandeurs humaines.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien qui donne plus dans les yeux que les grandeurs humaines, et rien qui ait moins de solidité : une place élevée se voit de loin ; elle est toujours dans un grand jour. C'est la région de l'éclat, de la magnificence, de l'abondance et du faste. Les honneurs, les plaisirs et toutes les commodités de la vie ne sont que pour les Grands. Tout plie devant eux, tout leur rit, tout les flatte. Cependant quoi de plus vide, quoi de plus mince, quoi de plus superficiel, que toutes ces passageres grandeurs ? ont-elles jamais pu contenter pleinement un cœur ? quel Grand du monde véritablement heureux ? s'en trouva-t-il jamais un seul, s'en trouvera-t-il jamais un dont le cœur soit plein, dont les désirs soient éteints, dont l'ambition soit satisfaite ? On a vu des Saints, et plusieurs qui se sont plaints amoureusement de l'excès des douceurs dont leur cœur étoit inondé, de cette abondance de contentement et de joie dont leur ame étoit comme enivrée. Quand trouvera-t-on un des heureux du siecle, un des grands du monde qui en dise autant, qui fasse une semblable plainte ? Hé, mon Dieu ! que nous sommes faciles à donner dans l'illusion, et à nous repaître de vaines apparences ! Le moindre brillant, la moindre superficie éclatante nous enchante. Nous sommes des enfans que le moindre éclat éblouit, et qui ne voient pas plus loin que l'écorce. Nulle de ces places si élevées qui ne soit exempte de brouillards, et souvent fort épais. Nulle qui ne

soit continuellement exposée aux vents et aux tempêtes. La tranquillité et le calme ne regnent guere que dans les vallons. Les lieux bas et obscurs sont seuls à l'abri des orages ; une médiocre fortune rend les gens plus tranquilles et plus contens quand elle est soutenue et anoblie par la probité. On a bien vu, et on le voit encore tous les jours, que les plus sages vont chercher la paix de l'ame et la véritable félicité dès cette vie, dans les cloîtres. Leur expérience leur fait bien goûter combien un état humble et religieux, combien une pauvreté volontaire a de charmes ; tandis que ceux qui montent plus haut qu'ils n'étoient nés, trouvent toujours les inquiétudes et les chagrins dans leur élévation. Mon Dieu, que ne puis-je goûter ce que vos véritables serviteurs expérimentent !

SECOND POINT.

Considérez que les Grands du monde ne sont heureux, à proprement parler, que dans l'idée et l'imagination des autres ; car ils ne le sont pas même dans leur imagination. Ce ne sont que ces équipages, ces dorures, ces fêtes tumultueuses qui disent qu'ils sont heureux ; mais le sont-ils ? Que sert en bonne foi à un homme que tout le monde le croie heureux, s'il ne l'est pas ? c'est le cœur qui le doit dire, et non pas l'opinion des étrangers. Si l'ame est dans les inquiétudes, dans le trouble, dans les chagrins, si le cœur est noyé dans l'amertume, que sert à son imaginaire félicité la splendeur qui l'environne et qui le contrefait. On peut dire, ce que peu de gens croient, et ce qui est vrai pourtant, que les grandes croix, les plus pesantes, les plus ameres, ne naissent que dans la région des plaisirs. Les plus brillantes dignités, le faste le plus somptueux, tous les trésors du monde ne sont pas capables d'adoucir les

douleurs de la goutte, ni le moindre mal de dents. Que doit-on penser de ces soins fatigans, de ces chagrins mortels, de ces inquiétudes ameres, de ces croix invisibles, qui sont inséparables de la condition de tous ceux qu'on regarde dans le monde comme heureux? Mais enfin, fût-on exempt par un privilege inoui, de ces miseres si communes, que reste-t-il après la mort de toutes ces éblouissantes grandeurs ! Qu'est-ce que d'être riche, d'être puissant, d'être grand durant une poignée de jours, et réduit en cendres après la mort, et si l'on meurt dans le péché, d'être durant toute l'éternité confondu avec tout ce qu'il y aura jamais eu d'infames et de scélérats, et condamnés avec eux dans l'Enfer à toutes sortes de supplices? Grandeurs humaines, que vous paroissez de petits objets au lit de la mort, et que vous êtes en effet peu de chose durant la vie ! Que les Saints ont été sages d'en faire si peu de cas ! Quel mépris n'en a pas fait sainte Elizabeth, même sur le trône : aussi avec quelle promptitude en descend-elle dès que le Roi a expiré. Quand est-ce que ces exemples feront impression sur ceux qui les méditent?

Que ce soit à cette heure même, Seigneur; et que votre grace me dessillant les yeux, me fasse bien comprendre que la véritable grandeur ne consiste qu'à vous servir avec fidélité, et à vous aimer sans réserve : vous servir, Seigneur, c'est régner.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum, et ecce universa vanitas. Eccl. 1.

Vanité des vanités, ô mon Dieu ! et je sens bien que tout n'est que vanité.

Averte oculos meos ne videant vanitatem; in via tua vivifica me. Psal. 118.

Détournez mes yeux de dessus tous les frivoles

et périssables biens de la terre, et faites-moi marcher avec courage dans la voie qui me conduit à vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Ou vous êtes né grand, et vous vous trouvez élevé au-dessus des autres; ou vous êtes dans un état moins brillant. Si vous êtes dans un état supérieur, et en place, ne vous laissez point éblouir; mais faites sans cesse des réflexions sur les désavantages de votre état, sur le peu de solidité de cette apparente grandeur, sur la briéveté et la caducité de votre fortune. Ne humez pas trop l'encens qu'on vous donne : ce n'est qu'une fumée qui entête, et qui par son peu de consistance, est une image assez naturelle du vide et du faux éclat de votre grandeur. Si vous êtes dans un rang inférieur, ne portez pas envie à la supériorité de place, de condition et de fortune. La félicité n'est pas le partage de ceux qu'on appelle les heureux du siecle. La pensée de la mort et de l'éternité est très-propre pour éteindre l'envie des petits, et pour détromper les grands.

2.° Ne vous contentez point de regarder les grandeurs humaines comme ces éclairs qui brillent, qui sont accompagnés de beaucoup de bruit, mais qui s'éteignent au moment même qu'ils se montrent. Demandez-vous souvent à vous-même, en lisant cette histoire, en voyant ces portraits, en admirant ces Palais, ces maisons de plaisance : Que sont devenus ces grands Princes, ces heureux du siecle, ces hommes si distingués par leur naissance, par leurs emplois, par leurs dignités? que leur reste-t-il de leur grandeur, de leur supériorité de génie, de leur magnificence, de toute leur somptuosité? Ils ont brillé, ils ont fait beaucoup de bruit, et ils ont passé : *Et solum superest sepulchrum.* Allez fouiller dans ce

peu de cendres ; quels vestiges de grandeur et de félicité ? et concluez qu'il n'y a que la sainteté qui soit un objet digne de l'ambition d'une âme chrétienne. La véritable grandeur est toute dans la sainteté. Faites cette méditation du moins une fois chaque semaine : bénissez Dieu tous les jours, si vous vivez dans l'obscurité. Regardez votre médiocrité de fortune, votre pauvreté même, vos adversités dans cette vie, comme la voie la plus sûre pour votre salut, et par conséquent comme un état heureux, pourvu que vous viviez dans l'innocence et dans la pratique de la vertu.

NEUVIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

C'EST un article de foi que ceux qui meurent en état de grace, sans avoir entiérement satisfait à Dieu, vont achever d'expier leur péchés en Purgatoire ; c'est-à-dire, qu'avant que d'entrer dans le Ciel, où rien de souillé n'entre, il faut indispensablement avoir expié par les souffrances, dans l'autre vie, les moindres fautes, et tout ce qu'on a dû à la justice Divine en celle-ci. C'est cette vérité si constante par l'Ecriture Sainte, par les Conciles, et par la Tradition, qui a porté l'Eglise, toujours gouvernée par le Saint-Esprit, de faire une priere particuliere pour les Morts à toutes les Messes : *Memento etiam Domine*, dit le Prêtre, *famulorum, famularumque tuarum qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis.* Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, qui nous ont précédé avec le signe de la foi, et qui dorment du sommeil de paix : *Ipsis, Domine*, ajoute le Prêtre, *et omnibus in Christo quiescentibus, locum*

refrigerii, lucis, et pacis, ut indulgeas deprecamur. Per Christum Dominum nostrum. Nous vous supplions, Seigneur, de leur accorder par votre miséricorde, à eux et à tous ceux qui reposent en Jesus-Christ, le lieu du rafraîchissement, de la lumiere et de la paix : Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur. De sorte qu'outre la priere particuliere qui se fait à la Messe pour ceux qu'on veut nommément recommander, l'Eglise recommande en général, tous les jours, tous ceux qui sont en Purgatoire. Cette bonne Mere demande pour ces ames souffrantes, à chaque Messe, le rafraîchissement, à cause des ardeurs du feu qu'elles souffrent ; la lumiere, à cause des ténebres où elles sont ; la paix, à cause des agitations qu'elles éprouvent. Cette priere pour les Morts au saint Sacrifice de la Messe, se trouve dans toutes les Liturgies les plus anciennes de l'Eglise Grecque, aussi-bien que de la Latine : elle est de Tradition Apostolique, comme il paroît par le témoignage de Tertullien dans le livre de la Couronne du Soldat, de saint Cyprien, Epître 66 ; de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Epiphane, de saint Chrisostome, de saint Ambroise, de saint Augustin, et de tous les autres saints Peres ; par le quatrieme Concile de Carthage, le second de Vaison, d'Orléans, de Brague, et par les Liturgies de tous les siecles.

Certainement quand on examine sans prévention le dogme Catholique sur la priere pour les Morts, on a de la peine à comprendre pourquoi tant d'esprits se sont révoltés contre un sentiment si ancien, si autorisé et si conforme aux lumieres de la raison, et aux sentimens même de la nature. Il semble que Dieu veuille par-là, et humilier notre présomption, en montrant à quel égarement elle nous mene, et affermir notre foi, en donnant lieu d'en approfondir successivement chaque point, et de les établir davantage. On peut dire

que c'est l'avantage que l'Eglise a tiré de toutes les hérésies dans tous les siecles.

L'Eglise observe aujourd'hui, par toute la terre, l'usage d'offrir le saint Sacrifice pour les Morts, comme elle l'observoit par-tout, du temps de saint Chrysostôme, qui le dit expressément dans la 69.e de ses Homélies ou Exhortations instructives au peuple d'Antioche : *Circa defunctos*, dit-il, *ne temerè lugeamus.* Ne pleurons pas les Morts témérairement et sans fruit. *Hos lugeamus :* Pleurons-les, j'y consens ; mais en même temps procurons-leur quelque soulagement. *Excogitemus eis aliquid solatii.* Comment et par quel moyen ? *Qualiter et quonam mòdo !* En priant Dieu pour eux, répond-il, et en faisant prier : *Orantes et alios precantes, ut pro eis deprecentur.* En faisant pour eux, tous les jours, des aumônes aux pauvres : *Pro eis pauperibus largientes continuè.* Voilà un moyen de procurer quelque consolation aux morts : *Habet hæc res aliquam consolationem.* Ce n'est pas sans raison, continue-t-il, que les Apôtres ont ordonné que dans le terrible et adorable Sacrifice, on priât Dieu pour les morts : *Non temerè ab Apostolis hæc sancita fuerunt ut in tremendis mysteriis defunctorum agatur commemoratio.* Ils savoient les grands avantages que les Morts tiroient du divin Sacrifice : *Sciunt enim illis inde multum contingere lucrum, utilitatem multam.* Car enfin les prieres du peuple se trouvant jointes aux puissantes supplications du Prêtre lorsqu'on offre le divin Sacrifice pour les Morts, Dieu pourroit-il ne pas exaucer nos prieres ? *Cùm enim totus constiterit populus, extensis manibus Sacerdotalis plenitudo, et tremendum proponatur sacrificium, quomodo Deum non exorabimus pro his deprecantes ?* Et que prétendez-vous quand vous priez le Prêtre d'offrir le saint Sacrifice pour un Mort, si ce n'est que l'ame du défunt entre dans le repos des Bienheureux, et trouve son Juge favorable ?

Quid orare Sacerdotes exhortaris ! nonne ut in requiem transeat defunctus, et propitium judicem habeat.

Saint Augustin, dans le discours 172 des paroles de l'Apôtre saint Paul, exhorte vivement les Fidelles à soulager par leurs prieres, par leurs aumônes, et singulierement par le Sacrifice de la Messe, les ames qui expient dans le Purgatoire les péchés véniels, pour lesquels elles n'avoient pas entierement satisfait la justice divine avant la mort.

Toutes ces pompes funebres, dit ce grand Saint, ces convois nombreux, ces magnifiques obseques, ces riches et superbes mausolées : *Vivorum sunt qualiacumque solatia, non adjutoria mortuorum*, sont une espece de consolation pour les Vivans, mais non pas un soulagement pour les Morts : *Orationibus verò sanctæ Ecclesiæ, et sacrificio salutari, et eleemosynis, quæ pro eorum spiritibus erogantur, non est dubitandum mortuos adjuvari.* Le vrai moyen de soulager ces ames souffrantes, c'est d'employer pour elles les prieres de l'Eglise, les aumônes et le divin et salutaire Sacrifice, par lequel il est sûr que les Morts sont soulagés dans leurs peines : *Ut cum eis misericordiùs agatur à Domino, quàm eorum peccata meruerunt.* C'est ce qui oblige le Seigneur à les traiter avec plus de douceur et de miséricorde que leurs péchés ne méritoient. C'est un usage établi dans toute l'Eglise, selon la tradition des Peres, continue ce saint Docteur, de prier pour ceux qui sont morts dans la communion du Corps et du Sang de Jesus-Christ, singulierement dans cet endroit du Sacrifice, où l'on fait commémoraison d'eux, et de spécifier que c'est pour eux que le divin Sacrifice est offert : *Hoc enim à Patribus traditum, universa observat Ecclesia, ut pro eis qui in Corporis et Sanguinis Christi communione defuncti sunt, cùm ad ipsum sacrificium loco suo commemorantur,*

oretur, ac pro illis quoque id offerri commemoretur. Et lorsque ces prieres pour les Morts sont accompagnées des œuvres de miséricorde, qui doute qu'elles ne soient d'un grand secours à ceux pour qui on les fait ? *Quis eis dubitet suffragari pro quibus orationes non Deo inaniter allegantur !* Il n'y a pas le moindre doute que tout cela ne serve aux Morts qui ont mérité durant leur vie de recevoir de pareils secours après leur mort ; car ne vous imaginez pas, ajoute ce Pere, que toutes les prieres qu'on dit, toutes les bonnes œuvres qu'on fait, tous les sacrifices qu'on offre pour les Morts, soient toujours appliqués à ceux pour qui on les offre : les grands du monde seroient les plus épargnés dans l'autre vie : plus comptables envers Dieu pour l'ordinaire, que bien des gens plus vertueux d'une condition et d'une fortune inférieure, ils seroient cependant toujours sûrs d'être plus doucement traités : *Non ergo mortuis nova merita comparantur, cùm pro eis boni aliquid operantur sui.* Ne croyez donc pas, conclut-il, que les Morts acquierent de nouveaux mérites par les bonnes œuvres et les prieres que leurs parens font pour eux : *Non enim actum est, nisi cùm hîc viverent, ut eos hæc aliquid adjuvarent cùm hîc vivere destitissent.* Veut-on que les prieres, et tout le bien qu'on fera pour nous après notre mort nous serve, vivons de telle sorte que nous méritions durant la vie que tous ces suffrages nous soient appliqués par le Seigneur après notre mort. Et après cela il se trouve des gens si prévenus et si aveuglés par l'erreur, qui osent avancer que les prieres pour les Morts sont une invention des derniers siecles !

La justice Divine exige que tout péché soit puni, mais avec quelque proportion ; en sorte que le châtiment d'une faute légere n'égale pas celui d'un grand crime. En supposant donc, comme on ne peut pas en disconvenir, qu'il y a certaines

offenses si peu grieves dans ceux qui meurent en état de grace, qu'elles ne sauroient mériter les supplices éternels, il faut aussi nécessairement convenir qu'il faut qu'il y ait des peines différentes de celles de l'Enfer en l'autre vie, pour ceux qui n'ont pas pleinement satisfait pour ces petits péchés. La mort ne prive pas la justice de Dieu de ses droits, ni sa miséricorde de ses graces à l'égard des ames qui lui sont cheres. Cependant elles ne sont plus en état de mériter par elles-mêmes ni l'adoucissement de ces peines, ni la grace de les abréger. Elles sont comme des prisonniers en fait de dettes, qui n'ayant pas de quoi satisfaire à leurs créanciers, s'adressent à leurs parens et à leurs amis pour trouver la somme. Le commerce qu'il y a entre tous les Fidelles unis par les liens de la charité sous le même Chef, oblige ces pauvres ames à implorer le secours de leurs amis et de leurs proches, pour trouver quelqu'un qui veuille satisfaire pour elles; détenues dans le Purgatoire comme dans une dure prison, elles sont dans une indigence extrême. Nous sommes riches, pour ainsi dire, par rapport à elles : nous avons de grands moyens, et nous ne manquons pas de ressource : prieres, aumônes, bonnes œuvres, Messes, jeûnes, indulgences, austérités : ce sont-là les fonds, pour ainsi dire, avec quoi nous pouvons procurer la liberté à ces pauvres ames. Quelle reconnoissance ne conservent pas pour leurs bienfaicteurs, pour leurs libérateurs, celles dont on a abrégé, ou du moins soulagé les peines. Peuvent-elles dans le Ciel, où la charité est dans toute sa perfection, oublier ce qu'elles doivent à des gens qui ont accéléré leur souverain bonheur en payant pour elles. Mais si ce Dieu si miséricordieux, si libéral, promet le Ciel à qui a donné un verre d'eau en son nom; ce divin Sauveur qui regarde ce qu'on fait aux plus petits de ses serviteurs

comme fait à lui-même, de quel œil regarde-t-il ces Messes, ces pénitences, ces prieres, toutes ces œuvres de miséricorde, faites en faveur de ces ames prédestinées qui lui sont si cheres, et qu'il est si aisé de délivrer ? est-il une œuvre de miséricorde plus méritoire que celle qui se fait en faveur des Morts ? est-il une dévotion plus solide et plus conforme à l'esprit et aux cœurs Chrétiens que la dévotion pour les ames du Purgatoire ?

Admirons en ce point de notre Religion, la sagesse infinie, et la providence merveilleuse de notre Dieu, qui voulant composer un seul corps de tous les Fidelles, a si bien su rendre perpétuelle la liaison qui doit être entre les membres de son Eglise, en réunissant en quelque sorte, par ce pieux commerce de charité, ceux qui vivent encore sur la terre, avec ceux que la mort semble avoir séparés. Par-là s'établit et se conserve une communication continuelle de bienfaits entre les Vivans et les Morts, également utile aux uns et aux autres, et qui les fait participer tous aux mérites de leur aimable Rédempteur. Nos prieres et nos bonnes œuvres délivrent les défunts des plus grands maux : et leurs intercessions nous procurent les plus grands biens : nous leur faisons part de nos biens, et ils s'empressent dans la gloire de nous faire part de leur bonheur ; et ainsi on peut dire que la charité, la tendresse et la reconnoissance se perpétuent parmi les enfans de Dieu, et ils se portent tous mutuellement à admirer, à bénir et à louer les infinies perfections du Pere Céleste.

La Messe est celle qu'on dit ordinairement pour les Defunts.

L'Oraison

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FIDELIUM, Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur : Qui vivis, etc.

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés ; afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'ils ont toujours souhaité : Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis : Audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui, qui in Domino moriuntur. A modò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

AU même temps : J'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent.

La plupart des anciens Peres et des premiers Commentateurs de l'Apocalypse ont expliqué tout ce Livre admirable du Jugement dernier. Les modernes, après les trois premiers chapitres qui regardent les Eglises particulieres de l'Asie, prétendent que les sept sceaux qui sont ouverts, marquent les sept âges de l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

J'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les Morts qui meurent dans le

Seigneur. Falloit-il une voix qui vînt du Ciel, pour nous dire qu'il n'y a d'heureux que ceux qui meurent dans le Seigneur? Falloit-il graver cet oracle sur le marbre et sur l'airain, avec des caracteres ineffaçables, de peur qu'on ne l'oubliât? Tout ne nous démontre-t-il pas une vérité que la raison dicte, qu'une expérience qui ne s'est jamais démentie autorise, et qui est un des principaux articles de notre foi? Tout la démontre cette vérité, nul qui se soit jamais inscrit en faux contre cet oracle: et cependant rien qui soit plus oublié, rien qui fasse moins d'impression sur les gens du monde. Quelle idée a-t-on de cette félicité? quel cas fait-on de ce bonheur? Mourir dans les bonnes graces du Seigneur, est-ce ce qu'on appelle faire fortune? en est-il cependant une autre à faire? Est-on heureux de vivre dans l'abondance et dans les plaisirs, et mourir dans les regrets, le trouble et les repentirs? Vivre dans l'éclat, dans les honneurs, dans la faveur du Prince, c'est être heureux; mais il faut avouer que ce bonheur est bien superficiel, qu'il est bien court, qu'il est accompagné de bien des déboires, d'inquiétudes et de chagrins. Sur cette mer orageuse, le Ciel est-il toujours serein? et tous les jours y sont-ils calmes? N'est-on point agité quand on est monté si haut? et ces premieres places sont-elles toujours fort tranquilles? Hélas! à peine est-on assis qu'il faut se retirer: nul grand, nul heureux du siecle dont le successeur, dont l'héritier ne soit peut-être déjà en vie. On ne fait dans le monde, à proprement parler, que préparer la place pour son successeur; on peut dire que tous nos biens sont substitués à nos héritiers: ce sont, pour ainsi dire, des fidéicommis universels; nous n'en avons l'usage, de ces biens, que jusqu'à un certain nombre de jours, au bout desquels nous les remettons à un autre. La mort nous dépouille de toutes ces brillantes marques de dignité; elle

anéantit tous nos titres et tous nos droits ; elle éteint tout cet éclat, toute cette fierté, tout ce lustre. La grandeur la plus majestueuse, la plus respectable, vient se briser au tombeau. Au lit de la mort, toute la plus florissante fortune, toute la félicité mondaine n'est plus qu'un songe : *Beati qui in Domino moriuntur.* Voulez-vous une véritable idée de félicité dans ce monde, c'est de mourir dans le Seigneur, c'est de mourir dans ses bonnes graces. Eût on été pauvre, disgracié, malheureux durant cette vie ; eût-on mené la vie la plus obscure : meurt-on dans la grace de Dieu, à cette mort, de cette mort naît une noblesse la plus auguste, une grandeur la plus respectable, une félicité éternelle, que le temps ne peut plus user, que les révolutions ne peuvent plus affoiblir, que Dieu lui-même ne sauroit plus troubler. La mort met les plus grands Princes à niveau des moindres de leurs sujets : la mort met les Saints au-dessus de tous les Monarques du monde : un vil esclave, un pauvre laboureur devient l'objet de leur vénération, tous les grands de la terre fléchissent le genou devant leurs portraits, respectent, honorent leurs reliques. O qu'il est vrai qu'il n'y a que ceux qui meurent dans le Seigneur qui soient heureux !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Liti-

En ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du

gabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam ; et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ? Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

Du désir de la mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le véritable désir de la mort ne peut être, à proprement parler, que l'effet d'un vif et ardent amour de Dieu, et le fruit le plus mûr de la vertu chrétienne ; c'est une sainte et douce inquiétude qu'on ressent d'être rappelé de son exil, pour aller dans sa chere patrie : c'est une innocente passion qui nous porte à vouloir être hors d'un pays ennemi, où il faut être éternellement en garde contre les surprises et les traits ; et où, quelque vigilance qu'on ait, quelque soin qu'on apporte, on ne passe guere de jour sans être blessé. C'est enfin un doux mouvement de l'ame vers son Dieu, qui est sa derniere fin, son souverain bien, sa souveraine félicité, son repos, sa joie pure et sans mélange.

Est-il fort surprenant qu'un voyageur souhaite ardemment d'arriver au terme de son voyage, et qu'un prisonnier désire d'être hors de sa prison ?

Est-il surprenant qu'on n'ait que du dégoût pour des fruits toujours verts et amers, d'un pays où l'on ne fait que passer, sujet à des orages continuels et à des frimats, et qui ne porte que des ronces qui piquent. Une ame qui connoît Dieu, qui aime Dieu, et qui fait réflexion aux miseres de cette vie, à la briéveté de ses jours, aux dangers du salut, et à tous les chagrins auxquels ceux avec qui nous vivons et nos propres passions nous exposent, peut-elle ne pas s'écrier avec saint Paul : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (a)? qui me délivrera de ce corps de mort? Peut-elle ne pas sentir ce penchant, cette forte inclination, ces désirs violens d'être déjà dans la Jérusalem céleste? peut-elle ne pas témoigner la passion qu'elle a d'être avec son Créateur, son Sauveur, et son divin Epoux, son Pere; et dire sans cesse avec le même Apôtre : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo :* Je souhaiterois fort de ne plus vivre, et d'être avec Jesus-Christ. Combien de Saints ont tenu le même langage? Ce n'étoit point l'ennui et le dégoût de la vie qui leur inspiroient ces vifs et pieux désirs : combien parmi eux qui avoient ces sentimens au milieu de la Cour et de l'abondance : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est* (b), s'écrioit le Roi David. Hélas, que mon exil est long, Seigneur! Je suis obligé de demeurer avec les habitans de Cédar : il y a long-temps que je languis dans cette terre étrangere. *Cum his qui oderunt pacem eram pacificus.* Je suis toujours environné d'ennemis, moi qui ai tant d'amour pour la paix : et c'est assez que je leur en témoigne le désir, pour les animer encore plus contre moi. Que cette vie, bon Dieu! a d'attraits pour qui a la foi! qu'elle est un grand exercice de patience!

(a) *Rom.* 7. (b) *Psal.* 119.

SECOND POINT.

Considérez qu'une ame véritablement chrétienne a trop de sujets de n'aimer pas cette vie, pour ne pas regarder avec complaisance la mort. Quand on pense à cette multitude de maux dont toute la terre est comme inondée; à ce nombre d'accidens fâcheux, de déplaisirs, d'infirmités dont toute la vie est abreuvée : à quelles tristes révolutions, à quelle amertume n'est-on pas sujet tant qu'on vit? Les pleurs naissent avec nous, et nos derniers soupirs sont toujours accompagnés de larmes. La solitude la plus sombre, les déserts les plus affreux ne sauroient nous mettre à l'abri des tentations et des dangers : tout est parsemé de ronces; à chaque pas quelque précipice. La vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle : il faut avoir sans cesse les armes à la main : c'est être vaincu que de faire seulement un jour de treve : *Foris gladius, intùs pavor.* Désolation au dehors, frayeurs au dedans, quel jour sans brouillards, quelle saison sans frimats, quel âge de la vie sans troubles, et quelle condition sans dangers? Dangers dans la ville, dangers dans la solitude, dangers par-tout. L'amertume est répandue jusques sur nos plaisirs : tout rend cette vie triste, ennuyeuse, dégoûtante. C'est ainsi ô mon Dieu! que vous avez voulu nous mettre dans l'heureuse nécessité de sentir l'amertume de notre exil, et de soupirer sans cesse après notre céleste patrie. Bon Dieu, qui peut nous plaire dans cette région de pleurs?

Quomodo cantabimus in terra aliena! Comment pourrions-nous nous réjouir, disoient autrefois ces vrais Israélites? comment pourrions-nous goûter et témoigner de la joie dans une terre étrangere? Assis sur le bord du fleuve de Babylone, image naturelle d'une vie qui s'écoule et

qui passe avec rapidité à chaque moment, nous ne pouvons que répandre des torrens de larmes au souvenir de Sion : *Illic sedimus et flevimus cùm recordaremur Sion* (a). Accablés d'ennui au milieu d'une région si dégoûtante, nous suspendons aux saules nos instrumens de musique, et nous nous abandonnons aux pleurs : *In medio ejus suspendimus organa nostra.* O qu'il est vrai qu'une ame animée d'une vive foi trouve peu de plaisirs sur la terre! qu'il est vrai que la vie a peu de douceurs à qui perd peu de vue sa fin dernière! qu'il est vrai que la mort est consolante à qui aime ardemment Dieu!

Donnez-là moi, Seigneur, cette foi vive, qui me fasse sentir un vrai dégoût de mon exil. Rendez-moi sans cesse présente à mon esprit cette derniere fin, qui me fasse passer mes jours dans l'amertume; embrasez mon cœur de votre amour, pour me faire souhaiter ardemment d'être avec vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est. Psal. 119.

Hélas, Seigneur, que mon exil est long, et qu'il y a long-temps que je languis dans cette terre étrangere!

Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. Rom. 7.

O que je souhaite ardemment de ne plus vivre, et d'être avec Jesus-Christ!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On a quelquefois, et assez souvent même dans le monde, des désirs de la mort, qui ne sont, à proprement parler, que l'effet du dépit,

(a) *Psal.* 136.

douce : assaisonnez tous les plaisirs de cette vie de cette pensée salutaire. Si nous avions une foi vive, nul de nous qui ne portât une sainte envie à ceux qui sont morts, et qui meurent dans le Seigneur : *Quàm sordet tellus dùm cælum aspicio*, disoit saint Ignace ! que la terre me déplaît quand je regarde le Ciel ! Ayez les mêmes sentimens et la même pratique.

DIXIEME JOUR.

LES SEPT FRERES MARTYRS, ET SAINTE FELICITÉ LEUR MERE.

LES éloges magnifiques que les Saints Peres ont fait de sainte Félicité, et les titres pompeux qu'ils lui donnent, font assez voir que ce n'étoit pas seulement une Dame Chrétienne des plus vertueuses, mais qu'elle étoit de grande qualité ; et que soit par sa naissance, soit par la noblesse et les emplois de son mari, elle étoit des plus distinguées dans Rome. Elle vivoit vers le milieu du deuxieme siecle, du temps des Empereurs Antonin et Marc-Aurele. Il est vraisemblable que son mari étoit Chrétien, puisqu'il étoit bien aise qu'elle fût Chrétienne, et qu'elle élevât ses enfans dans la foi et la crainte de Dieu.

Après la mort de son mari, qui arriva vers l'an 160, Félicité crut que Dieu n'avoit rompu les liens qui l'attachoient à un Epoux, que pour occuper lui seul tout son cœur. Elle renonça par vœu aux engagemens d'un second mariage : le veuvage lui parut un état très-propre à se sanctifier ; et renonçant au luxe, à la parure et à tout ce qui pouvoit avoir quelque air de mondanité, elle ne s'étudia plus qu'à ressembler au portrait que fait saint Paul d'une veuve Chrétienne. La

retraite eut d'abord pour elle de merveilleux attraits ; elle passoit une grande partie du jour et de la nuit en prieres ; et comme elle savoit bien qu'un de ses premiers devoirs étoit l'éducation de ses enfans et le soin de sa famille, elle en faisoit une de ses principales pratiques de dévotion. Elle avoit sept fils encore jeunes ; Janvier, Félix, Philippe, Silanus, Alexandre, Vital et Martial. Le soin qu'elle avoit pris de les élever de bonne heure dans la piété, ses instructions, ses exemples en firent bientôt de petits Saints.

Elle leur parloit sans cesse du faux brillant des honneurs et des biens périssables de cette vie, et les entretenoit souvent du bonheur dont jouissent les Saints dans le Ciel. Que vous seriez fortunés, mes enfans, leur disoit-elle, en leur racontant ce que souffroient tous les jours dans Rome et ailleurs tant d'illustres Martyrs, et que je serois bien la plus heureuse de toutes les meres, si je vous voyois quelque jour donner votre sang pour Jesus-Christ ! Les vœux qu'elle faisoit sans cesse pour eux, et ses paroles, avoient allumé dans le cœur de ces ames innocentes un si grand désir d'être Martyrs, qu'ils ne s'entretenoient eux-mêmes que du martyre. Pour moi, disoit Janvier, j'ai droit, comme l'aîné, de donner mon sang pour la foi devant tous vous autres. Pour être plus jeunes que vous, disoient Vital et Martial, nous n'en serons pas moins généreux ; et si le Tyran vouloit nous épargner, nous crierions si haut que nous sommes Chrétiens, que nous l'obligerions à ne nous pas refuser la couronne du martyre. Et nous, disoient les autres, croyez-vous que nous fussions muets ! nous crierons plus haut que vous, et nous saurions bien nous faire entendre. La vertueuse mere entendoit avec un plaisir indicible ce pieux défi de ses enfans, et ne cessoit de prier Dieu qu'il daignât les choisir tous pour ses victimes.

Ses vœux furent bientôt exaucés. La vie édifiante de sainte Félicité et de ses enfans, faisoit tant d'impression sur les cœurs, que non-seulement les Fidelles de Rome en étoient touchés et confirmés dans la foi, mais les Païens mêmes en étoient frappés ; et plusieurs persuadés qu'une Religion qui avoit des sectateurs si saints, ne pouvoit être que la véritable, renonçoient à leurs impies superstitions, et embrassoient le Christianisme. Les Prêtres des faux dieux en furent alarmés ; ils s'adresserent à l'Empereur Marc-Aurele, qui se trouvoit alors à Rome, et lui représenterent qu'il ne failoit plus attendre de secours des dieux, tant que Félicité et ses enfans les mépriseroient impunément, au milieu de la Capitale de l'Empire ; qu'il étoit de son intérêt et de son honneur d'empêcher que cette famille n'insultât pas plus long-temps à l'ancienne Religion des Romains ; et que pour appaiser la colere des dieux, ils le supplioient d'ordonner que cette Dame et ses enfans leur offrissent publiquement des sacrifices.

L'Empereur intimidé par ces remontrances, et zélé d'ailleurs pour ses superstitions, donna ordre que Félicité et ses enfans fussent arrêtés, et chargea Publius, alors Préfet de Rome, de leur faire promptement leur procès, s'ils refusoient d'obéir, et d'appaiser les dieux par leurs sacrifices. L'ancienne Noblesse de la Dame Chrétienne, sa réputation et ses rares qualités, porterent le Préfet à tenter toutes les voies pour la gagner et la réduire.

On ne peut dire quelle fut la joie de cette Héroïne Chrétienne et de ses enfans, quand on leur dit qu'ils étoient mandés par ordre du Prince. Félicité se rendit chez le Préfet, qui la reçut avec honneur, lui parla avec civilité, et lui déclara que la volonté de l'Empereur étoit d'élever aux premieres charges ses enfans, pourvu

qu'elle et eux sacrifiassent aux dieux de l'empire, sans quoi ils devoient s'attendre à être condamnés aux plus cruels tourmens. Seigneur, répond la Sainte d'un air modeste mais assuré, les supplices m'ébranleront aussi peu que les promesses; car l'Esprit-Saint qui habite en moi, peut aisément me rendre victorieuse de tous les efforts de l'Enfer. Toute ma confiance est en mon Dieu; et j'espere que pourvu que moi et mes enfans nous lui soyons fidelles, nous ne saurions être vaincus, ni par les caresses, ni par les tourmens. Publius étonné d'une telle réponse : Que je vous plains pauvre femme, lui dit-il, de regarder la mort avec complaisance; laissez vivre du moins vos enfans. Mes enfans, répond-elle, vivront éternellement, s'ils meurent pour une si bonne cause; et je les regarderois comme déjà morts, si pour vivre ils avoient la foiblesse de sacrifier à vos dieux.

Cette premiere conférence se passa chez le Préfet, sans aucune formalité de Justice. Mais le lendemain Publius ayant paru sur son Tribunal, dans la place de Mars, il fit comparoître la mere et les enfans, qui faisoient paroître la joie de leur cœur sur leur visage. Le Préfet touché de leur beauté, s'adressant à la mere : N'avez-vous pas pitié, lui dit-il, de cette tendre et brillante jeunesse? Venez, mes pauvres enfans, je veux vous rendre heureux. A ces mots, sainte Félicité prenant un ton de mere, et en même temps d'Héroïne Chrétienne : Dites que vous voulez les perdre sans ressource, lui répond-elle, en les rendant éternellement malheureux. Et se tournant ensuite vers ses enfans : Mes fils, leur dit-elle d'un ton ferme et gracieux, voici le jour de votre triomphe : levez les yeux vers le Ciel, et voyez Jesus-Christ qui présente à chacun de vous une couronne. Il a donné son sang pour votre salut, donnez hardiment le vôtre pour sa gloire;

ne craignez ni la mort, ni les supplices, rendez-vous dignes du martyre par votre constance; montrez-vous fidelles, et demeurez ermes jusqu'au dernier soupir dans la foi de J. C.

Le Préfet irrité de la hardiesse de la Sainte, commanda qu'on la soufflet*ât* rudement, en lui reprochant la liberté avec laquelle elle avoit osé exhorter ses enfans, en sa présence, à mépriser les ordres de l'Empereur. Faisant ensuite approcher ses enfans, et s'adressant à l'aîné : Soyez plus sage que votre mere, mon fils, lui dit-il, en obéissant à l'Empereur, sans quoi je vais vous faire déchirer à coups de fouet, et vous condamner aux plus cruels supplices. Ma mere est sage, répond Janvier, et je serois moi-même bien insensé, si par crainte de vos tourmens, je me procurois une mort éternelle. Est-ce sagesse de désobéir à mon Dieu, pour obéir à mon Prince? Je ne crains ni les fouets, ni tous les supplices, et j'espere que Dieu me fera la grace de lui être fidelle jusqu'à la mort. Le Juge, sur une réponse si assurée, ordonna qu'il f*ût* fustigé cruellement, puis mené en prison.

Le préfet crut que le second seroit et moins déterminé et plus docile; il entreprit de le séduire par un long raisonnement sur la chimérique puissance de ses dieux. Félix l'interrompant : Il ne faut avoir qu'une teinture de raison et de bon sens, lui dit-il, pour voir que tous vos dieux sont de pures fables. Sachez qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, et qu'il ne peut pas y en avoir davantage. Voilà ma croyance et celle de tous mes freres : tous vos tourmens ne seront jamais capables d'ébranler notre foi, ni d'affoiblir l'amour que nous avons pour notre Sauveur Jesus-Christ, pour la gloire duquel nous nous estimons heureux de donner notre vie. L'air et le ton avec lequel Félix fit cette réponse, étonna Publius; il ordonna qu'on le traitât comme son frere. Et ju-

geant par ceux-ci de la disposition des autres, il les envoya en prison, et ne retint auprès de lui que les deux plus jeunes, espérant que leur bas âge les rendroit plus foibles et moins résolus. Il les caressa, et essaya de les éblouir par de belles promesses, et de les effrayer par des menaces; mais il les trouva aussi-bien instruits et aussi résolus que les premiers. Ne croyez pas, lui dit Vital, que parce que je suis plus jeune que mes freres, je sois moins généreux qu'eux. Etes-vous las de vivre, repart le Juge? Non, Seigneur, répond le jeune homme; mais je suis prêt de mourir plutôt que de sacrifier aux Démons. Et qu'est-ce que les Démons, lui dit Publius? Ce sont tous vos dieux, répond Vital, à qui vous voudriez que j'offrisse des sacrifices; mais vous avez beau m'ôter la vie, je n'en ferai rien. Martial, le cadet de tous, fit paroître une hardiesse et une fermeté égale à celle de tous les autres: il ne craignoit rien tant que d'être épargné. Je suis Chrétien moi aussi, s'écrioit-il, et j'ai autant d'horreur de vos Idoles que mes freres; faites-moi mourir, je suis Chrétien. Publius ne put s'empêcher d'admirer une hardiesse et un courage si peu naturel dans un tel âge. Il fit mettre en prison les sept freres, et fut rendre compte de l'interrogatoire à l'Empereur: ce Prince en fut frappé, et ordonna qu'on les fît tous mourir sur l'heure. Cette heureuse nouvelle combla de joie tous les Martyrs; on les vit aller au lieu du supplice, comme au lieu de triomphe. Janvier fut fouetté avec des escourgées de plomb, et expira sous les coups: Félix et Philippe furent assommés à coups de bâton: Silanus fut précipité: Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. Sainte Félicité leur mere eut le même sort, et fut décapitée la derniere: elle avoit eu autant d'appréhension de laisser ses enfans dans le monde après elle, que les parens charnels, dit saint

Grégoire, en ont de survivre à leurs enfans. Outre la gloire de son martyre particulier, ajoute ce grand Pape, dans l'Homélie qu'il a faite à son honneur, on peut dire qu'elle a souffert tous les supplices de ses enfans, et qu'elle a été huit fois Martyre.

L'Eglise honore aujourd'hui d'un culte commun avec sainte Félicité, deux Vierges Romaines, sainte Rufine et sainte Seconde, toutes deux filles d'Astere et d'Aurélie, de grande qualité, et toutes deux Martyres. Elevées avec soin dans la religion Chrétienne, elles se distinguoient dans Rome par leur piété et par leur zele pour la Religion, lorsqu'elles furent fiancées à deux Gentilshommes Romains, Armentaire et Verin, qui faisoient aussi profession du Christianisme. Mais la persécution s'étant allumée sous l'Empereur Valérien, nos deux jeunes Gentilshommes apostasierent. Rufine et Seconde en eurent tant d'horreur, qu'elles résolurent de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ, et firent vœu de virginité perpétuelle. Les deux Apostats l'ayant su, ils dénoncerent les deux sœurs, comme Chrétiennes, à Donatus Préfet de Rome. Celui-ci les fit arrêter, et n'oublia rien pour ébranler leur foi et leur constance : il leur répresenta qu'il étoit indigne que des filles de qualité donnassent dans les rêveries d'une Religion qui n'étoit propre qu'à faire des Esclaves. A quoi Rufine prenant la parole : Permettez-moi, Seigneur, lui-dit-elle, de vous dire que vous connoissez peu notre Religion : elle seule nous procure une sainte liberté, en nous délivrant de la servitude de nos passions, et nous procurant une éternité bienheureuse. Le Préfet désespérant de la vaincre par ses longs raisonnemens, fit venir sa sœur, et fit battre cruellement Rufine en présence de Seconde. Celle-ci, loin d'être intimidée par cette cruauté : D'où

vient, Seigneur lui dit-elle, que tandis que vous honorez si fort ma sœur, vous ne me donnez point de part à sa gloire ? A ce que je vois, répond le Juge, vous êtes aussi folle que votre sœur. Nous ne sommes pas folles, repart Seconde, mais nous sommes Chrétiennes ; et puisque nous avons toutes deux le même titre, il est juste que nous ayons toutes deux le même bonheur de souffrir pour Jesus-Christ. Quel bonheur, s'écrie le Préfet, de souffrir et de perdre la vie ? Très-grand, repart la Sainte ; car autant de tourmens, autant de couronnes ; et ce que vous appelez perdre la vie, c'est la source d'une éternelle félicité. Le Préfet s'appercevant que le peuple étoit touché de ce spectacle, ordonna que les deux sœurs fussent décapitées ; ce qui arriva le 10 de Juillet, le même jour que le martyre de sainte Félicité et de ses enfans, mais non pas la même année ; car ceux-ci reçurent la couronne du Martyre vers l'an 164, et celles-là vers l'an 257.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces dix saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui gloriosos Martyres fortes in sua confessione cognovimus, pios apud te in nostra intercessione sentiamus. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, qu'en célébrant la constance de ces glorieux Martyrs, dans leur confession de foi, nous sentions les effets de leur pieuse intercession. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

MULIEREM fortem quis inveniet ! Procul et de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit. Reddet ei bonum et non malum, omnibus diebus vitæ suæ. Quæsivit lanam, et linum, et operata est consilio manuum suarum. Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum. Et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis. Consideravit agrum, et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam. Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum. Gustavit, et vidit quia bona est negociatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus. Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. Non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Stragulatam vestem fecit sibi : byssus et purpura indumentum ejus. Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum senatoribus terræ. Sindo-

QUI trouvera une femme forte ! Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrêmité du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouille ; elle lui rendra le bien, non le mal, pendant tous les jours de sa vie. Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle est comme le vaisseau d'un Marchand, qui apporte son pain de loin. Elle se leve lorsqu'il est encore nuit ; elle a partagé le butin à ses domestiques, et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ, et l'a acheté ; elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté la main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des meubles de tapisseries ; elle se revêt de lin et de pourpre.

nem fecit, et vendidit; et cingulum tradidit Chananæo. Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias; tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo: mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum: et laudent eam in portis opera ejus.

Son mari sera illustre dans l'assemblée des Juges, lorsqu'il sera assis avec les Sénateurs de la terre. Elle a fait un linceul et l'a vendu; et elle a donné une ceinture au Cananéen. Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur sa langue. Elle considere les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfans se sont levés, et ont publié qu'elle étoit très-heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée. Beaucoup de filles ont amassé des richesses; mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompeuse, et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des Juges.

On a déjà dit ailleurs que cette Epître est tirée des Proverbes de Salomon, qui sont sans contredit le plus beau et le plus important de ses ouvrages; c'est comme la quintessence, dit un Auteur moderne, de cette sagesse toute divine, qui l'éclaira, et qui lui donna de si belles connoissances de la vertu Chrétienne, qui seule donne et est elle-même la véritable sagesse. Le mot de Proverbes signifie non-seulement Sentences et maximes; mais encore Paraboles et Enigmes, qui étoient si fort d'usage du temps de Salomon, et qui faisoient l'étude de ces premiers Sages.

RÉFLEXIONS.

Ses enfans se sont levés, et l'ont comblée de bénédictions. Rien ne prouve mieux le mérite d'une

mere, rien ne fait plus son éloge que les bénédictions que lui donnent ces enfans. Cette reconnoissance est le fruit de l'education qu'ils ont reçue : qu'elle est rare aujourd'hui cette reconnoissance ! Mais aussi, trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de ces meres vertueuses qui se fassent un devoir essentiel de donner une sainte éducation à leurs enfans ? Hélas, à peine sont-ils nés, qu'on les dépayse ! nourris et élevés loin de la maison paternelle, ils ne regardent leurs parens que comme des étrangers ; et pourroient-ils en avoir une autre idée ? On peut dire que la nature dans les enfans devient muette, pour ne lui avoir pas appris à parler ; et l'amour des parens peut-il être fort vif envers des enfans qu'on ignore presque s'ils sont en vie ? Et l'on s'étonne que les enfans soient si ingrats ; et l'on est surpris que les plus grands chagrins des parens viennent de leur famille ! Qui inspireroit à des enfans cette respectueuse docilité, cette affectueuse soumission, cette tendresse vive pour un pere, pour une mere qu'ils ne voient presque jamais ? Un jeune enfant n'a de l'inclination et de l'amour que pour une nourrice qu'il regarde comme sa mere : il ne sait pas qui sont ses parens, on le lui apprend, on le lui dit. Mais quelle est l'éducation qu'on donne aujourd'hui aux enfans ? Hélas ! celle qu'a une gouvernante, un précepteur, dont on ne connoît ni les mœurs, ni le naturel, ni le génie : gens très-souvent d'un très-petit génie et de mauvaise mœurs. Et voilà qui sont ceux sur qui on se repose pour le devoir le plus essentiel qu'ayent les parens, qui est l'éducation Chrétienne de leurs enfans. Mais seroient-ils eux-mêmes, ces parens, d'assez habiles maîtres pour leur donner une éducation fort Chrétienne ? Les enfans copient plus aisément ce qu'ils voient, qu'ils ne retiennent ce qu'on leur dit. Un pere emporté corrigera-t-il toujours fort efficacement les fougues et

les saillies impétueuses d'un fils mal né ? Une mere joueuse, coquette, ou qui est toute au-dehors, inspirera-t-elle à sa fille l'horreur de la coquetterie et du jeu? lui inspirera-t-elle l'amour de la retraite ? Les enfans, pour ainsi dire, imposent aux parens un nouveau devoir d'être sur tout exemplaires. Nul défaut en famille qui ne soit scandale; les vices des parens sont plus modeles que leurs vertus. Le salut des peres et des meres est attaché, pour ainsi dire, à celui de leurs enfans : ils sont responsables de tous les péchés dont le défaut d'éducation est la source. D'où viennent ces déréglemens affreux de la jeunesse, ce peu de religion, cette licence des mœurs, cet excès d'impiété, ce scandaleux libertinage ? N'attribuons pas ces torrens d'iniquité, ces désordres à l'impétuosité effrénée de l'âge, ni au bouillonnement du sang : la cause la plus naturelle et la plus ordinaire, c'est le manque d'éducation ; et n'attribuons pas non plus à d'autres causes ces révoltes domestiques, ces mépris outrageans de l'autorité paternelle, ces désobéissances effrontées, ces ingratitudes sanglantes des enfans. Quel compte à rendre à Dieu de cette négligence d'éducation ! Tel homme paroît fort réglé dans sa conduite, qui sera peut-être réprouvé, parce qu'il a des enfans méchans et mal élevés.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 12.

In illo tempore : Loquente Jesu ad turbas, ecce mater ejus et fratres stabant foris, quærentes loqui ei. Dixit autem ei quidam : Ecce mater tua,

En ce temps-là : Jesus parlant à ce qu'il y avoit-là de gens, voilà que sa mere et ses freres qui étoient dehors, demanderent à lui parler. Quelqu'un lui dit : Voilà

et fratres tui foris stant quærentes te. At ipse respondens dicenti sibi, ait: Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei! Et extendens manum in Discipulos suos, dixit: Ecce mater mea, et fratres mei. Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in Cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.

votre mere et vos freres là-dehors qui vous cherchent. Mais il répondit à celui qui lui parloit: Qui est ma mere, et qui sont mes freres? Et avançant la main vers ses Disciples, il dit: Voici ma mere et mes freres. Car quiconque fera la volonté de mon Pere, qui est au Ciel, c'est celui-là qui est mon frere, ma sœur, et ma mere.

MÉDITATION.

Que notre vertu consiste principalement à faire en tout la volonté de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a de véritable vertu, à proprement parler, que dans le Christianisme, et qu'il n'y a de vertu Chrétienne que par rapport à la conformité avec la volonté de Dieu. Toute action qui paroît vertueuse, si elle manque de cette qualité, n'est qu'une vertu matérielle; elle n'a que l'apparence, que le nom, et non pas le mérite de la vertu. Œuvres de charité, aumônes, actes d'humilité, exercices de mortification, effets du zele, tout cela impose; mais si tout cela n'est pas ce que Dieu veut, ce que Dieu demande de la personne, tout cela n'est que le masque de la vertu: *Quare jejunavimus, et non aspexisti!* Pourquoi avons-nous jeûné, dira-t-on, sans que vous nous ayez regardés? *Quare humiliavimus animas nostras, et nescisti!* Pourquoi avons-nous humilié nos ames, sans que vous vous en soyez mis en peine? C'est parce que votre propre volonté se trouve au jour de votre jeûne;

Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra. Mon Dieu, que cet oracle du Prophete est une belle leçon à bien des gens qui ne suivent que leur activité naturelle, et ne consultent que leur inclination dans la pratique des bonnes œuvres et dans leur prétendue dévotion! *Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le Royaume des Cieux*, dit le Sauveur du monde : *Mais celui qui fait la volonté de mon Pere Céleste, celui-là entrera dans le Royaume des Cieux :* c'est Jesus-Christ qui parle. Faut-il un témoignage plus clair, plus décisif pour guérir l'illusion ? C'est le défaut ordinaire de bien des personnes dévotes, qui ne trouvent du goût dans la dévotion, qu'autant qu'elles suivent leur naturel et leur génie. Ce n'est plus que sécheresse, que dégoût, dès qu'on désapprouve ce qu'elles souhaitent. Leur propre volonté est le grand mobile de leurs bonnes œuvres, et comme l'ame de leurs pratiques de piété : c'est les chagriner que de les contredire. Leur zele brille ; mais si leur zele ne reçoit son activité que de leur volonté propre, quelle vertu, quel mérite dans toutes leurs merveilles, dans tous leurs travaux ! *Beaucoup de gens me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre Nom ! N'avons-nous pas chassé les Demons en votre Nom ! N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre Nom ! Et alors je leur dirai ouvertement*, dit Jesus-Christ, *Je ne vous ai jamais connus, vous qui faites des œuvres d'iniquité.* Et voilà comme le Fils de Dieu caractérise le prétendu bien que la propre volonté enfante. Mon Dieu, que cette erreur est répandue parmi les gens même qui font profession d'une plus grande dépendance ! On ne veut faire que ce que Dieu veut ; mais, bien entendu que ce que Dieu veut ne sera jamais que ce qui nous plaît. Quelle illusion plus pernicieuse et plus grossiere !

SECOND POINT.

Considérez le vrai sens et la force de ces paroles de l'Evangile : *Quiconque fera la volonté de mon Pere qui est au Ciel, c'est celui-là qui est mon frere, ma sœur, et ma mere.* Sans cette vertu distinctive, Jesus-Christ ne nous connoît point; sans cette marque il n'y a nulle vertu. Pourvu que je fasse la volonté de Dieu dans ce que je fais, quoi que je fasse, je ne puis manquer de lui plaire. Voilà tout le secret pour arriver à la plus éminente sainteté. Mon Dieu, que cette vérité est consolante! Que je sois dans l'éclat, ou dans l'obscurité; que je vive dans la prospérité, ou dans la disette; que je sois malade, ou en santé; que Dieu me mette dans l'emploi, ou qu'il me laisse comme un serviteur inutile : si je suis où Dieu me veut, si je fais ce qu'il veut, si je me comporte comme il le veut, je ne puis rien faire de mieux, je n'ai rien à désirer pour mon salut. J'ai la consolation de savoir que quelque mince, quelque vil que soit ce que je fais, dès-là que c'est Dieu qui veut que je le fasse, cette action mince et de nul éclat devient pour moi une action de haute vertu, à laquelle Dieu attache une récompense éternelle, pourvu que je le fasse dans les dispositions où je dois être, pour mériter. Qu'on ne s'imagine pas que pour être Saint il faut faire des choses extraordinaires : on se trompe; il faut faire ce que Dieu veut, quand il le veut, et comme il le veut pour être Saint. Est-on infirme et dans l'impuissance d'agir, Dieu le veut: voilà un fond de consolation et de mérite. La santé vous seroit nuisible, et l'action vous perdroit. Vous êtes dans l'adversité et dans l'indigence; Dieu le veut : la prospérité seroit la source de votre malheur, et vous vous damneriez dans l'abondance. C'est Dieu qui vous a mis dans

cette voie ; vous devez être tranquille : vous pouvez bien vous arrêter, et par-là n'arriver pas au terme ; mais pourvu que vous marchiez sans cesse, vous ne sauriez vous égarer. On peut dire que la soumission et la conformité à la volonté de Dieu, caractérisent tous les Saints. Quelle erreur pour ces prétendus dévots qui, sous le spécieux prétexte de zele, de bonnes œuvres, de dévotion, ne font jamais que ce qui leur plaît ! Esclaves de leur propre volonté, ils n'ont point d'autre guide ; et aveuglés par l'illusion, ils prennent pour l'effet de l'onction de la grace, la satisfaction qu'ils ressentent de faire toujours leur propre volonté. Mon Dieu, que cette illusion volontaire causera de regrets et de troubles à l'heure de la mort !

Ne permettez pas, Seigneur, que je les aye ces regrets, et faites que votre volonté soit désormais la regle de la mienne ; que je ne veuille jamais que ce que vous voulez.

Aspirations dévotes durant le jour.

Fiat voluntas tua, sicut in Cælo et in terra. Matth. 6.

Que votre volonté, Seigneur, se fasse sur la terre comme dans le Ciel.

Pater, non quod ego volo, sed quod tu. Marc. 15.

Pere céleste, que je ne fasse jamais ce que je veux, mais ce que vous voulez.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NOUS sommes tous des serviteurs du Pere de famille ; mais nous ne sommes à son service que pour faire tout ce qu'il lui plaît. Garderoit-on long-temps un domestique qui ne voudroit faire que sa propre volonté, fût-il laborieux, adroit, fidelle ? on veut un serviteur docile. On ne compte

compte pour rien tout ce qu'on fait contre l'ordre du maître. Concluez donc, que toute la vertu, tout le mérite consiste à faire la volonté de Dieu. N'en ayez jamais point d'autre; que ce soin soit votre principale dévotion; ne veuillez jamais que ce que Dieu veut; ne demandez jamais rien à Dieu que vous n'ajoutiez ces belles paroles du Sauveur du monde : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu* (a). Qu'il en soit néanmoins non comme je le veux, mais comme vous le voulez. Ayez cette douce consolation dans tout ce que vous faites, de pouvoir dire : Je fais ce que Dieu veut; et souvenez-vous que notre propre volonté c'est ce ver qui ronge, qui desseche, et fait mourir le lierre sous lequel Jonas reposoit (*b*). Défiez-vous de vous-même, de tout ce que vous faites qui est de votre choix, et à quoi vous avez eu part : ne prenez pas le change, il est bien triste de ne s'appercevoir de l'illusion qu'à la mort.

2.° On ne sauroit donner une pratique de piété sur ce point plus utile, que de conseiller à tout le monde de dire chaque jour la priere suivante : elle est tirée du livre admirable de l'Imitation de Jesus-Christ, liv. III, chap. 15.

Domine tu scis qualiter melius est. Fiat hoc vel illud, sicut volueris. Da quod vis, et quantùm vis, et quando vis. Fac mecum sicut scis, et sicut tibi magis placuerit, et major honor tuus fuerit. Pone me ubi vis, et liberè age mecum in omnibus. In manu tua sum, gyra, et reversa me per circuitum. En servus tuus ego, paratus ad omnia : quoniam non desidero mihi vivere, sed tibi : utinam dignè et perfectè ! Da mihi hoc semper desiderare, et velle quod tibi magis acceptum est, et cariùs placet. Tua voluntas, mea sit; et mea voluntas tuam semper sequatur, et optimè ei concordet. Sit mihi unum velle et nolle tecum; nec aliud posse, velle aut nolle, nisi quod tu vis et nolis.

(a) *Matth.* 39. (b) *Jon.* 4.

Vous savez, Seigneur, ce qui est le plus à propos, que ceci ou cela se fasse, de la maniere que vous le voulez. Donnez-moi ce qu'il vous plaira, donnez-le-moi quand il vous plaira, et mesurez-le-moi quand il vous plaira. Faites de moi tout ce que vous désirerez pour votre gloire. Mettez-moi où vous voudrez, et disposez librement de moi en toutes choses. Tournez-moi en toutes manieres, car tout ce que j'ai est entre vos mains. Voici votre serviteur, qui est prêt à tout, qui désormais ne veut plus vivre pour lui-même, mais pour vous. Montrez-lui seulement à vivre avec toute la perfection que vous souhaitez. Ne permettez pas que je désire jamais autre chose que ce qui vous est le plus agréable. Faites que je veuille ce que vous voulez, que j'aime ce que vous aimez, que ma volonté soit conforme en tout à la vôtre, et que je puisse vouloir ou ne pas vouloir, que ce que vous voulez ou ne voulez pas. Ainsi soit-il.

ONZIEME JOUR.

SAINT PIE, PAPE ET MARTYR.

VERS le milieu du second siecle, le Pape saint Hygin ayant glorieusement terminé sa vie par la couronne du martyre, sous l'Empire d'Antonin surnommé le Débonnaire, le Saint Siege vaqua trois jours, que les Fidelles qui étoient déjà en fort grand nombre à Rome passerent en jeûnes et en prieres, pour obtenir de Dieu un Pape qui eût toutes les qualités propres pour gouverner l'Eglise avec toute la sainteté, la force et la sagesse nécessaire dans un temps où la persécution par les Empereurs Païens ne sembloit être suspendue

que pour laisser aux Hérétiques la liberté de déchirer l'Eglise avec plus de rage et d'impiété. Les vœux des Fidelles furent exaucés : après trois jours on élut tout d'une voix saint Pie, premier de ce nom, dont la sainteté et le mérite brilloient depuis long-temps dans l'Eglise. Il étoit fils de Rufin, natif de la ville d'Aquilée, d'où après avoir été élevé avec soin dans la piété chrétienne, il étoit venu à Rome pour se perfectionner dans toutes les sciences, et singuliérement dans celle de la Religion et du salut.

Les progrès merveilleux qu'il y fit, le firent admettre parmi les Chanoines Réguliers. C'étoient des Ecclésiastiques d'une vie innocente et exemplaire, qui vivoient en communauté et en vrai Religieux, et qui avoient fait des vœux pour observer certaines Regles. Notre Saint en devint bientôt l'admiration et le modele : sa piété, sa charité envers les pauvres, son zele vif et ardent pour la Religion le distinguerent si fort, et le rendirent si recommandable dans le Clergé, que plusieurs ont cru que le Pape Hygin l'avoit élevé à l'Episcopat, et avoit partagé, pour ainsi dire, avec lui la sollicitude Pastorale de toute l'Eglise. Devenu après la mort de saint Hygin le Pasteur universel, il ne pensa plus qu'au bien du troupeau : tous ses soins, toute son attention furent d'abord de conserver dans toute sa pureté le sacré dépôt de la foi dont il étoit chargé ; de réunir toujours plus les Eglises particulieres par les liens de la charité et de la tradition, et de prévenir tout ce qui pouvoit porter au schisme.

Les Juifs avoient toujours été fort religieux à célébrer la Pâque le quatorzieme jour de la Lune d'après l'équinoxe du Printemps. C'étoit une Fête la plus solemnelle qui se célébrât chez les Juifs, en mémoire de leur délivrance de la captivité d'Egypte. Le mot de Pâques signifie passage, ce qui s'entend du passage de la Mer Rouge, et de

celui de l'Ange exterminateur, lequel voyant du sang sur la porte des Israélites, passa sans leur faire aucun mal, et tua au contraire tous les premiers-nés des Egyptiens. Ce n'étoit là que des figures de la rédemption des hommes, par le Sang du Sauveur du monde et de la Pâque des Chrétiens, qui est en Jesus-Christ notre Agneau Pascal qui a été immolé. Les Apôtres instruits par Jesus-Christ, fixerent la Pâque des Chrétiens au premier Dimanche qui suit la pleine Lune de Mars, en mémoire de la Résurrection du Sauveur. Cependant, comme les Juifs convertis à la foi avoient toujours un secret penchant à retenir le plus qu'ils pouvoient des cérémonies Judaïques, plusieurs ne célébroient la Pâque en Orient que le quatorzieme de la Lune. Saint Pie ne se vit pas plutôt élevé sur la Chaire de saint Pierre, qu'il fit un Décret par lequel il ordonna que toutes les Eglises du monde se conformeroient à la tradition Apostolique, observée de tout temps par l'Eglise Romaine, touchant la célébration de la Pâque, pour ne pas concourir avec les Juifs, ce qui fut confirmé depuis par plusieurs Conciles.

La paix dont jouissoit l'Eglise sous un Empereur qui avoit comme suspendu toutes persécutions, donna lieu à la foi de faire de merveilleux progrès, et au saint Pape de faire de sages réglemens pour rétablir par-tout la discipline Ecclésiastique. Il défendit, sous de grieves peines, que les biens d'Eglise ne fussent employés en des usagas profanes, ou aliénés, et qu'on ne rejetât ni Juifs ni Gentils qui se présentoient pour embrasser le Christianisme. Pénétré et plein de Religion, il imposa de séveres peines aux Prêtres qui offriroient négligemment le Divin Service et Sacrifice, et qui auroient laissé répandre sur l'Autel quelques gouttes du précieux Sang de Jesus-Christ. S'il en est tombé jusqu'à terre, dit-il, qu'ils fassent pénitence quarante jours : s'il ne

s'en est répandu que sur le corporal, qu'ils soient trois jours en pénitence : il en ordonne quatre s'il a percé jusqu'à la premiere nappe, neuf s'il a percé jusqu'à la seconde, et vingt s'il a pénétré jusqu'à la troisieme nappe de l'Autel. Quelque part qu'il en tombe, qu'on seche, ajoute-t-il, tout ce qui en aura été arrosé ; et si cela ne se peut, qu'on le lave avec soin, ou qu'on le racle ; qu'on brûle ensuite tout ce qui aura été raclé ou lavé, et qu'on jette les cendres dans la Piscine. Ce détail de discipline montre son zele pour la Religion, et sa piété pour l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. Il ordonne que les Vierges consacrées à Dieu ne feroient profession qu'à l'âge de vingt-cinq ans ; et l'on peut dire que rien n'échappa à sa sollicitude Pastorale.

Le nombre des Chrétiens dans Rome croissant tous les jours par le zele et les travaux du saint Pontife, il consacra les Thermes Novatiennes, en l'honneur de sainte Pudentiane, à la priere de sainte Praxede sa sœur : il enrichit cette nouvelle Eglise de riches présens, et y dit plusieurs fois la Messe. « Je ne sais si vous vous souvenez, » dit-il écrivant à saint Just Evêque de Vienne, » qu'avant votre départ de Rome, notre sœur » Euprepie fit un don de sa maison à l'Eglise : » nous nous y assemblons présentement avec les » Pauvres de Jesus-Christ ; c'est ainsi qu'il ap- » pelle les Prêtres et le Clergé, et nous y disons » la Messe : *Ubi nunc cum pauperibus nostris com-* » *morantes Missas aginus.* Au reste, ajoute-t-il, » je souhaite fort d'apprendre de vous ce qui s'est » passé depuis votre arrivée à Vienne, et si vous » y avez prêché l'Evangile avec succès. » Cette Lettre est de l'an 166.

« J'ai appris avec une joie indicible, dit-il dans la seconde Lettre au même Saint, par la Lettre des Martyrs qu'Attale m'a apportée, la glorieuse victoire qu'ont remportée sur tout

» l'Enfer ces Héros Chrétiens, et avec quel cou-
» rage notre cher Confrere Verus a triomphé des
» ennemis de Jesus-Christ, en donnant son sang
» pour sa gloire. Vous avez succédé à cet illus-
» tre Martyr dans son Siege Episcopal, soyez
» l'héritier de ses vertus, et n'oubliez rien pour
» remplir dignement un si saint et si sacré Minis-
» tere. Ayez soin des corps des Martyrs, comme
» les Apôtres eurent soin de celui de S. Etienne.
» Visitez souvent les saints Confesseurs qui sont
» dans les prisons, confirmez-les toujours plus
» dans la foi, et encouragez-les par vos paroles et
» par vos exemples. Il faut que les Prêtres et les
» Diacres vous honorent plus comme le Ministre
» de Jesus-Christ que comme leur Supérieur. Au
» reste, Dieu m'a fait connoître que ma fin est
» proche, je vous prie de ne me pas oublier au
» saint Autel. » Ces Lettres se trouvent avec ses Décrets dans le recueil des Conciles.

Durant le Pontificat de saint Pie, l'Eglise fut attaquée par plusieurs Hérétiques, que ce saint Pontife poursuivit et foudroya avec une force et une vigueur vraiment Apostolique, en quoi il eut la joie de se voir puissamment secondé par saint Justin le Philosophe, qui avoit formé dans Rome, avec l'agrément du Saint Pape, une école de Piété, et qui composa en ce même temps sa célebre Apologie pour les Chrétiens, laquelle confondit et fit taire les Idolâtres. Celui des ennemis de l'Eglise qui semble avoir excité le plus la vigilance du saint Pasteur, est l'Hérésiarque Valentin, qui se trouvoit alors à Rome, et qui y faisoit de grands progrès par ses grands talens. Il avoit un esprit vif, plein de feu, et fort poli, des manieres aisées et engageantes, une éloquence qui enlevoit, et sur-tout une affectation de réforme et de piété qui imposoit au peuple. Saint Pie découvrit aisément la malice et le poison de tous ces artifices, et les impies

extravagances de cet imposteur. Il le foudroya de tous les anathemes de l'Eglise, le poursuivit, et n'oublia rien pour détruire une secte qui anéantissoit la Religion, en détruisant tous les principes de la morale.

Marcion, fameux Hérésiarque, ne donna guere moins d'exercice au zele et à la vigilance de notre Saint. Il étoit de Sinope sur le Pont-Euxin, fils d'un grand homme de bien, qui étant veuf fut fait Prêtre, et ensuite Evêque. Marcion avoit fait profession d'abord de piété, aimant la pauvreté et la retraite; mais ayant été convaincu d'avoir débauché une Vierge, il fut retranché de l'Eglise par son Pere; il vint à Rome, où malgré son masque de dévotion et d'austérité, n'ayant pu être reçu à la communion Ecclésiastique, il se jeta dans l'hérésie de Cerdon, et enchérit encore sur les impiétés de cet Hérésiarque: en sorte que saint Polycarpe étant venu à Rome, et interrogé par Marcion, s'il ne le reconnoissoit point: Je te reconnois, dit le Saint, pour le premier né de Satan. Cet impie eut beau se déguiser; et par ses apparences de repentir, et même de dévotion, surprendre la foi des simples, et gagner quelques femmes à son parti, saint Pie sut découvrir les artifices de l'hérétique; il le confondit, l'excommunia de nouveau, et le mit hors d'état de nuire.

Une vie si édifiante, de si grandes vertus, et un zele si digne d'un des plus saints Successeurs de S. Pierre, méritoient que notre Saint couronnât par la gloire du Martyre ses Apostoliques travaux. Il l'obtint; quoique l'Empereur Antonin ne persécutât point les Chrétiens durant tout son regne, les anciens Edits contre l'Eglise subsistoient toujours, et ses Officiers savoient bien s'en prévaloir dans les rencontres. Le zele Apostolique du Saint Pontife et sa vigueur contre les Hérétiques, lui attirerent la haine des ennemis

de Jesus-Christ, et allumerent toute leur bile. Saint Pie fut déféré aux Magistrats Païens comme le plus mortel ennemi de leurs dieux ; et après avoir été arrêté, et souffert beaucoup en prison, il eut le bonheur de finir sa vie par le martyre. Cette mort précieuse arriva le 11 de Juillet, l'an 165, après un Pontificat de neuf ans cinq mois et vingt-sept jours, selon le Cardinal Baronius : et c'est en ce jour que l'Eglise célebre sa mémoire.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice, omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Pii Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

DAIGNEZ, ô Dieu tout-puissant, jeter les yeux de votre miséricorde sur notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, faites que nous soyons fortifiés par la glorieuse intercession du Bienheureux Pie votre Martyr et Pontife. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Épître du Bienheureux Jacques, Apôtre. Chap. 1.

CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat, quoniam à Deo tentatur :

MES très-chers Freres : Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le

eus enim intentator ma-
rum est : ipse autem
minem tentat. Unusquis-
e verò tentatur à con-
piscentia sua abstractus,
illectus. Deinde concu-
scentia cùm conceperit,
rit peccatum : peccatum
rò cùm consummatum
erit, generat mortem.
olite itaque errare, fra-
es mei dilectissimi. Omne
tum optimum, et omne
mum perfectum desur-
m est ; descendens à
atre luminum, apud
em non est transmuta-
, nec vicissitudinis
umbratio. Voluntariè
im genuit nos verbo ve-
tatis, ut simus initium
liquod creaturæ ejus.

tente; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal : aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché, lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement : Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

L'Epître de saint Jacques est une des Epîtres qu'on appelle Canoniques ; parce que, comme dit saint Jérôme, elles contiennent des regles importantes pour la conduite des mœurs, et des instructions sur les matieres de la foi. Le mot Grec Canon, *d'où vient celui de* Canonique, *signifie proprement une regle.*

RÉFLEXIONS.

Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente. Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal : aussi ne tente-t-il personne. On provoque le tentateur par son libertinage et par sa présomption : on s'expose de plein gré à l'air contagieux ; on affronte les dangers, on s'endort sur le bord du précipice : et après on se récrie contre la violence de la tentation, contre les périls de l'état où l'on est engagé, contre le penchant vicieux d'une nature corrompue. C'est grand'pitié d'entendre la plupart des gens se plaindre des difficultés du salut et du grand

nombre des obstacles. Tout est tentation, dit-on, tout est écueil, tout est piege : nous vivons en pays ennemi, nous devons nous défier de notre propre cœur. Le tentateur est d'intelligence avec tous nos sens : peu d'objets qui ne soient empoisonnés ; le poison se prend par les yeux. Les plaisirs les plus permis servent souvent de ruse et d'artifice pour séduire l'ame ; mais dans cette généralité de dangers, quelles armes ? quels préservatifs ? quels secours ? Le moindre bruit, la seule crainte de contagion jette l'alarme dans tout le pays, chacun fuit ; ni intérêt particulier, ni raison d'amitié, ni devoir de bienséance, rien n'arrête. On s'interdit le jeu, la promenade, la conversation, le commerce : académies, parties de plaisirs, visites, spectacles, tout est fermé, tout est proscrit, tout cesse. Quel est le motif de tous ces mouvemens ? quelle est la fin de tous ces sacrifices ? la santé, la crainte de la mort, l'amour de la vie. Et le salut, la crainte de l'Enfer, le désir d'un bonheur éternel produisent-ils de pareils effets ? avec quelle assurance s'expose-t-on aux plus grands dangers du salut ? avec quelle fierté, avec quelle opiniâtreté reste-t-on au milieu du feu ? et l'on se plaint ensuite de son ardeur, et de la vivacité de ses flammes ! On se produit dans le grand monde ; on va dans les compagnies, on se trouve dans des assemblées, où tout conspire à débaucher les sens, à séduire le cœur, à irriter les passions, à renouer les nœuds, à corrompre les mœurs, à affoiblir la foi, à perdre l'ame : et l'on accuse ensuite le poids, ou le penchant ! On crie contre le tentateur, contre la tentation ; on se plaint presque de la Providence ! Quand l'ennemi du salut ne penseroit pas à nous, comme l'on peut dire qu'il ne pense pas à plusieurs de ceux, peut-être, qui l'accusent ; pourroit-on être moins tenté qu'on l'est, en étant soi-même

n plus dangereux tentateur ? Quel besoin a le émon de tenter ces jeunes personnes dans des ssemblées, d'où l'innocence est toujours banie ; dans ces parties de plaisirs où la vertu la lus ancienne et la plus aguerrie ne seroit pas à 'abri, où la dévotion la plus solide échoueroit, où les plus grandes austérités ne sauroient nous faire éviter le naufrage ? Désabusons-nous, rien ne peut éluder cet oracle : Qui aime le péril, pèrit dans le danger. Et si l'innocence se conservoit dans toutes ces périlleuses et volontaires occasions, les plus libertins feroient, pour ainsi dire, le plus grand des miracles. Dieu ne tente personne ; chacun est tenté par les amorces de sa propre convoitise qu'il prend soin d'allumer.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, di-

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suis pas, ne peut être mon Disciple. Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant :

centes : Quia hic homo cæpit ædificare, et non potuit consummare ! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se ! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever : ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

De l'amour déréglé des Parens.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Jesus-Christ ne nous défend pas d'aimer nos proches ; mais seulement de les aimer plus que lui. En sorte que s'il arrive une occasion où l'amour de notre pere, de notre mere, de nos enfans entre en balance avec l'amour de notre Dieu, et que l'un et l'autre ne puissent subsister en même-temps, nous devons alors haïr nos proches d'une sainte haine, et conserver inviolablement la piété envers notre Dieu ; c'est-à-dire, que nous devons aimer Jesus-Christ plus que nos proches et ce que nous avons de plus cher au monde, qui est la vie ; et être prêts à renoncer à toutes ces choses, s'il est nécessaire, pour ne se pas éloigner de son Créateur. Quoi de plus juste ? Ce n'est pas même alors haïr ses parens, c'est seulement les aimer d'un

mour subordonné à l'amour que nous avons pour Dieu ; c'est donner à Dieu la préférence. Ne la mérite-t-il pas ? Ne seroit-ce pas même une impiété insigne, de préférer à Dieu la créature ? Quel déréglement plus frappant ? Que doit-on à ses proches qu'on ne doive à Dieu ? Ce souverain Maître est notre Créateur ; et ce Créateur est notre Pere. Nul bien que nous n'ayons reçu de lui ; nous n'en attendons pas d'autre que de lui ; il nous nourrit, il nous soutient, il nous protege. Il demande tout notre cœur : le mérite-t-il ? Lui donnons-nous trop, quand nous le lui donnons sans partage ? Ce Dieu, ce Sauveur, ce souverain Pere, en obligeant tous les hommes de l'aimer souverainement, en a-t-il dispensé les enfans et les proches ? Et quand il s'agira de déplaire à Dieu ou à ses proches ; de désobéir à Dieu ou à ses parens, faudra-t-il délibérer ? Y aura-t-il des ménagemens à garder, des mesures à prendre, pour accorder ces deux objets de notre amour et de notre obéissance ? Faut-il déplaire à Dieu pour plaire à mes parens ? Faut-il désobéir à Dieu pour suivre les inclinations de mes proches ? Les affections de la chair et du sang, la complaisance pour des amis, les intérêts d'une famille l'emporteront-ils sur tout ce que je dois à mon Dieu, et par conséquent à mon propre salut, qui dépend absolument de mon amour pour Dieu, de ma conformité à ses volontés, et de ma soumission à ses ordres ? Mon Dieu, quels fonds de réflexions et de regrets ne me fournissent pas ces connoissances !

SECOND POINT.

Considérez combien cette inclination dominante de la chair et du sang est pernicieuse pour le salut, et de combien de malheurs elle est la source quand la voix de la chair et du sang est

écoutée : (et quand est-ce qu'elle ne l'est pas dans cette corruption générale du cœur ?) Quelle préférence donne-t-on à Dieu dès qu'il se trouve en concurrence avec les proches ? Que d'injustices dans le commerce de la vie civile ! Que de pieges tendus à la véritable piété ! Que de vocations à l'état Religieux avortées ! Ce n'est plus Dieu qui se choisit ses Ministres, ni ses serviteurs particuliers. Dès que l'amour des parens prévaut sur celui que nous devons avoir pour Dieu, on ne consulte plus que les intérêts temporels de sa famille. Quelle part a Dieu alors à toutes les destinations qu'on fait des enfans ? Dieu a beau se choisir pour le sacré ministere des Autels ceux qu'il a destinés de toute éternité pour le divin Sacerdoce ; le tribunal de la chair et du sang, auquel on en appelle, renverse toute cette économie de la divine Providence ; et par-là ne dérange-t-elle pas celle de la prédestination ? La Tribu de Lévi n'est plus la privilégiée : en vain Dieu a fait naître cet aîné pour l'Eglise ; en vain Dieu l'a doué de tous les talens propres pour la Religion : il est aîné, il n'est donc plus pour l'Eglise. Qu'un cadet n'ait ni qualités propres, ni vocation : les parens l'ont pour lui, et il est destiné par la famille pour le cloître. Cette fille n'est point née pour la Religion, elle s'y perdra, n'importe, les parens l'y destinent. Cette autre sent que Dieu l'appelle à l'état Religieux ; elle est l'idole de la mere, c'en est assez pour être dans le monde ; tandis qu'on sacrifie aux intérêts d'un aîné celles qui ont moins d'agrémens. La prédilection des parens fait la destination des enfans : on leur représente qu'il n'y a point assez de biens pour faire une maison, pour être établies selon leur qualité, pour briller, pour primer dans le monde : voilà l'oracle qu'on consulte et qu'on suit. Ce jeune homme sent bien que Dieu l'a séparé pour lui, et qu'il le destine pour être plus par-

iculierement à son service. Sa vocation à l'état ;cclésiastique ou Religieux est assez marquée ; iais l'amour qu'il a pour ses parens l'arrête, et ait échouer tous ses projets. Dieu a beau le sol- :citer, il n'a pas le courage de briser ses liens : uelle malheureuse foiblesse ! mais que de mal- eurs de cette lâcheté ! On a manqué la voie : aut-il s'étonner si l'on s'égare ? On a préféré amour des parens à l'amour de Dieu : faut-il tre surpris si tout nuit ! Quels regrets à l'heure e la mort, quand on appercevra cette bêtise !

Je l'apperçois déjà assez, Seigneur, et je sens ar votre grace toute l'injustice et l'impiété même e ce procédé. Non, Seigneur, la chair et le sang e seront plus écoutés, quand il s'agira de vous laire ; et je suis résolu de sacrifier tout ce que 'ai de plus cher dans le monde, plutôt que de ous offenser.

Aspirations dévotes durant le jour.

Legem pone mihi Domine, viam justificationum uarum, et exquiram eam semper. Psalm. 118.

Enseignez-moi, Seigneur, cette voie de vos commandemens, et certainement je n'en suivrai oint d'autre.

Deus meus adjutor meus. Protector meus, et ornu salutis meæ : et susceptor meus. Psalm. 17.

Vous êtes mon Dieu, mon défenseur : vous ssurez mon salut, et vous prenez en main mes ntérêts.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SUIVEZ-MOI, et laissez les morts ensevelir eurs morts, dit le Sauveur, à celui qui lui de- nandoit la permission d'aller auparavant enseve- ir son pere. Que diroit Jesus-Christ à ses Dis- iples de profession, à ces personnes Religieuses,

qui après avoir quitté solemnellement tout ce qu'ils avoient de plus cher dans le monde, après avoir brisé les liens de la chair et du sang, renouent plus que jamais ces liens ; sont plus ardens et plus vifs pour les intérêts temporels de leurs parens que leurs parens mêmes, plus occupés de la fortune de leurs neveux et de la gloire de leur famille que des devoirs de leur état ; ne se servent du crédit que leur donne dans le monde leur caractere, leur profession, leurs talens, que pour nourrir l'orgueil et la vanité de leurs proches ? N'est-ce point là cette espece d'apostasie de cœur, dont parle le Prophete ? et quel déréglement plus affreux et plus criant, que d'être dans l'état Religieux, les agens et comme les commissionnaires des gens du monde. Qu'une personne Religieuse s'emploie pour faire avoir un emploi, pour conclure un mariage, pour acquérir une terre : quoi de plus indigne de son état ! quoi de plus injurieux à sa profession ! Hé, mon Dieu, laissez les morts ensevelir leurs morts. Gardez-vous bien de vous mêler jamais de ces affaires purement séculieres, et souvenez-vous que quiconque a encore ces empressemens séculiers pour sa famille, dit saint Jérôme, n'est Religieux que de nom.

2.° Aimez vos parens, mais d'un amour chrétien : que leur salut soit pour eux la seule fortune qui vous touche. Êtes-vous Religieux, n'ayez avec eux que des entretiens qui les édifient ; et souvenez-vous que les personnes séculieres, qui ont tant soit peu de bon sens et d'esprit, condamnent très-fort dans leur ame les empressemens trop vifs de ces personnes Religieuses qui ne respirent que l'esprit du monde. Êtes-vous dans le monde, ayez beaucoup de tendresse pous vos proches, mais une tendresse toujours subordonnée à l'amour que vous devez avoir pour Dieu. Consultez toujours plus votre conscience que votre cœur dans toutes les affaires de famille. Que

mbre de la moindre injustice, de la moindre ngeance, vous fasse horreur : ayez à cœur les térêts de vos parens ; mais ne perdez jamais de e leur salut et le vôtre. Défiez-vous toujours s sollicitations de la chair et du sang, elles nt toutes suspectes. Êtes-vous enfant de faille, consultez Dieu, et Dieu seul, dans le rti que vous devez prendre : et pratiquez touurs le sage conseil que donne saint Jérôme à ux que Dieu appelle à la profession Religieuse : *rcalcatum perge patrem, percalcatam perge maem* : Quittez votre maison, votre propre pays, tre famille, pour obéir à la voix d'un Dieu qui us appelle : fallût-il se roidir contre les sentiens de la plus vive tendresse, ne délibérez pas moment. Cette morale paroîtra dure aux gens monde ; c'est pourtant la pure morale de Jes-Christ.

DOUZIEME JOUR.

SAINT JEAN GUALBERT, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE.

SAINT JEAN GUALBERT, Gentilhomme Flontin, naquit à Florence en Italie vers le commencement de l'onzieme siecle, d'une famille stinguée par l'ancienneté de sa noblesse. Il fut evé dans la Religion Chrétienne : mais on n'eut as grand soin de lui inspirer des sentimens chréens. Son pere qui n'étoit animé que de l'esprit monde, fut charmé de n'appercevoir dans son ls que des inclinations guerrieres, et il n'oulia rien pour les nourrir. Les leçons ordinaires u'il donnoit au jeune Gualbert, étoient de ne uffrir jamais le moindre affront, mais de venger, par le sang de ses ennemis, les injures. Des

maximes si opposées à celles de Jesus-Christ, firent impression sur un cœur naturellement fier. Gualbert devint sensible sur le point d'honneur; et la vengeance fut bientôt sa passion dominante. Une querelle de famille ne servit pas peu à l'irriter : un de ses proches parens venoit d'être tué par un Gentilhomme du pays. Le pere de Gualbert jura la mort de l'assassin ; et comme il connoissoit le naturel bouillant de son fils, et son penchant à la vengeance, il l'engagea à poursuivre cet ennemi, et à venger la mort de son cousin par le sang de ce Gentilhomme.

Jamais pere ne trouva plus de docilité dans un fils, que celui-ci en trouva dans Gualbert. Le jeune homme prit cette sollicitation pour un commandement, qui flattant sa passion dominante, lui inspira un désir vif et ardent de satisfaire son pere, en se vengeant. Il ne fut pas long-temps à en trouver l'occasion. Revenant un jour de la campagne, Dieu permit que cet ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins que de rencontrer celui qui avoit juré sa perte, lui vint à la rencontre dans un passage si étroit que ni l'un ni l'autre ne pouvoient s'éviter. Jean ne délibéra pas un moment à profiter de l'avantage ; et mettant promptement l'épée à la main, il alloit la lui passer au travers du corps, en lui faisant entendre qu'il s'agissoit de lui faire expier le meurtre commis en la personne d'un de ses proches, et d'éteindre les ressentimens de son pere dans son sang. Le Gentilhomme se voyant sans armes, descend de cheval, et se jetant aux pieds de Gualbert, en croisant les mains : Je vous demande la vie, s'écrie-t-il, au nom de Jesus-Christ, qui est mort pour vous et pour moi sur la Croix, un Vendredi comme aujourd'hui. La posture du suppliant, la circonstance du jour, le nom de Jesus-Christ, frapperent le jeune Gualbert ; il s'arrêta, et pensant que le Sauveur étant en croix, avoit

pardonné à ses meurtriers, et demandé miséricorde pour eux à son Pere; cette réflexion que la posture et la priere de son ennemi avoient fait naître, le désarma : il tend la main au suppliant; et le relevant : Je ne puis rien refuser, lui dit-il, au nom de Jesus-Christ; je vous donne la vie et mon amitié, priez ce divin Sauveur qu'il me pardonne. S'étant ensuite mutuellement embrassés, ils se séparerent.

Une pieuse émotion accompagna une action si généreuse et si chrétienne. Gualbert ayant rencontré à quelques pas de là l'Abbaye de Saint-Miniat, entre dans l'Eglise, et s'étant mis en priere devant un Crucifix, tandis qu'il supplioit le Sauveur avec larmes, de lui faire miséricorde, il s'apperçut que le Crucifix baissa la tête, pour lui marquer sensiblement combien l'action qu'il venoit de faire lui avoit plu. Une faveur de Jesus-Christ si marquée, dont on voit encore aujourd'hui le miracle dans le même Crucifix, qu'on garde avec vénération dans l'Eglise de S.-Miniat, toucha sensiblement notre Saint; et la grace achevant sa conquête, lui inspira un si ardent désir d'aimer Dieu, qu'il résolut de ne servir plus d'autre Maître. Sa priere finie, il sort, monte à cheval, reprend le chemin de Florence : mais à peine eut-il fait quelques pas, que pressé par la grace, il ordonne à ses domestiques d'aller voir au logis; et lui rebrousse vers l'Abbaye. Il fait appeler l'Abbé, se jette à ses pieds, et le supplie de le recevoir dans son Monastere. Une vocation si inespérée étonna l'Abbé; il connoissoit le noble Florentin, aussi fit-il difficulté de lui accorder sa demande; mais Gualbert pressa, pria, sollicita avec tant d'instance, qu'après que l'Abbé lui eut représenté toutes les austérités de l'Ordre, vaincu par sa persévérance, il le reçut.

A peine étoit-il entré dans le Monastere, que son pere informé du dessein de Gualbert, arrive;

il demande qu'on lui rende son fils, et fumant de colere, il jure que si on ne le lui rend, il va mettre le feu au Monastere. Ses menaces effrayent les moines, mais non pas notre Saint, qui voyant que personne ne vouloit lui donner l'habit, prend l'habit d'un des Freres, descend au Chœur, le met sur l'Autel, et se coupant lui-même les cheveux, en présence de tous les Religieux, se revêt de l'habit Monastique. Une telle résolution tira les larmes de tous les assistans; son courage fut admiré, et l'obstination de son pere ne put pas tenir contre une vocation si marquée. Fondant en larmes, il embrasse son fils, l'exhorte à persévérer, et à soutenir par sa ferveur une si généreuse démarche.

Le jeune Novice ne se démentit point; sa ferveur répondit parfaitement à sa résolution, et il eut bientôt expié par des excès d'austérité, les petits déréglemens de sa jeunesse. La vie des Moines de Saint-Miniat étoit une fidelle copie des anciens Moines de Saint-Benoît; la regle y fleurissoit dans toute sa vigueur; Jean en devint dans peu de mois le parfait modele. A peine se vit-il revêtu de ce saint habit, qu'il parut le plus humble, le plus obéissant, le plus ponctuel et le plus dévot. Il ne se contentoit point de se regarder comme le dernier des Freres, il vouloit être regardé et traité comme tel. Sa pénitence effrayoit les plus mortifiés, et sa douceur, sa charité et son égalité d'humeur rendoient aimable sa pénitence. Enfin il fit tant de progrès dans les voies de la perfection, que dès les premieres années de sa profession religieuse, il devint l'admiration des plus parfaits.

Gualbert vivoit ainsi dans sa chere solitude, lorsque la mort de son Abbé vint troubler son repos; on ne délibéra guere sur le choix qu'on devoit faire d'un Supérieur. Notre Saint eut beau s'excuser, s'opposer, protester, il fut choisi

l'un commun suffrage. Son refus étoit trop sincere pour céder; il persévéra à se croire indigne de cette place; ce qui donna lieu à un autre qui n'avoit pas tant de délicatesse de conscience, de s'en emparer. Les troubles que causa cet intrus, déterminerent notre Saint à changer de Monastere. Accompagné de quelques-uns des plus ferens, il se retira d'abord à Camaldoli, lieu alors fort célebre par un grand nombre de Saints Anachoretes qui y vivoient sous la Regle de Saint-Romuald. Il se seroit fixé en ce désert, où l'on étoit charmé de le retenir, mais il se sentoit plus porté à la vie Cénobitique. Il passa donc dans une autre retraite appelée Vallombreuse; c'étoit une vallée ombragée de sapins, à une demi-journée de Florence: il y trouva deux Solitaires, auxquels il se joignit avec ses Compagnons. Leur réputation se répandit bientôt aux environs; on vint de tous côtés chercher l'homme de Dieu, et en peu de jours notre Saint se vit à la tête de plusieurs disciples; il leur fit observer la Regle de Saint-Benoît dans toute sa sévérité, et il en montroit lui-même l'exemple.

Ayant obtenu de l'Abbesse de Saint-Hilaire la place qu'ils occupoient, il y bâtit un Monastere de terre et de bois; et l'Evêque de Paderborn, qui avoit suivi en Italie l'Empereur Henri III, en fit consacrer la Chapelle. Telle fut la naissance de cette illustre Congrégation, que le Pape Alexandre II approuva l'an 1070, et laquelle répandue en fort peu de temps par toute l'Italie, a illustré l'Eglise par l'éclat des plus rares vertus, et l'édifie encore tous les jours par de grands exemples.

Cependant la Communauté grossissant tous les jours, il fallut lui choisir un Chef. Saint Gualbert eut d'abord tous les suffrages: il refusa avec fermeté, et délibéra même s'il ne quitteroit point sa retraite; mais la crainte de voir échouer un

établissement auquel il avoit lui-même donné naissance, et qu'il regardoit comme l'œuvre de Dieu, lui fit faire ce sacrifice ; il l'accepta, et l'on vit bientôt la véritable image du Mont-Cassin dans Vallombreuse.

Cet esprit primitif de l'Ordre de Saint-Benoît y fleurit d'abord dans toute sa vigueur. Retraite, silence, dénuement de tout, assiduité à la priere, veilles, jeûnes, abstinences, macérations du corps, tout prêchoit tout édifioit dans ces nouveaux Religieux, et l'Abbé étoit comme l'ame de tout ces grands exemples. Il ne commandoit rien dont il ne donnât l'exemple le premier ; et l'on avoit coutume de dire que pour distinguer l'Abbé, on n'avoit qu'à observer celui d'entre les Religieux qui étoit le plus mortifié, et le plus humble. C'étoient-là, pour ainsi dire, les seules distinctions que saint Gualbert ambitionnoit.

Le nombre prodigieux de disciples [illegible]ligea de penser à de nouveaux établissemens, auxquels tous les Grands d'Italie s'empressoient de contribuer. Il bâtit le Monastere de Saint-Salvi, celui de Mosceta, celui de Razzuolo, et celui de Monte-Scalario. Il en réforma aussi quelques-uns d'anciens, sur le modele de l'observance qu'il avoit établie à Vallombreuse : et il eut la consolation avant que de mourir, d'avoir fait revivre le premier esprit des anciens Monasteres de Saint-Benoît, dans dix ou douze de ses Maisons. Jamais homme ne fut plus austere à soi-même, ni plus doux aux autres ; et cette douceur rendoit ses Religieux encore plus mortifiés.

Outre les Moines qui gardoient une étroite clôture, il recevoit aussi des Freres Laïques, ou Freres Convers, c'est-à-dire, des Laïques qui, s'étant convertis à Dieu, servoient en divers Offices de la Maison, sans recevoir jamais les Ordres Ecclésiastiques. Occupés au dehors, ils

oient dispensés de la clôture et du silence : ur habit n'étoit pas tout-à-fait conforme à celui s Moines, et ils avoient moins d'austérités. est le premier exemple qu'on trouve dans l'Hisire de l'Eglise, de Freres Convers distingués s Moines du Chœur.

Saint Gualbert veilloit sans cesse à tout ce qui uvoit servir ou nuire à l'esprit de régularité. ant un jour allé visiter Mosceta, l'un de ses onasteres, il trouva que le nouvel Abbé Rolphe y avoit fait des bâtimens, dont la maificence ne convenoit pas à la simplicité Reliuse; il en fut si fâché qu'après avoir marqué ı indignation à l'Abbé, lui reprochant que les nmes qu'il avoit employées à ce monument de vanité, auroient pu nourrir plusieurs pauvres, pria Dieu de ne pas laisser sur pied cet édifice peu conforme à l'esprit de la Regle; et à peine -il parti, qu'un petit ruisseau devint subitent un torrent impétueux, qui ruina tout le onastere. Sa charité pour les pauvres égaloit nour qu'il avoit lui-même pour la pauvreté. Il vouloit point qu'on refusât l'aumône à perne; et tandis qu'il refusoit tout ce qu'on dont à ses Maisons au-delà du nécessaire, il fait souvent distribuer aux pauvres ce qui étoit tiné pour la Communauté. On le vit plus ne fois vider en leur faveur les greniers de Monasteres, et détruire même leurs trouux, pour subvenir dans la disette aux néces:is des pauvres gens.

Toutes ces vertus étoient accompagnées des ıs surnaturels les plus éclatans. Les secrets des ırs lui étoient ouverts; les Démons tremient au seul nom de Gualbert; les malades plus désespérés étoient guéris à la seule priere saint homme; et un Gentilhomme de ses s lui ayant envoyé un exprès pour lui apprenqu'il étoit dangereusement malade; Allez,

dit le Saint à ce domestique, allez, vous trouverez en santé celui que vous avez laissé mourant; ce qui fut vrai.

Une sainteté si éclatante le rendit respectable, même aux Souverains Pontifes. Léon IX alla exprès à Passigni pour le voir, et voulut qu'il mangeât à sa table. Etienne IX l'envoya chercher, quoiqu'il fût malade; et Alexandre II eut pour le Saint une vénération singuliere, et disoit hautement que l'Eglise lui étoit redevable de l'extinction presque entiere de la simonie dans tout le pays. En effet, le saint Abbé ne cessa de faire la guerre à ce vice : son zele le poursuivit sans relâche; et le Ciel l'autorisa plus d'une fois par des miracles éclatans. Pierre de Pavie eut beau employer toutes les violences contre le Saint et contre ses Religieux, pour l'intimider et pour le perdre, saint Gualbert le convainquit de simonie et d'hérésie; et l'on vit un de ses Religieux nommé Pierre, qui s'offrit à l'épreuve du feu pour justifier cette accusation, et il la soutint, ayant passé fort lentement sans se brûler, au milieu d'un grand et long brasier, en présence de tout le peuple de Florence.

L'homme de Dieu ne survécut pas long-temps à ce merveilleux événement. Usé de travaux Apostoliques et d'austérités, il tomba malade à Passignano. Connoissant bien que sa fin approchoit, il y fit venir tous les Abbés et les Supérieurs de son Ordre; il les exhorta tous à la charité, à l'exactitude, à la ferveur et à la ponctuelle observance de leur Regle. Après quoi, ayant reçu les derniers Sacremens de l'Eglise, avec une dévotion qui toucha jusqu'aux larmes tous les assistans, et fait en leur présence sa profession de foi, il rendit tranquillement son esprit à son Créateur le douzieme jour de Juillet l'an 1073, âgé de soixante et quatorze ans, vingt-deux ans depuis le premier établissement de sa Réforme.

Réforme. Son tombeau devint d'abord célebre par le grand nombre de miracles que Dieu y opéra par son intercession ; ce qui obligea le Pape Célestin II, après avoir fait toutes les informations juridiques de ses vertus et de ses miracles, de le mettre solemnellement au nombre des Saints l'an 1193.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Gualberti Abbatis commendet : ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Gualbert abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté ; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus ; cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius Sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Au-

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints ; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis ; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois ; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple ; il lui a fait voir sa gloire ; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'en-

divit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

tre tous les hommes : car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée ; et il lui a donné publiquement ses Préceptes et sa Loi pour régler sa vie et ses mœurs.

Jesus fils de Sirach nous apprend lui-même qu'il avoit beaucoup étudié. Il parle comme Prophete, et comme inspiré ; et il nous dit qu'il est le dernier qui ait écrit des sentences de morale parmi les Hébreux.

RÉFLEXIONS.

Il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur. Il y a aujourd'hui peu de Saints, parce qu'il y a peu de foi. Il n'est pas possible d'avoir une foi vive sans avoir les œuvres, et ces œuvres font les Saints. Une foi éteinte ne produit rien. Dès que cette lumiere surnaturelle nous manque, nous n'avons plus alors qu'une foible lueur de raison, que le trouble des passions éteint bientôt. Et d'ailleurs, jusques où peut nous éclairer cette lueur foible ? elle ne sauroit aller bien loin. Les objets ne paroissent jamais tels qu'ils sont dans un faux jour. Tel frappe les yeux par son éclat à la faveur de ce faux jour, qu'il rebute quand on le voit sans artifice. A quels égaremens ne doit-on pas s'attendre, quand on n'a que ce guide ? Les exemples sont si fréquens, qu'il est surprenant qu'on s'y méprenne. Que de funestes chutes ! que de faux pas ! quelle plus triste fin que celle de tant de grands génies ! Dès que la lumiere de la foi s'est affoiblie en eux, leur bel esprit les a égarés. Leur raison a eu beau les soutenir durant quelque temps par des espérances toutes plus frivoles, elle n'a jamais pu les redresser. En vain l'esprit d'intérêt ou de politique est venu au secours ; en vain l'orgueil a mis en œuvre tous ses expédiens et tous ses artifices ; rien n'a pu les

empêcher de faire de faux pas. Leurs vues étoient trop bornées pour leur faire decouvrir tous les précipices. Ils se sont évanouis dans tous leurs vains projets, dans toutes leurs superficielles connoissances. Leurs mesures ont été trop courtes. Pour peu que la lumiere de la foi disparoisse, pour peu qu'on quitte ce guide, ce n'est plus qu'erreur, qu'extravagance, qu'égarement. La douceur n'est guere moins nécessaire pour se faire Saint. Cette vertu est le premier fruit de la victoire des passions, et sur-tout de l'humilité Chrétienne. L'esprit de Dieu n'inspire de la sévérité que pour soi-même. La compassion est comme sa vertu favorite. Ce zele dur et amer est l'effet d'un esprit orgueilleux et d'un cœur immortifié. Ne confondons pas la douceur Chrétienne avec un relâchement toujours vicieux. Jesus-Christ lui-même nous en fait assez voir la différence. La douceur est le fruit le plus naturel de la charité Chrétienne. Elle n'est point incompatible avec la magnanimité et la force. Comme c'est l'esprit de Dieu qui la produit et qui la nourrit, le zele le plus doux poursuit le vice avec vigueur, et lui fait une guerre éternelle; mais comme ce zele est sage, il distingue toujours le péché du pécheur.

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Audistis quia dictum est antiquis: Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros, benefa-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: Vous avez appris qu'il a été dit: Vous aimerez celui avec qui vous avez quelque liaison, et vous haïrez votre ennemi. Pour moi je vous dis: Aimez vos ennemis, faites du bien a

eite his qui oderunt, vos, et orate pro persequentibus, et calumniantibus vos; ut sitis filii Patris vestri qui in Cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis! Nonne et Publicani hoc faciunt! et si salutaveritis fratres vestros tantùm, quod ampliùs facitis! Nonne et Ethnici hoc faciunt! Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester Cœlestis perfectus est.

ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient; afin que vous soyez les enfans de votre Pere céleste, qui fait lever son Soleil sur les gens de bien et sur les méchans, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs; car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous! Les Publicains même ne le font-ils pas! Soyez donc parfaits comme votre Pere Céleste est parfait lui-même.

MÉDITATION.

Du pardon des injures.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le pardon des injures est un commandement de Jesus-Christ, le plus précis et le plus formel qu'il y ait peut-être dans l'Evangile. Toute la perfection de la Loi ancienne n'étoit jamais allée jusque-là. La nouvelle fait de ce précepte un point capital de sa morale. L'ancienne Loi ne vous obligeoit que d'aimer ceux qui vous aiment, disoit le Sauveur du monde: *Pour moi je vous dis: Aimez vos ennemis.* Ce n'est pas même assez de leur vouloir du bien, il faut leur en faire. Un amour purement affectif ne suffit pas pour remplir toute la perfection du commandement, il faut que les effets prouvent qu'on aime ceux qui nous haissent; il faut qu'au défaut des services et des bienfaits on fasse pour eux

des prieres ; et que nos vœux du moins suppléent à notre impuissance et à notre médiocrité. Le précepte est singulier ; mais c'est Jesus-Christ lui-même qui nous fait ce précepte : *Pour moi je vous dis : Aimez vos ennemis.* Ce précepte est parfait, il est vrai, aussi Jesus-Christ veut-il que nous soyons parfaits comme notre Pere Céleste. Ce précepte paroît difficile ; mais la grace du Rédempteur rend tout aisé. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui ait pu exiger cet acte héroïque de magnanimité ; aussi n'y a-t-il qu'elle qui soit toute divine. Divine dans ses dogmes, que Dieu seul a pu nous révéler. Divine dans sa morale toute sainte, que Jesus-Christ seul a pu nous apprendre. Mais comprenons-nous bien toute l'équité, tous les avantages, toute la perfection de ce commandement ? La passion la plus injuste, c'est la vengeance. La justice vindicative est un acte d'autorité souveraine. Quelle autorité avons-nous sur nos freres, pour nous rendre justice par nous-mêmes quand ils nous ont offensés ? mais quelle Loi plus propre pour entretenir la paix et la tranquillité publique ? Ne peut-on pas dire que Dieu, en nous faisant ce précepte, a eu singuliérement égard à nos intérêts particuliers. Nul qui n'ait plus à craindre de ses ennemis, que ses ennemis n'ont à craindre de lui. Nous sommes personnellement seuls, et nos ennemis sont toujours en plus grand nombre. Ce précepte seul les désarme, et pourvoit à notre sureté. Mais quel besoin n'avons-nous pas que Dieu nous pardonne ? comme pécheurs nous sommes ses ennemis. Quel droit n'a-t-il pas de sévir contre nous, de se venger, de punir nos offenses ? Ce Dieu de miséricorde ne veut pas nous perdre ; il demande seulement un titre pour nous pardonner, en satisfaisant cependant à sa justice ; il nous suggere, il nous fournit ce titre, en nous ordonnant de pardonner les injures qu'on nous fait,

en nous promettant de nous pardonner celles que nous lui avons faites, et s'obligant, pour ainsi dire, à nous traiter comme nous traitons les autres. Il a si à cœur ce point de morale, qu'il en fait la cinquieme demande de l'oraison qu'il nous a lui-même apprise. Pouvoit-il nous proposer une condition plus aisée, plus juste, plus propre à nous faire obtenir grace auprès de lui : et après cela le pardon des injures nous paroîtra un commandement trop pénible !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est pas vrai que cette loi soit si pénible qu'on se l'imagine. On dit qu'il est difficile de pardonner ; mais ne l'est-il pas davantage de se venger ? Que de troubles, que d'inquiétudes, que de craintes, que de chagrins n'éprouve pas un cœur possédé du désir de se venger. La haine commence toujours par déchirer le cœur qu'elle possede, avant que d'exercer sa cruauté sur l'ennemi qu'elle poursuit. Comme le feu s'attache à son propre sujet avant que d'agir sur un sujet étranger, ainsi peut-on dire que celui qui se venge de son ennemi est toujours la premiere victime de sa vengeance. N'est-ce pas un enfer anticipé que de brûler jour et nuit dans un feu cuisant, qui sans cesse vous retrace le souvenir de la personne que vous poursuivez, comme d'un monstre odieux qui grossit l'injure, qui vous enflamme d'indignation, qui vous souleve à la seule vue de votre ennemi ? Quelle rage, s'il est heureux, et s'il réussit dans ses entreprises ! Quel dépit, s'il est honoré ! Quel désespoir, s'il est puissant ! Quelle envie, si l'on en parle bien ! Quelle appréhension, s'il a le dessus ! Quelle inquiétude pour suivre et pour rendre inutiles les menées qu'il trame peut-être contre vous ! Quel orage de passions qui se

succedent sans cesse ! Ah ! combien de fois a-t-on souhaité dans le secret du cœur, de n'avoir jamais formé cet orage, ni remué l'affaire où l'on s'est engagé ! S'est-on vengé, on sent pour quelques momens un plaisir malin, mais en vérité bien amer. Que produit cette satisfaction maligne ? craintes toujours nouvelles : funestes inimitiés qui se perpétuent dans les familles, et qui souvent les détruisent. Bon Dieu ! de quels fonds de chagrins et de malheurs ne délivre pas une générosité noble et chrétienne, qui sacrifiant pour Dieu tout ressentiment, pardonne l'affront et le tort qu'on a reçu. Mais je suis d'une naissance, d'un rang et d'une qualité qui demande indispensablement une juste vengeance ; et Jesus-Christ étoit-il de qualité ? avoit-il un nom, un rang, une naissance inférieure à la vôtre ? étoit-il criminel ? s'étoit-il attiré tant de mauvais traitemens par quelque action, je ne dis pas mauvaise, mais même indiscrete ? N'oubliez pas ici votre rang et votre mérite, mais n'oubliez pas le sien. Jesus-Christ a pardonné, sans même qu'on lui en sût bon gré : demande-t-il trop de vous, en demandant que vous fassiez ce qu'il a fait lui-même ? Il n'ignoroit pas en quoi consiste le véritable honneur ; s'est-il déshonoré en pardonnant ? Vous déshonorez-vous en suivant son exemple ? *Vidisti pendentem*, dit saint Augustin, *audit clamantem.* Ecoutez comme il parle : Mon Pere, pardonnez-leur. Il ne dit pas : Juge des vivans et des morts, Vengeur de l'innocence opprimée, punissez ces ingrats et ces impies ; et en vengeant la mort ignominieuse de votre Fils, apprenez à tous les hommes qu'on ne me déshonore jamais impunément. Est-il possible qu'après l'exemple de Jesus-Christ on refuse de pardonner les injures ? Mais que dira-t-on si je pardonne ? Chimérique point d'honneur ! délicatesse irréligieuse et extravagante ! On dira que vous êtes

vrai disciple de Jesus-Christ, que vous gardez sa Loi, que vous voulez engager votre Dieu à vous pardonner vos offenses. La vengeance est la passion des ames basses; c'est le propre des animaux de se venger; rien ne marque plus un cœur noble et généreux que de pardonner : il y a dans ce pardon une magnanimité, une grandeur d'ame qui charme. Voyez l'exemple de saint Gualbert et de tant d'autres Saints; cet acte héroïque de vertu n'a pas été seulement la source de leur sainteté, il sera jusqu'à la fin des siecles le plus juste sujet de leur éloge.

Hé, mon Dieu! quelle confusion pour moi, mais quel regret d'avoir été jusqu'ici si ennemi de mon repos et de mon bonheur, en étant si lâche! J'ai honte d'avoir eu tant de peine à pardonner : moi qui ai si grand besoin qu'on me pardonne. Je vous promets, Seigneur, avec le secours de votre grace, de pardonner de si bon cœur tout ce qu'on me fera de désagréable et d'outrageant, que je pourrai dire désormais avec confiance : *Remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs.*

Aspirations dévotes durant le jour.

Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Psal. 7.

Si j'ai rendu le mal pour le mal, Seigneur, je consens de succomber à la violence de mes ennemis.

Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus. Psal. 131.

Souvenez-vous, Seigneur, de votre serviteur, et de la douceur avec laquelle il pardonne toutes les injures qu'on lui fait.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'est point de précepte plus précis et plus clair que celui du pardon des injures, et nul peut-être qu'on élude avec plus d'artifices et de sécurité. Tout sert à l'affoiblir, et l'on se sert de tout pour le rendre inefficace. Il n'est pas jusqu'au spécieux prétexte de la gloire de Dieu, de la piété, de la justice, qu'on n'emploie pour se venger. Les dévots, c'est-à-dire, ceux qui font profession de l'être, sont souvent ceux qui pardonnent le moins. L'illusion est grossiere, il est vrai, mais elle n'en est pas moins universelle. On pardonne, dit-on, mais on veut avoir raison de l'offense. On ne veut point de mal à ses ennemis, mais on ne veut pas que l'injustice soit impunie. On n'a point de fiel, mais on veut avoir raison d'un affront. On ne veut pas se venger, mais on veut punir le tort qu'on nous a fait; et voilà le langage ordinaire des gens du monde, et l'on peut dire, de toute sorte de gens. Mon Dieu, qu'on est disert quand on veut justifier la passion de vengeance! Gardez-vous bien d'une illusion si pernicieuse : on ne jette point de la poudre aux yeux de Dieu; il sait bien développer tous ces mysteres d'iniquité; il ne prend pas le change. Si chacun de vous ne pardonne à son frere du fond du cœur, dit le Sauveur, *de cordibus suis* (a), toutes vos protestations de bienveillance ne servent de rien. Or, pardonner du fond du cœur, ce n'est pas vouloir avoir raison de l'affront, ce n'est pas refuser de voir les gens qui nous ont offensé; ce n'est pas avoir de la froideur, ni même de l'indifférence pour ceux qui nous ont rendu quelque mauvais service. Ce précepte est bien parfait, mais c'est un précepte; l'avez-vous gardé?

(a) *Matth.* 18.

2.° Ce n'est pas assez de pardonner à son ennemi le tort qu'il nous a fait ; ce n'est pas assez de ne lui vouloir point de mal, il faut, selon Jesus-Christ, aimer cet ennemi, *diligite*. Il faut faire du bien à ceux qui nous haïssent, *benefacite*. Ce n'est donc pas assez de ne pas lui nuire lorsqu'on le pourroit, il faut dans l'occasion lui rendre des services comme à une personne qu'on aime. Quelle illusion, quelle erreur de se contenter de dire : Je lui pardonne, je ne lui veut point de mal, à Dieu ne plaise que je me venge ; mais je ne veux point avoir de commerce avec lui ; je ne saurois me résoudre à l'aller voir ; je ne saurois me trouver à sa compagnie : que chacun demeure chez soi ; je ne me mêle point de ce qui le regarde, etc. En bonne foi, est-ce là pardonner à son ennemi du fond du cœur ? est-ce-là aimer son ennemi ? Eh quoi ! on ne veut point avoir de commerce avec un ami ; on ne peut se résoudre à aller voir une personne qu'on aime ; on ne veut point se trouver où elle est ; on ne sauroit soutenir sa présence : et on a pardonné a cette personne du fonds du cœur, et on l'aime sincérement : est-on en état de lui rendre service ? Comprenez le ridicule de cette conduite. On demande cependant à Dieu chaque jour, et plusieurs fois le jour, qu'il nous traite comme nous traitons nos freres, et qu'il nous remette nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. N'est-ce point prier Dieu, demander à Dieu qu'il nous réprouve ? Profitez de ces réflexions pratiques. Vous a-t-on offensé ? vous a-t-on maltraité ? avez-vous reçu une injure ? pardonnez ; mais pardonnez du fonds du cœur, oubliez pour l'amour de Dieu cet affront, cette malhonnêteté, cette injure. Voyez au plutôt cette personne, soyez très-aise de vous trouver avec elle : prévenez-la par toute sorte d'honnêtetés ; parlez-en avantageusement en toute rencontre ;

cherchez les occasions de lui rendre quelque service, et prouvez-vous à vous-même et aux autres que vous l'aimez. Ce n'est que par cette conduite qu'on garde ce précepte.

TREIZIEME JOUR.

SAINT ANACLET, PAPE ET MARTYR.

SAINT CLÉMENT, le troisieme Souverain Pontife qui ait gouverné l'Eglise de Jesus-Christ après saint Pierre, ayant couronné ses travaux Apostoliques, par la gloire d'un illustre martyre, sous l'Empire de l'Empereur Trajan, l'an de Notre-Seigneur 102, le Saint Siege fut vacant près de cinq mois; la persécution contre les Chrétiens n'ayant pas laissé au Clergé de Rome la liberté de s'assembler plutôt pour élire un digne Successeur de saint Pierre; enfin, le 3 du mois d'avril de l'année suivante 103, après bien des prieres, saint Anaclet fut élu pour Souverain Pasteur du troupeau de Jesus-Christ, conformément aux vœux de tous les Fidelles. Il étoit Grec de nation, né à Athenes, d'une fort honnête famille; et son pere nommé Antiochus avoit eu grand soin de lui donner une éducation, qui, jointe à un naturel formé pour la vertu, et à un esprit excellent, en avoit fait un des jeunes hommes les plus accomplis de toute la Grece. Saint Pierre étant à Athenes, reconnut bientôt que Dieu avoit destiné ce jeune homme pour lui: il le convertit à la foi; et l'on peut aisément comprendre quels progrès merveilleux Anaclet fit dans la science des Saints sous un tel Maître. Ils furent tels, ces progrès, que le saint Apôtre charmé de sa piété exemplaire,

de son zele pour la Religion, de l'intégrité de ses mœurs, dit saint Ignace dans son Epître aux Tralliens, et des rares talens dont le Seigneur l'avoit doué, l'admit dans le Clergé, l'éleva aux Ordres sacrés, et le fit Diacre.

Saint Anaclet revêtu de ce caractere, servoit merveilleusement le saint Apôtre dans les fonctions sacrées de son Apostolat, et devint le compagnon fidelle de ses travaux et de ses voyages. Saint Pierre voyant les grands secours qu'il tiroit de son cher Disciple, prit soin lui-même de le former, et le fit Prêtre. Cette nouvelle dignité servit à le rendre et plus saint et plus utile au Public. Comme c'étoit un Ange pour les mœurs, et qu'il avoit l'esprit excellent, il lui fut aisé de devenir en peu de temps un des plus saints Ministres de l'Eglise.

Le Prince des Apôtres ayant couronné son Apostolat par un glorieux martyre, S. Anaclet travailla avec le même zele et avec le même fruit, sous le Pontificat de saint Lin, de S. Clet et de saint Clément; et l'on peut dire que l'Eglise doit en partie aux travaux Apostoliques de notre Saint ces grands et merveilleux progrès qu'elle fit dans Rome dans ces temps difficiles. Aussi n'eut-on pas de la peine à trouver un digne Successeur à saint Clément. Le Prêtre Anaclet fut choisi tout d'une voix; et à la nouvelle d'un choix si universellement applaudi, la joie fut générale parmi les Fidelles.

Quoique l'Empereur Trajan n'eût fait aucune loi contre les Chrétiens, la persécution sous cet Empereur ne laissa pas d'être très-violente et très-cruelle. Peu de Villes en Orient et en Occident qui ne fussent teintes du sang des Chrétiens. On ne voyoit par-tout que potences, que roues, qu'échafauds destinés à exterminer les Fidelles. Les Evêques étoient sur-tout ceux contre lesquels l'Enfer étoit le plus déchaîné,

persuadé que s'il pouvoit ravir les Pasteurs à leurs brebis, il ravageroit aisément tous les troupeaux, et l'Eglise seroit bientôt éteinte. Rome, comme le centre alors de la Religion, étoit aussi le théâtre sanglant de toutes ces cruelles tragédies. Les glorieux Apôtres S. Pierre et S. Paul y avoient répandu leur sang pour Jesus-Christ. Les Papes saint Lin, saint Clet et saint Clément avoient eu le même sort; et il ne se passoit point de jour qu'on n'immolât à la fureur des Païens quelque Fidelle. Telle étoit la situation de l'Eglise, lorsque saint Anaclet fut élevé sur le Saint Siege.

Il eut besoin de toute sa vertu, de toute son expérience, de tout son zele et de tout son courage, pour gouverner le vaisseau de l'Eglise parmi des tempêtes si furieuses, et dans des temps où chacun se faisoit un mérite de persécuter les Chrétiens. Le troupeau étoit dispersé: que de soins, que de fatigues, que de sollicitude et de vigilance pour le Pasteur! Dans ces premiers jours de l'Eglise encore naissante, tout étoit à craindre; la puissance et la cruauté des ennemis de Jesus-Christ, leur haine et leur multitude; la fureur des Païens, la rage des Juifs, la timidité et le relâchement des Fidelles. Le saint Pontife pourvut à tout, il encouragea ceux-ci, il confondit ceux-là, et en se conservant avec fidélité le sacré dépôt de la foi, il travailla avec succès à régler et à soutenir la discipline de l'Eglise.

Il fit plusieurs belles Ordonnances pour nourrir la ferveur, et pour corriger les abus qui pouvoient s'être glissés parmi les mœurs. Persuadé de la nécessité qu'avaient tous les Fidelles de se nourrir souvent du sacré Corps de Jesus-Christ, pour se conserver dans l'innocence; il ordonna que tous ceux qui assistoient au saint Sacrifice de la Messe y communieroient, et que ceux

qui négligeroient de se nourrir de ce Pain des forts, seroient regardés comme des gens à demi-vaincus, et comme indignes de se trouver dans l'assemblée des Fidelles. Ce saint Pape formé par les Apôtres, ne jugeoit pas possible qu'un Chrétien exposé tous les jours à être présenté aux Tyrans, pût résister aux tourmens sans cette nourriture céleste. Il ordonna encore que pour consacrer un Evêque, il y en auroit toujours trois autres pour faire la cérémonie de la consécration, et que toutes les ordinations des Ecclésiastiques seroient publiques. Il défendit aux Prélats, et à tous ceux qui seroient admis dans les Ordres sacrés, de porter de longs cheveux, et de suivre les modes et les usages trop marqués des gens du siecle; voulant que les Ministres des Autels se distinguassent autant par leur édifiante modestie, que par leur innocence et leur exacte probité.

Il est surprenant de voir que dans des temps aussi critiques et aussi orageux que ceux où vivoit ce saint Pape, sa sollicitude pastorale pour toute l'Eglise ait pu lui permettre de descendre dans un si religieux détail, et se répandre sur tous les besoins de l'Eglise. On assure que c'est ce grand Pontife, qui, pour donner à la postérité quelque marque de sa dévotion et de sa reconnoissance envers le Prince des Apôtres à qui il étoit redevable de sa conversion, acheva de faire bâtir, en mémoire de saint Pierre, une Eglise sur son tombeau, comme il est rapporté dans le Pontifical du Pape Damase, laquelle il avoit commencée n'étant encore que simple Prêtre, et que l'on nomma dès-lors le triomphe des Apôtres.

Il est difficile d'imaginer une piété plus éclatante, une étendue de génie plus vaste, une charité plus ardente, un zele plus actif et plus généreux que celui que l'on admiroit dans notre

Saint. On assure qu'il destina et bénit un lieu distingué au Vatican, pour la sépulture des Souverains Pontifes, et ordonna que dans les Cimetieres des Chrétiens, il y eût un lieu séparé pour y enterrer ceux qui avoient souffert le martyre. Il ordonna durant son Pontificat trois Diacres, cinq Prêtres et six Evêques. Il est plus que vraisemblable que la postérité a perdu un grand nombre de merveilles et de faits éclatans, que le zele immense de ce saint Pape a dû opérer, et que la disette des Ecrivains de ces temps de persécution a dérobés à la connoissance des Fidelles. Ce que l'on sait de sûr, c'est qu'après beaucoup de souffrances et de travaux, ce saint Pontife, après avoir gouverné l'Eglise neuf ans trois mois et dix jours, couronna son Pontificat par un glorieux martyre, le treizieme jour de juillet, vers le commencement du second siecle.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos Beati Anacleti Martyris tui atque Pontificis annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie en la solemnité de votre Martyr et Pontife le Bienheureux Anaclet, faites par votre bonté qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous ressentions avec joie les effets de sa protection sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

FRATRES : Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra : ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt, per exhortationem quâ exhortamur et ipsi à Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis : ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur pro vestra exhortatione et salute, sive consolamur pro vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam earumdem passionum, quas et nos patimur : ut spes nostra firma sit pro vobis : scientes quòd sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis : In Christo Jesu Domino nostro.

MES Freres : Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations ; afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux. Car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Or, soit que nous soyions affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut ; soit que nous soyions consolés, c'est pour votre consolation ; soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour votre instruction et pour votre salut, qui vous fait supporter des afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons : de sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche est solide : étant persuadé que comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation : En Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul témoigne assez par le commencement de cette seconde Lettre aux Corinthiens, la joie que lui avoit causé la nouvelle des bons effets qu'avoit

produit la premiere. Faisant assez connoître par là qu'un vrai Apôtre ne cherche que le salut des ames, et n'a en vue que la gloire de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Béni soit le Dieu de toute consolation. O qu'il est vrai que Dieu seul est le Dieu de toute consolation ! nulle vraie consolation hors de Dieu. On a beau amuser, flatter, réjouir le cœur par tout ce qui peut plaire : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te ;* la joie la plus exquise est toujours accompagnée d'amertume, si elle n'a pas Dieu pour principe : Dieu seul peut rassasier et tranquilliser notre cœur. Les chagrins sont des fruits de toutes les saisons et de toutes les terres : nous naissons et nous mourrons en versant des larmes. L'espace qu'il y a entre la naissance et la mort est parsemé d'épines. La terre ne porte que des fruits verts et âpres : il n'y a que ceux qui ont le goût dépravé qui puissent les trouver excellens. Dieu seul est le Dieu de toute consolation : n'en cherchons pas ailleurs ; il n'y en a de douces que celles qui viennent de cette source. L'homme n'a été fait que pour Dieu : voilà notre fin et notre bonheur ; nous n'avons qu'à consulter là-dessus notre cœur. Il n'y a nulle apparence que Dieu qui a donné à chaque être sa fin, et au centre son repos, hors duquel il est dans une agitation continuelle, ait refusé à l'homme la même prérogative, sur-tout lui ayant imprimé une passion extrême d'être heureux ; et l'ayant mis ici-bas dans une impuissance absolue de le devenir. Car depuis plus de six mille ans que les hommes travaillent à se rendre heureux, aucun n'a pu trouver encore un repos plein et parfait, qui ait fixé tous ses désirs : il demeure toujours un vide infini, que tous les objets créés ne peuvent remplir. Ce n'est point pour eux que

l'homme a été fait, ce ne sont pas eux qui peuvent satisfaire l'homme, ou le consoler dans ce lieu de son exil. Il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu; et du moment qu'il prend ce parti il trouve une paix, une douceur, une consolation qu'il n'a point trouvée ailleurs. Chose étrange! on cherche de la consolation au milieu de cette amertume qui inonde toute la terre; et l'on s'étonne qu'après tant de fatigues et de mouvemens, on ne trouve que des sources ameres! Les inquiétudes assaisonnent, pour ainsi dire, tous nos plaisirs. Il n'y a de bien pur sur la terre que les adversités. Les croix sont héréditaires à toutes les familles : les plus opulentes ne sont pas les plus heureuses : les plus grandes maisons ne sont pas les plus tranquilles. Peu de jours dans la vie calmes et sereins; peu sans déplaisirs et sans inquiétudes. Inutilement cherche-t-on sa consolation dans ses trésors, dans les assemblées de plaisir, au jeu, aux spectacles : tous ces amusemens suspendent pour quelques momens nos inquiétudes. Dieu seul console; Dieu seul est le Dieu de toute consolation : *Totius consolationis.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus

En ce temps-là, Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner

esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurere ei, qui cum viginti millibus venit ad se! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant: Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever: ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller audevant de celui qui vient à lui avec vingt mille? Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

Du service de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous devons servir Dieu, et que nous ne pouvons pas servir deux Maîtres. En nous créant, Dieu nous a fait pour lui; il n'a pu nous former pour d'autre que pour lui; nous sommes tous à son service; il ne nous conserve la vie, que pour l'employer à son service: il nous protege, il nous promet le salaire, il nous nourrit: jamais maître ne fut plus souverain. Qu'avons-nous qui ne soit à lui? nos biens, notre santé, nos forces, notre industrie, nos talens,

notre esprit, notre cœur, notre vie, tout lui appartient. Ce sont des fonds, pour ainsi dire, qu'il nous a confiés pour les faire valoir pour lui, et dont il nous demandera compte : ce sont des moyens qu'il nous a donnés pour le servir; tout autre usage est une espece de larcin. Etre sur la terre et ne pas servir Dieu, c'est être un serviteur révolté contre son maître. Quelle injustice, quelle impiété même! Nulle créature dans l'Univers qui n'obéisse à Dieu; qui se démente le moins du monde de l'ordre de Dieu; qui ne fasse précisément ce pour quoi Dieu l'a créée. Il n'y a que l'homme qui soit rebelle; lui seul refuse de servir le plus grand, le plus doux, le plus aimable de tous les maîtres, le maître qui mérite le plus d'être servi. Nous admirons cet ordre inaltérable de jours et de nuits, de saisons et de climats; ce cours des astres si réglé et si exact; toute cette économie admirable de l'Univers nous charme, mais ne nous reproche-t-elle point notre dérangement? Ce soleil qui se leve et qui se couche si régulièrement tous les jours, depuis plus de six mille ans, sans qu'il se soit écarté d'un seul point du lieu que Dieu lui a fixé depuis tant de siecles; ce soleil ne nous reproche-t-il point notre infidélité au service de celui qui, en nous créant pour lui, nous a donné des commandemens et des regles? Dieu ne nous eût pas tirés du néant, si ce n'eût été pour son service. C'est le dessein de Dieu, c'est notre fin. Nous sommes de la maison de Dieu : quel soin, quel empressement ne devons-nous pas avoir de lui plaire? Quoi que ce soit que nous fassions, emplois, charges, ambassades, gouvernemens, études, commerce, tout est perdu, tout est inutile, tout nuit, si nous ne servons pas Dieu dans toutes ces occupations, dans toutes les places, si nous ne faisons pas ce qu'il veut. Hé, Seigneur! faut-il que vous soyez le seul Maître qui méritez tous nos services, et que vous soyez le plus mal servi!

SECOND POINT.

Considérez si nous conserverions long-temps à notre service un serviteur qui ne nous serviroit pas mieux que nous servons Dieu. Quelle négligence, quelle infidélité, quelle nonchalance, bon Dieu, plus criante! On sert avec empressement, avec fidélité, avec zele, un ami, un patron, un maître: et Dieu est-il servi avec piété? A l'armée, au barreau, dans les emplois, dans le commerce, sur terre, sur mer; Officiers, Magistrats, Nobles, Roturiers, gens de tout âge, de toute condition, de tout état; chacun se fait un devoir et un point d'honneur de remplir avec dignité le poste qu'il occupe ou sert dans le monde: car enfin nul ne veut être inutile. Mais sert-on Dieu avec la même ferveur, avec la même assiduité, avec le même goût qu'on sert le monde? Servir Dieu, c'est garder ses commandemens, obéir à toutes ses loix, s'étudier continuellement à lui plaire. Servir Dieu, c'est remplir avec ponctualité tous les devoirs de Chrétien, c'est rendre à Dieu un culte religieux et plein de piété, c'est l'aimer de tout son cœur, c'est vivre dans l'innocence. Dieu est-il bien servi dans le grand monde, dans la cour des grands, et par les heureux du siecle? Dieu est-il bien servi par les gens d'affaire? Regarde-t-on du moins comme une affaire de servir Dieu? Le nombre des véritables serviteurs de Dieu est-il bien grand dans tous les âges, dans toutes les conditions et dans tous les états? Il est vrai qu'il se trouve par-tout de ces ames fidelles qui servent Dieu dans Babylone comme dans Jérusalem; mais que ces fidelles serviteurs de Dieu sont rares! Trouve-t-on aujourd'hui beaucoup de ces fervens disciples, qui renoncent à l'affection, du moins de tout ce qu'ils possedent, pour ne servir que Dieu? Hélas! on

diroit que Dieu n'est tout au plus qu'un maître sans titre et sans pouvoir, à qui il est fort indifférent de déplaire. Combien de faux disciples, même parmi ses serviteurs de profession ? et combien de ces mêmes serviteurs qui ne daignent pas seulement porter ses livrées ?

O mon Dieu ! que vous êtes peu aimé, que vous êtes mal servi ! mais ne suis-je pas coupable moi-même de ce double crime ? Nul jour de ma vie que je ne dusse vous servir : et combien en puis-je compter, dans toute cette vie, passés à votre service ? Hélas ! je me vois au bout de ma carriere, et je n'ai peut-être pas la consolation de vous avoir servi un seul jour. Que celui-ci, ô mon Dieu ! soit le premier du moins véritablement passé à votre service, et que je ne vive plus que pour vous servir.

Aspirations dévotes durant le jour.

O Domine quia ego servus tuus : ego servus tuus. Psal. 115.

Je suis votre serviteur, ô mon Dieu ! oui je suis votre serviteur, et j'en fais gloire; faites que je sois tel devant vous.

Servus tuus ego sum : da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua. Psal. 118.

Je suis résolu, Seigneur, de vous servir avec fidélité tout le temps de ma vie : donnez-moi l'intelligence parfaite de vos préceptes, et de toutes vos volontés.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON s'estime heureux d'être au service des grands : on se fait honneur de leur nom, de leur livrée : on les sert avec exactitude, avec fidélité, avec plaisir : on ne craint rien tant que de ne pas leur plaire : servons-nous Dieu avec le même em-

pressement, avec la même attention ? Certainement si le service de Dieu est comme la voix de la religion, on peut dire que cette voix est aujourd'hui bien affoiblie dans un grand nombre de Fidelles. Interrogez-vous vous-mêmes sur cet article, il faut que votre zele, votre fidélité, votre ferveur vous rendent compte de votre foi. Déclarez-vous hautement pour serviteur de Dieu, à moins que vous ne rougissiez, comme tant de gens font, d'être à son service. Les jours d'œuvre, comme les jours de fête ; dans votre domestique, comme en public ; dans les adversités, comme dans l'abondance : par-tout faites-vous un devoir de religion, faites-vous un honneur particulier d'être, et de paroître serviteur de Dieu.

2.° Il n'est rien de petit au service de Dieu. On ne regarde pas tant si un serviteur fait de grandes choses, mais s'il fait bien ce que le maître veut. Vous servez le meilleur et le plus grand de tous les maîtres : ses volontés vous sont connues ; vous n'ignorez aucun de ses commandemens ; ses ordres vous sont suffisamment intimés : exécutez avec ponctualité ses ordres. Ayez en horreur tout ce qu'il défend, n'omettez rien de ce qu'il exige, et faites avec ferveur et avec diligence tout ce qu'il demande de vous. Malheur à celui qui sert Dieu avec nonchalance, dit le Sage. Considérez tous les matins dans votre priere, que vous êtes au service du Seigneur, qui vous a déterminé votre emploi durant la journée. Quoi que ce soit que vous fassiez, pensez que vous travaillez pour Dieu, et sous ses yeux. Les devoirs de votre état, de vos emplois, de votre charge, sont pour ainsi dire l'ouvrage qu'il veut de vous. Formez la résolution de le faire avec toute l'application et l'exactitude possible. Vous avez encore des devoirs de religion, de charité, de bienséance : votre Maître exige de vous ces devoirs ; acquittez-vous-en avec

piété, avec ardeur, avec diligence. Les motifs donnent le prix à la plupart de nos actions : regardez-vous comme serviteur de Dieu dans tout ce que vous faites ; et dans la priere du soir, présentez-vous à votre divin Maître, comme pour lui rendre un compte exact de l'ouvrage du jour. Souvenez-vous que le serviteur paresseux est traité comme le serviteur infidelle : comportez-vous avec tant de fidélité, de piété et de sagesse, que le Pere de famille puisse vous dire chaque jour : *Euge serve bone et fidelis* (a) : Cela va bien, bon et fidelle serviteur.

QUATORZIEME JOUR.

SAINT BONAVENTURE, CARDINAL, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

L'AN 1221, dans une petite Ville de l'Etat Ecclésiastique, appelée Bagnarea, située en Toscane, naquit saint Bonaventure, une des plus brillantes lumieres de l'Eglise d'Occident, l'un des principaux ornemens de l'Ordre de Saint-François, l'admiration des plus grands hommes et des plus grands Saints de son temps, dit avec raison le Docteur Séraphique. Il étoit fils de Jean Fidanza, et de Ritelle, tous deux encore plus distingués par leur piété que par leurs grands biens et par leur ancienne noblesse. Il fut nommé Jean au Baptême ; mais environ quatre ans après, étant tombé dangereusement malade, et tous les Medecins désespérant de sa santé, sa mere le recommanda aux prieres de saint François d'Assise, qui vivoit encore ; promettant, s'il échappoit, de le consacrer au service de Dieu, sous sa conduite. Le saint homme qui se trouvoit alors

(a) *Matth.* 25.

sur

sur les lieux, pria pour l'enfant; et le voyant guéri sur l'heure, il s'écria en Italien, *O buena ventura!* O heureux événement! Toute la famille transportée de joie à la vue du miracle, n'appela plus Jean que Bonaventure; et c'est le nom qui resta au Saint Docteur.

Dès que le Saint eut atteint l'âge de raison, on eut grand soin de lui apprendre la maniere miraculeuse dont le Ciel l'avoit conservé, et de lui dire, que le nom qu'il portoit en étoit le témoignage. Comme il avoit l'esprit vif et pénétrant, le cœur tendre, et le naturel formé pour la vertu, il fut plus sensible à ces bienfaits, que ne le portoit son âge. Les premieres instructions firent impression sur ce jeune cœur. Il goûta Dieu dès qu'il le connut; et l'on s'apperçut bientôt que le Seigneur l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions dès son enfance. On remarqua que les amusemens puérils n'eurent jamais pour lui aucun attrait; l'amour de la pureté et une tendresse extrême pour la Reine des Vierges, firent en partie son caractere dès le berceau, et il conserva l'innocence de ses mœurs et toute la ferveur de sa dévotion dans tout le cours de ses études.

Quelque extraordinaires que fussent les progrès qu'il fit dans les sciences, il n'en fit guere de moins merveilleux dans la vertu. Dégoûté du monde sans l'avoir jamais connu, il ne pensa, dès qu'il se vit en âge de prendre un parti, qu'à accomplir la promesse que sa mere avoit faite lorsqu'il étoit malade. Il demanda d'entrer dans l'Ordre des Freres Mineurs, et il y fut reçu. L'état Religieux acheva bientôt de perfectionner cette grande ame. A peine eut-il achevé son Noviciat qu'il fut envoyé à Paris pour y étudier la Théologie sous le célebre Alexandre de Halés, qui charmé autant de la vertu que du génie éminent de son éleve, avoit coutume de dire que Bona-

venture étoit si Saint, qu'il sembloit que le péché d'Adam n'eût pas passé jusqu'à lui.

Jamais homme ne porta plus loin l'humilité, la pauvreté, et toutes les vertus religieuses. Animé de l'esprit du saint Fondateur, on voyoit revivre saint François dans saint Bonaventure : même abnégation de soi-même ; même zele pour l'observation de la Regle ; même dénuement de toutes choses ; mêmes austérités. Son amour tendre pour Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie lui faisoit passer les heures entieres au pied des Autels, fondant en larmes. Toutes ses délices avant que d'être Prêtre, étoient de communier souvent ; et l'on assure que s'étant un jour privé de la communion par un sentiment de crainte et de respect, il fut miraculeusement communié par un Ange.

La Prêtrise mit la derniere perfection à sa piété, en mettant le comble à ses désirs. On ne le voyoit jamais à l'Autel, qu'on ne fût pénétré de dévotion en voyant celle du Prêtre. Les larmes qui couloient de ses yeux, l'ardeur qui paroissoit sensiblement sur son visage, tout disoit qu'on entendoit la Messe d'un Saint. Son union intime avec Dieu, se manifestoit par son recueillement intérieur, par ses discours, par sa modestie. On eût dit qu'il étoit continuellement en oraison ; aussi y employoit-il avidement tout le temps que ses études et ses autres occupations lui laissoient libre. C'étoit à l'oratoire où il alloit d'ordinaire se délasser, et prendre de nouvelles forces pour recommencer à agir. La vie et la mort du Sauveur des hommes faisoient le sujet le plus ordinaire de ses réflexions. Il composa un petit Ouvrage sur ce sujet, qui contenoit une méditation pour chaque jour de la semaine. Il donna au public un petit Traité de l'Oraison mentale ; il composa des prieres vocales, et traita de la contemplation la plus sublime, avec tant d'énergie

et d'onction, qu'il mérita dès-lors le titre de Docteur Séraphique.

Quoique le Saint parût se livrer tout entier à ces exercices de piété, il ne laissoit pas de faire des progrès prodigieux dans les sciences, il n'avoit pas encore trente ans, qu'il fut choisi par l'Université de Paris pour y enseigner publiquement la Philosophie et la Théologie. Il y expliqua le Maître des Sentences avec tant de suffisance et de succès, qu'on peut dire que l'Université de Paris lui a obligation, comme à saint Thomas d'Aquin, d'une bonne partie de cette haute réputation où elle étoit parvenue en ce siecle. Ce fut alors que ces deux Saints lierent entr'eux cette union si sainte, qui fait l'éloge de tous les deux, et qui ne finit qu'avec leur vie.

Le saint Docteur brilloit ainsi dans la célebre Ecole de Paris, et la réputation de son savoir et de sa haute vertu, lui attiroit l'estime et la vénération des Savans, et des plus saints Prélats de l'Europe, lorsque son Ordre crut devoir s'approprier plus particuliérement ce trésor. Le Chapitre étoit assemblé à Rome pour l'élection du Général, auquel le Pape Alexandre IV présidoit en personne. Tous les suffrages furent pour notre Saint, et quoiqu'il ne fût âgé que de trente-cinq ans, il fut choisi tout d'une voix pour Général de l'Ordre. Le Souverain Pontife confirma ce choix par le sien. L'humilité du Saint eut beau se récrier; jamais l'élection ne fut plus applaudie, et malgré toute sa répugnance, il fallut obeir. Sa sagesse, son zele pour la discipline religieuse, sa fermeté toujours assaisonnée de douceur, son attention à conserver dans toute sa vigueur l'esprit de ce saint Institut, et la sainteté de sa vie justifierent bientôt son élection. Chef d'un Ordre si célebre, il n'en parut pas plus élevé. Son Généralat ne servit qu'à mettre dans un plus grand jour sa profonde

humilité. Jamais homme ne joignit de plus bas sentimens de soi-même avec plus de mérite. Accablé d'affaires, il ne relâcha rien de ses mortifications ordinaires, ni de son assiduité à l'oraison : son rang ne l'empêchoit pas de pratiquer toujours ce qu'il y avoit dans le Cloître de plus difficile et de plus humiliant; et l'on vit toujours en lui la même charité qui l'avoit porté à servir les malades.

Ce qu'il devoit aux affaires publiques dont il étoit chargé, ne lui fit point discontinuer ses pratiques particulieres de piété; et son emploi fit peu de diversion à ses études. Il gouverna son Ordre durant l'espace de dix-huit ans, avec tant de prudence, de capacité et de modération, qu'il ne contribua pas peu à ce grand éclat, qui rendit l'Institut de saint François si célebre par tout l'Univers, et qui en fit un des plus beaux ornemens de l'Eglise. Sa vigilance à prévenir tout ce qui pouvoit tendre au relâchement, parut dans le Chapitre Général, qui se tint à Narbonne l'an 1260, par les sages réglemens qu'il y fit; mais son zele ne se borna pas à la perfection de son Ordre.

Obligé par le devoir de sa charge de parcourir les diverses Provinces de l'Europe, il ne laissoit échapper aucune occasion de procurer par-tout la gloire de Dieu, et de travailler au salut des peuples : il prêchoit, instruisoit, confessoit avec des fruits infinis, et faisoit par-tout des conversions éclatantes. Il se servoit habilement du crédit que sa haute réputation et son emploi lui donnoient auprès des Princes et des Prélats pour la réformation des mœurs, et pour l'accroissement de la piété chrétienne. Son zele s'étendit même au-delà des mers, où il envoya plusieurs de ses Religieux pour prêcher la foi aux nations infidelles.

Sa dévotion tendre, sur-tout envers la Sainte Vierge, ne lui laissa échapper aucune occasion

d'étendre et d'augmenter son culte par-tout. Il voulut que, conformément à l'esprit du grand saint François, presque toutes les Eglises des Maisons de son Ordre lui fussent dédiées : que toutes ses fêtes se célébrassent dans l'Ordre avec grande solemnité, et il employa toutes ses pieuses industries et tout son crédit, pour inspirer la même dévotion à tous les peuples. Outre ses exhortations ordinaires et ses discours familiers, dans lesquels la dévotion à la sainte Vierge brilloit toujours, il composoit plusieurs Traités sur la même dévotion : il fit un Office particulier, et plusieurs Oraisons pleines d'onction ; et dressa un nouveau Pseautier, où appliquant à la sainte Vierge les sentimens et même les paroles des Pseaumes de David, d'une maniere si dévote, si tendre et si à propos, qu'il paroît bien que l'Esprit-Saint qui avoit inspiré l'ancien, animoit le nouveau Psalmiste.

Il paroît surprenant qu'au milieu de cette multitude d'affaires, dont ce saint homme étoit accablé, il pût trouver encore le temps d'enrichir l'Eglise d'un si grand nombre de beaux ouvrages pleins d'énergie et d'une dévotion qui lui est singuliere. L'onction est répandue dans tous ses écrits, qui en éclairant l'esprit, embrasent le cœur de cet amour divin dont il brûloit lui-même. Ce qui a fait dire au célebre Gerson, que saint Bonaventure est solide, éloquent et pieux ; et qu'on ne voit point de doctrine plus saine, ni plus salutaire pour de vrais Théologiens, que la sienne.

Un Docteur de Paris, nommé Girard d'Abbeville, prenant le parti de Guillaume de Saint-Amour, écrivit contre les Freres Mendians. Saint Bonaventure réfuta cet écrit par un Ouvrage admirable, intitulé : *L'Apologie des Pauvres*, qui fit taire le calomniateur. Il composa plusieurs autres Ouvrages pour la défense de son Ordre,

et pour l'explication de la regle de saint François. Nous avons de lui plusieurs Traités de Philosophie et de Théologie, d'excellens Commentaires sur l'ancien et le nouveau Testament, plusieurs Sermons touchans et instructifs, et un grand nombre de Traités de piété, qui le font regarder avec raison comme un des plus grands Maîtres de la vie spirituelle. Ses Méditations sur la vie et la mort de Jesus-Christ, sont d'un goût exquis, et la méthode dont il se sert peut servir de modele. La Vie de saint François qu'il écrivit, n'est pas le moindre de ses Ouvrages. Saint Thomas l'étant venu voir, et apprenant à quoi il étoit occupé : Laissons le Saint, dit-il, travailler pour le Saint, ce seroit une indiscrétion de l'interrompre. Ce Docteur Angélique charmé de cette science toute divine, qu'il admiroit dans les écrits de notre Saint, le pria un jour de lui dire confidemment dans quelles sources il puisoit une doctrine si spirituelle, et une éloquence si pleine d'onction. Saint Bonaventure lui montrant alors son Crucifix : Voilà le grand livre, lui dit-il, où j'apprends tout ce que j'enseigne.

Après son Chapitre Général de Pise, où il avoit fait divers sages réglemens, il se rendit à Rome pour supplier le Pape Urbain IV de lui donner un Cardinal pour Protecteur de son Ordre. Le Pape lui accorda le Cardinal des Ursins. Le Saint appréhendant que la conduite des Religieuses de Sainte-Claire ne fût une charge trop onéreuse à ses Religieux, demanda instamment au Saint Siege de les en décharger. Le Saint Pere ne voulant pas priver d'un si grand secours ces saintes Filles, se contenta de spécifier dans la Bulle, que les Freres Mineurs n'y seroient pas obligés par justice, mais seulement par charité.

Le Pape Clément IV, Successeur d'Urbain,

n'eut pas moins d'estime et de bienveillance pour saint Bonaventure qu'en avoient eu ses Prédécesseurs, il le nomma à l'Archevêché d'Yorch, qui étoit alors un des plus considérables et des plus distingués Sieges de l'Eglise; mais il ne fut jamais possible de vaincre son humilité. Le Saint Pere voulut user de son autorité; mais le Saint se jetant à ses pieds, le supplia avec tant de larmes de ne le pas contraindre, qu'il l'obtint. Sa joie ne fut pas longue, Grégoire X moins flexible que Clément IV résolut de l'élever aux premieres dignités, et d'en faire l'ornement du sacré College. Il le fit Cardinal, et lui envoya le bonnet par deux Nonces. Ces Prélats le trouverent au Couvent de Magello, occupé aux plus bas offices de la cuisine. L'éclat de sa nouvelle dignité ne fut pas capable de lui faire interrompre un emploi si humiliant, il continua; et contraint d'obéir, il se rendit à Rome. Le Pape qui venoit de convoquer un Concile général à Lyon, et qui prétendoit que saint Bonaventure en fût l'oracle, le reçut avec une extrême joie, et le sacra Evêque d'Albano.

Le nouveau Cardinal accompagna le Pape à Lyon, où l'ouverture du Concile, auquel le Pape présidoit en personne, se fit le 7 de Mai de l'année 1274. S. Bonaventure y prêcha à la seconde et à la troisieme Session, et il fut comme l'ame de toutes les Conférences. Il brilla par-tout, et fut reconnu par les Grecs et par les Latins pour un des plus Saints et des plus savans hommes qu'eût alors l'Eglise. Ayant travaillé plus que personne à la réunion des Grecs, et sur toutes les autres matieres qui faisoient le sujet du Concile, il tomba dans une défaillance qui fut suivie d'un vomissement continuel. Comme il étoit regardé comme l'Oracle du Concile, on ne peut dire combien le Pape fut sensible à sa maladie, et combien tous les Peres en furent

affligés ; mais le Seigneur vouloit récompenser ses travaux et couronner ses mérites dans une si auguste et si sainte assemblée. Il passa de cette vie à l'éternité bienheureuse, le 14 de Juillet de l'an 1274, âgé seulement de cinquante-trois ans.

Tout le Concile le pleura ; le Pape à la tête de tous les Peres du Concile, assista à ses obseques, qui se firent avec une pompe extraordinaire dans l'Eglise des Cordeliers, où le Cardinal Pierre de Tarantaise, Evêque d'Ostie, qui fut depuis Pape sous le nom d'Innocent V, fit l'Oraison funebre. Dieu manifesta bientôt la gloire de son serviteur par un grand nombre de merveilles ; celle qui arriva 160 ans après sa mort n'est pas la moindre. L'an 1434, les Freres Mineurs ayant fait bâtir une nouvelle Eglise, on ouvrit le tombeau du Saint, pour en transporter les Reliques. On trouva les chairs consommées, mais la tête étoit aussi entiere que le jour de sa mort, avec tous ses cheveux, ses dents, et sa langue aussi vermeille, le coloris même des levres et des joues aussi vif que s'il eût été en vie. On mit les os dans une châsse, et la tête dans un Reliquaire à part, qui est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des fidelles. Dans le siecle suivant, les Calvinistes s'étant rendus maîtres de Lyon, brûlerent publiquement les ossemens du Saint, et en jeterent les cendres dans le Rhône. Son chef échappa à leur fureur par la constance d'un Religieux de Saint-François, qu'on ne put jamais obliger, par les plus horribles tourmens, à découvrir cette précieuse Relique. La Ville de Bagnarea, lieu de la naissance de notre Saint, conserve encore un de ses ossemens du bras, qui lui fut envoyé quand on fit la translation de ses Reliques. Le Pape Sixte IV fit la cérémonie de sa Canonisation ; et Sixte V en ordonna l'Office double, et le mit au nombre des Docteurs de l'Eglise.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui populo tuo æternæ salutis Beatum Bonaventuram ministrum tribuisti : præsta quæsumus, ut quem Doctorem vitæ habuimus in terris, intercessorem habere mereamur in cœlis. Per Dominum, etc.

DIEU, qui avez donné à votre peuple le Bienheureux Bonaventure pour ministre du bonheur éternel ; faites, s'il vous plaît, que l'ayant eu sur la terre pour Docteur et Directeur de notre vie, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus : prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria, coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et

MON très-cher fils : Je vous conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts ; je vous en conjure par son avénement et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion ; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine, mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs ; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez

tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die, justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus. toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere ; vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Timothée étoit Evêque d'Ephese, et Saint Paul étoit à la veille de son Martyre quand il lui écrivit cette seconde Lettre, et il se considéroit comme une victime déjà arrosée des libations, et prête à être consommée. Aussi Saint Chrysostôme regarde cette Lettre comme le Testament de l'Apôtre.

RÉFLEXIONS.

Le temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine. Si la triste expérience de tous les siecles n'avoit que trop vérifié cette prédiction, trouveroit-elle beaucoup de docilité dans l'esprit des Fidelles ? Comment pourroit-on s'imaginer que ces hommes qui ne cherchent que leurs intérêts, qui ne veulent point se tromper, qui s'aiment si fort eux-mêmes, ne puissent point souffrir la saine doctrine ? sans elle cependant il n'y a qu'erreur, qu'égarement ; sans elle tout est poison, tout est illusion, tout est piege. Saine doctrine pour dogme, saine doctrine pour les mœurs ; nulle autre voie pour le salut, nul autre guide. La foi et la morale de Jesus-Christ ; voilà la base sur quoi tout l'édifice porte. La foi nous éclaire, et la morale nous instruit. Que l'erreur soit dans l'une ou dans l'autre, le péril est égal,

On s'égare sans lumiere ; mais va-t-on bien droit avec de fausses instructions ? La pureté des mœurs fut-elle jamais sans la foi ? et la foi subsista-t-elle jamais sans les œuvres ? Ne pas suivre la saine doctrine en matiere de foi, c'est infidélité ; ne pas suivre la doctrine de Jesus-Christ en matiere de mœurs, c'est impiété, c'est libertinage. Chercher des Docteurs qui errent dans la foi, c'est vouloir se perdre ; chercher des Directeurs lâches, indulgens, relâchés, c'est s'ôter, pour ainsi dire, toute espérance à un retour. Pour peu qu'un Docteur soit suspect en matiere de foi, c'est visiblement risquer son salut, que de l'écouter et de le prendre pour maître. Si le Directeur altere la morale de l'Evangile, risque-t-on peu en le prenant pour médecin spirituel, ou pour guide ? Quand il s'agit du salut éternel, peut-on agir trop sûrement ? Il n'y a que la saine doctrine qui puisse conduire au port du salut ; elle seule éclaire l'esprit, et regle le cœur ; elle seule dissipe l'erreur, et dompte les passions ; sans elle qui peut se garantir du naufrage ? Quand le Pilote perd de vue l'étoile, on n'est pas longtemps sur une mer orageuse sans périr ; et si le Médecin flatte le mal, si les remedes sont insuffisans, si le régime de vie est contraire à la santé, que doit-on attendre du malade ? Il n'y a que la saine doctrine, qui n'est autre que la doctrine de l'Evangile de Jesus-Christ, qui n'est autre que la doctrine de l'Eglise, qui soit la doctrine du salut. Comment peut-on en avoir du dégoût ? On ne la peut pas souffrir, parce qu'elle dompte l'orgueil, parce qu'elle mortifie les sens, parce qu'elle gêne les passions, parce qu'elle est contraire à l'amour-propre. Mais que gagne-t-on en ne la suivant pas ? Les hérétiques et les libertins ne l'ont pas suivie : si l'on a la même doctrine qu'eux, il faut s'attendre aussi à avoir le même sort.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 5.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ! ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foràs, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi suprà montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cælis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut Prophetas : non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cælum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cælorum : qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre ; que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ! il n'est plus bon qu'à jeter dehors, et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée, et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la Terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

Des douceurs de la vie parfaite.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la vie parfaite est une vie véritablement chrétienne ; c'est l'état d'une ame qui aime Dieu sans ménagement et sans réserve ; qui n'a d'autre désir que de lui plaire ; qui n'est occupé qu'à lui plaire ; et qui a horreur de tout ce qui lui déplaît. Or quelle vie plus douce, plus tranquille ! quel état plus heureux !

La perfection chrétienne n'a point les rigueurs, les ennuis et les contraintes qu'on s'imagine ; elle demande qu'on soit à Dieu du fond du cœur ; et dès qu'on est ainsi à Dieu du fond de son cœur, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sans partage, sont toujours contens ; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, et veulent faire pour lui tout ce qu'il veut ; et comme Dieu ne peut vouloir que le plus grand bien, et celui qui nous convient le mieux, et qui nous est le plus utile, ces ames généreuses, ces ames saintes, en se dépouillant de tout, trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumiere dans son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siecle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfans de Dieu possedent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidelles. Ils se sacrifient, il est vrai, mais à ce qu'ils aiment le plus. Ils souffrent, mais ils veulent souffrir, et ils préferent la souf-

france à toutes les fausses joies du monde. Leurs corps ont des maux cuisans, il est vrai, mais leur volonté est ferme et tranquille, et elle trouve sa satisfaction dans ces maux. Les gens du monde, les plus heureux du siecle, ne peuvent avoir qu'une joie passagere, et encore fort superficielle. Il ne faut qu'un instant de réflexion, pour répandre l'amertume dans le cœur le plus réjoui. La perfection chrétienne met à l'abri de tous ces accidens. La joie qu'elle cause est une joie pure, constante, solide. La réflexion, bien-loin de la troubler, l'augmente et la nourrit. Qu'on vante tant qu'on voudra les joies mondaines, il n'y en eut jamais qui rassasiât l'ame. Ces sortes de joies ne sont que l'effet de quelques passions, et ne sauroient être autre chose. Or fut-il jamais une passion modérée et amie de notre repos ? Nos passions sont la source funeste de tous nos chagrins et de toutes nos inquiétudes ; et ces passions cependant sont les seules sources des joies mondaines. Les succès de l'ambition, de l'intérêt, de la passion du plaisir, du désir de la vengeance, ou de la jalousie ; voilà ce qui fait le bonheur, ce qui cause la joie des gens du monde. Hé, bon Dieu ! quelle joie !

SECOND POINT.

Considérez que ce que Dieu demande de nous, est une volonté qui ne soit partagée entre lui et aucune créature : c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire que ce que Dieu désire, et ne rejette que ce que Dieu rejette : une volonté qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun psétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette heureuse disposition, tout est salutaire, et les amusemens même innocens dont on use avec simplicité dans le besoin pour se délasser, se

tournent en bonnes œuvres. Heureux celui qui se donne à Dieu ; il est délivré de ses passions, des jugemens des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides et misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité et de l'inconstance des amis, des artifices et des pieges des ennemis ; il est délivré de sa propre foiblesse, de la misere de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels ; et enfin de l'éternelle condamnation du Souverain Juge, de la réprobation éternelle, qui est le souverain malheur. Un Chrétien parfait est délivré de cette multitude innombrable de maux ; puisque mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut ; et il trouve ainsi sa consolation par la foi, et par conséquent par l'espérance, au milieu de toutes ses peines. Quelle foiblesse seroit-ce donc de craindre de se donner à Dieu, et de s'engager trop avant dans un état si désirable ! Dieu nous demande notre volonté : nous demande-t-il trop ? Et pour quelle autre fin nous la demande-t-il, que pour nous rendre heureux, même dès cette vie ? Dieu nous demande tout notre cœur ; pourroit-il, étant Dieu, se contenter d'un partage ? Et quand nous aurons donné à Dieu tout notre cœur, lui aurons-nous trop donné ? Quelle plus insigne folie, que de craindre d'être trop à Dieu ! c'est craindre d'être trop heureux ; et voilà cependant ce que craignent la plupart des personnes qui se croient dévotes, c'est-à-dire, tant de personnes qui servent Dieu, qui aiment Dieu avec des ménagemens infinis, avec une réserve continuelle ; ces personnes tiedes, lâches, timides au service de Dieu.

Mon aimable Sauveur, que j'ai sujet de rougir au triste souvenir de mes lâchetés et de mes infidélités passées ! J'ai peu goûté les douceurs qui

font le partage de vos favoris, parce que je vous ai peu aimé, parce que je ne vous ai servi qu'avec nonchalance. Voilà mon cœur, Seigneur; et avec mon cœur, je vous donne mon esprit et ma volonté, je vous donne tout ce que je suis, et je vous le donne sans délai, sans réserve : je ne veux plus vivre que pour vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine: quam abscondisti timentibus te! Psalm. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent!

Beati immaculati in via: qui ambulant in lege Domini! Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidelement dans la loi du Seigneur!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUS les Saints ont beau nous assurer qu'il n'est point de douceurs pareilles sur la terre, à celles que goûtent les véritables serviteurs de Dieu; Jesus-Christ lui-même a beau nous dire que la paix du cœur, la tranquillité de l'esprit, les joies, les consolations intérieures, sont le partage des fervens Fidelles : on ne veut pas croire ce qu'on ne goûte pas. D'où vient cette incrédulité sur un point auquel il semble que nous avons intérêt d'être les plus dociles? on ne veut pas croire que la vie parfaite soit si douce, parce qu'on n'a pas envie de pratiquer ce qu'il faut faire pour devenir parfaits; comme si l'erreur où l'on est pouvoit excuser la lâcheté qu'on a. Corrigez cette fausse idée : prenez aujourd'hui l'envie de faire l'expérience des douceurs que goûtent au service de Dieu les ames fidelles. Commencez à

remplir avec ponctualité tous les devoirs de votre état; ayez une volonté efficace de ne rien refuser à Dieu; servez-le dès ce jour avec une nouvelle ferveur. Paroissez à l'Eglise avec un nouveau respect; faites vos prieres avec une piété toute nouvelle. Passez cette journée en sorte que votre conscience ne vous reproche ni lâcheté, ni infidélité au service d'un si bon Maître: et vous goûterez vous-même combien le Seigneur est doux.

2.° Prenez aujourd'hui un quart d'heure, durant lequel, à genoux ou assis, vous examinerez certaines petites marques de fidélité, certains petits sacrifices que Dieu demande de vous depuis longtemps, et que vous lui refusez depuis tant d'années. Il ne faut que le détail de ces faits, pour nous couvrir de confusion, et pour justifier la rigueur de la Providence à notre égard. Vous avez pardonné une injure, un tort qu'on vous a fait, vous ne voulez point de mal; mais vous ne sauriez aller voir la personne, ou vous trouver avec elle dans une assemblée où vous devriez vous trouver. Voilà ce que vous refusez à Dieu. Vous auriez horreur de certains vices grossiers; les emportemens même vous paroissent indignes, non-seulement d'un homme chrétien, mais même d'un honnête homme: mais vous êtes bien souvent de mauvaise humeur dans votre famille, et il faut que ceux qui la composent essuyent bien des fois l'amertume de votre mauvaise humeur. Voilà ce que vous refusez à Dieu. Vous ne voudriez pas être habillée d'une maniere lascive et immodeste; mais combien de raffinemens de vanité, combien de parures superflues et même peu chrétiennes? Voilà encore un petit sacrifice que vous refusez à Dieu. Vous gardez vos vœux de Religion, vous ne voudriez pas vous dispenser de certaines regles; mais combien d'autres regles moins considérables et plus aisées, dont Dieu vous demande l'observation, et qu'il ne vous plaît pas d'observer?

Vous menez une vie unie, réguliere, dévote, exemplaire ; mais combien de petites mortifications durant le jour, que Dieu vous demande ! Un mot, un coup d'œil, un ton de voix, une modestie : ce sont de biens petits sacrifices que vous feriez pour un vil intérêt, pour l'amour d'un ami, pour rendre service à une personne, etc. Dieu vous demande tout cela, et il ne vous plaît pas de faire cela pour Dieu ! Ce sont des faits qui doivent vous faire rougir, et que votre conscience vous reproche : et vous vous plaignez après cela de la sécheresse, des difficultés que la grace n'applanit point, et que Dieu vous laisse sentir à son service ! *Date, et dabitur vobis* (a). Donnez à Dieu ces petites marques de fidélité, et Dieu vous donnera ces abondantes consolations intérieures, qui rendent le joug du Seigneur si doux, et son fardeau si léger.

QUINZIEME JOUR.

SAINT HENRI, EMPEREUR.

L'AN 972 naquit dans le Château d'Abaude sur le Danube, saint Henri fils d'Henri Duc de Baviere, et de Giselle fille de Conrad Roi de Bourgogne. Il fut baptisé par saint Wolffang Evêque de Ratisbonne, qui ayant un secret pressentiment de la future sainteté du jeune Prince, voulut se charger de son éducation, et l'éleva avec soin dans les sentimens les plus purs de la piété chrétienne. En lui inspirant de bonne heure l'amour de la vertu, il lui imprima une si grande horreur du vice, qu'on ne vit jamais des mœurs plus pures que celles du jeune Henri. Son riche natu-

(a) *Luc.* 6.

rel ; un cœur droit et compatissant, un esprit vif, mais docile ; un air doux, mais majestueux ; des manieres nobles, et naturellement polies : tout concouroit à rendre efficaces les sages instructions du saint Prélat, qui prévoyant les grands biens que devoit faire un jour son éleve et à l'Eglise et à l'Etat, n'oublia rien pour en faire et un grand Saint et un grand Prince.

Il y réussit, Henri sut merveilleusement mettre à profit toutes les leçons d'un si habile Maître ; il fit en peu d'années des progrès étonnans dans l'art de commander aux hommes, et d'obéir à Dieu. Saint Wolffang étant mort, le Prince ne relâcha rien de la régularité de sa vie. Sa piété croissoit avec ses années, et le jeune Duc de Baviere faisoit déjà l'admiration de toutes les Cours, lorsque la mort lui enleva son saint Maître. Le Prince ressentit cette perte, il la pleura ; et toute sa consolation fut d'aller chaque jour passer plusieurs heures en prieres sur son tombeau, l'arrosant chaque fois de ses larmes.

Henri dormant la nuit dans sa chambre, crut être au tombeau de saint Wolffang, et il lui sembla de voir ce Saint qui lui disoit de lire une inscription qu'il lui montroit sur la muraille. Mais quelque envie qu'en eût le Prince, il ne put lire que ces deux mots : *Après six*. Etant éveillé, il pensa ce que pouvoit signifier son songe, et il s'imagina que cela vouloit dire qu'il ne vivroit plus que six jours. Pénétré de cette pensée, il ne pensa plus qu'à se préparer à bien mourir. Il joignit à ses dévotions les aumônes, et les macérations du corps aux Sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie. Son cœur étoit prêt, lorsque les six jours étant passés, sans que sa santé fut altérée, il crut qu'il avoit pris les six jours pour six mois ; et remerciant Dieu de lui donner un peu plus de temps, il ne l'employa qu'en prieres, en pénitences et en bonnes œuvres. Au bout de six

mois, se portant bien, il jugea que n'étant pas encore assez prêt pour aller paroître devant Dieu, le Seigneur lui accordoit encore six années. Il en profita ; et persuadé que sa derniere heure étoit proche, il mit tout à profit pour le Ciel. Détaché de tout, il ne soupiroit qu'après son bien-aimé. Son amour pour Jesus-Christ, sa dévotion tendre pour la sainte Vierge, lui faisoient passer les jours et les nuits au pieds des Autels, d'où il ne s'arrachoit que pour de bonnes œuvres. C'est ainsi que Dieu préparoit cette grande ame, pour la préserver du poison des grandeurs humaines, au milieu desquelles le Sauveur avoit résolu de le faire Saint. En effet, les six ans étant expirés, Henri fut élu Empereur, après la mort d'Othon III, et fut sacré Roi de Germanie, par Willigise Archevêque de Mayence. On ne peut dire quelle fut la joie de toute l'Allemagne à la nouvelle qu'on eut de l'élection d'un si saint Roi ; l'approbation fut univsrsello.

Il y avoit quelques années que le saint Prince avoit épousé sainte Cunegonde, fille de Sigefroi premier Comte de Luxembourg. La conformité de mœurs et de vertus avoit uni ces deux cœurs par un lien aussi saint que ces deux ames étoient chastes. Aussi convinrent-ils mutuellement dès le premier jour de leurs noces, par une vertu aussi rare que magnanime, de ne vivre jusqu'à la mort, que comme frere et sœur.

Le Roi ayant été sacré le 7 Juin de l'année 1002, il fit couronner la Reine le 10 d'Août de la même année. La nouvelle dignité ne changea rien dans la vie exemplaire du saint Roi. Sa piété en reçut un nouvel éclat ; son élévation ne servit qu'à l'exaltation de l'Église, et sa puissance à faire triompher la Religion. Il se fit d'abord un devoir de sacrifier son repos à la félicité de ses peuples ; leurs intérêts devinrent dès-lors les siens. Ses premiers soins furent de faire régner

la justice dans ses Etats, et de corriger les désordres qui troubloient le repos public, et dérangeoient la discipline de l'Eglise. Le zele du saint Prince irrita bien des Seigneurs Allemands. La rebellion suivit de près les mécontentemens; mais la modération et la sagesse d'Henri surent l'étouffer dès sa naissance. Il remit tous les rebelles dans leur devoir; et il sut miraculeusement profiter de cette paix, pour faire refleurir la Religion par toute l'Allemagne. Il enrichit plusieurs Eglises par ses grandes libéralités; il répara celles de Hildesheim, de Magdebourg, de Strasbourg et de Meersbourg, que la barbarie des Esclavons avoit presque ruinées. Ces Barbares s'étant emparés de la Pologne et de la Boheme, Henri se vit obligé de lever des troupes, et de marcher contre ces ennemis de l'Eglise et de l'Etat. Il éprouva bientôt combien il est avantageux de combattre pour le Dieu des armées. Comme il vit bien qu'il en faudroit venir aux mains, il commença par mettre sa personne et son armée sous la protection des Saints Patrons du Pays, et singuliérement de saint Adrien, dont il avoit été prendre l'épée à Wasbech, où on la conservoit comme une relique. La veille de la bataille il fit communier tous les soldats, et il leur en donna lui-même l'exemple. Le lendemain les ennemis s'étant avancés avec une contenance fiere et insultante, le Roi qui étoit un des plus grands Capitaines de son temps, rangea son armée en bataille. Le nombre des Barbares qui étoient une fois plus forts que les Allemands, ne l'étonna point. Plein d'une vive confiance en la protection du Ciel, il parcourut lui-même tous les rangs; animant les soldats à combattre, plus pour les intérêts de la Religion que pour ceux de la patrie. On alloit donner le signal pour commencer la bataille, lorsqu'on s'apperçut d'un grand mouvement dans le camp des ennemis. Une

terreur subite saisit tout à coup les Barbares : ils ne penserent plus qu'à se sauver : les Officiers voulant les arrêter, ils tournerent leurs armes contre eux, et par un prodige inoui, cette formidable armée se défit elle-même, sans que celle d'Henri tirât l'épée. Ce religieux Prince reconnoissant visiblement la main du Seigneur, leva les yeux au Ciel, et s'écria : O Dieu, que toutes les nations vous glorifient ; car vous avez protégé ceux qui espéroient en vous. Tout le camp répéta plusieurs fois ces paroles : et tout l'air retentit d'actions de graces et d'acclamations.

Cette grande victoire mit les Esclavons dans la nécessité de demander la paix : le Roi la leur accorda, aux conditions que la Pologne, la Boheme et la Moravie lui demeureroient tributaires. Il accomplit avec magnificence le vœu qu'il avoit fait de rétablir l'Eglise et l'Evêché de Meersbourg : il fonda ensuite l'Evêché de Bamberg, et pour cela il assembla les Prélats à Francfort, pour rétablir la discipline Ecclésiastique dans toute l'Allemagne. Ce fut en cette occasion que l'humilité de ce religieux Prince parut avec éclat; car étant entré dans l'assemblée, il se prosterna devant tous les Evêques qui la composoient, et il fallut que l'Archevêque de Mayence l'obligeât au nom de tous, de se relever; et le prenant par la main, il le força de s'asseoir sur le trône qu'on avoit dressé dans la salle. Tout ayant été réglé, saint Henri voulant cimenter la piété et la ferveur dans Bamberg, y fonda deux Monasteres, l'un de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, et l'autre de Religieux de Saint-Benoît ; après quoi il se disposa pour son voyage d'Italie.

Il y avoit déjà quelque temps que les Lombards s'étoient révoltés, par les intrigues d'un Seigneur, nommé Ardouin, qui s'étoit mis à leur tête ; saint Henri marcha contre les rebel-

les, et les défit. Ayant été couronné Roi de Lombardie à Pavie, il retourna en Allemagne pour y appaiser les troubles que quelque mécontens y avoient excités : après quoi il repassa en Italie, où il acheva de réprimer les nouveaux efforts des Lombards, tout cédant au courage et aux droites intentions d'un si grand Prince. Sa clémence étoit aussi victorieuse que sa magnanimité. Les habitans de la petite Ville de Troyes en Calabre, ayant maltraité ses Officiers, il résolut de les châtier sévérement, pour faire un exemple. Les coupables connoissant la piété du Prince, assemblerent tous les petits enfans, qui s'étant présentés en pleurant et implorant sa clémence, toucherent l'Empereur : il leur pardonna, disant que des prieres et des larmes qui eussent désarmé la colere de Dieu, devoient bien être capables d'appaiser la sienne.

Le zele d'Henri pour la paix de l'Eglise l'animoit encore plus que ses intérêts propres ; c'est ce qui l'engagea à s'employer fortement pour éteindre les divisions causées à Rome par l'Antipape Grégoire, qui après la mort du Pape Serge IV disputoit le Saint Siege au légitime Pape Benoît VIII. Le religieux Prince éteignit le schisme ; et s'étant rendu à Rome avec son épouse sainte Cunegonde, il y fut reçu comme la gloire et le modele des Empereurs Chrétiens, et le plus zélé défenseur de l'Eglise. Il y fut couronné Empereur des Romains par le Pape Benoît, et sainte Cunegonde reçut aussi dans la même cérémonie la couronne d'Impératrice. Le Pape fit présent à l'Empereur d'un globe d'or, enrichi de pierres précieuses, et surmonté d'une croix pour servir de symbole à sa dignité. Le pieux Prince aima mieux en faire hommage à à Dieu ; et dans cette vue il le donna avec sa couronne au célebre Monastere de Clugny, dont saint Odilon étoit Abbé.

Tout étant pacifié en Italie, Henri revint comblé de gloire en Allemagne, où étant plus tranquille, il ne s'appliqua plus qu'à devenir tous les jours plus parfait, et à rendre heureux ses peuples. Le goût des choses célestes lui fit perdre celui des biens créés : il pensa même à se démettre de sa dignité pour passer le reste de ses jours dans quelque solitude religieuse. Mais on lui fit entendre qu'il faisoit plus de bien dans un jour sur le trône, où la divine Providence l'avoit élevé, qu'il n'en sauroit faire durant toute sa vie dans la retraite.

Son séjour en Allemagne, et la paix dont elle jouissoit, laisserent au pieux Prince toute la liberté de satisfaire sa dévotion. Sa haute vertu ne brilla jamais avec plus d'éclat, et sa ferveur ne lui permit plus d'omettre aucune bonne œuvre. Tout le temps qu'il ne donnoit point aux affaires de l'Etat, étoit employé ou à la visite des pauvres dans les hôpitaux, ou à terminer les différends de ses sujets, ou à la priere. L'Impératrice n'oublioit rien de son côté pour égaler la piété de son cher époux, lorsque le démon ne pouvant souffrir à la Cour de si grands exemples, mit en usage tous ses artifices pour troubler la paix de ces grandes ames, et obscurcir leur vertu.

On s'efforça de donner à l'Empereur des soupçons contre sa chaste épouse sainte Cunegonde. On surprit sa piété, et il sembloit écouter la calomnie, lorsque le Ciel prit la défense de la Sainte, fit éclater son innocence, et confondit ses calomniateurs. Notre Saint condamna sa trop grande crédulité : il en témoigna son regret à la Princesse, et cette petite épreuve ne servit qu'à serrer encore plus étroitement qu'auparavant les nœuds du chaste amour de ces deux saints Epoux.

On avoit aussi prévenu saint Henri contre saint Héribert Evêque de Cologne ; mais ayant bientôt reconnu sa vertu, il alla lui-même se jeter à ses pieds,

pieds, et lui demander pardon de cette surprise; laquelle ne servit qu'à rendre plus éclatante son humilité. Sa patience ne parut pas avec moins d'éclat à l'égard de son frere Brunon Evêque d'Augsbourg. Ce Prélat ayant étouffé tous les sentimens que devoient lui inspirer les lois du sang, de la Religion et de son état, eut une haine mortelle toute sa vie contre un si bon Prince. Il n'oublioit rien pour le chagriner, tantôt en lui suscitant des guerres étrangeres, tantôt en soulevant ses propres sujets, et les animant à la révolte. Saint Henri souffrit tout sans jamais se plaindre: la conduite si déraisonnable de cet indigne frere, ne servit qu'à augmenter la tendresse que notre Saint avoit pour lui; et il n'avoit jamais plus de plaisir que quand il pouvoit lui rendre quelque bon office. Cependant Brunon fut insensible à toutes ces marques de sainteté et d'amitié; il fut toujours comme le fléau de ce saint Empereur, dont Dieu voulut exercer la vertu, par les duretés de son propre frere: et ce ne fut qu'après la mort du saint Prince, que Brunon se convertit.

Son zele ne se renferma point dans les bornes de l'Empire. Il entreprit la conversion d'Etienne, Roi de Hongrie; et sachant que, comme dit l'Apôtre, le mari infidelle est sanctifié par la femme fidelle, il donna sa sœur Giselle en mariage au Roi, envoya avec elle d'excellens ouvriers pour planter la foi; et saint Etienne s'étant converti, travailla avec tant de zele pour gagner tous ses sujets à Jesus-Christ, qu'on a eu sujet de dire que le Royaume de Hongrie avoit eu un Roi et un Empereur pour Apôtre.

Les Lombards toujours remuans, les Grecs et les Normands troubloient l'Eglise et désoloient les peuples en Italie. Saint Henri y marcha, dompta pour toujours les Lombards, dissipa toutes les forces des Grecs et des Normands, se rendit maître des Villes de Benevent, de Troye,

de Naples, de Capoue, de Salerne, et ayant rendu à l'Eglise tout ce qui lui avoit été enlevé, et fait refleurir la Religion par-tout, il reprit le chemin de Rome. Ni les voyages ni l'armée ne dérangeoient jamais rien de ses pénitences ni de ses pratiques de piété. Il jeûnoit chaque semaine plusieurs jours, communioit aux jours réglés, et n'omettoit aucun de ses pieux exercices. Il passa par le Mont-Cassin, pour satisfaire la dévotion particuliere qu'il avoit à saint Benoît. Il en fut bientôt récompensé, car étant cruellement tourmenté des douleurs de la pierre, il en fut miraculeusement guéri sur l'heure par l'intercession de ce Saint.

A son retour d'Italie, il eut avec Robert, Roi de France, l'un des plus vertueux Princes de son temps, cette célebre entrevue sur la Meuse, où ayant tous deux les mêmes vues et le même zele pour la Religion, ils prirent des mesures sûres pour le bien de l'Etat et de l'Eglise. C'est-là que le cérémonial entre les deux Princes ayant été réglé, c'est-à-dire, que les deux Princes s'avanceroient chacun de leur côté dans un bateau, jusqu'au milieu de la riviere à une distance égale des deux bords : le saint Empereur, nonobstant les conventions, ne crut pas devoir user de ces maximes scrupuleuses, en traitant avec un Prince dont il honoroit beaucoup la vertu. Il partit de grand matin de son Camp, avec quelques-uns des Seigneurs de sa Cour, et ayant passé la riviere, vint trouver le Roi au lieu où il étoit logé.

Saint Henri ayant visité la plupart des Provinces de l'Empire, fait refleurir par-tout la justice, le bon ordre et la Religion, et donné par-tout des preuves d'une sainteté éminente, fut arrêté au Château de Grun, près de Halberstad, par une maladie qui lui fit bientôt comprendre que sa fin approchoit. Il se prépara à la mort par un redoublement de ferveur. Ayant mandé l'Im-

pératrice sainte Cunegonde, il lui fit, en présence des Princes et des Prélats qui se trouvoient à la Cour, une reparation publique de l'injuste soupçon qu'il croyoit avoir eu de sa fidélité, dans le temps que cette sainte Princesse étoit attaquée par la calomnie. Il déclara qu'il la laissoit Vierge; et il parut bien alors que Dieu n'avoit permis cette tempête que pour manifester à tout le monde chrétien l'éminente vertu de ces deux chastes Epoux, laquelle leur humilité avoit sans doute dérobée au public; car on ne vit jamais une plus grande humilité sous le diadême. Enfin après environ un mois de maladie, durant laquelle ce saint Prince donna des preuves d'une vertu consommée, ayant reçu avec une ferveur toute nouvelle les derniers Sacremens, plein de confiance en la miséricorde du Sauveur, et d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge, il mourut tranquillement la nuit du 14 de Juillet de l'an 1024, âgé de 52 ans, la vingt-deuxieme année de son regne, et depuis qu'il eut été couronné Empereur la dixieme. Le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau, y attirerent d'abord un grand concours de peuples. L'héroïsme de ses vertus, et l'authenticité des miracles que Dieu opéroit tous les jours par son intercession, obligerent le Pape Eugene III de le canoniser, l'an 1152, après avoir fait les formalités ordinaires.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui hodiernâ die Beatum Henricum Confessorem tuum è terreni culmine Imperii, ad

O Dieu, qui en ce jour avez fait passer le Bienheureux Henri votre Confesseur, de la sublime dignité d'Em-

regnum æternum transtulisti : te supplices exoramus, ut sicut illum gratiæ tuæ ubertate præventum, illesebras sæculi superare fecisti : ita nos facias ejus imitatione mundi hujus blandimenta vitare, et ad te puris mentibus pervenire. Per Dominum nostrum, etc.

pereur, à la possession du Royaume éternel. Nous vous supplions très-humblement, que comme, par l'abondance des graces dont vous l'aviez prévenu, vous lui avez fait surmonter les attraits du siecle, vous nous fassiez éviter à son imitation les charmes du monde, et arriver à vous avec des ames pures et innocentes. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE,

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideo stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie ! Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle : qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé : qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Les Grecs ont eu raison d'appeler le Livre de l'Ecclésiastique, Paneratos ; *c'est-à-dire, un Livre qui donne des préceptes pour la pratique de toutes les vertus. On peut dire que c'est un précis de tous les Livres spirituels, plein de sentimens chrétiens, et d'une morale toute chrétienne. On n'a qu'à lire l'Epître de ce jour pour en être convaincu.*

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache. Une autre version porte : Heureux le riche qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point mis sa confiance dans ses richesses, qui ne s'est point énorgueilli de ses grands biens. Rien en effet n'est plus rare ni plus digne d'admiration et de louange, qu'un homme riche, innocent et juste, modeste dans sa conduite, modéré dans ses désirs, sans orgueil et sans ambition. La rareté de ces hommes merveilleux ne vient pas du prix et du mérite des richesses; car elles ne donnent aucun mérite, et elles n'ont de valeur qu'autant qu'il plaît aux hommes de leur en donner. Cette rareté d'hommes innocens et riches vient de la corruption du cœur humain, de la violence impérieuse des passions, de la rareté des grands génies. On se laisse éblouir par cet éclat superficiel et passager ; on triomphe d'avoir plus de moyens que les autres de se perdre. Acquisition des richesses, occasion d'injustices ; possession des richesses, source d'orgueil ; usage des richesses, semence de déréglement dans les mœurs, principe d'une vie licencieuse et libertine. Brille-t-on dans le monde pour y être plus dévot ? Hélas ! ce n'est d'ordinaire que par la multiplicité des plaisirs, et par tout le faste de la mondanité, qu'on fait savoir au public qu'on a fait fortune dans le monde. La distinction est toute en faveur de l'amour-propre et de la vanité : *Dives effectus sum inveni indolum mihi* (a). Les richesses tiennent lieu de tout dans un esprit peu chrétien : le cœur en est épris, elles en deviennent bientôt l'idole. Relâchement dans les plus ordinaires exercices de Religion ; droit imaginaire de dispense des plus essentiels devoirs ; idées frivoles de bienséance ; pitoyables

(a) *Osée* 12.

prétextes, fausses raisons pour mener une vie moins réguliere et moins chrétienne : voilà les spécieux privileges que la nouvelle idole accorde à ses adorateurs. Mais, mon Dieu ! quel jugement en ferez-vous au jour terrible de vos vengeances ?

Se trouver à l'Eglise avec le peuple, c'est pour les femmes mondaines une dévotion trop roturiere ; il y a l'heure de la Messe des honnêtes gens, qu'on ose appeler la belle Messe. On n'y assiste pas pour être dévot ; le respect et l'humilité s'accordent peu avec le luxe. La belle Messe peut être mise aujourd'hui au nombre de ces assemblées de bienséance, qui servent à amuser l'oisiveté des mondains, et à diversifier leur ennui. Les richesses inspirent de l'orgueil et de la fierté jusques dans les actes de Religion, qui demandent une humilité plus profonde. C'est aux pieds même de Jesus-Christ, et sur les Autels qu'on s'étudie, ce semble, de paroître plus mondains et plus riches. C'est toujours à l'Eglise qu'on affecte le plus la distinction. La mollesse n'y perd rien de ses droits, ni l'orgueil de son faste ; mais suffit-il de faire ces réflexions, de convenir de ces faits, sans qu'on se corrige ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur à nuptiis ; ut cùm venerit, et

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera.

pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes: amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati: quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à la ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la paix intérieure.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la paix du cœur ne fut jamais l'effet des plaisirs, des honneurs, ni de l'opulence. Les heureux du siecle l'ignorent; elle ne sauroit être que le fruit de la bonne conscience. Un fonds inépuisable de trouble et d'inquiétude, accompagne toujours les joies du monde. L'ambition peut pour quelques momens rendre l'esprit content et le tranquilliser, ce semble; mais nulle passion, nul succès, nul erreur ne peuvent charmer un seul moment les inquiétudes intérieures, Dieu seul peut contenter notre cœur.

Qu'on cherche, qu'on s'étudie, qu'on travaille dans le monde tant qu'on voudra pour trouver

cette paix ; qu'on satisfasse ses passions ; qu'on contente, s'il est possible, tous ses désirs ; qu'on ne trouve dans sa fortune ni concurrent, ni jaloux, ni obstacle ; que l'ame s'enivre, pour ainsi dire, des biens et des plaisirs : Vanité des vanités, faut-il s'écrier avec Salomon, et tout n'est que vanité et affliction. Qu'on dise tant qu'on voudra qu'on est content, que le cœur est en paix, qu'il est tranquille : on ment. La paix du cœur ne peut être le fruit que de l'innocence, de la parfaite conformité à la volonté de Dieu, de la haute vertu.

Non ce ne sont pas les grandes dignités, ni les plus hautes places, qui font goûter cette paix si douce. Plus on est élevé dans le monde, moins on est content : la sainteté seule a le secret de produire cette paix du cœur. Parcourez tous les états, toutes les conditions, tous les âges, vous trouverez des malheureux par-tout. Le faste, le luxe, l'abondance, les honneurs ne servent qu'à dérober au public les chagrins qui font gémir les particuliers. Les épines et les croix croissent encore plus abondamment sur le trône que dans les chaumieres. Mais trouvez un Saint, dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, vous aurez trouvé un cœur contrit, la joie répandue sur son visage, la tranquillité dans son esprit, une satisfaction pleine et rassasiante dans son cœur ; voilà ce que produit la grace dans une ame pure. Les croix, les afflictions, les adversités les plus ameres ne sauroient pénétrer jusques dans le cœur des Saints ; de là cette égalité d'humeur inaltérable, cette douceur comme naturelle, cette paix enfin à l'abri, ou du moins à l'épreuve de tous les accidens. Bon Dieu, qu'on est malheureux, et qu'on est à plaindre quand on ne vous aime point sans réserve, et sans ménagement !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y aura jamais de paix intérieure pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure. Toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience. On peut s'étourdir, mais on ne sauroit étouffer les inquiétudes que cause le péché. O que la paix qui vient de Dieu est différente de celle qui vient du siecle! elle calme les passions; elle entretient la pureté de la conscience; elle est inséparable de la justice; elle unit à Dieu; elle nous fortifie contre les tentations. Au lieu que la paix qui vient du monde irrite les passions, souille la conscience, est une source d'injustices, éloigne de Dieu, et nous rend les esclaves du tentateur.

La pureté de conscience qui nourrit cette paix, s'entretient elle-même par la fréquentation des Sacremens. La tentation, si elle ne nous surmonte point, porte toujours son fruit avec elle; Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse, que pour nous donner sa force. Tout ce qui est involontaire ne doit jamais nous troubler. Le principal est de n'agir jamais contre la lumiere intérieure, et de vouloir aller aussi loin que Dieu veut nous conduire. La paix de l'ame consiste dans une entiere résignation à la volonté de Dieu. On fait profession de dévotion, on a le bonheur d'être spécialement consacré à Dieu, ou dans l'état Religieux, ou dans l'état Ecclésiastique: de quelle paix intérieure ne devroit-on pas jouir? On vit cependant dans l'inquiétude et dans le trouble: c'est qu'on n'a pas une entiere soumission à Dieu; c'est qu'on est imparfait; c'est qu'on ne sert Dieu qu'avec ménagement et avec réserve. On n'a qu'une dévotion d'amour-propre

et d'humeur. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez*, dit le Sauveur, *et vous vous embarrassez de plusieurs choses; il n'y en a qu'une de nécessaire :* et c'est justement celle qu'on néglige, celle qui n'est pas de notre goût. La peine qu'on a sur un grand nombre de choses, vient de ce qu'on n'accepte pas avec assez d'abandon à Dieu, tout ce qui peut nous arriver. Mettons donc toutes choses entre ses mains, et faisons-en par avance le sacrifice entier dans notre cœur. Dès le moment que nous ne voudrons plus rien selon notre propre sens, et que nous voudrons sans réserve tout ce que Dieu voudra, nous n'aurons plus tant de retours inquiets et de réflexions à faire sur ce qui nous regarde : jusques-là nous serons troublés, changeans dans nos vues et dans nos goûts, facilement mécontens d'autrui, peu d'accord avec nous-mêmes, pleins de réserve et de défiance. Le meilleur esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié et simple, ne sert qu'à nous tourmenter.

Ah, Seigneur! qu'il y a long-temps que j'en fais une triste expérience! Je vois bien que je ne goûte point à votre service cette paix intérieure qui surpasse tout sentiment; c'est que je vous sers mal. Me voici résolu, Seigneur, par votre grace, à me donner à vous sans ménagement et sans réserve; et je suis sûr que dès-lors vous me ferez goûter cette douce paix du cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Pax multa diligentibus legem tuam. Psal. 118.

Il n'y a de paix intérieure que pour ceux qui aiment votre loi et qui la gardent.

In pace in idipsum : dormiam et requiescam. Psal. 4.

C'est en vous seul, ô mon Dieu! que je veux trouver ma paix et mon repos.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° UNE vraie simplicité, un certain calme d'esprit, qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut; une patience pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu, que le motif de la charité inspire; une certaine candeur, et une docilité d'enfant, pour avouer ses fautes, pour vouloir en être repris, et pour se soumettre aux conseils et à la volonté de ceux qui nous gouvernent: ce sont autant de vertus solides, qui produisent toujours cette paix du cœur. Votre piété, quoique sincere, vous donnera souvent moins de soutien et de consolation, que de reproches intérieurs, si elle n'est accompagnée de cet amour de Dieu, qui ne connoît ni lâcheté, ni ménagement, ni réserve. Si au contraire, vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille et plein de la joie du Saint-Esprit. La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille et du repos, même pendant le jour, au milieu des travaux; mais il faut être à Dieu sans réserve. Le moindre respect humain fait tarir certaines graces, augmente les irrésolutions. Voulez-vous goûter cette douce tranquillité, voulez-vous jouir de cette paix du cœur, qui est au dessus de tout ce qu'on peut penser: ne refusez rien à Dieu.

2.° La modestie, l'humilité et la douceur inaltérable sont une source de la paix du cœur: elle est le fruit de la bonne conscience. Ayez le cœur pur, et il sera tranquille: mais ne troublez pas cette tranquillité par votre mauvaise humeur: ne l'altérez pas même par un zele trop vif, qui est d'ordinaire turbulent. Corrigez les défauts de vos enfans, de vos domestiques, de vos sujets; mais ne perdez jamais rien de la tranquillité du cœur; la véritable vertu ne se contredit point.

N'oubliez jamais dans vos plus grandes occupations, cette leçon salutaire du Sauveur du monde : *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de plusieurs choses.* C'est pourtant pour lui-même qu'elle se donnoit tant de peine. Dieu ne se trouve point dans le trouble : *Non in commotione Dominus.* Ne levez jamais le ton de voix trop haut, parlez sans émotion, et agissez de même. La paix du cœur ne veut point de lenteur, d'oisiveté; elle réprouve la mollesse, mais elle ne souffre aucune passion.

SEIZIEME JOUR.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL, OU DU SAINT SCAPULAIRE.

LA Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, vulgairement dite du Scapulaire, est trop célebre et trop autorisée dans l'Eglise, pour n'en pas rapporter l'histoire en ce jour singuliérement consacré à cette dévotion; approuvée par tant de Souverains Pontifes; confirmée par tant de miracles; établie avec tant de fruits dans presque toutes les parties du monde Chrétien, et partout si avantageuse aux Fidelles.

Il y avoit plusieurs siecles que les Peres Carmes fleurissoient dans l'Eglise, sur-tout en Orient, où malgré la fureur des Barbares, des Sarrasins, et des Musulmans, ils s'étoient maintenus dans les cavernes du Mont-Carmel, d'où ils ont pris le nom de Carmes.

Il y avoit long-temps que le saint Ordre des Peres Carmes, si respectable, si célebre par son dévouement public, et sa dévotion spéciale envers la sainte Vierge, fleurissoit en Orient, lorsque les Européens qui avoient passé dans la

Palestine pour délivrer les Chrétiens et les Lieux saints de l'oppression des Infidelles, charmés de la piété et de la vie austere de ces saints Hermites du Mont-Carmel, leur persuaderent de passer en Europe. Ils vinrent en France, vers le milieu du treizieme siecle, avec le Roi S. Louis. Leur premier établissement fut dans un Hermitage à une lieue de Marseille, appelé l'Aigallades. Le saint Roi devenu leur insigne Protecteur, les établit en plusieurs autres lieux; tandis que quelques-uns d'eux passoient en Angleterre, où le Ciel leur avoit préparé un merveilleux Sujet, dont le mérite extraordinaire et la sainteté devoient bientôt illustrer tout l'Ordre.

C'étoit le célebre Simon Stock, Anglois de Nation, d'une des plus nobles familles du pays: plus illustre encore par son innocence et par sa haute vertu que par sa naissance *. Ce grand Saint fut prévenu dès son enfance d'une grace si extraordinaire, que dès l'âge de douze ans il se sentit attiré à la solitude, et fut conduit par l'Esprit de Dieu dans un désert. Il y pratiqua d'abord des austérites incroyables: il n'y vivoit que d'herbes et de racines; une petite fontaine lui fournissoit de l'eau pour désaltérer sa soif. Pour lit, pour oratoire, pour cellule, il n'eut jamais qu'un vieux tronc d'arbre dans lequel il ne pouvoit être que debout, et où il pouvoit à peine se remuer: c'est ce qui lui a fait donner le nom de Stock, qui en Anglois signifie tronc d'arbre. La priere faisoit-là toute son occupation. Ce fut dans ce saint exercice que son ame acquit une si parfaite pureté, que les Anges auxquels elle le rendoit égal, ne l'abandonnoient presque point dans sa retraite. La tendresse qu'il avoit eue presque dès le berceau pour la Mere de Dieu, croissoit tous les jours avec sa pénitence. Les Auteurs de la vie de ce grand serviteur de Dieu, assurent

* *La Colomb, serm.* 33.

que cette Mere de Miséricorde le visitoit presque tous les jours dans sa solitude, et qu'il eut avec Dieu même de si grandes communications, qu'il goûtoit dans son désert des douceurs spirituelles, qui étoient comme les avant-goûts des douceurs célestes.

Il y avoit déjà trente-trois ans qu'il menoit une vie si sainte, lorsque les Religieux du Mont-Carmel, venus d'Orient, arriverent en Angleterre, et commencerent à y signaler ce même zele qui les avoit rendus si célebres dans toute la Palestine. Notre Bienheureux Solitaire fut averti de leur arrivée, par une révélation particuliere; et la Sainte Vierge lui ayant fait connoître combien cet Ordre lui étoit cher, et qu'elle désiroit qu'il y entrât, il sortit du désert, et se vint jeter aux pieds de ces Peres, pour embrasser leur Institut, et pour se soumettre à leur conduite.

Rien ne fait mieux appercevoir l'estime que la Reine du Ciel témoigna en cette occasion pour ce saint Ordre, qu'en lui donnant le serviteur qu'elle chérissoit le plus. Il sembloit que la Sainte Vierge n'eût pris le soin de le former, pour ainsi dire, dès ses plus tendres années, et de l'orner des dons les plus précieux, que pour le donner à cet Ordre si chéri, dont il devoit être bientôt l'ornement. Simon ayant été reçu parmi les Religieux du Mont-Carmel, ne regretta point la compagnie des Anges avec qui il avoit eu tant de commerce dans sa solitude. A peine eut-il fait sa Profession religieuse, qu'il souhaita de passer en la Terre-Sainte, pour aller puiser comme dans la source le double esprit dont le grand Elie fut animé. Il visita, pieds nuds, tous les lieux que le Sauveur du monde a consacrés par sa divine présence : et s'étant enfin arrêté sur la fameuse Montagne de Carmel, il y mena durant l'espace de six ans une vie qu'on peut appeller une extase continuelle. Durant

tout ce temps-là il n'eut d'entretien qu'avec les Esprits Célestes. On assure même que la sainte Vierge voulut bien prendre le soin de l'y nourrir d'une maniere miraculeuse. Enfin étant retourné en Angleterre, il y répandit ce feu divin, dont il avoit été embrasé sur le Carmel, et il le fit avec tant de succès, que cette grande Isle en fut entiérement embrasée, et ne fut pas moins surprise des merveilleuses conversions dont ses discours furent suivis, que des fréquens miracles dont ils étoient accompagnés.

C'étoit par ces divers degrés de perfection que la grace disposoit ce grand serviteur de Dieu à des faveurs du Ciel encore plus signalées. En effet, ce grand Homme ayant été élevé, du consentement de tous ses Freres, à la charge de Supérieur Général, il n'oublia rien pour rallumer la dévotion envers Marie, dans un Ordre qui a l'honneur de porter son nom, et qui se glorifie de l'avoir honorée, et de lui avoir même dressé des Autels presque dès la naissance de l'Eglise.

Un zele si enflammé eut bientôt tout son effet. Le dévot Général eut la consolation, non-seulement de voir tout l'Ordre embrasé d'une nouvelle ferveur envers la Mere de Dieu, mais de voir encore renouveler parmi les peuples la dévotion envers cette divine Mere. Cependant sa confiance croissant avec sa tendresse, il se sentit pressé intérieurement de demander à la sainte Vierge quelque nouvelle faveur, et pour son Ordre, et pour les Fidelles. Après plusieurs années de larmes, de pénitences et de prieres, cette Mere de Miséricorde se laissa fléchir aux instances de son serviteur. L'histoire assure qu'elle lui apparut un jour environnée d'une grande multitude d'Esprits bienheureux, tenant en sa main un Scapulaire, et qu'elle lui dit ces consolantes paroles : Recevez, mon cher fils, le Scapulaire que je

vous donne à vous et à tout votre Ordre, comme un gage de ma bienveillance particuliere, et de ma protection : *Dilectissime fili, recipe tui Ordinis Scapulare meæ confraternitatis signum tibi, et cunctis Carmelitis privilegium.* C'est à cette livrée qu'on reconnoîtra mes serviteurs et mes enfans : *Ecce signum salutis.* C'est ici une marque de prédestination, un gage de paix et d'alliance éternelle. *Fœdus pacis, et pacti sempiterni.* Et pourvu que l'innocence de la vie réponde à la sainteté de cet habit, quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque spéciale de mon amour, ne souffrira point les feux éternels, et par la miséricorde de mon cher Fils, jouira de la félicité éternelle : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.*

Une révélation si consolante et si intéressante, faite à un si saint homme, ne fut pas plutôt rendue publique, que les Rois et les peuples s'empresserent à l'envi de se revêtir de ce saint Habit, qu'on regardoit comme un habit de salut, en s'enrôlant au service de la sainte Vierge. Les miracles éclatans que Dieu opéra pour faire voir combien cette dévotion lui étoit agréable, augmenterent ce pieux empressement. Aussi peut-on dire que de toutes les pratiques de piété qui ont été inspirées aux Fidelles pour honorer la Mere de Dieu, il n'en est peut-être point de si éclatante que celle du Scapulaire, puisqu'il n'en est aucune, ce semble, qui ait été confirmée par tant de si surprenans et de si authentiques miracles. Combien d'embrasemens a-t-il éteint par sa vertu ? Combien de fois s'est-il conservé lui-même tout entier au milieu des flammes, dit un grand serviteur de Dieu (*a*) ? Combien de fois a-t-il garanti jusqu'aux habits, jusqu'aux cheveux des personnes qui se trouvoient enveloppées dans d'effroyables incendies ? On expérimente encore tous les jours de quel secours il est dans les nauf-

(a) *Le P. la Colombiere.*

frages. Il y a peu de personnes qui n'aient été témoins en quelque rencontre, du respect qu'ont les flots pour ceux qui portent ce saint Habit. On en a vu qui étant tombés dans les rivieres, ou dans la mer, ont été suspendus sur les eaux, et délivrés d'une mort certaine par ce saint Scapulaire. On en a vu plusieurs qui tombant dans des précipices affreux, ont été arrêtés comme en l'air par le Scapulaire accroché à la pointe de quelque rocher. Il n'est pas jusqu'au tonnerre dont il n'arrête la violence, dont il ne détourne la flamme, toute subtile qu'elle est. Que de fievres mortelles et contagieuses, que de maladies incurables, que de violentes tentations, ou de plaisir, ou de désespoir, ont disparu par la vertu de ce saint Habit. On ne finiroit point, si l'on vouloit parcourir tous les fâcheux accidens, tous les genres de mort, dont le Scapulaire à préservé les vrais serviteurs de Marie.

Tout le monde sait ce qui arriva au dernier siege de Montpellier à la vue de toute une armée. Un Soldat ayant reçu un coup de mousquet dans un assaut, il n'en fut nullement blessé : la balle après avoir percé ses habits, s'arrêta comme par respect, et s'amollit à la rencontre de son Scapulaire. Le Roi Louis XIII, d'heureuse et de triomphante mémoire, fut témoin de ce miracle, et voulut d'abord se couvrir lui-même de cette armure miraculeuse, comme avoit fait saint Louis, dès que ce trésor fut connu. Le feu Roi Louis le Grand, dont le regne, célebre par tant de prodigieux événemens, sera l'admiration de tous les siecles : ce grand Monarque se mit dès les premieres années de son florissant regne, sous la protection de la sainte Vierge, en recevant ce saint Habit. Peu de Princes qui ne suivent cet exemple; et depuis près de cinq cents ans que cette dévotion subsiste dans l'Eglise, elle se répand, elle s'allume, elle s'augmente tous les jours davantage chez tous les peuples avec des fruits infinis.

Aussi à peine eut-elle paru, qu'elle fut d'abord approuvée par les Souverains Pontifes. La sainte Vierge sachant bien que les plus spécieuses pratiques de piété ne sont estimables qu'autant qu'elles sont autorisées par le Saint Siege, fit connoître elle-même au Pape Jean XXII les privileges singuliers de cette dévotion, comme il le dit lui-même dans sa Bulle *Sacratissimo*, de laquelle les Papes Alexandre V, Clément VII, Paul III, Paul IV, Pie V, ce saint Pape, et Grégoire XIII, font mention dans celles qu'ils ont données en faveur du saint Scapulaire. De sorte qu'on trouve sept grands Papes qui tous ont tâché de rallumer de plus en plus cette dévotion dans les Fidelles, par un nombre presque infini d'Indulgences qu'ils ont accordées en divers temps à ceux qui entrent en cette pieuse Société. Quel gage de la protection de Marie plus consolant! Quel sujet d'une confiance mieux fondée?

C'est un des plus grands serviteurs de Marie, qui a demandé cette marque singuliere de la protection de la Mere de Dieu, et qui assure l'avoir obtenue. Le Ciel l'a autorisé par la bouche des Vicaires de Jesus-Christ, et par la voix même des miracles. Nul Catholique qui doute du pouvoir de cette toute-puissante protection. On sait comme les Saints Peres s'expliquent sur ce sujet. Saint Bonaventure ne donne point d'autres bornes à la puissance de la Mere de Dieu, que la toute-puissance de Dieu même. Saint Antonin assure qu'il suffit qu'elle demande, pour obtenir. Le Bienheureux Pierre Damien veut qu'elle approche du Trône du Rédempteur, non pas comme servante, mais comme Mere, comme Souveraine: non pas seulement pour prier, mais comme si elle commandoit. *Accedit ad aureum humanæ reconciliationis altare, non orans sed imperans, Domina non ancilla.* Un homme pour qui Marie aura daigné prier une seule fois, dit le même Pere, pourroit-il être

éternellement malheureux ? *Æternum væ non sentiat, pro quo vel semel oraverit Maria.* L'Abbé Guerric, disciple de saint Bernard, ne se croit pas moins assuré sous la protection de Marie, que s'il étoit déjà dans le Paradis. *Nullatenùs censendum est majoris esse felicitatis habitare in sinu Abrahæ quàm in sinu Mariæ.* On sait quels sont les sentimens du dévot saint Anselme sur ce sujet. Il croit qu'il est impossible de périr au service de cette Reine des Anges. C'est à elle-même qu'il adresse ces paroles si mémorables, et si souvent répétées : *Omnis ad te conversus, et à te respectus, impossibile est ut pereat.* Et saint Germain de Constantinople n'a pas moins dit, ce semble, que tous les autres, quand il a avancé que la protection de la sainte Vierge est au-dessus de toutes nos conceptions. *Patrocinium Virginis majus est quàm ut possit intelligentiâ apprehendi.*

Ce n'est pas même seulement durant cette vie que le Scapulaire engage la sainte Vierge à répandre si libéralement ses faveurs sur ceux qui portent sa livrée; c'est encore dans l'autre vie, où ceux qui ont porté ce saint Habit, et qui ont été ses véritables serviteurs, ressentent les doux effets de sa puissante protection. Une Mere si tendre ne sauroit guere voir de sang froid ses chers enfans gémir long-temps dans le Purgatoire. Les trésors de l'Eglise que les Souverains Pontifes ont ouverts avec tant de profusion en faveur des Confreres du Scapulaire : la part que chacun d'eux a aux prieres et aux bonnes œuvres de cette sainte Société, et de tout l'Ordre du Mont-Calmel ; tout contribue au soulagement et à la délivrance des ames des Confreres. La sainte Vierge ne tirera jamais personne de l'Enfer ; mais elle ne manque pas de moyens pour empêcher qu'on ne meure dans l'impénitence finale, pourvu qu'une fausse confiance n'aie pas entretenu ces faux dévots de Marie dans le péché.

Quelqu'illustres, quelqu'authentiques que soient la plupart des merveilles que Dieu a fait en faveur du Scapulaire, elles ne nous obligent pas d'avoir pour l'histoire du Bienheureux Stock, la même croyance que nous avons pour les choses révélées à l'Eglise. On ne peut pas douter cependant que l'Eglise n'ait autorisé une dévotion si approuvée. Et à la vérité, quelle apparence que Dieu qui est également si sage et si puissant, dit le même dévot de Marie, de qui on a tiré tout le fond de cette histoire; quelle apparence que ce Dieu si sage et si puissant ait permis qu'on fondât sur une fable une devotion qu'il devoit agréer au point qu'il le témoigne tous les jours, une dévotion qu'il avoit dessein de rendre célebre par un si grand nombre de prodiges?

La Messe de ce jour dans tout l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel est à l'honneur de cette Fête.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Beatissimæ Virginis et Genitricis tuæ Mariæ singulari titulo Carmeli Ordinem decorasti: concede propitius, ut cujus hodie Commemorationem solemni celebramus Officio, ejus muniri præsidiis, ad gaudia sempiterna pervenire mereamur. Qui vivis, et regnas, etc.

O Dieu, qui avez illustré l'Ordre du Mont-Carmel, du titre spécial de la Bienheureuse Vierge Marie votre Mere; accordez-nous par votre bonté, que munis de la puissante protection de celle dont nous célébrons la mémoire avec tant de solemnité, nous méritions d'arriver à la félicité éternelle. Vous qui vivez, et réguez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

EGO quasi vitis fructificavi suavitatem odoris ; et flores mei fructus honoris, et honestatis. Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et à generationibus meis implemini. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum : Memoria mea in generationes sæculorum. Qui edunt me, adhuc esurient : et qui bibunt me, adhuc sitient. Qui audit me non confundetur ; et qui operantur in me, non peccabunt. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.

J'AI porté du fruit d'une agréable odeur, comme la vigne ; et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance. Je suis la Mere du pur amur, de la crainte, de la science, et de l'espérance saiute. En moi est la grace de la voie et de la vérité, en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte ; car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus excellent. La mémoire de mon Nom passera dans la suite de tous les siecles. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu ; et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui me glorifient, auront la vie éternelle.

Tout le Chapitre 24 de l'Ecclésiastique d'où cette Epitre est tirée, est un éloge magnifique de la Sagesse. On y voit le bonheur de ceux qui la recherchent et qui s'attachent à elle : rien ne convient mieux à la Sainte Vierge.

RÉFLEXIONS.

Je suis la Mere du pur amour, de la crainte, de la science, et de l'espérance sainte. La véritable

dévotion à la Sainte Vierge inspire une charité pure, une crainte douce et filiale, une intelligence claire des plus grands mysteres, et une confiance sans témérité, et sans présomption. C'est à cet amour généreux et ardent pour Dieu; c'est à cette douce crainte de déplaire à Dieu; c'est à ce fond de religion, à cette entiere soumission aux ordres de Dieu; c'est à cette inaltérable confiance en la miséricorde de Dieu, qu'on connoît les véritables dévots de Marie. La dévotion à la Sainte Vierge dit tout cela, inspire tout cela, obtient toutes ces vertus, sans lesquelles toute dévotion est fausse. Aussi nul grand Saint qui n'ait eu pour la Sainte Vierge une tendresse peu commune, et qui n'ait mis en elle toute sa confiance, après Jesus-Christ. Elle est la Mere du pur amour. Qui en ressentira les divines ardeurs que ceux qui l'aiment comme leur Mere, que ceux qui l'honorent comme leur Souveraine, que ceux qui la regardent, selon l'expression des Saints Peres, comme la distributrice des trésors de son Fils. De ce pur amour de Dieu, vient toujours la crainte salutaire de lui déplaire. Ce feu divin dont Marie est la mere, n'échauffe pas seulement ses serviteurs, il les instruit, il les éclaire, et leur fait voir qu'on ne peut aimer la Mere, sans aimer le Fils. Le cœur et l'esprit des vrais serviteurs de Marie, ressentent également les doux effets du pur amour. Une foi vive est toujours accompagnée de la charité; et quand on a cette vertu, manque-t-on de confiance? Quelle erreur de faire consister la dévotion à la Sainte Vierge à lui rendre certains devoirs ou à porter sa livrée, si l'on est en même temps animé de cette foi vive et universelle, de cette persévérante pureté de mœurs, de cette religieuse piété, sans quoi toute prétendue dévotion n'est qu'illusion, n'est que chimere; mais quelle impiété d'improuver cette pieuse tendresse qu'on a pour la

Mere des Elus! Quelle impiété de condamner le culte religieux qu'on rend à la Mere de Dieu! Elle est le secours des Fidelles, la consolation des affligés, le refuge des pécheurs : qui peut trouver à redire qu'après Jesus-Christ on mette en elle toute sa confiance ? Quelle voie même plus efficace, plus sûre pour être bien reçu de Jesus-Christ ? Le premier miracle du Sauveur s'est fait à la priere de Marie ; et celui qui ne s'est donné à nous que par Marie, dit saint Bernard, veut que ce soit par Marie que nous recevions ses bienfaits. C'est pour cela sans doute que l'hérésie s'est en tout temps déchaînée contr'elle. Nul hérétique dans tous les siecles, qui n'ait eu une maligne aversion contre la Sainte Vierge, et qui ne se soit déclaré contre sa dévotion. Nul Saint au contraire dans l'Eglise, qui n'ait été le dévot de Marie, qui ne se soit fait un devoir de publier ses vertus, d'exalter son pouvoir, de recommander sa dévotion, d'établir par-tout son culte, et de mettre toute sa confiance en sa toute-puissante intercession. *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* Gage peu équivoque de prédestination, que cette dévotion tendre envers la sainte Vierge, que ce zele ardent qu'on a pour sa gloire : marque encore plus certaine d'une mort éternelle, que de n'avoir pour la sainte Vierge que de la froideur et du dégoût. *Omnes qui me oderunt, diligunt mortem* (a).

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc.
Chap. 11.

In illo tempore : Loquente Jesu ad turbas, En ce temps-là : Lorsque Jesus parloit au peuple,

(a) *Prov.* 8.

extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi: Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti. At illi dixit: Quinimò beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

une femme de la troupe élevant la voix, lui dit: Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

MÉDITATION.

De la dévotion à la Sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien n'excite tant la dévotion envers une personne que le mérite, la reconnoissance, et le pouvoir. La base, pour ainsi dire, ou le motif de la dévotion qu'on a aux Saints, c'est l'idée qu'on a de leurs vertus, c'est le crédit qu'ils ont auprès de Dieu, c'est l'inclination qu'ils ont à nous faire du bien; c'est le souvenir qu'on a des graces et des bienfaits qu'on a reçus par leurs prieres. Leurs vertus causent notre admiration; le pouvoir qu'ils ont auprès du Seigneur, exige notre vénération et nos respects; et c'est sur tout cela, et singuliérement sur la charité qu'ils ont pour tous ceux avec qui ils sont unis de communion, qu'est fondée notre confiance. Or parmi tous les Saints qui sont dans la Céleste Patrie, qui a une sainteté plus sublime, qui a plus de crédit auprès de Dieu, de qui avons-nous jamais reçu tant de bienfaits que de la Sainte Vierge? Plus pure, plus sainte, plus parfaite au premier moment de sa vie que tous les Saints ensemble à l'heure de la mort, quelle place, quel trône dans le Ciel plus élevé que le sien au-

dessus,

dessus de tous les Esprits bienheureux! Dieu seul est plus élevé que Marie. Quels honneurs, bon Dieu! quels hommages ne lui sont pas dus? quels doivent être nos respects? quelle est notre dévotion, notre vénération, notre zele? C'est la Mere de Dieu; c'est la Reine du Ciel; c'est la Souveraine de l'Univers; c'est la Reine des Anges et des hommes: faut-il être surpris si la vénération, si la tendre et solide dévotion pour la Mere de Dieu a commencé, pour ainsi dire, avec l'Eglise? Quelle profonde vénération, quelle plus tendre dévotion de tous les Apôtres, dit saint Ildephonse, pour la Mere du Sauveur! Ce fut pour satisfaire à la piété des premiers Chrétiens, que saint Luc fit tant de portraits de la Sainte Vierge. On assure que plusieurs Eglises ou Oratoires des premiers Fidelles furent consacrés à son honneur, même dès son vivant. Avec quelle éloquence, avec quel zele tous les Saints Peres, dès les premiers siecles, ont-ils publié les grandeurs de Marie, et exhorté tous les Fidelles à avoir une entiere confiance en sa puissante protection. Quelle consolation, s'écrie saint Ephrem, de vous être dévoués dès notre enfance! Quel bonheur, Vierge Sainte, d'être sous votre protection! Aimons Marie, s'écrie saint Bernard, aimons-la avec une tendresse extrême, et que son sacré Nom soit sans cesse à notre bouche, et qu'il soit profondément gravé dans notre cœur. Quelle source de bonheur que la dévotion à la Sainte Vierge!

SECOND POINT.

Considérez que si les grandeurs de Marie, et son éminente et incomparable sainteté excitent notre vénération, et exigent tous nos respects; son crédit tout-puissant auprès de Dieu, et sa tendresse de Mere pour les hommes méritent

bien notre confiance. Ce n'est pas tant en suppliante, qu'en qualité de souveraine, dit le bienheureux Pierre Damien, qu'elle s'approche du trône du Rédempteur : *Domina non ancilla.* Ce Fils tout-puissant, qui se laisse fléchir aux larmes des plus grands pécheurs, pourroit-il refuser quelque chose aux prieres de sa divine Mere ? Peut-on être véritable serviteur de la Mere, peut-on avoir l'honneur de porter ses livrées, et être mal-reçu du Fils ? Distributrice, comme disent les Peres, des graces du Rédempteur, quel droit, pour ainsi dire, n'ont pas à ces graces tous ceux qui sont à son service ? Jesus-Christ est la source de toutes les graces, disent les mêmes Peres, et Marie est comme le canal par lequel ces graces coulent jusqu'à nous. Il suffit d'être au service des Grands, il suffit de porter leur livrée pour avoir part à leurs faveurs, et pour jouir des privileges que leur donnent leur rang et leur naissance; qui oseroit douter de la protection de Marie quand on a le bonheur de lui être dévot ? On ne doute point de son pouvoir, doutera-t-on de sa bonté et de sa bienveillance ? Les plus grands pécheurs trouvent un asile assuré auprès d'elle ; elle veut être même appelée le refuge des pécheurs, et c'est l'Eglise qui lui donne ce titre ; et ses fideles serviteurs, ses chers enfans, seroient-ils les seuls qui n'eussent point de part à sa bienveillance ? Tout l'Enfer frémit au seul nom de Marie, et tout l'Enfer ne craint rien tant que de voir les Fidelles s'enrôler à son service, et avoir pour elle une tendre dévotion. Mais c'est cela même qui doit exciter notre amour, notre confiance, et notre zele. La froideur, l'indifférence même pour elle, est une marque de réprobation. Quelle plus douce consolation, quel bonheur plus pur, plus complet, d'avoir pour elle une constante dévotion, une confiance parfaite ! Qu'a-t-on à craindre si la Mere de Dieu nous prend sous sa protec-

tion ? On ne sauroit s'égarer dans les voies du salut, si cette étoile du matin nous sert de guide. Sommes-nous pécheurs, elle est notre refuge. Sommes-nous affligés, elle est notre consolation. La vie est pleine d'écueils; mais quels secours ne doit-on pas attendre d'une telle protectrice ? La mort est formidable; mais quel sujet de confiance en cette heure critique, pour un véritable dévot de la Mere de Dieu !

Ah! Seigneur, quel regret ne dois-je pas avoir, d'avoir eu jusqu'ici si peu de zele, si peu d'amour, si peu de dévotion pour votre divine Mere ? Et depuis le temps que je fais profession de l'honorer et d'être du nombre de ses enfans, quelle marque ai-je donné de mon dévouement et de ma tendresse ? Ne vous rebutez pas, Mere de miséricorde, je me consacre de nouveau à votre service. Je veux porter votre livrée; obtenez-moi la grace de soutenir par l'innocence et par la pureté de mes mœurs, la profession que je vais faire hautement, d'être du nombre de vos plus dévots serviteurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Mater misericordiæ, vita dulcedo, et spes nostra, salve. Eccles.

Je vous salue, Mere de miséricorde, notre vie, notre consolation, notre espérance.

Dignare me laudare te, Virgo sacrata: da mihi virtutem contra hostes tuos. Eccles.

Agréez, Vierge sainte, que je ne cesse de publier par-tout vos louanges; et donnez-moi la force de résister contre vos ennemis.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est certain que la sainte Vierge est honorée par les sentimens d'amour et de respect que nous conservons pour ses vertus, et pour sa per-

sonne ; mais il n'est pas moins vrai, que lorsque ces sentimens viennent à se montrer au dehors, ils augmentent d'autant plus sa gloire, que nous avons plus de témoins de notre zele pour son service ; et comme elle est reconnoissante en un point qu'on ne sauroit dire, elle redouble à proportion et sa tendresse et ses libéralités. C'est en quoi les Confreres du Scapulaire ont sans doute un merveilleux avantage sur tous les autres dévots de la Sainte Vierge. Comme on ne peut guere, ce semble, se déclarer plus ouvertement pour cette divine Mere, qu'en portant son habit et sa livrée, ils l'obligent à se déclarer de même en leur faveur dans les occasions qui se présentent de les protéger. Estimez-vous heureux, et comprenez aujourd'hui votre bonheur, si vous avez l'avantage de porter son habit, et d'être enrôlé dans cette sainte Confrairie. Si vous n'avez pas encore cet honneur, ne différez pas un moment de prendre cette précieuse livrée, et d'entrer dans cette pieuse Société. Nul qui ne puisse y être admis, de quelque état, de quelque condition qu'il soit ; rien n'est incompatible avec les devoirs que cette dévotion exige. Ne vous contentez pas d'avoir vous seul cet avantage, procurez-le encore à vos enfans, et à vos domestiques. Ce zele sera pour vous et pour toute votre famille une source intarissable de bonheur.

2.° C'est une erreur bien pernicieuse, de se flatter d'être dévot de la sainte Vierge, tandis qu'on est dans la disgrace de son Fils. A la vérité, la dévotion qu'on a à la Sainte Vierge, est un puissant moyen pour obtenir la grace de la conversion ; mais il ne faut point mettre obstacle à cette grace : il faut vivre dans l'innocence ; il faut que la pureté des mœurs prouve la dévotion à la Sainte Vierge ; quelle contradiction plus criante, que de vouloir être dévot, et être pécheur ! Ce n'est pas moins une illusion de s'imaginer que

pour avoir jeûné une fois, ou communié à une Fête de Notre-Dame, on fût dès-lors bien avant dans ses bonnes graces, et qu'après cela le Paradis ne pût nous manquer. Les devoirs de ceux qui portent le Scapulaire sont aisés; mais ce sont des devoirs, ne vous en dispensez jamais. Ne manquez point de réciter sept fois le *Pater et l'Ave* tous les jours, comme un petit tribut que vous impose cette religieuse livrée. Faites-vous une loi de communier toutes les Fêtes de la Sainte Vierge, et honorez-la d'un culte tout particulier tous les Samedis. C'est une sainte pratique de jeûner ce jour-là. Donnez tous les ans quelques témoignages publics d'affection à votre illustre Protectrice; renouvelez-les tous les mois, toutes les semaines, et même tous les jours, soit en disant régulièrement le chapelet, soit en récitant le petit Office de la Vierge, ou du moins celui de son Immaculée Conception. Plusieurs des Confreres font maigre tous les Mercredis; d'autres, au lieu de cette abstinence, font une aumône ce jour-là, ou récitent le Rosaire. Ne passez aucun jour sans honorer, par quelque pratique de piété, ce saint habit.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT ALEXIS, CONFESSEUR.

L'ÉGLISE célebre en ce jour la Fête de S. Alexis, si célebre par le généreux mépris qu'il a fait des douceurs et des biens de cette vie, et par la victoire insigne qu'il a remportée sur la chair et le sang.

Il naquit à Rome vers le milieu du quatrieme siecle, sous l'Empire de Valentinien I. Il étoit fils d'Euphémien, un des plus riches et des plus

illustres Sénateurs de cette Ville, et d'Aglaïs, dont la noblesse répondoit à celle de son époux. Leur haute vertu les rendoit encore plus recommandables que leurs grands biens et leur Noblesse. Nul pauvre qui ne trouvât du secours auprès d'Euphémien et d'Aglaïs. On ne peut guere porter la charité plus loin. Outre leurs largesses secretes aux pauvres honteux, trois ou quatre cents pauvres étoient nourris chaque jour chez eux; et tous leurs grands revenus s'en alloient en aumônes. A quoi ils étoient d'autant plus portés, qu'ils se voyoient sans héritiers; le Ciel cependant leur en accorda un, qui fut regardé comme le fruit de leurs aumônes et de leurs prieres.

Si la naissance d'Alexis combla de joie sa famille, la sainteté de sa vie l'illustra dans tous les temps. Il passa les premieres années de l'enfance sous les yeux de son pere et de sa mere, dont les exemples et les leçons étoient également propres à graver dans son cœur les principes de toutes les vertus. On eut grand soin de lui donner des Maîtres aussi habiles dans la science des Saints que dans les sciences humaines. Les progrès extraordinaires qu'il y fit en peu de temps, prouvent l'excellence de son génie. Comme il étoit d'un naturel docile et doux, et qu'il avoit un esprit vif et pénétrant, et des manieres naturellement polies, il devint dans peu d'années l'admiration de la Ville et de la Cour.

Alexis paroissoit peu sensible à ces succès. En devenant savant, il devenoit encore plus saint, et l'on s'apperçut bientôt que sa tendre dévotion ne lui inspiroit que du dégoût pour le monde. C'est ce qui porta ses parens à se hâter de l'établir: ils lui témoignerent l'empressement qu'ils avoient de le marier, il y consentit. Sa naissance, ses grands biens, et sa haute vertu lui firent bientôt trouver un riche parti. C'étoit une fille de la

premiere qualité, dont la vertu égaloit la beauté, et que le Ciel sembloit avoir formée pour mettre le comble à la félicité de cette illustre famille. Comme il n'avoit consenti à la volonté de ses parens, que par le respect infini qu'il avoit pour eux, et dans la crainte qu'il avoit de leur déplaire, le mariage qui venoit de se faire avec beaucoup de solemnité, n'affoiblit point l'ardent désir qu'il avoit de n'être qu'à Dieu, et de l'aimer sans partage.

A peine venoit-il d'épouser, que ce désir devenu encore plus vif, lui fit prendre la généreuse résolution de rompre tout d'un coup tous les liens qui pouvoient l'attacher au monde. Il crut qu'il n'y avoit que la fuite qui pût le mettre en état d'exécuter un si généreux dessein. Dieu qui le lui inspiroit, le soutint par sa grace dans l'exécution. En effet, tandis que tout étoit en fête dans la maison d'Euphémien, et que toute la Ville ne pensoit qu'à prendre part à sa joie; Alexis, le soir même du jour de ses noces, entre dans l'appartement de son épouse, lui donne une bague et une ceinture de grand prix; la prie de recevoir ce présent, comme un gage de son amitié; et la quittant sans lui rien dire de son dessein, sort fort secrétement de la maison de son pere. S'étant rendu au port déguisé, et y ayant trouvé un Vaisseau prêt à partir, il fit voile pour Laodicée.

On ne fut pas long-temps à s'appercevoir de la fuite du Saint. Tout fut en pleurs, tout fut en mouvement chez Euphémien. On s'informe, on cherche, on envoie des exprès de tous côtés; mais tout fut inutile. Alexis étoit déjà en haute mer lorsqu'on le cherchoit dans Rome. On ne peut dire quelle fut la désolation de ses parens, quand ils eurent perdu toute espérance d'avoir de ses nouvelles. Ce n'étoit plus que larmes, que sanglots, que soupirs. Un pere plongé

dans l'affliction, une mere désolée, une jeune femme éplorée, ne s'expliquoient plus que par leurs pleurs ; ou s'ils parloient, ce n'étoit que pour s'écrier : Qu'êtes-vous devenu, mon cher Alexis ?

Cependant le Saint étant arrivé à Laodicée, et craignant d'y être reconnu, partit à pied pour aller à Edesse, où il résolut de s'arrêter comme dans le lieu le plus propre à y vivre dans l'obscurité, et dans une pauvreté extrême. Ayant distribué aux pauvres tout ce qui lui restoit, il s'abandonna aux soins de la Providence. La qualité d'étranger, un air simple qu'il affectoit, un habit pauvre, lui attirerent bien des insultes et des mépris. Regardé comme un gueux errant, on ne lui faisoit l'aumône qu'à regret. Les petits enfans l'insultoient, le peuple l'outrageoit ; et dans cette générale abjection, saint Alexis triomphoit de joie, de se voir comme son divin Maître rassasié d'opprobres.

La tendre dévotion à la Sainte Vierge qu'il avoit sucée avec le lait, et qui avoit cru avec l'âge, lui fit choisir l'Eglise de Notre-Dame pour sa demeure ordinaire. Il y demandoit l'aumône à la porte quelques heures du jour, et passoit le reste du temps en prieres. Le porche de l'Eglise lui servoit de retraite durant la nuit, n'y prenant que quelques heures de repos sur la platte terre.

Une vie si contraire à son éducation, le changea tellement en peu de temps, qu'il devint tout-à-fait méconnoissable. Quelques-uns des domestiques de son pere, qui, sur le bruit de l'embarquement d'un jeune homme pour l'Orient, l'étoient venu chercher jusqu'à Edesse, lui firent l'aumône sans le connoître, quoique notre Saint les eût connus. Une vertu si extraordinaire ne fut pas long-temps dans l'obscurité. Malgré tous les soins qu'avoit le Saint de se confondre avec

tout ce qu'il y avoit de plus vil, sa sainteté se fit jour à travers ses vils haillons et ses manieres grossieres. Le bruit se répandit dans la Ville, que l'étranger, qui depuis près de dix-sept ans demandoit l'aumône à la porte de l'Eglise de Notre-Dame, n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit. Chacun racontoit alors ce qu'il avoit remarqué d'admirable en lui : les uns exaltoient sa modestie et sa douceur, les autres son recueillement, sa dévotion, son humilité, sa patience. Rien ne fut plus dur à notre Saint, que la bonne opinion qu'on avoit de lui, et l'honneur qu'on commençoit à lui rendre. Mais rien n'augmenta davantage et sa réputation, et sa peine, que la déclaration miraculeuse que Dieu fit de sa vertu. Car le Sacristain de l'Eglise de Notre-Dame, considérant un jour avec admiration l'humilité, la douceur et l'assiduité à la priere d'Alexis, il entendit une voix qui sembloit venir de l'image de la Sainte Vierge, qui étoit sur la porte, qui lui disoit que le pauvre qui ne bougeoit point du porche de l'Eglise étoit un grand serviteur de Dieu, qui avoit grand crédit auprès du Seigneur, par ses prieres. Ce saint Prêtre qui avoit déjà de la vénération pour lui, vint le presser avec instance d'accepter une chambre chez lui, promettant de lui fournir tout ce qui seroit nécessaise à la vie.

Il n'en falloit pas tant pour alarmer l'humilité profonde de notre Saint : mais ce qui acheva de le déterminer à quitter un pays où il étoit trop honoré, ce fut une seconde marque que Dieu donna de l'éminente sainteté d'Alexis. Car ayant trouvé un jour la porte de l'Eglise fermée, le portier entendit la même image, qui lui disoit : Ouvre, et fais entrer l'homme de Dieu, dont les prieres sont si bien reçues dans le Ciel. Cette merveille s'étant répandue dans la Ville, obligea bientôt saint Alexis d'en sortir. Il s'embarqua sur

le premier Vaisseau qui mit à la voile, priant le Seigneur de le conduire où il lui plairoit. Le dessein du Capitaine et de tout l'équipage, étoit d'aller à Laodicée; et la pensée de notre Saint, étoit d'aller de là à Tarse, lorsqu'une furieuse tempête poussa le Vaisseau en Italie, et le fit aborder au port de Rome.

Saint Alexis crut alors que Dieu ne l'avoit ramené à son pays, que pour lui faire remporter une victoire bien plus parfaite que les précédentes. Sur cela, il résolut de se rendre à Rome même, pour y vivre comme il avoit fait à Edesse; et Dieu voulant donner aux fidelles une preuve du plus parfait détachement qu'on eût encore vu, et une marque bien sensible de la force de la grace, lui fit prendre la résolution d'aller droit à la maison de son pere, sachant bien avec quelle charité les pauvres y étoient reçus. Plein de courage, et du désir ardent de répondre fidellement au mouvement de la grace, il se rend à la porte du Palais d'Euphémien, et s'approchant de lui à son retour du Sénat: *Seigneur*, lui dit-il, *ayez pitié de ce pauvre de* JESUS-CHRIST, *qui vous supplie de lui donner dans quelque coin de votre Palais une retraite; le Ciel ne laissera pas sans récompense une si grande charité.* Euphémien se sentit extraordinairement ému à cette priere; et surpris lui-même de ne pouvoir pas retenir ses larmes à la vue de ce pauvre étranger, ordonne à un valet de le loger dans quelque coin de la maison, et d'avoir soin de lui porter chaque jour de quoi vivre. Le valet regardant cet ordre comme une nouvelle charge pour lui, ne put que regarder de mauvais œil celui qui en avoit été l'occasion; et le chargeant d'injures, il le mena dans une petite chambre fort obscure sous le grand escalier, où le Saint comblé de joie commença par remercier le Seigneur de se voir traité si mal dans la maison de son pere.

On ne peut dire combien le Saint eut à souffrir de la dureté et de l'insolence des domestiques, durant l'espace de dix-sept ans qu'il y vécut. Regardé par les valets comme quelqu'esclave échappé, ou du moins comme un homme de la lie du peuple, ils en firent bientôt leur jouet. On prenoit son inaltérable douceur et sa patience pour stupidité : on le laissoit souvent manquer de tout, et l'on ne lui donnoit jamais rien sans quelqu'injure. Alexis n'etoit jamais plus content, que quand il étoit plus maltraité. Il ajoutoit même à ces mauvais traitemens, les plus austeres pénitences. Il n'avoit d'autre lit que la terre, ni d'autres meubles qu'un Crucifix. Son jeûne étoit continuel ; il ne se nourrissoit que de pain et d'eau, en si petite quantité, qu'on ne pouvoit pas comprendre qu'il pût vivre. Son occupation durant le jour, et son repos durant la nuit, c'étoit la priere. Il ne sortoit que pour aller à l'Eglise : il communioit tous les Dimanches ; et les douces larmes qu'il répandoit sans cesse, étoient l'effet de ce feu divin, dont son cœur étoit embrasé.

Mais la dureté des domestiques, et les austérités de sa vie ne furent pas ce qu'il eut le plus à souffrir. La tristesse d'un pere affligé, les larmes d'une mere inconsolable, les soupirs continuels d'une épouse qui prononçoit cent fois le jour le nom d'Alexis, étoient pour notre Saint un terrible tourment. Ces tentans objets étoient sans cesse devant ses yeux, et réveilloient à tout moment les sentimens naturels de son bon cœur, et toute sa tendresse. Alexis avoit recours à la priere ; sa tendre dévotion à la sainte Vierge lui étoit d'un puissant secours ; la grace soutenoit son courage, et le fortifioit contre tous ces rudes assauts.

Après dix-sept ans de combats, et d'autant de victoires, Dieu voulut récompenser la fidélité de

son grand serviteur. Saint Alexis instruit par révélation du jour et de l'heure de sa mort, se sentit fortement inspiré de Dieu, d'apprendre au public les merveilles de la grace, en lui apprenant l'histoire de sa vie qu'il avoit eu tant de soin de lui cacher. Il écrivit donc sur un papier le détail de sa vie, son nom, celui de ses parens; le présent qu'il avoit fait à son épouse le jour de ses noces, avec toutes les circonstances de son enfance et de son éducation. Ayant plié ce papier, il passa le reste du temps en prieres; et comblé de mérites, il passa doucement au repos du Seigneur.

On ne s'étoit point encore apperçu de cette mort, lorsque Euphémien assistant à la Messe que disoit le Pape Innocent dans l'Eglise de Saint-Pierre, en présence de l'Empereur Honorius, on ouit une voix miraculeuse, qui disoit : que le serviteur de Dieu venoit d'expirer, que son crédit étoit grand auprès du Seigneur, et que c'étoit dans la maison du Sénateur Euphémien, que venoit de mourir ce saint Homme. L'étonnement fut général; mais personne ne fut plus surpris qu'Euphémien, qui s'approchant de l'Empereur : *Seigneur*, lui dit-il, *si ce que nous venons d'entendre est vrai, ce Saint ne peut être qu'un pauvre étranger que je garde au logis depuis plusieurs années.*

La Messe ne fut pas plutôt finie, que le Pape et l'Empereur se rendent chez le Senateur Euphémien, accompagnés d'une foule de peuple. On va droit à la petite loge de l'homme de Dieu, qu'on trouve mort étendu à terre. Tandis que les premiers sentimens de respect et de vénération occupoient tous les assistans, on s'apperçut qu'il tenoit un papier serré dans sa main. L'envie de savoir ce que ce papier contenoit, porta Euphémien à le prendre; mais il ne put jamais le tirer. Le Pape ayant fait mettre tout le monde à genoux, après quelques prieres, tira lui-même sans peine

ce billet, le donna à Aëtius, Chancelier de l'Eglise Romaine, et lui ordonna de le lire. On ne peut dire quelle fut la surprise de tous ceux qui étoient présens, quand on apprit, par cette lecture, que ce prétendu étranger étoit Alexis, fils du Seigneur Euphémien, et qu'on eut entendu toute l'histoire de sa vie.

Il est aisé de s'imaginer quels furent les effets des diverses passions qui saisirent le cœur de toute l'assemblée, et sur-tout du Seigneur Euphémien. L'admiration, le regret, la joie et la douleur succéderent d'abord à la surprise. Cet heureux pere livré à tous ces divers sentimens, se jette sur le corps de son saint Fils, et ne s'exprime que par ses sanglots et par ses larmes.

Tandis qu'on s'efforçoit de relever ce vénérable vieillard, la mere et l'épouse du Saint arrivent. Jamais spectacle plus touchant ! elles se prosternent aux pieds du Saint, et les arrosant de leurs pleurs, soit par respect, soit par douleur, elles paroissent interdites ; mais la douleur l'emportant sur le respect, elles se répandent en plaintes amoureuses. Mon cher Alexis, s'écrioit la mere, que n'ai-je pu du moins recevoir vos derniers soupirs ! Mon cher époux, s'écrioit la belle-fille, par où ai-je pu mériter de votre part nne pareille indifférence ? Eh quoi ! ce pauvre que j'avois sans cesse devant les yeux, disoit la mere, étoit mon fils ! Eh quoi, s'écrioit la belle-fille, ce pauvre si mal logé, si mal nourri, si méprisé, étoit mon époux, et je ne l'apprends que quand il n'est plus en vie !

Cependant le bruit de cet événement s'étant répandu dans la Ville, la foule fut prodigieuse, chacun voulant avoir la consolation de baiser, ou de voir du moins ce saint Corps. Les miracles qui se firent sur le champ, augmenterent le concours. On eut beau jeter de tous côtés des pieces de monnoie pour écarter les gens, la vénération l'em-

porta sur la cupidité ; il ne fut pas possible de faire retirer le peuple, il fallut avoir des soldats pour pouvoir transporter le Corps à l'Eglise. Le Pape et l'Empereur voulurent l'accompagner, suivis de tout le Sénat. Les funérailles furent le plus magnifique triomphe, Rome n'en vit jamais de pareil. Ce saint Corps fut d'abord porté à Saint-Pierre, pour laisser au peuple la consolation de le voir, d'où il fut porté à l'Eglise de Saint-Boniface, où il avoit été marié. Le pere, la mere et l'épouse du Saint passerent sept jours entiers auprès de ses reliques. On lui dressa un riche et magnifique tombeau, que Dieu rendit bientôt glorieux par un grand nombre de miracles. La maison d'Euphémien qui étoit sur le Mont-Aventin fut dans la suite changée en une Eglise, sous le nom de Saint-Alexis. On y montre encore quelques degrés de l'escalier sous lequel le Saint avoit demeuré. On y voit encore l'image de la sainte Vierge, que l'on dit être celle qui étoit sur la porte de l'Eglise d'Edesse, laquelle avoit parlé au Sacristain de l'Eglise en faveur du Saint.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Alexii Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas, concede propitius : ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur : Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité du Bienheureux Alexis votre Confesseur ; faites nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 6.

CHARISSIME: Est quæstus magnus pietas cum sufficientia. Nihil enim habuimus in hunc mundum: haud dubium quòd nec auferre quid possumus. Habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus. Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia, et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas: quam quidam appetentes, erraverunt à fide, et inseruerunt se doloribus multis. Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge: sectare verò justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem. Certa bonum certamen fidei, apprehende vitam æternam.

MON cher fils : C'est un gain que la piété, quand on est content de ce qu'on a. Aussi n'avons-nous rien apporté en ce monde ; et il est certain que nous ne pouvons non plus en rien emporter. Ainsi dès que nous avons de quoi vivre, et de quoi nous couvrir, c'en est assez pour nous. Car ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation, dans les pieges du démon, et dans plusieurs désirs frivoles et nuisibles, qui plongent les hommes en un abyme de malheurs, et de perdition. Parce que la convoitise est la racine de toutes sortes de maux ; et quelques-uns s'y laissant aller, se sont écartés de la foi, et se sont attirés bien des chagrins. Pour vous, homme de Dieu, évitez tout cela ; et portez-vous à ce qui est de la justice, de la piété, de la foi, de la charité, de la patience, de la douceur. Combattez généreusement pour la foi ; assurez-vous la vie éternelle.

Saint Timothée étoit de Lystres. Origene a cru qu'il étoit parent de saint Paul. Il étoit déjà du nombre des Fidelles avant que saint Paul arrivât à Lystres. Cet Apôtre le prit pour son Disciple et pour le Compagnon de ses voyages, l'ordonna Evêque d'Ephese; et peu après l'avoir laissé dans cette Eglise, il lui écrivit de Macédoine cette premiere Lettre vers l'an de Jesus-Christ 64.

RÉFLEXIONS.

La convoitise est la racine de toutes sortes de maux ; et quelques-uns s'y laissant aller, se sont écartés de la foi, et se sont attirés bien des chagrins. N'accusons pas la malice de nos ennemis, ni la jalousie de nos concurrens, ni le nombre et la malignité des envieux, dans la multiplicité des accidens fâcheux qui nous font gémir. N'attribuons pas nos déplaisirs à la mauvaise humeur de ceux avec qui nous vivons ; nous ne devons qu'à nous seuls nos chagrins et nos inquiétudes. Notre cœur est le fond d'où sortent toutes ces noires vapeurs qui forment des brouillards, qui rendent nos jours si peu sereins, et qui se réduisent si souvent en orages. La convoitise est la funeste source de ces torrens impétueux, qui ravagent, qui ruinent les lieux même où ils se forment. Etouffez l'amour du plaisir, éteignez le désir d'avoir du bien, vous jouirez bientôt d'un grand calme. Mais laisse-t-on croître les passions, laisse-t-on à la convoitise son insatiable avidité ; l'orgueil n'a-t-il plus de frein, ni l'ambition de bornes, de quel déluge de maux ne se voit-on pas accueilli ? le cœur est toujours la proie des passions, et l'esprit en est la victime. Si du moins on ne sacrifioit que son repos, que ses biens, que sa vie, on pourroit peut-être se consoler un jour de la perte ; mais nulle passion qui ne blesse l'ame, toutes conspirent contre notre salut. Le premier effet de la convoitise, c'est d'obscurcir l'esprit, d'affoiblir la raison, de corrompre le cœur ; et le cœur étant corrompu, que deviennent les mœurs ? que devient même la foi et la religion d'une personne dont les mœurs sont gâtées ? la passion fascine l'esprit, on ne voit plus les objets que par un faux jour, dès que la convoitise domine. On peut errer innocemment en fait de raisonnement naturel,

l'opinion est plus universelle que la science ; mais en matiere de foi, nulle erreur volontaire qui ne soit criminelle, nul égarement qui ne conduise au précipice, nul qui ne soit mortel. Qu'on s'égare, rien de plus affligeant : Jesus-Christ n'a pas manqué de nous marquer la vraie voie du salut ; laquelle est toujours infaillible ; mais enfin à qui connoît la légéreté de l'esprit humain, et la corruption du cœur, l'égarement n'est pas fort incompréhensible. Mais ce qu'on ne peut comprendre, c'est l'étonnante opiniâtreté de ceux qui s'égarent au milieu d'un si grand jour ; comment vouloir plus croire à son esprit particulier qu'à l'Eglise ? c'est l'ouvrage de la passion ; l'aveuglement est le premier fruit de la convoitise ; se laisse-t-on aller à la convoitise, on s'écarte de la foi ; et le moindre écart en matiere de foi mene bien loin. Etouffez la passion, il n'y aura plus d'hérésie. Eteignez la convoitise, vous verrez bientôt tous les hérétiques convertis.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et

omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la vie obscure.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quel avantage c'est, et pour son salut et pour son repos, d'être d'une naissance obscure, de n'avoir rien qui brille, de vivre dans l'oubli. De combien d'obstacles au salut, de combien de dangers une médiocrité de fortune met un homme à couvert; et de quelle foule de chagrins une vie obscure le délivre! les grands du monde ne sont pas les plus heureux. On parleroit peut-être plus vrai, si l'on disoit, qu'il y a peu de gens qui soient plus à plaindre que les grands du monde. Les places les plus hautes sont toujours les plus agitées; nul abri dans les lieux les plus élevés, à moins que dans ces hauteurs même on ne trouve quelque caverne, quelque trou pour se retirer et se mettre à couvert, et des frimats, et des orages. C'est ce qu'ont cherché et ce qu'ont trouvé tant de grands Princes, qui considérant tous les dangers inséparables de leur état, ces agitations continuelles, ce tumulte éternel, cette conspiration de toutes les passions, ces sollicitations des sens, cette multitude d'objets, tous plus ennemis de l'innocence; effrayés autant de l'amorce du plaisir, que de l'amertume des

chagrins, sont descendus de ce haut faîte des honneurs, pour aller chercher un abri dans le désert ou dans le cloître. Ils ont préféré l'obscurité d'une pauvre cellule, à tout l'éclat, à toute la magnificence des plus superbes Palais, du Trône même. Les blâme-t-on du parti qu'ils ont pris? Hélas! chacun admire avec raison leur religion : on loue leur générosité, on fait tous les ans l'éloge de leur sagesse. Ceux qui ne sont pas nés dans la splendeur, ceux qui ont peu de biens, ceux qui vivent dans l'obscurité sont dans cet heureux état que ces grands hommes ont ambitionné, qu'ils ont recherché, et qu'ils n'ont trouvé qu'avec beaucoup de peine. Que de réflexions leur a-t-il fallu faire! que de combats à donner, et que ne leur a pas coûté la victoire! Une médiocre fortune, des talens minces et fort communs, une vie obscure délivrent de ce tas de difficultés, et mettent l'homme dans ce doux repos, dans cette douce sécurité, dans laquelle voudroient avoir vécu presque tous ceux qui meurent dans l'éclat et dans le faste. Ah! si ceux qui vivent dans l'obscurité, connoissoient le prix et le mérite de leur condition, ils ne murmureroient point contre la Providence, et ne porteroient pas envie aux grands.

SECOND POINT.

Considérez qu'il faut bien qu'une vie sans faste, sans éclat, qu'une condition obscure soit d'un plus grand mérite qu'on ne pense, puisque c'est l'état de vie que Jesus-Christ a choisi. Sa naissance étoit illustre, puisqu'il étoit du sang Royal; il lui eût été fort aisé de vivre dans l'opulence; il semble même, selon la sagesse humaine, qu'il auroit été bien plus suivi, qu'il auroit eu bien plus de Disciples s'il eût vécu dans la magnificence et dans la splendeur. Mais la Sagesse divine

pensoit autrement, et lui représentoit un état pauvre, obscur, oublié, préférable aux plus brillantes conditions du plus heureux du siecle. En effet, quel état plus propre pour le Ciel ? quelle voie plus sûre, plus aisée, plus tranquille ? peu de Saints qui n'ayent cherché l'obscurité; nul qui n'ait fui les honneurs; nul qui n'ait regardé les richesses, non-seulement comme des épines qui piquent, mais encore comme des pieges qui trompent, comme des prestiges qui aveuglent par leur faux brillant. Considérez saint Alexis dans sa petite loge, sous un escalier, ou sur le seuil de la porte de l'Eglise d'Edesse. Quel homme étoit né plus heureux selon le monde ? d'une famille illustre par son ancienne noblesse, et par ses grands biens; doué de toutes les belles qualités qui font le mérite le plus éclatant dans le monde; jeune, bien fait, habile, savant; avec quel honneur, avec quelle douceur, avec quel éclat n'eût-il pas pu vivre à Rome ? Ce jeune Gentilhomme abandonne tous ces grands avantages pour Jesus-Christ; quitte son pere, sa mere, tous ses biens, et son épouse, le jour même de ses noces, pour mener une vie pauvre, obscure, humiliée, et bravant le monde jusques dans son fort, jusques dans ses derniers retranchemens. S'il revient dans la maison de son pere, ce n'est que pour y vivre inconnu, pour y passer dix-sept ans dans la derniere pauvreté, dans le mépris et l'humiliation, dans une obscurité étonnante. Combien de gens ont le même avantage sans le connoître ! Si les pauvres, si les artisans, si les personnes d'une condition vile et obscure savoient mettre à profit les moyens que leur état leur donne de devenir de grands Saints; bon Dieu, quelles bénédictions, quelles actions de graces ne vous rendroient-ils pas d'être nés pauvres ! Comprenons aujourd'hui le mérite d'une vie obscure : et souvenons-nous que tous les

moyens qu'on prend, tous les efforts qu'on fait pour se tirer de la poussiere, ne manquent jamais de la jeter dans les yeux ; et voilà ce qui empêche qu'on n'apperçoive le faux éclat, le vide et le néant des biens et des honneurs après lesquels on soupire.

Faites, Seigneur, par votre grace, que je connoisse bien l'avantage qu'il y a de mener une vie obscure, loin du faste et du tumulte, à l'abri de bien des dangers du salut. Oui, mon Dieu, que je sois oublié, méprisé même des hommes, pourvu que je vous aime, que je vous serve, que je vous plaise dans mon obscurité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Viam iniquitatis amove à me, et de lege tua miserere mei. Psal. 118.

Eloignez-moi, Seigneur, du chemin de l'iniquité, et de la voie de perdition ; et faites-moi sentir les effets de votre miséricorde, en vivant selon votre Loi.

Humiliatus sum usquequaque, Domine, vivifica me secundùm verbum tuum. Psal. 118.

Je vis, Seigneur, dans l'obscurité et dans l'humiliation, et votre parole me rend cette voie aimable.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ETES-vous né grand dans le monde ; vous trouvez-vous au-dessus des autres par vos emplois, par votre dignité, par vos rares talens, par vos richesses : ne vous estimez pas pour cela plus heureux ; vous ne l'êtes pas en effet. Regardez votre condition, quelque éclatante qu'elle soit, comme pleine de dangers et de pieges ; et bien loin de regarder avec mépris ceux qui sont sous

vous par leur condition vile et obscure, portez envie aux avantages qu'ils ont sur vous dans leur condition, et estimez-les plus heureux que vous; mais soyez-en plus vigilant, et plus en garde dans un état où tout est tentation.

2.° Etes-vous né pauvre, sans talens, sans beaucoup de biens de fortune, sans appui; vivez-vous dans l'obscurité, dans l'oubli, dans le mépris même : gardez-vous bien de regarder votre état avec dégoût, gardez-vous bien de vous croire malheureux, vous n'êtes pas le moins bien partagé. Pensez que bien des Princes, bien des personnes nées dans la splendeur, élevées dans les plaisirs, distinguées par leurs grands biens, rassasiées d'honneurs, et de tout ce qui charme dans le monde, ont tout sacrifié pour s'ensevelir dans la retraite, pour passer leurs jours dans un état encore plus obscur que le vôtre, pour faire oublier leur nom, leurs belles qualités, leur mérite personnel, leur naissance, pour vivre dans l'oubli. Soyez content de votre sort; bénissez Dieu de votre médiocrité; mais profitez, pour le salut, des moyens qu'elle vous fournit. N'enviez point le sort des heureux du siecle, ils envieront un jour le vôtre. Remerciez Dieu tous les jours de l'état obscur où il vous a fait naître; et lorsque vous voyez ces montres fastueuses de mondanité, ces dehors éclatans et toujours trompeurs, ce fracas tumultueux des grandeurs mondaines, pensez de quoi servira tout cela, si l'on se damne. Que sert à l'heure de la mort, et durant toute l'éternité, d'avoir été grand, si l'on n'est pas Saint!

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS, MARTYRS.

SAINTE SYMPHOROSE, dont le nom est si célebre dans l'Eglise, étoit femme, belle-sœur, et mere de Martyrs; et elle-même fut une des plus illustres Martyres du second siecle.

Elle étoit née à Rome d'une famille encore plus considérable par son attachement à la foi Chrétienne, que par sa noblesse et par le rang qu'avoient tenu dans la Ville ses aïeux. On ignore ce qui se passa dans les premieres années de sa vie; on sait seulement qu'elle fut élevée avec soin dans les principes de la Religion, et selon les filles de sa qualité. Sa vertu et son mérite la firent rechercher en mariage par tous les Seigneurs Chrétiens d'Italie. Gétule eut la préférence, comme le parti le plus avantageux.

Gétule portoit aussi le nom de Zotique: il possédoit de grands biens à Tivoli, qui étoit alors la Terre Sabine, et est aujourd'hui de la Campagne de Rome. Sa piété et son zele pour la Religion Chrétienne lui avoit fait épouser Symphorose, dont il connoissoit la vertu et les belles qualités. Gétule avoit un frere nommé Amance, et ils étoient l'un et l'autre Tribuns militaires, c'est-à-dire Mestres-de-Camp dans l'armée de l'Empereur Adrien. La cruelle persécution qui s'éleva contre l'Eglise, durant le regne de ce Prince, le plus superstitieux de tous les Païens, obligea Amance de demeurer caché; et Gétule ayant abandonné ses biens et sa famille, qui s'étoit retirée à Tivoli, demeuroit assez près de Rome, où il nourrissoit et instruisoit beaucoup

de Chrétiens. Mais son zele et sa charité ne furent pas long-temps sans récompense. Céréal, Vicaire de Rome, eut ordre de s'en saisir; mais étant venu pour faire sa commission, il n'eut pas plutôt entendu parler Gétule et Amance sur la Religion, qu'il fut converti. Les deux freres l'envoyerent à Rome pour être baptisé par le Pape saint Sixte. La conversion du Vicaire de Rome fit grand bruit; il fut arrêté avec saint Gétule et saint Amance, et un nommé Primitif, par Licinius Officier de l'Empereur. Ils souffrirent divers tourmens, furent cruellement fouettés, et laissés vingt-sept jours en prison à Tivoli, d'où ils ne furent tirés que pour avoir la tête tranchée. Ils furent exécutés à cinq lieues de Rome, sur le bord du Tibre.

Sainte Symphorose, qui durant la persécution, quoique chargée à Tivoli de l'éducation de sept petits enfans, n'avoit rien oublié pour assister les saints Martyrs, vint enlever elle-même, par un courage vraiment chrétien, le corps de son mari, et l'enterra avec ceux de ses Compagnons, dans une sablonniere qui étoit sur ses terres. Après une action si héroïque, elle se retira à Tivoli, toute occupée du soin d'élever dans les sentimens chrétiens sa jeune famille. La persécution augmentant, elle fut contrainte de passer plusieurs mois dans une citerne seche, avec ses fils, les instruisant et les formant, par l'exércice même des croix et des incommodités de cette retraite, aux combats qu'elle espéroit qu'ils auroient à soutenir un jour pour la foi, et à la palme du martyre, dont elle leur étaloit sans cesse le prix et la gloire.

Souvenez-vous, mes enfans, leur disoit-elle, que vous avez un pere et un oncle Martyrs. Pour quelques heures de tourmens soufferts pour Jesus-Christ, ils jouissent à présent d'une félicité éternelle. Prions sans cesse le Seigneur de nous faire

la

la grace d'avoir le même sort. Puis s'adressant au plus jeune de tous, nommé Eugene : Mon fils, lui disoit-elle, que feriez-vous si l'on vous menaçoit de vous déchirer à coups de fouet, si vous n'offriez de l'encens aux Idoles? Je me laisserois plutôt mettre en pieces, répondoit-il d'un ton hardi et déterminé, que d'offrir de l'encens aux Démons. Mais ne serez-vous point effrayés, ne manquerez-vous point de courage, mes chers enfans, quand vous verrez venir à vous les bourreaux prêts à vous égorger, quand vous verrez les feux, les poteaux, les chevalets, et cent autres instrumens de supplices tous plus horribles? Que je crains, mes pauvres enfans, disoit-elle en pleurant; que je crains que vous ne succombiez à la violence des tourmens! Ne craignez rien, ma chere mere, répond Crescent, l'aîné de tous; pleins de cette confiance en Jesus-Christ que vous nous avez tant inspirée, je réponds pour moi et pour mes freres, que rien ne sauroit jamais ébranler notre foi, et nous faire perdre courage. L'occasion de tenir leur parole ne tarda pas.

L'Empereur Adrien ayant fait bâtir un Palais à quelques milles de Tivoli, près de la demeure de Symphorose, voulut consacrer cet édifice à quelque divinité, selon l'usage des Païens qui vouloient passer pour religieux. Avant cette cérémonie, il résolut, selon sa superstition ordinaire, de consulter les dieux par des sacrifices, pour savoir si la dédicace qu'il alloit faire leur plairoit. Les Démons qui habitoient dans les Idoles qu'on consultoit, répondirent qu'ils étoient inquiétés et continuellement tourmentés par les prieres que la Veuve Symphorose et ses enfans offroient tous les jours à leur Dieu, au préjudice de l'honneur qui leur étoit dû; que s'il vouloit que le nouveau Palais fût une demeure heureuse, il falloit qu'il obligeât Symphorose et ses sept

fils à leur offrir des sacrifices, et à renoncer à leur Religion.

Il n'en fallut pas davantage à un Prince si superstitieux, pour faire arrêter Symphorose avec ses enfans. Dès qu'ils parurent en sa présence, il n'oublia rien pour les porter à sacrifier aux dieux; et s'adressant à Symphorose : Vous savez, lui dit-il d'une maniere douce et honnête, que le seul crime de Gétule votre mari a été de n'avoir pas voulu renoncer aux superstitions chretiennes. Je l'estimois, je l'aimois, et j'avois résolu de l'élever aux premieres dignités de l'Empire, s'il eût voulu se rendre à mes volontés. Pour vous, plus sage que lui, profitez de sa bêtise. Je veux faire moi-même la fortune de vos enfans et la vôtre; mais je veux que sans délai vous sacrifiez à nos dieux.

Seigneur, répond Symphorose, ma fortune et celle de mes enfans est faite, si nous sommes assez heureux pour être offerts en sacrifice à Dieu. C'est à mes dieux, repart l'Empereur, que vous serez sacrifiée. Vos prétendus dieux, reprit Symphorose, sont eux-mêmes les malheureuses victimes de la juste colere du vrai Dieu, et ainsi ils ne sauroient me recevoir en sacrifice; mais si vous me faites brûler ou égorger pour l'amour de Jesus-Christ mon Dieu, le feu dont je serai consumée, ou le glaive qui me sacrifiera, en tourmenteront davantage ces Démons, que vous appelez vos dieux. Nous avons encore sous les yeux l'exemple tout récent de Gétule mon mari, et d'Amance mon beau-frere, qui ont su préférer une mort glorieuse à la honte de sacrifier à des Démons; j'espere qu'avec la grace de notre Sauveur, moi et mes enfans ne dégénérerons point de la générosité du pere; et vous verrez que la magnanimité chrétienne se trouve dans tous les âges et dans tous les sexes, quand il s'agit de la Religion.

Adrien offensé d'une réponse si hardie, voulut terminer l'entretien, en lui donnant le choix de sacrifier, ou de mourir dans les supplices. La Sainte n'hésita point à opter. Ne croyez pas, Seigneur, répondit-elle, de m'effrayer, ou de m'embarrasser sur le parti que j'ai à prendre; mon choix est fait, je ne souhaite rien tant que de donner ma vie pour celui qui pour l'amour de moi a sacrifié la sienne. Et se tournant vers ses enfans: Allons, mes enfans, leur dit-elle d'un air aisé et résolu, allons mourir pour Jesus-Christ. Ces dernieres paroles firent tant d'impression sur le cœur de ses enfans, qu'on vit le courage et la joie se manifester sensiblement sur leur visage. Le seul Empereur en frémit; il ordonna qu'elle fût menée au Temple d'Hercule, et que là ayant été souffletée comme une vile esclave, elle fût pendue par ses cheveux. Ayant appris que tout cela ne servoit qu'à lui augmenter le courage, il commanda qu'on lui attachât une grosse pierre au cou, et qu'elle fût jetée dans la riviere de Teverone, qui passe à Tivoli, où elle consomma glorieusement son martyre. Elle avoit un frere nommé Eugene, qui étoit le premier du Sénat de Tivoli; celui-ci prit soin de faire retirer de la riviere ce saint corps, et le fit enterrer secrétement dans un des fauxbourgs de de la Ville.

Il n'y avoit pas à craindre pour la foi des enfans, depuis qu'ils avoient dans le Ciel une si puissante Patronne. Dès le jour suivant l'Empereur ordonna qu'on lui amenât les fils de Symphorose: ils se présenterent avec une confiance et un courage qui étonna le Prince. Leurs noms étoient: Crescent, Julien, Nemese, Primitif, Stactée et Eugene. L'Empereur ne doutoit point qu'étant tous sept encore jeunes, et se voyant orphelins, ils ne se rendissent aisément à ses promesses, ou à ses menaces. Il leur parla d'abord avec beau-

coup de bonté, et les flatta des plus belles espérances. Mes enfans, leur dit-il, vous n'avez plus ni pere ni mere ; mais je veux vous tenir lieu de tous les deux. Allez-vous-en offrir de l'encens aux dieux immortels, et puis venez recevoir une magnifique récompense : gardez-vous bien de vous rendre difficiles à mes ordres ; car pour peu que vous paroissiez opiniâtres, je vous ferai mourir. C'est justement, répond Crescent, ce que nous souhaitons, mon Prince ; vos promesses ne nous ont point touchés, et nous sommes encore moins effrayés de vos menaces ; ne croyez pas de nous trouver ni moins chrétiens, ni moins généreux que nos parens. L'Empereur n'oublia rien pour vaincre leur résolution ; mais voyant que tout étoit inutile, il ordonna qu'on plantât sur l'heure même sept poteaux autour du Temple d'Hercule, et qu'on y attachât les sept jeunes Martyrs, et qu'à force de les serrer, et de les tourmenter, on leur disloquât tous les membres. L'ordre du Tyran fut exécuté avec la derniere cruauté ; on leur tiroit les membres avec des poulies : la douleur étoit extrême ; nul cependant de ces jeunes héros Chrétiens qui ne parût triompher de joie, qui ne bénît Dieu au milieu des tourmens. Le Tyran honteux de se voir vaincu par des enfans, ordonna qu'on les fît tous mourir sur l'heure. Crescent reçut un coup de poignard dans la gorge ; Julien dans l'estomac ; Nemese dans le cœur ; Primitif dans le ventre ; Justin dans le dos ; Stactée dans le côté ; et Eugene fut fendu par le milieu du corps, depuis les pieds jusqu'à la tête. Bede dit que Justin eut tout le corps coupé en autant de pieces qu'il avoit de jointures ; et que Stactée ayant été étendu à terre fut percé de mille coups. C'est ainsi que cette innocente troupe reçut la couronne du Martyre le 18 de Juillet, vers le commencement du second siecle.

L'Empereur étant venu le lendemain au Temple d'Hercule, fit ôter les corps des sept Freres, et fit creuser une grande fosse, dans laquelle il les fit jeter. Ce lieu fut appelé par les Païens, les *sept Biothanates*, qui signifie en Grec, des gens qui méprisent la mort.

La mort glorieuse de sainte Symphorose et de ses illustres fils, sembla avoir épuisé pour quelque temps la colere de l'Empereur. Durant un an et demi on laissa les Chrétiens assez en paix; ce qui donna lieu aux Fidelles d'honorer les Reliques des saints Martyrs, en les mettant dans des tombeaux décents, qu'on éleva sur le chemin de Tivoli, dans un lieu qu'on appela les sept Freres. On y bâtit aussi une magnifique Eglise sous le nom de sainte Symphorose, qui a subsisté long-temps; mais dans la suite on transporta à Rome une partie de ces saintes Reliques, qu'on mit dans l'Eglise de Saint-Michel avec celles de saint Gétule ou Zotique leur pere. Quoique sainte Symphorose ait souffert le Martyre un jour plutôt que ses enfans, l'Eglise les honore tous le même jour, dès les premiers siecles.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Symphorosæ, et filiorum ejus, natalitia colere: da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, qui nous faites la grace de solemniser la naissance dans le Ciel de vos saints Martyrs sainte Symphorose et ses enfans: faites que nous soyons unis avec eux dans l'éternelle béatitude. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Hébreux. Chap. 11.

FRATRES : Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum : acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos. Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionum. Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres : lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt : circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti : quibus dignus non erat mundus : in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis, et in cavernis terræ. Et hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt : in Christo Jesu Domino nostro.

MES Freres : C'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, qu'ils ont obtenu ce qui avoit été promis, ont fermé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leur infirmité pleins de force, sont devenus vaillant dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres ; les femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfans morts, mais d'autres ont été tirés sur les chevalets ; refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse ; et d'autres ont éprouvé les moqueries et les coups de fouet, outre cela les fers et les prisons : ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à de rudes épreuves, ils ont péri par l'épée, ils ont mené une vie errante, vêtus de peaux de brebis, et de peaux de chevre, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misere : eux dont le monde n'étoit pas digne ; vivant çà et là dans les déserts, dans des montagnes, dans des antres, et dans des creux souterrains ; et tous ces gens-là à qui leur foi a rendu un témoignage authentique, se sont montrés à l'épreuve de tout, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

L'Epître aux Hébreux est un des plus beaux et des plus précieux monumens que possede l'Eglise Chretienne. La grandeur des choses qu'elle contient, et l'importance de la matiere qu'elle traite y sont par-tout soutenues par la noblesse des expressions et par l'elevation du style.

RÉFLEXIONS.

C'est par la foi que les Saints ont fait tant de merveilles, qu'ils ont souffert tant de persécutions, qu'ils ont pratiqué tant d'excellentes vertus, qu'ils ont enduré si constamment tant d'adversités. Mais n'avons-nous pas la même foi? ne sommes-nous pas de la même Religion? d'où vient que nous ressemblons si peu aux Saints? d'où vient que nous suivons si peu leurs exemples? en prenant une route toute opposée à la leur, arriverons-nous au même terme? A la vérité n'auroit-on pas sujet de dire, ou que les Saints en ont trop fait, ou que certainement nous n'en faisons pas assez pour être Saints? Oserions-nous penser que les Saints en eussent trop fait pour le Ciel, pour mériter cette gloire, cette éternelle félicité dont ils jouissent? Ils ont bien pensé autrement eux-mêmes; eux qui à l'heure de la mort, dans ce moment décisif où l'on pense si juste et si sainement de toutes choses, se sont su si mauvais gré de n'en avoir pas fait davantage, ont si fort appréhendé de n'en avoir pas même assez fait. Les Saints ont été sages de vivre comme ils ont fait; eussent-ils été Saints, s'ils n'en eussent pas plus fait que nous? sommes-nous sages? serons-nous Saints en vivant comme nous vivons, en ressemblant si peu aux Saints? Quelle a été la pureté de leurs mœurs, et la rigueur de leur pénitence? Toujours en garde contre les surprises des sens, avec quelle ferveur ont-ils rempli dans leur chair le reste des souffrances de Jesus-

Christ? avec quelle sévérité punissoient-ils les plus légeres imperfections? Hélas, nous sommes effrayés au seul nom des instrumens de leur pénitence. Dirons-nous qu'ils en ont trop fait? mais ignorons-nous qu'avec tant de préservatifs, dans de si forts retranchemens, ils n'ont pas été sans danger? Les plus affreuses solitudes ne les ont pas mis à l'abri; l'âge le plus mûr, et le plus usé ne les a rendu que plus vigilans; leur expérience leur a fait redoubler leurs austérités; elle n'a servi qu'à leur faire craindre davantage les pieges. Eussent-ils été plus sages, s'ils eussent été moins mortifiés, moins fervens? et n'eussent-ils rien risqué, s'ils eussent été moins sages? Les passions croissent avec nous: nous devons nous défier de notre propre cœur, tout est tentation, tout est à craindre. Que nous en semble? les Saints en ont-ils trop fait, et en quoi pourroit se trouver cet excès? il n'y a nulle proportion entre les afflictions du temps présent, et la gloire future. *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam.* Et quelque grands que soient les sacrifices qu'on ait faits, quelque étonnantes que soient les macérations de la chair, quelque effrayans qu'ayent été les supplices qu'on a endurés pour la foi, il sera toujours vrai que le Ciel nous aura été donné pour rien: *Accipiat aquam vitæ gratis.*

Quelle erreur de s'imaginer qu'on en puisse jamais trop faire! quelle vanité même plus criminelle, de croire qu'on en ait assez fait! Nul des Saints à qui on n'ait pu dire après tous ses travaux, après toutes ses austérités, après toutes ses bonnes œuvres: *Venite, emite absque argento, et absque ullâ commutatione:* Serviteurs fidelles, sachez qu'on vous donne pour rien cette félicité éternelle; avec tout le soin que vous avez eu de faire valoir vos talens, vous avez dû avouer que vous n'avez été que des serviteurs inutiles. Et

nous avec une vie si criminelle, et si vide de bonnes œuvres, que serons-nous? que deviendrons-nous?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Attendite à fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis. Nihil autem opertum est, quod non reveletur: neque absconditum, quod non sciatur. Quoniam quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur: et quod in aurem locuti estis in cubiculis, prædicabitur in tectis. Dico autem vobis amicis meis: Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent ampliùs quid faciant. Ostendam autem vobis quem timeatis: timete eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timete. Nonne quinque passeres vœneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo! sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere: multis passeribus pluris estis vos. Dico autem vobis: Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius Hominis confitebitur illum coram Angelis Dei.

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni de secret qui ne vienne à se savoir. Car ce que vous avez dit dans les ténebres, se dira en plein jour: et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres, se publiera sur le haut des maisons. Or, je vous le dis à vous qui êtes mes amis: Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre: Craignez celui qui après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'Enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pieces de la plus petite monnoie; néanmoins il n'y en a pas un que Dieu oublie: et même tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point; vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Je vous le dis encore: Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'Homme se déclarera pour lui devant les Anges de Dieu.

MÉDITATION.

De la crainte des jugemens de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien les jugemens de Dieu sont à craindre. Les ames les plus pures, les plus grands pénitens, les plus grands Saints les ont craint, et ils ont eu raison de les craindre. Les Cieux, disoit Job, ne sont pas purs en votre présence. Ceux qui vous servent avec le plus le fidélité ne peuvent répondre de leur persévérance; et si vous avez trouvé de la corruption dans les Anges même, ces Esprits purs, ces créatures si parfaites, que sera-ce donc de l'homme qui est revêtu d'une chair corruptible? Vos jugemens, s'écrient les plus Saints, vos jugemens sont des abymes qui n'ont point de fond, ce sont des secrets impénétrables à l'esprit humain; ce sont des voies cachées aux yeux des plus éclairés. Qui n'eût cru Salomon incapable de se pervertir, après avoir reçu la sagesse en partage, après avoir passé tant d'années dans la plus exacte observation de la Loi? Salomon, l'admiration de tant de peuples, par sa religion et par son innocence : et Salomon sur ses vieux jours donne dans des égaremens étranges, en fait de mœurs. Un des Apôtres de Jesus-Christ le trahit. Qui eut une vocation mieux marquée que Judas? c'est le Sauveur lui-même qui l'appelle, qui l'instruit, qui l'éleve : et Judas le trahit, et Judas se damne sous les yeux du Sauveur des hommes. Hé! Seigneur, s'écrie le Prophete, qui ne craindra point vos jugemens? Saint Paul, ce vase d'élection, cet homme ravi jusqu'au troisieme Ciel, ce grand Apôtre, avoue que quoique sa conscience

ne lui reproche rien, il n'ose se croire entiérement justifié, quand il pense que c'est le Seigneur qui le doit juger. Ces Saints Anachoretes, ces Anges du désert, ces illustres pénitens, tremblent jusqu'au fond de leurs grottes à la vue des jugemens de Dieu. Hilarion, après plus de soixante-dix ans de pénitence, ne les regarde qu'avec frayeur. Saint Jérôme, tout atténué qu'il est par les saintes cruautés que l'esprit de pénitence lui a fait exercer sur lui, frémit au seul souvenir de ces jugemens formidables. Et nous, foibles et laches pécheurs et impénitens, nous sommes tranquilles! qui nous rassure?

SECOND POINT.

Considérez quel sujet de crainte mieux fondé que les effrayans jugemens de Dieu. Il s'agit du salut éternel : quelle affaire de plus grande conséquence! ou le Ciel, ou l'Enfer, point de milieu : l'alternative est effrayante. C'est notre cœur, ce sont nos actions, c'est notre conscience qui fait le fond du procès; c'est toute notre vie qui fournit les pieces : et c'est un Dieu qui doit juger. Hélas! Seigneur, si les Cieux ne sont pas assez purs en votre présence, que sera-ce de moi qui ne suis que corruption et péché? si les colonnes du Ciel ont été ébranlées, ne dois-je pas trembler, moi qui ne suis que foiblesse et que lâcheté? et si le juste à peine est sauvé, que sera-ce du pécheur et de l'impie? On s'étourdit, on s'assoupit, on s'endort dans cette vie. Funeste securité, qui domine bien des gens! On n'est pas dévot, mais on n'est pas impie. On est dans un état saint et parfait : on ne vit pas dans la ferveur, il est vrai; mais on ne donne pas dans les derniers déréglemens, on est honnête-homme. Mais, ô mon Dieu, que devient ce Chrétien, cet Ecclésiastique, ce Re-

ligieux, cet honnête homme, quand vous l'examinez, quand vous le jugez! Que de fautes que l'amour propre a représenté comme légeres, qui aux yeux de Dieu sont des péchés griefs! rien n'échappe aux yeux de Dieu. Que d'injustices palliées dans le commerce de la vie! que de faux préjugés, que de trop bénignes interprétations de la loi! que d'omissions sans remords, que de fausses consciences! Illusions dans les systêmes qu'on se fait, illusions dans la dévotion même. Que de devoirs à remplir dans tous les états! que d'obligations dont on se dispense! Le cœur d'intelligence avec les passions nous trahit; on s'en défie peu, et l'on en est la dupe. Hélas! Seigneur, combien de personnes qui paroissoient mener une vie unie et peu répréhensible, se trouveront chargées de crimes devant Dieu. Combien de gens irréprochables aux yeux des hommes, se trouveront être des objets d'horreur aux yeux du Seigneur. Que de défauts dans l'usage des Sacremens, que d'irrévérences dans le Ministere sacré! quel compte terrible à rendre à Dieu dans toutes sortes de conditions! Mais que de non-valeurs dans les actions mêmes de piété, dans les bonnes œuvres! Quel compte n'a pas à rendre à Dieu un pere, une mere de famille, un Prince, un Magistrat, un Officier, un Prélat, un homme constitué en dignité, un Religieux, un Ecclésiastique! Ah! que le Prophete a bien raison de s'écrier : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; car est-il sur la terre un seul homme qui ose se flatter de paroître innocent à vos yeux! et nous vivons dans une morne sécurité, nous nous rassurons sur la bonté de Dieu! mais ce Sauveur et ce Dieu nous exhorte lui-même à craindre, *timete*.

Je crains, Seigneur, je crains, et j'ai bien sujet de craindre, voyant l'inutilité et l'iniquité de ma vie, et l'abyme immense de vos juge-

mens. Mais, Seigneur, quelque juste, quelque grande, quelque continuelle que soit ma crainte, elle ne sera jamais sans une aussi grande confiance en votre miséricorde et en votre bonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Non intres in judicium cum servo tuo : quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Psal. 142.

N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur ; car, est-il sur la terre un seul homme qui ose se flatter de paroître innocent à vos yeux?

Confige timore tuo carnes meas : à judiciis enim tuis timui. Psal. 118.

Pénétrez-moi, Seigneur, de votre crainte, afin que je sois plus en état d'éviter vos terribles jugemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° HEUREUX l'homme, dit le Sage, (*a*) qui est toujours dans la crainte. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul : Mes freres, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. Désabusons-nous : Dieu pense, Dieu juge bien autrement que nous. On se fait dans ce monde des systêmes de conscience à plaisir, à l'abri desquels on vit tranquille. Mais dans les jugemens que Dieu fait de nous en l'autre vie, il ne consulte ni nos systêmes, ni nos idées, il ne consulte que le sien. On pallie par cent couleurs brillantes les contrats dans ce monde ; on canonise ses décisions par cent autorités ; peu d'opinions, peu d'erreurs même qui n'ayent ses patrons ; chacun se fait à son gré sa conscience. Mais Dieu juge sur d'autres principes ; il développe tous ces secrets, tous ces artifices de l'amour-propre ; il

(a) *Prov.* 23.

éclaircit, et il condamne tous ces mysteres d'iniquité. Ne donnez plus dans ces illusions. Que gagne-t-on à se tromper, pour se perdre avec plus d'assurance? Défiez-vous de tout ce qui flatte l'amour-propre et le cœur humain. Ne vous faites pas une fausse conscience, comme font la plupart des gens. Avez-vous été dans les affaires, avez-vous vécu dans le déréglement : quelque grand que soit le chaos, faites-vous faire votre procès; choisissez pour cela un juge integre et habile, c'est-à-dire, un Directeur savant et saint; exposez-lui tout sans déguisement, et faites-vous juger sans miséricorde, c'est le moyen de l'obtenir du Seigneur. Et après que vous aurez fait toutes ces choses avec le plus de ponctualité et de ferveur, ne laissez pas de craindre encore.

2.° Inspirez continuellement cette crainte salutaire des jugemens de Dieu à vos enfans, à vos domestiques, et à tous ceux qui vivent sous votre conduite. Pensez sans cesse que Dieu nous juge sur son Evangile. Voilà quelle doit être la regle sûre de vos mœurs; tout autre système porte à faux; toute autre autorité est frivole. Décisions trompeuses, que toutes celles qui n'ont pas la morale de Jesus-Christ, l'Evangile pour principe. Que gagne-t-on à chercher des Directeurs lâches et complaisans, des Docteurs timides et ignorans, des Prophetes qui ne nous disent que ce qui nous plaît, que ce qui nous flatte? Ayez sans cesse devant les yeux la pénétration, la subtilité, la vérité, l'extrême sévérité avec quoi Dieu nous juge; mais que votre crainte soit toujours une crainte filiale : Dieu ne laisse pas d'être Pere, en étant Juge; servez avec fidélité, et aimez avec tendresse celui qui doit vous juger.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT ARSENE, SOLITAIRE.

SAINT ARSENE, que saint Jérôme appelle l'ornement du désert, et une des principales colonnes de la vie solitaire, naquit à Rome, vers le milieu du quatrieme siecle, de parens Chrétiens, d'une famille de Sénateurs Romains, distinguée par son ancienneté et par ses richesses. Son inclination le porta dès sa jeunesse à l'étude des sciences; il s'y distingua par son application, et par la délicatesse de son génie. Il n'y eut point d'enfance pour lui; l'étude des Lettres Grecques et Latines lui tenoit lieu de tout divertissement, et l'on admira toujours en lui une piété au-dessus de son âge. Sa vie tout-à-fait édifiante porta le saint Pape Damase à l'admettre dans le Clergé, et à le faire Diacre de l'Eglise Romaine.

Ce nouveau rang ne servit qu'à donner un nouveau lustre à la vertu d'Arsene : on ne parloit dans Rome que de son mérite et de sa rare piété, lorsque l'Empereur Théodose-le-Grand, qui étoit à Constantinople, résolut de chercher dans tout l'Empire, un homme qui eût toutes les qualités et tous les talens propres à donner une belle éducation à son fils Arcade, qu'il venoit de créer César, et d'associer à l'Empire. Il écrivit pour cela au Pape et à l'Empereur Gratien, qui ne crurent pas pouvoir trouver un sujet plus digne de cet important emploi qu'Arsene. On eut de la peine à le lui faire accepter. Ennemi du tumulte et de l'éclat, il craignoit le séjour de la Cour, et ne soupiroit qu'après la solitude. Il fallut cependant obéir. Théodose reçut Arsene avec toutes sortes d'honneurs, et lui donna le rang de Séna-

teur. Ayant fait venir devant lui le Prince Arcade : Mon fils, lui dit-il en lui montrant Arsene, voilà votre Précepteur, que vous devez regarder comme votre pere, puisqu'en effet vous lui aurez plus d'obligation qu'à moi.

L'Empereur étant entré un jour dans la chambre où Arsene faisoit la leçon au Prince ; et voyant le Maître debout, et le Disciple assis, il témoigna en être fâché. Et sur ce qu'Arsene lui représentoit que le Prince étant déjà Auguste, il lui devoit du respect ; l'Empereur fit quitter à son fils les marques de la dignité Impériale, tout le temps qu'il seroit avec son Maître, et voulut que le Disciple fût debout, et le Maître assis.

Quelque ménagemens qu'eût Arsene pour son illustre Eleve, et quelque soins qu'il prît pour le bien élever, il trouva en lui aussi peu de penchant pour la vertu, que d'ouverture d'esprit pour les sciences. Un naturel peu docile, fier et impérieux, portoit impatiemment tout ce qui avoit l'air de remontrance. Ce jeune Prince ayant été un jour puni pour une faute considérable, il résolut de s'en venger, et ordonna à un de ses Officiers, de se défaire d'Arsene. Notre Saint, qui ne restoit à la Cour que malgré lui, ne fut pas plutôt averti de la mauvaise volonté d'Arcade, qu'il résolut de se retirer. Ce qui hâta l'exécution de son dessein, fut qu'étant en priere, et demandant à Dieu avec larmes, qu'il lui fit connoître ce qu'il devoit faire pour être sauvé, il entendit une voix miraculeuse qui lui dit : Arsene, fuis la compagnie des hommes, et tu te sauveras. Son parti fut bientôt pris ; car s'étant déguisé le mieux qu'il put, il sort secrétement du Palais, trouve une barque prête à mettre à la voile, s'embarque, et part pour l'Egypte, avant qu'on se fût apperçu de sa fuite à la Cour.

Il choisit pour sa demeure le désert de Scété, déjà si célebre par le séjour de tant de saints

Solitaires. Son seul début dans ce nouveau genre de vie si contraire à celui qu'il avoit mené jusqu'alors, étonna les plus parfaits. Dès qu'il se fut enfermé dans sa cellule, il pria le Seigneur de lui apprendre ce qu'il avoit à faire pour se sanctifier. Il entendit encore une voix qui lui dit : Fuis les hommes, garde le silence, et étudie-toi à être inconnu. Jamais Solitaire ne pratiqua mieux que lui cette importante leçon : il passa plusieurs années sans que personne sût qui il étoit. Oubliant qu'il étoit savant, il humilia son esprit, jusqu'à l'obliger à renoncer à toute autre science qu'à celle du salut. Renfermé dans sa cellule, il y ensevelit tous ses talens. Invisible aux Moines même, il ne paroissoit à l'Eglise que caché derriere un pilier. Tout son temps étoit occupé ou à la priere vocale, ou à la méditation de la mort, du jugement, et des vérités éternelles : et le travail des mains lorsqu'il faisoit des corbeilles, n'interrompoit point ses intimes communications avec Dieu. Ses austérités surpassoient de beaucoup celles des autres : outre son jeûne continuel, il ne prenoit que deux heures de repos ; n'ayant d'autre lit que la terre, ni d'autre oreiller qu'une pierre ; et pour les observations de la vie Monastique, nul autre n'étoit si fervent, ni si exact que lui.

L'admiration que l'on conçut enfin pour le Solitaire étranger, donna lieu à le découvrir. On ne douta point que ce ne fût quelque grand personnage ; et l'on soupçonna que ce pourroit bien être le fameux Arsene, que l'Empereur avoit fait chercher inutilement par-tout. On le questionna, on le pressa ; et ses Supérieurs lui ayant ordonné de dire qui il étoit, il ne put plus s'en défendre. L'Empereur Arcade qui avoit succédé à Théodose, ayant appris où étoit Arsene, lui écrivit une lettre très-tendre, lui faisant une espece de réparation, de la maniere dont il en avoit usé

autrefois avec lui, et lui faisant des offres magnifiques. Le Saint se contenta pour toute réponse, de dire aux Officiers que l'Empereur lui avoit envoyés, qu'il n'oublieroit jamais de prier Dieu pour ce Prince, et ce fut-là tout ce qu'ils purent obtenir de lui.

La réputation d'Arsene s'étant répandue par tout l'Empire, un Officier vint de Rome, lui apporter le testament qu'un de ses parens avoit fait en sa faveur. Le Saint lui ayant demandé depuis quand son parent étoit mort, et l'Officier ayant répondu qu'il n'y avoit pas encore une année : Hélas ! s'écria notre Saint, comment voulez-vous que je sois son héritier, puisque je suis mort plus de dix ans avant lui ?

Rien ne fut jamais capable d'affoiblir ses premieres résolutions. Arsene, se disoit-il sans cesse à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans le désert ? et pourquoi as-tu quitté le monde ? Il ne falloit pas te faire Moine, si tu ne veux pas en avoir l'esprit. Plusieurs Seigneurs de la Cour l'étant venu voir, ils ne purent jamais obtenir de lui qu'il leur ouvrît sa cellule ; et Théophile Patriarche d'Alexandrie, accompagné de plusieurs personnes de qualité, l'ayant surpris, entra dans sa cellule. Il le pria de leur dire quelque chose d'édifiant. Promettez-moi, Seigneur, leur dit le Saint, que vous suivrez l'avis que je vous donnerai. Je vous le promets, dit le Prélat, au nom de toute la compagnie. Quand vous entendrez dire qu'Arsene est en quelque lieu, ne prenez jamais la peine d'y venir.

Il en agit avec encore plus de sévérité à l'égard d'une Dame Romaine, qui n'avoit fait le voyage d'Egypte que pour le voir. L'étant venu attendre lorsqu'il alloit rentrer dans sa cellule, elle se jette à ses pieds, lui dit le voyage qu'elle avoit fait pour venir se recommander à ses prieres. Le Saint saisi d'une sainte indignation : Vous eussiez

bien mieux fait, lui répondit-il sans la regarder, de rester dans votre famille, dont Dieu vous a donné le soin, au lieu de venir troubler le repos des Solitaires. Et comme la Dame vit qu'il s'en alloit : Du moins, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, promettez-moi que vous vous souviendrez de moi devant le Seigneur. Tout au contraire, repart le Saint, je vais prier Dieu de tout mon cœur, que votre souvenir s'efface pour toujours de ma mémoire.

Sa santé étant usée par ses excessives pénitences, il tomba malade. Le Prêtre qui étoit comme le Supérieur des Solitaires, le fit transporter dans les logemens qui étoient auprès de l'Eglise, le fit mettre sur un petit lit, et l'obligea de se servir d'un oreiller. Un des Solitaires l'étant venu voir, parut en être scandalisé. Le Prêtre lui demanda de quelle condition il étoit dans le monde : J'étois berger, répond le Moine. Et Arsene que vous voyez si pauvrement et si durement couché, repart le Prêtre, étoit un des grands Seigneurs de l'Empire, et nourri dans les délices de la Cour et dans la magnificence ; et vous trouvez à redire qu'il ait un oreiller. Avouez qu'en vous faisant Solitaire, vous avez trouvé des soulagemens que vous n'auriez pas eus, si vous fussiez resté dans votre premiere condition.

Une irruption des Barbares ayant obligé tous les Solitaires de Scété de quitter leur retraite, saint Arsene ne vit pas plutôt les Barbares loin, qu'il ramena tous les Freres dans leur Solitude ; et son exemple y fit bientôt renaître la ferveur. Inutilement tout l'Enfer se déchaîna contre l'homme de Dieu : des spectres affreux, des hurlemens horribles ; tout fut mis en usage pour le dégoûter de sa retraite, ou pour le troubler ; les démons le rouerent de coups plusieurs fois. Saint Arsene les mit toujours en fuite par son humilité, par sa confiance en Dieu, et par la priere : et de-

puis le premier jour qu'il entra dans sa solitude, jusqu'au dernier moment de sa vie, il ne relâcha rien de sa premiere ferveur. Il passa toute la nuit du Samedi au Dimanche en prieres les bras étendus en forme de croix, ne cessant de verser des larmes.

La pensée de la mort l'occupoit tout ce temps. Et le Patriarche Théophile se voyant à l'extrémité : Heureux Arsene, s'écria-t-il, de n'avoir jamais perdu la mort de vue! Son amour de la retraite, et sa profonde humilité, ne purent pas l'empêcher de recevoir avec douceur et charité les Solitaires qui venoient recevoir ses instructions ; il leur parloit toujours avec une affabilité qui les charmoit. C'étoit toujours sous le nom d'autrui, qu'il leur racontoit ce qui lui étoit arrivé à lui-même.

Un Solitaire, leur dit-il un jour, eut une vision qui est fort instructive. Etant en priere dans sa cellule, il entendit une voix qui lui disoit : Sortez, et vous verrez ce que les hommes font. Il sortit, et vit un Ethiopien fort noir, qui coupoit du bois, dont il faisoit une charge pour l'emporter : l'ayant trouvée trop pesante, au lieu de la diminuer, il la grossissoit davantage, y mettant toujours de nouveau bois. Ayant jeté la vue sur le bord d'un lac, il apperçut un autre homme qui tiroit de l'eau avec beaucoup de peine, et la versoit dans une citerne qui, étant toute percée, la perdoit. Enfin, regardant d'un autre côté, il vit deux hommes à cheval qui portoient ensemble sur leurs épaules une longue perche, et s'efforçoient d'entrer tous deux ensemble dans un Temple, portant leurs perches en travers, aucun des deux ne voulant céder à son compagnon pour le laisser entrer le premier dans le Temple. La même voix lui fit bientôt entendre ce que cette vision signifioit. Celui qui coupe du bois, lui dit-elle, et trouvant la charge trop pesante,

ajoute toujours à son fardeau, représente ceux qui étant chargés de péchés, au lieu de se confesser au plutôt, et de faire pénitence, augmentent tous les jours leur charge par de nouveaux péchés. Celui qui puise de l'eau, et la jette dans une citerne percée, signifient ceux qui travaillent beaucoup, qui font même beaucoup de bonnes œuvres, mais qui n'ayant pas de bons motifs, perdent tout. Ces deux qui portent une perche sur leurs epaules, et qui ne sauroient entrer dans le Temple, sont l'image de ces Solitaire vains et présomptueux, qui portent à la vérité, le joug de la Religion; mais qui manquant de soumission et d'humilité, n'entreront point dans la Jérusalem céleste.

L'Abbé Daniel, Disciple de saint Arsene, dit lui avoir entendu raconter un miracle, dont le Saint avoit été apparemment témoin. Un vieux Solitaire, homme assez innocent et mortifié, mais simple, qui se laissant éblouir par les suggestions du Démon, doutoit si le Corps et le Sang de Jesus-Christ étoient réellement dans l'Eucharistie. Ayant déclaré son doute à deux des anciens, ils eurent beau lui prouver, et démontrer même cet article essentiel de notre foi, ils ne purent point le convaincre. Ils eurent recours à la priere, et supplierent le Sauveur d'avoir pitié de ce pauvre vieillard: ils furent exaucés. Le Dimanche suivant s'étant tous assemblés dans l'Eglise à l'ordinaire, dès que le Prêtre eut consacré, il parut dans l'hostie un enfant d'une beauté merveilleuse. Le Solitaire incrédule en fut frappé; mais sa surprise fut bien plus grande, lorsque le Prêtre venant à partager l'hostie pour communier, il vit la continuation du même miracle: enfin s'étant présenté avec les autres à la sainte Table, il vit que le Prêtre tenoit à la main une chair blanche, teinte de sang, qui au moment qu'il la lui présenta pour le communier,

reprit l'apparence du pain ordinaire. Le bon vieillard reconnut sa faute, la détesta, et ranimant sa foi, devint fidelle. C'est ainsi que saint Arsene le raconta.

Cependant notre Saint usé de travaux et d'austérités, sentit que sa fin étoit proché: il redoubla sá devotion et sa ferveur, et n'oublia rien pour purifier sa conscience. Son humilité ne brilla jamais davantage qu'en ce dernier moment: il témoigna à ses Disciples, et aux Solitaires qui étoient auprès de lui, le désir extrême qu'il avoit de demeurer caché aux hommes après sa mort, comme il avoit tâché de l'être durant sa vie, et leur ordonna de l'enterrer sans honneur dans quelque lieu écarté. Sa derniere heure étant venue, on vit ce grand serviteur de Dieu saisi de frayeur, trembler à la vue des jugemens de Dieu: ses craintes cependant se calmerent; et comblé alors de consolations intérieures que sa confiance en la miséricorde de Dieu lui fit ressentir, il expira tranquillement le 19 de Juillet, vers l'an 445, à la quatre-vingt-quinzieme année de sa vie.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des saints Abbés: sans doute à cause des Disciples qu'il a eus, et de l'Evangile qu'on dit à la Messe.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Arsenii commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Arsene nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius Sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints ; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis ; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois ; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple ; il lui a fait voir sa gloire ; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes : car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée ; et il lui a donné publiquement ses Préceptes et sa Loi pour régler sa vie et ses mœurs.

L'Auteur de l'Ecclésiastique a ramassé dans cet admirable Ouvrage, une infinité de maximes et d'instructions pour tous les états de la vie, et pour toutes sortes de conditions. Il ne se borne pas au moral, il embrasse le civil et le politique ; il parle à toutes sortes de personnes, et il se proportionne à leurs différens besoins.

RÉFLEXIONS.

Sa mémoire est en bénédiction ; c'est le privilege spécial de la vertu chrétienne d'immortaliser ses héros, et de rendre leur mémoire respectable dans tous les siecles. Tout autre titre est insuffisant pour joindre la bénédiction à l'immortalité.

Naissance illustre, grands emplois, génies supérieurs, savoir immense, ouvrages exquis, hauts faits, nom auguste, et tout ce qui donne place dans l'histoire ; tout cela sert de monument à la postérité pour la faire souvenir de temps en temps de ceux qui ont été ; mais rien de tout cela n'attire la vénération des peuples. Ce n'est que de ces grandes ames qui se sont distinguées par leur profonde humilité, par leur ardent amour de Dieu, par leur pureté, par leur charité, par leur zele ; ce n'est que des Saints qu'on peut dire que leur mémoire est en singuliere bénédiction. Quelle vénération a-t-on pour les Alexandre et pour les César ? quelle estime et quel respect sent-on pour tous ces Savans, ces Héros, ces grands Princes dont on releve les moindres défauts, et dont il semble qu'on n'a conservé la mémoire dans les histoires que pour rendre éternels leurs vices ; sans parler d'un nombre infini d'hommes illustres, de grands hommes, qui sont ensevelis dans un éternel oubli, et qu'on ne sait pas seulement s'ils ont jamais été dans le monde. Il n'en est pas de même de la vertu chrétienne ; elle anoblit toutes les conditions ; elle donne un véritable mérite à la personne ; elle seule vaut toutes les dignités ; le lustre qu'elle imprime, pour ainsi dire, aux actions les plus ordinaires, ne se ternit point ; elle seule se fait jour à travers l'obscurité d'une naissance et d'une vie cachée. Se fut-on jamais souvenu avec admiration, avec vénération, avec des sentimens pleins de respect et de confiance, de ceux qui font aujourd'hui l'objet de notre culte ? Qui sauroit jamais si un Alexis a existé, si un Isidore a jamais vécu, si une Genevieve a été bergere, si la sainteté ne les avoit pas rendus ce qu'ils sont, s'ils ne se fussent distingués de la foule par la sainteté ? Que seroient aujourd'hui dans l'esprit des Fidelles, saint Henri, saint Louis, saint

saint Edouard, saint Canut ! Hélas ! ce que sont tant d'autres Empereurs, tant d'autres Rois qui ont paru sur le même trône. Il n'y a que la vertu chrétienne, que l'innocence, que la sainteté qui éternisent la mémoire et qui fassent qu'elle est en bénédiction.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matth. Ch. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ! Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité, qu'au temps de la Résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le Siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la fuite du monde.

Premier Point.

Considérez que ce qu'on appelle le monde, ce monde qui a tant d'empire sur les esprits et sur les cœurs, n'est, à proprement parler, que

cette foule tumultueuse de gens de différens caracteres et de divers goûts, qui ne s'accommodant pas des maximes de Jesus-Christ, n'ont en vue que leurs intérêts, n'ont pour regle que leurs passions, et pour objets de leur empressement que les biens, les honneurs et les plaisirs de cette vie. Gens qui n'ont souvent d'autre mérite que l'art de savoir imposer, dont les plus habiles sont ceux qui savent mieux profiter des malheurs d'autrui; et les plus heureux, ceux qui savent mieux dissimuler les leurs. C'est une secte, pour ainsi dire, presque universelle de gens qui la plupart ne se connoissent pas les uns les autres, et qui se méprisent encore plus quand ils se connoissent; qui se conviennent en ce qu'ils font tous profession de n'être pas dévots, et qui à la faveur de cet aveu croient être en droit de railler impunément ceux qui le sont, de plaisanter sottement des plus saintes pratiques de piété, et de se faire honneur même de leurs déréglemens, et de n'avoir de Religion que par bienséance. Là regne cette dissimulation universelle, la base sur quoi portent tous ces dehors pompeux et éclatans. On y donne mille louanges, tandis que par un ris moqueur on se joue de la simplicité de ceux qui les croient. La droiture et la bonne foi y sont regardées comme la vertu des simples; la docilité et la piété chrétienne, comme des marques d'un petit génie; les maximes qui y regnent sont toutes opposées à la véritable sagesse, toutes pernicieuses au salut. Voilà ce grand et ce beau monde qui prétend être l'arbitre de la fortune des hommes, et, si on l'en veut croire, de la félicité du genre humain. Est-il possible que des Chrétiens, que des gens de bon sens aiment ce monde profane, jusqu'à s'en rendre les esclaves! Quelle foiblesse, bon Dieu, de servir un maître si indigne de nous commander, et qui n'a jamais fait, ni ne peut faire

que des malheureux ! S'est-il jamais trouvé un seul homme du monde, qui à la fin de la vie, où l'on juge si sainement de toutes choses, se soit su bon gré d'avoir suivi les maximes du monde, si opposées aux maximes de Jesus-Christ ? Chose étrange ! on avoue qu'on est malheureux au service du monde, qu'il est impossible de vivre dans l'innocence, impossible de se sauver en suivant les maximes du monde ; et on les suit.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est certain qu'il y a un monde même parmi les Chrétiens, qui est ennemi du Christianisme, et que Jesus-Christ désavoue. C'est ce monde qui ignore Dieu, comme dit S. Jean, et qui hait le Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu s'en plaint lui-même : *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout Chrétien qu'il est en apparence, a le Démon pour Prince et pour chef ; il est composé de réprouvés, et le Sauveur du monde ne prétend pas qu'il ait nulle part à ses prieres : *Non pro mundo rogo.* C'est ce monde que le même Sauveur a vaincu, qu'il a confondu par sa croix ; ce monde contre qui tous les Saints se sont déclarés, et qui a persécuté tous les Saints. Il est évident qu'être de ce monde, et être du nombre des réprouvés, l'aimer et se déclarer ennemi de Dieu, c'est la même chose : *Quicumque voluerit esse amicus sæculi hujus, inimicus Dei constituitur*, dit l'Apôtre S. Jacques. Y a-t-il donc à délibérer si l'on doit fuir un monde si réprouvé ? Dieu ne demande pas de tous les Fidelles qu'ils ayent le même courage et la même vertu qu'un saint Alexis. Ce sont-là de ces prodiges que la grace opere rarement. Dieu n'a imposé à personne l'obligation de quitter les Villes, pour aller dans le désert, ni même de quitter le monde pour embrasser la vie reli-

gieuse ; mais c'est une obligation indispensable à tous les Chrétiens de suivre les maximes de Jesus-Christ, toutes si contraires aux maximes du monde. Il faut, pour se sauver dans le monde, mépriser les maximes et l'esprit du monde ; il faut vivre au milieu du monde, sans avoir l'esprit du monde. Il faut être éternellement en garde contre ses ruses et ses artifices ; peu de ses douceurs qui ne soient empoisonnées ; il faut bien des préservatifs contre la contagion ; il faut vivre au milieu du monde comme en pays ennemi. Ce sont ces dangers du salut si fréquens, et si à craindre dans le monde, qui ont peuplé les solitudes et les Monasteres. Ceux qui restent dans ce monde, doivent-ils ne rien craindre ? peuvent-ils sûrement se familiariser avec ses maximes ; doivent-ils mener une vie mondaine s'ils veulent faire leur salut ?

Non, mon Dieu, il n'est pas possible de servir deux Maîtres, aussi ne veux-je point en servir deux. Le monde, ce monde que vous avez réprouvé, est votre ennemi, et il sera désormais le mien. Ses maximes n'auront plus d'autorité sur mon esprit. Vous êtes seul mon Divin Maître, et je ne servirai désormais que vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Averte oculos meos ne videant vanitatem : in via tua vivifica me. Psal. 118.

Détournez mes yeux, Seigneur, de dessus tous ces vains et frivoles biens dont le monde est rempli ; et faites-moi marcher dans la voie qui conduit à vous.

Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens. Psal. 38.

O qu'il est vrai, Seigneur, que le monde n'est que vanité !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le monde est un théâtre où les hommes se jouent les uns les autres; tel donne une scene ridicule au public, qui s'imagine que chacun l'admire; et ceux qui regardent en pitié les autres, sont souvent plus méprisables, et plus méprisés qu'eux. On n'est plus du monde quand on commence à le bien connoître; ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le voyage est d'ordinaire bien avancé, avant que l'on sache le meilleur chemin. Plusieurs ne commencent à s'éloigner du monde, que quand le monde commence lui-même à s'éloigner d'eux; et combien de gens qui courent encore après lui lorsqu'il les quitte? Ayez horreur d'une pareille foiblesse; il y a même de la folie à connoître le monde et à l'aimer. Si la Providence vous a fixé dans le monde, soyez-y sans être mondain. Vivez dans le monde sans en avoir l'esprit, et sans en suivre les maximes. Méprisez également et son approbation et sa disgrace. Ne vous rendez point esclave de ses bizarres modes. Soyez civil, poli, honnête, gardez même toutes les bienséances de la vie civile; mais soyez partout Chrétien, et faites gloire de paroître tel.

2.° Fuyez sur-tout ces assemblées mondaines, où l'esprit du monde le plus raffiné regne avec empire, et où le monde étale tout ce qu'il a de plus séduisant et de plus dangereux. L'innocence n'y est jamais à l'abri, et la piété la mieux affermie y perd toujours et de ses droits et de son lustre. Les jeunes gens, dit-on, doivent voir le monde: mais si ce monde est contagieux, s'il est plein de pieges, si le commerce avec le monde corrompu est l'écueil fameux de l'innocence, est-ce une bonne école pour les jeunes gens? Faites à vos enfans de vifs portraits de ce maître imaginaire; faites-leur sentir le vide, le faux

brillant, le néant de cette idole à laquelle il n'y a que les imbécilles ou les libertins qui fassent des vœux, ou qui offrent de l'encens. Souvenez-vous qu'une mere Chrétienne ne doit jamais permettre que ses filles paroissent dans ces écoles de mondanité. Quel désordre, quel scandale d'y voir des personnes consacrées à Dieu, des Prêtres même ! L'esprit du monde se glisse quelquefois jusques dans les maisons Religieuses. Après avoir quitté le monde avec éclat, il se trouve des gens qui le rappellent jusques dans leur retraite. Avez-vous embrassé l'état Religieux, estimez-vous heureux d'être loin de Babylone. Malheur à vous si vous conservez encore de l'intelligence avec ses habitans. Ce n'est pas asez pour une personne Religieuse d'avoir quitté le monde ; il faut qu'il en perde encore le souvenir.

VINGTIEME JOUR.

SAINTE MARGUERITE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE MARGUERITE, que les Grecs appelent Marine, naquit à Antioche de Pisidie, de parens distingués par le rang qu'ils tenoient, mais idolâtres. Elle perdit sa mere dès le berceau. Son pere nommé Edesius, l'un des premiers Prêtres des Idoles, la mit en nourrice chez une femme d'un village voisin, qui étoit Chrétienne, et qui sut merveilleusement profiter de l'occasion que la Providence lui présentoit de sauver cet enfant. En effet, la jeune Marguerite ne fut pas plutôt en état de recevoir des instructions, que la pieuse nourrice l'instruisit des vérités de la Religion Chrétienne. Elle trouva de si heureuses dispositions dans son éleve, un si beau naturel, un esprit si vif et si aisé, un penchant si marqué pour

la vertu, une docilité si parfaite, que la piété chrétienne sembla avoir prévenu l'âge de raison. Tout son plaisir étoit d'être instruite des vérités de la foi, et de se trouver dans l'assemblée des Fidelles. Les petites questions qu'elle faisoit de temps en temps à sa chere nourrice, faisoient bien voir que le Seigneur avoit prévenu cette ame de ses bénédictions pour en faire une des plus illustres héroïnes du Christianisme.

Dès qu'elle eut assez de connoissance pour se déterminer, non-seulement elle demanda le baptême, et le reçut; mais elle s'engagea dès-lors par une promesse solemnelle à n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ : dès-lors on l'entendit dire cent fois le jour, que tout son désir, toute son ambition étoit de mourir pour Jesus-Christ, au milieu des plus grands supplices.

Son pere ne tarda pas à être instruit de ce qui se passoit, et du parti qu'avoit pris sa fille : tout fumant de colere, il la rappelle chez lui; et se promettant bien qu'il la feroit aisément changer, lui parle d'abord d'un ton railleur, et la félicite de ce qu'elle est Chrétienne. La fille ne s'en défend point; et avec un air modeste, et d'un ton respectueux, répond à son pere, qu'il a raison de la féliciter de la grace que le vrai Dieu lui avoit faite, de lui faire connoître la véritable Religion, et de l'avoir choisie non-seulement pour sa servante, mais encore pour son épouse. Le pere furieusement irrité d'une réponse à laquelle il ne s'étoit point attendu : Je vois bien, lui dit-il, petite fille, qu'on vous a fasciné l'esprit; mais je saurai bien dissiper ces prestiges : ou venez sacrifier aux dieux, dont je suis le principal Ministre; ou attendez-vous aux plus cruels tourmens. La constance hardie de Marguerite lui fit bientôt éprouver toute la dureté d'un pere cruel et irrité : elle fut traitée avec la derniere barbarie. Rien n'ayant pu ébranler sa

foi, Edesius lui ôta ses habits, ne lui donna que de vieux haillons, l'envoya à la campagne garder les troupeaux, persuadé que rien ne pouvoit être plus dur à sa fille, que de se voir traitée en esclave; mais il se trompa. Ces habits pauvres et usés étoient plus du goût de Marguerite que toutes les plus riches parures. Ce séjour champêtre la charma; il l'éloignoit d'une maison souillée cent fois le jour par des sacrifices profanes. Dieu comblant cette ame généreuse et innocente des plus douces bénédictions, la préparoit à de plus rudes combats, et à une victoire certaine.

Favorisée des plus grandes graces dans sa solitude, elle ne soupiroit qu'après l'heureux jour auquel elle auroit le bonheur de donner sa vie pour Jesus-Christ, le remerciant sans cesse de la gloire qu'elle avoit d'avoir eu part à ses humiliations, le suppliant de lui faire encore la grace d'avoir quelque part à ses souffrances. Elle fut bientôt exaucée. Un jour qu'elle s'étoit approchée du grand chemin avec son troupeau, elle fut apperçue par Olibrius, Général des armées de l'Empereur Aurélien, et Gouverneur de la Province de Pisidie, qui passoit auprès du lieu où elle s'étoit arrêtée.

L'air noble et modeste, et la rare beauté de la jeune bergere, qui dementoient sa condition, le frapperent. Il en fut épris : il la fait approcher, la questionne sur sa naissance, sur ses parens, sur sa condition. La Sainte répond avec une douceur et une modestie qui charme encore plus le Gouverneur; et comme elle ajouta qu'elle étoit Chrétienne, Olibrius crut avoir par-là un prétexte de l'emmener avec lui, et donna ordre qu'on la conduisît à Antioche

Le jour suivant, le Gouverneur se souvenant de sa prisonniere, se la fit amener. Il ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'épris encore plus de sa

beauté que le jour précédent, il lui parle avec une douceur bien tentante. Ma fille, lui dit-il, vous avez beau me dire que vous êtes Chrétienne; vous avez trop d'esprit pour ne pas appercevoir les extravagances de cette nouvelle Religion. Vous avez été nourrie dans ses superstitions, ce n'est pas merveille que vous en soyez coiffée; mais vous êtes dans un âge à revenir de vos préventions. Vous êtes née pour être quelque chose de plus que bergere et Chrétienne. Je veux moi-même faire votre fortune : je veux vous combler et d'honneur et de biens; vous allez devenir dès ce jour la premiere Dame d'Antioche.

Notre Sainte écoutoit tout cela avec une modestie qui charmoit tous les assistans; lorsque prenant la parole : Seigneur, dit-elle, ma fortune est faite depuis que j'ai le bonheur d'être Chrétienne; je n'ambitionne plus rien que de plaire au Dieu que je sers, et qui seul mérite nos hommages. C'est connoître peu la Religion Chrétienne, que d'appeler ses vérités et sa morale, des extravagances et des superstitions. Nulle véritable sagesse hors du Christianisme. Il ne s'agit point ici d'apologie de Religion; il s'agit, reprit le Gouverneur, que j'ai dessein de vous prendre pour mon épouse. Ne vous avisez pas de persister dans votre opiniâtreté; car si vous ne vous rendez aux offres avantageuses que je vous fais, il n'est point de supplices à quoi vous ne deviez vous attendre. Je m'attends à tout, répond la Sainte, et j'espere que rien ne sera jamais capable d'ébranler ma foi, ni de vaincre ma constance. Toute ma confiance est en Dieu, à qui j'ai voué ma virginité; j'espere qu'il ne permettra pas que je sois vaincue.

A ces paroles Olibrius devenu furieux, ordonne qu'on déchire à coups de verges cette jeune Chrétienne. L'ordre fut promptement exécuté, et avec fureur. Toute la cour fut d'abord teinte de son

sang ; et tandis qu'on déchiroit impitoyablement cette innocente victime, un héraut crioit à haute voix : Marguerite, sacrifie à nos dieux, et ne perds pas ta fortune par ton obstination et par ta folie. Ce spectacle attendrit le peuple qui étoit présent, sur-tout quand on vit que la Sainte élevant les yeux vers le Ciel, demeuroit immobile, sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Les bourreaux épuisés de forces, n'eurent pas plutôt cessé, que la Sainte regardant le Gouverneur : Seigneur, lui dit-elle, inventez d'autres tourmens ; Jesus-Christ est avec moi ; rien ne peut être supérieur à la force et au courage qu'il me donne. Olibrius piqué par cet aveu, qu'il prit pour une insulte, transporté de colere, ordonna qu'on lui sciât et les pieds et les mains, avec des lames de fer rougies au feu, et qu'avec des verges armées de fer, on lui rouvre toutes les plaies. Le supplice étoit inoui, tout le peuple en eut horreur, et le Tyran lui-même ne put pas soutenir la vue de ce barbare spectacle : il ordonna qu'on portât la Sainte en prison, avant qu'elle expirât, surpris de la voir encore en vie.

Sainte Marguerite ne fut pas plutôt dans la prison, que Dieu voulut qu'elle triomphât de la fureur des Démons, après avoir triomphé de la barbarie des hommes. Tout l'Enfer sembla s'armer pour la perdre, ou du moins pour l'épouvanter : les spectres les plus horribles, les hurlemens les plus effrayans, tout fut mis en usage pour lui causer de la terreur. On assure que le Démon prit la figure d'un dragon énorme, qui ouvrant la gueule, s'élança vers elle pour l'engloutir ; mais que la Sainte sans s'émouvoir, fit le signe de la Croix, et qu'à l'instant ce fantôme disparut. Le Démon ne se rebuta pas : il lui apparut sous la forme d'un homme enragé, qui alloit la mettre en pieces. La Sainte avec quelques gouttes d'eau-bénite, terrassa ce fier

ennemi, et lui tenant le pied sur la gorge, l'obligea d'avouer qu'il étoit vaincu. On assure que le tenant ainsi sous ses pieds, elle lui demanda pourquoi il tentoit les Chrétiens avec tant de rage, et en tant de manieres; et que le Démon répondit, que c'étoit par le dépit qu'il avoit de voir qu'ils fussent destinés à remplir dans le Ciel, les places que lui et ses compagnons avoient perdues par leur pure malice, et qu'ils ne pouvoient souffrir que Dieu eût choisi des hommes mortels, pour les remplacer. La Sainte ayant fait le signe de la Croix, fut délivrée pour toujours de ces spectres.

Les consolations intérieures, et les faveurs célestes succéderent à toutes ces épreuves. La prison fut remplie d'une merveilleuse clarté. La Sainte crut entendre une voix céleste qui la félicitoit de sa victoire, et l'exhortoit à persévérer jusqu'à la fin, qui étoit proche. En même temps toutes ses plaies furent guéries, ses douleurs cesserent, sa premiere beauté lui fut rendue avec un éclat plus brillant. Le Gouverneur en étant averti, voulut s'assurer par lui-même de cette merveille. Sainte Marguerite n'eût pas plutôt paru, qu'Olibrius sentit rallumer son feu pour elle. O que nos dieux sont puissans! s'écria-t-il, et qu'ils vous aiment, ma fille, puisque vous pardonnant votre opiniâtreté et votre irréligion, ils vous ont rendue encore plus brillante. Allons ensemble reconnoître un si grand bienfait par des sacrifices; et en qualité d'épouse du Gouverneur, venez dans nos Temples y prendre possession de votre place.

La Sainte indignée de ces propos, et devenue encore plus intrépide et plus hardie: Il appartient bien à vos dieux, plus méprisables et plus foibles que les plus vils animaux, de faire des miracles!! Un dieu de pierre, de métal ou de bois, est bien capable de donner la santé, lui qui ne jouit pas

même de la vie? Jesus-Christ, mon divin Epoux, qui seul peut guérir les ames et les corps, m'a remis par sa toute-puissance dans l'état où vous me voyez. Et s'il vous reste une teinture de bon sens et de religion, reconnoissez vous-même son pouvoir, et embrassez le Christianisme.

Cette réponse si peu attendue, mit le Tyran en fureur. Il la fit tourmenter de nouveau. On lui brûla les côtés avec des torches ardentes; et afin que la douleur fût plus vive, on la plongea dans un étang presque glacé. Durant ces divers supplices, la Sainte paroissoit triompher de joie, et ne marqua pas la moindre foiblesse. Un subit tremblement de terre jeta la frayeur par-tout. On entendit une voix miraculeuse, qui disoit: Venez, ô digne Epouse de Jesus-Christ! venez, entrez dans le séjour des Bienheureux pour recevoir la couronne éternelle. Tous ceux qui étoient présens ouirent cette voix: une multitude prodigieuse se convertit, et la plupart eurent le bonheur de souffrir le martyre. Le Gouverneur étourdi lui-même de tant d'événemens merveilleux, craignant quelque sédition, ordonna que sans différer on coupât la tête à la Sainte. Dans le temps qu'on se préparoit à l'exécution, sainte Marguerite s'adressant à tous les assistans, les exhorta à reconnoître le vrai Dieu des Chrétiens, qui avoit opéré tant de merveilles en sa faveur, et à embrasser le Christianisme sans crainte. Un nouveau tremblement de terre ayant renouvelé la frayeur, la Sainte s'apperçut que le bourreau trembloit, elle l'encouragea à exécuter l'ordre qu'il avoit, et celui-ci s'étant un peu rassuré, lui fit remporter la couronne du martyre. Cette précieuse mort arriva le 20 de Juillet de l'an 175, auquel jour l'Eglise célebre sa Fête.

Son corps fut enterré à Antioche de Pisidie, lieu de sa naissance et de son martyre. Son culte s'étendit d'abord par tout l'Univers; plusieurs de ses reliques ont été transportées en plusieurs lieux;

et peu de villes dans le monde Chrétien, où l'on n'ait une dévotion particuliere à sainte Marguerite. On voit dans la célebre Abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, une de ses mâchoires enchâssée dans une riche statue d'argent de trente-sept marcs, que la Reine Marie de Médicis, femme d'Henri le Grand, fit faire à l'honneur de la Sainte. On voit encore quelques autres parties de son chef dans l'Eglise des Religieuses de l'*Ave-Maria* de Paris : dans celle de l'Abbaye de Fraymont en Beauvoisis, dans celle de Saint-Rieul à Senlis, et dans la Collégiale d'Andreleck, au Faubourg de Bruxelles. On garde un des os du pied dans la Cathédrale de Troyes, et d'autres portions de ses ossemens à Abbeville, à Gisors, et dans plusieurs autres villes. Ces Reliques furent apportées d'Antioche par les Croisés, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de cette ville.

La Messe de ce jour est à l'honneur de Sainte Marguerite.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INDULGENTIAM nobis, quæsumus Domine, Beata Margarita Virgo et Martyr imploret : quæ tibi grata semper extitit, et merito castitatis, et tuæ professione virtutis. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que nous obtenions le pardon de nos péchés, par l'intercession de la bienheureuse Marguerite, Vierge et Martyre : qui vous a toujours été si agréable, et par le mérite de sa chasteté, et par la confession qu'elle a faite de votre toute-puissance, en souffrant le Martyre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

DOMINE Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam; et pro morte defluente deprecatus sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Et liberasti me de perditione et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor, et laudem dicam tibi, et benedicam nomini tuo, Domine Deus noster.

SEIGNEUR mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la Terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant le regne des superbes. Je louerai sans cesse votre Nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces; et parce que vous avez exaucé ma priere, et parce vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls dans un temps d'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai graces, je chanterai vos louanges, et je benirai votre Nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

On n'ignore point que c'est de l'Ecclésiastique, dont l'Auteur est un nommé Jesus fils de Sirach, que cette Épître est tirée. Comme cet Auteur tâche d'imiter par-tout le style des Proverbes de Salomon et qu'il en emprunte un grand nombre de Sentences, qu'il fait l'eloge de la sagesse à peu près dans le même goût et du même style que Salomon, l'Église lui donne indifféremment le titre de la Sagesse.

RÉFLEXIONS.

Je louerai sans cesse votre Nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces, parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls, dans un temps d'iniquité.

Voilà quel doit être le langage de ces personnes fortunées, que le Seigneur par un privilege singulier a réservées comme pour lui, en les tirant de tous les dangers qu'on court dans le monde, et les mettant à l'abri des tempêtes et des écueils, dans le port de la Religion. Il faut l'avouer, peu de gens se forment une idée juste de l'état Religieux. Les uns le regardent comme une terre qui dévore ses Habitans, les autres comme une région qui ne produit que des croix, presque tous comme un esclavage. L'erreur est si commune, qu'on ne se met plus en peine de la guérir. On a tort d'avoir ces préjugés, l'état Religieux est semblable à la Terre de promission; les monstres prétendus qu'on y fait naître, ne sont que dans l'imagination de ceux qui ne connoissent point l'excellence de cette terre, ni la douceur de cet heureux climat. Il en coûte, à la vérité, d'y arriver; il y a des mers à traverser, des ennemis à combattre, des montagnes à franchir; mais quel fruit plus doux de tant de victoires? Le Dieu que ce peuple fidelle sert, a le secret d'applanir les plus grandes difficultés en leur faveur, et d'adoucir ce qui semble plein d'amertume. Fallût-il suspendre les flots pour leur faire un passage, fallût-il les nourrir d'une manne céleste dans le désert, le Seigneur fait tous ces prodiges. Mais est-on arrivé à cette heureuse terre, quelle abondance de biens et de secours spirituels! quel calme! quelle paix! quelle félicité même dès cette vie! Quels sont les privileges de l'état des mondains? hélas! tout concourt à les faire gémir, sans qu'il leur soit permis de se plaindre. Ils ont beau se contrefaire, et dissimuler leurs chagrins, les épines naissent jusques dans leur propre cœur; les déplaisirs les suivent par-tout, et les croix croissent jusques dans l'abondance. Tout conspire, tout concourt à rendre les gens du monde malheureux; les soins continuels et fatigans, inséparables de leur con-

dition ; l'ambition, la jalousie, l'intérêt, sources intarissables de bien des chagrins ; les inquiétudes d'une vie tumultueuse, les alarmes d'une fortune chancelante, l'humeur bizarre de cent sortes de gens qu'il faut tous ménager, à la plupart desquels il faut plaire ; cent fâcheux accidens dont on est menacé, et qu'on ne peut jamais tous prévenir ; le malheur des temps qu'on ne peut éviter, un rang qu'il faut, à quel prix que ce soit, soutenir ; des dépenses inévitables au-delà même du revenu, la multitude des concurrens, la malice des envieux, un cœur éternellement agité, un esprit inquiet, une conscience peu tranquille. Hé ! Seigneur, il n'en faut pas tant pour rendre un homme malheureux : tout cela cependant se trouve réuni dans la triste condition des gens du siecle, quand même ils auroient le secret de charmer une partie de leurs chagrins. De quelle amertume la seule pensée de la mort et de l'éternité ne détrempe-t-elle pas les plus doux divertissemens, et les joies les moins superficielles ? et voilà de quoi sont délivrés les véritables Religieux. Exempts, par leur état, de ce tas de miseres, supérieurs à tous les accidens de la vie, indépendans du caprice et de l'humeur bizarre des hommes, affranchis par un généreux dépouillement, des soins piquans de ces richesses que Jesus-Christ compare à des épines, délivrés même par leur parfaite soumission des soins fatigans de leur propre conduite, uniquement occupés de l'importante affaire de leur salut, tout dévoués au service de Dieu, uniquement attentifs à lui plaire ; peuvent-ils ne pas goûter la douceur de leur état ? Quelle plus délicieuse tranquillité ? Qu'on imagine une vie plus heureuse et plus sainte ? Quel sujet n'a-t-on pas dans cet heureux séjour, de louer sans cesse le Nom du Seigneur, et de le glorifier dans les actions de graces, pour avoir été tiré de la voie de perdition, et délivré des périls

si fréquens dans le monde ? Que si quelques-unes de ces personnes si privilégiées, si fortunées, semblables à ces Israélites ingrats qui regrettoient les oignons et les poireaux d'Egypte, ne goûtent point les douceurs de leur état, il est aisé de comprendre d'où vient leur dégoût.

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet ; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negociatori, quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere, piscium congreganti. Quam, cùm, impleta esset, educentes, et secus littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis, ibi erit fletus, et stridor dentium. Intelle-

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : L'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront : ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là que l'on

xistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideò omnis scriba doctus in regno cælorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Du soin que l'homme doit avoir de son salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'homme n'a été créé que pour être heureux. Il ne peut être heureux qu'autant qu'il est uni à Dieu, et qu'il le possede, parce que Dieu seul est sa vie, son souverain bien, son tout. Il n'est uni à Dieu, et il ne le possede qu'autant qu'il le connoît, qu'il l'aime, qu'il le sert, qu'il lui plaît. Séparé de Dieu il ne trouve en lui-même qu'ignorance, que corruption, que miseres. Le péché est ce qui le sépare de ce bien suprême, de cette source de tous les biens, ce qui le corrompt, ce qui le rend malheureux, ce qui le perd ; parce que le détournant de Dieu, et les douces impressions de son amour étant effacées, il tourne ses affections et ses penchans vers les créatures et vers lui-même, pour y trouver un malheureux plaisir, et remplacer en quelque sorte le bonheur qu'il goûtoit dans son Créateur. Ce faux plaisir qu'il trouve en lui-même, et dans les objets créés, le séduit et l'enchante, lui faisant accroire qu'il est heureux, qu'il est riche, qu'il est à son aise ; tandis qu'il est misérable, pauvre, aveugle, et véritablement un objet digne de compassion. Terrible illusion,

qui conduit la plupart des hommes jusqu'au tombeau, à la mort, et à une damnation éternelle, sans qu'ils apperçoivent le précipice, qu'au moment qu'ils y tombent! Il faut donc, pour être sauvé, que le péché soit détruit par la pénitence; il faut vivre dans l'innocence, si l'on ne veut pas mourir dans le péché. Convient-on de cette morale? C'est une vérité: et si l'on en convient, d'où vient que tout le monde voulant être sauvé, il y a si peu de gens qui se mettent en peine de vivre et de mourir dans l'innocence, ou du moins dans la pénitence? Comprenez, s'il est possible, ce mystere d'iniquité: dans quel état, dans quel âge la pénitence est-elle de saison? Est-elle fort du goût des Grands du monde? Est-elle fort connue des mondains? Produit-elle toujours de dignes fruits dans tous les Cloîtres? fait-elle fortune, pour ainsi dire, cette pénitence, dans l'âge de la vie où il y a plus de péchés? et regne-t-elle avec éclat dans la vieillesse? Cependant c'est un oracle, que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Veut-on faire son salut: il faut faire pénitence. Concluez de ce principe, qu'il y aura peu de gens qui feront leur salut.

SECOND POINT.

Considérez que faire son salut, c'est haïr le péché, y renoncer sérieusement, le quitter, travailler à le détruire par les remedes que Dieu nous prescrit, et qui sont renfermés dans la pénitence. Travailler à son salut, c'est s'éloigner efficacement des occasions du péché; c'est travailler sans relâche à dompter ses passions; c'est réprimer sans cesse les désirs de la concupiscence. Travailler à son salut, c'est suivre opiniâtrément les maximes de l'Evangile, et former toute sa conduite sur la pure morale de Jesus-Christ. Le monde est son ennemi: c'est faire une

guerre éternelle à ce monde. Enfin travailler à son salut, c'est vider son cœur de l'amour des créatures, et de l'amour de nous-mêmes, pour n'aimer d'un amour de préférence, d'un amour réel et affectif, que ce Dieu infiniment aimable, et qui nous aime infiniment. C'est n'estimer que son salut; et regarder l'affaire de son salut comme notre grande affaire, notre unique affaire, qui seule mérite toute notre application, qui seule demande toute notre application, qui seule dépend, pour ainsi dire, de toute notre application. Consultez ici votre cœur, votre conduite; et concluez que les soins que vous avez de votre salut doivent être pour vous un juste sujet de confiance. Hélas! ne serez-vous pas obligé d'avouer que votre négligence au contraire est une marque peu équivoque de votre damnation. Quels soins, quels temps, quelle application avez-vous donné jusqu'ici à cette importante affaire? Votre salut a-t-il tenu lieu jusqu'ici d'une affaire? et quel succès attendriez-vous de la moindre de vos affaires, si vous n'en prenez pas plus de soin que vous avez fait de votre salut? Rapprochez votre zele de celui que les Saints ont eu pour leur salut. Que n'ont pas souffert les Martyrs pour mériter cette couronne? Que n'ont pas fait tous les Saints, et que ne font pas tous les jours pour le devenir, ceux qui veulent acquérir ce trésor, et acheter cette perle? Le Ciel est-il aujourd'hui d'un moindre prix, l'acquiert-on à moins de frais? Depuis quand coûte-t-il si cher aux uns, et se donne-t-il pour rien aux autres? Quelle énorme disproportion entre la vie des Saints et la nôtre? aurons-nous tous la même récompense? aurons-nous tous le même sort?

Hé! Seigneur, que cette réflexion me fait de reproches! ils seroient moins cuisans, s'ils étoient moins fondés. Mais qu'ai-je fait jusqu'ici pour mon salut? ou pour parler plus juste, que n'ai-je

pas fait pour me perdre ? Puisque vous me faites la grace, ô mon Sauveur, de connoître aujourd'hui les malheureuses suites que j'ai à craindre de ma négligence ; faites par votre miséricorde que je commence tout de bon à travailler efficacement dès cette heure à mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Notum fac mihi, Domine, finem meum. Psal. 38.
Faites, Seigneur, que j'aye sans cesse devant mes yeux ma derniere fin.

Beati qui scrutantur testimonia ejus, in toto corde exquirunt eum. Psal. 118.
O qu'heureux sont ceux qui s'appliquent à connoître les volontés du Seigneur, et qui n'ont d'ardeur que pour lui plaire !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est difficile de ne pas concevoir un mépris extrême pour la prudence des enfans du siecle, quand on s'est une fois apperçu de l'inutilité de leurs soins, et de la vanité de leurs entreprises. Quand je considere ces grands génies, ces hommes extraordinaires qui portent toujours dans leur tête une des quatre parties du monde, toujours occupés de quelque grand dessein, pliant presque sous le poids des affaires ; il me semble, dit saint Chrysostôme, que je vois de petits enfans qui s'empressent sur le rivage de la mer à ramasser des coquilles, ou à élever des châteaux de sable, que le moindre vent peut renverser, et que le premier flot doit infailliblement engloutir. Rien ne mérite et ne demande, à proprement parler, nos soins et toute notre application que l'affaire de notre salut ; elle seule mérite le nom d'affaire : tout le reste n'est qu'amusement, puérilité, soins inutiles. Convainquez-vous bien au-

jourd'hui de cette importante vérité. Comprenez quelle folie c'est de ne se donner bien des mouvemens, d'user ses forces, ses talens, sa vie même, que pour ne courir qu'après du vent, et pour n'attraper enfin que de la fumée. Est-ce une grande, une douce consolation à la mort et durant toute l'éternité, d'avoir laissé des enfans fort à leur aise, si l'on est damné ? Voilà ce que vous devez dire cent fois le jour, et sur-tout lorsque vous entreprenez quelque grande affaire.

2.° L'affaire du salut est votre unique affaire : eussiez-vous réussi en tout le reste, vous n'avez rien fait ; vous avez même tout perdu, si vous n'avez pas fait votre salut. C'est votre affaire ; toutes les autres sont plutôt les affaires d'autrui que la vôtre ; ce sont les affaires de vos enfans, de vos héritiers, de vos amis, de vos proches, que vous aurez faites. L'affaire seule du salut est la vôtre. Quel temps y avez-vous employé ? quel soin en avez-vous pris ? Cette affaire est difficile, embrouillée, subtile : vous occupe-t-elle beaucoup ? Y pensez-vous le matin, le soir, le jour, la nuit ? On porte la moindre affaire jusqu'au pied des Autels, jusques durant ses repas ; jusques dans ses divertissemens ; quelle place tient dans votre esprit et dans votre cœur cette importante affaire ? Vous avez passé la plus grande partie de votre vie dans des soins, dans des fatigues, dans des travaux, et vous n'avez peut-être pas donné un quart d'heure à l'affaire de votre salut, qui demande toute la vie. Commencez du moins aujourd'hui à y travailler ; et ne faites rien que vous ne vous disiez à vous-même : Je prétends, en faisant ceci, travailler à mon salut.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT VICTOR, MARTYR.

SAINT VICTOR, l'un des plus illustres Martyrs de l'Eglise, naquit à Marseille d'une des plus nobles familles de la Ville, et des plus distinguées et par les emplois considérables dont les Empereurs Romains l'avoient honorée, et par ses grands biens. Il est probable que ses parens étoient Chrétiens, et qu'ils n'épargnerent rien pour lui donner une éducation digne de sa Religion et de sa naissance. Selon l'usage des personnes de sa qualité, il embrassa la profession des armes, et servit sous les Empereurs avec honneur et avec distinction. Il donna en plusieurs occasions de si éclatantes preuves de son courage, qu'on croit que les belles actions par lesquelles il se signala en tant de rencontres, lui firent donner le nom de Victor.

Il y avoit trois ou quatre ans que l'Empereur Maximien Hercule, collegue de Dioclétien, avoit fait massacrer la Légion Thébéenne, toute composée de Soldats Chrétiens, sous la conduite de saint Maurice qui la commandoit, lorsqu'il vint dans la Ville de Marseille, vers l'an 290. Cette Ville si célebre par son ancienneté, par le nombre de ses habitans, par l'étude des Sciences et des beaux Arts, par ses richesses et par son éclat, qui sembloit le disputer à Rome même, étoit encore plus illustre par son zele pour la Religion, et par le grand nombre des Fidelles. Nulle Ville peut-être alors dans tout l'Empire Romain où la Foi de Jesus-Christ fît tant de progrès, et où la Religion Chrétienne triomphât

avec plus de gloire ; c'est ce qui obligea cet Empereur, l'ennemi mortel du nom Chrétien, d'y venir faire quelque séjour. Son arrivée jeta l'effroi parmi tous les Chrétiens. Il ordonna qu'ils fussent tous arrêtés ; et les prisons en furent bientôt pleines. Saint Victor, qui étoit alors Officier dans les troupes, sentit allumer son zele pour la Religion, et sa charité pour ses freres. Il étoit habile, persuasif et éloquent ; et son courage toujours plus vif dans les plus grands dangers, ne lui permettoit pas de rien craindre. Il alloit tous les jours visiter les Confesseurs de Jesus-Christ dans les prisons ; et toutes les nuits les Chrétiens de la Ville, chacun dans leur maisons, pour les fortifier dans la Foi, et les animer au martyre.

En les encourageant par ses paroles, il les secouroit par ses grandes libéralités. Jamais zele plus ardent, plus compatissant, plus efficace. Il accompagnoit les Martyrs jusques sur les échafauds ; il les encourageoit jusqu'au dernier soupir, et méprisant tous les dangers, il faisoit tous les jours à Jesus-Christ de nouvelles conquêtes.

Une profession du Christianisme si hardie et si éclatante, sous les yeux même du plus grand ennemi du nom Chrétien, ne pouvoit guere rester long-temps sans récompense. Victor fut déféré non-seulement comme Chrétien, mais encore comme le plus grand ennemi des dieux de l'Empire. Il fut surpris dans les saintes et glorieuses fonctions d'un vrai Soldat de Jesus-Christ. On l'arrêta par ordre de l'Empereur, et on le conduisit au Tribunal des Préfets Astere et Eutyque, deux des premiers Officiers du Prince, qui administroient la Justice dans la Ville. Les deux Juges, amis particuliers du Saint, le reçurent avec honneur ; et bien loin de le traiter comme prisonnier, lui parlerent comme à un ami, traitant d'abord de calomnie la délation qu'on avoit faite.

Ne croyez pas, lui dirent-ils d'un visage riant, que nous déférions beaucoup au bruit qu'on fait courir de vous. Vous avez trop d'esprit pour être Chrétien, et vous êtes trop galant homme pour donner dans des superstitions indignes d'un homme de votre qualité, et qui vous faisant perdre les bonnes graces de l'Empereur, vous priveroient de vos emplois, vous précipiteroient dans les derniers malheurs, et vous feroient perdre la vie. Vous me faites beaucoup d'honneur, répond le Saint, de me croire homme d'esprit; mais rien ne sauroit mieux prouver qu'on a de l'esprit qu'en embrassant la Religion Chrétienne. Ce que vous appellez superstitions, sont des vérités auxquelles tout homme raisonnable doit se rendre; et bien loin que le nom de Chrétien fasse tort à ma qualité, ce n'est proprement que dans le culte qu'on rend au seul vrai Dieu, que consiste la véritable noblesse, et en quoi je fais consister toute la véritable gloire. J'estime et je respecte les bonnes graces de l'Empereur; ma soumission parfaite à toutes ses volontés, quand il ne s'est pas agi de ma Religion, en est une preuve éclatante; mais fallût-il perdre mes emplois, mes biens, la vie même, je suis prêt de tout sacrifier pour ma Religion.

Une réponse si sage et si généreuse étonna les deux Officiers. Vous ne pensez pas, reprit Astere, aux fâcheuses suites que va vous attirer votre entêtement. Pour moi, ajouta Eutyque, je ne saurois encore me persuader que ce soient là vos sentimens. Quoi! adorer comme un Dieu, croire même comme le seul vrai Dieu, un homme que nous savons être mort sur une Croix; et le croire au point que vous dites que vous le croyez, jusqu'à être prêt à donner la vie pour cette croyance! Non, il faut être insensé, pour embrasser une pareille Religion. Si vous connoissiez cette Religion, répart Victor, vous penseriez bien autre-

ment. Cet Homme mort sur une Croix pour le salut des hommes, est le véritable Fils de Dieu, qui s'est ressuscité lui-même par sa toute-puissance. Vos dieux sont des dieux morts; ce sont les démons mêmes que vous adorez dans leurs Idoles. Leur multiplicité démontre leur insuffisance. Adorer des démons, est une vraie extravagance, et leur culte une impiété. Ceux qui étoient présens, l'entendant parler de la sorte, s'éleverent contre lui avec des cris effroyables, et le chargerent d'injures, sans qu'il en parût ébranlé. Vous voyez, lui dit Astere, l'indignation du public. Nous ne pouvons pas nous dispenser d'avertir l'Empereur de votre désobéissance à ses ordres. Je suis Officier des Armées de l'Empereur, repart le Saint, et l'on ne me reprochera point la moindre lâcheté à son service. Je suis Soldat de Jesus-Christ, je lui serai fidelle. Pour vous, faites votre devoir.

L'Empereur informé de ce qui se passoit, fut d'autant plus indigné, qu'il aimoit plus Victor, et l'estimoit pour un des plus braves Officiers de l'Armée. On le lui amena. Il le reçut, et lui parla d'une maniere qui faisoit assez voir combien son cœur souffroit de se voir obligé d'user envers lui de menaces : mais le Saint parut encore plus intrépide que devant les Préfets. Maximien naturellement cruel, ne put pas supporter cette constance : et s'abandonnant à sa colere, il commanda qu'on le liât par les pieds à la queue d'un cheval fougueux, et qu'il fût traîné de la sorte par toute la Ville, ne doutant point que les Chrétiens ne fussent intimidés par un supplice si peu usité. L'ordre s'exécuta. Tout le peuple accourut; et comme on avoit eu grand soin de publier par-tout que Victor étoit le plus grand ennemi qu'eussent les dieux, chacun croyoit faire un acte de Religion en l'accablant d'injures. On lui jetoit des pierres, on parsemoit les rues de pots cassés, on

piquoit le cheval, tous s'efforçoient d'augmenter son supplice. On crut d'abord que le Saint alloit expirer, tant il parut meurtri, sanglant et fracassé; toutes les rues furent teintes de son sang, il ne lui restoit presque plus la forme d'homme. Mais Dieu le conservoit pour de plus grands tourmens, et pour faire triompher la Religion avec plus d'éclat au milieu des supplices encore plus horribles. On le ramena le corps brisé, tout déchiré et couvert de son sang; et on le présenta encore aux Préfets, qui le croyant abattu dans l'état hideux où ils le voyoient, s'imaginerent qu'ils n'auroient nulle peine à le vaincre.

Voilà, lui dirent-ils, ce que vous a valu votre opiniâtreté; nous vous conjurons en amis de vous rendre aux volontés de l'Empereur, et de ne pas pousser à bout sa colere. Ne croyez pas que je sois fort à plaindre dans l'état où vous me voyez, répond le Saint, l'amour que nous avons pour Dieu, et l'espérance si bien fondée des biens éternels, nous rendent précieux les maux de cette vie. Croyez-moi, repart Astere, ne risquez point les biens présens pour votre éternité de biens imaginaires. Le Saint animé de l'Esprit de Dieu, lui fit alors un grand discours, pour lui découvrir, et à toute la multitude qui l'écoutoit, la vérité de la Religion Chrétienne, et la folie du Paganisme; et comme on se moquoit de ce que les Chrétiens mettoient leurs espérances dans des biens dont ils n'avoient ni preuves ni expériences: Nous vous montrons, leur dit le Saint, combien nous sommes assurés de ce que nous espérons, par les supplices que nous endurons avec tant de joie; et c'est de quoi je suis prêt moi-même de servir d'exemple.

Les Juges voyant que le peuple commençoit à murmurer, et craignant quelque émotion, délibérerent entre eux ce qu'ils avoient à faire. Ils convinrent d'abord à le punir de sa hardiesse, et du

mépris qu'il faisoit des dieux ; mais quand il fallut prononcer sur le genre du supplice, ils se brouillerent ensemble ; en sorte qu'Eutyque se retira. Astere voulant faire sa cour à l'Empereur, le condamna aux plus cruels tourmens. Il le fit d'abord attacher au chevalet, et lui fit donner la torture avec tant de cruauté, que sans un miracle il y devoit perdre la vie. On vit le Saint en cet état lever les yeux au Ciel, et demander au Pere des miséricordes la patience dans ce supplice. Jesus-Christ lui apparut alors, tenant la croix à la main, lui donna sa bénédiction, et l'assura que c'étoit lui qui souffroit dans ses Martyrs, qui les secouroit, qui les soutenoit dans leurs combats, et qui les couronnoit après la victoire. Au moment même le Saint se trouva sans douleur ; une onction merveilleuse se répandit dans son cœur, et son ame fut tellement fortifiée par ces paroles, qu'il ne faisoit plus d'attention à ce qu'il enduroit, occupé uniquement à remercier son Sauveur d'une si grande grace. Saint Victor lassa ainsi et le Préfet et les Bourreaux ; et Astere voyant qu'il paroissoit insensible, le fit détacher de la torture, et le fit enfermer dans un cachot fort obscur ; mais ce cachot fut bientôt éclairé d'une lumiere céleste plus brillante que celle du Soleil. Les Gardes nommés Alexandre, Longin et Félicien, voyant ce prodige, vinrent se jeter aux pieds du Saint, protestant qu'il n'y avoit de vrai Dieu que celui des Chrétiens, et demandant instamment d'être Chrétiens eux-mêmes. Saint Victor les instruisit autant que la conjoncture du temps pouvoit le permettre, fit venir des Prêtres, les mena à la mer où ils furent baptisés, et lui-même leur servit de Parrain, disent les actes de son Martyre, et il retourna ensuite avec eux dans la prison, où ils passerent le reste de la nuit à rendre à Dieu des actions de graces.

Maximien sut dès le lendemain la conversion

des trois Soldats. Il en fut étrangement irrité ; et fit afficher un Edit par lequel il ordonna qu'ils seroient décapités ; et Victor, qu'il accusoit d'avoir ensorcelé et séduit ses Soldats par des enchantemens, appliqué de nouveau à une question plus rigoureuse que la premiere. Le Saint, sans s'effrayer, ne songea qu'à animer les trois Soldats à la mort. Il leur raconta comme Dieu l'avoit consolé le jour précédent ; et les exhorta à se montrer dignes de l'honneur que leur faisoit Jesus-Christ de les exposer les premiers au combat, au moment où ils entroient dans sa milice. On les mena tous quatre ensemble à la place qui étoit devant leur prison, et qu'on appelle aujourd'hui la Place de Linche, où presque toute la ville accourut ; les Païens, pour satisfaire leur inhumanité et leur rage contre les Chrétiens ; et les Chrétiens, pour voir combattre les Martyrs pour la défense de leur Religion, et les voir triompher dans les supplices. Les Païens se déchaînoient particulierement contre Victor ; ils le chargeoient d'injures et d'imprécations ; et par des cris effroyables, ils vouloient qu'il fît rétracter les trois Soldats, qu'il avoit, disoient-ils, fascinés par ses sortileges. Mais le Saint sans se mettre en peine des insultes de cette populace forcenée, redoubla son zele pour les encourager au martyre ; et il eut la consolation de leur voir endurer la mort avec une constance qui étonna les Païens. Ils eurent tous trois la tête tranchée aux yeux de notre Saint, qui versoit des larmes de joie, rendant graces au Ciel, et demandant avec instance au Seigneur d'avoir part à la même gloire.

Ce bonheur ne lui fut pourtant pas accordé alors. On lui fit encore souffrir une très-rigoureuse torture pour satisfaire le peuple Idolâtre, toujours plus altéré du sang des Chrétiens. On le pendit de nouveau au chevalet, où on le fustigea long-temps à coups de nerfs de bœuf. Sa

patience victorieuse de tous les supplices convertit un grand nombre de Païens, qui avouoient que sans un secours divin un homme ne pouvoit pas survivre à tant de tourmens, et encore moins de les endurer avec une joie même sensible. On se crut obligé de le ramener dans la prison. Il y passa trois jours, demandant continuellement à Dieu la palme du martyre.

Une si fervente priere fut bientôt suivie de son effet. Maximien s'imaginant qu'on épargnoit Victor, voulut être lui-même son Juge. L'ayant fait venir, il l'interrogea encore sur sa foi, employa les promesses, les menaces, et les tourmens d'une nouvelle question; et rien n'ayant pu l'ébranler, il fit apporter un autel, et commanda au Saint d'un ton et d'un air si en colere, que les Païens même qui étoient présens en étoient effrayés; il lui commanda d'y offrir de l'encens à Jupiter en sa présence. Saint Victor embrasé alors d'un nouveau zele, s'approche de l'autel, et plein d'une sainte indignation au seul nom de l'horrible sacrilege qu'on vouloit lui faire commettre, renverse l'autel et l'idole d'un coup de pied. On peut aisément comprendre quelle fut la colere du tyran. Il ordonne qu'on lui coupe ce pied sur l'heure. Le Saint le présente au bourreau sans peine, et souffre ce nouveau tourment avec joie. Maximien enragé de ne pouvoir affoiblir la constance héroïque de ce généreux Soldat de Jesus-Christ, commande qu'on le mette sous une meule de moulin pour y être brisé comme du froment. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. A peine le Saint fut appliqué à ce supplice, que la machine qui faisoit tourner la meule se brisa. On retira le Saint Martyr dont tous les os étoient déjà cassés. Et parce qu'il respiroit encore, l'Empereur ne pouvant pas souffrir plus long-temps de se voir vaincu, lui fit couper la tête. Au même moment on entendit une voix du Ciel, qui di-

soit : *Vous avez vaincu, bienheureux Victor, vous avez vaincu.*

Le Tyran s'imaginant pouvoir triompher au moins des Martyrs après leur mort, commanda qu'on jetât le corps de notre Saint dans la mer, avec ceux des trois Soldats qui avoient été décapités trois jours auparavant. Mais Dieu voulut que l'eau les portât de l'autre côté du port, où les Chrétiens les retirerent ; ils les enterrerent à quelques pas de là ; et Dieu rendit bientôt leur tombeau célebre par un grand nombre de miracles. Ce fut le 21 de Juillet de l'an 303, que ce grand Saint remporta la couronne du martyre.

Jean Cassien, si célebre par ses Conférences ou Collations des Peres du Désert, étant venu de l'Orient demeurer à Marseille l'an 410, et y ayant été fait Prêtre par l'Evêque Venerius, bâtit sur le tombeau du Saint Martyr un Monastere, qui est l'illustre Abbaye de Saint-Victor, de l'Ordre de Saint-Benoît, où l'on garde ses Reliques, à la réserve du pied qui fut donné l'an 1362, à l'Abbaye de Saint-Victor de Paris, par Jean Duc de Berry, fils du Roi Jean, qui l'avoit reçu du Pape Urbain V, lorsque ce Pape étoit encore Abbé de Saint-Victor de Marseille. Cette Abbaye de Saint-Victor de Paris avoit été un simple Prieuré de Moines Bénédictins, dépendant de l'Abbaye de Saint-Victor de Marseille. Il fut changé en une Abbaye de Chanoines Réguliers, l'an 1173, par la disposition de Louis le Gros, Roi de France.

On renouvelle encore tous les ans dans cette Abbaye de Paris la mémoire de la réception de ce pied de saint Victor, le 23.e jour de Juillet, avec une solemnité qui fait voir la vénération qu'on a pour une si précieuse Relique.

On voit encore dans l'illustre Monastere des Religieuses Bénédictines de Saint-Sauveur de Marseille, le cachot souterrain où Saint-Victor fut

mis, et vis-à-vis ce Monastere, la place où ce grand Saint consomma probablement son martyre, et où 250 ans auparavant saint Lazare avoit consommé le sien.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit ordinairement à l'honneur des saints Martyrs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Victoris, et Sociorum ejus. natalitia colere: da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, qui nous faites la grace de célébrer la naissance dans le Ciel, et la fête du saint Martyr Victor et de ses compagnons Alexandre, Longin, et Féliciens: faites que nous ayons le bonheur de jouir avec eux de la joie, et de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Hébreux. Chap. 11.

FRATRES: Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum: acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos. Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut

MES Freres: C'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, qu'ils ont obtenu ce qui avoit été promis, ont fermé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leur infirmité pleins de force, sont devenus vaillans dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres; les femmes ont recouvré

meliorem invenirent resurrectionem. Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres: lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt: circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti: quibus dignus non erat mundus: in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis, et in cavernis terræ. Et hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt: in Christo Jesu Domino nostro.

par la résurrection leurs enfans morts, mais d'autres ont été tirés sur les chevalets, refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse; et d'autres ont éprouvé les moqueries et les coups de fouet, outre cela les fers et les prisons: ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à de rudes épreuves, ils ont péri par l'épée, ils ont mené une vie errante, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chevre, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misere; eux dont le monde n'étoit pas digne; vivant çà et là dans les déserts, dans des montagnes, dans des antres, et dans des creux souterrains: et tous ces gens-là à qui leur foi a rendu un témoignage authentique, se sont montrés à l'épreuve de tout: en Jesus-Christ N. S.

L'Epître admirable de Saint Paul aux Hébreux a été écrite avant la destruction du Temple de Jérusalem, comme il paroît par tout ce que l'Auteur dit des Prêtres et des Sacrifices de la Loi. Il marque assez qu'il étoit en Italie lorsqu'il l'écrivit. Saint Chrysostôme, Théodoret et quelques autres croient qu'il l'écrivit à Rome même, peu après qu'il fut délivré de ses liens.

RÉFLEXIONS.

Quand on pense à ce que ces Héros Chrétiens ont souffert pour Jesus-Christ, et qu'on fait reflexion à ce que nous faisons pour le même Maître, n'a-t-on pas sujet de demander si ces généreux Chrétiens n'avoient point d'autre Evangile que le nôtre, ou si nous sommes véritablement de la même Religion qu'eux? La vie molle des Chrétiens de nos jours, leurs mœurs, leurs

sentimens, leur licence, tout cela met une si énorme disproportion entre notre morale et celle de ces premiers Fidelles, qu'on a raison de douter si nous avons la même foi; mais avons-nous la même charité? Ce qu'il y a de surprenant, c'est que nous osions avoir la même espérance, et que marchant par des voies que Jesus-Christ a déclaré conduire à la perdition, nous nous flattions d'arriver au terme du salut. Le temps des persécutions est passé, mais celui de la tentation dure toute la vie. Le monde est le grand ennemi de Jesus-Christ, et l'on peut dire qu'il a pris la place des Maximien et des Dioclétien, par la persécution éternelle qu'il fait aux gens de bien, et à tous ceux qui reglent leurs mœurs sur les maximes de l'Evangile. Le monde n'épargne personne; nulle vertu chrétienne qui soit à l'abri de sa censure; nulle qui ne soit condamnée dans son tribunal. Modestie, retenue, pudeur dans les personnes du sexe; piété, modération, retraite dans les personnes de qualité, vertu éminente, exemples édifians, charité universelle, droiture, innocence, ferveur: tout ce qui fait honneur à la Religion irrite les mondains, et allume leur bile. Le monde proscrit les dévots. Il se déchaîne avec fureur contre les Saints. Il suffit d'être les Disciples de Jesus-Christ pour encourir sa disgrace. Mais que n'ont pas à souffrir de sa mauvaise humeur ces ames vertueuses, ces gens de bien, dont le monde n'est pas digne? Exclus avec éclat de ses parties de plaisir, chassés avec indignité de ses assemblées, ils souffrent une espece de persécution qui cede en peu de chose à celle des tyrans. Malheur à qui succombe à sa tyrannie. La mollesse et la lâcheté de plusieurs Chrétiens en font dans le monde, pour ainsi dire, une espece d'apostats. On craint cet imaginaire tyran; fut-il jamais une crainte plus vaine? On appréhende ses jugemens; il faudroit bien plutôt craindre de lui

plaire. On n'attend pas même ses menaces ; on n'ose pas faire le bien, parce qu'on sait que la vertu n'est pas du goût du monde. Que dira-t-on si je réforme ce luxe, si je ne me trouve plus dans ces assemblées de plaisir, si je change de vie ? Est-il possible que des gens, qui d'ailleurs ont de l'esprit et de la raison, soient intimidés, soient effrayés, soient arrêtés par ce ridicule respect humain qui n'est, à proprement parler, qu'un pur fantôme ? Ce fantôme cependant fait presque le même effet dans la plupart des Chrétiens de nos jours, que les menaces des Empereurs Païens faisoient sur l'esprit et sur le cœur des lâches Fidelles. Ceux-ci intimidés par les tyrans renonçoient la foi de Jesus-Christ ; ceux-là arrêtés par le respect humain, n'osent pas se déclarer pour son Evangile. N'oublions jamais cet oracle terrible : *Qui aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'Homme aura honte de lui lorsqu'il viendra dans l'éclat de sa majesté.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. II.

In illo tempore : Respondens Jesus, dixit : Confiteor tibi Pater, Domine cæli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater : quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo. Et nemo novit Filium, nisi Pater : neque Patrem, quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Venite ad

En ce temps-là : Jesus répondant, dit : Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savans et aux sages, et que vous les avez révélées aux plus petits. Oui, mon Pere : car il vous a plu que cela fût ainsi. Tout m'a été mis entre les mains par mon Pere. Personne ne connoît le Fils que le Pere, et personne ne connoît le Pere que le Fils, et celui à qui le Fils

me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde: et invenietis requiem animabus vestris: jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

voudra le faire connoître. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

De la victoire sur les Passions.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos propres passions. Elles troublent notre repos depuis notre naissance; quels pieges ne nous tendent-elles pas? Quelles plaies ne nous font-elles point? Nulle qui n'en veuille à notre salut; nulle qui n'ait juré notre perte. Bon Dieu! qu'on s'épargneroit de chagrins, qu'on éviteroit de mauvais pas, qu'on se procureroit une douce vieillesse, si l'on s'appliquoit de bonne heure à dompter ces irréconciliables ennemis de notre repos et de notre salut? Nul âge qui soit exempt des passions. Est-on enfant: les passions sont d'ordinaire les seuls ressorts qui font jouer, pour ainsi dire, toute la machine. Est-on jeune: c'est la saison où elles ont plus de force, plus de vivacité, et où elles font plus de dégâts. Un âge plus mûr ne les rend que plus fieres; la réflexion en modere la fougue et les saillies, mais elle n'en purge pas le venin. La vieillesse affoiblit les forces de l'esprit et du corps, mais non pas celles des passions. On se

trompe si l'on croit que le temps les apprivoise : elles n'en deviennent que plus impérieuses et plus absolues. Une longue possession leur sert de nouveau titre ; une vieille habitude est pour elles une prescription.

Les passions ne sont pas seulement de tous les âges, elles sont encore de toutes les conditions et de tous les états. Nul pays où elles soient étrangeres. Le désert le plus affreux ne leur est pas inaccessible. Il n'est point de genre de vie qui les rebute ; et pourvu qu'on les souffre, elles s'accommodent de tout. Les passions se jouent du naturel, de l'humeur, de la dévotion même ; et si l'on est continuellement en garde, quelque bonne volonté qu'on ait, on court risque d'être le jouet et même la victime de ses propres passions. Chaque passion parle, pour ainsi dire, un langage différent : toutes cependant disent la même chose. Elles conspirent toutes contre notre salut ; nulle qui ne soit opposée à la morale de l'Evangile, et qui en nous assujettissant aux sens ne nous écarte de notre derniere fin. Voilà ces fiers et redoutables ennemis domestiques qui nous font une guerre mortelle, et à qui nous n'osons pas même résister ; faut-il être surpris si nous sommes esclaves, et si cette servitude nous fait gémir ?

SECOND POINT.

Considérez qu'avec ces sortes d'ennemis il n'y a point de milieu : ou il faut être vaincu, ou il faut vaincre. La moindre treve vaut une défaite. Rien n'augmente tant la force des passions que le ménagement. On ne les épargne jamais qu'elles ne deviennent plus violentes. Il en est des passions comme de la fievre. Un verre d'eau glacée semble l'éteindre pour un moment, mais ce verre d'eau la rend toujours plus ardente. Si l'on ne dompte entiérement la passion, si l'on ne l'éteint

tout-à-fait par des victoires complettes et réitérées, elle devient beaucoup plus furieuse, et elle sait bien se dédommager de la contrainte qu'elle a souffert. Dieu nous préserve d'une demi victoire sur cet ennemi, la fin du combat est toujours funeste. De-là vient qu'après ces intervalles de ferveur et de dévotion; qu'après ces usages un peu moins rares, ou un peu plus fréquens des Sacremens; qu'après ces grandes solemnités, et après ces retraites spirituelles durant lesquelles cet ennemi a reçu un échec, la passion se releve, et nous attaque avec plus de violence que jamais. Si dès la naissance des passions on leur faisoit une guerre vive et continuelle, on en viendroit à bout aisément, on les dompteroit. Mais on se contente de crier contre l'importunité des passions; on ne fait que de foibles efforts pour les dompter; on les nourrit tandis qu'on leur déclare la guerre. Ne nous étonnons point si elles font de si grands dégâts, si elles remportent sur nous cent petits avantages. Ces succès si fréquens les rendent fieres. Elles nous tyrannisent. Que ne nous font-elles pas souffrir, bon Dieu, durant la vie! et quelle fin de leurs victoires sur nous, à l'heure de la mort! La damnation est proprement leur ouvrage. Les Saül, les Salomon, les Judas, les Origene, les Tertullien, et tant d'autres servent d'une preuve bien triste de ce que peuvent les passions, quand on les épargne. Eteignez les passions dans les Fidelles, on peut dire que l'enfer est éteint pour eux.

Mon Dieu, que ma lâcheté jusqu'ici me fait bien voir la vérité de ce que je médite! Mais que n'ai-je pas à craindre si je continue à être vaincu par ce redoutable ennemi! Je suis foible, Seigneur, vous le voyez, et c'est par-là même que vous connoissez combien j'ai besoin de puissans secours pour combattre, et pour vaincre des ennemis qui n'en veulent qu'à mon salut. Comme je

compte uniquement sur votre grace, j'ose vous promettre, mon divin Sauveur, que je ne veux faire avec eux aucune treve, et que je n'aurai aucun relâche que je ne les aye vaincus.

Aspirations dévotes durant le jour.

Eripe me de manu inimicorum meorum, et à persequentibus me. Psal. 30.

Tirez-moi, Seigneur, des mains de mes ennemis, qui me poursuivent dans le dessein de me perdre.

Persequar inimicos meos, et comprehendam illos: et non convertar donec deficiant. Psal. 17.

J'ai dit, plein de confiance en vous, ô mon Dieu! Je poursuivrai mes ennemis, je les joindrai, et je ne retournerai du combat qu'après leur entiere défaite.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SOUVENEZ-VOUS qu'épargner une passion, c'est lui donner des armes. On s'imagine qu'on l'affoiblira peu-à-peu, on se trompe : la tolérance l'enhardit, et la fortifie. L'erreur est encore bien plus grossiere, si l'on pense s'en délivrer en la satisfaisant. Est-il possible qu'on ne s'apperçoive pas des funestes dégâts que fait tous les jours cet ennemi domestique? On les connoît, on les sent, on en gémit : car qui ne crie pas contre les passions? Mais c'est tout : la colere ne va pas plus loin. Armez-vous dès ce moment contre cet ennemi. Ne souffrez pas qu'il vous maîtrise. Attaquez-le de front. Considérez quelle est sa fin, quelles sont ses armes et ses ruses. Est-ce la passion de plaisir : appelez la mortification des sens, et les armes de la pénitence au secours. Est-ce l'ambition et l'orgueil : vous trouverez dans l'humilité chrétienne, et sur-tout dans les humi-

liations, de quoi dompter ces ennemis fiers et redoutables. Est-ce la colere : étudiez-vous à une douceur inaltérable, et qui soit à l'épreuve de tout accident. Un moyen efficace pour réprimer les saillies de la colere et les emportemens, c'est de se taire dès que l'on sent que la bile s'allume, ou de se retirer pour quelques momens.

2.° Examinez quelles sont vos passions; et tous les matins à la fin de votre priere, faites-en une particuliere pour demander à Dieu la victoire de ces passions. Faites chaque jour, ou du moins de temps en temps, quelques pénitences, quelques communions, quelques aumônes pour obtenir de Dieu cette victoire si importante. Choisissez pour Patron un Saint qui ait excellé dans la vertu qui vous est nécessaire. Ce sont-là des secours nécessaires pour vaincre. Défiez-vous de votre foiblesse; mais en comptant sur la grace, ne négligez aucun moyen pour dompter cet ennemi. Gardez-vous bien de vous laisser gourmander par vos passions; si vous ne pouvez pas les anéantir et les détruire, tenez-les du moins dans la servitude, et pour ainsi dire, dans les fers.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINTE MARIE-MAGDELAINE.

SAINTE MARIE-MAGDELAINE, si célebre dans l'Evangile, par son attachement pour Jesus-Christ, et par sa pénitence, étoit originaire de Béthanie, qui étoit un Bourg à trois quarts de lieue de Jérusalem, demeure ordinaire de sa famille. Saint Antonin dit, que son pere s'appeloit Syr, et sa mere Eucharie, fort distingués parmi les Juifs par leurs grands biens, et par le rang

qu'ils tenoient dans la Province. Ils eurent trois enfans : Lazare leur aîné, et deux filles, Marthe et Marie. Le pere et la mere etant morts, les enfans partagerent les biens. Lazare et Marthe hériterent de ceux qu'ils avoient à Béthanie et autour de Jérusalem; et le Château de Magdale ou Magdelon en Galilée, fut la légitime de Marie. Elle resta quelque temps à Béthanie avec son frere et sa sœur, qui connoissant la vivacité de l'esprit de leur cadette, et le penchant qu'elle avoit pour le luxe et pour le plaisir, n'oublierent rien pour lui inspirer la crainte de Dieu, la modestie et la retenue.

Mais leur zele fut sans fruit. Marie s'ennuya bientôt d'une vie si unie; elle résolut d'en secouer le joug. Un naturel vif et enjoué, un esprit brillant, un cœur tout mondain, une beauté rare, lui rendirent insupportable la vigilance d'une sœur qui faisoit profession de la plus exacte probité. Elle prend son parti, et part pour Magdale en Galilée, qui étoit son apanage. Elle y oublia bientôt et les leçons, et les exemples de ses parens. Les fréquentes visites de bien des gens, un air trop enjoué, et des manieres un peu trop libres, donnerent quelque atteinte à sa réputation; la coquetterie fut sa belle passion. Magdelaine ne pensa plus qu'à se divertir; les parures, les bijoux, les parfums les plus exquis donnerent un nouvel éclat à sa beauté; et abusant de sa liberté, elle devint en peu de temps le scandale public de toute la Galilée.

Ce fut vers ce temps-là que le Sauveur du monde commença de remplir toute la Judée de l'éclat de ses miracles et de sa sainteté. Lazare et Marthe qui avoient été des premiers Disciples de Jesus-Christ, ne cessoient de le prier pour la conversion d'une sœur qui menoit une vie licencieuse. Le Fils de Dieu écouta favorablement ces pieuses sollicitations; et comme il étoit venu

singuliérement pour les pécheurs, il toucha le cœur de cette insigne pécheresse. Il prêchoit à Bethsaïde et à Capharnaüm, près du Bourg de Magdale, lorsque Magdelaine attirée d'abord par les merveilles de ce nouveau Prophete, eut la curiosité de l'entendre. Elle ne l'eût pas plutôt oui, qu'elle fut convertie. La grace éclairant son esprit, toucha son cœur, et lui inspira sur l'heure même tant de regret et tant d'horreur de ses péchés, qu'elle ne différa pas un moment sa pénitence. Elle s'informe où elle pourra trouver le Sauveur. On lui dit qu'il est prié à manger chez Simon le Pharisien, en compagnie de ce qu'il y a de plus considérable dans la Ville. La circonstance étoit délicate. Magdelaine ne délibere point. Dès qu'elle sait où étoit Jesus-Christ, elle prend un vase d'albâtre plein d'une liqueur odoriférante, et sans écouter ni l'esprit du monde, ni la délicatesse, ni cent vaines raisons, elle entre dans la salle où se faisoit le repas. Ayant apperçu le Sauveur sur un de ces lits qu'on mettoit autour des tables à la mode des Juifs, et n'osant le regarder en face, elle se jette à ses pieds, et le cœur brisé de douleur, et embrasé du plus pur amour, elle les arrose sans cesse de ses larmes, les essuie avec ses cheveux, les parfume d'une précieuse liqueur, et les baise avec un respect qui marque et sa contrition et sa confiance.

Cependant le Pharisien toujours porté à prendre tout en mauvaise part, voyant avec quelle bonté le Sauveur souffroit cette pécheresse à ses pieds : Si cet homme, disoit-il en lui-même, étoit Prophete comme on le dit, il sauroit bien quelle est cette femme qui lui baise les pieds, et qui les arrose de ses larmes. Jesus qui lisoit dans l'ame du Pharisien tout ce qu'il pensoit, voulut par une parole l'obliger à faire lui-même l'apologie de cette femme, dont il avoit une si mau-

vaise idée. Simon, lui dit-il, dites-moi votre sentiment sur ce que je vais vous dire : Un certain créancier avoit deux débiteurs, dont l'un devoit cinq cents deniers d'argent, et l'autre cinquante ; comme ils n'avoient pas de quoi payer, il leur remit à l'un et à l'autre la somme qui lui étoit due. A votre avis, lequel des deux doit davantage l'aimer? Il est clair, répond Simon, que c'est celui à qui il a remis une plus grosse somme. Vous dites bien, reprit le Sauveur. Puis se tournant vers Magdelaine : Voyez-vous cette femme, continua-t-il, faites réflexion sur tout ce qu'elle vient de faire, et jugez-en sans passion. Quand je suis entré ici, vous ne m'avez pas seulement fait apporter de l'eau pour laver mes pieds, et elle les lave de ses larmes. Vous n'avez répandu sur ma tête aucun de ces parfums qu'on n'épargne point dans les festins, et elle a répandu sur mes pieds un précieux parfum dont toute la salle est embaumée. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis, que beaucoup de péchés lui sont remis, car elle a beaucoup aimé. Nul ne s'est encore adressé à moi que pour obtenir la guérison des maladies du corps ; cette femme ne s'est prosternée à mes pieds que dans la vue de trouver un médecin qui pût guérir les plaies de son ame. Et puis s'adressant à cette illustre Pénitente : Allez, ma fille, votre foi pleine de confiance vous a sauvée : tous vos péchés vous sont pardonnés.

Jamais pardon ne fut mieux marqué ; jamais conversion aussi ne fut plus parfaite. L'amour divin prenant la place de l'amour profane, embrasa d'abord ce cœur noble et généreux. Le Sauveur n'eut point de Disciple plus fervent, ni qui goûtât plus sa doctrine, ni qui profitât mieux de ses divines instructions.

Il est aisé de comprendre quelle fut la joie qu'eurent Marthe et Lazare du merveilleux chan-

gement de leur sœur. Notre Sainte ne tarda pas aussi de leur en donner des preuves éclatantes par ses bons exemples. Elle se rendit sans délai à Béthanie, et leur raconta toutes les merveilles que le Sauveur avoit opérées à son sujet. Cette fidelle Disciple de Jesus-Christ ne perdit plus d'occasion d'entendre les leçons de son divin Maître; et l'on peut dire que Jesus fut toujours présent à son esprit, lorsqu'elle ne pouvoit pas être à ses pieds. Cet attrait pour la contemplation lui attira un petit reproche de la part de Marthe. Le Fils de Dieu qui chérissoit cette vertueuse famille étant venu loger chez elle, Marthe n'oublia rien pour le bien traiter. Tandis qu'elle se donnoit de grands mouvemens, Marie assise tranquillement aux pieds du Sauveur ne pensoit qu'à l'écouter et à s'instruire. Marthe voyant que sa sœur ne se remuoit point, s'adressant au Fils de Dieu : Hé, quoi Seigneur! lui dit-elle d'un ton fort ingénu, ne faites-vous point reflexion que ma sœur me laisse travailler toute seule? dites-lui, je vous prie, de me venir aider. Jesus-Christ voulant l'instruire de cette grande vérité, qui est comme le précis de toute la morale chrétienne : Marthe, Marthe, lui dit-il, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de plusieurs choses : une seule est nécessaire. Marie a pris le meilleur parti. Comme s'il eût dit, explique saint Augustin, je ne blâme pas votre charité et votre zele; mais je ne saurois louer votre inquiétude; le trouble et la dissipation avec laquelle on travaille, sont toujours répréhensibles : votre sœur est mieux occupée que vous, puisqu'elle s'applique à ce qu'il y a de plus parfait, qui est la nourriture céleste de son ame.

Le Fils de Dieu s'étant retiré en Galilée pour éviter la fureur des Juifs, Lazare tomba malade. Le mal empirant, les deux sœurs eurent re-

cours au céleste Médecin ; et sans lui faire un long discours, elles se contenterent de lui envoyer un exprès, pour lui dire que celui qu'il aimoit étoit malade. Durant cet intervalle Lazare mourut ; et le Sauveur n'arriva que quatre jours après les funérailles. Il fit avertir notre Sainte, qui étant venue se jeter à ses pieds, lui dit en pleurant : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Le Sauveur en parut touché ; et ce fut à la priere des deux sœurs, que le Sauveur ressuscita le frere.

Il n'y eut jamais un amour de Dieu plus ardent, plus généreux, plus tendre que celui de cette sainte amante de Jesus. Elle le suivoit presque par-tout pour profiter de ses instructions, et pour fournir par ses aumônes à sa subsistance. Les Evangélistes la nomment ordinairement la premiere entre les femmes qui suivoient Jesus-Christ. Saint Luc et saint Marc ajoutent, en parlant de Marie-Magdelaine, que c'est cette fidelle Disciple de laquelle Jesus avoit chassé sept démons, c'est-à-dire, comme l'expliquent plusieurs des anciens Peres, à qui le Sauveur avoit pardonné un grand nombre de péchés, étouffant en même temps en elle par sa grace l'esprit mondain, l'esprit impur, l'esprit d'orgueil, d'indépendance, de luxe, d'oisiveté et de mollesse. Aussi n'épargnoit-elle rien pour lui donner en toute occasion des marques de son respect, de son amour et de sa reconnoissance.

Six jours avant la derniere Pâque, le Sauveur étant à Bethanie, un des plus riches habitans du bourg, nommé Simon, que Jésus avoit guéri de la lépre, le pria à souper. Lazare étoit un de ceux qui mangeoient avec lui ; Marthe voulut servir à table. Pour notre Sainte qui étoit toujours plus empressée à donner à son divin Maître des marques de sa reconnoissance et de son respect, elle voulut faire les frais des parfums, qui

parmi les Juifs faisoient tout l'ornement de la fête. Elle prit une livre de l'essence de nard ; d'autant plus précieuse qu'elle étoit tirée non de la feuille, mais de l'épi de cette plante. Elle la mit dans un vase d'albâtre, et étant entrée durant le repas, elle la répandit sur les pieds du Sauveur qu'elle essuya avec ses cheveux, trop heureuse de pouvoir les faire servir à un si saint usage.

Cependant comme la maison en fut tout embaumée, ceux qui avoient ou moins de foi, ou moins de dévotion qu'elle, l'accusoient de prodigalité, et disoient qu'un parfum qui valoit plus de trois cents deniers d'argent, auroit bien mieux été employé s'il eût été vendu, et qu'on en eût distribué l'argent aux pauvres. Le Fils de Dieu qui voyoit jusqu'au fond des cœurs, prit la défense de notre Sainte. Ce qu'elle vient de faire, dit-il, sera éternellement loué. Ce que vous blâmez comme une profusion excessive, est une preuve de sa grande piété ; et ce que vous avez coutume de faire en rendant les derniers devoirs aux morts, elle le fait aujourd'hui, ne prévenant que de quelques jours ma sépulture.

Mais l'amour divin de Magdelaine pour son Sauveur ne parut jamais sur un plus beau théâtre, ni dans un plus beau jour que durant la Passion de Jesus-Christ, et sur le Calvaire. Tous les Disciples eurent beau prendre la fuite dès que le Pasteur fut pris, rien ne put obliger Magdelaine de quitter son cher Maître. Elle l'accompagna dans tous les tribunaux ; et devenue la compagne inséparable de la Mere du Sauveur, elle parut avec elle au pied de la Croix, et eut le courage et le bonheur d'y voir expirer son divin Maître. Une ancienne et respectable tradition assure, qu'elle ramassa avec respect un peu de la terre qu'elle vit trempée du sang du Sauveur, et la mit dans une phiole qu'elle garda de

puis comme un précieux trésor, laquelle on conserve encore aujourd'hui à Saint-Maximin en Provence.

Un amour moins ardent et moins généreux que celui qu'avoit Magdelaine pour son divin Maître se seroit contenté de le pleurer dans la retraite, après l'avoir vu expirer. Notre Sainte ne borne point son amour à des larmes. Elle ne bouge pas du pied de la Croix, et accompagne le corps du Sauveur jusqu'au sépulcre, dans le dessein de venir lui rendre après le jour du Sabbat les derniers honneurs. On sait avec quel empressement elle se rendit dès la pointe du jour au sépulcre. Ses compagnes eurent beau lui représenter l'imprudence qu'il y avoit de vouloir, pour ainsi dire, forcer une compagnie entiere de Soldats qui gardoient le corps; et que c'étoit une insigne témérité d'oser se promettre d'ôter elle seule une pierre que plusieurs hommes ensemble n'auroient pu remuer, et qui étoit scellée du sceau du Prince. L'amour divin ne connoît point d'obstacle. Rien ne peut arrêter un moment notre Sainte. Il est vrai que le Sauveur lui-même par sa résurrection avoit tout applani. Magdelaine court au sépulcre, qu'elle trouve ouvert. Voyant que le sacré corps de son divin Maître n'y étoit plus, elle se répand en sanglots et en larmes. Les deux Anges vêtus de blanc qu'elle apperçut dans le tombeau, lui ayant demandé pourquoi elle pleuroit : Je pleure, leur répond-elle, parce qu'on a enlevé le corps de mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. Ses compagnes et les Apôtres même eurent beau s'en retourner, Magdelaine persévere sans se rebuter, cherchant toujours avec une affliction mêlée d'inquiétude. Elle entre de moment à autre dans le sépulcre pour chercher de nouveau, puis elle en sort fondant en larmes. Le Sauveur ne tarda pas long-temps de récompenser une si généreuse et affectueuse per-

sévérance ; car s'étant retournée, elle vit Jesus debout, sans savoir que ce fût lui. Femme, lui dit le Sauveur, pourquoi pleurez-vous tant ? Magdelaine croyant que ce fût le Jardinier : Seigneur, lui dit-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, je l'irai prendre, et je l'emporterai. Alors le Sauveur touché de son amour, ne fit que l'appeler par son nom : Marie. A ce mot cette sainte amante reconnoissant que c'étoit Jesus lui-même : Ah ! mon Maître ! s'écrie-t-elle par un saint transport de joie. Elle alloit se jeter à ses pieds pour les embrasser ; mais le Fils de Dieu l'en empêcha, lui faisant comprendre, dit saint Leon, qu'elle devoit s'élever au-dessus des sens, ne le regarder que par les yeux de la foi, et l'adorer comme s'il étoit déjà dans le ciel assis à la droite de Dieu son Pere. Hâtez-vous seulement, ajouta le Sauveur, d'aller trouver de ma part ceux que j'aime comme mes freres, et dites-leur ce que vous avez vu.

Marie reçut cet ordre comme une marque spéciale de la bienveillance de son divin Maître : en effet, cette apparition est une des plus signalées faveurs qu'elle ait reçues de Jesus-Christ. Elle eut le bonheur de le voir plusieurs fois depuis, et de l'entendre ; et comme elle étoit la compagne inséparable de la sainte Vierge, elle se trouva avec elle sur le Thabor lorsque Jesus-Christ monta au Ciel. Son dessein étoit de passer ses jours dans la retraite avec la Mere du Sauveur, qu'elle aimoit tendrement comme sa propre mere, lorsque la fureur des Juifs contre les Disciples du Sauveur, ayant fait mourir saint Etienne, le premier des Martyrs, chassa de Jérusalem les Fidelles. Leur rage éclata surtout contre Lazare et ses sœurs. Ce peuple forcené ne pouvoit souffrir ce témoignage visible de la toute-puissance de Jesus-Christ, ce miracle vivant

vivant qui étoit un reproche permanent de leur impiété et de leur déicide. La crainte qu'ils avoient de le voir ressusciter une seconde fois s'ils le faisoient mourir, fit qu'ils se contenterent de le faire sortir de la Judée. On dit qu'il fut mis avec Marthe et Magdelaine, Marcelle leur servante, et Maximin l'un des soixante et douze Disciples du Sauveur, sur un vaisseau sans gouvernail, sans mâts, et sans agrès, et exposés ainsi sur la Méditerrannée à un évident naufrage. Mais le Seigneur destinoit cette bienheureuse troupe pour un pays qui lui étoit cher.

C'est une ancienne et constante tradition, que l'Eglise même semble avoir autorisée, que ce vaisseau vint aborder à Marseille. Cette merveille étonna ces peuples Gentils: et disposa les esprits à écouter des gens que le Ciel protégeoit d'une maniere si visible. Ils n'eurent pas plutôt débarqué qu'ils annoncerent la foi de Jesus-Christ par toute la ville. Sainte Magdelaine sur-tout signala son zele et sa ferveur. Elle se fit bientôt admirer par son air, son éloquence, et par ses miracles. Elle choisit d'abord la place la plus voisine du grand Temple de Diane, où le peuple avoit coutume d'aller en foule chaque jour; et chaque jour elle fit à Jesus-Christ de nouvelles conquêtes. On voit encore dans ce lieu même où la Sainte prêchoit, une ancienne Chapelle dédiée à son honneur, à deux cents pas de ce fameux Temple de Diane, aujourd'hui consacré à Dieu, et dédié à la sainte Vierge, sous le nom de sainte Marie Majeure, qui est l'Eglise Cathédrale. On voit dans la célebre Abbaye de Saint-Victor, une grotte profonde dans le rocher, où l'on assure que la Sainte passoit les nuits en oraison dans les temps qu'elle travailloit au salut des ames. Il est certain que c'est dans ce souterrain que les Fidelles de ces premiers temps s'assembloient pour y assister au divin Sacrifice.

Sainte Magdelaine voyant qu'une partie de la ville avoit embrassé la foi, et que saint Lazare son frere consacré Evêque par les Apôtres avant leur départ de Jérusalem, étoit chargé par la Providence de cette Eglise, se sentant toujours plus d'attrait pour la contemplation, résolut d'aller finir ses jours dans une solitude. Elle la trouva bientôt. C'est un désert affreux à huit lieues de Marseille, terminé par une haute montagne, au milieu de laquelle est une grotte vaste et assez profonde, laquelle notre Sainte choisit pour sa demeure. C'est-là qu'elle mena une vie toute céleste durant trente ans, dans de continuelles communications avec Dieu, n'ayant d'autres conversations qu'avec les Anges. Sa pénitence étoit extrême. Elle n'avoit d'autre lit que le rocher, ni d'autre nourriture que quelques racines qui croissoient auprès de sa grotte.

Après trente ans d'une vie si sainte, si merveilleuse, et si pénitente, elle connut le jour et l'heure qu'elle devoit aller rejoindre dans le Ciel ce divin Sauveur, qu'elle avoit aimé avec tant d'ardeur sur la terre. Elle fut transportée miraculeusement dans un Oratoire à deux lieues de sa grotte, dans lequel saint Maximin se retiroit, où après avoir reçu la sainte Eucharistie des mains du saint Prélat, elle expira tranquillement pour aller recevoir dans le Ciel la récompense destinée à son ardent amour pour Jesus-Christ, et à son admirable pénitence. Elle fut enterrée dans le même lieu où la piété de Charles II Roi de Sicile a fait bâtir la magnifique Eglise qui porte le nom de Saint-Maximin; et c'est ce religieux Prince qui rendit dépositaires de ce précieux dépôt, les Religieux de Saint-Dominique. Les Reliques de la Sainte sont au-dessous du grand Autel dans un tombeau de porphyre, qui est un présent du Pape Urbain VII, dans lequel elles furent transférées avec beaucoup de solen-

nité l'an 1669 en présence du Roi de France Louis le Grand, et de toute sa Cour, par l'Archevêque d'Avignon Jean-Baptiste de Mariny.

On garde le chef de la Sainte enchâssé dans une riche châsse d'or, dans une Chapelle souterraine au milieu de la nef, où l'on voit encore un os de l'un de ses bras, et ses cheveux dans une phiole de cristal, qu'on montre plusieurs fois chaque jour, pour satisfaire la dévotion des étrangers qui y viennent en foule. Sa grotte qu'on nomme la Sainte Beaume, n'est pas moins fréquentée que l'Eglise où reposent ses ossemens; et les graces qu'on y reçoit par son intercession, augmentent tous les jours le concours du peuple.

Les Reliques de sainte Magdelaine, qu'on garde dans le Monastere de Vezelay en Bourgogne, peuvent être une portion de celles qu'on a à Saint-Maximin; mais ce n'est que depuis le Schisme des Grecs que ces peuples jaloux de voir que l'Eglise Latine possede ce trésor, se sont avisés de dire que saint Lazare, sainte Marthe, et sainte Magdelaine étoient morts à Ephese. C'est avec raison que la Provence se glorifie de posséder ce riche dépôt, fondée sur une tradition vénérable par son antiquité, authentique par d'anciens manuscrits du sixieme siecle, qui se gardent dans les archives des Eglises de Toulon et de Senès; par le témoignage de Sigebert, Moine de Gemblours, d'Honorius d'Autun, de Gervais de Tilisbery, et de plusieurs autres anciens Auteurs; mais singuliérement par l'autorité de plusieurs grands Papes, Benoît X, Jean XXII, Grégoire XI, Clément VII, Eugene IV, Sixte IV, Adrien VI, Urbain VIII, qui par leurs Bulles ont rendu comme certaine une tradition si constante.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

BEATÆ Mariæ Magdalenæ, quæsumus Domine, suffragiis adjuvemur : cujus precibus exoratus, quatriduanum fratrem Lazarum vivum ab inferis ressuscitasti. Qui vivis et regnas, etc.

FAITES, Seigneur, que nous soyons aidés par les suffrages de sainte Marie-Magdelaine, aux prieres de laquelle vous laissant fléchir, vous ressuscitâtes son frere Lazare quatre jours après sa mort : Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 3.

SURGAM, et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea : quæsivi illum, et non inveni. Invenerunt me vigiles, qui custodiunt civitatem. Num quem diligit anima mea, vidistis ! Paupulùm cùm pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea. Tenui eum, nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ, et in cubiculum genitricis meæ. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas, cervosque camporum, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit : Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum : quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. Lampa-

JE me lèverai, et je ferai le tour de la ville. Je chercherai par les rues et par les places celui qui est le bien-aimé de mon ame. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Les sentinelles qui gardent la Ville m'ont rencontrée : N'avez-vous point vu, leur ai-je dit, celui qui aime mon ame ! Lorsque j'eus passé tant soit peu au-delà d'eux, je trouvai celui qu'aime mon ame. Je l'ai arrêté, et je ne le laisserai point aller, jusqu'à ce que je le fasse entrer dans la maison de ma mere, et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie. Filles de Jérusalem, je vous coujure par les chevreuils, et par les cerfs de la campagne, de ne point interrompre le sommeil de celle qui est la bien-aimée, et de ne la point tirer de son re-

des ejus, lampades ignis atque flammarum. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, neque flumina obruent illam. Si diderit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.

pos, à moins qu'elle-même ne s'éveille. Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras, parce que l'amour est fort comme la mort, et que le zele de l'amour est inflexible comme l'enfer. Ses lampes sont comme des lampes de feu et de flammes. Les grandes eaux ne peuvent éteindre la charité, et les fleuves n'ont point la force de l'étouffer. Quand un homme auroit donné toutes les richesses de sa maison pour la charité, il les mépriseroit comme s'il n'avoit rien donné.

Le Cantique des Cantiques, d'où cette Epître est tirée, est une parabole continuelle, enfermant dans des expressions paraboliques les Mysteres tout spirituels de l'Alliance du Verbe avec la Nature humaine dans l'Incarnation, et de l'Alliance de l'Homme-Dieu avec l'Eglise sa sainte Epouse.

RÉFLEXIONS.

Je me leverai, et je ferai le tour de la Ville. Ce n'est pas dans l'oisiveté du repos et de la mollesse qu'on trouve Dieu. Ces ames lâches et paresseuses, ces cœurs mous et immortifiés, ces ames tiédes ont beau chercher ce divin Epoux dans le repos d'une vie inutile, elles ne le trouveront jamais. Ce n'est point dans les délices d'une vie toute mondaine qu'on goûte Dieu : c'est dans les croix, c'est dans les humiliations, c'est dans les exercices durs et pénibles de la pénitence, qu'on trouve cette onction spirituelle, cette douceur intérieure que produit dans une ame pure la présence du divin Epoux. Nulle autre voie qui n'égare. Dieu ne veut point de serviteur fainéant. Inutilement le cherche-t-on dans les rues, et au milieu des places publiques. Dieu aime la retraite. Une vie tumultueuse ne fut

jamais fort intérieure ; on ne goûte point Dieu dans la dissipation. L'Epouse demande des nouvelles de son Bien-aimé aux gardes de la ville ; c'est-à-dire, dit saint Bernard, aux sens extérieurs : elle s'adresse mal ; ils ne connoissent point celui qu'elle cherche, et ignorent ses voies. Ces ames ensevelies dans les sens, sont continuellement dans l'ignorance et dans les ténebres. Dieu ne se communique point à ces ames terrestres. L'homme animal, dit l'Apôtre, ne connoît point ce qui est de l'Esprit de Dieu. De là ce dégoût pour la vertu dans les mondains ; de-là cette obscurité qui passe jusques dans le cœur des gens immortifiés ; de là ce mépris qu'on fait des plus saintes maximes de l'Evangile. Veut-on goûter ces vérités si consolantes de la Religion; veut-on trouver doux et aisé le joug du Seigneur ; veut-on avoir un avant-goût des joies du Ciel ; veut-on goûter ces douceurs spirituelles que le divin Epoux répand si libéralement dans les ames pures : il faut passer au-delà des sens ; il faut ne regarder ce que le monde a de plus brillant et de plus spécieux, que par les yeux de la foi ; il faut vivre d'une vie toute spirituelle. Nulle pure lumiere, nulle vraie sagesse, nulle solide piété sans une constante mortification des sens. S'est-on élevé au-dessus de ces nuages épais et nébuleux : on respire un air pur; on jouit d'un Ciel toujours serein ; on vit dans un doux calme. On trouve alors ce Bien-aimé qui fait tout notre bonheur. L'a-t-on trouvé : on n'a garde de le perdre. On déplore alors le triste sort de ceux qui, enivrés de ces faux plaisirs qui deviennent tôt ou tard si amers, de ces biens apparens qui laissent un si grand vide dans le cœur, et qui bien-loin de rassasier alterent, ne laissent pas d'en être toujours plus affamés. On a de la peine à comprendre, qu'éclairé des lumieres de la foi, on gémisse toute sa vie sous la triste tyrannie des passions.

La demeure de l'Epousée est la céleste Jérusalem ; c'est-là qu'elle doit un jour entrer avec son Epoux, pour y goûter le bonheur préparé à ceux qui l'aiment, et pour y être enivrée de ce torrent de douceurs célestes que le Seigneur nous promet. Une ame pure et dégagée des sens par l'exercice d'une vie toute spirituelle, goûte dès cette vie ces ineffables douceurs. C'est-là le sort heureux de ceux qui aiment ardemment Jesus-Christ sur la terre. O que cet amour tendre, constant et généreux, fait goûter dès cette vie de véritables douceurs !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc.
Chap. 7.

In illo tempore : Rogabat Jesum quidam de Pharisæis, ut manducaret cum illo ; et ingressus domum Pharisæi, discubuit. Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti : et stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat. Videns autem Pharisæus qui vocaverat eum, ait intrà se dicens : Hic, si esset Propheta, sciret utique, quæ et qualis est mulier, quæ tangit eum : quia peccatrix est. Et respondens Jesus, dixit ad illum : Simon, habeo tibi aliquid dicere. At ille ait : Magister, dic.

En ce temps-là, un Pharisien le pria de manger avec lui ; et Jesus étant entré dans la maison du Pharisien se mit à table. Aussi-tôt une femme de la ville, laquelle vivoit mal, sachant qu'il étoit à table chez le Pharisien, apporta un vase plein d'une liqueur odoriférante, et se tenant derriere aux pieds de Jesus, elle commença par lui arroser les pieds de ses larmes : elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, et les frottoit de la liqueur. Ce que voyant le Pharisien qui l'avoit invité, il dit en lui-même : Si c'étoit un Prophete que cet homme-là, il sauroit, sans doute, qui est celle qui le touche, et ce qu'elle est, puisque c'est une femme qui vit mal. Mais Jesus prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque

Duo debitores erant cuidam fœneratori : unus debebat denarios quingentos, et alius quinquaginta. Non habentibus illis unde redderent, donavit utriusque. Quis ergo eum plus diligit! Respondens Simon dixit : Æstimo quia is cui plus donavit. At ille dixit ei : Rectè judicasti. Et conversus ad mulierem, dixit Simoni : Vides hanc mulierem ! Intravi in domum tuam aquam pedibus meis non dedisti : hæc autem lacrymis rigavit pedes meos, et capillis suis tersit. Osculum mihi non dedisti : hæc autem ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos. Oleo caput meum non unxisti : hæc autem unguento unxit pedes meos. Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm. Cui autem minus dimittitur, minus diligit. Dixit autem ad illam : Remittuntur tibi peccata. Et cœperunt qui simul accumbebant, dicere intrà se : Quis est hic, qui etiam peccata dimittit ! Dixit autem ad mulierem : Fides tua te salvam fecit : vade in pace.

chose à vous dire. Maître ; parlez, répondit-il. Un certain créancier avoit deux débiteurs, dont l'un devoit cinq cents deniers d'argent, et l'autre cinquante. Comme ils n'avoient pas de quoi payer, il leur remit à l'un et à l'autre la somme qu'ils devoient. A votre avis, lequel donc l'aime davantage ? J'estime, répondit Simon, que c'est celui à qui il a remis une plus grosse somme. Jesus lui dit : Vous en avez bien jugé. Et se retournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ! Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds : au lieu qu'elle, elle me les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; au lieu que, depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de baiser mes pieds. Vous ne m'avez point frotté la tête d'huile de senteur ; au lieu qu'elle, elle m'a frotté les pieds d'une liqueur odoriférante : C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis : car elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins, aime moins. Après cela il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis. Ceux qui étoient à table avec lui commencerent à dire en eux-mêmes : Qui est cet homme-ci qui même remet les péchés ! Il dit enfin à la femme : Votre foi vous a sauvée : allez en paix.

MÉDITATION.

Modele de la vraie pénitence et du parfait amour de Jesus-Christ dans sainte Magdelaine.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il ne fut jamais un modele plus parfait de pénitence que celle de la Magdelaine ; fausses pénitences toutes celles qui ne lui ressemblent point. Elle est prompte cette pénitence, elle est généreuse, elle est efficace. Pénitence prompte, pour surmonter tous ces retardemens si ordinaires aux pécheurs. Pénitence généreuse, pour triompher de tous les obstacles, et en particulier de tous ces respects humains qui arrêtent tant de pécheurs. Pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere et le sujet de son péché. Si-tôt qu'elle connut, dit l'Evangéliste, c'est-à-dire, dans le moment même que Dieu lui ouvrit les yeux, et que la grace eut touché son cœur, elle renonça à son péché. Elle n'hésite point, elle ne délibere point, elle n'écoute ni l'esprit du monde, ni sa répugnance naturelle, ni cent considérations humaines qui la détournent de son dessein. Elle n'attend point un temps plus commode, une occasion plus favorable ; elle ne cherche point un lieu où sa conversion se fasse avec moins d'éclat. Prudence du siecle, raisonnemens captieux, spécieux prétextes, que vous faites avorter de conversions ! nul délai en matiere de conversion, qui ne soit un gage d'impénitence. Pour peu qu'on doute en matiere de foi, on ne croit point. Délibere-t-on en fait de pénitence, on ne se convertit pas. Dès que Magdelaine connut le pitoyable état de son ame : *Ut cognovit* : dès qu'elle connut où elle trouveroit son Sauveur,

elle part, elle court, elle entre dans l'assemblée, et va se jeter aux pieds de Jesus-Christ, et les arrose de ses larmes. Ce n'est point ici une pénitente timide qui se cache, qui dissimule, qui veut tout ménager, parce qu'elle craint tout: c'est une pénitente hardie, déterminée, généreuse, qui ne consulte que son devoir, que son salut; jamais victoire aussi plus complette et plus éclatante sur le respect humain, sur l'amour-propre, sur l'orgueil. Par un seul acte elle sacrifie tout ce qui peut flatter son ambition, sa réputation, sa délicatesse. Elle ne rougit point d'être pénitente, elle rougit seulement d'avoir été pécheresse; et elle fait servir à la justice, à la pénitence, à la piété tout ce qui avoit servi ou d'instrument, ou d'aliment à ses crimes. Magdelaine aux pieds du Sauveur, dit saint Augustin, est une idole du monde changée en victime, et consacrée au vrai Dieu. Tout ce qui a servi à la perdre est sacrifié. Ses yeux l'avoient perdue, c'est de ses yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la sauver. Ses yeux avoient allumé dans son cœur l'amour du monde; et c'est par les pleurs qui coulent de ses yeux qu'elle l'éteint. Parfums, bijoux, liqueurs précieuses, tout ce qui avoit servi à sa mondanité et à sa sensualité, tout est sacrifié à sa pénitence. Voilà un modele de conversion, est-ce le nôtre? Ces projets de conversion toujours différés, ces craintes, ces réserves, cette lâcheté à la vue du moindre obstacle, cette attache à tout ce qui est un sujet de repentir, tout cela prouve-t-il que nous soyons convertis?

SECOND POINT.

Considérez que l'amour de Dieu est inséparable d'une véritable conversion; et l'on peut juger sûrement, par les effets de cet amour, de la sincérité et du mérite de sa pénitence. Consi-

dérez l'un et l'autre dans sainte Magdelaine depuis sa conversion. Son attachement à Jesus-Christ en est une preuve ; mais fut-il jamais un amour plus ardent et plus généreux. Il étoit aisé de suivre Jesus-Christ lorsqu'il faisoit des miracles, le nombre alors de ses disciples étoit infini. Mais Jesus-Christ est-il pris, est-il, pour ainsi dire, disgracié aux yeux des hommes ; presque tous l'abandonnent. Mais Magdelaine ne suit pas leur exemple ; elle aimoit Jesus-Christ, et non pas ses miracles. Aussi l'accompagne-t-elle jusqu'au pieds de la croix sur le Calvaire. Elle l'adore, elle l'aime dans ses opprobres. Elle l'aime jusqu'après sa mort. Avec quelle sainte impatience attend-elle la fin du jour du Sabbat pour lui aller rendre les derniers honneurs ? mais peut-être que cette sainte Amante ne prévoyoit pas les difficultés, et qu'elle ignoroit les obstacles ? Nullement. A peine est-elle en chemin qu'elle pense qui pourroit lever la pierre qui couvroit le sépulcre. Cet obstacle insurmontable devoit faire revenir une jeune femme sur ses pas ; un corps-de-garde, une pierre d'un poids énorme, le sceau du Prince, étoient de puissantes raisons de n'aller pas plus loin, il n'en faudroit pas tant aujourd'hui pour décourager, pour arrêter bien des personnes dévotes ; c'étoient là des difficultés invincibles : oui à celui qui n'a qu'une foi chancelante, et un amour de Dieu foible et languissant ; mais à celui qui aime Dieu sans réserve, la confiance lui inspire un merveilleux courage, et lui tient lieu de tout. Il est vrai aussi que rien n'engage plus le Seigneur à faire des miracles qu'un amour généreux et une vive foi. A peine Magdelaine s'est-elle déterminée à passer outre, que les soldats sont mis en fuite, et que le sépulcre est ouvert. C'est ainsi, ô mon Dieu, qu'à votre service les plus grands obstacles sont applanis, les plus rebutantes difficultés disparoissent, dès qu'on est résolu de les vaincre, dès

que vous voyez un cœur ardent et résolu. Mais après l'Ascension du Sauveur, qui l'obligeoit à mener une vie si pénitente ? N'étoit-elle pas sûre que tous ses péchés lui avoient été pardonnés ? Pourquoi macérer son corps par des austérités étonnantes ? C'est qu'elle aimoit ardemment son Dieu, c'est qu'elle avoit sans cesse devant les yeux Jesus-Christ sur la Croix ; et elle vouloit accomplir dans sa chair, comme parle l'Apôtre, le reste des souffrances de Jesus-Christ ; c'est qu'elle savoit que la Croix dans cette vie, est l'apanage des vrais Fidelles.

Reconnoissons-nous dans ce portrait l'image de notre amour pour Jesus-Christ ? Trouvons-nous dans ce modele celui de notre conversion, et de notre pénitence ? Incertains jusqu'après la mort, si Dieu nous a pardonné un seul péché, que faisons-nous pour les expier ? Quelles sont nos austérités ? quelle est notre pénitence ? Stériles désirs, frivoles projets de conversion, qui ne servent qu'à endormir une ame dans sa tiédeur ! On est éternellement irrésolu, indéterminé, comme s'il y avoit un autre parti à prendre. Notre peu d'amour pour Dieu durant la vie ne nous présage-t-il point un malheur éternel ?

Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive. Ma lâcheté jusqu'ici me donne sujet de tout craindre ; mais la confiance que je sens en votre miséricorde me fait tout espérer, et l'exemple de sainte Magdelaine m'anime.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis mihi det ut inveniam te ! Cant. 8.

Qui me procurera le bonheur de vous trouver pour toujours, ô le Bien-aimé de mon ame !

Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam. Cant. 3.

J'ai trouvé celui qu'aime mon ame, je le possede, et je ne le laisserai point aller.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA promptitude à suivre l'attrait et le mouvement de l'esprit de Dieu, quand il s'agit de conversion, c'est le premier caractere de la véritable pénitence : il est bien à craindre qu'on ne se convertisse jamais, quand on délibere, quand on differe en matiere de conversion. Convenir qu'on a besoin de se convertir, et renvoyer à un autre temps sa conversion, c'est ou ne pas craindre de mourir sans s'être converti, et c'est impiété; ou se promettre qu'on aura le temps de se convertir, et c'est présomption. Evitez l'un et l'autre. Peu de personnes qui n'aient besoin de vaincre quelque passion, de réformer ses mœurs, de rompre une habitude, de corriger quelque vice, de faire quelque restitution, de calmer les justes reproches de sa conscience par une bonne confession; en un mot, peu qui n'ayent besoin de se convertir. Ne différez pas d'un moment votre pénitence : quel regret pour vous si ces avis salutaires que vous trouvez ici aujourd'hui, étoient les derniers que vous aurez durant la vie ! Dieu vous donne cette pensée, cet avertissement, ne les rendez pas inutiles. Vous êtes chargé d'iniquité et de dettes envers Dieu. Vous savez où est le Sauveur, ne renvoyez pas à demain à vous aller jeter à ses pieds.

2.° Il faut que ce qui a été la matiere de votre péché, disoit saint Paul, devienne la matiere de votre pénitence. Ce que vous avez donné au monde lorsque vous en étiez les esclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu, et que les mêmes choses que vous avez employées à votre vanité et à votre plaisir, vous les employiez désormais aux exercices de la Religion; sans cela, conversion douteuse, apparente, caduque. Que de riches parures, que de meubles superflus, que de dé-

penses frivoles ! brisez ces vases d'albâtre, et versez ces parfums précieux sur les pieds de Jesus-Christ, c'est-à-dire, rachetez vos péchés par vos aumônes. Quelle consolation à la mort d'avoir vendu ces bijoux, ces étalages de votre vanité et de votre luxe, et d'en avoir orné les autels et soulagé les pauvres. Est-ce une douce consolation à une personne mourante de laisser à ses enfans de quoi perpetuer son luxe dans sa famille ? Immolez au Seigneur avant votre mort tout ce qui a servi d'aliment à votre orgueil.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT APOLLINAIRE, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT APOLLINAIRE est reconnu pour l'Apôtre et le premier Evêque de Ravenne, du moins on n'y en connoît point de plus ancien que lui. Il avoit été Disciple du Sauveur, et après son Ascension il accompagna saint Pierre à Antioche, où il travailla, sous la conduite du saint Apôtre, avec tant de zele et de succès pour y établir la foi, que saint Pierre quittant Antioche pour venir à Rome, voulut avoir avec lui Apollinaire, dont il connoissoit la sainteté et le zele pour la Religion, et l'emmena en Italie. Ils n'y furent pas plutôt arrivés que le saint Apôtre instruit parfaitement des desseins de la Providence sur son cher compagnon, le sacra Evêque, et l'envoya à Ravenne.

Le désir extrême qu'avoit saint Apollinaire de répandre son sang pour Jesus-Christ, lui fit recevoir sa mission avec une joie extraordinaire. L'espérance de trouver le Martyre parmi un peuple furieusement attaché au culte des faux dieux,

et à toutes les superstitions du Paganisme, le fit partir avec empressement. Il étoit sur le point d'entrer dans la Ville, lorsqu'un jeune enfant aveugle le prenant par sa robe lui demanda l'aumône. Le Saint touché du triste état de ce jeune homme, la lui fit avantageusement; car faisant sur lui le signe de la Croix, il lui rendit la vue. Cette merveille assembla bien des gens autour de l'étranger. Notre Saint profitant des heureuses dispositions où ce miracle avoit mis les esprits, leur parla à peu près comme avoit parlé saint Pierre aux Juifs après avoir guéri le boiteux qui étoit à la porte du Temple.

Mes amis, leur dit-il, pourquoi vous étonnez-vous de ce que je viens de faire en faveur de ce jeune homme; ou pourquoi me regardez-vous comme si c'étoit par ma puissance, ou par mon autorité que je l'eusse fait? Ce n'est qu'au nom du vrai Dieu que je viens vous annoncer, que j'ai rendu la vue à cet aveugle, et il n'y a point de salut à espérer qu'en embrassant sa Religion. Il ne fut pas long-temps à voir les premiers fruits de son Apostolat. Le jeune homme, son pere qui étoit Soldat, nommé Irenée, et toute sa famille se convertirent à Jesus-Christ. Cette merveille s'étant répandue par toute la Ville, nul qui ne s'empressât de voir le saint Homme.

Un Officier qui commandoit en chef à un corps de gens de guerre, et qu'on nommoit Tribun Militaire, apprenant ce qui étoit arrivé, pria le Saint de venir chez lui pour voir sa femme malade depuis plusieurs années, et qui se mouroit. Saint Apollinaire étant entré chez la malade, et la voyant sur le point d'expirer, fait sa priere à Dieu, et puis faisant sur elle le signe de la Croix en présence de son mari et de toute sa famille, lui commande au nom de Jesus-Christ de se lever. Cette femme sentant tout à coup ses forces revenues, crie la premiere au miracle,

se leve, se jette aux pieds du Saint avec son mari et toute sa famille ; et tous ensemble confessent qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens, et tous demandent le baptême.

De si heureux commencemens furent suivis d'une abondante moisson. Le Tribun converti à la foi de Jesus-Christ, donna une de ses maisons dans Ravenne à notre Saint, laquelle fut comme le berceau de cette Eglise naissante. Le nombre des Fidelles devint si considérable en peu de temps, que le saint Evêque fut obligé de se former comme un petit Clergé, en se choisissant des Disciples qui pussent l'aider dans les sacrées fonctions de son ministere. Les sacrés Mysteres s'y célébroient avec un religieux respect ; on chantoit les louanges du Seigneur avec une édifiante piété ; et le zélé Pasteur y distribuoit au troupeau le pain de la parole. Quoique ces exercices de Religion se fissent de nuit et en secret, selon l'usage de ces temps de persécution, on ne put pas les tenir si cachés, que les Païens ne s'en apperçussent. Les Prêtres des Idoles surtout voyant que depuis l'arrivée de saint Apollinaire, leurs revenus, avec le culte des dieux, diminuoient, aigrirent les esprits contre l'homme de Dieu, et le déférerent comme un des principaux chefs des Chrétiens, à Saturnin Gouverneur de la Ville. Celui-ci ayant mandé Apollinaire, qu'on regardoit toujours comme un homme miraculeux, le traita d'abord avec honnêteté ; mais se plaignit à lui du tort insigne qu'il faisoit au grand Jupiter depuis douze ans qu'il dogmatisoit dans la Ville. Le Saint lui répondit d'un air respectueux, qu'il ne connoissoit point Jupiter, et qu'il savoit encore moins quel tort il faisoit au public en le tirant des impiétés et des ténebres de l'idolâtrie. Je veux vous le faire connoître, repart le Gouverneur ; allons ensemble au Temple. Le Saint en entrant fut frappé de voir ce

grand nombre de vases d'or, et tous ces précieux ornemens dont l'autel de l'Idole étoit chargé ; et touché jusqu'aux larmes en voyant les richesses immenses qu'on sacrifioit au Démon : Est-il possible, s'écria-t-il, que des gens raisonnables s'épuisent et s'appauvrissent pour enrichir une vaine Idole, qui vaut moins que les riches présens qu'on lui fait. Quel pouvoir à votre Jupiter? Qui l'a fait dieu, après avoir été selon vos fables même; le plus scélérat de tous les hommes? Il n'en fallut pas davantage pour armer toute la populace contre lui. Le Gouverneur le lui ayant abandonné, ils l'assommerent à coups de bâtons et à coups de pierres; et le croyant mort, le traînerent hors de la Ville. Les Chrétiens l'ayant trouvé sur le bord de la mer encore en vie, le cacherent pendant quelque temps dans une maison, qui devint bientôt une Eglise.

Il y avoit six mois que le saint Evêque guéri de ses blessures, travailloit à la vigne du Seigneur avec plus de fruit que jamais, lorsqu'un Seigneur nommé Boniface, qui depuis assez long-temps étoit devenu muet, sans que tous les remedes eussent pu lui rendre l'usage de la parole, apprenant qu'Apollinaire étoit encore en vie, lui envoya sa femme pour le prier de le venir voir dans sa maison. Le Saint s'y rendit, et en entrant délivra par le seul nom de Jesus-Christ une de ses servantes qui étoit possédée. Ce premier miracle fut bientôt suivi d'un second. Boniface ne se fut pas plutôt jeté aux pieds du Saint, qu'il recouvra l'usage de la parole. Cette double merveille convertit toute la famille à la foi de Jesus-Christ; et cette prompte conversion fut suivie de celle de plus de cinq cents personnes.

Des faits si merveilleux ne pouvoient manquer d'alarmer de nouveau les Païens. Leur haine contre le saint Evêque se réveilla; ils se saisirent de lui, et après plusieurs mauvais traitemens,

le chasserent une seconde fois de la Ville. Le Saint se retira dans une caverne, où il ne cessa point de fortifier et d'instruire les Chrétiens qui venoient le trouver. Il y fit encore beaucoup de conversions; et après avoir suffisamment instruit ses Néophytes, il les menoit la nuit sur le rivage de la mer, et les baptisoit. Ne voyant aucune apparence de pouvoir rentrer si-tôt dans son Eglise; et son zele se trouvant trop resserré, il passa dans la Province d'Emilie, et parcourut plusieurs autres Pays, où il annonça l'Evangile avec des fruits incroyables.

Mais le troupeau ne put souffrir plus longtemps l'absence de son cher Pasteur. Les Chrétiens de Ravenne l'ayant obligé d'y revenir, il y fut reçu avec des transports de joie qui lui firent bientôt oublier ses fatigues. Rufus, ancien Patrice, ayant appris le retour de l'homme de Dieu, le fit prier de venir voir sa fille dangereusement malade. Le Saint ne fut pas plutôt arrivé au logis, que la fille expira. Rufus qui étoit idolâtre, crut que c'étoit un effet de la colere des dieux, et s'emporta contre saint Apollinaire. Le Saint, sans s'émouvoir : Promettez-moi, Seigneur, lui dit-il, que si Jesus-Christ vous rend votre fille, vous ne l'empêcherez pas de suivre son Sauveur. Je vous jure, répond le pere affligé, que si votre Dieu ressuscite ma fille, et elle et moi, et toute ma famille nous n'aurons plus d'autre Dieu que lui. Le Saint ayant fait sa priere : Au nom de Jesus-Christ, s'écrie-t-il, levez-vous, ma fille, et rendez graces à votre Bienfaicteur. Au même instant la fille se leve, et dit à haute voix : Le Dieu d'Apollinaire est le seul vrai Dieu. Toute la maison retentit de cris de joie. Plus de trois cents personnes reçurent le Baptême. Rufus devint un des Chrétiens des plus zélés, et sa fille l'exemple des Vierges Chrétiennes.

Tant de merveilles si éclatantes ne pouvoient pas manquer de faire du bruit. L'Empereur en fut averti. On lui dépeignit Apollinaire comme un enchanteur formidable, qui par ses sortileges ressuscitoit même les morts, et comme le plus dangereux ennemi des dieux de l'Empire. L'Empereur mande à un de ses Officiers nommé Messalin, de faire des informations sur tout ce qui regardoit Apollinaire, de le chasser incessamment de Ravenne, et de l'envoyer en exil, s'il refusoit de sacrifier aux dieux. L'ordre fut exécuté encore plus sévérement qu'il n'avoit été donné. La fermeté et l'éloquence avec laquelle le saint Evêque soutint la cause de Jesus-Christ, irrita furieusement ce Juge brutal. Il fit appliquer le Saint à une cruelle torture, lui fit déchirer le corps à coups de fouets, et puis verser de l'eau bouillante sur ses plaies. Le tyran s'étant apperçu qu'au milieu de tous ces supplices le Saint ne cessoit de chanter les louanges de Dieu, lui fit briser les mâchoires avec des pierres; puis l'ayant tenu quelque temps dans un noir cachot sans le pouvoir faire mourir de faim, il l'envoya en exil dans la Grece.

A peine fut-il sorti du port que le vaisseau fit naufrage, tout l'équipage périt, et il n'y eut que notre Saint, trois Ecclésiastiques qui l'avoient suivi, et trois Soldats qui s'étoient faits Chrétiens, qui se sauverent. L'exil du saint Evêque ne fut pas oisif. Il parcourut plusieurs Provinces, faisant par-tout de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, et par-tout souffrant une espece de martyre. Se trouvant dans une Ville où l'on adoroit l'idole de Sérapis, les démons furent muets. Le peuple étonné, apprit que la présence d'Apollinaire, Disciple de Jesus-Christ, interdisoit tous les Oracles. On chercha avec soin cet homme merveilleux, et après l'avoir fort maltraité on le jeta dans un vaisseau qui faisoit voile en Italie. La

Providence l'ayant ramené pour la troisieme fois à son Eglise, il y reprit ses fonctions, et y célébra les divins Mysteres avec une joie indicible des Chrétiens. Mais le calme ne dura pas longtemps. Un jour qu'il offroit le divin Sacrifice, il fut surpris à l'Autel par une troupe de Païens, qui l'ayant assommé de coups, le traînerent par les rues jusques chez un des principaux Officiers nommé Thaurus. Ce Magistrat charmé de voir celui dont on racontoit tant de merveilles, assembla chez lui les plus qualifiés de ses amis, et en leur présence voulut éprouver la vertu de ce faiseur de miracles.

Thaurus avoit un fils qui étoit né aveugle : Si vous lui rendez la vue, dit-il au Saint, je croirai au Dieu des Chrétiens, et je vous en promets autant de toute ma famille. Saint Apollinaire, sans délibérer, se fait amener l'enfant, et faisant sur lui le signe de la croix : Mon fils, lui dit-il, au nom de Jesus-Christ, ouvrez les yeux, et voyez. Au même instant l'enfant ouvre les yeux, paroît durant quelques momens tout interdit à la vue des objets qu'il n'avoit jamais vus ; puis transporté de joie, s'écrie : O que je vois de choses ! Un miracle si éclatant fit bien des conquêtes à Jesus-Christ, mais il ne put pas convertir les Prêtres des Idoles. Thaurus voulant tirer Saint Apollinaire d'entre leurs mains, l'envoya dans une de ses maisons de campagne, à quelques milles de la ville. Le saint Evêque y fit durant quatre ans un grand nombre de conversions, y rendit de grands services aux Chrétiens, et y exerça en toute liberté les fonctions de son ministere. Ayant été encore découvert, les Prêtres des Idoles enragés de voir que leurs temples étoient déserts, firent tant d'instances auprès de l'Empereur, qu'ils en obtinrent un édit, par lequel le saint Evêque et tous les Chrétiens étoient bannis du territoire de Ravenne : les prodiges que

faisoit sans cesse le Saint ayant sans doute empêché l'Empereur de le traiter plus sévérement. Saint Appolinaire fut enfin arrêté ; mais comme on le menoit vers le port, les Chrétiens se trouvant les plus forts le tirerent d'entre les mains des Idolâtres. Cependant le saint Evêque ayant été surpris encore à la porte de la ville au moment qu'il y rentroit, fut assommé de coups par les Païens, et laissé pour mort sur la place. Les Chrétiens lui ayant trouvé un reste de vie, l'emporterent dans une maison voisine, où ne cessant d'exhorter les Fidelles à être constans dans la foi malgré toutes les persécutions, il expira sept jours après entre les mains de ses chers enfans, qui eurent bien de la peine à se consoler de la mort de leur bon Pere. Cette précieuse mort arriva le 23 de Juillet de l'an 81, sous l'Empire de Vespasien. Ce grand Saint, dit le Bienheureux Pierre Damien, s'étant sacrifié comme une hostie vivante au Seigneur, par un continuel martyre de vingt-neuf ans qu'a duré son Episcopat, s'est rendu célebre dans l'Eglise, par son zele, par sa sainteté, par ses souffrances, et par ses miracles. Il paroît par une inscription fort ancienne, qui se lit encore dans l'Eglise de Classe qui est à cinq quarts de lieu de Ravenne, que son saint Corps étoit alors dans ce lieu, renfermé dans un tombeau de marbre blanc que l'on a conservé jusqu'ici. L'inscription porte qu'il y demeura jusqu'à la huitieme année du Consulat de Basile, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 544 que Maximien Evêque de Ravenne, le transporta le neuvieme de Juin, en un endroit plus secret de la même Eglise, qui est une grotte sous le grand Autel, où l'on voit encore le tombeau du Saint qui est en marbre. La dévotion des peuples s'y est toujours continuée depuis, et semble augmenter encore tous les jours par les bienfaits qu'on y reçoit par son assistance.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, fidelium remunerator animarum, qui hunc diem Beati Apollinaris Sacerdotis tui martyrio consecrasti : tribue nobis, quæsumus, famulis tuis ; ut cujus venerandam celebramus festivitatem, precibus ejus indulgentiam consequamur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui récompensez les ames fidelles, et qui avez consacré ce jour par le martyre de votre Prêtre saint Apollinaire : accordez-nous, s'il vous plaît, à nous qui sommes vos serviteurs, que solemnisant sa fête, nous obtenions par ses prieres le pardon de nos péchés. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Épître du Bienheureux Pierre, Apôtre. Chap. 5.

CHARISSIMI : Seniores, qui in vobis sunt, obsecro, consenior et testis Christi Passionum : qui et ejus, quæ in futuro revelanda est, gloriæ communicator : Pascite qui in vobis est, gregem Dei, providentes non coactè, sed spontaneè secundùm Deum : neque turpis lucri gratia, sed voluntariè : neque ut dominantes in Cleris, sed formafacti gregis ex animo. Et cùm apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam. Similiter adolescentes subditi estote senioribus. Omnes autem invicem humilitatem insi-

MES très-chers Freres : Voici la priere que je fais aux Prêtres qui sont parmi vous, moi qui suis Prêtre avec eux, et témoin des souffrances de Jesus-Christ, et qui doit aussi avoir part à la gloire qui se manifestera dans le siecle à venir : Paissez le troupeau de Dieu que vous avez en garde, lui donnant vos soins, non par force, mais de bon gré, selon Dieu ; non en vue d'un gain sordide, mais par affection ; ni comme des gens qui veulent dominer sur les héritages du Seigneur, mais vous appliquant de tout votre cœur à être le modele du troupeau : et lorsque le Prince des Pasteurs viendra à paroître, vous

nuate : quia Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Humiliamini igitur sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis : omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis. Sobrii estote, et vigilate : quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide : scientes eamdem passionem ei, quæ in mundo est vestræ fraternitati fieri. Deus autem omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu, modicum passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque. Ipsi gloria, et imperium in sæcula sæculorum. Amen.

recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit point. Pareillement vous qui êtes encore jeunes, soyez soumis aux anciens : insinuez-vous tous les uns aux autres des sentimens d'humilité : parce que Dieu résiste aux orgueilleux, et qu'il donne la grace aux humbles. Humiliez-vous donc sous la main toute-puissante de Dieu, afin qu'il vous éleve dans le temps de sa visite ; vous déchargeant sur lui de tout ce qui peut vous inquiéter ; parce qu'il a lui-même soin de vous. Soyez sobres, et veillez : car votre ennemi le Démon, semblable à un lion rugissant, tourne de tous côtés cherchant qui dévorer. Résistez-lui, mettant votre force dans la foi ; sachant que ce qu'il y a de vos Freres dans le monde, a les mêmes choses à souffrir. Mais Dieu, l'auteur de toute grace, qui nous a appelés en Jesus-Christ à son éternelle gloire, lui-même nous rendra parfaits, fermes et inébranlables, après que nous aurons un peu souffert. C'est à lui qu'appartient la gloire et le souverain pouvoir dans les siecles des siecles. *Amen.*

Saint Pierre étoit à Rome avec son cher Disciple Saint Marc, quand il écrivit cette premiere Epître, qui est une des sept Canoniques, ainsi appelées, parce qu'elles contiennent des regles importantes pour la conduite des mœurs, et des instructions sur les matieres de la foi. Le mot Grec, Canon, *signifie proprement une regle. On les appelle aussi* Catholiques, *comme qui diroit* Épîtres circulaires, *parce que n'étant envoyées à aucune Eglise en particulier, elles sont communes à toutes.*

RÉFLEXIONS.

Humiliez-vous sous la main toute-puissante de Dieu, parce que Dieu résiste aux orgueilleux, et qu'il donne la grace aux humbles. Leçon importante : elle devroit pourtant être peu nécessaire ; car, à moins que la raison ne soit tout-à-fait éteinte dans l'homme, qui ne voit qu'il n'est point de vertu qui nous convienne davantage que l'humilité. Certainement tout nous la prêche : ignorance, foiblesse, langueur, maladies, indigence, passions, briéveté de la vie, âge, caducité, tombeau. Cependant profite-t-on de ces leçons ? On a beau être humilié, on n'est pas humble. L'orgueil n'habite pas dans les seuls palais des Grands, il regne d'ordinaire plus insolemment chez le Bourgeois : le luxe le nourrit, il est vrai, mais il ne s'accommode pas moins avec des dehors modestes. L'humilité s'étoit retranchée dans les cloîtres ; elle croyoit y trouver un abri : l'orgueil l'a suivie de près ; et l'on peut dire qu'il n'y a ni condition, ni âge, ni état où l'humilité trouvât un asyle. A la vérité un mérite extraordinaire est moins susceptible d'orgueil, ou du moins est-il plus capable de découvrir le foible de cette basse passion. Un bon esprit donne peu dans les fausses lueurs, sa pénétration le porte loin. Un petit génie ne sort presque point hors de lui-même ; et comme ses lumieres ne vont jamais au-delà de sa sphere, il ne trouve rien que de commun dans tout ce que font les autres, et n'admire que ce qu'il fait. Et voilà ce qui fait qu'il y a tant d'orgueilleux ; c'est qu'il y a peu de grands génies. *Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux*, dit le Prophete. Cependant il y a peu de gens qui ne soient atteints de ce vice. Ceux qui crient le plus, ou qui écrivent le mieux contre cette passion, ne sont pas toujours brouillés avec

avec elle. Chose étrange ! on s'emporte souvent par orgueil contre l'orgueil même. Ce venin se répand jusques dans ce qui lui doit servir de remede : l'orgueil se trouve quelquefois jusques dans l'humiliation. Mais quels funestes effets de ce principe ! Que de passions seroient assoupies, si l'orgueil ne les réveilloit ! Que de familles vivroient encore dans une étroite union et dans l'éclat, si l'orgueil n'eût allumé le feu de la discorde ! Peu de passions qui ne doivent à l'orgueil ce qu'elles ont de plus vif et de plus amer. C'est l'orgueil qui communique à la colere sa fierté et son enflure, et à la jalousie tout ce qu'elle a de défiance et de malignité ; c'est ce vent qui allume la haine, et qui cause de si funestes incendies. La cupidité doit à l'orgueil la plupart des mouvemens qu'elle se donne, et toutes les inquiétudes qu'elle produit. Mais de quelle autre source viennent la plupart de nos troubles, de nos amertumes, de nos chagrins ? L'orgueil, dit l'Esprit-Saint, mine les maisons les plus florissantes. C'est un vent qui desseche, qui consume, qui brûle tout. Quel arbre robuste ne seche pas dès que ce ver a piqué sa racine ! L'orgueil est comme l'ame de toutes les passions, et la source funeste de tous les maux. Rien ne doit plus humilier un bon esprit que son orgueil.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 22.

In illo tempore : Facta est contentio inter Discipulos, quis eorum videretur esse major. Dixit autem eis Jesus : Reges gentium dominantur eorum : et qui potestatem habent

En ce temps-là, il s'éleva entre les Disciples une contestation : qui d'eux devoit passer pour le plus grand. Mais Jesus leur dit : Les Rois des nations leur commandent en maîtres, et ceux qui ont

super eos, benefici vocantur. Vos autem non sic, sed qui major est in vobis, fiat sicut minor : et qui præcessor est, sicut ministrator. Nam quis major est, qui recumbit, an qui ministrat ! Nonne qui recumbit ! Ego autem in medio vestrûm sum, sicut qui ministrat. Vos autem estis, qui permansistis mecum in tentationibus meis : Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo : et sedeatis super thronos judicantes duodecim tribus Israël.

autorité sur elles prennent le nom de bienfaisans. Pour vous, n'en usez pas de même : mais que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; et que celui qui tient le premier rang, soit comme celui qui sert. Car, qui est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi cependant je suis parmi vous comme celui qui sert. Or, c'est vous qui êtes demeurés constamment avec moi dans les épreuves que j'ai eues. Aussi je vous prépare le Royaume comme mon Pere me l'a préparé ; afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon Royaume, et que vous soyez assis sur des trônes comme Juges des douze Tributs d'Israël.

MÉDITATION.

Que l'humilité de Jesus-Christ doit être le modele et la mesure de la nôtre.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ ce que dit saint Paul (*a*) : que ceux que Dieu a vus par sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils. Voilà le juste modele des Elus. Ressembler à tout autre portrait, et être dissemblable à cette image, c'est avoir un caractere de réprouvé. Nous admirons l'humilité profonde du Sauveur, mais sommes-nous humbles ? Jesus-Christ sert ses Disciples à table ; peut-il s'humi-

(a) *Rom.* 6.

lier davantage ! Oui, ce divin Maître porte encore plus loin son humilité ; il se prosterne à leurs pieds, et aux pieds de Judas même. Aussi ne corrige-t-il la sotte vanité de ceux qui le suivent, que par son exemple. Il ne croit pas qu'il faille leur faire une autre leçon. C'est sur ce divin modele que tous les Saints se sont étudiés à régler leurs sentimens et leur conduite. C'est cet exemple qui a inspiré de si bas sentimens d'eux-mêmes aux plus grands hommes, dès qu'ils ont voulu sincérement se sauver. Les plus grands Princes se sont mis au niveau des moindres de leurs sujets, dès qu'ils nont point perdu de vue ce grand exemple. Ces Monarques dont la puissance et la bravoure ont fait trembler tous leurs voisins, se sont estimés trop honorés de s'abaisser jusqu'aux pieds des pauvres ; et nous souffrons avec impatience de nous voir à niveau de nos égaux. Rapprochons nos sentimens orgueilleux de ces grands exemples. Rapprochons ces airs fiers et hautains, cette envie démesurée de nous élever, ces désirs inquiets et turbulens de primer, cette vanité risible qui fait presque notre caractere. Rapprochant tout cela de notre divin modele, faut-il d'autre leçon, faut-il d'autre raisonnement, faut-il des raisons plus pressantes pour nous confondre ? mais que devons-nous penser de notre destinée éternelle, si confondus, si rougissans même de notre vanité, nous ne laissons pas d'être orgueilleux.

SECOND POINT.

Considérez que si c'est une marque visible et sûre de notre réprobation de n'être pas conformes à l'image de Jesus-Christ, sur quel systême porte notre confiance ? Car enfin nous espérons tous d'être du nombre des Elus de Dieu, et nous voulons l'être. De quel œil envisageons-nous notre

divin modele dans l'état de ses continuelles humiliations ! Avec quelle effronterie et quelle présomption osons-nous regarder Jesus-Christ aux pieds de Judas, ou sur la croix, en ayant le cœur bouffi d'orgueil et sans cesse rongé d'une ambition démesurée ! Nulle fortune qui nous satisfasse, nulle place qui ne nous paroisse trop basse dès que nous en voyons une plus haute. La naissance quelque obscure qu'elle puisse être, l'état quelque humiliant qu'il soit, quelque minces que soient nos talens, quelque imaginaire que soit notre prétendu mérite, rien n'est capable de guérir cette enflure du cœur. On se prosterne cependant plusieurs fois le jour aux pieds du Crucifix ; on considere même tranquillement les ruines de ces édifices pompeux ; on contemple ces tristes restes de ces grands colosses brisés, on ne voit pas sans réflexion les cendres de tant de Rois mêlées et confondues dans le tombeau avec celles des plus vils des hommes, et l'on est encore orgueilleux. Il est vrai que si l'exemple d'un Dieu humilié fait si peu d'impression et sur l'esprit et sur le cœur de ceux qui se disent ses Disciples, rien ne peut nous inspirer l'humilité. Mais si avec tous ces exemples, si avec tous ces modeles nous sommes si peu humbles, serons-nous des copies fort ressemblantes de ce divin original ! On a de la vanité, on est tout pétri d'orgueil et d'une vaine opinion de soi-même ; et l'on se flatte d'être Disciple de ce divin Maître. On se flatte même souvent d'être dévot ! *Cujus est imago hæc* (a), nous dira-t-on un jour, *et superscriptio ejus ?* De qui est ce portrait, et le nom écrit au-dessus ? Quel est votre modele.

Mon orgueil me confond, ô mon divin Maître ! et ma vanité me fait tout craindre. Mais, ô le Dieu de l'humilité ! puisque vous êtes venu sur la terre pour m'en faire de si belles leçons, et pour

(a) *Matth.* 22.

m'en donner de si grands exemples, daignez m'accorder encore la grace d'en profiter. Vous avez dit que vous êtes par excellence doux et humble de cœur; faites, Seigneur, que je sois une vive copie d'un si parfait modele; que j'en exprime tellement en moi tous les traits, qu'en me voyant on puisse connoître que je suis votre véritable Disciple.

Aspirations dévotes durant le jour.

Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea, et soror mea, vermibus. Job. 17.

J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon pere ; et aux vers : Vous êtes ma mere et ma sœur.

Quid est homo, quòd memor es ejus ! aut filius hominis, quoniam visitas eum ! Psal. 8.

Hé! Seigneur, qu'est-ce que l'homme, que vous daigniez, ô mon Dieu! penser à lui, et en faire l'objet de vos soins?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est étonnant qu'il n'y ait personne qui n'ait du mépris pour l'orgueil et pour les orgueilleux; et que cependant il y ait si peu de gens humbles. Nous ne pouvons souffrir dans les autres ces airs fiers et hautains, ces tons impérieux, ces gens qui en toute occasion s'encensent; et ne sont-ce point là les défauts que tout le monde remarque en vous? Appliquez-vous dès ce jour à les corriger, non pas par un acte intérieur seulement, par une résolution jusqu'ici inefficace, mais par un amendement réel. Ne jetez jamais les yeux sur le Crucifix que vous n'entendiez les reproches qu'il vous fait par son exemple. Demandez-vous souvent à vous-mêmes, si vous ressemblez à cette image; c'est pourtant votre modele. Et souvenez-vous qu'on vous le présentera à la mort comme pour considérer si vous lui êtes fort ressemblant.

2.° Commencez dès ce jour à corriger efficacement ces airs fiers, hautains et coleres qu'on ne peut souffrir en vous, et que vous condamnez vous-même dans les autres. Ayez un air doux, honnête, affable; on n'est dur, difficile, fâcheux, impoli que par orgueil. Ne veillez point sur le point d'honneur, et encore moins sur la préséance; si vous avez de la vertu, du mérite, l'endroit où vous serez sera toujours le plus honorable: et ce sera vous qui l'honorerez. Faites civilité à tout le monde. Plus votre naissance, votre rang, votre âge semblent vous mettre au-dessus des autres, plus vous ferez voir que vous en êtes digne, en comblant tout le monde d'honnêteté et de civilité; on peut dire que la grossiéreté et l'impolitesse sont une preuve de roture et d'un génie bien borné. Honorez les pauvres, et ne leur parlez jamais qu'avec respect. C'est Jesus-Christ que vous honorez en leur personne. Agissez toujours avec douceur à l'égard de vos domestiques; les mauvaises manieres qu'on a envers eux, sont toujours la marque d'une ame dure, et d'un grand orgueil. Si vous êtes aujourd'hui d'un rang au-dessus d'eux, souvenez-vous qu'à la mort la scene change. Combien de domestiques seront sauvés, dont les maîtres seront éternellement dans les flammes!

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINTE CHRISTINE, VIERGE ET MARTYRE.

LE triomphe de sainte Christine, rapporté presque tout entier dans le Martyrologe Romain, remplit d'autant plus d'admiration, que cette grande Sainte a souffert pour Jesus-Christ, à l'âge de dix ans, les tourmens les plus inhumains par le ministere de son propre pere.

Elle étoit née à Tyr en Toscane, sur les bords du lac de Bolsene, de laquelle ville il ne reste plus aucun vestige aujourd'hui, ayant été entiérement submergée et comme fondue dans ce lac. Elle étoit fille du Gouverneur de cette Ville, nommé Urbain, homme attaché avec fureur aux superstitions du Paganisme, ce qui le rendoit l'un des plus mortels ennemis du nom Chrétien. Dieu qui se plaît de donner de temps en temps à l'Eglise des prodiges de sa toute-puissance, en confondant la malice des hommes les plus puissans, choisit une jeune fille de dix ans pour faire triompher la foi dans la famille peut-être la plus entêtée et la plus zélée pour le Paganisme.

Le Gouverneur de Tyr, enragé contre les Chrétiens, les faisoit rechercher avec soin, et tourmenter avec une cruauté qui tenoit de la barbarie. Peu d'heures où il ne vît à ses pieds quelqu'un de ces généreux défenseurs de la foi; peu de jours où il ne se fît chez lui quelque interrogatoire. Ce fut dans cette salle qui servoit de tribunal, où la jeune Christine eut les premieres connoissances de notre Religion. La curiosité porta d'abord cette jeune fille à s'informer quelles gens étoient ces criminels qui venoient tous les jours pardevant son pere, et qui joignoient à une si grande modestie un si grand désir de mourir, et tant de constance et de joie dans les supplices. On lui dit que c'étoient des Chrétiens, qui n'adoroient qu'un seul Dieu, et avoient un souverain mépris pour les Idoles; qu'ils attendoient une autre vie après leur mort, bien plus heureuse, et que c'étoit pour cela qu'ils faisoient si peu de cas de celle-ci. Cette connoissance superficielle du Christianisme ne fit qu'augmenter sa curiosité. Elle assistoit assidument aux interrogatoires qu'on faisoit subir aux Martyrs; et la grace qui devoit triompher dans cette jeune fille, agissoit si fort en elle, qu'elle eut bientôt une idée juste de notre

sainte Religion, et dès-lors un ardent désir d'être Martyre.

La Providence lui donna le moyen de se faire instruire à fond du Christianisme : quelques Dames Chrétiennes lui donnerent leurs soins, et lui procurerent le bonheur de recevoir le Baptême. Tout cela se fit fort secrétement ; mais bientôt son zele la porta à se déclarer avec éclat. Ayant trouvé un jour les Idoles d'or et d'argent que son pere gardoit avec beaucoup de vénération, elle les brisa, et en distribua les pieces aux pauvres Chrétiens qui languissoient dans la misere. Une action si hardie alluma la colere du Gouverneur ; et oubliant qu'il étoit son pere, il résolut de lui faire expier par son sang son prétendu sacrilege.

Il y avoit déjà quelque temps qu'Urbain soupçonnoit quelque chose du changement de sa fille ; mais il n'en put plus douter, apprenant ce qu'elle avoit fait. Il la fait venir devant lui ; et tempérant de quelque douceur sa colere, je ne saurois croire, ma fille, lui dit-il, que vous ayez été capable de commettre le crime dont on vous accuse ; seroit-il possible que ce fût vous qui eussiez mis en pieces nos dieux ? Voilà de plaisans dieux, répond hardiment Christine, qu'une jeune fille comme moi peut mettre en pieces ! Est-il possible, mon cher pere, continue-t-elle, que vous parliez sérieusement quand vous appelez des dieux, des ouvrages faits à coups de marteau, et une matiere qui vous sert de vaisselle de table ? Urbain ne lui permit pas d'en dire davantage ; mais transporté de colere, et oubliant les sentimens les plus naturels : Je vois bien, lui dit-il, petite fille, que ces sorciers de Chrétiens t'ont fait tourner l'esprit ; mais je jure, par Jupiter, que je te rendrai sage ; ou du moins je t'ôterai la vie. Faites, mon cher pere, repart la fille sans s'effrayer, faites tout ce qu'il vous plaira : vous pouvez m'ôter la vie, mais

vous ne m'ôterez pas la foi de Jesus-Christ mon divin Sauveur, qui saura bien me donner la force de souffrir les plus cruels supplices. Cet indigne pere ne se possédant plus, fait venir des bourreaux; et craignant qu'on ne l'épargnât, eut la cruauté de la faire déchirer à grands coups de fouets en sa présence. Voyant Christine aussi tranquille que si elle n'avoit rien souffert, il ordonne qu'on lui rouvre toutes les plaies avec des ongles de fer, et qu'on déchire tout son corps délicat en lambeaux jusqu'à ce qu'elle expire.

C'étoit un affreux spectacle de voir cette innocente victime nageant dans son sang, et tellement déchirée, qu'on voyoit jusqu'aux os; tandis qu'en levant les yeux au Ciel sans donner le moindre signe de douleur, elle rendoit grace au Seigneur de ce que pour l'amour de lui elle étoit si maltraitée. Puis ramassant elle-même tranquillement les lambeaux de sa chair, dont la chambre étoit parsemée, elle sembloit les montrer à son pere comme pour le toucher. En effet, Urbain malgré l'excès de sa fureur, ne put soutenir plus longtemps cet horrible spectacle; et feignant de vouloir la réserver à d'autres supplices plus cruels, il la fait charger de fer, et l'envoie dans une prison affreuse. Les consolations célestes dont elle y fut favorisée la dédommagerent bientôt de tout ce qu'elle venoit de souffrir, et lui inspirerent un nouveau désir du martyre.

Ce pere dénaturé ne pouvoit pas comprendre que sa fille pût soutenir plus long-temps de si cruels supplices; il se flattoit qu'étant dans un affreux cachot, elle réfléchiroit sur son pitoyable état; et qu'éloignée des prestiges, à ce qu'il disoit, de tous ces Chrétiens enchanteurs, l'obscurité et le silence du cachot, joints à l'horreur des tourmens, la rendroient plus docile à la volonté de son pere. Il lui envoya tous ceux de ses parens qu'il crut les plus propres à la persuader;

mais apprenant que la jeune Christine étoit toujours plus constante dans sa Religion, toujours plus déterminée à souffrir le martyre, il entra dans une espece de fureur, et jurant encore par ses dieux : il ne sera pas dit, s'écria-t-il, qu'une petite fille de dix ans me fasse la loi, et que ces sorciers de Chrétiens triomphent de nos dieux dans ma propre famille. Je verrai si tous leurs sortileges pourront tenir contre de nouveaux tourmens, et si la patience d'un enfant bravera jusqu'au bout la colere d'un pere. Ce tyran, plus cruel que les bêtes les plus féroces, fait attacher cette Vierge innocente sur une roue qu'on arrosoit d'huile, et sous laquelle il fit allumer un grand feu, afin que la roue tournant continuellement, sa fille fût toute rôtie. A la vérité le supplice étoit extraordinaire, mais le prodige fut encore plus nouveau ; car le Seigneur fit que la Sainte ne sentit aucune douleur, tandis que la flamme se répandant de tous côtés sur la multitude de Païens que la nouveauté du supplice avoit attirés, elle en consuma un grand nombre.

Ce pere barbare loin d'être frappé de tant de prodiges, en devint et plus inhumain et plus obstiné ; tout honteux d'être contraint de céder à un enfant, la fait reconduire en prison, résolu d'imaginer un nouvean genre de supplice. La Sainte ne fut pas plutôt dans le cachot qu'un Ange plus lumineux que le Soleil vint la consoler ; et l'assurant de la protection du Ciel, la guérit sur le champ de toutes ses plaies.

Urbain devenu plus furieux au récit de ce nouveau miracle, envoya incessamment des bourreaux, avec ordre d'attacher au cou de sa fille une pierre d'une grosseur et d'un poids immense, et de la précipiter dans le lac, afin qu'il ne fût plus parlé d'elle. L'ordre fut exécuté ; mais la promesse faite à Christine s'accomplit. Le même Ange qui l'avoit consolée dans la prison, se

trouva auprès d'elle au milieu des eaux, et la conduisit sur le rivage. Son pere ne put plus résister à ce fait si miraculeux. La rage s'empara de son cœur, il se fit une telle révolution dans son corps, que le lendemain on le trouva étouffé dans son lit par l'excès de sa colere. La Sainte ressentit plus le malheur de son pere, qu'elle n'avoit ressenti les tourmens qu'il lui avoit fait souffrir; mais sa constance dans la foi ne fut pas ébranlée.

Le Gouverneur nommé Dion qui succéda au pere de Christine, enchérit encore sur sa cruauté. Il se promit d'abord de venir à bout de la fermeté inouie de cette jeune fille; et ne voulant rien croire de toutes les merveilles qu'on en publioit, il ne douta point de la voir bientôt vaincue. Il fit préparer un berceau de fer qu'il fit remplir d'huile bouillante, mêlée avec la poix, et y fit étendre la jeune Christine. La constance avec laquelle sainte Christine se coucha d'elle-même dans cet étang de feu, épouvanta les Gentils. Sa confiance en la toute-puissance de Jesus-Christ ne fut pas vaine, car ayant fait le signe de la Croix, elle se trouva comme dans un bain délicieux; ce qui l'obligea de dire, en souriant, aux bourreaux: Vous faites bien de me mettre dans un berceau comme un enfant qui vient de naître; aussi n'y a-t-il pas encore un an que je suis née à la grace par le Baptême, qui est une miraculeuse régénération. Le Gouverneur se croyant personnellement insulté, ordonne qu'on mene la Sainte dans le Temple d'Apollon, et que malgré qu'elle en eût on lui fasse offrir de l'encens à l'Idole. Tout le peuple accourut pour être témoin de ce sacrifice forcé; mais la Sainte n'eut pas plutôt mis le pied dans le Temple, que l'Idole fut renversée aux pieds de l'autel, et réduite en poudre. Au même instant le Gouverneur tomba de son siege roide mort. Les bourreaux épouvantés laissent la Sainte,

et se prosternant à ses pieds, s'écrient, qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens ; et mêlant leur voix avec celle de plus de trois mille Païens, que ce miracle avoit convertis, demanderent le Baptême.

Un événement si prodigieux fit grand bruit. Christine fut mise en liberté ; et jusqu'à l'arrivée du nouveau Gouverneur, ce ne furent chaque jour que de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ dans la Ville. Julien qui avoit succédé à Dion, étant arrivé, fut bientôt informé de ce qui faisoit depuis quelque temps l'étonnement, ou l'admiration de toute la Province. Il n'hésita pas à croire, selon l'opinion populaire, que tous ces événemens prodigieux qu'on attribuoit à la toute-puissance du Dieu de Christine, ne fussent des artifices, des enchantemens des Chrétiens, et de purs effets de magie. La mort subite sur-tout de ses deux prédécesseurs l'épouvanta ; mais rien ne l'irrita davantage que le mépris où il trouva qu'étoient les dieux à Tyr, depuis sur-tout que l'Idole d'Apollon avoit été renversée et réduite en poudre. Il fit d'abord arrêter Christine, se la fit amener, et sans autre formalité : il faut, petite fille, lui dit-il, ou sacrifier sur l'heure même à nos dieux, ou être jetée dans une fournaise ardente. La Sainte ayant répondu d'un ton ferme et précis, qu'elle ne sacrifioit qu'au vrai Dieu, le Gouverneur ordonna qu'on la jetât sans délai dans une fournaise embrasée. Le Seigneur qui avoit, ce semble, choisi cette Vierge innocente pour faire éclater son pouvoir par des merveilles continuelles, renouvela à Tyr le miracle des trois enfans de Babylone. Sainte Christine demeura cinq jours dans la fournaise qu'on avoit soin de rendre tous les jours plus ardente, sans qu'un seul de ses cheveux fut brûlé ; et elle passa tout ce temps à bénir le Seigneur, et à chanter ses louanges. Les actes du martyre de notre Sainte ajoutent, que le Tyran enragé de

se voir vaincu par une jeune enfant, s'adressa à un fameux Magicien de profession, qui lui conseilla de mettre cette fille dans un sombre cachot plein de viperes, de serpens et de scorpions, l'assurant qu'elle en seroit bientôt piquée. Mais tous ces animaux venimeux n'oserent toucher celle que les flammes avoient respectée. Et comme elle ne cessoit de chanter les louanges de Dieu, le Tyran ordonna qu'on lui coupât la langue. Elle la perdit pour Jesus-Christ sans en perdre l'usage; et elle ne cessa de chanter encore plus haut que jamais ces belles paroles de David: *Notre Dieu est dans le Ciel, et de là il gouverne l'Univers avec une puissance absolue. Au contraire les Idoles des Nations ne sont que d'or et d'argent, et elles ne sont que l'ouvrage des mains des hommes* (a). Ce nouveau prodige fit encore plus d'impression sur les esprits que les précédens; on couroit de toutes parts pour voir cette merveille. Le Gouverneur honteux d'avoir si mal réussi, et lassé d'avoir épuisé tous ses artifices, fit lier la Sainte à un poteau, et ordonna qu'on ne cessât point de la percer de fleches jusqu'à ce qu'elle eut expiré.

Ce fut dans ce supplice que sainte Christine sentant un nouveau désir de posséder son Dieu dans le Ciel, pour la gloire duquel elle combattoit si glorieusement depuis si long-temps sur la terre, elle pria le Seigneur de lui accorder la couronne du martyre après laquelle elle soupiroit. Ses vœux furent exaucés. A peine eut-on lancé sur elle les premiers traits, qu'elle rendit son bienheureux esprit à Dieu, et alla recevoir dans le Ciel la digne récompense due à tant de combats et à tant de victoires. Ce fut le 24 de Juillet qu'arriva cette précieuse mort, et dès-lors sainte Christine fut honorée presque par-tout comme une des plus illustres Martyres de l'Eglise. Les Chrétiens enterrerent son corps, qui fut depuis transporté de

(a) *Psal.* 123.

Toscane à Palerme en Sicile, où la Sainte est honorée singulierement comme une des principales Protectrices de la Ville.

La Messe à l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des saintes Vierges et Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INDULGENTIAM nobis, quæsumus Domine, Beata Christiana Virgo et Martyr imploret: quæ tibi grata semper extitit et merito castitatis, et tuæ professione virtutis. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que nous obtenions le pardon de nos péchés, par l'intercession de la Bienheureuse Christine, Vierge et Martyre: qui vous a toujours été si agréable, et par le mérite de sa chasteté, et en faisant éclater votre puissance dans le martyre qu'elle a souffert pour la confession de votre nom. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

DOMINE Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecatus sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sinè adjutorio. Laudabo nomen tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Et liberasti me de perditione et eripuisti me de

SEIGNEUR, mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la Terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant le regne des superbes. Je louerai sans cesse votre Nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces; et parce que vous avez exaucé ma

tempore iniquo. Propterea confitebor, et laudem dicam tibi, et benedicam nomini tuo, Domine Deus noster.

priere, et parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls dans un temps d'iniquité C'est pourquoi je vous rendrai graces, je chanterai vos louanges, et je bénirai votre nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

Cette Epître, comme on l'a déjà dit, est tirée du dernier chapitre du livre de l'Ecclésiastique, dans lequel Jesus fils de Sirach qui en est l'Auteur, rend des actions de graces à Dieu de l'avoir tiré de bien des dangers où il s'est vu exposé. Rien ne convient mieux aux saintes Vierges Martyres que ce qui est contenu dans ce chapitre; aussi l'Eglise le leur applique-t-elle avec raison.

RÉFLEXIONS.

Nous sommes tous faits pour le Ciel; le Seigneur nous y a préparé à tous une place. Quel est notre empressement, et quels sont nos soupirs pour cet heureux séjour? Point de milieu, ou le Ciel, ou l'Enfer. Si Dieu n'est notre souverain bonheur, il sera notre souverain malheur; cette alternative est effrayante, et fait bien sentir la nécessité du salut. Nous sommes citoyens de la céleste Cité, quels charmes pouvons-nous trouver sur la terre! La mort éternelle est le plus grand de tous les malheurs; nous pouvons l'éviter, avec le secours du Seigneur: quel plus juste sujet de nos prieres? L'orgueil regne impérieusement dans le monde. De là ce faste, ce luxe, cet étalage de parures, ces airs fiers et hautains: mais ce regne cesse avec la vie: et que produit cet esprit du monde à l'heure de la mort? Les gens de bien souffrent ici en patience le regne des superbes; c'est-à-dire, de ces mondains qui, ennemis de Jesus-Christ et de son Evangile, font sans cesse la guerre à la piété.

Avec quelle indignité traite-t-on la vertu chrétienne aujourd'hui dans le monde? elle est le sujet des fades railleries des libertins. Mais le Seigneur la protege; qu'a-t-elle à craindre? Les impies exercent la vertu des gens de bien, il est vrai; mais ils ne sauroient leur nuire. Toute leur malice se réduit à épurer leur vertu, et à augmenter leur mérite. Quand on ne demande à Dieu que ce qui est pour sa gloire et pour son salut, on est toujours exaucé; avons-nous quelque autre priere à faire? Nous vivons en Pays ennemi; ce monde est notre exil; c'est la région des pleurs; nous ne sommes assis que sur le bord des fleuves de Babylone. Le souvenir de la céleste Jérusalem faisoit sans cesse gémir les Saints; et la multiplicité des dangers les obligeoit dêtre toujours en garde pour se défendre de tant de pieges. Toute leur confiance étoit en Dieu; et dans ce temps d'iniquité, leur confiance seule pouvoit inspirer leur courage. Dieu les a délivrés de la perdition, en les tirant de bien des périls. A qui tient-il que nous n'expérimentions la même protection, et que nous n'ayons éternellement le même sujet d'actions de graces. Ne nous jetons pas étourdiment dans les périls; ayons une sincere volonté de plaire à Dieu; servons-le avec fidélité? ne nous regardons sur la terre que comme dans un triste exil; soupirons sans cesse après la céleste Cité; mettons toute notre confiance en Jesus-Christ, et nous aurons le bonheur de le bénir éternellement, et de chanter sans cesse ses louanges.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet ; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negociatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere, piscium congreganti. Quam, cùm, impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis, ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideò omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Diciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : L'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront : ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Du Salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le salut éternel est ce trésor caché, c'est-à-dire, dont bien des gens ignorent le prix, faisant peu d'attention à son importance; mais pour lequel les gens sages sacrifient tout. Avons-nous une plus importante affaire à ménager? Avons-nous une autre fortune à faire?

Du bon ou du mauvais succès de cette affaire dépend la bienheureuse ou la malheureuse éternité. Toutes les autres ne sont permises qu'autant qu'elles nous servent de moyens pour réussir dans celle-ci. Cette affaire perdue, tout est perdu; puisque Dieu même, qui renferme tous les biens, est perdu pour nous, pour toujours, et sans ressource.

Mon salut est une grande affaire. Et puis-je en avoir une de plus grande conséquence, et qui m'intéresse plus. Or une grande affaire absorbe tellement toutes les autres, qu'à peine laisse-t-elle le loisir d'y penser. On se console aisément de la perte de toutes les autres, quand la grande réussit. Pour une grande affaire, on met tout en œuvre; adresse, amis, sollicitations, raisons : on lui sacrifie son repos, ses plaisirs, son bien même. En faisons-nous de même pour le salut?

C'est ici ma principale affaire; tout doit céder à celle-ci. Mais, hélas! celle-ci ne cede-t-elle pas à tout? En sommes-nous beaucoup occupés? Le salut est-il l'objet de nos désirs, de nos actions, de nos pensées? Chose étonnante! à peine le salut est regardé comme une affaire; rien n'est

plus négligé. Quelle merveille, si agissant de la sorte nous faisions notre salut !

Nous n'avons rien de plus indispensable que le salut. Qu'on ait perdu une bataille, un Royaume même : patience. Qu'on ait perdu un héritage, un procès, une charge : patience. Qu'on ait perdu tout son bien, sa santé, sa vie même : patience. Le salut nous console ; c'est la grande ressource : mais pourra-t-on se consoler, si l'on est damné ?

Il n'est pas absolument nécessaire que je sois riche, que je sois puissant, que je sois habile : mais il est absolument nécessaire que je sois Saint. Trouvez quelque chose qui soit aussi nécessaire, qui le soit même autant. L'avons-nous cru ainsi ? Et tandis que je ne fais presque rien pour mon salut ; tandis que je ne fais que ce que j'ai coutume de faire, crois-je que je n'ai rien qui soit plus nécessaire ? Crois-je que quiconque est damné, est damné pour toujours ?

Hé ! Seigneur, quel sera mon sort, et quelle est ma conduite ? Ferai-je mon salut ? Instruit, comme nous le sommes, des vérités de notre Religion, que répondrois-je à un homme qui, vivant comme je vis, me demanderoit s'il sera sauvé ?

SECOND POINT.

Considérez que le salut n'est pas seulement notre grande, et notre principale affaire ; il est encore notre affaire personnelle : c'est-là la nôtre. En faisant ce négoce, en achetant cette charge, en faisant valoir cette terre, en gagnant ce procès, on fait, à proprement parler, les affaires de ses enfans, ou du moins de ses héritiers ; on fait les affaires d'autrui : mais nous ne faisons la nôtre qu'en faisant notre salut. C'est la nôtre ; nul autre ne sauroit la faire pour nous. Y avons-nous beaucoup travaillé ? Est-elle beaucoup avancée ?

Si au sortir du monde vous avez tout fait, hors votre salut, vous n'avez rien fait pour vous; et ceux pour qui vous avez tant travaillé, et peut-être même aux dépens de votre salut, ces amis, ces héritiers, ces proches, peuvent-ils vous dédommager ? peuvent-ils vous rendre de grands services ? Et si au contraire vous avez fait votre salut, quoique vous n'ayez pas réussi d'ailleurs, votre fortune est faite pour toujours; vous n'avez rien à regretter, vous n'avez plus rien à faire. Mon Dieu, doutons-nous de cette vérité ? et si nous la croyons, comment accorder notre indolence, notre indifférence, notre inaction avec notre croyance ?

L'affaire du salut est délicate. En est-il une plus épineuse, et qui demande plus d'attention et plus de soins ? Bon Dieu ! que d'ennemis à combattre ! que d'obstacles à vaincre ! que de pieges à éviter ! Tout est danger, tout est tentation dans la vie. Il faut veiller sans cesse, et prier; il faut se faire une violence continuelle. Le chemin qui conduit à la vie est étroit; les croix y naissent, pour ainsi dire, sous les pieds; nulle vie chrétienne qui ne soit humble, innocente, mortifiée. Voilà la morale de Jesus-Christ: est-ce la nôtre ?

Dieu ne nous a donné toute la vie que pour travailler à l'affaire de notre salut; et il a jugé qu'il ne falloit pas moins pour y réussir, que toute la vie. En jugeons-nous de même ? combien de temps y avons-nous employé ? O Dieu ! nous vivons dans une certitude morale de ne pas faire notre salut; la foi, la parole de Jesus-Christ, notre raison même, nous prouvent que nous serons damnés, si nous continuons de vivre comme nous avons fait jusqu'ici et nous persévérons tranquillement dans notre molle oisiveté. Qui nous rassure ?

Si ces réflexions que je fais, ô mon Dieu ! ou pour mieux dire, si la grace que vous me faites

aujourd'hui, de faire ces réflexions, ne me fait pas travailler tout de bon et sans délai à l'importante affaire de mon salut, à quoi dois-je m'attendre. J'attends tout, Seigneur, de votre miséricorde : vous voulez mon salut ; je veux sincérement me sauver : à quoi tiendra-t-il que je ne sois sauvé ?

Aspirations dévotes durant le jour.

Tuus sum ego, salvum me fac. Psal. 118.

Je suis à vous, ô mon doux Jesus ! vous m'avez racheté bien chérement, ne permettez pas que je me perde.

Sic currite ut comprehendatis. 1. Cor. 9.

Travaillez, courez de telle sorte que vous remportiez le prix.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. Il n'est point de vérité de notre Religion dont on convienne plus aisément que de celle-ci, et nulle peut-être qui soit moins efficace. On avoue ingénument qu'on n'a rien fait ; mais quel fruit de cet aveu ? Ne le fait-on que pour se rendre plus criminel ? On voit, on sent même qu'on n'a pas encore commencé de travailler à l'affaire importante du salut ; cependant le jour baisse ; on est déjà sur le retour ; quels mouvemens se donne-t-on ? Prend-on quelques mesures ? En bonne foi, est-ce impiété, ou folie ? c'est certainement tous les deux. Soyez plus sage et plus chrétien. Votre conscience vous reproche votre inaction ; ne passez pas ce jour sans donner des preuves de votre zele. Avez-vous quelque restitution à faire, ou quelque injure à pardonner ; ces liens que la passion à formés subsistent-ils encore, y a-t-il quelque occasion à retrancher, quelque victime à immoler : faites incessamment,

avant la fin du jour, le sacrifice ; voyez cette personne avec qui vous êtes en froideur ; faites sans délai cette restitution, ou du moins commencez de la faire, prenant tous les moyens pour cela ; peut-être auriez-vous besoin de faire une confession extraordinaire, ne la renvoyez pas à Pâques, faites-la à présent, et commencez même aujourd'hui à la préparer. Ce jeu, ces compagnies, ces fréquentations, ces spectacles sont des obstacles à votre salut : ayez la consolation d'avoir tout réformé, tout retranché, avant que le jour passe, et de pouvoir dire ce soir : Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui pour mon salut.

2.° Comme il faut que tout ce que nous faisons se rapporte au salut, faites-vous aujourd'hui un plan de vie, ou relisez du moins celui que vous avez déjà fait. Inutilement auroit-on des regles de conduite, si l'on ne les garde. Ayez sans cesse devant les yeux cet oracle de Jesus-Christ. *Porro unum est necessarium.* Une seule chose est nécessaire. Sortez incessamment de ce léthargique assoupissement où vous avez vécu jusqu'ici sur l'affaire de votre salut. Ayez sur ce sujet une conversation avec votre Directeur, ou avec quelqu'autre personne de vertu et de confiance. On consulte les plus habiles gens sur une affaire temporelle ; et l'affaire de l'éternité, l'affaire du salut ne méritera pas la même attention, les mêmes soins qu'on donne à une affaire de rien ? les enfans du siecle seront-ils toujours plus prudens et plus habiles dans leurs affaires que les enfans de lumiere ?

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT JACQUES APÔTRE, *surnommé* LE MAJEUR.

SAINT JACQUES, dont l'Eglise célebre en ce jour la mémoire, est surnommé le Majeur, parce qu'il fut appelé à l'Apostolat avant l'autre Apôtre saint Jacques, Evêque de Jérusalem, fils d'Alphée, qui pour la même raison est surnommé le Mineur, et dont on fait la Fête le premier de Mai.

Saint Jacques, dit le Majeur, étoit fils de Zébédée et de Salomé, et frere aîné de saint Jean l'Evangéliste. Il étoit de Bethsaïde, Ville de Galilée, à deux petites lieues de Capharnaüm, sur le bord septentrional du Lac de Génézareth, qu'on appeloit aussi Mer de Tibériade. On croit qu'il étoit plus âgé de dix à douze ans que le Sauveur du monde, et que son frere Jean étoit plus jeune que Jesus-Christ de six ans. Ils demeuroient avec leur pere à Bethsaïde, lieu de la naissance aussi de saint Pierre, de saint Philippe et de saint André. Leur métier étoit la pêche. Origene appelle saint Jacques et saint Jean, Bateliers, parce qu'ils avoient au moins un bateau ou barque à eux, ne travaillant que sous leur pere; au lieu que saint Pierre et saint André sont appelés simplement Pêcheurs, c'est-à-dire, des gens qui n'ayant point de bateau à leur propre, travailloient à la journée sous un Patron, ou Maître Pêcheur.

La piété de Salomé leur mere qui fut des premieres à suivre Jesus-Christ, avoit rendu très-vertueuse toute sa famille, qui dans l'obscurité de sa condition ne laissoit pas de se distinguer par sa probité. Saint Epiphane croit que saint Jacques étoit Disciple de saint Jean-Baptiste, et que ce

fut lui qui vint trouver le Sauveur de la part de saint Jean. Quoi qu'il en soit, le Fils de Dieu n'eut pas plutôt commencé de prêcher, que Jacques et Jean parurent des plus empressés à l'entendre : mais ils ne se déterminerent à le suivre que quelques mois après.

Les deux freres étoient un jour dans leur barque avec leur pere, fort tristes d'avoir travaillé toute la nuit sans rien prendre, lorsque Jesus-Christ vint sur le rivage, accompagné d'un peuple infini. Ce divin Sauveur se voyant pressé par la multitude, entra dans la barque de Pierre, pour se dégager de la foule, et lui dit d'avancer en haute mer, et de jeter ses filets avec confiance. La pêche fut si abondante que le filet se rompoit. Il fallut appeler ceux qui étoient dans la barque voisine; c'étoient Jacques et Jean avec ceux qui travailloient sous eux : ils y vinrent, et ils remplirent tellement les deux barques qu'il s'en fallut peu qu'elles ne coulassent à fond. Ils furent tous si frappés d'un prodige si étonnant, qu'ayant mené leurs barques à terre, ils résolurent de tout quitter pour suivre Jesus-Christ. L'effet suivit de près une résolution si sincere.

Le Sauveur marchant un jour le long du lac de Génézareth, il appela Pierre et André, et leur dit de le suivre. S'étant un peu avancé, il vit Jacques et Jean son frere qui étoient dans leur barque avec leur pere Zébédée, qui raccommodoient leurs filets; il les appela aussi pour les prendre à sa suite, et les deux freres obéirent avec une promptitude qui gagna le cœur du Sauveur. Ils quitterent, sans délibérer un moment, leurs filets, leur barque, les gens qui gagnoient leur vie sous eux, leur pere; et une obéissance si prompte et si généreuse, jointe à un détachement si parfait, ne contribua pas peu à l'affection particuliere que Jesus-Christ témoigna toujours depuis à ces deux freres.

Saint

Saint Jacques fut bientôt regardé comme l'un de ses Disciples favoris. Le Sauveur fit peu de miracles dont il ne voulût que son cher Disciple fût témoin. Ce cher Apôtre fut présent quand le Sauveur ressuscita la belle-mere de saint Pierre. Fallut-il quelque-temps après ressusciter la fille de Jaïr, chef de la Synagogue : le Fils de Dieu, en faisant ce miracle, ne voulut être accompagné que de saint Pierre, de saint Jacques et de saint Jean, trois Disciples favoris que ce divin Sauveur a toujours voulu distinguer durant sa vie mortelle, par des marques singulieres de confiance et de tendresse.

C'en fut une bien remarquable, que celle que le Fils de Dieu leur donna sur le Thabor, en voulant qu'ils fussent les témoins de sa glorieuse Transfiguration. Ce choix qu'il fit d'eux, pour manifester une partie de sa gloire en leur présence, fut une marque plus glorieuse de distinction que tout ce qu'il avoit encore fait depuis le temps qu'ils étoient à sa suite. Tant de témoignages de bonté, et pour ainsi dire, de prédilection, inspirerent à leur mere et à eux des désirs qui faisoient bien voir que leur vertu n'étoit pas encore parfaite, et que ce ne devoit être qu'après qu'ils auroient reçu le Saint-Esprit qu'ils auroient une juste idée des vérités et des maximes spirituelles de la Religion. Le Fils de Dieu venoit de dire que les douze Apôtres seroient assis avec lui sur douze Trônes, où ils jugeroient les douze Tribus d'Israël ; il n'avoit pas dit, qui seroient les plus près de sa personne. La mere de saint Jacques et de saint Jean, instruite des bontés particulieres que Jesus-Christ avoit pour ses deux fils, crut qu'il falloit lui demander pour eux ces deux premieres places. Cette bonne femme se présente devant lui, ayant ses deux enfans à ses côtés, l'adore avec respect, et le supplie de trouver bon qu'elle lui demande une grace. Le

Fils de Dieu le lui ayant permis : Maître, lui dit-elle avec beaucoup de confiance et de familiarité, nous sommes trois qui vous demandons la même chose. C'est que vous promettiez à mes deux fils de les faire asseoir dans votre Royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Le Sauveur ne crut pas devoir répondre à la mere qui ne parloit que pour ses enfans, il s'adressa aux deux freres ; et sans leur reprocher leur ambition, il se contenta de les instruire, et ce fut en cette occasion qu'il leur fit cette leçon admirable de l'humilité, comme le fondement du vrai mérite ; et les assurant que s'ils vouloient être grands dans son Royaume, il falloit avoir part à son Calice, et se rendre petits et humbles dans ce monde-ci.

Si le zele des deux freres n'étoit pas encore si pur et si réglé, leur amour pour Jesus-Christ n'en étoit pas moins ardent, ni moins tendre. Six mois environ avant le temps de sa Passion, comme il alloit de la Galilée en Judée, il voulut entrer dans un certain bourg de la Province de Samarie; mais ceux du lieu lui en fermerent les portes, parce qu'ils voyoient qu'il alloit à Jérusalem, ce que les Samaritains ne pouvoient souffrir depuis leur schisme. Saint Jacques et saint Jean sensiblement touchés de l'affront qu'on faisoit à leur bon Maître, lui demanderent de leur permettre de faire descendre le feu du Ciel pour exterminer ces scélérats. Le Sauveur les reprit de leur ressentiment, et arrêta la trop grande vivacité de leur zele, en leur apprenant que l'esprit de l'Evangile qu'il annonçoit, n'étoit pas un esprit de rigueur comme celui de la Loi ancienne, mais un esprit de douceur et de charité. On croit que le Sauveur faisoit allusion à l'impétuosité et à l'ardeur de ce zele foudroyant, quand il les appela enfans du tonnerre, en leur donnant le nom de *Boanerges*.

Si saint Jacques avoit été le témoin de la gloire de Jesus-Christ sur le Thabor, ce ne fut pas une moindre faveur de l'être encore de son agonie. Ce bienheureux Apôtre fut un des trois qui accompagnerent le Sauveur du monde sur la montagne des Oliviers, pour lui servir, pour ainsi dire, de consolation dans son accablante tristesse; Jesus ayant voulu lui donner par-là une marque sensible de sa tendresse jusqu'à la veille de sa mort : mais il lui en donna après sa résurrection de bien plus consolantes. Saint Jacques se trouva à toutes ces fréquentes apparitions, et il eut part à toutes les instructions et marques de bonté que le Sauveur donna à ses Disciples.

Les Apôtres ayant reçu le Saint-Esprit, le zele de notre Saint ne put plus être retenu par aucunes bornes. On le vit parcourir les villes et les bourgs de la Judée, pour annoncer à ses freres la foi de Jesus-Christ. C'est une tradition constante de toutes les Eglises d'Espagne, que saint Jacques a été leur premier Apôtre, et qu'avant même que les Apôtres se fussent séparés pour aller annoncer l'Evangile à tous les peuples de l'Univers, ce grand Saint voyant qu'il n'étoit plus permis de prêcher l'Evangile dans la Judée depuis la mort de Saint Etienne, passa les mers et alla porter les premieres lumieres de la foi en Espagne. On voit encore en Saragosse un pilier, sur lequel on assure que la sainte Vierge, qui étoit encore en vie, apparut à saint Jacques, et lui ordonna de bâtir en ce lieu un Oratoire sous son nom, l'assurant de sa protection en faveur d'une Nation qui devoit lui être très-dévote jusqu'à la fin des siecles. Ce qui est certain, c'est qu'il retourna peu après en Judée, où il travailla avec un zele extraordinaire à faire connoître Jesus-Christ. Son éloquence, son courage, la force de ses raisons, et une onction merveilleuse répandue dans tous ses discours; tout cela soutenu,

confirmé, autorisé par un grand nombre de miracles, convertit bien des gens à la foi de Jesus-Christ.

Tant de merveilles alarmerent toute la Nation et l'animerent furieusement contre saint Jacques. On n'oublia rien pour le perdre. Les Juifs gagnerent deux Magiciens célebres, Philete et Hermogenes, qui promirent de perdre de réputation l'homme de Dieu, et de le confondre devant le peuple par leurs artifices. Tout le contraire arriva. Le Saint n'eut pas plutôt parlé, que Philete fut converti, et Hermogenes convaincu de la foiblesse de ses enchantemens, et de la vertu merveilleuse du saint Apôtre.

Les principaux des Juifs ne revinrent pas si aisément de leur animosité contre le Saint. Un jour qu'il parloit au peuple avec beaucoup de force, de la divinité de Jesus-Christ, et qu'il la leur prouvoit par l'accomplissement des Prophéties, ils se saisirent de lui, et après l'avoir fort maltraité, le menerent à Hérode-Agrippa, Roi de Judée, petit-fils d'Hérode qui fit mourir les Innocens à la naissance de Jesus-Christ, et neveu de cet Hérode-Antipas, Tétrarque de Galilée, qui fit mourir saint Jean-Baptiste.

Il y avoit long-temps qu'Agrippa, peu agréable aux Juifs, cherchoit l'occasion de leur faire plaisir pour gagner l'affection du peuple. Il ne crut pas en pouvoir trouver une plus favorable que de sacrifier à leur haine celui qu'ils regardoient comme une des colonnes de la Religion Chrétienne, et l'un des plus ardens et des plus zélés Disciples de Jesus-Christ. Il n'eut pas besoin d'autres preuves pour lui faire son procès. Le saint Apôtre fut condamné à avoir la tête tranchée. Saint Clément d'Alexandrie qui vivoit à la fin du second siecle de l'Eglise, assure que celui des Juifs qui avoit arrêté saint Jacques, voyant la générosité avec laquelle notre Saint rendoit témoi-

gnage à Jesus-Christ, en fut touché de telle sorte qu'il confessa qu'il étoit Chrétien lui-même. Cette confession le fit condamner au même supplice. Comme on les menoit ensemble au lieu où devoit se faire l'exécution, ce nouveau Confesseur de Jesus-Christ se jeta aux pieds du saint Apôtre, et il lui demanda pardon. Saint Jacques l'embrassa avec tendresse, en lui disant : *La paix soit avec vous.* On prétend que c'est-là l'origine de l'usage de l'Eglise, qui se sert de ces mêmes paroles dans les saints Mysteres, pour donner la bénédiction au peuple, et la paix avant la Communion. Etant arrivé au lieu du supplice, S. Jacques fit sa priere, remerciant le Seigneur de la grace et de l'honneur qu'il lui faisoit de donner son sang pour la gloire de son nom, et d'être le premier de tous les Apôtres qui ait eu l'honneur de souffrir le Martyre. Ce fut l'an 44 de Jesus-Christ, vers le temps de Pâques, que ce grand Saint fut exécuté avec celui qui eut part à la même couronne. Saint Epiphane assure que saint Jacques conserva une perpétuelle virginité aussi bien que saint Jean, et que c'est pour cela que le Sauveur eut toujours une singuliere affection pour les deux freres.

Après la mort du saint Apôtre, arrivée à Jérusalem, les Chrétiens y enterrerent son corps ; mais on assure qu'il n'y resta pas long-temps. On croit que les disciples qu'il avoit amenés d'Espagne, y rapporterent bientôt ce saint corps, qu'ils déposerent à Irie ville de Galice, où ce précieux trésor demeura caché durant l'inondation des Barbares, jusqu'au commencement du neuvieme siecle. Ces saintes reliques furent enfin découvertes sous Alphonse le Chaste, Roi de Leon, allié de Charlemagne. Ce pieux Roi les fit transporter à Compostelle vers l'an 816 ; et pour donner encore plus d'éclat à un lieu que la dévotion des Fidelles de tout l'univers rendoit

déjà célebre, le Pape Leon III transféra le siege Episcopal de la ville d'Irie en celle de Compostelle, où le concours des étrangers de toutes les parties du monde Chrétien persévere depuis plus de huit cents ans, et ne cesse de publier le crédit qu'a auprès du Seigneur le saint Apôtre. Aussi après le pélerinage de Jérusalem et de Rome, il n'y en a pas de plus connu que celui de Saint-Jacques.

Quelques Eglises de France se glorifient de posséder quelques parties des précieuses reliques de ce grand Apôtre. Les graces singulieres que l'Espagne a reçues de la protection de ce grand Saint, ne sauroient se compter: elle reconnoît sur-tout lui être redevable de plusieurs signalées victoires remportées sur les ennemis de la Religion; et elle ne cesse de recourir encore à sa protection auprès de Dieu dans toutes les calamités publiques.

On voit à Jérusalem une Eglise bâtie sous son nom à trois cents pas de la porte de Sion; c'est une des plus belles et des plus grandes de la ville. Le dôme qui est au milieu, est porté sur quatre grands piliers, et percé en haut, comme celui du Saint-Sépulcre, ce qui y donne un grand jour. Il y a trois autels de face dans trois chœurs à côté l'un de l'autre vers l'Orient; à main gauche, en entrant dans la nef, on voit une petite Chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce saint Apôtre eut la tête tranchée par le commandement d'Hérode, parce que c'étoit autrefois la place du marché public. Cette Eglise appartient aux Arméniens, qui y ont un Monastere bien bâti, où il y a toujours un Evêque et douze ou quinze Religieux qui y font le service divin. On dit que l'Eglise et les logemens ont été bâtis et fondés par les Rois d'Espagne, pour y recevoir les Pélerins de leur nation. Il y a en Espagne un Ordre Militaire de Saint-Jacques, institué

l'an 1175 par Ferdinand II. Cet ordre qu'on appelle le Noble, dispute sur l'ancienneté avec celui de Calatrava. Il a trois grandes Commanderies, savoir ; celle de Castille, celle de Leon, et celle de Montalvan : il y a quatre-vingt-cinq autres commanderies : le Roi est le Grand-Maître de l'Ordre.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ESTO Domine, plebi tuæ sanctificator et custos : ut Apostoli tui Jacobi munita præsidiis, et conversatione tibi placeat, et securâ mente deserviat. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, sanctifiez, et gardez votre peuple, afin qu'étant aidé par l'assistance de votre Apôtre S. Jacques, il vous soit agréable par la régularité de sa vie, et qu'il vous serve dans une parfaite tranquillité d'esprit. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Paul Apôtre, aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES : Puto quòd Deus nos Apostolos novissimos ostendit, tanquam morti destinatos : quia spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo : nos infirmi, vos autem fortes : vos nobiles, nos autem ignobiles. Usque in hanc horam, esurimus, et sitimus, et nudi

MES freres : Je me persuade que nous qui sommes les derniers des Apôtres, Dieu nous a fait paroître comme des gens destinés à la mort ; puisque nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges, et aux hommes. Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ ; mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. Nous sommes foibles, et vous êtes

sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus! et laboramus operantes manibus nostris : maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus : blasphemamur, et obsecramus, tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos, hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo. Nam si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres : nam in Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.

forts ; vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs ; jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, et la nudité. On nous charge de coups. Nous n'avons point de demeure certaine. Nous nous fatiguons et travaillons de nos propres mains. On nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions. Nous sommes persécutés, et nous soutenons la persécution. On nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres. On nous a traités jusqu'à présent comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes : ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci ; mais ce sont des avis que je vous donne, comme à mes enfans bien-aimés. Car quand vous auriez dix mille maîtres en Jesus-Christ, vous n'avez pas pour cela plusieurs peres ; puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jesus-Christ par l'Evangile.

Saint Paul ayant appris qu'un esprit de vanité, de jalousie, de parti, et de division s'étoit glissé parmi les Fidelles de Corinthe, leur écrivit cette admirable Lettre, qui ne guérit pas tous les abus ; car Saint Clément Pape leur écrivant quelques années après, reprend encore leur vanité, leur orgueil, leurs contestations, leurs procès, leurs divisions, et leur esprit de schisme.

RÉFLEXIONS.

Qu'est devenu cet esprit primitif qui animoit les Apôtres, et les premiers Fidelles ? esprit d'humilité, qui leur inspiroit de si bas sentimens d'eux-mêmes ; esprit de douceur, qui les faisoit compatir aux miseres d'autrui ; esprit de mortification, qui les portoit à vivre et à mourir sur la

croix, à triompher de joie au milieu du feu de la persécution ; esprit de charité, qui les obligeoit à rendre des prieres pour des outrages ; esprit de recueillement et de retraite, qui les portoit à vivre dans la solitude, et dans l'obscurité! Et c'est-là l'esprit de Jesus-Christ, qu'il est venu lui-même répandre sur tous ses enfans. C'est cet esprit qui a animé tous les Saints, et qui caractérise tous ses vrais Disciples ; est-ce le nôtre ? Cet esprit Chrétien regne-t-il aujourd'hui dans toutes les conditions, dans toutes les Communautés, dans toutes les familles ? On ne prétend point prendre ici un ton plaintif, ni pleureur ; on ne donne point dans de vains gémissemens ou des lamentations étudiées : on s'arrête à des réflexions simples et naturelles, que nos yeux font naître dans l'ame, et que la conduite universelle de presque tous les gens du monde présente tous les jours à nos yeux. Regarde-t-on ces sentimens de l'Apôtre comme des principes sur lesquels porte toute la morale Chrétienne ? Et si l'on ne suit pas cette morale, qu'on nous dise dans quelle école les gens du monde ont puisé des maximes si contraires à la morale de Jesus-Christ, si opposées à l'Evangile, si différentes de l'esprit de notre Religion ? Pense-t-on aujourd'hui dans le monde, comme les premiers Chrétiens pensoient en fait de morale ? Les personnes même consacrées à Dieu par profession n'ont-elles point dégénéré de l'esprit de leur institut ? L'abus, le relâchement, l'indévotion, ne se sont-ils établis que dans la condition des gens du monde ? L'Evangile cependant n'a pas vieilli ; les Commandemens ont toute leur premiere vigueur ; les exemples des Saints sont encore aujourd'hui nos modeles. Tout le monde voit la disproportion, et le peu de ressemblance qu'il y a entre les Chrétiens de nos jours, et ceux des premiers siecles ; on n'a point changé de regle ; Jesus-Christ n'a

rien relâché de la rigidité de sa loi, ni de la sainteté de sa doctrine : en bonne foi quel sera notre sort ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 20.

In illo tempore : Accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei : Quid vis ! Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo. Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum. Dicunt ei : Possumus. Ait illis : Calicem quidem meum bibetis : sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo.

En ce temps-là : La mere des enfans de Zébedée s'approcha de Jesus avec eux, et l'adora, lui faisant une demande. Que souhaitez-vous, lui dit-il ? Elle répondit : Ordonnez que dans votre royaume mes deux fils que voilà soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Mais pour réponse Jesus leur dit : Vous ne savez pas ce que vous demandez : pouvez-vous boire le calice que je boirai ? Ils lui dirent : Nous le pouvons. A la vérité, leur répliqua-t-il, vous boirez le calice que je dois boire : mais d'être assis à ma droite, ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'accorder, c'est pour ceux à qui mon Pere l'a destin.

MÉDITATION.

Des désirs.

PREMIER POINT.

Considérez que la félicité de l'autre vie est l'accomplissement de tous les désirs. La félicité de cette vie est l'anéantissement de tous les désirs ; c'est-à-dire, que pour être heureux en ce

monde, il ne faut rien désirer de toutes les choses de ce monde. Nos désirs sont nos tyrans.

Les désirs croissent à mesure que nous obtenons ce que nous avons désiré. La possession de ce que nous avons souhaité ne fait que nourrir nos désirs sans rassasier l'ame. Notre cœur ne désire que cet emploi, ce succès, cette charge; parce que séduit par les sens, et par la fausse opinion des hommes, il se persuade que cet emploi, ce succès, cette charge le satisferont. Mais voyant que ce n'est que comme une goutte d'eau dans une fournaise, il se porte à d'autres objets que les sens lui représentent comme des biens plus capables de le désaltérer: mais sa soif n'en est pas moins ardente. Nul bien créé qui ne laisse un vide dans l'ame. Les désirs sont les ennemis irréconciliables de notre repos. On a raison de dire que le désir n'est que martyre. Nos désirs sont une espece d'accès de fievre causée par quelque passion; il ne faut pas être surpris s'ils nous tourmentent. L'ambition, la colere, la cupidité, l'amour du plaisir, l'avarice, sont des différentes especes d'hydropisie. Plus on boit, moins on se désaltere. Ce sont nos désirs qui nous consument, qui usent la santé par les soucis qu'ils font naître, les fatigues auxquelles ils nous portent, les chagrins qui les accompagnent, et par les frais immenses qu'ils nous font faire pour ne rien avoir, après avoir beaucoup dépensé. Bon Dieu! que nous serions heureux dans notre condition, dans notre état, dans notre obscurité, ou dans une médiocrité de fortune, si nos désirs étoient éteints! Examinons quelle est la cause de nos inquiétudes; cherchons la source de nos chagrins: nous n'en trouverons point de plus abondante que nos désirs. Quel est l'homme véritablement heureux dans ce monde? c'est celui qui ne désire rien. Que cette source empoisonnée tarisse: nous jouirons bientôt d'un doux repos;

parce que l'ame s'élevant au-dessus des biens créés, trouvera en Dieu tout ce qu'elle peut désirer. Tant il est vrai que Dieu seul peut remplir notre cœur, lui seul peut le tranquilliser, lui seul peut le satisfaire. Que Dieu seul soit l'objet de tous nos désirs, nous serons bientôt heureux.

SECOND POINT.

Considérez que puisque nos désirs sont les ennemis de notre repos, nous avons grand tort de n'en pas faire tarir la source, en nous convainquant du vide et du néant de leur objet, et en occupant notre cœur du désir d'un bien plus solide. Parcourons tous les etats de la vie, envisageons tous les biens créés; nous ne trouverons rien qui puisse satisfaire notre ame. Salomon en avoit fait une triste expérience. Il n'avoit rien refusé à ses sens; son cœur s'étoit répandu en désirs, et il avoit trouvé le moyen de les satisfaire : en avoit-il été plus content? *Vanité des vanités*, s'écrie-t-il, *et tout n'est que vanité.* Lumieres de l'esprit, abondance de biens, honneurs, dignités, distinctions, haute réputation, sagesse humaine, tout n'est que vanité. Dieu seul peut remplir ce cœur; Dieu seul peut le rassasier; Dieu seul peut le rendre content et tranquille; et pourquoi désirer autre chose que Dieu! le seul désir de ce bien infini est lui-même un bien inestimable, qui tranquillise l'ame, et qui lui fait goûter le bien même qu'elle souhaite. On peut dire qu'on aime Dieu, dès qu'on désire véritablement de l'aimer. A l'égard des biens créés, la premiere peine d'un homme qui désire, c'est le désir. A l'égard du souverain bien, qui est Dieu seul, le désir véritable de le posséder nous en procure en quelque maniere la jouissance. Quelle peine trouve-t-on à désirer d'aimer, de servir, et de posséder Dieu? Pour être heureux en cette vie, il faut que Dieu

nous soit tout en toutes choses, comme il le sera dans l'autre. On désire les choses de ce monde avec ardeur, mais on les possede sans plaisir. La possession de Dieu est inséparable d'une joie toujours nouvelle, on le possede toujours avec un nouveau goût. La raison pourquoi on n'est jamais content sur la terre, c'est qu'on ne fait pas réflexion à ce qu'on a, mais à ce qu'on n'a pas. Il n'y a que Dieu seul qui étant lui seul tous les biens, et le seul bien, et le souverain bien de l'homme, ne laisse aucune place à d'autres désirs. Un seul désir excite toutes les passions, allume toutes les passions, et les irrite. Le désir au contraire du souverain bien, étouffe toutes ces bêtes féroces. Et voilà pourquoi il a été toujours vrai, et il sera toujours vrai qu'il ne peut y avoir d'homme véritablement heureux sur la terre, que celui qui ne désire que Dieu.

Quand est-ce, mon divin Sauveur! que je ferai cette heureuse expérience? Hélas! mes désirs sont mes tyrans; et bien loin de me délivrer de leur malignité, je me suis étudié à me rengager toujours plus sous leur tyrannie. Daignez, Seigneur, me retirer de cet esclavage. Non, mon Dieu, je ne veux plus désirer que vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid mihi est in Cœlo! et à te quid volui super terram! Psal. 72.

Qu'ai-je à désirer dans le Ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu!

Omne desiderium averte à me. Eccli. 23.

Eloignez de mon cœur, ô mon Dieu, tous les désirs des choses créées.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il faut désirer peu de choses sur la terre, disoit saint François de Sales, et les désirer peu. En cette vie plus on a de chose à souhaiter, plus on en a à craindre ; et ainsi on n'y sauroit être heureux. A mesure qu'on possede ce qu'on désire, on sent augmenter, et les désirs, et la crainte ; plus on a, plus on désire, plus on craint. Voulez-vous être heureux, durant cette vie : ne désirez rien de tout ce qui peut vous perdre, ni de ce que vous perdrez nécessairement. Que tous vos désirs se réunissent vers Dieu ; c'est le seul objet qui peut le satisfaire. Soyez en garde contre ces ennemis de votre repos ; étouffez-les dès qu'ils naissent ; et s'ils échappent à votre vigilance, laissez-les éteindre faute d'aliment. Une ame en proie à ses désirs est bien à plaindre : si vous voulez les satisfaire, ils vous feront sécher de chagrin et d'ennui.

2.° Si vous ne pouvez faire tarir la source de vos désirs, empêchez du moins qu'ils ne se répandent. Modérez leur ardeur, et défiez-vous du faux brillant dont leur objet est toujours accompagné. Un grand moyen pour étouffer les désirs dès leur naissance, c'est de ne vouloir que ce que Dieu veut. Que la volonté de Dieu soit la regle et la mesure de vos souhaits, vos désirs seront bientôt éteints. Soyez persuadé que les désirs sont les effets naturels des passions : malheur à qui s'en rend esclave. La pensée de la mort est un grand frein aux désirs : elle fait, cette pensée de la mort, à l'égard des désirs, à peu près ce que fait la mort même. Les plus ardens désirs s'affoiblissent avec nos forces, et s'éteignent avec la vie. De quel œil voit-on du lit de la mort tous ces fantômes de grandeur, de félicité, de fortune ? Dieu seul alors allume

tous les désirs de l'ame. La pensée de la mort a durant cette vie la même vertu à l'égard des désirs : ils vont tous se briser au tombeau. Nul ne subsiste au-delà de cette vie, ils ne durent même pas tant : la moindre maladie émousse toute leur pointe. A la vérité, quand nos désirs ne causeroient pas tant de chagrins, quand ils ne trouveroient pas tant d'obstacles, mériteroient-ils la peine qu'on prend pour les satisfaire ? Ah ! qu'il fait bon vivre et mourir avec le seul désir d'aimer et de posséder Dieu !

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINTE ANNE, MERE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

ON ne peut pas donner une idée plus noble, plus relevée, et en même temps plus juste du mérite extraordinaire, des vertus éclatantes et de la sublime sainteté de sainte Anne, qu'en disant qu'elle est la mere de la Mere de Dieu ; cette qualité auguste renferme tous les titres d'honneur ; elle seule vaut tous les éloges ; et comme l'Esprit-Saint n'a pu rien dire de plus grand de Marie, qu'en disant que c'est d'elle qu'est né Jesus-Christ : *De qua natus est Jesus :* de même ne sauroit-on rien dire de plus glorieux de sainte Anne, qu'en disant que c'est d'elle qu'est née la Vierge Marie.

Cette grande Sainte que les Saints Peres appellent la consolation des enfans de Dieu, qui soupiroient après la venue du Messie, naquit à Bethléem dans la Tribu de Juda à deux lieues de Jérusalem. Bethléem est appelée communément dans l'Ecriture, Cité de David, parce que ce saint Roi y étoit né. Sainte Anne eut pour

pere Mathan, Prêtre de Bethléem, de la Tribu de Lévi et de la famille d'Aaron, laquelle étoit parmi les Juifs la famille Sacerdotale; et pour mere Marie, de la Tribu de Juda; tous deux recommandables par leur naissance, par leur exacte probité, et par l'éclat d'une vie exemplaire. Ils eurent trois filles. L'ainée, nommée Marie comme sa mere, épousa Cléopas, et fut la mere de saint Jacques le Mineur, de S. Jude, de saint Simeon, successeur de saint Jacques, Evêque de Jérusalem, et de saint Joseph, surnommé Barsabas ou le Juste. Ce sont ces saints Disciples qui sont appelés dans l'Evangile les freres du Sauveur, selon la maniere ordinaire des Juifs, quoiqu'ils ne fussent que ses cousins, étant fils de la tante de la Sainte Vierge. La seconde sœur de sainte Anne fut Sobé, qui fut la mere de sainte Elisabeth, cousine germaine de la Sainte Vierge. Enfin, la troisieme fille de Marie et de Mathan fut sainte Anne, que le Seigneur avoit destinée, dit saint Jean de Damas, pour donner au monde celle qui devoit enfanter le Sauveur.

Anne ne fut pas plutôt née qu'on s'apperçut aisément qu'elle avoit été prévenue, dès le berceau, de ces graces de distinction qui font les plus grands Saints; aussi fut-elle les délices de ses parens; et leur prédilection parut si juste, qu'elle ne causa jamais de la jalousie. On reconnut en elle un fonds de sagesse, de modestie et de piété, et un caractere d'esprit, qui la faisant admirer la rendoient aimable. Le monde charmé de ses belles qualités, eut beau avoir pour elle des empresemens, elle n'eut jamais que de l'éloignement pour le monde. La retraite avoit pour elle de merveilleux attraits, et ses amusemens les plus innocens et les plus naturels aux filles de son âge et de sa condition ne purent jamais lui plaire. Assidue à la priere, elle commença dès ses

premieres années à goûter Dieu, et à ne s'étudier qu'à lui plaire. L'amour de la virginité, vertu si peu connue avant la naissance du Rédempteur, lui auroit fait passer ses jours dans le célibat, si la Providence ne l'eût choisie pour être la plus fortunée des meres. Recherchée en mariage par tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans la nation, elle fut enfin accordée à Joachim, qui demeuroit à Nazareth, et qui étoit de la famille royale de David. Ce fut par cette heureuse alliance que la race Sacerdotale se trouva réunie dans la même famille avec le sang royal; ce qui étoit absolument nécessaire pour que le fruit de ce mariage pût être un jour la Mere du Messie.

Les vertus qui avoient brillé dans sainte Anne étant fille, parurent avec un nouvel éclat dès qu'elle fut devenue l'épouse de l'homme le plus saint qui fût alors. Jamais mariage ne fut mieux assorti; mêmes inclinations, même penchant pour la vertu, même pureté dans les mœurs, même innocence. La même main qui avoit formé ces deux cœurs, les avoit unis par les doux liens de la plus parfaite amitié. Le même esprit qui devoit animer les Chrétiens, dit saint Jean de Damas, donnoit dans la personne de ces deux saints époux un modele parfait de la vie intérieure et parfaite. Joachim sur la montagne, dit saint Epiphane, offroit sans cesse des vœux au Ciel pour accélérer la rédemption d'Israël; et Marie, dans la retraite de sa maison, s'immoloit continuellement au Seigneur dans la ferveur de sa priere. Elle ne paroissoit en public que pour l'édifier. Sa retenue, sa modestie, ses entretiens, son air, tout inspiroit de l'admiration pour sa vertu, et du respect pour sa personne. Tout le temps qui n'étoit pas consacré à la priere, étoit sanctifié par l'exercice des bonnes œuvres, ou par le travail. Sa charité lui fit toujours regarder les pauvres comme ses propres enfans;

et ce qui la consoloit dans sa stérilité, c'est qu'il y avoit des pauvres. Quoique les biens temporels ne répondissent pas à la noblesse de sa condition et de son sang, l'ardeur de sa charité suppléoit à la médiocrité de sa fortune; et il suffisoit d'être affligé ou d'être pauvre, pour trouver auprès d'elle une mere, et pour avoir droit à ses biens.

On peut dire que le Saint-Esprit avoit voulu faire le portrait de sainte Anne, en faisant celui d'une femme accomplie et sans prix. Ce qui est sûr, c'est que toute la vie de cette grande Sainte est le modele le plus parfait que nous ayons de la vie intérieure et cachée, et un précis des plus rares vertus.

Il y avoit peut-être plus de quarante ans que sainte Anne étoit mariée sans avoir eu d'enfans. C'étoit une espece d'opprobre et d'infamie parmi les Juifs d'être stérile. L'assurance qu'ils avoient que le Messie devoit naître d'une femme de leur nation, leur faisoit regarder la stérilité d'une femme comme une marque de réprobation, et comme la malédiction d'une famille. Il y avoit long-temps que sainte Anne vivoit dans cette triste humiliation, sans espérance d'en sortir à cause de son âge. A la vérité sa parfaite soumission à la volonté de Dieu, lui faisoit supporter avec patience les amertumes de son état; mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne portât envie à celles qui par leur fécondité devoient avoir un jour quelqu'affinité avec le Messie.

Dans ces dispositions de son esprit et de son cœur, priant un jour dans le Temple avec beaucoup de ferveur, l'ignominie de son état la toucha jusqu'aux larmes. Elle se souvint qu'Anne femme d'Elcana, et mere de Samuel, se trouvant dans une pareille affliction, avoit prié Dieu avec tant de confiance et d'ardeur qu'elle avoit été exaucée. Animée du même esprit, sainte Anne supplie

ardemment le Seigneur de daigner regarder d'un œil favorable l'affliction extrême de sa servante, et d'en avoir pitié ; lui promettant que s'il lui faisoit la grace de lui donner un enfant, elle le lui consacreroit dès le moment, et le destineroit au service du Temple.

Le Seigneur exauça une priere qu'il avoit lui-même inspirée. On assure que notre Sainte en eut sur l'heure même une révélation, et que saint Joachim l'apprit en même-temps par un Ange. Ce qui est certain, c'est que peu de jours après cette priere, sainte Anne fut délivrée de l'ignominie de sa stérilité, devenant enceinte de la très-Sainte Vierge. Tout le Ciel fut dans la joie et dans l'admiration en voyant paroître sur la terre cette bienheureuse Créature conçue sans péché, et plus agréable aux yeux de Dieu dans ce premier moment que tous les Saints ne devoient l'être au dernier moment de leur vie. Mais si à l'instant que saint Jean fut sanctifié dans le sein de sa mere, la sainteté du fils rejaillit si fort sur sainte Elisabeth, il est aisé de concevoir quels trésors de benédictions, et quelle abondance de graces la sainte Vierge, au moment de son immaculée Conception, procura à sa sainte mere. Dépositaire durant neuf mois de ce précieux trésor, de quelles faveurs célestes ne fut pas enrichie sainte Anne ? De quelles lumieres surnaturelles son esprit ne fut-il pas éclairé ? De quels sentimens de piété son cœur ne fut-il pas alors embrasé, portant dans son sein celle qui devoit porter dans le sien le salut du monde ? La vie de sainte Anne ne fut plus dès-lors qu'une continuelle contemplation ; sa conversation ne fut plus que dans le Ciel ; dès-lors elle ne goûta plus que ces torrens de douceurs spirituelles qui sont un avant-goût des joies célestes.

La naissance de cette bienheureuse fille mit le comble à sa joie ; celle que tout le Ciel re-

sentit, se répandit sur toute la famille ; et cette alégresse extraordinaire fut un présage de ce que cette jeune fille seroit. Si c'est au fruit qu'on connoît le mérite de l'arbre, quelle idée, ô bienheureux époux Joachim et Anne, s'écrie saint Jean Damascene, ne devons-nous pas avoir de votre innocence et de votre sublime vertu ! *O beatum par Joachim et Anna ! ex ventris vestri fructu immaculati agnoscimini.* (a) Il falloit bien que la sainteté de votre vie répondît à la sainteté de la fille que vous avez mis au monde, et qui devoit être la Mere du Saint des Saints. *Ut Deo gratum erat ac dignum, ea quæ à vobis orta est vitæ vestræ rationes instituistis ;* car en menant une vie pure, innocente, exemplaire, vous avez eu le bonheur de mettre au monde le trésor de la virginité : *Casle etenim ac sanctè munere vestro functi, virginitatis thesaurum produxistis.*

Sainte Anne ne fut pas plutôt relevée de couche, qu'elle s'appliqua uniquement à conserver et à soigner le précieux trésor que le Ciel lui avoit donné en dépôt. O la plus heureuse des meres ! continue le même Saint, quelle gloire pour vous d'avoir nourri celle qui devoit elle-même allaiter de son lait celui qui nourrit tout l'Univers : *O beata ubera ! quæ ejus, qui mundum nutrit, nutricem lactârunt.* Il est aisé de comprendre quels furent les soins, les empressemens, et quelle fut la tendresse de sainte Anne pour sa chere fille. Elle s'apperçut bientôt que la grace n'avoit rien laissé à faire à l'éducation. Un esprit éclairé des plus pures lumieres, un cœur doux, humble, docile, formé pour la plus éminente sainteté ; une ame qui par un privilege singulier, n'avoit pas même contracté le péché d'origine commun à tous les hommes ; et toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur réunies dans cette jeune enfant, tout cela pouvoit-il manquer de la rendre

(a) *Orat. 1. de B. V. Nativit.*

les délices de sa mere ? Il fallut cependant pour accomplir son vœu, s'en séparer en quelque maniere, dès qu'elle eut atteint l'âge de trois ans; et quelques forts que fussent les liens qui unissoient ces deux cœurs, quoi qu'il en coutât, il fallut faire le sacrifice. Sainte Anne avoit promis de consacrer à Dieu dans le Temple l'enfant qu'il lui donneroit. Le temps étoit venu d'accomplir sa promesse, elle le fit. Elle amena au Temple de Jérusalem cette chere fille, qu'elle avoit vouée à Dieu avant sa naissance; et la présentant au Grand-Prêtre, elle la consacra à ce Dieu qui ne l'avoit faite que pour lui. Il n'avoit jamais paru dans le Temple une offrande d'un si grand prix, ni une victime si pure. La Sainte Vierge y fut reçue dès-lors comme destinée au ministere du Temple, parmi les veuves et les vierges qui y avoient un appartement séparé, qui y servoient sous les ordres des Prêtres.

Sainte Anne et Saint Joachim ne pouvant s'éloigner de leur chere fille qui faisoit toute leur consolation, quitterent Nazareth, et vinrent s'établir à Jérusalem auprès du Temple. Saint Joachim ne survécut pas long-temps à la consécration qu'ils avoient faite à Dieu de leur fille. On assure qu'il mourut peu après entre les mains de sainte Anne, plein de jours et de mérites, à l'âge de quatre-vingts ans. Notre Sainte passa les années de son veuvage dans une retraite encore plus parfaite, et dans une plus grande ferveur. Sa vie ne fut plus qu'une continuelle oraison. Son cœur embrasé des plus pures flammes de l'amour divin, ne soupiroit plus qu'après l'unique objet de tous ses désirs, qui étoit son Dieu, son souverain bien, et sa fin derniere. Enfin après avoir eu la consolation durant onze ans, de voir sa sainte fille croître en sagesse, en vertu, et en toutes sortes de perfections, à mesure qu'elle croissoit en âge, elle rendit sa bienheureuse ame à son

Créateur, âgée de soixante et dix-neuf ans, et fut enterrée auprès de saint Joachim. L'Eglise a appelé la mort de sainte Anne un doux sommeil, pour faire entendre avec quelle douce tranquillité elle rendit l'ame.

Les Fidelles, plusieurs années après, transférerent ses reliques dans l'Eglise du Sépulcre de Notre-Dame en la vallée de Josaphat, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau dans une Chapelle.

La Ville d'Apt en Provence, si célebre par son ancienneté, et que Jules-César avoit fait Colonie Romaine, se glorifie de posséder depuis un grand nombre de siecles le corps de sainte Anne, que saint Auspice premier Evêque de cette Ville y apporta d'Orient, et qui l'an 772 fut transféré par l'Evêque Magneric dans la Cathédrale. Le concours des étrangers que la dévotion envers cette grande Sainte attire sans cesse de toutes parts, et les graces singulieres qu'on y reçoit par l'intercession toute-puissante de Sainte Anne, prouvent visiblement combien son crédit est grand auprès de Dieu, et combien elle aime ceux qui viennent en ce lieu-là honorer ses Reliques.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui Beatæ Annæ gratiam conferre dignatus es, ut Genitricis Unigeniti Filii tui Mater effici mereretur : concede propitius, ut cujus solemnia celebramus, ejus apud te patrociniis adjuvemur : Per eumdem Dominum, etc.

O DIEU, qui avez daigné faire la grace à Sainte Anne d'être la mere de celle qui a enfanté votre Fils unique, accordez-nous par votre bonté, que célébrant sa Fête, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession : Par le même J. C., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

MULIEREM fortem quis inveniet ! Procul et de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit. Reddet ei bonum et non malum, omnibus diebus vitæ suæ. Quæsivit lanam, et linum, et operata est consilio manuum suarum. Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum. Et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis. Consideravit agrum, et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam. Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum. Gustavit, et vidit quia bona est negociatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus. Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. Non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Stragulatam vestem fecit sibi : byssus et purpura indumentum ejus. Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum senatoribus terræ. Sindo-

QUI trouvera une femme forte ! Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouille ; elle lui rendra le bien, non le mal, pendant tous les jours de sa vie. Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle est comme le vaisseau d'un Marchand, qui apporte son pain de loin. Elle se leve lorsqu'il est encore nuit ; elle a partagé le butin à ses domestiques, et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ, et l'a acheté ; elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des meubles de tapisseries ; elle se revêt de lin et de pourpre.

nem fecit, et vendidit; et cingulum tradidit Chananæo. Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias; tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo: mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum: et laudent eam in portis opera ejus.

Son mari sera illustre dans l'assemblée des Juges, lorsqu'il sera assis avec les Sénateurs de la terre. Elle a fait un linceul et l'a vendu; et elle a donné une ceinture au Cananéen. Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur sa langue. Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfans se sont levés, et ont publié qu'elle étoit très-heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée. Beaucoup de filles ont amassé des richesses; mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompeuse, et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des Juges.

On a déjà dit ailleurs que le livre de l'Ecclésiastique, à qui l'Eglise donne le nom de Livre de la Sagesse, étoit un précis des maximes Chrétiennes. Le Saint-Esprit ayant voulu par ces portraits anticipés, nous donner plusieurs siecles avant la naissance de Jesus-Christ, une idée de sa morale et de sa doctrine, a inspiré à l'Auteur de ce livre des sentimens véritablement chrétiens.

RÉFLEXIONS.

Nous formerons-nous éternellement une fausse idée de la vertu? Nous la dépeindrons-nous toujours avec des couleurs sombres, un air morne et rebutant? Ne nous la représenterons-nous jamais que sur le sommet d'une montagne inaccessible, ou dans la solitude des plus affreux déserts? Ne

fera-t-elle

fera-t-elle du moins son séjour que dans les Cloîtres, comme si elle avoit été exilée du commerce de la vie civile, et condamnée à passer ses jours dans la retraite, le silence et le deuil ? D'où vient qu'ayant autant d'intérêt que nous en avons que la vertu soit douce, aisée, humanisée, pour ainsi dire, et de tous les Pays, de tous les âges, de tous les états et de toutes les conditions, nous prenons plaisir à nous persuader qu'elle est de peu de climats; que la vieillesse est sa véritable saison; qu'il y a peu de conditions dans le monde où elle puisse subsister; et que son air natal c'est le désert, ou le Cloître ? Cette erreur est l'ouvrage de l'amour-propre; c'est l'artifice dont il se sert pour nous donner du dégoût de la vertu, en nous faisant voir la sainteté comme impossible. Le Saint-Esprit détruit par cette Epître la fausseté de cette séduisante opinion. Cette femme parfaite, dont le mérite passe tout ce qu'on avoit vu de plus parfait dans l'ancienne Loi, dont la vie est un précis de toutes les vertus que nous enseigne l'Evangile, a passé ses jours dans sa petite famille, occupée des simples devoirs de son état; appliquée à maintenir la paix et le bon ordre dans sa maison, à plaire à l'époux que le Ciel lui a donné, à payer exactement le salaire de ses domestiques et des ouvriers, à employer son loisir au travail des mains, et tout le reste du temps à la priere. Ce n'est pas par oubli que l'Esprit-Saint ne parle point de visites, de jeu, de parties de plaisir, de parures, ni d'assemblées : il ne prétendoit pas faire le portrait des femmes mondaines de notre temps; toute sa vue étoit de nous donner l'image d'une femme Chrétienne. Dira-t-on, en voyant ce portrait, que la sainteté est un fruit étranger; que la vertu n'habite que des lieux difficiles et escarpés, ou des hauteurs qui font tourner la tête ? Il est vrai que le tumulte du grand monde ne lui convient point,

que la retraite et la modestie sont de son goût, et que les devoirs de son état font le sujet de ses occupations sérieuses ; mais sont-ce là des obstacles et des difficultés insurmontables ? et ce dégoût de la vertu dans les gens du monde, ne montre-t-il pas un dérangement visible de leur cœur et de leur esprit, suite funeste, mais nécessaire, du déréglement bien marqué des mœurs du siecle ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu.
Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet ; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negociatori, quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere, piscium congreganti. Quam, cùm, impleta esset, educentes, et secus littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : L'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront : ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les

ignis, ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ? Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideò omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

jetteront dans la fournaise ardente. C'est là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

De la dévotion à sainte Anne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la dévotion qu'on a aux Saints est fondée sur l'amour que Dieu a pour eux, et sur celui qu'ils ont pour Dieu ; sur le bonheur qu'ils ont d'être agréables à Dieu, d'être les amis de Dieu, de le posséder sans crainte de le perdre ni d'encourir jamais sa disgrace ; sur l'honneur qu'ils ont d'être continuellement auprès de Dieu, et sur le crédit qu'ils ont auprès de lui ; enfin sur la grande charité qu'ils ont pour nous dans cet heureux séjour de la gloire. Tous les Saints méritent notre vénération, nos profonds respects, notre amour, notre confiance. Mais parmi tous les Saints, qui est-ce qui mérite plus ces devoirs de nous, à la Reine des Saints près, que sainte Anne ? Aïeule de Jesus-Christ selon la chair, Mere de la très-Sainte Vierge, quelle haute place n'occupe-t-elle pas dans la Jérusalem céleste ? quel rang dans cette auguste Cour ? et quel crédit n'a-t-elle pas auprès du Sauveur son petit-fils, auprès du Dieu de toute consolation, du Pere des miséricordes ? La considération seulement

de dix hommes justes auroit désarmé la colere de Dieu, s'il s'en fût trouvé autant dans les cinq plus abominables Villes du monde. Combien de fois Dieu a-t-il pardonné à un peuple impie et ingrat, à la priere de Moyse son serviteur! Combien de fois Dieu a-t-il été touché de compassion, pour ainsi parler! Combien de fois a-t-il pardonné à des Princes et à des Sujets irréligieux, à la seule considération de David! Et pourrons-nous nous imaginer que ce Dieu, dont les bontés sont infinies, n'ait nulle considération, nul égard pour la grand'mere de son Fils bien-aimé, pour la mere de sa fille si privilégiée, si chérie! On peut dire en quelque maniere que le sang de sainte Anne a coulé jusques dans les veines de Jesus-Christ : quel droit, pour ainsi dire, cette grande Sainte n'a-t-elle pas à tous ses mérites, à toutes ses bontés, à toutes ses graces! Il suffit qu'elle s'intéresse pour quelqu'un ; son sort ne sauroit manquer d'être heureux. Jesus-Christ refusera-t-il jamais quelque chose à la Mere de Dieu ; et la sainte Vierge, à sa chere mere! On peut dire que son crédit auprès de Dieu est tout-puissant, que son pouvoir est sans bornes. Fut-il jamais une confiance mieux fondée que celle qui porte sur le crédit de la mere de la Mere de Dieu! Fut-il jamais une dévotion plus juste! O heureux les Fidelles qui ont une dévotion singuliere pour la plus grande Sainte qui soit, ce semble, dans le Ciel, à Marie près, et qui pleins de confiance en sa protection, ne cessent de l'honorer durant leur vie,

SECOND POINT.

Considérez qu'un motif encore bien engageant, pour avoir une singuliere et tendre dévotion à sainte Anne, c'est sa vie intérieure et cachée, une vie commune qui peut encourager les plus

lâches à travailler tout de bon à se faire Saints. Ces cœurs mous, ces ames timides sentent diminuer leur confiance en des Saints, dont toute la vie est pleine de faits miraculeux, et dont la sainteté est sur-tout recommandable par des miracles continuels de pénitence. Une ame lâche et tiede est effrayée au seul souvenir de ces étonnantes austérités, qu'elle admire dans ses Patrons: elle craint toujours qu'en s'adressant à ces modeles de pénitence, ils ne lui reprochent sa lâcheté: et cette crainte affoiblit du moins sa confiance. Mais qui peut ne pas imiter cette vie commune, cette vie intérieure et cachée de cette grande Sainte? Qui peut trouver ce modele de perfection trop élevé, lequel ne lui présente que les devoirs les plus communs de son état? Qui peut s'imaginer qu'il est trop difficile de se tenir recueilli, et de se taire? Nul de nous qui ne puisse imiter la vie intérieure de sainte Anne, son silence, sa douceur, son humilité; nul qui n'ait assez d'esprit pour vivre dans l'obscurité où il est né, nul qui ne puisse passer ses jours dans le recueillement, dans la priere. Cette facilité à imiter sainte Anne donne je ne sais quelle douce confiance en sa protection, et enhardit les plus timides à recourir à elle dans nos besoins et dans nos peines. On ne peut pas douter, au reste, qu'elle n'ait une charité singuliere en faveur des pécheurs. Approchant autant qu'elle fait du Sauveur, elle participe le plus à ses sentimens, et à toutes ses inclinations. Animée du même esprit, peut-elle n'avoir pas de la compassion pour le déplorable état des pécheurs? peut-elle manquer de zele pour leur conversion? peut-elle ne pas employer tout son crédit auprès de Jesus-Christ, en faveur de ceux qui la prient? Aussi remarque-t-on que la dévotion envers cette puissante Protectrice s'est accrue avec les besoins de l'Eglise, et que les Fidelles n'ont jamais eu plus

de dévotion à sainte Anne que depuis que l'hérésie a fait plus de dégâts dans la vigne du Seigneur.

Mon Dieu, qui avez tant à cœur la gloire de cette grande Sainte, et qui souhaitez si fort de voir croître son culte tous les jours : faites que la dévotion que j'aurai désormais envers elle, me donne quelque part à sa puissante protection, et aux faveurs que vous ne manquez guere de répandre abondamment sur ceux qui l'honnorent.

Aspirations dévotes durant le jour.

Benedicta es tu filia à Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram. Jud. 13.

Vous êtes celle que le Seigneur, le Dieu Très-Haut a bénie plus que toutes les femmes qui sont sur la terre.

Mulier, ecce filius tuus. Joan. 19.

Grande Sainte, voici un de vos enfans, daignez me regarder comme tel.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON est inconsolable quand par oubli, ou par inadvertance, on ne s'est pas servi des secours, et qu'on a négligé des moyens qui pouvoient nous rendre heureux; on se console plus aisément quand on a manqué de moyens pour réussir dans une affaire de conséquence. N'avez-vous rien à vous reprocher sur cet article dans l'affaire sur-tout de votre salut, à l'égard de cette dévotion? Nous avons besoin de protecteurs auprès de Dieu : et l'on ne peut douter que sainte Anne ne soit une puissante protectrice. Quelle a été jusqu'ici votre dévotion envers cette grande Sainte? Hélas! peut-être avez-vous le malheur de n'avoir eu jusqu'ici pour elle qu'une indifférence et un oubli qui ont si fort contribué à tous vos malheurs. Remédiez dès ce moment à cette

négligence si pernicieuse. Commencez dès ce jour à mettre votre personne et toute votre famille sous sa toute-puissante protection, après lui avoir demandé pardon de votre négligence. Il ne devroit y avoir aucune famille Chrétienne qui ne fût dévouée à sainte Anne; prenez-là dès ce moment pour votre protectrice. On ne demande rien à Dieu dans des dispositions religieuses, qu'on n'obtienne par son intercession. Car que peut refuser Jesus-Christ aux prieres de sainte Anne? Et la sainte Vierge peut-elle ne s'intéresser que médiocrement à tout ce que sa chere mere a à cœur?

2.° Commencez par aller une fois de ce jour faire votre priere dans quelque Eglise où sainte Anne soit particuliérement honorée. Consacrez-vous à cette grande Sainte, vous et votre famille, en la prenant pour votre Patrone; et faisant votre premiere Communion en son honneur, renouvelez votre consécration. Ayez son image à votre Oratoire. Récitez chaque jour l'oraison que l'Eglise dit à son honneur; et tous les ans célébrez le jour de sa Fête avec une ferveur et une dévotion nouvelle. Ne manquez pas ce jour-là de vous confesser et de communier, afin que vos prieres lui soient agréables. C'est une pratique bien pieuse de jeûner la veille de sa Fête. C'en est une bien utile d'habiller une pauvre fille chaque année, ou de faire quelque autre aumône en son honneur.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT PANTALÉON, MARTYR.

SAINT PANTALÉON, l'un des plus illustres Martyrs de la foi de Jesus-Christ, étoit de Nicomédie en Bithynie, que l'Empereur Dioclétien avoit

choisi pour le lieu de sa demeure. Son pere nommé Eustorge étoit Païen, et sa mere nommée Eubule étoit Chrétienne. Elle sut profiter adroitement des dispositions avantageuses de l'esprit et du cœur de son fils, pour lui donner les premieres teintures de la Religion Chrétienne dès son enfance : mais étant morte avant que Pantaléon fût en âge de mettre à profit ses instructions, Eustorge se trouva seul chargé de l'éducation du jeune homme. Comme le pere étoit un des plus obstinés Païens qu'il y eût à Nicomédie, il eut grand soin d'inspirer à son fils une grande aversion pour le nom Chrétien, et à remplir son esprit des superstitions Païennes. L'inclination que le jeune Pantaléon faisoit paroître pour les sciences, fit que le pere n'oublia rien pour le faire instruire dans les Beaux-Arts. Aussi eut-il le plaisir de le voir exceller bientôt dans la Philosophie et les Belles-Lettres. Son penchant pour la Médecine le porta à s'y appliquer. Il y réussit, et en peu de temps Pantaléon devint un des plus habiles Médecin de Nicomédie. La réputation qu'il y acquit, obligea l'Empereur Galere Maximien, qui étoit charmé d'ailleurs de la beauté de son esprit, de la douceur de ses mœurs, et de sa politesse, de le prendre pour son Médecin ordinaire.

Le séjour de Pantaléon à la Cour d'un tel Prince, ne pouvoit manquer d'effacer bientôt ce qui pouvoit lui être resté des impressions du Christianisme que sa mere lui avoit données ; mais Dieu lui fit trouver heureusement un secours qu'il n'attendoit pas, et qui fit renaître ces premieres lumieres.

Un saint Prêtre nommé Hermolaüs ayant eu occasion de s'entretenir un jour avec Pantaléon, fut charmé de son beau naturel, de son esprit, de sa douceur et de ses belles manieres, et jugea par ses discours et à sa physionomie, que ce jeune

homme avoit été dans une meilleure école que celle des Païens. Il lui demanda en se retirant, s'ils ne pourroient point avoir ensemble une conférence. Pantaléon y consent. On prend le lieu et le jour, et chacun s'y étant rendu : Je ne sais si je me trompe, dit Hermolaüs, il m'a paru seulement à vous voir que vous n'êtes Païen que par coutume et par bienséance, et que votre esprit et votre cœur n'ont pas toujours été Païens. J'avoue, répond Pantaléon, que je suis fils d'une mere Chrétienne, qu'elle avoit commencé de m'instruire des maximes du Christianisme ; mais elle mourut trop tôt pour que je pusse être Chrétien. Ce n'est donc pas par choix, repart Hermolaüs, que vous êtes Idolâtre ; et en matiere de Religion, un bon esprit comme vous doit-il se laisser entraîner au torrent? Je ne me suis appliqué jusqu'ici, repart Pantaléon, qu'à la science de la Médecine. J'avoue que vous vous y êtes rendu habile, reprend le saint Prêtre ; mais que vous serviront toutes ces connoissances, si vous ignorez la science du salut. Jesus-Christ est bien un autre Maître que Gallien et Esculape : ceux-ci ne donnent que des préceptes fort bornés, et encore plus équivoques pour conserver une santé qu'on doit nécessairement perdre ; au lieu que la doctrine de notre divin Maître donne la vie, et cette vie dans le Ciel ne se perd plus. Hermolaüs voyant que ces paroles faisoient impression sur Pantaléon, lui expliqua les principales vérités de notre Religion avec tant de netteté et d'énergie, que le Médecin en parut presque convaincu. Un second entretien lui fit promettre au zélé Catéchiste qu'il penseroit sérieusement à ce qu'il avoit à faire, et qu'il voyoit bien que pour être heureux il falloit être Chrétien.

On assure que Pantaléon rêvant un jour sur le changement qu'il vouloit faire, trouva sur son chemin un enfant mort qu'une vipere qui étoit tout auprès avoit piqué. Une foi naissante en

Jesus-Christ excitant sa confiance, lui donna la pensée d'éprouver la toute-puissance de celui dont le saint Prêtre lui avoit dit tant de merveilles; il s'approche de l'enfant, et d'un ton assuré : Leve-toi, mort, s'écrie-t-il; c'est au nom de Jesus-Christ que je te l'ordonne; et toi, bête venimeuse, meurs sur le champ. Au même moment la vipere meurt, et l'enfant ressuscite. Alors frappé de ce miracle, il court vers son saint Catéchiste, lui raconte ce qui vient de lui arriver, et lui demande le Baptême.

Il ne l'eut pas plutôt recu, que transporté de joie de se voir Chrétien, il fut dans l'impatience de faire part de son bonheur à son pere, et de le voir converti; comme il connoissoit l'entêtement de ce Païen obstiné, il crut qu'il falloit le ménager, et user d'artifice pour le convaincre. Il affecta d'abord de paroître devant son pere avec un air triste et rêveur. Interrogé d'où venoit cet air mélancolique et pensif : les extravagances de notre Religion, répondit-il en soupirant, m'embarrassent. Si nos dieux, dit-il, ont été des hommes, par quel art sont-ils devenus des dieux ? On ne peut pas nier, ajoutoit-il, que nous offrions des sacrifices à des Idoles, qui n'ont ni des yeux pour voir ce que nous leur offrons, ni des oreilles pour nous entendre. Je vois d'ailleurs que du même bronze dont un ouvrier fait des marmites, il en fait des dieux; et vous savez, mon pere, qu'on fait quelquefois de ces mêmes Idoles que nous adorons comme nos dieux, des marmites. Le vieillard ne sachant que répondre, parut ébranlé; mais pour le convertir, il fallut un miracle. Un aveugle vint se plaindre à Pantaléon que les Médecins voulant le guérir d'un mal d'yeux, à force de remedes lui avoient fait perdre la vue. Notre Saint s'offrit de la lui faire recouvrer, et de le guérir sur le champ, s'il lui promettoit d'embrasser la Religion Chrétienne. La proposition étonna

et l'aveugle et le pere ; mais le miracle les convertit. Car notre Saint n'eut pas plutôt fait sa priere, qu'en invoquant le nom de Jesus-Christ sur le malade, il le guérit, et tous deux reçurent le Baptême.

La conversion du pere rendit encore plus fervent Chrétien le fils ; car le Seigneur ayant appelé à soi ce bon vieillard, Pantaléon ne se vit pas plutôt héritier de tous ses biens, qu'il les vendit et en distribua l'argent aux pauvres. Il continua à la vérité la profession de Médecin, mais ce n'étoit que pour guérir les maladies de l'ame en guerissant miraculeusement celles du corps ; et dans peu de temps, il accrut prodigieusement par son zele industrieux le nombre des Fidelles.

Cependant la haute réputation que s'étoit faite notre Saint par ses cures miraculeuses, exciterent la jalousie des autres Médecins. Ils ne furent pas long-temps à découvrir qu'il étoit Chrétien, et le déférerent comme tel à l'Empereur Maximien qui étoit alors à Nicomédie. Ce Prince extrêmement surpris d'apprendre qu'il entretenoit un ennemi de ses dieux à sa Cour, voulut s'en informer lui-même ; et afin d'avoir de quoi le convaincre s'il le nioit, il voulut interroger l'aveugle que le Saint avoit guéri, et qui faisoit grand bruit dans la Ville. Ce nouveau Chrétien raconta tout simplement à l'Empereur ce qui s'étoit passé, et que c'étoit au seul nom de Jesus-Christ que le Médecin Pantaléon lui avoit rendu la vue. Maximien ayant voulu lui persuader que c'étoit aux dieux de l'Empire qu'il devoit sa guérison : Hélas ! mon Prince, s'écrie le nouveau Chrétien, comment voulez-vous que les dieux qui n'y voient point, puissent rendre la vue ? Une réponse si hardie irrita si fort l'Empereur, que sur le champ il lui fit couper la tête.

L'Empereur ne doutant plus que Pantaléon ne fût Chrétien, le fait appeler : Je n'eusse jamais

cru, lui dit-il d'un air fâché, mais qui ne laissoit pas de laisser entrevoir un fond d'estime et d'amitié même pour son Médecin ordinaire; je n'eusse jamais cru que l'homme de ma Cour que j'ai le plus comblé d'honneurs et de biens, soit le plus grand ennemi qu'ayent les dieux de l'Empire. J'avoue, mon Prince, répond Pantaléon, que depuis que Dieu m'a fait la grace de connoître les impies superstitions du Paganisme, j'ai conçu un souverain mépris de ces Démons que vous appelez des dieux : quel est leur pouvoir, leur souveraineté, leur durée? Il n'y en a pas un dont nous ne sachions l'époque de leur naissance; on n'ignore pas même leurs foiblesses, leurs passions, on sait jusqu'à leurs crimes; et c'est l'impiété et la folie des hommes qui ont fait de ces hommes impies des dieux. Notre Saint voyant que l'Empereur paroissoit tout interdit, quoique ses yeux montrassent assez sa colere, prit la liberté de lui faire une proposition à laquelle toute l'assemblée applaudit.

Et pour vous faire voir, grand Prince, continue saint Pantaléon, que tous vos dieux sont des statues mortes, et qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens, qui est le Maître souverain de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, qu'on apporte ici un malade désespéré de tous les Médecins, qu'on invoque vos dieux pour lui donner la santé, qu'on leur offre pour cela des sacrifices, nous verrons s'ils auront assez de pouvoir ou d'habileté pour guérir ce malade. J'invoquerai mon Sauveur Jesus-Christ, et j'ai une ferme confiance que je n'aurai pas plutôt prononcé son saint Nom sur le malade, qu'il sera guéri.

Le défi intéressoit trop le public, pour n'être pas reçu. L'Empereur eut beau s'emporter contre Pantaléon, et tâcher de l'effrayer par ses menaces, il fallut faire, en sa présence, l'expérience

du pouvoir chimérique des dieux. On apporta au milieu de l'assemblée un paralytique perclus de tous ses membres depuis un temps infini. Les Païens épuiserent toutes leurs dévotions, leurs sacrifices et leurs prieres ; le malade étoit toujours paralytique : lorsque saint Pantaléon ayant fait sa priere, se leve, et aux yeux de toute la multitude qui étoit accourue au Palais, en faisant le signe de la croix sur le malade, lui commande au nom de Jesus-Christ d'être guéri. A ce moment le paralytique se leve, en s'écriant : Il n'y a de vrai Dieu, que le Dieu des Chrétiens. Ce miracle fit un effet merveilleux sur l'esprit de tous les spectateurs ; le plus grand nombre se convertit ; et l'Empereur eut beau crier à la magie, au sortilege ; on n'entendoit publier dans toutes les rues de Nicomédie, que des éloges de la toute-puissance de Jesus-Christ.

Cependant Maximien aigri par les remontrances des Prêtres des Idoles, crut qu'il falloit décrier par la rigueur des supplices celui que toute la ville reconnoissoit déjà comme le favori du seul vrai Dieu. Il fait conduire dans la grande place saint Pantaléon, et là aux yeux de tout le peuple, il le fait déchirer avec des ongles de fer, et brûler ses plaies avec des torches ardentes ; puis le fait jeter dans une chaudiere pleine de plomb fondu. Le Sauveur lui ayant apparu dès le commencement de ces tourmens, rendit le Saint insensible au milieu de tous ces horribles supplices. L'Empereur encore plus furieux par tant de miracles, lui fit attacher au cou une pierre d'une énorme grosseur, et croyant se défaire plutôt du saint Martyr, le fit précipiter dans la mer, qui ne put l'engloutir, et d'où le Saint sortit sain et sauf. Une machine armée de rasoirs et de pointes de fer qui devoit d'abord le couper par morceaux, et le mettre en pieces, ne le blessa point, et s'étant brisée, dès le premier coup, tua plu-

sieurs Païens qui assistoient à ce nouveau supplice.

L'Empereur ayant appris alors que c'étoit le Prêtre Hermolaüs qui avoit converti Pantaléon, crut que s'il pouvoit venir à bout de faire apostasier ce bon vieillard, Pantaléon seroit bientôt perverti par l'apostasie de son Catéchiste. Il fait saisir ce saint Prêtre, le menace de lui faire souffrir les plus horribles tourmens s'il ne renonce à Jesus-Christ sur l'heure même. Hermolaüs ne fit que rire des menaces de l'Empereur; et à peine l'interrogatoire étoit commencé qu'un tremblement de terre furieux fit croire à tous ceux qui étoient présens qu'on alloit être enseveli sous les ruines des édifices. Le Tyran ayant dit au peuple que c'étoit là une marque de la colere des dieux : Mais que direz-vous, mon Prince, répond saint Hermolaüs, si vos dieux même ont été renversés par cette secousse. En effet, à peine le Saint avoit achevé sa prédiction, qu'un cri effroyable des Païens apprit à l'Empereur, que toutes les Idoles de la Ville venoient d'être écrasées sous les ruines des Temples. L'Empereur étourdi de cet événement, fit couper la tête au saint Prêtre, et condamna au même supplice saint Pantaléon. Le bourreau l'ayant attaché au tronc d'un Olivier, déchargea sur son cou plusieurs coups de sabre qui ne le blesserent point, jusqu'à ce que le Saint dans une sainte impatience d'aller recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux, supplia Jesus-Christ de ne le priver pas plus long-temps de la couronne du martyre, qu'il reçut enfin le 27 de Juillet l'an 305; et avec lui les saints Hermippe et Hermocrate, les deux compagnons du saint Martyr Hermolaüs, eurent part à la même gloire.

Les Reliques de saint Pantaléon furent transportées de Nicomédie, à Constantinople, et mises dans le lieu où s'étoit tenu le second Concile

Œcuménique, l'an 381 sous Théodose le Grand, et que l'on appeloit pour ce sujet, l'Oratoire, ou la Chapelle de la Concorde. L'Empereur Charlemagne ayant obtenu de l'Empereur d'Orient ces précieuses Reliques, les fit transporter en France. L'Eglise de Lyon possede son chef, et les Moines de Saint-Denys le reste de ses Reliques.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus : ut intercedente Beato Pantaleone Martyre tuo, et à cunctis adversitatibus liberemur in corpore, et à pravis cogitationibus mundemur in mente : Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant, que par l'intercession du Bienheureux Pantaléon votre Martyr, nos corps soient délivrés de toutes sortes d'adversités, et que nos ames soient purifiées de toutes sortes de mauvaises pensées : Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 2.

CHARISSIME : Memor esto Dominum nostrum Jesum Christum resurrexisse à mortuis ex semine David, secundùm Evangelium meum, in quo laboro usque ad vincula, quasi malè operans : sed verbum Dei non est alligatum. Ideò omnia sustineo propter electos, ut

MON très-cher Fils : Souvenez-vous que J. C. qui est des descendans de David, est ressuscité conformément à l'Evangile que je prêche, pour lequel je souffre jusqu'à être dans les fers comme un criminel : mais la parole de Dieu n'est point captive. Dans cette vue j'endure tout pour les Elus, afin qu'eux-

et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu, cum gloria cœlesti. Tu autem assecutus es meam doctrinam, institutionem, propositum, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam, persecutiones, passiones : qualia mihi facta sunt Antiochiæ, Iconii, et Lystris : quales persecutiones sustinui, et ex omnibus eruipuit me Dominus. Et omnes, qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.

mêmes ils obtiennent aussi le salut qui est en Jesus-Christ, et la gloire céleste. Vous êtes au reste, bien instruit de ma doctrine, de ma conduite, de mes desseins, de ma foi, de ma constance, de ma charité, de ma patience, de mes persécutions, de mes souffrances, de ce qui m'est arrivé à Antioche, à Icone et à Lystrie : quelles persécutions j'ai eu à souffrir, mais le Seigneur m'a délivré de tous ces maux ; et tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution.

Il est certain que saint Paul étoit dans les liens lorsqu'il écrivit sa seconde Lettre à Timothée. Celui-ci étoit alors Evêque d'Ephese : et saint Paul étoit proche de son martyre. C'est ce qui a porté saint Chrysostôme à regarder cette lettre comme le testament du saint Apôtre.

RÉFLEXIONS.

Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution. Si l'on eût dit : Tous ceux qui veulent vivre dans le déréglement et la licence des mœurs, selon l'esprit du monde, seront persécutés, et auront beaucoup à souffrir dans une Religion si pure, si sainte, si parfaite : la proposition seroit juste, et ne trouveroit nulle difficulté dans les esprits. Mais que ceux qui veulent vivre selon l'esprit, les maximes et les loix de cette Religion, doivent souffrir persécution de la part de ceux qui font profession de cette même Religion : voilà ce qui révolte. Mais enfin quand on pense que Jesus-Christ lui-même a été persécuté par ceux-mêmes

qui le demandoient depuis si long-temps; quand on pense que ce divin Sauveur, qui étoit la vraie lumiere, laquelle éclaire quiconque vient au monde, a été si maltraité; quand on fait réflexion qu'il étoit dans le monde, lequel a été fait par lui, et que ce monde ne l'a point connu; que celui qui n'étoit venu que pour sauver les pécheurs, n'a pas prié pour le monde. Enfin que ce Jesus-Christ, ce Messie tant désiré, est venu dans son héritage, et il n'a point été reçu par les siens : peut-on être surpris que ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jesus-Christ, souffrirout persécution dans ce monde ? Quels des Prophetes n'a pas été persécuté par ceux à qui ils annonçoient les volontés du Seigneur ? Il y a dans l'homme un fond de malignité qui corrompt tout, dès qu'on n'a pas soin de le purifier par la pénitence. Les passions naissent avec l'homme; ce sont elles qui causent ces brouillards qui offusquent les lumieres de la foi, et qui affoiblissent la raison même. Si l'on n'a soin de dompter de bonne heure ces ennemis domestiques, ils pervertissent le beau naturel; et toujours d'intelligence avec les sens, ils donnent la loi, s'emparent du cœur et de l'esprit, et maîtrisent tout l'homme. Comme il y a peu de gens qui ne se laissent entraîner au torrent, comme les passions se saisissent toujours des avenues, en régnant toujours durant l'enfance, et encore plus durant la jeunesse : le nombre des partisans du monde se trouve toujours le plus grand; les passions ayant toujours le plus grand nombre d'esclaves : et voilà ce qui grossit le parti du monde, et ce qui augmente tous les jours le nombre des ennemis de Jesus-Christ. Le troupeau du Sauveur sera toujours le plus petit, et par conséquent le plus exposé aux insultes; mais enfin, que le monde triomphe tant qu'il lui plaira d'avoir pour lui la multitude, sa joie est bien courte; elle

est même bien superficielle. Le Royaume des Cieux est l'héritage du petit troupeau.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 10.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis. Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum, quod non scietur. Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate super tecta. Et nolite timere eos, qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potiùs eum timete, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. Nonne duo passeres asse vœneunt : et unus ex illis non cadet super terram sinè Patre vestro ! Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus meliores estis vos. Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni rien de secret qui ne vienne à se savoir ; ce que je vous dis dans les ténebres, dites-le en plein jour, et ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur les toits. Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame et le corps. Ne donne-t-on pas deux passereaux pour une piece de la plus petite monnoie ! et cependant il n'en tombera pas un seul à terre sans l'ordre de votre Pere. Au reste, les cheveux de votre tête sont comptés : ainsi ne craignez rien ; vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Quiconque donc se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de même pour lui devant mon Pere ; et quiconque me désavouera devant les hommes, je le désavouerai devant mon Pere, qui est dans le Ciel.

MÉDITATION.

De l'Enfer.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu où la toute-puissance de Dieu réunit tous les tourmens pour punir, pour faire souffrir ceux qui meurent dans sa disgrace, et pour les y faire souffrir éternellement.

La colere d'un Dieu irrité y allume un feu d'une ardeur, d'une vivacité incompréhensible, qui ne brûle pas seulement les corps, mais encore les esprits. Un damné est plongé, enseveli, noyé dans ce feu; il est immobile au milieu de ce feu, pénétré de ce feu sans ne pouvoir respirer que le feu qui le brûle. A chaque moment nouvelle douleur, nouveau supplice; et par un prodige effroyable de rigueur, qui est l'effet de la toute-puissance divine, un damné souffre tous les supplices réunis ensemble, à chaque moment.

Mais quelque effroyables, quelque incompréhensibles que soient nos peines, on peut dire que c'est encore peu de chose, en comparaison de ces cuisans regrets, de ces éternels désespoirs que lui cause le souvenir du temps passé, et du mauvais usage qu'il a fait de ce temps, et de tant de graces.

Le faux brillant des honneurs qui l'ont ébloui; le vide des biens qui l'ont occupé; la séduisante apparence des plaisirs qui l'ont charmé; la vanité des objets qui l'ont détourné de Dieu; le ridicule de ce qu'on appelle respect humain; le néant des grandeurs humaines : ce sont autant de furies qui déchirent, qui bourrellent le cœur d'un damné.

Quoi ! pour jouir durant ce moment de quelques fades plaisirs, pour satisfaire mon orgueil et ma vanité, pour contenter ma passion, je me suis précipité dans ces fournaises éternelles ! fantômes de grandeurs, fortune chimérique, vaines idées de félicité, je vous ai cent fois condamnées ; et je n'ai pas laissé de vous suivre, et en me repaissant de vos espérances je me suis damné ! J'ai pu être sauvé : que de salutaires sollicitations ! je n'ai jamais manqué de graces, mais il ne m'a pas plu d'y correspondre. J'ai pensé à l'enfer, j'ai cru tout ce que je vois, tout ce que j'expérimente, j'ai frémi d'indignation et d'horreur, en pensant à ceux qui se damnent ; et je me suis damné !

A ces remords mortels, à ces peines inconcevables, ajoutez la vue d'un Dieu souverainement irrité ; d'un Sauveur devenu un ennemi irréconciliable, d'un Dieu perdu sans ressource, et perdu par un péché. Il faudroit pouvoir comprendre ce que c'est qu'un Dieu, pour concevoir quel tourment c'est de le perdre, et de le perdre sans espérance de pouvoir jamais le recouvrer. Cette perte vaut seule tous ces supplices. L'enfer même, avec tous ses tourmens, deviendroit un lieu de délices sans cette perte. Concevez, s'il est possible, quel tourment c'est d'avoir perdu Dieu pour jamais.

Ah ! Seigneur, que je perde tout, dès ce moment ; biens, dignités, santé, la vie même, plutôt que de vous perdre. J'ai mérité l'enfer, mais je compte sur votre infinie miséricorde ; ne permettez pas, mon doux Jesus, que je sois damné.

SECOND POINT.

Considérez que les peines de l'enfer ne sont pas seulement universelles, excessives, inimaginables, elles sont encore éternelles ; c'est-à-

dire, que quelque intolérables, quelque épouvantables que soient les peines qu'on y souffre, il n'y a aucune espérance, ni d'être jamais soulagé, ni de les voir jamais finir.

Quelle douleur, quel désespoir, quelle rage pour une ame damnée, lorsque de cet abyme de l'éternité, après avoir brûlé les cent mille et millions d'années, elle jettera les yeux sur cette petite portion, sur ce peu de temps qu'elle a vécu, et qu'elle aura peine à trouver au bout de ce nombre prodigieux de siecles qui auront passé depuis sa mort. Elle pensera que c'est pour n'avoir pas voulu se faire quelque violence pendant un si petit espace de temps, qu'elle brûle, et qu'elle souffre tous les supplices à la fois depuis tant de millions de siecles, sans qu'on puisse dire qu'il reste un moment de moins à souffrir.

Brûler dans les enfers autant d'années, autant de siecles qu'on a vécu de momens, cette durée fait peur; que sera-ce de brûler autant de millions de siecles qu'il y a de gouttes d'eau dans les rivieres et dans la mer? Un damné aura souffert dans ces prisons de feu toute cette étendue incompréhensible de temps, et ce ne sera pas là un demi-quart d'heure, pas un instant de l'éternité. Les enfans de vos enfans seront déjà ensevelis; le temps aura ruiné les maisons que vous avez élevées, détruit les villes où vous serez né, renversé les Etats où vous aurez vécu; la fin des siecles aura enseveli tout l'univers dans ses propres cendres; il se sera même écoulé depuis la fin du monde autant de millions de siecles, que le monde a duré de momens: et il ne se sera rien écoulé de cette épouvantable éternité; et si vous êtes damné, vous aurez autant à souffrir que vous en aviez au premier moment que vous avez été plongé dans ces flammes.

O éternité épouvantable! incompréhensible éternité! qui te peut croire, et vivre un seul mo-

ment dans le péché, et différer d'un seul moment sa pénitence ?

Supposons qu'un pécheur est condamné à brûler dans l'enfer jusqu'à ce qu'une fourmi qui ne viendroit qu'une fois dans mille ans, eût transporté dans la mer tout le sable qui est sur le rivage : hélas ! depuis que Caïn est dans l'enfer, ce petit animal n'en auroit emporté que six ou sept grains ; que seroit-ce, s'il falloit que ce malheureux souffrît jusqu'à ce que cette fourmi eût enlevé non-seulement tout ce sable, mais encore toute la terre que le monde renferme ? S'il falloit que ce damné brûlât jusqu'à ce que cette fourmi eût usé tous les rochers et toutes les montagnes, en ne passant qu'une fois dans mille ans ? L'esprit se perd, et se confond dans cette inimaginable étendue de temps! et le temps viendra où vous pourrez dire si vous êtes damné : Depuis ma mort, depuis que j'enrage dans ces feux, cette fourmi auroit déjà transporté tout le sable et toute la terre de l'univers ; elle auroit déjà usé les montagnes et les rochers ; elle auroit creusé jusqu'au centre du monde : toute cette effroyable durée de temps s'est passée dans ces épouvantables tourmens ; et il me reste encore à souffrir une éternité toute entiere. Il y a un enfer ; il y a une éternité malheureuse dans cet enfer ; et il y a des Chrétiens qui le croient ; et l'on péche ! voilà qui paroît aussi incompréhensible que l'éternité.

Hé quoi, Seigneur, ne m'auriez-vous donné le temps de penser aux peines éternelles de l'enfer que pour augmenter par ma pure malice, le regret que j'aurois un jour de m'être damné après avoir pensé à ces peines ? et quel regret ! quel désespoir un jour, si après la méditation que je viens de faire, je ne change point de conduite, si je néglige de travailler, avec le secours de votre grace, à mon salut ? Jetez un de vos regards favorables, Pere Eternel, sur ce pauvre pécheur ;

je suis encore teint du sang de Jesus-Christ, et c'est en vertu de ce sang, ô mon Dieu, que je vous demande miséricorde, et la grace de vous aimer tout le temps de ma vie, durant toute l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis poterit habitare cum igne devorante ? quis habitabit cum ardoribus sempiternis ? Isaï. 33.

Hé, Seigneur ! qui pourra demeurer dans le feu dévorant ? qui pourra subsister dans les flammes éternelles ?

Hìc ure, hìc seca, hìc non parcas, ut in æternum parcas. Aug.

Hé, de grace, Seigneur ! brûlez, coupez, ne m'épargnez pas dans cette vie, pourvu que vous m'épargniez pendant l'éternité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DESCENDEZ souvent en esprit dans l'enfer durant votre vie, dit saint Bernard, si vous voulez éviter le malheur d'y être condamné après la mort. Quand on craint un grand malheur, on y pense souvent ; cette pensée fait qu'on étudie les moyens, et qu'on prend des mesures pour le prévenir. Ne perdez guere de vue l'enfer, dit le Sage, si vous n'en voulez pas prendre la route. C'est une pratique de piété très-salutaire de se servir de tous les chagrins de cette vie, et de tout ce qui afflige, pour en rappeler le souvenir ; on peut même dire, que son souvenir adoucit tous les chagrins. Souffrez-vous des douleurs vives, aiguës : pensez à ce que souffrent les damnés dans l'enfer. Nous logeons dans des maisons, nous sommes dans les villes, et dans des emplois où ont été plusieurs de ceux qui brûlent à présent dans ces flammes. Nous ne nous trou-

vons gueres dans des assemblées des gens du monde, dans des repas, dans des parties de plaisirs, où l'on ne puisse dire que quelques-uns de ceux qui s'y divertissent seront probablement damnés. Nul accident fâcheux, nul plaisir même dans cette vie, qui ne soient propres à nous rappeler le souvenir des tourmens de l'autre; nul remede aussi plus efficace pour amortir, pour guérir même la passion du plaisir, que ce salutaire souvenir. La cupidité se réveille-t-elle, sentez-vous les aiguillons de la chair; vos passions se révoltent-elles, imaginez-vous que vous entendez la voix de ce malheureux riche qui s'écrie du fond de l'abyme : *Crucior in hac flamma :* Je souffre cruellement dans ce feu. Portez cette image, cette voix même dans vos plaisirs : vous en perdrez bientôt le goût, et ils perdront bientôt leur pointe. Un saint Solitaire se trouvant un jour extraordinairement tenté, s'avisa de mettre le bout du doigt sur la flamme de sa lampe; la douleur vive et piquante l'ayant obligé à le retirer vîte : Eh quoi! dit-il, s'adressant au Tentateur, tu me sollicites, tu me presses de prendre un plaisir criminel pour lequel je dois être condamné aux flammes éternelles, et je n'ai pas la force de toucher du bout du doigt notre feu usuel! Qu'il seroit à souhaiter que bien des gens se servissent en plusieurs occasions de pareilles industries! on ne succomberoit pas si souvent à la tentation.

2.° Nulle perte qui soit irréparable que celle de notre ame. Renversement d'affaires, revers de fortune, perte de procès, naufrages, disgraces, et tout ce qu'on appelle malheurs, quelque sensible que cela soit, rien n'est proprement sans ressource; mais si je suis damné, qui peut me consoler? Quel soulagement me reste-il? Quelle espérance? tout est perdu si je perds Dieu. Que cette pensée nourrisse votre dévotion en nourrissant

sant l'horreur que vous devez avoir du péché. Dans vos pertes, dans vos disgraces, dans ces importunes frayeurs qui sont inséparables de la vie, dites, dites-vous à vous-même sans cesse : Nul mal que le péché, nulle perte proprement à craindre que celle de Dieu même. Les amis, le temps, la mort même, peuvent du moins me consoler de la perte des biens, de la santé, des emplois, etc. Mais perdre Dieu et le perdre pour toujours, quelle perte ! Dans les avantages et les déplaisirs de la vie, rendez-vous familieres ces belles paroles : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur !* Que sert à un homme de gagner tout l'univers, d'être le plus puissant Monarque du monde, s'il vient à se perdre, s'il est damné ! Que sert à présent à ce grand du monde réprouvé, à ce mauvais riche, d'avoir vécu dans la magnificence, dans l'abondance et dans les plaisirs ? Que sert à cette femme mondaine, à présent damnée, d'avoir brillé dans les assemblées ? Que servent ces grands noms, ces superbes palais, cet étalage de modes, de parures, de luxe : que sert tout cela à qui est damné ? Et sera-ce une grande consolation pour cette mere, pour ce pere damné, d'avoir laissé des enfans qui sont fort à leur aise, tandis qu'eux brûlent dans ces feux éternels ? Rendez-vous familieres ces réflexions ; peu de pratiques de piété plus salutaires. Ayez toujours dans votre cabinet, ou dans votre chambre, quelque objet qui vous fasse sans cesse souvenir de la mort, ou de l'enfer.

VINGT-HUITIEME JOUR.

LES SAINTS NAZAIRE, CELSE, ET VICTOR, MARTYRS.

SAINT NAZAIRE étoit Romain, fils d'un pere originaire d'Afrique, et Païen, et d'une mere Romaine, que l'Eglise honore sous le nom de sainte Perpétue, et qui avoit embrassé la foi de Jesus-Christ avant que notre Saint fût né. Cette vertueuse mere n'eut garde de se décharger sur d'autres du soin de l'éducation de son fils; et c'est dans une si bonne école que Nazaire reçut une éducation si chrétienne. Son naturel doux et docile, un penchant même pour la vertu, un cœur droit, un esprit vif et pénétrant, rendirent les leçons de la vertueuse mere efficaces. Non-seulement il reçut le baptême encore jeune, mais toute sa jeunesse se passa dans les exercices de la Religion; et sainte Perpétue eut la consolation, avant que de mourir, de voir son fils un des plus fervens et des plus zélés Chrétiens de l'Italie.

Instruit à fond par le Pape saint Lin des vérités de la Religion, qu'il avoit étudiées avec soin, et embrasé d'un zele peu ordinaire aux jeunes gens, il ne fut pas plutôt baptisé qu'il eût voulu convertir à la foi de Jesus-Christ tout le monde. Il quitta la maison paternelle pour aller prêcher la foi aux Gentils; et l'Italie lui paroissant un champ trop borné pour ses vastes desseins, il résolut de passer les Alpes, et de venir dans les Gaules. L'entreprise étoit hardie, dans un temps où le nom de Chrétien étoit en exécration aux peuples de deçà les Monts. Rien cependant ne put arrêter le zele de ce nouvel Apôtre. Il eut

beaucoup à souffrir ; mais son amour pour Jesus-Christ croissoit avec ses travaux. Il employoit toute sorte d'industrie, de moyens, d'adresse, d'artifices pour gagner des ames à Dieu, prêt à se faire valet, esclave même pour convertir un seul Infidelle.

Le fruit répondit à ses apostoliques travaux. Peu de Villages, peu de Bourgs, peu de Villes où notre Saint ne signalât son zele par quelque conversion, et où il ne laissât du moins une haute idée de la sainteté du Christianisme.

La premiere Ville de deçà les Monts où le nouvel Apôtre commença de prêcher la foi de Jesus-Christ, fut Geneve. Cette Ville idolâtre ignoroit jusqu'au nom de Chrétien, lorsque saint Nazaire y vint annoncer l'Evangile. Son zele fut bientôt suivi de plusieurs conversions ; et cette Ville qui pendant près de quatorze cents ans s'est conservée dans la foi Catholique de Jesus-Christ, a reconnu durant tout ce temps-là saint Nazaire pour son premier Apôtre.

Parmi un grand nombre de conversions que notre Saint fit à Geneve, celle d'une veuve considérable par sa naissance et par ses grands biens, fut des plus avantageuses à la propagation de la foi, et à la gloire de la Religion. Elle n'avoit qu'un fils, encore tout jeune, nommé Celse, qui faisoit toute sa consolation, et qu'elle aimoit avec tendresse. Notre Saint l'instruisit des vérités de la foi ; et le jeune homme qui avoit l'esprit excellent, et le naturel doux et docile, fit en peu de temps de si grands progrès dans la science du salut, que saint Nazaire l'ayant baptisé le demanda à sa mere pour le compagnon de ses voyages apostoliques. Le sacrifice étoit grand ; mais la mere étoit trop Chrétienne pour refuser le sacrifice : elle consentit que ce cher fils se séparât d'elle, pour n'être plus qu'à Jesus-Christ ; et Celse devint dès-lors le compagnon insépa-

rable de saint Nazaire. Ils parcoururent ensemble plusieurs Villes des Gaules, semant par-tout le grain de la parole de Dieu, qui produisit dans la suite une moisson si abondante.

La célebre Ville de Treves fut le principal théâtre où nos Saints parurent avec plus d'éclat, et où ils souffrirent pour Jesus-Christ ces cruelles persécutions qui accompagnent en tout temps les hommes Apostoliques. Le grand nombre de miracles qu'ils y firent contribuerent beaucoup à augmenter le nombre des Chrétiens; et saint Ambroise dans le Panégyrique qu'il a fait en leur honneur, avoue que c'est et aux merveilles que nos Saints y firent au nom de Jesus-Christ, et aux tourmens qu'ils y endurerent pour la foi, que cette Ville doit ses premiers Fidelles. La couronne suivit de près leurs glorieux combats. Les deux Saints ayant été arrêtés, furent condamnés à être jetés dans le confluent de la Sarre et de la Moselle : mais les eaux s'étant durcies sous leurs pieds, les Païens furent si frappées de ce miraculeux événement, qu'ils n'oserent pas les condamner à perdre la vie. Ils se contenterent de les bannir de leur Pays, ce qui les obligea à retourner en Italie. La Providence les ayant conduits à Milan, ils y furent arrêtés par le Juge Anolin, qui avoit ordre de l'Empereur d'exterminer les Chrétiens, sans leur donner le temps de prêcher l'Evangile. En effet, après quelques jours de prison, ils furent interrogés. Leur constance à confesser la foi de Jesus-Christ, au milieu des plus cruels tourmens, les fit condamner à avoir la tête tranchée. On ne peut dire quelle fut la joie de ces deux illustres Martyrs, quand on leur signifia l'arrêt du Juge. Saint Nazaire embrassant alors son cher compagnon : Quel bonheur pour nous, lui dit-il, que le Sauveur ait daigné nous faire la grace de recevoir aujourd'hui la palme du Martyre. Le jeune Celse tressaillant

de joie : Je vous rends grace, mon Sauveur, s'écrioit-il, de ce que dans un âge si peu avancé, vous voulez me recevoir dans votre gloire. Et s'adressant à saint Nazaire, qu'il appeloit toujours son cher Pere en Jesus-Christ : Allons donner notre sang pour celui à qui nous devons notre salut et notre vie. Ils furent menés dans la place publique, où ils furent tous deux décapités. Leur sang fut comme la semence de ce grand nombre d'illustres Martyrs que cette terre a donnés au Ciel, aussi-bien que de tant de saints Confesseurs qui ont illustré cette Eglise.

Les corps de ces deux Saints Martyrs furent enlevés pendant la nuit par les Chrétiens, et enterrés secrétement dans un jardin hors la porte Romaine. Ils y demeurerent long-temps cachés, parce que les persécutions dont l'Eglise de Milan fut affligée, en firent perdre le souvenir. Tout ce qu'on en savoit, c'est que les propriétaires du lieu prescrivoient toujours à leurs descendans de ne se défaire jamais de cet héritage, parce qu'un grand trésor y étoit caché ; jusqu'à ce que, près de trois cents ans après, saint Ambroise eut révélation du lieu où étoient ces saintes Reliques, et s'y étant transporté avec son Clergé, il trouva le corps de saint Nazaire aussi entier que s'il eût été enterré le même jour, et dans le tombeau du sang aussi frais et aussi vermeil que s'il eût été répandu depuis peu : on le recueillit avec des linges qu'on y trempa. La tête du Saint qui étoit séparée du tronc étoit aussi entiere et aussi fraîche que si elle eût été en vie ; et le Diacre Paulin qui étoit présent, ajoute qu'il s'exhala du tombeau une odeur plus douce et plus agréable que celle de tous les parfums. Saint Ambroise fit ensuite fouiller dans un autre endroit du jardin, où l'on trouva aussi le corps de saint Celse, qui fut transporté avec celui de saint Nazaire dans l'Eglise des Apôtres, que saint Ambroise avoit

fait bâtir. Le saint Evêque fit part de ces précieuses Reliques à plusieurs Eglises. Il en fit présent à saint Paulin Evêque de Nole, et à saint Gaudence Evêque de Bresce. L'Eglise d'Embrun en reçut quelques parcelles, qu'elle conserve avec beaucoup de vénération.

L'Eglise joint à la mémoire de ces deux Saints, celle de saint Victor Pape. Il étoit Africain, fils de Félix. Sa haute vertu et son mérite distingué l'éleverent sur le Saint Siege après la mort de saint Eleuthere vers l'an 192. Les hérésies qui déchiroient l'Eglise en ce temps-là, demandoient un Pape d'une capacité et d'une sainteté consommée. Saint Victor les avoit éminemment; aussi foudroya-t-il toutes ces hérésies avec une vigueur qui fit bien voir que le Ciel l'avoit formé pour exterminer tous ces monstres.

Théodore de Byzance, Corroyeur de son métier, ne pouvant supporter les reproches que les Chrétiens de son pays lui faisoient de son Apostasie durant la persécution, s'imagina que pour se justifier il falloit enseigner que Jesus-Christ n'étoit qu'un pur homme. Quelque abominable que fût cette impiété dans la bouche d'un tel Docteur, elle ne laissa pas d'en corrompre plusieurs, et de trouver des Sectaires. Cet impie dogmatiseur eut l'effronterie de venir à Rome, et de dogmatiser dans le centre même de la Religion. Saint Victor anathématisa cet infame hérésiarque, et le poursuivit si vivement qu'on n'en entendit plus parler.

Il ne ménagea pas davantage les Montanistes, quoique Tertullien se fût déjà rangé de leur parti; persuadé que les hérétiques ne deviennent jamais plus insolens, ni plus fiers, que quand on les ménage, dans le dessein de les réduire : il leur fit la guerre sans cesse, et condamna toutes leurs erreurs. Praxéas inventa dans ce même temps, l'hérésie des Patripassiens, avant-coureurs du Sa-

bellianisme, qui ruinoient la distinction des Personnes en Dieu. Cette ivraie ne parut pas plutôt dans le champ du Seigneur, qu'elle fut arrachée par le zele infatigable, et la vigilance du saint Pontife. Praxéas reconnut et détesta l'erreur qui lui avoit fait attribuer au Pere Eternel ce qui n'appartenoit qu'au Fils. Il donna même sa rétractation ; et ce fut à cette occasion que saint Victor assembla un Concile à Rome.

La plupart des Evêques d'Asie, par je ne sais quel usage toléré jusqu'alors, célébroit la fête de Pâques le quatorzieme de la lune de Mars, le même jour que les Juifs ; le reste des Fidelles, selon la tradition Apostolique, ne faisoient cette fête que le dimanche après le quatorze de cette lune, jour auquel le Sauveur étoit ressuscité. Le Pape saint Victor voyant que la diversité des pratiques pourroit mettre de la division parmi les Fidelles, et former enfin quelque schisme, prévint ce mal, et ordonna que toutes les Eglises de l'univers se conformeroient en ce point à l'usage de celle de Rome, et que la fête de Pâques ne se célébreroit plus nulle part le quatorze de la lune de l'équinoxe, comme faisoient les Juifs, mais le dimanche suivant ; et malgré les oppositions de Polycrate Evêque d'Ephese, et de quelques autres Evêques d'Orient, la Constitution du Pape fut reçue de toute l'Eglise, et renouvelée dans le célebre Concile de Nicée, cent vingt-neuf ans après.

Ce saint Pape fit encore plusieurs autres Constitutions pour le bien de l'Eglise universelle ; entr'autres il déclara que, dans la nécessité, on pouvoit baptiser avec toute sorte d'eau naturelle ; c'est-à-dire, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle fût bénie avec les cérémonies dont l'Eglise se sert dans la bénédiction des fonts. Enfin ce saint Pontife après avoir très-saintement gouverné le troupeau de Jesus-Christ l'espace de dix ans,

reçut pour récompense de ses travaux la couronne du martyre le vingt-huitieme de Juillet de l'an 202.

L'Eglise fait encore la fête en ce jour du Pape saint Innocent premier du nom. Il étoit de la ville d'Albano près de Rome. Son savoir et sa grande vertu le firent choisir pour succéder au Pape saint Anastase, qui mourut l'an 402. On s'apperçut bientôt que Dieu l'avoit destiné pour consoler et fortifier l'Eglise dans les afflictions qui lui arriverent durant son Pontificat. L'inondation des Goths dans l'Italie sous Alaric, avoit jeté la consternation par-tout. Le saint Pape consola son peuple, le rassura, et obtint par son crédit auprès de Dieu, que cette effrayante multitude de Barbares fût dissipée, par la défaite de leur Chef, dans le temps qu'il s'avançoit pour mettre tout à feu et à sang dans Rome.

Ayant appris la persécution que l'Impératrice Eudoxie faisoit à saint Jean Chrysostôme Patriarche de Constantinople, il se déclara son Protecteur, cassa tout ce qui s'étoit fait contre ce Saint dans un Conciliabule tenu aux faubourgs de Chalcédoine, ordonna que cet illustre Prélat seroit rétabli dans son Siege, et frappa d'anathême ceux qui avoient eu part à sa persécution. Il eut la consolation d'éteindre le schisme qui désoloit l'Eglise d'Antioche depuis si long-temps. Mais sa joie fut bientôt troublée, lorsqu'étant allé à Ravenne, il apprit qu'Alaric ayant surpris Rome, l'avoit pillée, et avoit rempli la ville de meurtres et de sang. La désolation de ses cheres ouailles fit gémir le saint Pasteur. Son retour les consola, et il n'oublia rien pour les dédommager de tant de pertes. Il fut le premier qui chassa de Rome les Novatiens. Sa sollicitude pastorale le rendoit attentif à tous les besoins de l'Eglise.

Il signala sur-tout son zele contre Pélage et Célestius, chefs de la pernicieuse hérésie Pélagienne. Ayant appris par les Lettres des Conciles

de Milet et de Carthage quelles étoient leurs principales erreurs, il écrivit deux Epîtres admirables contre eux, dans lesquelles il explique excellemment la nécessité de la grace pour mériter; et il y confirme les décrets que ces Conciles avoient faits contre ces Hérésiarques. C'est à cette occasion que saint Augustin dit que le Pape ayant confirmé tout ce que l'on avoit fait contre ces ennemis de la grace de Jesus-Christ, la cause étoit finie. Ce grand Saint, le principal défenseur de la vérité que ces Hérésiarques attaquoient, écrivit deux Lettres au saint Pape Innocent, dans lesquelles il fait voir la vénération et le respect qu'il avoit pour ce grand Pontife. Le saint Pape fit assez voir aussi par ses réponses l'estime singuliere qu'il avoit pour cet illustre défenseur de la grace; et dans les Lettres que saint Innocent écrivit aux Prélats des Conciles de Carthage et de Milet, il les loue particulierement de la déférence parfaite qu'ils avoient eue pour le jugement du Saint Siege; et sur la fin de ses Lettres il déclare Pélage et Célestius excommuniés. Le saint Pape écrivit encore d'autres Lettres importantes à plusieurs Evêques des Gaules, l'une à saint Victrice Archevêque de Rouen, et l'autre à saint Exupere Archevêque de Toulouse, pour le réglement de la discipline Ecclésiastique. Il écrivit aussi à Décentius Evêque de Gubio, touchant le jeûne du samedi, qu'il dit devoir se garder en l'honneur de la sépulture de Notre-Seigneur, condamnant ceux qui désaprouvoient ce jeûne. Enfin ce saint Pontife après avoir gouverné l'Eglise avec une sagesse et une piété digne d'un Vicaire de Jesus-Christ, durant l'espace de quatorze ans, usé de travaux, et comblé de mérites, mourut de la mort des Saints le 28 de Juillet de l'an 417, et fut enterré au cimetiere de Priscille, d'où le Pape Serge II transféra son corps, l'an 845, dans l'Eglise d'Equice. Saint Jérôme, dans cette belle

Lettre qu'il écrivit à Demetriade pour l'affermir dans la sainte résolution qu'elle avoit prise de garder sa virginité, lui parle du Pape saint Innocent en ces termes : Tenez constamment la foi de saint Innocent, qui est fils spirituel et successeur d'Anastase, d'heureuse mémoire, dans la chaire Apostolique ; et quelque sage, quelque éclairée que vous puissiez être, gardez-vous bien de suivre une autre doctrine que la sienne.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

SANCTORUM tuorum nos, Domine, Nazarii, Celsi, Victoris et Innocentii confessio beata communiat : et fragilitati nostræ subsidium dignanter exoret : Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que la Bienheureuse confession de vos saints Nazaire, Celse, Victor et Innocentnous fortifie, et qu'elle obtienne de votre bonté le secours de votre grace pour soutenir notre foiblesse : Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

REDDIDIT Deus Justis mercedem laborum suorum, et deduxit illos in via mirabili : et fuit illis in velamento diei, et in luce stellarum per noctem. Transtulit illos per mare rubrum, et transvexit illos per aquam nimiam. Inimicos autem illorum demersit in mare, et ab altitudine inferorum, eduxit

DIEU a rendu aux Justes la récompense de leurs travaux ; elle les a conduits par une admirable voie, et elle leur a servi d'un couvert pendant le jour, et de la lumiere des étoiles pendant la nuit. Elle les a conduits par la mer rouge ; et elle les a fait passer au travers des eaux profondes. Elle a enseveli leurs ennemis dans la

illos. Ideò justi tulerunt spolia impiorum ; et decantaverunt , Domine , nomen sanctum tuum , et victricem manum tuam laudaverunt pariter , Domine Deus noster.

mer ; et elle a retiré les siens du fond des abymes. Ainsi les Justes ont remporté les dépouilles des méchans ; ils ont honoré par leurs cantiques , ô Seigneur , votre saint Nom ; et ils ont loué tous ensemble votre main victorieuse.

Ce Chapitre du Livre de la Sagesse de Salomon raconte comme la main toute-puissante de Dieu a préservé les gens de bien d'une infinité de maux , et les a comblés d'une infinité de biens : ce qu'il prouve par la délivrance du peuple de Dieu de l'Egypte ; ce que l'Eglise applique avec raison aux Saints Martyrs et Confesseurs.

RÉFLEXIONS.

Dieu est le meilleur de tous les maîtres , et cependant il est le plus mal servi. Il n'exige rien de ses serviteurs qu'il n'ait voulu pratiquer lui-même ; encore il s'en faut bien qu'il demande de nous tout ce qu'il a daigné faire et souffrir pour nous. Quoique la crainte filiale soit louable , et qu'il l'approuve , il souhaite bien plus d'être servi par amour. Nul maître dans le monde qui se contente de la bonne volonté de ceux qu'il a à son service. Ce n'est pas assez de vouloir bien servir , il faut bien faire. On n'a égard qu'au service ; encore y trouve-t-on bien à redire. L'exécution quelque pénible qu'elle soit , n'est pas toujours du goût de ceux qui ont commandé. L'humeur bizarre et le caprice de ces maîtres durs , et souvent peu humains , prennent d'ordinaire la place de la raison. On travaille beaucoup ; et combien de peines perdues dans le monde , souvent lorsqu'on a eu la meilleure intention et qu'on a le plus travaillé ! Si la chose ne réussit pas , on ne vous sait nul gré de vos peines,

Vous serez des années entieres à souffrir sans qu'on s'en apperçoive seulement ; et si l'on apperçoit une faute, on gronde, on s'emporte, on ne veut plus de vous. Ce n'est pas assez de bien servir, il faut plaire, et ce qui est nécessaire pour plaire n'est pas toujours en notre pouvoir. Les maîtres ont des aversions qui font qu'ils reçoivent mal tout ce qui vient de certaines personnes ; pendant qu'un petit service d'un favori fainéant reçoit des louanges, et est récompensé libéralement. Ah ! que Dieu traite bien autrement ceux qui le servent ! Non-seulement il ne fait acception de personne, mais il n'estime, à proprement parler, le service que par l'affection avec laquelle l'on sert. Il regarde plus la volonté qu'on a de faire, que ce que l'on fait. La récompense est toujours au centuple. Il rend aux Justes, dit le Sage, la récompense de leurs travaux. On diroit que ce n'est pas un salaire qu'il donne, mais une dette qu'il paye : *Reddidit.* Ses libéralités sont toujours excessives : quoiqu'il ne récompense que ses propres dons, Dieu est un maître doux, prévenant, qui compatit à tous nos maux ; c'est un pere, mais un pere plein de tendresse, qui regarde tous ses serviteurs comme ses amis, *Vos amici mei estis*, comme ses enfans. L'a-t-on jamais trouvé de mauvaise humeur ? l'a-t-on même jamais trouvé moins indulgent, moins libéral, moins pere quand on l'a servi avec sincérité et avec empressement ? A-t-on été congédié dans le monde : on n'est plus reçu. Dieu ne congédie jamais personne de son service. Mais s'est-on retiré par malice, par lâcheté, par libertinage : on est toujours bien reçu quand on revient de bonne foi. Rappelez-vous la Parabole de l'Enfant prodigue. Chose étrange ! et ce maître si bon, si libéral, si aisé à servir et à contenter, est le plus mal servi de tous les maîtres ; très-peu de gens qui veuillent le servir !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc. Chap. 21.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm audieritis prælia, et seditiones, nolite terreri, oportet primùm hæc fieri, sed nondùm statim finis. Tunc dicebat illis : Surget gens contrà gentem, et regnum adversùs regnum. Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cælo, et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in Synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsides, propter nomen meum : Continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodum respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis. Et eritis odio omnibus hominibus propter nomen meum : et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Quand vous entendrez parler de guerres et de révoltes, ne vous alarmez pas, il faut que ces choses arrivent auparavant; mais ce ne sera pas encore sitôt la fin. Il leur disoit aussi : Les nations s'éléveront contre les Nations, et les Royaumes contre les Royaumes. Il y aura de tous côtés de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paroîtra au Ciel des phénomenes terribles et de grands prodiges : mais avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs, à cause de mon nom : et cela vous arrivera, afin que vous me serviez de témoins. Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point songer par avance comment vous devez répondre ; car je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer ; vous serez livrés par votre pere et votre mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis, ils en feront mourir quelques-uns d'entre vous. Et vous serez

en haine à tout le monde à cause de mon nom ; cependant il ne se perdra pas un seul des cheveux de votre tête. Par votre patience vous serez maître de vos ames.

MÉDITATION.

De la prospérité des méchans.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on a grand tort de regarder la prospérité des méchans comme un objet digne d'envie. Ce sont des criminels condamnés à la mort, à qui on ne refuse rien de ce qu'ils souhaitent ; ce sont des malades désespérés, à qui on donne tout ce qui est de leur goût. S'est-on jamais avisé d'envier leur sort, et de les croire heureux, parce qu'ils ont ce qui leur plaît ? Dieu afflige les bons, et permet que les méchans prosperent, pour nous faire ressouvenir qu'il y a une autre vie. Ne fut-ce pas au milieu des afflictions que David pensa au séjour des Bienheureux sa céleste patrie ? Au fort de mes persécutions, disoit-il, j'ai une ferme espérance que le Seigneur me fera goûter dans ma patrie cette heureuse terre des vivans, les douceurs d'une constante paix : *Credo videre bona Domini in terra viventium.* Ce n'est pas dans ce monde que je me flatte d'être heureux ; ce n'est pas dans cette vallée de larmes que naissent les fleurs : la joie n'est pas pour ce lieu d'exil ; et le monde n'est la patrie, pour ainsi dire, que de ceux qui renoncent volontairement à la Jérusalem céleste. On peut dire que ce qui trompe la plupart, ce qui les scandalise, c'est qu'ils s'imaginent qu'on n'est heureux que parce qu'on est méchant, et c'est tout le contraire : on n'est méchant que parce qu'on est heu-

reux. On se plaint, on murmure même de ce que Dieu donne la prospérité aux méchans : on a tort ; Dieu ne fait rien qu'avec justice et avec sagesse. On raisonneroit bien plus juste si l'on concluoit qu'il faut que la prospérité soit un grand mal, puisqu'elle est le partage des méchans. Dieu donnoit des biens temporels pour récompense aux anciens Peres, parce que le Ciel leur étoit fermé. Ceux qui en reçoivent en la Loi nouvelle, n'ont-ils pas sujet de craindre que ce ne soit pour la même raison ? Les Princes donnent quelquefois des récompenses à des courtisans, quand ils ont résolu de les éloigner d'auprès d'eux. Une gratification est souvent une disgrace. David fut toujours homme de bien et selon le cœur de Dieu tant qu'il fut dans l'adversité. Il se conserva dans l'innocence au milieu du feu de la tribulation. Ce ne fut que dans le doux repos de la prospérité, qu'il perdit son innocence. La prospérité des méchans les aveugle, elle les assoupit, elle les enchante, en sorte qu'ils ne connoissent ni le malheur qui les menace, ni le danger. L'abondance étourdit. La plupart de ces fleurs qui flattent l'odorat, entêtent. La tête tourne dans les lieux les plus élevés. Mon Dieu, que la prospérité des méchans est un châtiment bien à craindre !

SECOND POINT.

Considérez ce que signifient ces paroles : *Recepisti bona in vita tua* (a). Souvenez-vous que vous avez été comblé de biens durant votre vie. Voilà tout ce que vous pouvez attendre ; vous avez été récompensé. Qui peut porter envie à ce riche infortuné ? Tout brilloit, tout rioit dans sa maison. L'abondance y nourrissoit le luxe et les délices ; et une continuité de prospérités nourrissoit cet heureux du siecle dans ses déréglemens. Ce riche

(a) *Luc.* 16.

meurt ; ce grand du monde plie enfin sous le tranchant de la mort : cette poignée de jours heureux, oubliés presque au moment qu'ils disparoissent, s'est évanouie. L'éternité commence ; et ce riche, ce grand, cet heureux, cet homme de prospérité, ne trouve rien dans ses mains pour cette éternité. Il a beau crier : Pere Abraham, ayez pitié de moi ; on lui répond : Souvenez-vous que vous avez été comblé de biens durant votre vie. C'est donc à dire, qu'avec cette vie finit cette superficielle, cette séduisante, cette courte prospérité ! *Recepisti.* Estimons après cela ces fortunes précipitées, ces honneurs accumulés, ces prospérités éblouissantes de cette vie ! Rien de plus mince, rien de plus faux, rien de plus opposé à la véritable félicité. Peu d'hommes qui n'ayent été bons quelque temps ; nul qui n'ait fait quelque bien durant sa vie. Si Dieu réservoit à récompenser les méchans en l'autre vie, il faudroit qu'il les mît dans le Ciel ; car il n'y a que des récompenses éternelles après cette vie. C'est pour cela qu'on dit qu'une prospérité continuelle est une marque de réprobation. Saint Grégoire compare les heureux du siecle à ces bœufs qu'on met à l'engrais. On ne les laisse dans l'oisiveté et dans les meilleurs pâturages que parce qu'on veut les tuer. Si ceux qui sont à la charrue, continue ce Pere, pouvoient raisonner, porteroient-ils envie à ceux qu'ils voient couchés dans la prairie ! On veut conserver ceux qui labourent, et l'on veut égorger ceux qui sont à l'engrais. Prospérités des méchans, que vous paroissez un objet digne de compassion à ceux qui sont éclairés des lumieres de la foi, et qui raisonnent selon ses principes ! Prospérités trompeuses, vous imposez, mais vous ne sauriez faire que des malheureux.

Mon divin Sauveur, ne me traitez pas comme ces malheureuses victimes de votre terrible justice. Ne me donnez dans cette vie aucune pros-

périté qui doive me priver des biens célestes. Affligez-moi plutôt de toutes les manieres durant la vie, pourvu que vous me rendiez heureux durant l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Credo videre bona Domini in terra viventium. Psal. 26.

Oui, mon Dieu, j'ai une ferme espérance que vous me ferez goûter dans le Ciel cette heureuse terre des vivans, les douceurs dont vous inondez vos Elus.

Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantùm victui meo necessaria. Prov. 30.

Je ne vous demande, Seigneur, pour cette vie aucune prospérité qui puisse nuire à mon salut. Ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE regardez plus ces fortunes éclatantes, ces gains heureux, ces déluges de biens et de prospérités comme des biens et des avantages. C'est une erreur générale que vous devez corriger. S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, ces prospérités seroient désirables. Mais pour une poignée de jours que nous avons à vivre, il y a une éternité; et d'ordinaire, pour quelques plaisirs fades et laborieux qui passent comme des songes, une éternité de regrets cuisans, une durée sans fin de supplices. Regardez au contraire toutes ces prospérités temporelles comme des marques de votre peu de vertu. Craignez à chaque heureux succès, que Dieu ne veuille vous récompenser dans ce monde du peu de bien que vous aurez pu faire, pour vous dire en vous punissant

dans l'autre : *Souvenez-vous que vous avez été comblé de biens.* Cette pensée modérera votre joie, qui nuit toujours à une ame chrétienne ; et rien n'est plus capable d'empêcher que Dieu ne vous traite comme le mauvais Riche, que ces pieux sentimens dans la prospérité.

2.° Gardez-vous bien de porter jamais envie à la prospérité d'autrui ; tel brille et prime dans ce monde qui durant toute l'éternité portera envie à ceux qui ont été dans l'obscurité et dans la misere durant le temps. Souvenez-vous que la prospérité est une tentation qui dure autant de temps que la bonne fortune persévere. Nulle passion qui ne se réveille, nulle qui ne fasse quelque tentative, et qui n'ait quelque avantage dans la prospérité : si l'on avoit le cœur et l'esprit Chrétien, on regarderoit toutes les prospérités comme de dangereuses épreuves ; pour vous, regardez-les toutes comme telles. Avez-vous des succès heureux, l'abondance regne-t-elle chez vous, tout vous prospere-t-il : bénissez-en le Seigneur, recevez ces avantages comme des dons de la main de Dieu ; mais gardez-vous bien de vous répandre en une joie trop naturelle et trop mondaine. Regardez ces sortes de biens avec les sentimens qu'on vient de vous fournir ; considérez que ces biens sont plus ordinairement la récompense des méchans, que des gens de bien. Craignez, lorsque quelque chose vous réussit, que ce ne soit-là pour vous une récompense ; et au contraire, réjouissez-vous, et bénissez Dieu des contre-temps.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINTE MARTHE, VIERGE.

PARMI les saintes Femmes qui suivoient Jesus-Christ, et qui faisoient profession ouverte d'être ses disciples durant sa vie mortelle, sainte Marthe fut une des plus privilégiées, et des plus distinguées, non-seulement par sa qualité et par le rang qu'elle tenoit parmi les Juifs, mais singuliérement par l'état de virginité qu'elle avoit embrassé, et dans lequel elle persévéra toute sa vie.

On a pu voir dans la vie de sainte Magdelaine sa sœur, qu'elle étoit d'une naissance assez distinguée, non-seulement par sa noblesse, mais encore par les grands biens que ses parens lui avoient laissés, et que dans le partage de ces biens elle avoit eu pour sa part les terres voisines de Jérusalem, et la maison qui étoit à Béthanie. Comme l'Eglise la nomme toujours la premiere, on croit qu'elle étoit l'aînée de la famille, du moins avoit-elle le plus de part à l'administration du bien. Un naturel doux et bienfaisant, une sagesse mure et exemplaire, une retenue et une modestie charmante faisoient son caractere. Marthe passoit universellement pour une fille d'un grand mérite, et l'on avoit à Jérusalem et à Béthanie de la vénération pour sa vertu. Avec de si belles dispositions, elle n'eut pas de peine à reconnoître pour le vrai Messie Jesus-Christ, et à goûter sa Doctrine. Elle ne l'eut pas plutôt entendu qu'elle fit profession d'être l'une de ses plus fidelles disciples. Elle le fut; et son empressement à l'entendre, sa docilité à suivre ses conseils, sa fidelité à mettre en pratique ses leçons,

son dévouement, sa piété, tout contribua à l'élever en peu de temps à une sainteté éminente.

Les éloges que le Sauveur faisoit de temps en temps de la virginité, et la haute estime qu'il faisoit de cette admirable vertu, la déterminerent bientôt à n'avoir jamais d'autre époux que l'Époux des Vierges; et comme elle étoit des plus assidues à entendre ses divines instructions, elle ne tarda pas de pratiquer ce qu'il y a de plus parfait dans l'Évangile. Ayant renoncé au monde et à ses vanités, elle se consacra à la retraite. Son frere Lazare étant devenu un des disciples du Sauveur, et sa sœur Magdelaine ayant si fort édifié le monde par sa conversion, à laquelle notre Sainte avoit eu tant de part, la maison de Béthanie étoit devenue, pour ainsi dire, un petit monastere. Tout y étoit dans l'ordre, tout y respiroit la piété. La priere, la lecture, le travail des mains, et les œuvres de charité occupoient tout le temps. Aussi la maison de Marthe devint bientôt l'hospice du Sauveur dans ses voyages.

Le Fils de Dieu revenant d'une de ses courses Evangéliques, passa par le bourg où Marthe et Marie demeuroient. Notre Sainte, avertie de son arrivée, fut au-devant de lui, et le supplia instamment de vouloir bien ne prendre d'autre logis que chez elle. Le Sauveur qui connoissoit la vertu de ces deux ferventes Disciples, y consentit. On ne peut dire quelle fut la joie de toute la famille. Marthe qui gouvernoit tout, et prenoit soin du ménage, fit les honneurs, et voulut elle-même apprêter à manger à son cher Maître. Ce divin Hôte ne manqua pas de reconnoître la charité que les deux sœurs avoient pour lui. Il les en récompensa libéralement par ses entretiens, et par les grandes graces qu'il répandit dans le cœur de ces deux saintes ames.

Marie toute transportée de joie de voir son divin Sauveur chez elle, et affamée de ses ins-

tructions, dont elle avoit déjà goûté plus d'une fois la douceur, et senti le fruit, trouvoit tant de charmes à l'entendre, qu'elle alla d'abord s'asseoir à ses pieds, pour n'en pas perdre une parole. Marthe en entendoit aussi quelques mots, mais avec moins de tranquillité. Elle étoit si occupée du soin de bien régaler son divin Maître et ceux de sa suite, qu'elle alloit sans cesse deçà et delà pour donner ordre, tantôt à une chose, tantôt à l'autre, marquant un peu d'inquiétude de ce que sa sœur ne la venoit point soulager. L'envie qu'elle avoit que rien ne manquât au festin, et la crainte qu'elle seule ne pût pas pourvoir à tout, l'obligea de faire ses petites plaintes au Sauveur. Elle lui dit donc d'une maniere respectueuse, et d'un ton modéré, mais qui ne laissoit pas de faire entrevoir un empressement qui marquoit quelque trouble : Hé quoi, Seigneur ! lui dit-elle, ne voyez-vous point que ma sœur me laisse ici toute seule, et qu'il n'y a que moi qui travaille? je vous en prie, dites-lui de me venir un peu aider.

La réponse qu'elle reçut là-dessus, fut un mystere et en même-temps une leçon bien instructive pour la vie spirituelle : Marthe, Marthe, lui répond le Seigneur, vous vous donnez bien du mouvement ; je loue à la vérité votre empressement pour moi, mais je blâme votre inquiétude ; tout ce qui trouble l'ame, la dissipe, et la dissipation du cœur et de l'esprit me déplaît : il faut me servir avec ferveur, mais il ne faut jamais perdre la paix du cœur à mon service ; vous vous tourmentez inutilement, et vous en voulez trop faire, il ne faut point tant de choses pour notre repas ; c'est assez d'une seule viande. Votre sœur Marie est mieux occupée que vous ; si elle ne travaille point de la main, son esprit quoique tranquille, n'est pas dans l'oisiveté ; elle fait ce qu'elle fera éternellement : ma parole lui est un

régal, pour ainsi dire, où elle jouit de ce que les hommes et les Anges peuvent goûter de plus délicieux; c'est de quoi elle se nourrira à jamais, et ce que jamais personne ne lui ôtera.

Sainte Marthe profita merveilleusement d'une leçon si spirituelle et si parfaite; et sans diminuer son empressement pour le Sauveur du monde, elle l'anima d'un esprit intérieur qui rendit plus épurée et plus méritoire sa vertu d'hospitalité envers le Sauveur. Elle voulut avoir l'honneur, non-seulement de lui apprêter à manger, mais encore de le servir à table; et après le repas, elle eut la consolation de l'entretenir et de l'écouter à son tour.

Ce ne fut pas la seule fois que Jesus-Christ honora cette sainte maison de sa présence. Il ne passoit jamais à Béthanie qu'il ne logeât chez sainte Marthe : c'est ce qui a fait dire à l'Evangéliste, que c'étoit-là cette sainte famille que Jesus-Christ aimoit. Ces deux Sœurs aussi ne manquerent pas de l'avertir par un exprès dès que leur frere Lazare fut tombé malade. Le Seigneur étoit en Galilée, lorsqu'il apprit que ce cher Disciple se mouroit. Il différa un ou deux jours de partir pour avoir occasion de faire en sa faveur le plus grand de tous les miracles. Il y avoit déjà quatre jours qu'il étoit enterré lorsque Jesus-Christ arriva. Plusieurs personnes étoient venues des environs consoler Marthe et Marie, et pleurer avec elles la mort de leur frere. Mais elles attendoient d'un autre côté leur consolation. Jesus seul pouvoit essuyer leurs larmes.

En effet, dès que Marthe sut qu'il venoit, elle quitta promptement sa sœur, pour aller au-devant de lui. Aussi-tôt qu'elle l'apperçut, elle lui dit en pleurant : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort; je ne désespere pourtant pas encore de le voir revivre; car je sais que Dieu ne vous refusera rien

de ce que vous lui demanderez. Assurez-vous, répartit, Jesus, que votre frere ressuscitera. Je ne doute point, répliqua Marthe, qu'au dernier jour, où se fera la résurruction générale, il ne ressuscite avec tous les autres qui seront morts depuis le commencement du monde. Alors le Seigneur, qui vouloit fortifier toujours plus la foi de Marthe et sa confiance, lui dit : qu'étant assurée, comme elle l'étoit de son affection, elle devoit espérer qu'avant ce dernier jour il rendroit la vie à son frere : qu'elle savoit bien qu'il ne manquoit point de puissance pour cela; que s'il faisoit des miracles, c'étoit par sa propre vertu, et qu'il n'avoit besoin de rien demander à personne : que les morts enfin connoissoient sa voix, et qu'ils lui obéissoient comme au Maître souverain et à l'Auteur de la vie. Ignorez-vous, ajouta-t-il, que je suis la résurrection et la vie : ceux qui croient en moi, et qui gardent mes préceptes vivront à jamais. Marthe, croyez-vous cela? Oui, dit-elle, oui, Seigneur, je crois tout ce que vous dites; car je suis persuadée, il y a long-temps, que vous êtes le Messie, le Fils unique du Dieu vivant que nous attendions; et qu'enfin vous êtes venu dans le monde, en la maniere que le Messie y devoit venir pour sauver les hommes. Cette confession ne paroît pas moins sublime, ni moins généreuse que celle que le Pere Eternel inspira à saint Pierre, et qui mérita à cet Apôtre ces privileges éminens, et ces faveurs singulieres dont le Seigneur l'honora; et l'on peut dire, que si les larmes de Magdelaine, que sainte Marthe avoit avertie de l'arrivée de leur bon Maître, toucherent le Sauveur, la foi de notre Sainte ne contribua pas peu à le porter à ressusciter le Lazare. En effet, Jesus ayant ordonné qu'on ôtât la pierre qui bouchoit l'entrée du sépulcre, et Marthe lui ayant dit qu'il y avoit quatre jours que le corps étoit-là,

et qu'il n'étoit pas possible qu'il ne sentît mauvais : Ne craignez rien, lui répondit le Sauveur; ne vous souvenez-vous plus de ce que je vous ai dit, que si vous avez la foi, vous verrez bientôt le sujet de votre douleur devenir un sujet de gloire pour Dieu, et d'admiration pour les hommes.

Marthe eut la foi, et le miracle se fit. Il est aisé de concevoir quelle fut la joie de ces deux sœurs à la résurrection de leur frere, et quelle fut désormais leur tendresse et leur dévouement pour le Sauveur. Elles ne le perdirent plus guere de vue, sur-tout durant le temps de sa passion. Sainte Marthe étoit une de ces saintes femmes qui suivirent Jesus-Christ jusques sur le Calvaire, et qui après la mort du Fils, n'abandonnerent plus la Mere. Sainte Marthe parut toujours plus empressée pour la Mere de Dieu ; elle l'assistoit de ses biens, la servoit avec respect, et lui rendoit mille petits services. Aussi fervente et aussi généreuse que Magdelaine, elle fut au sépulcre avec elle, pour rendre les derniers honneurs au Sauveur. Elle eut aussi le bonheur de le voir des premieres après sa résurrection, d'assister à ses instructions, et de recevoir chaque jour de lui de nouvelles graces.

Après l'Ascension du Sauveur dans le Ciel, sainte Marthe ne quitta plus la sainte Vierge, jusqu'à ce qu'après la descente du Saint-Esprit, dont elle avoit reçu les dons dans le Cénacle, elle eut part à la persécution qu'on fit aussi aux Disciples de Jesus-Christ, et fut bannie de la Judée. Les Juifs ne pouvant souffrir le Lazare, ce miracle visible, et ce témoignage vivant de la divinité de celui qu'ils avoient fait mourir ; et n'osant pas lui ôter la vie, de peur qu'elle ne lui fût rendue une seconde fois à leur honte, s'aviserent de mettre toute cette famille dans un vaisseau sans mâts, sans gouvernail, sans voiles, sans

sans agrès ; ne doutant point que de les exposer ainsi à la merci des flots, ce ne fût le moyen le plus sûr de s'en défaire. Mais la Providence les avoit destinés pour la conversion d'un peuple qui lui étoit cher. On a déjà dit, dans la vie de sainte Magdelaine, comme le vaisseau arriva au port de Marseille ; et combien d'insignes conversions cette bienheureuse troupe fit parmi un peuple que l'arrivée miraculeuse du vaisseau avoit si bien disposé.

C'est une ancienne et respectable tradition, qui semble même autorisée par l'Eglise, que sainte Marthe a annoncé la foi de Jesus-Christ à Marseille, à Aix, à Avignon et dans toute la basse Provence, et que par-tout elle y a fait des conversions. On assure qu'expliquant au peuple d'Avignon les vérités de notre sainte Religion, un jeune homme qui étoit au-delà du Rhône, souhaitant avec passion de l'entendre, voulut passer ce fleuve à la nage, mais ayant été entraîné par la rapidité des eaux, il en fut englouti. Notre Sainte en étant avertie, fit pêcher le corps, et après une courte priere lui rendit la vie.

Ce miracle fit grand bruit, et obligea les habitans de Tarascon, et les peuples voisins de venir implorer son secours pour être délivrés d'un énorme dragon, qui dévoroit tout, et ravageoit la campagne. La Sainte qui n'avoit en vue que la gloire de Jesus-Christ et le salut des ames, vît combien un miracle feroit d'impression sur l'esprit des Païens ; elle passe la Durance, entre dans un bois voisin, et trouve le dragon qui dévoroit un homme. Ayant fait le signe de la Croix sur lui, et lui ayant jeté quelques gouttes d'eau-bénite, le lie avec sa ceinture, et le mene à la ville comme un agneau. Tout le peuple accourut à cette merveille ; et après avoir assommé le dragon à coups de bâtons et de pierres, se jette aux pieds de la Sainte, et la

prie de ne le pas abandonner. Sainte Marthe qui savoit que sa sœur sainte Magdelaine s'étoit retirée au désert de la Sainte-Baume, résolut de se fixer dans le désert qui étoit contigu à la ville de Tarascon, et qu'on nommoit le Bois-noir. Elle eut bientôt plusieurs Filles qu'elle avoit converties, qui voulurent être ses compagnes. On assure qu'elles y bâtirent un Monastere où ces chastes Epouses de Jesus-Christ vivoient comme des Anges sous la conduite de celle qui avoit été elle-même l'hôtesse et une des disciples du Sauveur.

Le Seigneur voulant enfin récompenser, et son hôtesse et sa servante, l'avertit du jour de sa mort, par une révélation où elle apprit que sa chere sœur sainte Magdelaine jouissoit déjà dans le Ciel de la gloire. Une fievre lente exerça sa patience, et augmenta ses mérites durant un an. Sachant que l'heure étoit venue d'aller rejoindre son divin Sauveur, elle se fit étendre à terre sur la cendre en présence de toutes ses Filles, où après les avoir exhortées à une fidélité constante, elle passa tranquillement au repos du Seigneur, vers l'an de Jesus-Christ 68 ou 70, âgée comme l'on croit de soixante-cinq ans.

Son corps fut porté dans la ville, selon le sentiment de ceux qui croient que le Monastere étoit dehors. D'autres croient que le lieu souterrain où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau, étoit l'Oratoire ou la Chapelle du Monastere. Quoi qu'il en soit, il n'est rien de plus magnifique que cette Chapelle souterraine, où selon la tradition on conserve ce saint corps. L'Eglise Collégiale, qui est bâtie au-dessus, est dédiée sous le nom de cette grande Sainte. Clovis ayant été guéri d'un grand mal de reins par son intercession, dota richement cette Eglise, et Louis XI lui fit présent d'un buste d'or de ducats, où est renfermé le chef de la Sainte. Cette châsse est

une des plus riches qu'il y ait en Europe. On conserve encore dans la Chapelle souterraine, si magnifiquement ornée par M. Marinis, Archevêque d'Avignon, l'ancien tombeau de la Sainte, auprès d'un puits, dont on assure que les eaux guérissent des fievres. Ce qui est certain, c'est que les guérisons miraculeuses qui se font tous les jours à son tombeau par l'intercession de cette grande servante de Dieu, marquent visiblement le grand crédit qu'elle a auprès du Seigneur, et y attirent un grand concours de peuples. Sainte Marthe est la Patrone des personnes employées aux ministeres extérieurs.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI nos, Deus salutaris noster: ut sicut de Beatæ Marthæ Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu qui êtes notre salut; afin que comme la fête de votre sainte Vierge Marthe nous cause de la joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10.

FRATRES: Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est: sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ

MES Freres: Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur; car ce n'est pas celui qui se fait valoir, qui mérite d'être approuvé; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhai-

meæ, sed et supportate me : æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni vero virginem castam exhibere Christo.

terois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est : aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Saint Paul, dans cette seconde Lettre qu'il écrivit aux Corinthiens, fait son apologie contre les faux Prophetes ; il les fait connoître pour ce qu'ils sont, et plaint la sotte crédulité de ceux qui les écoutoient comme des oracles. Et parce qu'ils se louoient impudemment, il leur dit qu'on ne doit se glorifier que dans le Seigneur.

RÉFLEXIONS.

Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Quand on pense à ce qui fait l'objet de notre ambition, et en quoi consiste, et sur quoi porte la gloire qu'on ambitionne, on sent combien l'homme est petit, combien son cœur est faux, et combien son esprit est léger. Car de quoi se glorifie-t-on dans le monde ? d'être d'une ancienne noblesse, d'avoir un nom illustre, de compter de grands hommes parmi ses aïeux ; on se glorifie d'avoir de grands biens et de gros revenus, d'être logé en grand Seigneur, d'avoir un équipage magnifique. On se glorifie d'avoir de l'esprit, et de briller dans une assemblée. Une femme se glorifie de sa parure, de sa beauté, et souvent même de sa coquetterie. On se fait un mérite de son habileté au jeu et à la danse ; on se glorifie enfin de ses talens, de son savoir, de son adresse et de tout ce qui peut distinguer. Rapprochons ces objets, et jugeons, par leur peu d'importance, par leur caducité, de nos erreurs et de notre extravagance. Se glorifier, se vanter, suppose tou-

jours quelque mérite ; car ne seroit-ce pas une folie bien marquée, de tirer vanité de ce que nous n'avons pas, ou de ce qui est un vrai défaut ? Or, quel mérite donne à un homme qui n'en a point, la vertu d'un aïeul, qui le désavoueroit pour un de ses descendans s'il revenoit dans le monde ? Quel mérite donne à un sot, une longue suite d'ancêtres tous plus illustres ? Ces vieux portraits qui expriment encore l'ancienne probité et la noble valeur de vos peres, ne contrastent-ils pas bien avec vous ? Quelle erreur pitoyable de se glorifier de ce que le nom de sa Maison se trouve dans l'histoire, de ce que ses ancêtres ont eu de la bravoure, de la droiture, de la vertu ? Fut-il jamais une gloire plus étrangere ? Quel mérite donnent encore ces riches héritages, le fruit de l'industrie, ou peut-être de l'injustice de ceux qui les ont laissés ? Ces gros gains, ces fortunes même précipitées sont-elles un juste sujet de se glorifier ? Elles tirent de la poussiere, il est vrai ; elles elevent bien haut, elles font même bien souvent tourner la tête dans ces places si élevées ; mais donnent-elles du mérite à celui qui ne se sert de son bien que pour être plus méchant ? Une jeune femme entêtée de sa beauté et de l'éclat de ses pierreries, a-t-elle sujet d'en tirer vanité ? La beauté est plus en imagination qu'en réalité, elle est dépendante des goûts ; eh quoi de plus fragile ! c'est une fleur que le moindre accident fane, et que l'âge fait bientôt disparoître. Vingt-quatre heures de fievre rendent méconnoissable la beauté la plus rare : en bonne foi est-ce là un sujet de se glorifier ? Cette gloire du moins est bien superficielle ; elle est bien vaine, puisque tout son mérite consiste à quelques traits plus fins et mieux arrangés, que le moindre accident dérange. Le mérite d'un magnifique ajustement et d'une riche parure n'est pas plus solide ; quand on aura prélevé et l'artifice et l'habileté de

MÉDITATION.

Qu'il n'y a, à proprement parler, qu'une seule chose nécessaire.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que de tant de choses qui nous occupent, qui nous inquiétent, qui nous fatiguent durant la vie, il n'y en a, à proprement parler, qu'une seule qui soit absolument nécessaire; c'est de faire son salut. Eût-on fait tout le reste: devoirs d'état, affaires intéressantes, négoce lucratif, commissions honorables, emplois éclatans, charges considérables; eût-on réussi en tout, si l'on ne fait pas son salut, on n'a rien fait; on a employé inutilement son temps, on a usé sa santé, son loisir, sa vie même à pure perte. Ce n'est point ici un pieux sentiment des dévots, c'est une vérité éternelle; et c'est ce qu'on pensera, ce qu'on sentira, ce qu'on dira durant toute l'éternité. Ne nous trompons pas à plaisir. Nul de nous qui ne convienne de ce point de foi, avant l'éternité même. Ces grands du monde, ces gens d'affaires, ces hommes même qui n'ont en vue que leurs intérêts, que leurs plaisirs; ces femmes mondaines qui ne sont occupées que de la bagatelle; toutes ces personnes avant que de mourir connoissent, sentent que le salut étoit leur grande affaire, et leur unique affaire. Mon Dieu, que cet aveu coûtera un jour de regrets et de larmes! Avec quelle douleur et quel désespoir verra-t-on, durant toute l'éternité, que ce qui a été durant la vie l'objet de nos désirs et le sujet de tous nos soins et de nos travaux, n'étoit pas digne de notre attention. Quand on verra que ce que nous appelions devoirs de bien-

séance, occupations indispensables, affaires importantes, n'étoient la plupart que de vains amusemens; et que l'affaire du salut, qu'on a si fort négligée, qu'on a renvoyée jusqu'à la fin de la vie, comme la derniere des affaires, qu'on n'a pas même regardée comme une affaire; quand on verra, dis-je, que cette affaire du salut étoit la seule affaire qui méritât toute notre application, et qui demandât toute notre attention. Elle a cédé cependant à tous les amusemens, à tous les plaisirs, à toutes les inutilités de la vie. On a eu du temps pour tout, excepté pour travailler au salut. On a mieux aimé perdre ce temps, s'ennuyer d'une molle oisiveté, ne rien faire, que de penser à ce salut. Tout a paru indispensable; parties de plaisir, entretiens frivoles et amusans, visites oisives, tout a paru nécessaire, hors l'application à l'affaire du salut; et cependant tout est inutile, tout est perdu sans le succès de cette affaire. Eh! mon Dieu, que les regrets sont amers quand ils viennent trop tard!

SECOND POINT.

Que sert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à se perdre? Ou que donnera-t-il en échange pour soi-même? Que sert à présent à ces grands hommes d'avoir fait tant de bruit dans le monde, et brillér avec tant d'éclat, s'ils sont damnés? Que sert à ces Héros de leur siecle, à ces Empereurs, à ces Rois, à ces Princes devant qui tout plioit, à la satisfaction, au plaisir de qui tout contribuoit: que leur sert à présent cette gloire, cette magnificence, ces trésors, s'ils brûlent, s'ils enragent, s'ils se désesperent dans l'enfer au milieu des flammes? Ils n'ont manqué à rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur grandeur, à leur puissance, à leur gloire; ils ont donné des batailles, remporté des victoires, pris

des Villes et des Royaumes entiers. Ils ont établi le bon ordre et la police par-tout. Ils n'ont rien oublié de tout ce qui convenoit à leur gloire, mais ils n'ont point travaillé à leur salut. La mort a prévenu leur conversion ; ils ont gagné tout l'Univers, mais ils ont perdu leur ame. Ils ont donc tout perdu, ces gens livrés à leur fortune et à leurs intérêts, ces gens toujours affamés, toujours avides, n'ont pas été oisifs. Leur vie a été dure, agitée, tumultueuse. Ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie même à leur fortune. Ils y ont réussi. Ils sont morts riches, ils ont laissé de grands biens, mais ils les ont laissés ; et s'ils ne sont pas morts dans la grace de Dieu, ils sont morts pauvres, leurs travaux sont regardés comme des songes. Ils n'étoient pas dans le monde pour devenir riches, mais pour se faire Saints. C'étoit là la seule chose nécessaire ; ils ont négligé cette seule affaire, ils n'ont rien fait. Ces personnes consacrées à Dieu, qui pour travailler uniquement et sûrement à leur salut, avoient fait de si grands sacrifices en quittant le monde ; ces personnes Religieuses se sont démenties de leur premiere ferveur : après ces premiers pas, elles se sont arrêtées, elles ont négligé les devoirs de leur état, elles se sont amusées, endormies. Le divin Epoux est venu, lorsqu'elles étoient allé chercher de quoi garnir leurs lampes ; et parce qu'elles n'avoient pas pourvu à ce qui étoit la seule chose nécessaire, elles ont été réprouvées, et tout a été perdu.

Hé, Seigneur, que deviendrois-je, si ce jour devoit être le dernier de ma vie ! Je n'ai pas encore pensé à ce qui étoit la seule chose nécessaire ; j'ai perdu et le temps et mes peines. Mais, Dieu de miséricorde ! puisque vous m'avez souffert jusqu'à cette heure, daignez par votre grace rendre efficace le propos que je fais de ne travailler plus qu'à l'affaire de mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur! Matth. 16.

Que sert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à se perdre!

Quid proderit homini de universo labore suo! Eccles. 2.

Que retirera l'homme de tout son travail, s'il ne fait pas son salut!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il y a peu de gens oisifs; on veut être occupé, on travaille; mais malheureusement la vie de la plupart des hommes se passe, et s'use dans des inutilités, dans des riens. Que diroit-on d'un Ambassadeur qui, chargé des affaires du Prince, emploîroit tout le temps de son ambassade loin de la Cour du Prince avec lequel il doit traiter, et ne s'appliqueroit qu'à étudier la science des infiniment petits, ou à apprendre la musique! A la vérité il ne seroit pas oisif; mais croiroit-on qu'il n'a pas perdu son temps, qu'il a su s'occuper! et seroit-il bien reçu à dire, qu'à la vérité il n'a pas pensé à ce pour quoi il étoit envoyé, mais qu'il a bien appris la musique! N'accuseroit-on pas cet homme d'extravagance et de folie! Mais sommes-nous plus sages que lui! Nous ne sommes dans ce monde que pour travailler à l'affaire importante, délicate, épineuse de notre salut; toute autre affaire sans cela est en pure perte du temps, et amusement puérile! Examinez aujourd'hui si vous n'êtes point dans le cas; voyez ce qui a fait jusqu'ici votre principale occupation. Quel temps avez-vous mis à l'affaire de votre salut! Elle demandoit tout votre

temps : comptez, supputez combien vous y avez employé de jours, de mois, et d'années.

2.° Ne vous contentez pas d'avouer que vous n'avez encore rien fait pour votre salut. Si vous n'y travaillez dès aujourd'hui, vous n'y aurez pas demain travaillé davantage. Défaites-vous de tous ces vains amusemens, qui usent un temps bien précieux ; visites inutiles, assemblées d'oisiveté ; assiduité au jeu, amusemens vains et frivoles ; lectures de pure curiosité et qui ne produisent aucun fruit ; entretiens vides et tout ce qui ne sert qu'à perdre le temps. L'esprit aussi-bien que le corps ont besoin de quelque délassement ; mais on peut rendre ce délassement même fort utile. Nous savons, disoit l'Apôtre, que toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. N'entreprenez rien, ne faites rien qui ne doive servir à votre salut. Plusieurs Saints se demandoient de temps en temps durant leurs occupations, de quelle utilité ce qu'ils faisoient étoit pour l'autre vie : *Quid hæc ad æternitatem !* Ayez cette pratique, et dites-vous souvent à vous-même chaque jour : *Unum porrò necessarium.* Après tout, il n'y a qu'une seule chose nécessaire.

TRENTIEME JOUR.

LES SAINTS ABDON ET SENNEN, MARTYRS.

DE ce Général de l'armée que l'Empereur Philippe avoit envoyé contre Macrin à Jotapien, et qui ayant été proclamé Empereur par les légions de la Mœsie et de la Pannonie l'an de Notre-Seigneur 249, fit de cruels Edits contre les Chrétiens, et remplit toutes les Provinces d'un carnage effroyable, Denys Evêque d'Antioche a écrit, au rapport d'Eusebe de Césarée, que cette

persécution qu'Orose compte pour la septieme ; fut si terrible, que les Fidelles crurent qu'ils étoient au temps auquel Notre-Seigneur avoit dit, que la tentation seroit si grande que les Elus, si cela étoit possible, seroient induits à erreur. Cette cruelle et injuste guerre contre les Chrétiens dura jusqu'à l'an 251. Ce fut durant cette horrible persécution que nos deux Saints Abdon et Sennen encouragerent les Fidelles par leur magnanimité, et illustrerent toute l'Eglise par la gloire de leur martyre.

Il étoient Persans, d'une famille autant distinguée par ses grands biens que par son ancienne noblesse ; mais ce qui les rendoit encore plus recommandables, c'étoit l'avantage qu'ils avoient d'être Chrétiens, et d'édifier par leur piété, par leur charité et par leur zele tous les Fidelles. Tout leur exercice étoit d'aller dans les prisons pour consoler et pour assister les Confesseurs de Jesus-Christ, et dans les maisons des pauvres Chrétiens pour les empêcher de sentir leurs miseres. On les voyoit jusqu'aux pieds des chevalets et sur les échafauds encourager les Martyrs, et leur procurer après leur mort la sépulture. Respectables par leur naissance, et encore plus par leur éclatante probité, ils trouvoient toujours le moyen de rendre ces pieux services à leurs freres. Leur industrie animée d'un zele vraiment Chrétien, et soutenue par leurs excessives libéralités, rendoit tous les jours plus florissante cette Chrétienté affligée. Une charité si héroïque ne fut pas long-temps sans recevoir la juste récompense due à de si glorieux travaux. Les deux Gentilshommes Chrétiens furent accusés auprès de l'Empereur comme les plus grands ennemis des dieux de l'Empire.

L'Empereur Dece venoit de terminer heureusement la guerre contre les Perses ; sa victoire qu'il attribuoit à la protection de ses prétendus

dieux, n'avoit servi qu'à le rendre encore plus cruel contre les Chrétiens; et entêté de ses impies superstitions, il avoit résolu de les exterminer dans tout l'Empire. Ayant appris que nos deux Saints ne se servoient du crédit que leur donnoient et leur qualité et leurs grands biens, que pour rendre les Chrétiens plus généreux et plus constans dans la foi, il crut ne pouvoir rendre un plus grand service aux Païens, que de faire saisir ces deux illustres ennemis du Paganisme. Saint Abdon et saint Sennen furent donc arrêtés. Le Prince voulut les voir. Il les reçut comme des gens distingués par leur naissance, et par cent autres belles qualités. Il leur parla d'abord comme à des personnes dont il souhaitoit de gagner le cœur et l'esprit. Les deux Saints lui répondirent avec respect et avec politesse; mais dès qu'il vint à leur parler de Religion, et qu'il leur déclara qu'il falloit, ou cesser d'être Chrétiens, ou se résoudre à encourir sa disgrace, ils ne délibérerent pas un moment. Nous sommes Chrétiens, lui dirent-ils, et nous faisons gloire de l'être. Si pour mériter votre bienveillance, mon Prince, il faut sacrifier notre repos et nos biens, nous sommes prêts à faire ce sacrifice. Mais jugez vous-même si nous devons préférer les hommes à Dieu, et perdre les bonnes graces du Créateur, pour mériter celles du Prince.

L'Empereur irrité de ce discours, leur dit qu'il ne connoissoit point d'autre Dieu que les dieux de l'Empire, et qu'il vouloit sous peine de la vie qu'ils adorassent les mêmes dieux que lui. La seule raison nous démontre, grand Prince, qu'il ne peut pas y avoir plusieurs dieux; deux Maîtres souverains ne sauroient subsister dans l'Empire. Ce que vous appelez des dieux sont des Démons, les singes de la divinité, dont les hommes sont les dupes. Il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est ce Dieu souverain Maître de l'Univers,

Créateur de toutes choses ; et c'est ce seul Dieu, notre souverain Maître et le vôtre, que nous adorons.

L'Empereur ne se possédant plus, tant il étoit outré : Je saurai bien, leur dit-il en colere, venger nos dieux de vos blasphêmes, et vous faire repentir de votre impiété. Il les eût voulu faire tourmenter sur l'heure ; mais craignant quelque soulevement dans un Pays où nos deux Saints étoient respectés, et où il n'étoit pas bien maître, il se contenta de les faire mettre parmi les prisonniers qu'il faisoit transporter à Rome pour servir à son triomphe. Il ordonna même qu'ils fussent habillés en Gentilshommes Persans, quoique chargés de chaînes, pour rendre son triomphe plus éclatant.

On ne peut exprimer tout ce que nos deux Martyrs eurent à souffrir pour Jesus-Christ, durant ce long et pénible voyage : la cruauté des gardes, la dureté des officiers, les insultes des soldats; mêlés, confondus avec un tas de prisonniers Païens de la lie du peuple. Mais le plaisir qu'ils avoient de souffrir pour l'amour de Jesus-Christ, et l'espérance de donner leur sang pour sa gloire, les dédommageoient bien de tant de fatigues, de tant d'outrages et de tourmens. Le voyage fut long, mais il fut encore plus pénible ; et ce ne fut pas sans miracle que les deux Saints purent survivre à de si grands travaux.

L'Empereur ayant fait son entrée à Rome en Conquérant, et nos deux Saints ayant servi d'ornement à son triomphe, ils furent livrés au Préfet Valerien, comme les deux plus grands ennemis qu'eussent eu jusqu'alors les dieux de l'Empire. Ayant comparu devant le Tribunal du Préfet, toute l'assemblée fut frappée encore plus de la modestie des deux martyrs, que de la magnificence de leurs habits et de l'éclat de leurs pierreries. On avoit grande envie de les sauver ; et

après les avoir exhortés inutilement à renoncer à la foi, on fit dresser un autel dans la salle des Audiences : on mit dessus une idole de Jupiter, et l'on n'oublia rien pour obliger les Saints de faire du moins semblant d'offrir le sacrifice. Mais il ne fut jamais possible de les contraindre à dissimuler. Nous sommes Chrétiens, s'écrioient-ils, et nous faisons gloire de l'être ; nous ne connoissons point de dissimulation en matiere de Religion ; nous n'adorons qu'un seul Dieu, et c'est à lui seul qu'on doit offrir des sacrifices. Vos prétendues Divinités sont l'ouvrage de vos fables ; nous en connoissons trop bien le ridicule, pour donner jamais dans vos impiétés. Appelez-vous impiété, repart le Préfet, d'offrir de l'encens au Soleil, le dieu de votre nation et de vos peres ? Sans doute, répliquent les Saints ; car quoi de plus impie, d'adorer comme un Dieu ce qui n'est qu'une pure créature ? Nos peres ont été dans l'erreur comme vous, et nous n'avons garde d'imiter en cela nos peres ; nous n'aurons jamais d'autre langage, comme nous n'aurons jamais d'autres sentimens.

Valérien, ayant averti l'Empereur de l'inébranlable constance des deux Martyrs dans la foi, il fut résolu qu'on traîneroit les deux Chrétiens Persans devant la statue du Soleil, et que pour n'avoir pas le démenti, on les forceroit à offrir de l'encens à l'idole. L'ordre fut exécuté. Saint Abdon et saint Sennen furent traînés dans le Temple du Soleil ; mais au lieu d'offrir de l'encens, ils cracherent avec horreur contre l'idole. Toute l'assemblée frémit, et cria au sacrilege. On ordonna sur le champ que les Saints Martyrs seroient fouettés avec des cordes plombées, comme de vils esclaves ; et qu'après avoir été déchirés jusqu'aux os, ils seroient exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre.

L'arrêt fut exécuté avec encore plus de barbarie

qu'il n'avoit été donné. On déchira à coups de fouets ces deux innocentes victimes, avec tant de cruauté, que sans un miracle, ils eussent expiré dans ce supplice. On les entendoit chanter les louanges de Dieu sous cette grêle de coups, et remercier le Seigneur de la grace qu'il leur faisoit de les mettre au nombre des victimes qui lui étoient immolées. Après cette cruelle boucherie, leurs os paroissant à travers les plaies qui défiguroient tout leurs corps, ils furent exposés aux bêtes au milieu de l'amphithéâtre. La qualité d'ennemis insignes des dieux, encore plus que celle de Gentilshommes Persans, y avoit attiré un prodigieux concours de peuple. On lâcha d'abord contre eux deux lions, et quatre ours affamés, qui sortant en fureur de leurs loges, coururent rapidement vers ces innocentes victimes. Toute l'assemblée frémit; mais l'horreur des assistans se changea bientôt en admiration, lorsque ces bêtes féroces arrivées sur leur proie, perdant à l'instant toute leur férocité, se prosternerent aux pieds des Saints, comme pour leur rendre hommage. Le Préfet qui étoit présent: Il faut avouer, s'écria-t-il, que ces deux Chrétiens sont de grands Magiciens; voyez-vous comme ils ont tout à coup humanisé ces bêtes! Mais la multitude en jugea autrement. On s'écrioit de toute part, qu'il n'y avoit que la toute-puissance du Dieu des Chrétiens qui pût opérer cette merveille. Valérien craignant que ce miracle ne fît trop d'impression sur les esprits, ordonna aux gladiateurs qui étoient présens, d'égorger nos deux glorieux Martyrs à la porte de l'amphithéâtre; ce qui fut exécuté. Sa rage ne s'éteignit point dans le sang des Martyrs; il les fit lier par les pieds, et traîner jusqu'aux pieds de l'idole du Soleil, où leurs corps demeurerent trois jours sans sépulture, personne n'osant s'exposer à leur rendre ces derniers devoirs; jusqu'à ce qu'un

Sous-Diacre nommé Quirin les enleva la nuit, et les ayant enfermés dans un sépulcre de plomb, les tint cachés dans sa maison durant tout le temps que la persécution dura à Rome. Ils furent découverts du temps de Constantin le Grand, et levés de terre pour être transportés sur le chemin de Porto. On les mit dans le cimetiere de Pontien, où l'on voit encore aujourd'hui leurs images, qui sont d'une sculpture fort ancienne, avec leurs noms. On assure que parmi les Reliques que le Pape Grégoire IV envoya en France l'an 828 par Eginhard, les corps des Saints Abdon et Sennen étoient du nombre. On les transporta dans l'Abbaye de Saint-Médard de Soissons, où elles furent conservées avec beaucoup de vénération jusques aux guerres des Huguenots qui les brûlerent dans le seizieme siecle.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces grands Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Sanctis tuis Abdon et Sennen ad hanc gloriam veniendi copiosum munus gratiæ contulisti : da famulis tuis suorum veniam peccatorum : ut Sanctorum tuorum intercedentibus meritis, ab omnibus mereamur adversitatibus liberari. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez donné abondamment le don de votre grace à vos Saints Abdon et Sennen, pour parvenir à la gloire : accordez à vos serviteurs le pardon de leurs péchés, afin que par les mérites de vos Saints, nous puissions être délivrés de toutes les adversités : Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Corinthiens. Chap. 6.

FRATRES : Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus : in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non ficta, in verbo veritatis, in virtute Dei, per arma justitiæ à dextris, à sinistris ; per gloriam, et ignobilitatem ; per infamiam, et bonam famam : ut seductores, et veraces ; sicut qui ignoti, et cogniti : Quasi morientes, et ecce vivimus : ut castigati, et non mortificati : quasi tristes, semper autem gaudentes ; sicut egentes, multos autem locupletantes ; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.

MES Freres : Montrons-nous en toutes choses tels que doivent être des Ministres de Dieu, par beaucoup de patience dans les tribulations, dans les miseres, dans les déplaisirs extrêmes, sous les coups, dans les prisons, au milieu des séditions : parmi les travaux, par les veilles, par les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la constance à supporter tout, par la douceur, par la vertu du Saint-Esprit, par une charité sincere, par la parole de la charité, par la puissance qui vient de Dieu, par les armes de la justice à droite et à gauche : soit que nous soyons dans l'honneur, ou dans l'abjection : soit que nous soyons diffamés, ou que nous ayons une bonne réputation ; comme si nous étions des séducteurs, tout véritables que nous sommes en nos paroles : comme si nous étions des inconnus, tout connus que nous sommes : comme près de mourir, et ne laissant pas de vivre ; comme des gens qu'on châtie, mais qu'on ne tue pas : comme étant tristes, et ayant toujours de la joie : comme étant pauvres, et enrichissant plusieurs personnes : comme n'ayant rien, et possédant tout.

Le texte Grec fait voir que cet endroit de l'Epître de saint Paul ne s'entend point des Corinthiens, mais des Ministres de l'Evangile seulement, et

singuliérement du saint Apôtre. Cette Epître renferme les principales vertus des Evêques, et des autres Ministres de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Que les Ministres de Dieu se montrent en toutes choses tels qu'ils doivent être, et tout l'univers sera bientôt rempli des merveilles qu'ils opéreront; tout le monde sera bientôt converti. Rien ne rend plus efficaces nos paroles que nos exemples. Quelle doit être l'efficace de la foi? Quelle doit être la pureté des mœurs, et l'éminente sainteté des Ministres du Très-Haut? de ces médiateurs visibles entre Dieu et les hommes? de ces Prêtres du Dieu vivant, dont les puissances de la terre réverent la dignité, et dont le sacré caractere est respectable aux Anges même? Peuvent-ils approcher de ses Autels sans être saisis d'une sainte frayeur? Peuvent-ils tenir cette hostie divine entre leurs mains, et ne pas sentir les effets merveilleux de sa présence? Moyse ne sortit de l'entretien qu'il avoit eu sur la montagne avec Dieu, qu'avec des rayons de lumiere sur son visage: un Prêtre peut-il sortir de l'Autel sans une nouvelle ferveur, sans une dévotion plus tendre, sans une plus parfaite vertu? Et un Prêtre animé de cette vive foi, un Prêtre embrasé de ce divin amour, un Prêtre tout ferveur et tout zele, seroit-il un Ministre peu efficace? Y auroit-il un pécheur dans le monde assez endurci, pour ne se pas rendre à sa voix? Les exemples, la conduite, les mœurs prêchent plus éloquemment que les paroles; celles-ci frappent, celles-là convainquent, et touchent le cœur. L'un des plus grands châtimens dont Dieu menace son peuple, c'est de lui donner des Prêtres aussi imparfaits, aussi indévots, aussi peu religieux et édifians que les séculiers, que le

peuple : *Sicut populus sic Sacerdos.* Ces personnes sacrées par leur caractere, dévouées au ministere des Autels par état, acquises au Seigneur par un titre particulier; ces oracles du Dieu vivant, les interpretes de ses volontés, les dépositaires des mérites et du sang même de Jesus-Christ; ses favoris, ses ministres, chargés des prieres du peuple par leur emploi; obligés de servir de lumiere par devoir; destinés à louer jour et nuit le Seigneur par office : leur vie cachée en Jesus-Christ ne devroit plus présenter à nos yeux, selon l'expression de l'Apôtre, que la vie de Jesus-Christ même. Leurs jours ne sont plus à eux : celui qui les a pris à son service, se les est tous réservés. Toute occupation profane leur est interdite. Motifs, actions, désirs, leur loisir même, tout doit être saint et sacré : respectables aux Anges même par leur caractere, le doivent-ils être moins aux hommes par la régularité de leur conduite, et par leur sainteté? Quelle désolation, s'écrioit autrefois le Prophete! quelle désolation dans Jérusalem, quel malheur, quel scandale! Les pierres du Sanctuaire, si dignes de notre vénération, tant qu'elles ont été à leur place, se trouvent aujourd'hui dispersées par tous les coins des rues; elles sont foulées aux pieds, et regardées avec mépris, depuis qu'elles ne servent plus à leur destination. *Dispersi sunt lapides Sanctuarii in capite omnium platearum.* Que cette expression métaphorique renferme un grand sens!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 5.

In illo tempore: Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cùm sedisset,

En ce temps-là : Jesus voyant cette multitude, monta sur une montagne,

accesserunt ad eum discipuli ejus. Et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est regnum Cœlorum. Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur. Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt. Beati pacifici : quoniam filii Dei vocabuntur. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum Cœlorum. Beati estis cùm maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos mentientes, propter me : gaudete, et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.

et quand il se fut assis, ses Disciples s'approchereut de lui. Alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes : Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient. Heureux ceux qui ont de la douceur, car ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront justifiés. Heureux ceux qui usent de miséricorde, car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, car ils seront appelés enfans de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le Royaume des Cieux leur appartient. Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet, les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le Ciel est grande.

MÉDITATION.

Des adversités auxquelles les gens de bien sont sujets.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on a grand tort de se plaindre de la Providence, de ce qu'elle expose les plus gens de bien, les plus grands serviteurs de Dieu,

les ames les plus innocentes au feu des plus grandes persécutions et des plus accablantes adversités, aux tentations les plus violentes et les plus fâcheuses. Si l'on connoissoit le mérite et les avantages de toutes ces tempêtes, on ne craindroit rien, durant la vie, que le calme et la sérénité. Ces pierres qu'on nous jette de tous côtés sont, pour ainsi dire, des pierres précieuses, dont on ramasseroit avec soin jusqu'au moindre fragment. Le feu purifie l'or, et si cet or avoit de la connoissance et de la raison, il n'auroit garde de se plaindre de ce qu'on le met dans les flammes. L'Écriture dit, que les trois Enfans si fidelles à Dieu, ne furent point blessés, ni affligés en aucune maniere par le feu. *Et non tetigit eos omninò ignis, nec contristavit eos.*

Voilà un grand miracle. Mais les Justes dans l'adversité nous en font voir un plus grand encore. Désabusons-nous, il n'est point d'autre voie, ni pour sauver le pécheur, ni pour sanctifier le juste. Il faut guérir ce mauvais Chrétien de l'amour du monde; il faut guérir ce Chrétien lâche et imparfait de l'amour de soi-même. Pour mettre le premier en voie du salut, et celui-ci au chemin de la perfection, l'adversité seule peut opérer ces deux merveilles. On rend toutes les autres voies inutiles, ou par l'attachement au plaisir, ou par l'attachement aux affaires. Dieu ne parle point dans les cercles, ni guere plus dans une riante prospérité : Dieu ne parle point dans les assemblées mondaines, et on ne l'y entendroit pas. Les affaires ne donnent pas le loisir de faire réflexion au salut. On est enivré de la vanité, et des succès heureux. Il faut que quelque tempête fasse chercher un abri, et courir à la retraite. Cette femme est entêtée de sa fortune ou de sa beauté : il faut qu'un revers lui dessille les yeux; il faut, pour la sauver, que quelque accident fâcheux, ou que la maladie la

défigure. Une santé brillante, un poste avantageux, la faveur du Prince, tout flatte, tout enchante, et tout étourdit. La conscience a beau crier, elle n'est pas écoutée : il faut que cette maladie rapproche le tombeau ; il faut que la perte de ce procès réveille ces sentimens de piété presque éteints, et qu'une disgrace répande le dégoût du monde dans cette ame. Ah! qu'on connoît peu le mérite et le prix des adversités.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est sûr que nous avons tous un foible qui nous empêche d'aller à Dieu tout de bon. Quelque peu que nous retenions du sacrifice, ce n'est rien, dit sainte Thérese, mais ce rien est un obstacle à de grandes choses. Vous pourriez bien vous-même vous guérir avec le secours de la grace ; mais vous n'auriez pas le courage, ou même ignorez-vous, peut-être, où est le mal. Il faut que le Chirurgien, lorsque vous y pensez le moins, plante la lancette bien avant dans la chair vive, et perce l'ulcere caché, sans quoi vous vivrez dans la langueur. N'est-il pas vrai que depuis le temps même que vous êtes à Dieu, vous n'avez pu vous résoudre à quitter ce jeu, cette amitié qui n'est pas criminelle, mais qui partage votre cœur ; cet amour pour la vaine gloire et pour la louange ; cette petite jalousie qui nourrit un fond d'indifférence, et peut-être de froideur ; ces manieres hautaines, et même dures à l'égard de ceux qui nous sont soumis, et même des égaux. Vous sentez bien une partie du mal que cela vous fait, mais la seule pensée de guérir vous effraie, parce que le mal est si près du cœur, qu'on ne peut sans une opération violente et douloureuse y porter le remede nécessaire. Le Confesseur voit bien le mal, mais il vous flatte, ou il n'est pas assez habile pour entreprendre de vous guérir. Si

Dieu vous aime plus particuliérement, il faut qu'il fasse lui-même cette cure; il faut qu'il permette une confusion, un dérangement dans les affaires, une mort d'un parent, d'un ami, d'un patron, une révolution de fortune, un procès, un naufrage. Tant que cette personne vivra, elle occupera votre cœur, elle nourrira votre ambition, elle sera un obstacle à votre perfection et au salut de votre ame; l'adversité est amere, mais elle guérit. Ce riche est environné de tentations, de flatteurs, d'honneurs, de plaisirs, de charges : il n'y a que l'adversité qui puisse le réveiller. Avouons que c'est une grande miséricorde de Dieu, quand au lieu de punir l'ame qui a péché, il frappe le corps dont les plaies peuvent être utiles. C'est comme quand on réduit à une amende fort légere la peine de mort. Dieu pouvoit bien nous ouvrir un autre chemin au paradis, il est vrai; mais s'il ne l'a pas fait, croyez-vous que ce soit sans raison, ou qu'il n'en ait point eu d'autre que le plaisir de vous faire souffrir, et de vous voir misérable! Quelle idée aurions-nous d'un Dieu si bon! Il a jugé, ce Dieu si miséricordieux et si bon, que c'étoit votre avantage; il a prévu que vous le remercierez éternellement d'avoir gardé cette conduite à votre égard. Si cela est, pourquoi est-ce qu'une chose dont vous devez vous réjouir éternellement, vous jette dans la tristesse? Pourquoi vous plaindre de ce dont vous devez éternellement bénir Dieu!

Je reconnois mon erreur, Dieu de bonté, et mon aveuglement jusqu'ici me confond. Vous êtes le meilleur de tous les Peres; et puisque vous jugez que les adversités me sont si nécessaires, je veux ne les regarder désormais que comme des marques de votre bonté.

Aspirations

Aspirations dévotes durant le jour.

Virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. Psal. 22.

Les verges dont vous me frapperez, Seigneur, bien-loin de m'affliger, feront désormais toute ma consolation.

Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas. Psal. 118.

Je m'estime heureux, Seigneur, que vous m'ayez affligé, afin de m'apprendre à mieux observer votre loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA vertu se réveille et se réunit dans l'adversité, au lieu qu'elle se relâche et se dissipe dans le bonheur. Il est étonnant qu'on ait tant de peine à se persuader qu'on peut être heureux dans l'adversité, attendu qu'on a vu tant de personnes malheureuses dans la prospérité la plus florissante. S'il y a des maux invisibles, est-il impossible qu'il y ait des douceurs secretes? Il est rare de trouver des gens véritablement heureux et contens dans la prospérité; et il n'y a pas un Saint qui n'ait eu des croix durant la vie; et nul qui n'ait été heureux, et qui ne se soit estimé tel dans les plus grandes adversités. Laissons faire à la divine Providence, elle a plus à cœur nos véritables intérêts que nous-mêmes. Dieu sait ce qui nous convient. Joseph ne se crut jamais plus malheureux que lorsqu'il se vit vendu par ses freres : c'est cependant de ce prétendu malheur que son bonheur et celui de tout son peuple dépendoient. Cessez donc dès aujourd'hui de regarder de mauvais œil les adversités de la vie. Soyez convaincu qu'elles vous sont utiles et même né-

cessaires. Recevez-les avec action de graces, puisqu'en effet elles sont un bienfait.

2.° On a déjà dit ailleurs que c'est une pratique de piété très-agréable à Dieu, et très-avantageuse à l'homme, de faire une petite priere à Dieu en action de graces toutes les fois qu'il nous arrive quelque contradiction, ou quelque autre accident fâcheux. En voici une autre qui n'est pas d'un moindre mérite auprès de Dieu. C'est, durant tout le temps de l'adversité, de faire à Dieu une priere particuliere chaque jour pour le remercier de la grace qu'il vous fait de vous traiter comme ceux qu'il aime le plus, en vous mettant dans la voie la plus droite et la plus sûre pour vous faire Saint. Gardez-vous bien de laisser échapper aucune parole qui sente le murmure; et si quelqu'un par une fausse amitié semble plaindre votre sort, redressez cette fausse compassion, en lui faisant entendre que votre sort n'est pas à plaindre; qu'il le seroit bien davantage si tout vous rioit. Dites-leur que Salomon, avec toute sa sagesse, n'a pu se conserver dans l'innocence au milieu d'une trop longue prospérité. David même, cet homme selon le cœur de Dieu, qui avoit été si fidelle durant la persécution, est tombé dans le péché dès qu'il s'est vu en paix et dans l'abondance. Dites-leur ces belles paroles : *Beatus homo qui corripitur à Deo.* Heureux celui que Dieu châtie comme un bon pere. Dites souvent avec Job : *Hæc mihi consolatio ut affligens me dolore, non parcat.* C'est une grande consolation pour moi dans mes adversités, de voir que Dieu ne épargne point dans ce monde quand il m'afflige; et souvenez-vous que l'adversité est nécessaire même aux bons, pour les préserver de la corruption, comme le sel qui consume et conserve. C'est signe qu'il vous aime, et qu'il veut être aimé de vous.

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT IGNACE CONFESSEUR, FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

DANS le temps que Luther, Apostat, désoloit l'Eglise en Allemagne, qu'Henri VIII devenu schismatique la détruisoit en Angleterre, et que Calvin, ce prétendu réformateur, lui faisoit une guerre sanglante en France, la Providence, toujours attentive à ses besoins, formoit en Espagne un Héros Chrétien, choisi, comme parle Urbain VIII (*a*), pour arrêter les funestes conquêtes des ennemis de Dieu, né pour la réformation des mœurs dans tous les Etats, et destiné pour porter la foi de Jesus-Christ jusque dans les pays qui n'avoient jamais eu d'Apôtres.

Ce grand Saint, la gloire de sa Nation, l'ornement de son siecle, naquit l'an 1491, en cette partie de la Biscaye Espagnole, qui porte aujourd'hui le nom de Guypuscoa. Son pere Dom Bertrand, Seigneur d'Ognez et de Loyola, tenoit un des premiers rangs parmi la Noblesse du pays, comme étant l'aîné et le chef d'une des plus anciennes maisons; et sa mere, Marie Saez de Balde, n'étoit pas d'une naissance moins illustre.

Quoiqu'Ignace fût le cadet de trois filles et de huit garçons, il étoit né avec de si belles qualités, qu'il devint bientôt les délices de toute sa famille. Il étoit bien fait, un air noble, et naturellement gracieux; un génie élevé, et sur-tout une passion ardente pour la gloire, prévenoient en sa faveur; quoiqu'un peu fier, il étoit poli, et dès ses premieres années on remarqua en lui une

(a) *Bull. Canon.*

discrétion qui ne se sentoit point de l'enfance. Son pere le jugeant né pour la Cour, se hâta de l'y envoyer, et le fit Page du Roi Catholique. Ignace gagna d'abord les bonnes graces de Ferdinand; mais son inclination pour les armes le dégoûta bientôt de la Cour. Ses freres se signaloient dans l'armée de Naples, il voulut se signaler dans celle de Biscaye. Il se distingua dans la prise de Najare, et en toutes rencontres il donna des preuves d'une insigne valeur.

Il n'en donnoit pas tant d'une vertu Chrétienne. Il n'avoit en tête que la galanterie et la vanité, et il ne suivoit dans toutes ses actions que l'esprit et les maximes du monde; lorsque le Seigneur daigna enfin dessiller les yeux à ce vase d'élection, après l'avoir, pour ainsi dire, terrassé. L'armée Françoise assiégeoit Pampelune. Le Vice-Roi, Dom Manrique, en étant sorti pour aller demander du secours, y avoit laissé pour Commandant Dom Ignace. Il y soutint lui seul plusieurs assauts. Les assiégeans étonnés de l'intrépidité du jeune Espagnol, tournerent toutes leurs forces contre le poste qu'il défendoit, et ils furent encore repoussés, dès qu'Ignace parut l'épée à la main sur la brêche. Mais dans la chaleur du combat un boulet de canon ayant cassé la jambe au brave Commandant, les assiégés perdirent cœur et se rendirent. Les François traiterent Ignace avec toute l'estime et le respect que sa valeur et sa qualité méritoient, et après l'avoir fait panser, le firent porter au château de Loyola, qui n'est qu'à quelques lieues de Pampelune. La fievre étant survenue, le malade fut bientôt en danger; il reçut les derniers Sacremens, et l'on ne lui donnoit plus que quelques heures de vie, lorsque s'étant endormi, il vit en songe saint Pierre, qui le touchant de la main, le guérit. L'événement montra assez que ce n'étoit pas un faux songe. Une guérison si miraculeuse ne le

convertit pourtant pas. Obligé de garder encore la chambre, il demanda pour se désennuyer, un roman, ou quelque historiette galante. Heureusement il ne se trouva au logis que la Vie de Jesus-Christ et la Vie des Saints. Ignace les lut, il en fut touché; il fit les réflexions que la différence énorme qu'il reconnut entre sa vie et la leur lui fit naître : et la grace achevant son ouvrage, Ignace fut converti.

Ses premiers pas dans la voie de la pénitence étonnerent les plus fervens. On vit cet homme de Cour qui pour conserver toute sa beauté et sa bonne grace, avoit souffert les incisions les plus sensibles, ceindre ses reins d'une chaîne de fer; ne prendre pour habillement qu'un cilice et un sac, et cacher sous des grossiéretés affectées cet air noble et grand qui paroissoit sur son visage. On le voyoit mendier son pain de porte en porte; servir les malades dans les hôpitaux; souffrir, sans se plaindre, les railleries et les outrages des libertins; jeûner tous les jours au pain et à l'eau; passer la plus grande partie de la nuit en oraison; châtier rudement son corps trois fois le jour, et épuiser sur lui toutes les rigueurs de la plus austere pénitence. Une ferveur si rigoureuse ne fut pas sans consolation. La sainte Vierge lui apparut une nuit, tenant l'enfant Jesus entre ses bras, et toute environnée de lumiere. L'onction céleste qui accompagna cette vision, en purifiant son cœur, l'embrasa si fort du feu du divin amour, qu'on l'entendoit s'écrier sans cesse : Je ne demande, Seigneur, pour toute grace que de vous aimer, et pour toute récompense que de vous aimer davantage.

Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge lui fit d'abord entreprendre le pélerinage de Mont-Serrat, Monastere fameux par la dévotion des Pélerins, qui de tous les endroits du monde viennent implorer le secours, et honorer l'Image

miraculeuse de la Vierge. Il y avoit dans ce Monastere un Religieux d'une éminente sainteté ; Ignace lui fit sa confession générale, avec tant de douleur de ses péchés, que le Confesseur craignit que son pénitent n'expirât à ses pieds ; et il eut bien de la peine à essuyer ses larmes. Le Saint passa la nuit dans l'Eglise prosterné devant l'Image de la Mere de Dieu. Il fit vœu de chasteté, pendit son épée à un pilier proche de l'Autel, donna ses riches habits à un gueux, prit une robe de toile, et se mit en chemin le bourdon à la main, la calebasse au côté, la tête et les pieds nus, couvert d'un sac, et chargé des seuls instrumens de pénitence.

Ce fut dans ce pauvre équipage que le nouveau Pélerin arriva à Manrese. Il fut reçu dans l'hôpital. Son visage crasseux, sa longue barbe, ses ongles qu'il laissoit croître jusqu'à faire peur, le rendirent affreux, et ridicule à tout le monde. Le Démon se servit d'un changement de vie si étrange pour tenter le Saint. Les mépris auxquels il se vit exposé, joints à l'infection de l'hôpital, et à un tas de gueux avec lesquels il se voyoit confondu, lui donnerent des pensées de dégoût, qui tendoient à lui persuader qu'il auroit pu se sauver aussi aisément à la Cour, ou à l'Armée. Mais Dieu ne le laissa pas long-temps dans cette illusion, Ignace en connut toute la malignité, et pour la vaincre sans retour, il se fit valet des Infirmiers, s'attacha plus assidument au service des malades les plus dégoûtans et aux plus bas offices. Sa vertu se fit jour cependant à travers ces affreuses humiliations. On commença à le respecter, et à découvrir quelque chose de grand sous des dehors si vils et si méprisables. Il en fut alarmé dès qu'il s'en apperçut, et sans différer d'un moment, il sort de l'hôpital, et va se cacher dans une affreuse caverne à cinq ou six cents pas de la ville.

Ce fut dans cet antre profond qu'Ignace crut pouvoir s'abondonner à sa ferveur, et ne mettre plus de bornes à sa pénitence. Il se déchiroit le corps tous les jours quatre ou cinq fois avec une chaîne de fer armée de pointes. Il y passoit les semaines entieres presque sans nourriture; quelques racines ameres l'empêchoient de mourir de faim, car ses excès le mirent souvent en danger de sa vie. On le trouva un jour évanoui à l'entrée de sa caverne. On le porta à l'hôpital, où il fut attaqué de nouveau de la pensée de changer ce genre de vie. A cette tentation en survinrent plusieurs autres de dégoûts et de désespoir. Les scrupules fatiguoient son esprit; le Ciel paroissoit d'airain à son égard, et une noire mélancolie lui rendoit la vie insupportable. Dans ces affreuses désolations, Ignace résolut de passer tout le temps de l'épreuve sans nourriture. En effet il fut sept jours sans boire ni manger, et il auroit poussé ses excès plus loin, si son Confesseur n'y eût mis des bornes. Dieu récompensa sur l'heure même sa soumission. Le Ciel devint serein, et le calme succéda à une si horrible tempête. Dieu combla cette ame généreuse de ses plus douces consolations : ce ne furent plus que visions, que ravissemens, qu'extases. Ce fut dans ces communications intimes avec Dieu qu'il eut ces connoissances sublimes du mystere de la Trinité; ce qu'il en écrivit, et qu'on a perdu, tenoit du langage des Prophetes. Ce fut alors qu'éclairé de lumieres surnaturelles, et pénétré des grandes vérités de la Religion, il composa ce livre admirable des Exercices Spirituels, approuvé par tant de Souverains Pontifes, et si fort estimé de tous les gens de bien, dans lequel cet homme inspiré de Dieu a réduit comme en art la conversion du pécheur et la pratique de la perfection Chrétienne.

L'envie d'aller visiter les saints Lieux, le fit

embarquer à Barcelone pour la Terre-Sainte. Il y arriva après beaucoup de dangers. Son dessein étoit de s'arrêter dans la Palestine pour travailler à la conversion des Mahométans ; mais après avoir satisfait sa dévotion à Jérusalem, il fut obligé de revenir en Europe. Persuadé que pour travailler à la conversion des ames il falloit avoir des connoissances qui lui manquoient, et convaincu qu'il ne pouvoit contenter son zele, sans le secours des Lettres humaines, il résolut de retourner en Espagne, et de se mettre à l'étude. Ayant reçu une aumône à Venise, il la distribua aux pauvres à Ferrare, et continua son voyage en mendiant son pain. Il ne fut pas plutôt dans la Lombardie, qu'il fut arrêté comme un espion par les Espagnols, dépouillé par les soldats, et mené en chemise devant le Capitaine. Une parole l'auroit tiré du danger ; mais le désir de souffrir et d'être méprisé le fit taire. Il fut regardé comme un fou. On le chargea d'injures et de coups, et on le renvoya rassasié d'opprobres. Il ne fut pas si maltraité des François ; mais on ne peut imaginer ce qu'il eut à souffrir jusqu'à Barcelone. Y étant arrivé, il se mit à étudier le Latin à l'âge de trente-trois ans, sous Jérôme Ardebal, qui enseignoit publiquement la Grammaire. L'exercice étoit humiliant ; mais le désir de se rendre utile au prochain l'emporta sur sa répugnance. Il alloit assidument en classe avec les petits enfans, et de peur que l'étude n'affoiblît sa dévotion, il redoubla ses pénitences.

Le zele du salut des ames croissant tous les jours, il s'apperçut que son extérieur austere et dégoûtant, rebutoit tout le monde. Il quitta, par l'avis de son Directeur, son sac et sa chaîne de fer, et se contenta de porter un cilice sous une soutane fort pauvre. Ses exemples avoient touché bien des gens, ses entretiens en convertirent encore davantage. La réformation du Monastere des

Anges, où les Religieuses vivoient dans un libertinage scandaleux, fit grand bruit, et lui attira la haine de ceux de dehors qui avoient part aux désordres du Monastere. On le fit assommer de coups avec le Chapelain qui en mourut ; notre Saint fut à l'extrémité, et n'en revint que par miracle.

Ayant quitté Barcelone pour aller étudier la Philosophie dans l'Université d'Alcala, son zele n'y fut ni moins exercé, ni moins efficace. La conversion d'une personne de la premiere distinction qui perdoit la jeunesse, lui fit grand honneur ; mais cette conversion ayant été suivie de celle de presque tous les jeunes gens de l'Université, lui attira une nouvelle persécution en Espagne. On l'accusa de sortilege et d'hérésie ; il fut déféré à l'Inquisition, où son innocence triompha, et son zele fut approuvé avec éloge. Les Inquisiteurs et le Grand-Vicaire connoissant de quelle importance il étoit pour l'Eglise de conserver l'homme de Dieu, modérerent ses austérités, lui défendirent d'aller pieds nus, et lui firent prendre une soutane noire. La dévotion indiscrette de deux Dames de qualité, qui contre son avis avoient entrepris un pélerinage, l'obligea d'aller continuer ses études à Salamanque. Son zele étoit trop efficace et trop épuré pour n'être pas par-tout contredit. Les Religieux d'un Ordre célebre prétendirent qu'un homme sans caractere, et qui n'étoit pas Gradué, ne devoit point parler en public, et l'arrêterent. Le Grand-Vicaire gagné par ces Peres l'envoya en prison, lui fit mettre les fers aux pieds, et le traita comme un hérétique. Il fut interrogé juridiquement ; et pour toute réponse il présenta aux Juges son Livre des Exercices. Ce Livre fut scrupuleusement examiné ; on y reconnut l'Esprit de Dieu, et l'innocence et la vertu du Saint y furent applaudies. Ignace fut élargi par une Sentence, qui en faisant son Apo-

liation si infamante étoit fort de son goût ; mais son Confesseur l'obligea de justifier sa conduite. Il le fit, on fut convaincu de la droiture de ses intentions ; et le Principal du College rendit un témoignage public à sa vertu, dans le lieu même où l'exécution devoit se faire.

Une satisfaction si solemnelle fit revenir les esprits, et lui gagna les cœurs. Le nom d'Ignace devint fameux dans l'Université. Le Régent qui avoit excité la tempête, voulant réparer le tort qu'il lui avoit fait, prit un soin particulier des études de notre Saint, et lui donna pour Répétiteur un jeune homme de Savoie, pauvre à la vérité, mais habile, nommé Pierre le Fevre, qui demeuroit dans une chambre du College, avec François Xavier, Gentilhomme de Navarre. Ignace avec ce secours fit de si grands progrès dans les sciences, qu'il fut reçu Maître-ès-Arts, et acheva avec honneur ses études de Théologie.

Ce fut alors que Dieu lui fit connoître distinctement qu'il l'avoit choisi pour établir une Compagnie d'hommes Apostoliques, qui n'ayant en vue que la plus grande gloire de Dieu, ne devoient travailler qu'au salut du prochain, et faire une guerre éternelle aux ennemis de Jesus-Christ et de l'Eglise ; le premier sur qui le Saint jeta les yeux pour un si grand dessein, fut le Fevre son Répétiteur. La conquête de Xavier lui coûta un peu plus. C'étoit un bel esprit, et d'une naissance distinguée ; il enseignoit la Philosophie avec éclat ; et comme il aimoit la gloire, il n'aspiroit à rien moins qu'aux premieres dignités de l'Eglise. Ignace le gagna à Dieu, et Xavier devint en peu de temps l'ornement de la nouvelle Société, et un des plus grands Saints de l'Eglise.

Quatre autres disciples d'Ignace, tous d'un mérite singulier, se joignirent bientôt à ces deux ; Jacques Laynez né à Almazani, Alphonse Salmeron d'auprès de Tolede, Nicolas Alphonse sur-

nommé Bobadilla du lieu de sa naissance, et Simon Rodriguez Gentilhomme Portugais. Notre Saint les ayant un jour assemblés, leur proposa le dessein qu'il avoit de travailler au salut des ames. A peine leur eut-il exposé ses vues, que tous déclarerent qu'ils avoient la même intention. On choisit le jour de l'Assomption de la très-Sainte Vierge, pour s'engager à une si pieuse entreprise par un vœu exprès ; ce fut l'an 1534 qu'Ignace les mena tous six dans l'Eglise de Montmartre, où le Fevre qui avoit été fait Prêtre depuis peu, dit la Messe, et les communia de sa main dans la Chapelle souterraine ; après quoi ils firent tous sept ensemble, d'une voix haute et distincte, un vœu de renoncer à tous leurs biens, et d'entreprendre dans un temps prescrit le voyage de Jérusalem, pour y travailler à la conversion des Infidelles : et au cas que ce voyage fût empêché, de s'aller jeter aux pieds du Pape pour lui offrir leurs services, et aller sous ses ordres par-tout où il lui plairoit de les envoyer. Ce ne fut pas sans un dessein particulier de la Providence, que parmi tant de lieux de piété qui sont aux environs de Paris, ce nouveau Patriarche choisit Montmartre pour y jeter les fondemens de son Ordre. Le Ciel qui lui en inspira la pensée, lui fit connoître, sans doute, qu'une Compagnie dont des Membres devoient un jour répandre leur sang pour l'honneur de Jesus-Christ, ne devoit prendre sa naissance que dans le sépulcre des Martyrs, et sous les auspices de la Mere de Dieu, au culte de laquelle cette Compagnie est singuliérement dévouée.

En attendant que ses Disciples fussent en état de partir, le zele d'Ignace ne fut pas oisif. Il apprit qu'un homme de sa connoissance avoit un mauvais commerce. Ses remontrances n'ayant servi de rien, il s'informe de l'endroit par où ce libertin devoit passer pour aller voir la personne

qui étoit la cause de sa perte. Il l'attend auprès d'un étang que le froid de la saison avoit presque tout glacé ; dès qu'il l'apperçoit, il se plonge dans l'eau jusqu'au cou, en lui criant qu'il étoit résolu de souffrir le froid jusqu'à ce que le feu de sa passion fût éteint, et que la colere du Ciel fût appaisée. Une charité si frappante toucha ce libertin : il retourne sur ses pas, et ne pense plus qu'à faire pénitence. Il n'est point d'industrie dont il ne se servît pour convertir les pécheurs. Informé de la vie déréglée d'un Prêtre scandaleux, il va se jeter à ses pieds, et fondant en larmes, lui fait une confession de ses péchés passés. La contrition sensible du pénitent, passe jusque dans le cœur du Confesseur, qui ne pouvant tenir contre un exemple si touchant, déteste ses propres péchés, et change de vie.

Obligé de faire un voyage en Espagne, il arrive en Biscaye, sans autre équipage que celui d'un vrai Disciple de Jesus-Christ, logeant par-tout à l'hôpital, et ne vivant que d'aumônes. Dom Garcie son frere ne put jamais obtenir de lui, qu'il vînt passer quelques jours à Loyola. La vue des lieux où il avoit mené une vie mondaine, lui inspira la pensée de renouveler ses premieres austérités. Il reprit un rude cilice, se ceignit les reins d'une grosse chaîne de fer, et maltraita son corps avec d'autant plus de rigueur, que sa santé étoit rétablie.

Pendant qu'Ignace édifioit tout son pays par la sainteté de sa vie, et portoit la réformation des mœurs dans tous les Etats, le Ciel augmentoit sa Compagnie naissante de nouveaux sujets. Claude le Jay de Savoie, Jean Codur de Dauphiné, et Pasquier Brouet de Picardie, tous trois habiles Théologiens, firent le même vœu que les autres six, à Montmartre. Cette agréable nouvelle hâta son départ. Il partit pour se rendre à Venise, à travers mille dangers, et il ne fut

pas plutôt arrivé qu'on s'apperçut qu'il y étoit venu un nouvel Apôtre. Comme la réformation des mœurs suivoit par-tout le Saint, l'enfer lui suscitoit par-tout des tempêtes. On l'accusa d'être un Hérétique déguisé. Mais l'orage fut bientôt dissipé, dès qu'il eut fait paroître son livre des Exercices.

Ses neuf compagnons étant arrivés, on prit des mesures pour le voyage de la Terre-Sainte. Saint Ignace voulut qu'avant toutes choses ils allassent demander la bénédiction au Saint-Pere, et qu'ils lui expliquassent leur dessein. Paul III, déjà informé de leur maniere de vivre et de leur capacité, les reçut avec une bonté paternelle; et sachant que la plupart n'étoient pas Prêtres, leur donna la permission de se faire ordonner par tel Evêque qu'ils voudroient; mais il les dissuada du voyage de la Terre-Sainte. A leur retour à Venise, ils firent tous vœu de pauvreté et de chasteté perpétuelle, entre les mains du Nonce Velli. Et saint Ignace ayant été ordonné Prêtre avec ses Compagnons, ils se préparerent tous, par une retraite de quarante jours, à leur premiere Messe.

Il est aisé de comprendre quelle fut la dévotion de notre Saint durant le divin Sacrifice. On voyoit sur son visage le feu sacré dont son cœur étoit embrasé; ses larmes en attirerent de tous les assistans; et chacun crut avoir vu un Séraphin à l'Autel, en y voyant le nouveau Prêtre.

Le voyage de la Terre-Sainte étant rompu par la guerre que les Vénitiens venoient de déclarer au Turc, ils résolurent, pour accomplir l'autre partie de leur vœu, d'aller tous à Rome offrir leurs services au Saint-Pere. Saint Ignace, accompagné de le Fevre et de Laynez, devoit s'y rendre le premier; mais avant que de se séparer, ils se prescrivirent tous une maniere de vie uniforme. Les regles qu'ils s'obligerent de suivre, étoient :

1.° Qu'ils ne logeroient que dans les hôpitaux, et ne vivroient que d'aumônes :

2.° Qu'ils enseigneroient le Cathéchisme aux enfans, et ne prendroient point d'argent pour les fonctions de leur ministere.

3.° Et parce qu'on leur demandoit souvent qui ils étoient, saint Ignace leur dit, que s'étant joints ensemble pour combattre les Hérétiques et les déréglemens des mœurs, sous la banniere de JESUS-CHRIST, leur Société ne devoit point avoir d'autre nom que celui de LA COMPAGNIE DE JESUS. Notre Saint avoit toujours eu ce nom en l'esprit, depuis sa retraite de Manzere; et il fut encore plus confirmé à le retenir, par la vision qu'il eut sur le chemin de Sienne à Rome, lorsqu'il s'étant retiré dans une vieille masure pour prier Dieu, Jesus-Christ lui apparut chargé de sa Croix, et lui promit de lui être propice à Rome. Il arriva en cette ville avec le Fevre et Laynez sur la fin de l'année 1537. Le Pape Paul III accepta volontiers leurs offres; souhaita que Laynez et le Fevre enseignassent dans le College de la Sapience, le premier la Théologie Scolastique, et l'autre l'Ecriture Sainte; tandis qu'Ignace sous son autorité travailleroit à la réformation des mœurs par le moyen des Exercices. Le Saint ne doutant plus que Dieu ne voulût ériger leur Société en Religion, appela à Rome tous ses Compagnons, dressa le plan de son Institut, dans lequel, outre les trois vœux communs à tous les Religieux, il en ajouta un quatrieme, d'aller par-tout où le Pape les enverroit, pour travailler au salut du prochain, sans autres fonds que la charité des Fidelles. Paul III reconnut visiblement le doigt de Dieu dans ce nouvel Institut, le loua, l'approuva, et le confirma sous le nom de COMPAGNIE DE JESUS, par la Bulle *Regimini militantis Ecclesiæ*, le 27 Septembre de l'année 1540.

A peine cette Compagnie étoit née, qu'un Hérétique sous l'habit de Religieux, entreprit de l'étouffer dans le berceau, en déférant Ignace au Gouverneur de Rome comme un hérétique et un sorcier, assurant qu'il avoit été brûlé en effigie à Alcala, à Paris et à Venise. Notre Saint qui avoit prédit que la Compagnie auroit le bonheur d'être persécutée, ne fut pas effrayé. Le calomniateur fut puni, Ignace pleinement justifié, et sa haute vertu admirée. Il eut bien à souffrir davantage par la violence qu'on fit à son humilité, lorsque malgré ses raisons, ses prieres et ses larmes, il fut élu d'une voix unanime, Général d'une Compagnie dont il étoit le Fondateur et le Pere. Ce fut d'abord après ce digne choix, que tous les Peres ayant visité ensemble les sept Eglises de Rome, s'arrêterent à celle de Saint-Paul, où le nouveau Général ayant dit la Messe à l'Autel de la Sainte Vierge, il y communia tous ses Enfans, reçut leur Profession, ayant déjà fait la sienne entre les mains du Pape.

Il parut bientôt que la nouvelle Compagnie de JESUS étoit l'ouvrage du Seigneur, non-seulement par les grands services que ces nouveaux Apôtres rendirent à toute l'Italie dans plusieurs calamités publiques, et par la réformation générale des mœurs; mais encore par les effets merveilleux de leur zele, qui dans moins de deux ans se fit admirer dans toutes les Parties du monde. A peine la Compagnie de JESUS étoit approuvée et confirmée par le Saint-Siege, que saint Ignace eut la consolation de voir presque toutes les Villes d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de Sicile, d'Allemagne, de France et des Pays-Bas, lui demander des ouvriers formés de sa main; et d'apprendre que par-tout, le zele apostolique de ses enfans triomphoit des ennemis du salut et de l'Eglise. L'Europe se trouva trop resserrée pour ces Héros Chrétiens: l'Asie, l'Afrique et l'Amé-

rique devinrent bientôt le théâtre de leurs travaux et de leurs victoires.

Xavier, l'Apôtre du nouveau Monde, y conquéroit tous les jours de nouveaux Royaumes à Jesus-Christ. Simon Rodriguez avoit déjà porté la dévotion et la ferveur dans la Cour de Portugal ; et le Roi avoit fondé le premier College de la Compagnie en l'Université de Conimbre, pour être le Séminaire des Apôtres du nouveau Monde. Le Pape avoit envoyé en Irlande Alphonse Salmeron et Pasquier Brouët, avec le caractere de Nonces, pour maintenir la foi Catholique parmi ces peuples que le Roi Henri VIII tâchoit par toutes sortes d'artifices de débaucher. Claude le Jay faisoit triompher l'Eglise en Allemagne, malgré tous les efforts et les artifices des Luthériens ; et les Peres Laynez et Salmeron venoient d'être envoyés au Concile de Trente en qualité de Théologiens du Pape. Le Jay y vint aussi d'Allemagne comme Théologien de l'Evêque d'Ausbourg ; et le Fevre y fut envoyé d'Espagne, comme un des plus savans Docteurs de son siecle. Schismatiques, Hérétiques, Païens, tout plioit devant ces nouveaux soldats de Jesus-Christ, animés de l'esprit et du zele de leur Pere Ignace. Et comme si ce n'eût pas été assez que ses enfans travaillassent avec tant de fruit en Europe et en Asie, au service du prochain, il envoya dans les Royaumes de Fez et de Maroc, à la priere du Roi de Portugal, les Peres Nugnez et Gonzales. Enfin, sous les auspices du même Prince, les Jésuites porterent la Foi jusques dans l'Ethiopie Occidentale, au Royaume de Gongo, et jusques dans l'Amérique Méridionale.

Mais tandis que Saint Ignace fournissoit au Pere de famille tant d'excellens ouvriers, il ne refusoit rien lui-même à son zele. Il fit un établissement à Rome en faveur des Juifs convertis, et trouva le moyen de renfermer dans une maison

de refuge toutes les femmes de mauvaise vie. Mais la charité qu'il exerçoit envers les autres, ne lui fit pas oublier celle qu'il devoit à ses propres enfans et à sa Compagnie. Il composa les Constitutions de son Ordre, et lui donna ces Regles dans lesquelles tant de Papes ont reconnu visiblement l'esprit de Dieu, et une sagesse consommée. Il empêcha le Jay qui étoit à Trente, d'accepter l'Evêché de Trieste que Ferdinand, Roi des Romains et le Pape vouloient lui donner, et obligea tous ses enfans et leurs successeurs à renoncer par un vœu exprès aux dignités Ecclésiastiques.

Le Ciel adoucissoit les travaux excessifs de notre Saint, par la consolation qu'il lui donnoit de voir tous les peuples et les Souverains s'empresser d'appeler par-tout ses enfans ; et il apprit que le Roi de Portugal avoit fondé un College à Goa, un an avant que la Compagnie en eût aucun dans l'Europe. Mais sa joie fut bien plus sensible, quand il apprit avec quels succès cette Compagnie faisoit la guerre à tous les Hérétiques en Allemagne, en France, et dans les Pays-Bas ; et quand il vit le Duc de Gandie, François de Borgia, renoncer à tous ses Etats, et venir se jeter à ses pieds, pour être admis dans la Compagnie.

Tant de sujets de joie cependant ne purent affoiblir l'envie qu'il avoit de mener une vie obscure et privée, et de renoncer au Généralat. Mais toutes les tentatives qu'il fit, et les moyens qu'il employa, ne servirent qu'à donner un nouveau lustre à sa haute vertu, et à obliger les Souverains Pontifes Paul III, Marcel II et Paul IV à lui défendre de faire désormais aucune tentative.

Plusieurs gros volumes ne suffiroient pas pour raconter toutes les merveilles de cet homme extraordinaire. Il y avoit déjà long-temps que sa santé usée par tant de travaux, et par ses péni-

tences continuelles, s'affoiblissoit tous les jours, lorsqu'il connut que sa derniere heure étoit proche. On ne s'apperçut guere de sa maladie que par un surcroît de joie et de dévotion. Les occupations extérieures, et les affaires les plus dissipantes ne l'avoient jamais pu distraire un moment de son union intime avec Dieu. Jamais homme ne fut plus intérieur, plus plein de Dieu, plus mort aux créatures et à lui-même. Doué d'un don sublime de contemplation, toutes ses oraisons n'étoient qu'extases, et l'on peut dire que toute sa vie ne fut qu'une oraison. Un coup d'œil vers le Ciel, la vue d'une fleur, d'une étoile le faisoient entrer en des ravissemens, durant lesquels immobile, insensible, on l'entendoit s'écrier par des transports d'amour : *Que la terre me semble vile quand je regarde le Ciel !* Il y jetoit des regards fréquens ; si bien que ceux qui ne savoient pas son nom, disoient pour le dstinguer : C'est cet homme qui leve à toute heure les yeux en haut, et qui parle toujours de Dieu. Il répandoit tant de larmes en récitant l'Office divin, qu'il lui falloit faire des pauses à chaque verset ; et à l'Autel, ce n'étoit que soupirs, que larmes à chaque parole. Il avoit pris pour sa dévise : AD MAJOREM DEI GLORIAM : *A la plus grande gloire de Dieu :* ne se contentant pas de glorifier le Seigneur, mais voulant le faire de la maniere la plus excellente et la plus parfaite. Sa tendresse et sa dévotion envers la Sainte Vierge, répondoient à son grand amour pour le Seigneur ; c'étoit toute sa confiance après Dieu, et il a voulu que cette tendre dévotion caractérisât en partie sa Compagnie.

Il n'est guere possible de porter l'humilité et la mortification plus loin. Etant une fois ravi en esprit, et élevé de terre au milieu d'une lumiere toute céleste, on l'entendit s'écrier : *O Dieu infiniment bon ! puisque vous supportez un misérable*

pécheur comme moi... C'est cette profonde et ingénieuse humilité qui a dérobé à la postérité un grand nombre de merveilles et d'actions héroïques de vertu, qui, de l'aveu des Souverains Pontifes et de tous les grands hommes qui l'ont connu, en ont fait un des plus grands Saints de l'Eglise.

Comme sa maladie n'étoit presqu'autre chose qu'une défaillance de la nature, sans beaucoup de fievre, les Médecins et toute sa communauté y furent trompés. Lui seul ne fut pas surpris. Il se fit administrer les derniers Sacremens, qu'il reçut avec une ferveur toute nouvelle. Mon heure est venue, dit-il au Pere Polanque, allez demander au Pape sa bénédiction pour moi, et une indulgence pour mes péchés. Hé quoi, repartit Polanque, seroit-il bien possible que nous vous perdissions si-tôt? nul ne croit votre maladie dangereuse, ne puis-je pas différer jusqu'à demain? Faites ce que vous voudrez, reprit le Saint, craignant qu'on n'attribuât un nouvel ordre à une révélation certaine. Il passa la nuit tout seul, occupé de Dieu, et dans une extase continuelle. Ceux qui vinrent voir le matin en quel état il étoit, le trouverent presque à l'agonie. Tous les Peres accoururent en foule fondant en larmes, et demandant tous sa bénédiction. Polanque alla promptement au Pape, qui accorda tout avec de grandes marques de douleur et de bienveillance. Cependant ce grand Saint levant les yeux au Ciel, et ensuite vers ses chers enfans, les exhorta d'une voix mourante à un amour de Dieu généreux et constant, et à ne chercher en tout que sa plus grande gloire; et joignant les mains, élevant les yeux au Ciel, et prononçant le nom de Jesus et de Marie, il expira doucement une heure après le Soleil levé. C'étoit un vendredi et le dernier jour de Juillet de l'année 1556. Il avoit soixante-cinq ans; il y en

avoit trente-cinq qu'il s'étoit converti, et seize que la Compagnie étoit fondée. Il eut la consolation de la voir avant sa mort répandue par tout l'Univers, et divisée en douze Provinces, qui toutes ensemble avoient du moins cent Colleges. Il la vit même couronnée du martyre en la personne du Pere Antoine Criminal, et des Freres Pierre Correa et Jean de Sosa, qui furent tous trois mis à mort pour la foi par les Barbares.

La mort précieuse de l'homme de Dieu fit la même impression sur les esprits et sur les cœurs que la mort des Saints. On n'entendoit dans toute la ville que ces mots : *Le Saint est mort.* La confiance qu'avoient tous ses enfans, qu'ils avoient un puissant protecteur dans le Ciel, sécha bientôt leurs larmes. Saint Philippe de Néry, qui étoit à Rome quand le Pere Ignace mourut, parla de lui après sa mort, comme il en avoit parlé durant sa vie. Il disoit que c'étoit un homme tout rempli de l'esprit de Dieu ; qu'il lui avoit vu plusieurs fois le visage resplendissant ; qu'il avoit appris de lui à faire l'oraison mentale ; et que toute la Chrétienté lui devoit beaucoup. Durant les obseques, une Dame crut que sa fille qui avoit les écrouelles depuis cinq ans, guériroit, si elle pouvoit lui faire toucher le corps du serviteur de Dieu. La foule l'en ayant empêchée, elle pria les Peres d'appliquer sur le mal de sa fille quelque chose qui eût servi au saint homme. Le Pere Vischaven fit ce qu'elle désira ; et dans le même moment les écrouelles disparurent sans qu'il en restât aucune marque. On étoit assuré qu'il avoit durant sa vie ressuscité un mort, et qu'il avoit fait plusieurs miracles ; ceux qui se faisoient chaque jour par son intercession à son tombeau et par tout le monde, obligerent le Pape Paul V, après les procédures et informations juridiques, à le déclarer Bienheureux le 3 de décembre de l'an 1609 ; et le

Pape Grégoire XV, à la priere de l'Empereur, des Rois de France, d'Espagne, de Pologne, de Portugal, et de presque tous les Princes Catholiques de l'Europe, le canonisa solemnellement avec saint François-Xavier, saint Philippe de Nery, saint Isidore le Laboureur et sainte Thérese, le douzieme de Mars de l'an 1622. Son corps fut transféré, et mis au côté droit du grand Autel, le 19 de Novembre de l'an 1597, dans la célebre Eglise de Jesus, que le Cardinal Alexandre Farnese a fait bâtir. La Chapelle que le Pere Thyrses Gonzalez, treizieme Général de la Compagnie, a dédiée à ce saint Fondateur, passe pour la plus riche et la plus magnifique qu'il y ait dans le monde.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui ad majorem tui Nominis gloriam propagandam, novo per Beatum Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roborasti : concede ut ejus auxilio et imitatione certantes in terris, coronari cum ipso mereamur in cœlis. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui pour la propagation de la plus grande gloire de votre Nom, avez donné par le Bienheureux Ignace un nouveau secours à l'Eglise militante ; faites, s'il vous plaît, que combattant sur la terre à son imitation, par l'assistance de ses prieres, nous méritions d'être couronnés avec lui dans le Ciel. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 2.

CHARISSIME: Memor esto Dominum nostrum Jesum Christum resurrexisse à mortuis ex semine David secundùm Evangelium meum, in quo laboro usque ad vincula, quasi malè operans: sed verbum Dei non est alligatum. Ideò omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu, cum gloria cœlesti. Tu autem assecutus es meam doctrinam, institutionem, propositum, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam, persecutiones, passiones: qualia mihi facta sunt Antiochiæ, Iconii et Lystris: quales persecutiones sustinui, et ex omnibus eripuit me Dominus. Et omnes, qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.

MON très-cher Fils: Souvenez-vous que Jesus-Christ qui est des descendans de David, est ressuscité conformément à l'Evangile que je prêche, pour lequel je souffre jusqu'à être dans les fers comme un criminel: mais la parole de Dieu n'est point captive. Dans cette vue j'endure tout pour les Elus, afin qu'eux-mêmes ils obtiennent aussi le salut qui est en Jesus-Christ, et la gloire céleste. Vous êtes au reste bien instruit de ma doctrine, de ma conduite, de mes desseins, de ma foi, de ma constance, de ma charité, de ma patience, de mes persécutions, de mes souffrances, de ce qui m'est arrivé à Antioche, à Icône et à Lystre: quelles persécutions j'ai eu à souffrir, mais le Seigneur m'a délivré de tous ces maux; et tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution.

L'an 65 de Jesus-Christ, saint Paul ayant parcouru les villes d'Asie, vint à Rome, et s'employa avec son zele ordinaire à la conversion des Juifs et des Gentils. Ayant converti une concubine de Neron, ce Prince le fit arrêter. Il étoit encore dans les liens lorsqu'il écrivit cette seconde lettre à son cher Timothée, pour l'encourager à ne craindre ni les

prisons, ni les tourmens, ni la mort. Le nom d'Élus pour l'amour desquels il dit qu'il souffre, se doit entendre en cet endroit pour tous les Fidelles.

RÉFLEXIONS.

Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution. Quel est le Prophete que vos peres n'ayent point persécuté, disoit saint Etienne. C'est de tout temps que la vertu, que la véritable Religion ont été persécutées. Cette persécution est aussi ancienne que le monde. La malignité du cœur humain ne peut souffrir l'innocence. Abel en a été la premiere victime. Le crime de Joseph, c'est d'être plus aimable et plus aimé que ses freres; et quel Saint peut se mettre à l'abri de la jalousie puisqu'elle n'a pas épargné Jesus-Christ? On peut dire que la persécution est l'apanage des gens de bien; mais il est sûr que la plus rude n'est pas toujours celle qu'ils souffrent de la part des impies. La plus sensible est celle qui leur vient de la part de ceux-mêmes qui font profession de piété, et qui devroient être les plus ardens défenseurs de la vertu. Qu'une personne Religieuse, persuadée de l'obligation indispensable qu'elle a d'aspirer à la perfection de son état, se détermine à en observer avec ponctualité les moindres regles, elle a besoin de beaucoup de résolution, et de plus de patience encore, pour ne pas céder à la multitude de ceux à qui cette réforme déplaît, les moins fervens, dont le nombre prévaut souvent dans une Communauté, regardent cette exacte ponctualité d'un particulier comme une espece de censure tacite; et sa ferveur leur paroît un secret reproche de leur lâcheté. On a beau se tenir dans le silence et dans la retraite, ne s'occuper que de ses devoirs, ne céder à personne en douceur et en humilité,

ce

ce n'est pas à force de vertus qu'on dompte la jalousie. On prétend n'appercevoir en cette personne réguliere et fervente, qu'un esprit de fierté et de distinction. Sa trop grande régularité le fait regarder comme un nouveau réformateur, qui vient troubler un paisible relâchement dont on étoit en possession. Il n'est pas jusqu'à l'estime qu'on a des gens de bien, qui ne leur soit souvent une occasion de nouvelles épreuves. Reconnoît-on dans une Communauté une personne d'une piété singuliere, c'est-à-dire, plus humble, plus mortifiée que les autres, prête à se soumettre à tout sans réplique, elle doit s'attendre à tous les emplois de rebut; s'il y a quelque chose de pénible et de désagréable, si les imparfaits refusent un emploi, ce sera son partage; l'idée qu'on a de sa mortification, fait qu'on ménage peu sa vertu. Un homme de bonne volonté est souvent surchargé, tandis que ceux qui ne veulent faire que ce qui leur plaît, sont oisifs, et critiquent à leur aise tout ce que font ceux qui travaillent. L'amour-propre souffre étrangement d'un partage si inégal; mais la vertu y trouve son compte, et quelque incommode que soit cette distinction, elle fait honneur à la vertu. Enfin, la Foi de Jesus-Christ ne sera jamais sans persécuteurs. On peut dire que l'Eglise est née sur la Croix; et la persécution est née avec l'Eglise. L'erreur fera toujours la guerre à la vérité, et les hommes Apostoliques auront toujours à souffrir tant qu'il y aura des hérétiques. Il faut, dit l'Apôtre, qu'il y ait des hérésies, afin qu'on reconnoisse parmi vous ceux dont la vertu est à l'épreuve. Il y en a eu, et il en aura dans tous les siecles; et dans tous les siecles les vrais Fidelles souffriront persécution pour la défense de la vérité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore : Designavit Dominus et alios septuaginta duos : et misit illos binos ante faciem suam, in omnem civitatem et locum, quo erat ipse venturus. Et dicebat illis : Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam. Ite : Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta, et neminem per viam salutaveritis. In quamcumque domum intraveritis : primùm dicite : Pax huic domui ; et si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra ; sin autem, ad vos revertetur. In eadem autem domo manete edentes, et bibentes, quæ apud illos sunt : dignus est enim operarius mercede suâ. Nolite transire de domo in domum. Et in quamcumque civitatem intraveritis, et susceperint vos, manducate quæ apponuntur vobis ; et curate infirmos qui in illa sunt, et dicite illis : Appropinquavit in vos regnum Dei.

En ce temps-là : Le Seigneur en nomma encore soixante et douze autres, et les envoya deux à deux devant lui dans toutes les villes, et dans tous les lieux où lui-même devoit aller. Il leur disoit : A la vérité la moisson est grande, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le maître de la moisson, d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez avec vous ni bourse, ni sacs, ni souliers, et sur le chemin ne saluez personne. En quelque maison que vous entriez, commencez par dire : La paix soit sur cette maison ; et s'il y a là un enfant de paix, votre paix s'arrêtera sur lui, sinon elle reviendra à vous. Demeurez au reste dans la même maison, buvant et mangeant de ce qui se trouve chez ces gens-là : car l'ouvrier mérite sa récompense. Ne passez point d'une maison à une autre ; et en quelque ville que vous entriez, si on vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous servira. Guérissez les malades qui seront-là, et dites-leur : Le Royaume de Dieu est proche de vous.

MÉDITATION.

Qu'on doit chercher en toutes choses la gloire de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu n'a créé tout ce vaste univers et toutes les créatures qu'il renferme, que pour sa gloire; et il ne pouvoit pas, en tirant du néant les créatures, se proposer une autre fin. Dès que Dieu a voulu créer une créature raisonnable, c'est-à-dire, capable de connoître et d'aimer, il n'a pas pu se dispenser de vouloir que cette créature rapportât tout à la gloire du Créateur; c'est-à-dire que son esprit connût cet Etre iufiniment parfait, cet Etre souverain, tout-puissant, indépendant; cet Etre, le principe et la fin de tous les êtres; et que son cœur l'aimât comme son unique et souverain bien; que cet esprit et ce cœur toujours d'accord par ce motif de Religion, n'agissent que pour ne faire que ce qui plaît à Dieu, que pour le faire connoître et aimer; qu'ils ne souhaitassent rien tant que de voir son nom par-tout sanctifié, glorifié, et de voir croître par-tout le nombre de ses vrais adorateurs et des vrais Fidelles. De cette connoissance et de cet amour de Dieu, résultent nécessairement le respect et l'adoration dus à cet Etre souverain, seul objet nécessaire de son admiration, de sa vénération, de son dévouement et de son culte; seul capable de contenter et de rassasier son cœur, seul principe de sa félicité même dès cette vie. Il n'est point d'être dans le Ciel, point de créature sur la terre, qui ne soit une voix qui nous avertit de cette fin. Les cieux ont

leur langage, et ils publient sans cesse la gloire de leur Créateur. La terre n'est pas moins éloquente. Quelle fleur, quel fruit, quel arbrisseau, quel brin d'herbe qui ne nous annonce l'habileté incompréhensible, la sagesse infinie, et la toute-puissance de celui qui a tout créé ? Quel homme, quel esprit, quel génie a jamais pu, ou pourra jamais faire le plus petit moucheron, le plus petit insecte ? La moindre plante, la moindre feuille confond et désespere toute l'industrie, toute la puissance du plus habile ouvrier. Mon Dieu ! que d'objets publient notre néant, et prêchent notre devoir, en publiant votre toute-puissance ! Tout nous dit que nous ne sommes faits que pour vous glorifier, c'est-à-dire, que toutes les créatures nous doivent porter à vous connoître, à vous aimer, à vous bénir sans cesse. Tout nous dit que vous ne nous avez donné l'usage de ces créatures qu'à condition qu'elles nous seroient un moyen de reconnoître votre bonté dans vos bienfaits, et à obéir à vos ordres. Faire un autre usage de ces bienfaits, c'est impiété, pour ainsi dire, c'est injustice. Tout nous doit porter à Dieu et nous devons référer tout à Dieu, sans quoi nous renversons par un abus criminel l'ordre qu'il a établi en nous créant. Biens, talens, santé, la vie même; tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, tout cela ne doit être que pour la gloire de notre Dieu. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous entreprenons, tout ce que nous souhaitons, ne doit avoir pour motif que cette divine gloire : ç'a été la dévotion favorite de tous les Saints, et singulierement de saint Ignace. Est-ce la nôtre ? Nous sommes tous serviteurs de Dieu, ne travaillons-nous que pour ce divin Maître ? Hé ! Seigneur, que vous avez peu de serviteurs fidelles ! Méritons-nous l'auguste titre de serviteurs de Dieu ?

SECOND POINT.

Considérez que c'est ici une loi dont personne n'est dispensé. Ne la violons-nous point par l'abus énorme que nous faisons de toutes les créatures ? Nous en avons l'usage : n'en usurpons-nous point la propriété ? ne nous servons-nous de ces créatures que pour glorifier notre Dieu ? Cette gloire de Dieu est-elle la fin de tous nos désirs, de toutes nos actions, comme elle l'etoit de toutes les entreprises de saint Ignace ? Nous déplorons avec raison l'aveuglement impie de ces peuples insensés qui rendoient aux créatures un culte qui n'étoit dû qu'à Dieu seul. Sommes-nous plus sages en référant à nous-mêmes ce qui ne doit être consacré qu'à Dieu ; et à suivre de près nos vues et nos projets, à examiner les véritables motifs de toutes nos actions : n'a-t-on pas droit de dire que nous faisons de notre propre gloire, et de nos propres intérêts, notre fin derniere ? Nous proposons-nous autre chose dans tout ce que nous faisons ? Ne nous servons-nous des créatures que pour aimer davantage le Créateur ? La gloire de Dieu n'est-elle jamais sacrifiée à notre propre gloire ? Culte divin, intérêts de la Religion, Dieu lui-même, tout cede à nos passions, et à nos intérêts. Ne cherche-t-on que la gloire de Dieu dans ces empressemens vifs et ardens, avec lesquels on défend sa réputation et l'on poursuit tout ce qui flatte l'amour-propre ? Ces esclaves de la fortune ; ces victimes de l'ambition et de l'intérêt ; ces gens de plaisir ; ces ames toutes terrestres, enivrées de l'amour des créatures, ne cherchent-elles que la gloire de Dieu ? O qu'il est vrai qu'il y a peu de gens sur la terre qui ne renversent cet ordre de la Providence, par l'abus qu'on fait des biens créés ! Les personnes mêmes qui font profession de piété ont-elles une dévo-

tion bien épurée ? La gloire de Dieu entre-t-elle au moins dans tous leurs motifs ? Le zele des plus dévots est-il toujours bien pur ? L'amour-propre, l'orgueil, le naturel, la propre gloire, ne s'insinuent-ils point jusques dans le Sanctuaire ? Si l'on ne cherche que la pure gloire de Dieu, d'où viennent ces prédilections pour les lieux et pour les emplois, ces inquiétudes sur nos destinations, ces visibles acceptions des personnes ? Quand on ne cherche que Dieu, on trouve du plaisir dans les humiliations ; le peu de succès ne dégoûte pas : on n'a en vue que la gloire de celui à qui on veut plaire. Défions-nous de tous ces travaux Apostoliques tant prônés, de toutes ces dévotions un peu trop applaudies. Une vertu obscure ou méprisée a tout son prix. Le beau modele d'une vraie pureté d'intention dans toute la vie de saint Ignace !

Purifiez, Seigneur, mon cœur, embrasez-le du feu sacré de votre pur amour, et je ne chercherai que votre gloire. Que de motifs imparfaits, que de vues terrestres dans toute ma conduite ! Je reconnois mes illusions, et je les déteste ; et plein de confiance en votre miséricorde et en votre grace, je suis résolu de n'avoir plus en vue que vous le reste de mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram ? Psal. 72.

Qu'ai-je à désirer dans le Ciel, et que puis-je me proposer sur la terre, hors de vous, ô mon Dieu !

Non quæro gloriam meam, sed ejus qui misit me. Joan. 8.

Non, Seigneur, non je ne cherche plus ma propre gloire, et je ne veux plus avoir d'autre motif dans toutes mes actions que de vous glorifier.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le motif de la gloire de Dieu est un prétexte spécieux dont bien des gens se servent pour autoriser leurs passions, pour canoniser leur amour-propre. Jalousie, antipathie, vengeance, orgueil; tout se pare de ce nom religieux, pour se satisfaire sans remords et sans crainte. Un soin immodéré de la santé, la mollesse, et un raffinement même de délicatesse; tout se targue de ce respectable motif. La vanité sur-tout, et l'ambition chez les faux dévots, font sonner bien haut cette prétendue gloire du Souverain Maître, tandis qu'elles donnent le mouvement à toutes les actions: mais Dieu développe les vrais motifs. Il en est de ces prétextes spécieux, comme du faux zele, qui trompe par les apparences de bien. Les passions sont ingénieuses, n'en soyez pas la dupe. Cherchez Dieu dans tout ce que vous faites; et avant que de rien entreprendre, examinez sans préjugé aux pieds du Crucifix, quel est le véritable motif qui vous fait agir. Rapprochez pour cela la pensée de la mort et du jugement dernier. J'avoue qu'il est aisé de s'y méprendre; mais pour agir avec sagesse, ne déterminez rien sur l'heure. Exposez ingénument à un Directeur sage et éclairé les sentimens de votre ame, et suivez son conseil; vous souvenant de ce que Jesus-Christ disoit à ses Disciples, que le temps viendroit que quiconque les persécuteroit s'imagineroit de rendre service à Dieu.

2.° Prenez la résolution chaque jour, dans la priere du matin, de ne rien entreprendre que dans l'intention de plaire à Dieu, et de chercher sa gloire en toutes choses. *Tout ce que vous faites*, dit l'Apôtre (*a*), *soit que vous parliez, ou que vous agissiez, faites-le tout au nom de Jesus-Christ*

(a) *Ad. Coloss.* 3.

Notre-Seigneur, rendant par lui des actions de graces à Dieu le Pere. C'est glorifier Dieu que de remplir tous les devoirs de son état par le motif de lui plaire. Commencez par le glorifier par-là. On fait avec soin et avec ferveur ce que l'on fait pour Dieu. Faites que le zele et l'application avec quoi vous vous acquittez de vos devoirs, disent que c'est bien pour Dieu que vous les faites. C'est une pratique de piété très-utile de dire au commencement de chaque action : *Seigneur, c'est pour votre gloire que j'entreprends cet ouvrage ; daignez le bénir.* Ne refusez aucune bonne œuvre de toutes celles sur-tout que Dieu vous présente. Les plus obscures sont d'ordinaire celles où l'on cherche plus sûrement la gloire de Dieu. Nous glorifions Dieu par nos humiliations, et par le mépris de nous-mêmes. Cette pureté d'intention qui donne le prix et le mérite à nos actions, ne brille jamais mieux que dans les services que nous rendons à ceux qui sont les moins reconnoissans. N'use-t-on d'aucun retour envers vous ; ne fait-on point de cas de vos travaux ; ne daigne-t-on pas seulement regarder vos sueurs et vos peines : travaillez alors avec plus de ferveur et de zele : rien ne prouvera mieux que vous ne travaillez que pour Dieu.

Fin du mois de Juillet.

590544